



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

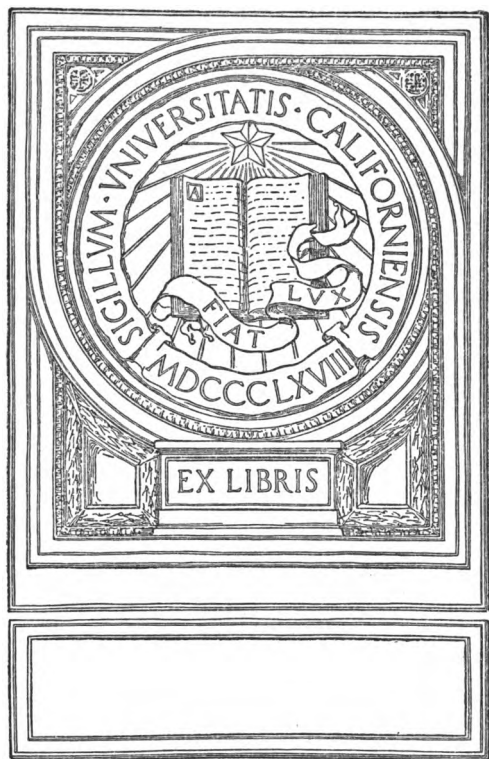
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Revue de l'Instruction Publique en Belgique



REVUE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE.

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. Ch. Michel et P. Thomas

AVEC LE CONCOURS DE

MM. F. Cumont, L. Parmentier et H. Pirenne

TOME XLII

BRUXELLES

H. LAMERTIN, ÉDITEUR, RUE DU MARCHÉ-AU-BOIS, 20

PARIS, ALPHONSE PICARD, Libraire-Éditeur, 82, rue Bonaparte.

Gand, impr. Eug. Vander Haeghen, rue des Champs, 60

1899

TABLE DES MATIÈRES
DU TOME XLII

L24
P4
Bly. 2
v. 42

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

	Pages
L'opinion de l'historien Édouard Gibbon sur les études classiques par P. HOFFMANN.	1
La géographie dans l'enseignement supérieur en Belgique, par A. F. RENARD	14, 81
De la section latine, par HURDEBISE	92
Un passage de Plutarque utilisé par Julien dans le discours VIII, par E. SONNEVILLE	97
Tabernae Aprianæ, par ADOLF DE CEULENBER	102
Sur le sens de l'épithète <i>χρηστέατος</i> , par ÉMILE FAIRON	153
Un passage de l' <i>ἀγροικία</i> (Car. IV) de Théophraste, par PAUL GRAINDOR	159
La Déesse de la Victoire, par M. LAURENT	162
Note sur la signification du mot <i>hérète</i> (hérétique), par PAUL FREDERICQ	167
Une correction au v. 13 du " <i>Moretum</i> ", par P. THOMAS	168
Ludwig Tieck comme critique dramatique d'après un livre récent, par A. BLEY	225
Du recrutement des professeurs d'Athénée, par P. HOFFMANN.	241
A propos du v. 13 du " <i>Moretum</i> ", par P. THOMAS	263
Note sur Apulée, par CH. JUSTICE	263
Molière, <i>l'Avare</i> , acte II, scène I, par PAUL BERGMANS	263
Encore un mot sur la question du passage des Alpes par Hannibal, par FRANCESCO P. GAROFALO	297
De l'enseignement de l'histoire et de la géographie dans les athé- nées, par J. FREDERICHs	304
Sénèque, <i>Epist. ad Lucil.</i> , 36, § 9, par ALFRED MORLEGHEM.	309
Une question d'antiquités grecques, par VICTOR TOURNEUR.	369
Un passage de la Midienne, par H. DEMOULIN.	382

M543048

II

COMPTES RENDUS.

O. Hoffmann. Die griechischen Dialekte in ihrem historischen Zusammenhang mit den wichtigsten ihrer Quellen, par L. PARMENTIER	23
J. Chaineux, S. J. Exercices grecs, adaptés à l'Abrégé de la grammaire du P. J. Janssens, S. J., par F.	26
Thucydidis historiae, rec. Carolus Hude, par CHARLES MICHEL	29
Platon, Phédon, éd. Ch. Bonny, par J. BIDEZ	30
Armin Dittmar. Studien zur Lateinischen Moduslehre, par P. THOMAS	33
W. M. Lindsay. Introduction à la critique des textes latins basée sur le texte de Plaute, par P. T.	36
P. Terenti Afri comoediae, rec. Alfredus Fleckeisen, par P. T.	37
D. Keiffer. Dictionnaire de style français-latin, par F. MAGNETTE	39
Paul Hamelius. Die Kritik in der Englischen Literatur des 17. und 18. Jahrhunderts, par M. BASSE	42
J.-P. Waltzing. Étude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains, par ADOLF DE CRELENEER	45
Paul Viollet. Histoire des institutions politiques et administratives de la France, par H. PIRENNE	51
Dr. Paul Darmstädter. Die Befreiung der Leibeigenen (Mainmortables) in Savoyen, der Schweiz und Lothringen, par MICHEL HUISMAN	54
P. Lehugeur. Histoire de Philippe le Long roi de France (1316-1322), par H. VANDER LINDEN	56
A. Bouillet. Liber Miraculorum sancte Fidis, par A. HANSAY	58
Georg Wissowa. Pauly's Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft, par F. C.	105
Arthur Ludwich. Die Homervulgata als voralexandrinisch erwiesen, par L. PARMENTIER	106
Gaetano de Sanctis. ATΘIΣ. Storia della Repubblica Ateniese dalle origini alle riforme di Clistene, par HENRI FRANCOTTE	107
Cyprien Halgan. Essai sur l'administration des provinces sénatoriales sous l'empire Romain, par E. REMY	109
A. Haase. Syntaxe française du XVII ^e siècle, par J. FELLER	115
J. Melon. Étude comparée des langues vivantes d'origine germanique, par J. VERCOLLIE	117
Félix Wagner. Le livre des Islandais du prêtre Ari Le Savant, par A. BLEY	119
Virgile Rossel. Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne, par HENRI BISCHOFF	125
André Réville. Le soulèvement des travailleurs d'Angleterre en 1381, par H. PIRENNE	127
L. Halkin. I. Lettres inédites du Baron G. de Crassier; II. Correspondance de Dom Edmond Martène avec le Baron G. de Crassier, par F. MAGNETTE	130
Henri Stein. Manuels de bibliographie historique. II. Manuel de bibliographie générale, par PAUL BERGMANS	132

III

J. Elslander. L'Éducation au point de vue sociologique, par M. ROSE	134
Martin Wohlrab. Die altklassischen Realien im Gymnasium, par A. MARNEFFE	169
Louis Bodin. Extraits des Orateurs attiques, par PAUL GRAINDOR	170
Henri Bornecque. La prose métrique dans la correspondance de Cicéron, par P. THOMAS	171
Alfred Gudeman. Latin Literature of the Empire, par P. THOMAS	174
Léon Devogel. Étude sur la latinité et le style de Paulin de Pella, par P. THOMAS	175
J. Weber. Le Panorama des Siècles. Aperçu d'histoire universelle, par F. MAGNETTE	176
A. Dieudonné. Hildebert de Lavardin, par H. VANDER LINDEN	177
F. Funck-Brentano. Chronique Artésienne (1295-1304), par H. VANDER LINDEN	178
Étienne Martin-Saint-Léon. Histoire des corporations de Métiers, par G. CRUTZEN	181
C. H. Th. Bussemaker. De afscheiding van de Generale Unie, par PAUL FREDERICQ	185
A. Willemaers. Histoire et institutions de Belgique, par F.	188
A. Albalat. L'Art d'écrire enseigné en vingt leçons, par J. CHEVALIER	188
Les orateurs politiques de la France, par J. FELLER	191
Rudyard Kipling. Le livre de la Jungle, par H. PERGAMENI	193
R. Ellis. Vellei Paterculi ad M. Vinicium libri duo, par P. THOMAS	264
C. Bardt. Ausgewählte Briefe aus Ciceronis Zeit, par P. THOMAS	265
A Latin Grammar for schools and colleges by George M. Lane, par P. THOMAS	266
Léon Halkin. Les esclaves publiés chez les Romains, par F. C.	267
J. Vercoullie. Beknopt etymologisch Woordenboek der Nederlandsche taal, par H. LOGEMAN	268
Charles Garriison. Théophile et Paul de Viau, étude historique et littéraire, par H. PERGAMENI	274
G. Des Marez. Étude sur la propriété foncière dans les villes du moyen âge et spécialement en Flandre, par H. VANDER LINDEN	278
Ch. Letourneau. L'Évolution de l'éducation dans les diverses races humaines, par M. ROSE	280
A. Elter et L. Radermacher. Analecta Graeca, par J. BIDEZ	310
Constantine Sathas. The history of Psellus, par L. PARMENTIER	312
Dr Constantin John. P. Cornelius Tacitus, Dialogus de oratoribus, par P. THOMAS	314
O. Gilbert. Griechische Götterlehre, par J. BIDEZ	316
Bruno Sauer. Das sogenannte Theseion und sein plastischer Schmuck, par F. C.	317
J. Combarieu. Études de philologie musicale, par J. VERCOULLIE	318
H. Logeman. Faustus-Notes, par M. BASSE	321
Ernest Legouvé. Dernier travail, derniers souvenirs, par L. MARÉCHAL	325
Alexander Cartellieri. Ein Donaueschinger Briefsteller; Philipp II	

August, König von Frankreich. — Otto Cartellieri. Abt Suger von Saint-Denis, 1081-1151, par H. PIRENNE	327
Gerhard Skalweit. Der Kreuzzug des Bischofs Heinrich von Norwich im Jahre 1383, par V. FRIS	329
Jules Frederichs. Histoire moderne, par ADH. MOTTE	331
Jef Cuvelier en Camiel Huysmans. Toponymische Studie over de oude en nieuwere plaatsnamen der gemeente Bilsen, par G. DES MAREZ	333
A.-J. Bocquet. Principes de phonétique grecque, par A. GRÉGOIRE	384
P. Masqueray. Traité de métrique grecque, par J. BIDEZ.	385
A. Fritsch. Herodotus, par L. P.	386
E. Rolland. Une copie de la vie de Saint Théodose par Théodore conservée dans le Baroccianus 183, par L. PARMENTIER	387
F. Thümen. Ciceros Rede de imperio Cn. Pompei, par L. PREUD'HOMME	388
Fr. P. Garofalo. Studi sulla storia spartana dei primi decenni del secolo IV A. C. par HENRI FRANCOTTE	389
Robert Parisot. Le royaume de Lorraine sous les Carolingiens (843-923), par H. PIRENNE.	390
Ch. Duvivier. Actes et documents anciens intéressant la Belgique, par G. DES MAREZ	393
Cahiers d'histoire, III : Temps modernes et Époque contemporaine, par F.	395
Dr Paul Hamelius. Was dachte Shakespeare über Poesie? par H. LOGEMAN	396
Louis Maigron. Le roman historique à l'époque romantique, par H. PERGAMENI.	397
Edmond Demolins. L'éducation nouvelle. L'école des Roches, par P. HOFFMANN	400
CHRONIQUE	60, 136, 196, 284, 335, 404
ACTES OFFICIELS	69, 143, 210, 288, 344, 435
NOUVELLES ET INFORMATIONS	71, 144, 211, 358, 436
DISTRIBUTION DES PRIX DU CONCOURS GÉNÉRAL. — Discours de M. Pirenne.	418
CORRESPONDANCE	212
PÉRIODIQUES	72, 145, 214, 291, 360, 438
NÉCROLOGIE	71, 144, 211, 290, 437

TABLES DE LA CHRONIQUE

DE LA

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

1897-1899.

I = 1897; II = 1898; III = 1899.

Les chiffres arabes se rapportent aux n^{os} de la Chronique.

I. — TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

ACADÉMIE DE BELGIQUE. — Prix Joseph Gantrelle, I, 108. — *Bulletins (Tables des)*, III, 23. — *Mémoires (Tables des)*, II, 162.

ACADÉMIE FRANÇAISE. — Discours de M. G. Paris, I, 107.

Acta S. Dasii, I, 56.

Actes et documents anciens intéressant la Belgique, III, 20.

Afrique centrale (Voyage à travers l'), I, 106.

Alexis (Guillaume), poète français, III, 59.

Amphictyonies, II, 202.

Ancien pays de Looz (L'), revue, I, 80.

Angli caudati, Anglais coués, I, 189.

Annales Gandenses, I, 78.

Annales de l'abbaye de Saint-Ghislain, I, 192.

Annuaire statistique et biographique du personnel de l'enseignement moyen officiel, III, 62.

Anomia (L'), cercle philologique Berlinoïse, représentel' *Alceste* d'Euripide, III, 38.

Anthologia Latina, I, 25.

Anthologie aus den Lyrikern der Griechen, II, 84.

Aphidna (Fouilles à), I, 143.

Apulée, I, 115.

Ararat (Mont), I, 99.

Ararat, revue arménienne, II, 18.

Aravatius (Le pseudo) et Saint-Servais, I, 155.

ARCHÉOLOGIE. — ARCHÉOLOGIE ORIENTALE, II, 135. — ARCHÉOLOGIE GRECQUE, I, 21, 61, 62, 63, 64, 110, 112, 120, 143, 148, 185, 211, 212; II, 53, 54, 87, 88, 89, 90, 139, 167, 168, 170, 197; III, 109, 138. — ARCHÉOLOGIE ROMAINE, I, 22, 23, 180, 211; II, 63, 139, 151; III, 138. — ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE, I, 202; II, 64; III, 149. — ARCHÉOLOGIE DU NORD DE LA FRANCE, I, 12. — ARCHÉOLOGIE GANTOISE, II, 29. — ARCHÉOLOGIE HISPANIQUE, I, 140; III, 117. — ARCHÉOLOGIE MEXICAINE, I, 250.

*

- Archiv für Religionswissenschaft*, II, 136.
- ARCHIVES. — Classement et organisation des dépôts d'archives, II, 221. — Archives de l'École Bogaerde à Bruges, III, 56. — de l'État à Liège (Acquisitions), I, 84. — de l'État à Mons, II, 222. — des hospices civils de la ville de Soignies, I, 231. — de la ville de Saint-Trond, I, 134. — communales d'Ypres, II, 182. — et bibliothèques de Paris, I, 76. — d'Italie, I, 132. — de Florence, II, 183. — du Vatican, I, 14.
- Archives belges*, revue, II, 229; III, 53.
- Archives liégeoises*, revue, II, 23 (cf. I, 234).
- Archivi (Gli) della Storia d'Italia*, I, 132.
- Ari, historien islandais, II, 232.
- Aristophane, I, 17; II, 7, 56; III, 5.
- Aristote, III, 142.
- Arméniens modernes, II, 18.
- ART, I, 12, 140, 184, 233. Voy. Archéologie et Histoire de l'art.
- Association des anciens normaliens et docteurs en philosophie et lettres de l'Université de Liège, III, 36, 64.
- Astrologie et astronomie dans l'antiquité, III, 100, 101.
- Atene e Roma*, revue, II, 51.
- Atius pigmentarius*, III, 43.
- Augustin (Saint), II, 180.
- Australie (Voyage en bicyclette à travers l'), I, 198.
- Babrius, II, 175.
- Bacchylide, I, 16, 208; II, 82, 83, 84; III, 140.
- Bans de police de la ville de Mons du XIII^e au XV^e siècle*, I, 131.
- Basiliques* (fragments inédits des), I, 153.
- Bataille de Courtrai, III, 21.
- Bayle (Pierre), III, 32.
- Beaumanoir (Ph. de), III, 75.
- Beiträge zur alten Geschichte und Geographie* (offerts à H. Kiepert), II, 171.
- Belgica* (retour de la), III, 165.
- Bibliographie moderne* (Le), I, 4, 138.
- BIBLIOGRAPHIE, I, 4, 81, 128, 137, 138, 139, 232, 233; II, 22, 30, 31, 74, 105; III, 31, 83, 155, 159. — Voy. Bibliothèques.
- Bibliographie décimale, I, 139; II, 30, 114.
- Bibliographie der deutschen Zeitschriften-Litteratur*, III, 31.
- Bibliotheca Erasmiana*, I, 137. — *geographica Germaniae*, I, 81. — *hagiographica Latina*, II, 22. — *historica medii aevi* (de Potthast), II, 74. — *scriptorum Graecorum et Romanorum Nederlandica* (Wolters), I, 49, 116.
- BIBLIOTHÈQUES. — Examen de bibliothécaire, I, 79; II, 32. — Objets faisant partie des bibliothèques publiques, I, 164. — Bibliothèques publiques et populaires de Belgique (statistique des), III, 129. — Bibliothèque de la ville d'Ath (catalogue), II, 224. — de l'Université de Gand (bulletin des accroissements), I, 137. — de l'Université de Louvain (catalogue), I, 82. — de l'Université de Groningue (catalogue des manuscrits), II, 225. — Bibliothèques d'Angleterre (œuvres inédites d'auteurs belges conservées

- dans les), I, 157. — Bibliothèque de l'abbaye de Villers (histoire de la), II, 223.
- Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique*, I, 152.
- Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège*, II, 1.
- Biographie Nationale*, III, 58, 158.
- Bismarck, III, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91.
- Bornéo (premier voyage à travers l'île de), I, 101.
- Brito (Jean), imprimeur brugeois, I, 229; II, 116.
- Budé, I, 194.
- Byzantines (études), I, 184.
- Byzantinisches Archiv*, II, 179.
- Cabot (Jean) et la découverte de l'Amérique du Nord, I, 251.
- Canal de la Baltique à la Mer Noire, II, 188.
- Capitularia regum Francorum*, I, 224.
- Carrières de Pannonie, I, 26.
- Cartulaire de Louis de Male*, III, 82. — *de Sainte-Waudru de Mons*, I, 77. — *de l'Église Saint-Lambert de Liège*, II, 21.
- Cassiodore, III, 11.
- Catalogue des Actes de Jean de Bavière*, III, 162.
- Catalogue des collections de M^{me} la duchesse d'Albe, II, 227. — des manuscrits grecs de la Bibliothèque ambrosienne de Milan, III, 48. — des publications périodiques conservées à la Bibliothèque royale de Bruxelles, II, 115. — des thèses des Universités suisses, II, 226.
- Cats, III, 24.
- Certamen poeticum Hœufftianum*, II, 97.
- Cervantès, I, 88.
- César, I, 23, 24; II, 67; III, 42.
- Chansons et Dits artésiens*, II, 230.
- Chansons flamandes (anciennes)*, II, 125.
- Chants populaires scandinaves II, 164.
- Chariot de terre cuite (Le)*, drame sanscrit, II, 3.
- Charles-Quint, II, 25.
- Charles-le-Téméraire, I, 11.
- Chartes inédites de l'abbaye d'Orval, I, 8. — Chartes de l'abbaye de Saint-Martin de Tournai, II, 70. — de Baudouin de Constantinople, II, 156. — inédites de Philippe le Bel, I, 129.
- Chateaubriand, II, 117.
- Chénier (André), III, 152.
- Chiffres arabes (histoire des), I, 184.
- Chine (population de la), I, 253.
- Christine de Pisan, III, 59.
- Chronique de Floreffe*, I, 193.
- CHRONOLOGIE, I, 70; II, 72; III, 14.
- Cicéron, III, 9, 41, 43, 146.
- Cilicie (exploration de la), I, 65. — (histoire de la), II, 195.
- Claudien, I, 218.
- Clovis, II, 181.
- Codex diplomaticus Flandriae*, I, 9.
- Collectio scriptorum veterum Upsaliensis*, II, 68.
- Collection des poètes français de l'étranger*, II, 122. — *de textes byzantins*, I, 18. — *de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire* (Paris, Picard), II, 214; III, 75.
- Collegia juvenum* (les), III, 148.
- Commission historique hollandaise (Projet d'une), II, 160.

- Columelle, II, 68.
Comicorum Graecorum fragmenta, III, 98.
 Commission royale d'histoire (la) attaquée par M. Woeste, III, 81.
 Comptes communaux de la ville de Cologne au moyen âge, I, 158.
 Congrès archéologique international à Athènes, I, 15, 60. — international de l'Enseignement supérieur, III, 136. — des Orientalistes, I, 184; III, 138. — des Philologues allemands, II, 52. — des Philologues néerlandais, II, 98; III, 2, 137.
 Conseil de Brabant (le), II, 219.
 Corneille (P.), I, 86; III, 92, 94.
Corpus Inscriptionum Graecarum, I, 144; III, 97. — *Inscriptionum Graecarum ad res Romanas pertinentium*, II, 62. — *scriptorum ecclesiasticorum* (Berlin), I, 53, 114.
Correspondance du Cardinal de Granvelle, I, 8.
 Correspondance internationale pour l'étude des langues modernes, III, 134.
 Cos (histoire de), I, 143.
 Critique du Nouveau Testament, III, 106. — des textes latins, II, 66.
 Croisades, III, 16.
 Culte chrétien (origines du), I, 216.
 Déluge (légende babylonienne du), I, 184.
 Denys d'Halicarnasse, III, 70.
Deutsche Geschichtsblätter, III, 115.
 Deutsche Orientgesellschaft, II, 48, 135.
Deutsche Privatbriefe des Mittelalters, III, 18.
Dhamma-padam, livre sacré du Bouddhisme, I, 184.
 Dictionnaire de la langue juridique de l'Allemagne (projet d'un), I, 127.
 Diodore de Sicile, II, 172.
 Diogène le Cynique, III, 39.
 Dion Cassius, II, 58.
 Dion Chrysostome, II, 4.
 DIPLOMATIQUE, I, 157; II, 106, 156; III, 50, 116.
 Diplôme de l'abbaye de Parck, II, 77.
 Documents inédits sur l'invasion anglaise et les États au temps de Philippe VI et de Jean le Bon, II, 157.
 Drame ancien et drame moderne, II, 123.
 Drame latin, III, 103.
 DROIT ET INSTITUTIONS DE L'ANTIQUITÉ, II, 94, 169. — DE LA GRÈCE, I, 68, 145; II, 138, 144, 169, 202, 207. — DE ROME, I, 1, 66, 181, 182, 220; II, 1, 93, 169; III, 147, 148. — DE BYZANCE, I, 153. — DU MOYEN ÂGE, I, 75, 123, 223, 224, 226; II, 71, 107; III, 15, 78, 118. — DE LA BELGIQUE, I, 73, 131; II, 219.
Ducat et écu (sens des mots), III, 65.
 Ducetius, chef des Sicules, II, 172.
 Ducs de Bourgogne (Finances des) : causes du déficit, I, 10.
 Duym (Jacob), " rederijker ", III, 25.
Eclogae poetarum Latinorum, II, 149.
 École belge à Rome (Projet de création d'une), I, 14. — École des Chartes en Belgique (Projet de création d'une), I, 199. — École française d'Athènes, I, 15; III, 13. — École pratique des Hautes Études de Paris, I, 5.
 Écriture (Origines de l'), I, 184.
 ÉDUCATION, II, 120, 191; III, 34.
 Églises de réfugiés protestants en Angleterre, II, 215.

Egypt Exploration Fund, I, 210.

ÉGYPTOLOGIE, I, 184, 210; III, 110.

Ἐθνικὴ Ἀγωγή, revue, III, 12.

Elementum, III, 105.

Elkerlijck, moralité, III, 65.

Emblemata (Histoire et bibliographie des), III, 83.

Empédocle, II, 141.

ENSEIGNEMENT. — ENSEIGNEMENT MOYEN : Compositions dans les athénées, III, 132. — Concours général (Versions données au), II, 193. — Discours de distribution de prix, II, 190. — Enseignement de la grammaire, II, 190. — de la langue allemande en Allemagne, II, 38. — des langues modernes par la correspondance internationale et interscolaire, III, 134. — Enseignement secondaire (I') en France, III, 135. — Le grec et le latin défendus par J. Stuart Mill, III, 104. — Humanités modernes et littératures anciennes, II, 81. — Hygiène scolaire (La question du surmenage), III, 61. — Pédagogie (la) aux États-Unis, III, 133. — Préfets des études, II, 133. — Professeurs d'Athénée (Recrutement des); stage professoral, II, 192; III, 35, 63, 95, 131. — Rapports secrets (Suppression des), II, 45. — Valeur pédagogique de l'étude des mathématiques et de celle des langues, II, 134. — Voy. aussi ÉDUCATION. — ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR : Comité des Voyages d'études en France, III, 96. — Concours pour les bourses de voyage, I, 44. — Doctorat (Nouveau) français, II, 113. — Enseignement de la géographie dans les Universités allemandes,

autrichiennes et suisses, I, 244. — supérieur de l'histoire, III, 113. — de l'histoire dans les Universités belges, III, 54. — historique à l'Université de Strasbourg, III, 19. — de l'histoire byzantine à l'Université de Paris, III, 144. — du moyen et du néogrec à l'Université de Munich, III, 66. — Examen d'entrée aux Universités belges, I, 141. — Féministe (Le mouvement) à Berlin, III, 37. — Séminaire d'histoire de l'Université de Bruxelles (travaille au dépouillement des articles des revues belges et étrangères intéressant l'histoire de Belgique), III, 159. — Universités de l'État en Belgique (Proposition de mutiler les), I, 141. — Universités allemandes (Situation des), III, 130. — Voy. aussi École belge à Rome, École des Chartes en Belgique, École française d'Athènes, École pratique des Hautes Études de Paris.

Éphèse (Fouilles à), I, 64.

ÉPIGRAPHIE GRECQUE, I, 64, 65, 112, 144, 145, 146, 186, 220; II, 62, 89, 93, 197, 199; III, 8, 45, 97, 111.

ÉPIGRAPHIE LATINE, I, 1, 65, 66, 112, 181, 182; II, 89, 93, 151, 177, 197; III, 72, 99, 138.

Érasme, I, 137.

Ératosthène (Pseudo-), I, 187.

Erluin I, abbé de Gembloux, II, 73.

Eschyle, II, 85, 195.

Espagne et Portugal (Baedeker), I, 140; III, 117.

Étoile (L') d'Orient, journal américain rédigé en grec, II, 50.

Étudiant (I') au moyen-âge, III, 19.

- Etymologica Graeca*, I, 209.
 Eudocie (L'impératrice), I, 218.
 Eugippius, II, 150, 211,
 Eunape, II, 60.
 Euripide, I, 52; II, 143, 205.
 Faguibine (Lac), en Afrique, I, 105.
 Falcidius, I, 71.
 Fédération du corps professoral des
 Athénées royaux et des Collèges
 communaux, I, 179, 200; III, 35,
 62, 63.
Festgabe für Franz Susemihl, II,
 59.
 Flagellants et Danseurs, I, 162.
 Forum (Le), II, 63.
 Frédéric le Grand, II, 216.
 Froissart, I, 135; III, 128.
 Fugger (Les), I, 160.
Furor Teutonicus, I, 74.
 Galuagni de la Flamma (Frère), II,
 76.
 Gaule, I, 118, 203; II, 13; III, 107.
 GÉOGRAPHIE ANCIENNE, I, 65, 69, 100,
 202, 252; II, 91, 171; III, 138. —
 MODERNE, I, 98, 99, 101, 102, 103,
 104, 105, 106, 140, 165, 166, 167,
 248, 249, 250, 251, 253, 254; III,
 138, 165; — Bibliographie, I, 81,
 245, 246. — Atlas historiques, II,
 111, 112. — Enseignement, I, 244.
Geographisches Jahrbuch, I, 102.
Geschichte der Europäischen Staa-
ten, collection Perthes, I, 6,
Gesetze (Die) der Angelsachsen, II,
 71.
 Gibbon, II, 99.
 Gildes flamandes en Italie, II, 183.
 Gilkin (Iwan), II, 122.
 Gille (Valère), II, 122.
 Gilles le Muisi, I, 130.
 Gobi (Désert de), I, 165.
 Goethe, I, 40, 41, 42; III, 28, 150.
Goethe-Jahrbuch, I, 40.
 Grégoire de Nysse. V. Sévère.
 Guillaume d'Afflighem, poète fla-
 mand, II, 33.
Guillaume de la Barre, roman pro-
 vençal, I, 135.
Handbooks of English Literature,
 I, 175.
Handelingen van het eerste Ne-
derlandsch Philologen-Congres
 (1898), III, 2.
 Hannibal (Passage des Alpes par),
 II, 147.
 Hanse teutonique, III, 17. — fla-
 mande de Londres, III, 125.
 Hauptmann (Gerhart), I, 240, 241,
 242.
Heliant et les fragments des poèmes
 bibliques vieux-saxons, I, 91.
 Hiérapolis (Fouilles à), II, 90.
 Hippolyte de Rome, I, 114.
 HISTOIRE. — Méthode, I, 221; III,
 114. — Philosophie de l'histoire,
 I, 225. — Histoire générale, I, 222,
 223. — de la civilisation, II, 106,
 203. — ancienne, I, 119; II, 94, 169,
 171; III, 44. — de l'Inde, II, 2. —
 de la Bithynie et du Pont, I, 217.
 — de la Cilicie et de la Phrygie,
 II, 195. — de l'Égypte, I, 247; III,
 110. (Voy. aussi Égyptologie). —
 sous les Ptolémées, I, 111. —
 grecque, I, 67, 109, 119, 146; II, 65,
 170, 172, 198, 203. — romaine, I,
 119, 151, 152; II, 13, 99. — byzan-
 tine, I, 2, 72; II, 15, 16, 49, 110. —
 du moyen âge, I, 3, 9, 10, 122, 124,
 125, 126, 157, 158; II, 15, 24, 72, 74,
 100, 104, 109, 154, 155, 157, 181, 211;
 III, 16, 17, 18, 19, 22, 75, 117, 156,
 157. — moderne, I, 6, 76, 160, 161, 227,
 232; II, 25, 154, 213, 214, 215, 216;

- III, 49, 52, 79, 120. — contemporaine, I, 7, 232; III, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 121, 122. — de Belgique. Sources : I, 8, 9, 14, 70, 72, 75, 76, 77, 78, 84, 125, 129, 131, 134, 156, 191, 192, 226, 231; II, 21, 70, 77, 110, 156, 182, 183, 217, 222, 223; III, 20, 55, 56, 65, 82, 123, 159, 161, 165. — de Belgique. Travaux modernes : I, 9, 10, 80, 130, 154, 155, 162, 163, 190; II, 20, 25, 26, 28, 101, 106, 107, 108, 153, 158, 217, 218, 220; III, 21, 22, 57, 80, 82, 124, 125, 126, 158, 159, 161, 162, 165. — ecclésiastique, I, 152, 161, 162; II, 72, 76, 95, 102, 104, 152. (Voy. aussi Chronologie, Histoire byzantine, Histoire du moyen âge, Inquisition, Religion, Sorcières). — économique, I, 158, 160, 206; II, 27, 173, 200, 201; III, 51. — de l'art, I, 12, 61, 184, 228; II, 53, 139, 184; III, 77, 127, 138. — des littératures. Voy. Littérature.
- Historische Studien* de Scheffer-Boichorst, I, 157.
- Historische Vierteljahrschrift*, II, 105.
- Homère, I, 51, 113, 188, 207; II, 86; III, 138.
- Horace, II, 12, 67; III, 9.
- Hraban Maur, II, 69.
- Hypéride, I, 108.
- Immon (Le comte), II, 101.
- Imprimerie (Histoire de l'), I, 128, 163, 229, 233; II, 116; III, 60.
- Inde (L') et la Grèce, II, 2.
- Indiens de l'Amérique du Nord, I, 104.
- Inquisition, I, 161; II, 26, 212.
- Inscriptions grecques et latines. V. ÉPIGRAPHIE. — Inscription phénicienne d'Avignon, I, 203.
- Institut archéologique allemand, II, 90. — autrichien, I, 201; II, 89, 197.
- Instituts historiques à Rome, I, 14.
- Inventaire des cartulaires conservés en Belgique ailleurs que dans les dépôts des archives de l'État, I, 191. — des cartulaires belges conservés à l'étranger, III, 123. — des obituaires belges, III, 123. — descriptif des monuments, œuvres d'art et documents conservés dans la ville de Gand, II, 29. — sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale et des autres bibliothèques de Paris et des départements, III, 143. — sommaire de la Collection Waddington, II, 92.
- Iota souscrit ou adscrit ?* II, 206.
- Isée, II, 207.
- Jacques de Guise, I, 125.
- Jahresberichte der Geschichtswissenschaft*, II, 106.
- Jahreshefte des österreichischen archäologischen Institutes in Wien*, II, 89, 197.
- Jean de Meun, II, 161.
- Jean de Stavelot, I, 190.
- Juan Fernandez (îles), I, 248.
- Juste Lipse, III, 163.
- Juvénal, III, 73.
- Kasia, II, 14.
- Keller (Gottfried), II, 37.
- Kunstwart (Der)*, revue, III, 27.
- Kyropalates, dieu imaginaire, III, 138.
- Lacs de l'Europe, I, 98.
- Lactantius Placidus, commentateur de Stace, II, 209.
- La Fontaine, III, 151.
- Lambert le Bègue, III, 160.
- LANGUES. — Langues sémitiques, I, 184; II, 131. — Langue lycienne, III,

- 138.—étrusque, III, 138.—sanskrite (grammaire), I, 47. — grecque, I, 54, 207, 209; II, 4, 5, 6, 179; III, 3, 105. — grecque moderne, I, 214; II, 145. — Langues italiques, I, 48, 57; III, 72. — Langue latine, I, 24, 59, 215; III, 3, 105, 145. — française, I, 168, 193, 236; III, 128. — Langues germaniques, II, 127. — Langue gothique, I, 27. — allemande, I, 37, 90, 91, 127; II, 38, 165; III, 29, 30, 165. — néerlandaise, I, 28, 30, 31, 32, 33, 35, 36, 172, 173; II, 124. — anglaise, I, 93, 94, 96, 97.
- Langues en Belgique (Emploi des), II, 108.
- Langues et nationalités, II, 166.
- Lateinische Literaturdenkmäler des XV. und XVI. Jahrhunderts*, I, 136; III, 74.
- Légende des Muammarin et légende du Juif-Errant, I, 184.
- Le Roy (Alphonse), II, 47.
- Lessing, II, 35.
- Lettre d'Alexis I Comnène à Robert le Frison, I, 72; II, 110.
- Lettres de cachet, III, 49.
- Lettres de foire, III, 65.
- Lettres des Papes d'Avignon se rapportant à la France, III, 157.
- Leuvense Bijdragen op het gebied van de Germaansche Philologie*, I, 28.
- Leven (Het) van Alexander den Groot*, III, 25.
- Lex Salica*, I, 223; III, 15.
- Lexicographi Graeci*, I, 54.
- Liber officiorum ecclesiae Leodien-sis*, I, 75.
- Ligue " pour qu'on lise les livres belges ", II, 121.
- LINGUISTIQUE, I, 47, 48, 184, 213
III, 26, 138.
- Littérature*, revue, II, 78.
- LITTÉRATURE, I, 89; II, 118, 119, 123; III, 27, 33, 92, 152. — sanscrite, II, 3, 196; III, 138. — grecque, II, 138, 170, 174, 204; III, 68. — latine, I, 151; III, 103. — chrétienne, I, 26, 53, 56, 71, 114, 118, 125, 149, 152; II, 178, 180; III, 154. — byzantine, I, 18; II, 14. — néo-grecque, II, 17. — provençale, I, 135. — française, I, 85, 86, 87, 89, 135, 168, 193, 194, 195, 235; II, 123, 163, 231. — espagnole, I, 88. — norroise, II, 164. — allemande, I, 38, 39, 41, 42, 91, 92, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243; II, 1, 34, 35, 36, 37, 128, 129, 130; III, 27, 28, 87, 91. — néerlandaise, I, 28, 29, 169, 170, 171; II, 33, 126; III, 24, 25. — anglaise, I, 95, 174, 175, 176, 177, 178; II, 1, 39, 78.
- Livre de l'abbé Guillaume de Rijckel (Le)*, I, 8, 31.
- Livre des fiefs de l'Église de Liège sous Adolphe de la Marck*, III, 20.
- Livres de civilité*, II, 213.
- Livres d'or de la Science (Les)*, II, 228.
- Logia ou Discours du Christ*, I, 149.
- Loi de Bantia, III, 72. — de Tarente, I, 1.
- Louvrex (G. de), III, 164.
- Lucain, II, 96.
- Lucien, I, 55.
- Lucrèce, I, 19.
- Lydie (Exploration de la), II, 91.
- Lydus (Jean), I, 219; III, 7.
- Macmillan's English Classics*, II, 41.
- Macropedius, I, 136.
- Malleus maleficorum*, II, 155.

- Manifestation Cambier, II, 46. — Kurth, II, 210; III, 54.
 Manuscrits grecs, III, 48, 143. Voy. aussi Papyrus grecs. — hébreux du Caire, I, 204. — moyen-néerlandais en Angleterre, I, 29.
 Mar Michel (Chronique syriaque de), II, 49.
 Marguerite de Navarre, II, 159; III, 119.
 Marguerite de Parme, II, 220.
 Marine byzantine et franque, II, 15.
 Martial, II, 149.
Mélanges Monod, I, 10. — *Henri Weil*, II, 140, 170.
 Mésopotamie (Fouilles en), II, 135.
 Métrique du drame grec, III, 68.
 Mexique (Ruines d'une ancienne ville du), I, 250.
 Milet (Fouilles à), II, 88.
Mille et une nuits, III, 139.
 Miniaturistes à l'abbaye de Villers (École de), II, 223.
Monumenta Erphesfurtensia, III, 117.
Monumenta Germaniae historica, I, 125, 126, 224; II, 103; III, 76, 117.
Monumenta ordinis patrum Praedicatorum, II, 76.
Monumenta Palaeographica; Denkmäler der Schreibkunst des Mittelalters, II, 75.
Moralistes français (Choix de), I, 87.
 Morrison (Mont), à Formose, II, 189.
Mosa et Mosella, II, 187.
Moyen âge (Le), revue, I, 3.
Musée belge (Le), revue de philologie classique, I, 43.
 Musée de la Presse (Projet de création d'un), I, 83.
 Musique de l'antiquité, III, 142.
 Mycènes (Fouilles à), I, 185.
Mythographi Graeci, I, 187.
 Napoléon I^{er} et la presse, III, 121.
Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik et *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Litteratur und für Pädagogik*, I, 142.
New-York Teacher's Magazine, III, 133.
Nibelungen (Les), II, 34; III, 65.
Niger lapis, III, 99, 138.
Nika (La), II, 16.
 Nil (Source du), I, 197.
 Noms de lieu composés avec *Meer* et *Belle*, III, 65.
 Noreia (ville), II, 186.
 Norique, II, 150.
Nouveau Testament, III, 106.
 NUMISMATIQUE, I, 217; II, 92.
 Orateurs attiques (Documents insérés dans leurs discours), II, 61.
Ordonnances de Charles-Quint, III, 55.
 Orénoque (Chutes de l'), I, 103.
 ORIENTALISME, I, 184; II, 48, 49, 135; III, 138.
 PALÉOGRAPHIE, I, 13, 58, 159; II, 75, 146; III, 4, 14, 46, 50, 116.
 Papyrus égyptiens, III, 110. — grecs et latins, I, 16, 50, 149, 210; II, 55; III, 46, 67.
 Parménide, III, 141.
 Paros (Fouilles à), II, 167.
 Parthénon (Restauration du), II, 87.
Passio sanctorum quattuor coronatorum, I, 26.
Passion grecque des SS. Nazaire et Celse, II, 178.
Passiones vitaeque sanctorum aevi Merovingici, I, 125.
Patria potestas (La), III, 147.

**

- Patrum Nicaenorum nomina*, II, 95.
- Paul (Saint) et l'Aréopage, I, 110.
- Pausanias, I, 147.
- Petermanns geographische Mitteilungen*, I, 245.
- Pétrone, II, 148.
- Petronius, évêque de Bologne, I, 71.
- Phèdre, I, 116.
- Philippe le Bel, I, 9.
- Philon le Juif, II, 10; III, 6.
- Φῶν, φῶνες (dans Homère), II, 86.
- Phrygie, Géographie historique de la), I, 69. — (Histoire de la), II, 195.
- Pic de la Mirandole, I, 230.
- Pitt Press Series* (classiques anglais), II, 44.
- Platon, II, 8, 57.
- Platonisme de la Renaissance, III, 119.
- Plaute, II, 11, 66; III, 145.
- Pline l'Ancien, I, 183.
- Plutarque, I, 20.
- POÉSIE LATINE MODERNE, I, 136; II, 97; III, 74, 150.
- Poètes lyriques précieux ou burlesques du XVII^e siècle, III, 93.
- Poétesses en Grèce, à Rome et à Byzance, II, 14.
- Polichinelle et les Atellanes, I, 150.
- Portrait de Virgile, I, 22.—d'Alexandre le Grand, III, 47.
- Prénoms latins, I, 215.
- Priène (Fouilles à), II, 54; III, 47.
- Priorat (Jean), poète français, II, 161.
- Prise (La) de Cordres et de Seville*, chanson de geste, I, 195.
- Proceedings of the Royal Geographical Society*, I, 246.
- Proclus, I, 218; III, 40.
- Prothèse dentaire dans l'antiquité, III, 102.
- Ptolémée, I, 252; III, 100.
- Raoul de Cambrai*, chanson de geste, I, 194.
- Regesten (Die) des Kaiserreichs*, II, 100.
- RELIGIONS.—Science des religions, II, 136; III, 108. — Histoire et littérature religieuses, III, 154. — Religion des Grecs à l'époque préhistorique, I, 205; III, 137. — à l'époque historique, II, 138, 144. — Mazdéisme, I, 184. — Bouddhisme, I, 184. — Religion des Arabes, I, 121. — Christianisme, I, 152, 216.
- Review of historical publications relating to Canada*, I, 232; III, 122.
- Révolution belge de 1830, II, 28.
- Revue des humanités en Belgique*, II, 80.
- Revue de Phonétique*, III, 1.
- Richilde, III, 124.
- Rivista bimestrale di antichità greche et romane*, I, 119.
- Römischen Inschriften und Bildwerke Wurtembergs (Die)*, II, 151.
- Sacrifice (Nature et fonction du), III, 108.
- Saint-Élie (Mont), I, 196.
- Saint-Pierre (La statue de) à Rome, III, 140.
- Salluste, I, 117.
- Sammlung wissenschaftlicher Commentare zu griechischen und römischen Schriftstellern* (Teubner), I, 18.
- Samos (Histoire de), I, 146.
- Saturnales, I, 56.
- Schiller, II, 36.
- Second (Jean), III, 74.
- Sévère, patriarche d'Antioche, III, 71.
- Shakespeare, I, 94; II, 42, 43.
- Sicile (Histoire de la), II, 65, 198.

- Sluter (Claus), sculpteur, II, 127.
 Società italiana per la diffusione e l'incoraggiamento degli studj classici, II, 51.
 Société archéologique d'Athènes, I, 185; II, 87. — d'Art et d'Histoire du diocèse de Liège, I, 234. — de Linguistique de Paris (prix à décerner au meilleur ouvrage sur les langues romanes), II, 19. — pour le progrès des études philologiques et historiques, II, 194; III, 65. — pour l'étude de la scolastique médiévale, I, 5.
 Sophocle, I, 19; II, 85, 142, 204; III, 69.
 Sorcières, II, 155, 212; III, 120.
 Spitzberg (Le), I, 167.
 Stage professoral. Voy. ENSEIGNEMENT.
 Statistique appliquée à la critique philologique, II, 8.
 Style géométrique (Origines du), I, 143.
 Sudermann (Hermann), I, 243.
 Suétone, I, 108; III, 65.
 Sulpice Sévère, I, 118.
Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique, I, 8.
 Taux de l'intérêt dans l'antiquité, II, 173.
 Térence, III, 10.
 Théâtre grec, I, 21.
Theaurus linguae Latinae, I, 59.
 Tiare de Saitaphernes, I, 148, 212.
 Tite-Live, III, 146.
 TOPONYMIE, I, 34.
 Traité d'Andrinople entre Frédéric II et Isaac l'Ange (Rapport inédit sur le), II, 109.
 Traités publics dans l'antiquité, II, 94, 169.
 Traités (Grands) du règne de Louis XIV, II, 214.
 Trinité (Ile de la), I, 166.
Tijdschrift voor Onderwijs en Opvoeding, II, 132.
Union belge, à Berlin, II, 79.
Urkunden zur Städtischen Verfassungsgeschichte, III, 78.
 Van Artevelde (Jacques), II, 157.
 Vander Weyden ou de la Pasture (Roger), peintre belge, II, 184.
 Vases grecs, I, 120. — grecs et étrusques, III, 109.
 Végèce, II, 161.
 Vénus de Milo (La), II, 168.
Verhandlungen der XLIVten Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Dresden, II, 52.
 Vespucci (Amerigo), II, 185.
 Vidal (Arnaut) de Castelnaudari, I, 135.
 Virgile, I, 22; III, 65.
 Vivès (J.-L.), I, 133, 194.
 Voies romaines de la vallée supérieure de l'Euphrate, I, 100.
 Volcanique (Nature) de la région de Naples, I, 254.
Vox Urbis, journal rédigé en latin, II, 208.
Warwick Library of English Literature, II, 39.
 Werchojansk, le plus froid des lieux habités, I, 249.
 Wolfram von Eschenbach, II, 130.
Zeitschrift für alte Geschichte, III, 44.

II. — TABLE DES AUTEURS, ÉDITEURS, EXPLORATEURS, ETC.

- Albalat (A.), III, 33.
 Albe (M^{me} la duchesse d'), II, 227.
 Allard (Paul), I, 152.
 Allen (Thomas W.), II, 146.
 Amelung, I, 62.
 Anderson, II, 93.
 Arbois de Jubainville (d'), II, 187.
 Arndt (Wilh.), II, 77.
 Arndt (W.)-Tangl (Michaël), I, 58.
 Arnheim (F.), I, 227.
 Arnim (H. von), II, 4.
 Aulard, III, 135.
 Autenrieth (G.), I, 207.
 Avenarius (F.), III, 27.
 Babelon (E.), II, 92.
 Bacha (E.), III, 162.
 Baechthold (Jacob), II, 37.
 Baedeker, I, 140; III, 112.
 Bamberger (L.), III, 88.
 Bamps (C.) et Geraets (E.), I, 80.
 Barral (Georges), II, 122.
 Bartels (Adolf), I, 239, 240.
 Barth (Paul), I, 225.
 Bartholomae, III, 138.
 Bassi (Domenico) et Martini (Emilio),
 III, 48.
 Batiffol (Pierre), I, 152.
 Baudrier (J.), I, 233.
 Beauchet (L.), I, 68.
 Behrend (Richard), I, 223.
 Bekaert, II, 183.
 Beloch (J.), III, 107.
 Below (G. von) et Keutgen (F.), III, 78.
 Below (G. von) et Meinecke (F.),
 II, 154.
 Benndorf, I, 64; II, 89, 197.
 Bergmans (Paul), I, 163.
 Berlière (Dom Ursmer), I, 71, 190;
 II, 218; III, 123.
 Bernardakis (G.), I, 20.
 Bernheim (E.), III, 130.
 Bernoulli (C.), II, 226.
 Bertaux (Émile), III, 77.
 Bertrand (C.-J.), II, 224.
 Bielschowsky (A.), I, 42.
 Billeter (G.), II, 173.
 Biré (Ed.), II, 117.
 Bischoff (H.), II, 1.
 Bismarck (Otto, prince de), III, 87.
 Blass (Fr.), II, 83, 174; III, 140.
 Bley, III, 65.
 Blok (P.-J.), I, 76; III, 79.
 Blyau (A.), II, 125.
 Boekennoogen (G.-J.), II, 124.
 Boisacq (Ém.), II, 176.
 Boissevain, II, 58.
 Boll, III, 100.
 Bollandistes, II, 22.
 Bolte (J.), I, 136.
 Bonglé et Beaunier, I, 87.
 Bonnaffé (Edmond), II, 213.
 Bonwetsch et Achelis, I, 114.
 Bormann, II, 197.
 Bormans (St.) et Schoolmeesters (E.)
 I, 75.
 Borrelli de Serres, III, 82.

- Bouché-Leclercq, III, 101.
 Bouchor (Maxime), III, 92.
 Brandt (Samuel), II, 149.
 Bréal, III, 72.
 Bresslau (H.), II, 106; III, 156.
 Brooke (Stopford A.), I, 177.
 Brückner (A.), I, 6.
 Brugmans (H.), II, 225.
 Bruhn (Ewald), III, 69.
 Brunetière (Ferdinand), I, 235; II, 231.
 Brunn (H.), II, 139.
 Buchholz-Sitzler, II, 84.
 Buchner (Ed. Franklin), III, 133.
 Bücheler (Fr.), I, 25.
 Bücher (K.), II, 27.
 Bürchner (L.), I, 146.
 Burckhardt (Jacob), II, 203.
 Burdach, I, 40.
 Buresch (Karl), II, 91.
 Bury (J.-B.), I, 18; II, 16, 99.
 Busch (Moritz), III, 84, 85.
 Busolt (G.), I, 67, 119.
 Cagnat, I, 66.
 Cambier (Inspecteur général de l'enseignement moyen), II, 46.
 Campbell (Lewis), II, 85.
 Carveci, II, 185.
 Cauchie (A.), I, 14.
 Cauer (Paul), II, 190.
 Challey-Bert, III, 135.
 Chauvin (V.), III, 139.
 Chestret de Haneffe (B^{en} de), III, 57.
 Christ (W.), II, 138.
 Cichorius, II, 90.
 Claudin (A.), I, 233; III, 60.
 Clédat (Léon), I, 85.
 Clément (L.), III, 151.
 Colinet (Ch.), I, 28.
 Collin (J.), I, 41.
 Conway (Martin), I, 167.
 Conway (R.-S.), I, 57.
 Cordemans (H.), I, 128.
 Corssen (Peter), II, 204.
 Coville (A.), I, 10.
 Croiset (Alfred), II, 84.
 Cross (Fr.-W.), II, 215.
 Crusius (O.), II, 175.
 Cumont (Franz), I, 56, 184; II, 197.
 Cunningham (W.), II, 201.
 Cuq, II, 93.
 Dana Lord, III, 97.
 Dareste (R.) et Haussoullier (B.), II, 207.
 Dareste (R.), Haussoullier (B.) et Reinach (Th.), I, 145.
 Daumet (G.), III, 157.
 De Beer et Laurillard, I, 35.
 De Ceuleneer (Ad.), III, 131.
 Deecke (W.), I, 46.
 Deflou et Gaillard, I, 29.
 Dehaisnes (Mgr), I, 12.
 Delescuse (A.), I, 8.
 Delisle (Léopold), II, 116.
 Delitzsch (F.), II, 135.
 De Meuldre (abbé), II, 218.
 Demeuldre (Amé), I, 231.
 Demolins (E.), III, 34.
 Demoulin (H.), III, 148.
 De Neef (Em.), I, 173.
 Deneffe (Dr), III, 102.
 Densusianu (Ovide), I, 195.
 De Rudder (G.), III, 24.
 De Sagher (Émile), II, 182.
 Des Marez (G.), I, 44; II, 107, 218; III, 65.
 De Smedt (Le P. Ch.), III, 114.
 Desrousseaux (A. M.), II, 82.
 Deutschbein (K.), I, 94.
 Devillers (Léopold), I, 77, 131; II, 156, 222; III, 123.
 De Vries (A. G. Chr.), III, 83.
 De Vries (S.), II, 146.
 De Walque (A.), III, 63.
 Diehl (Ch.), III, 144.

- Diels (H.), II, 141; III, 105, 141.
 Diemar (H.), I, 11.
 Dieter (F.), II, 127.
 Dieterich (A.), I, 150.
 Dieterich (K.), II, 179.
 Dietrich (F.), III, 31.
 Dimitsas, I, 112.
 Dittenberger (W.), I, 144; III, 8.
 Doerpfeld, I, 110.
 Doerpfeld (W.) et Reisch (E.), I, 21.
 Dorez (Léon) et Thuasne (Louis), I, 230.
 Draaijer (W.), I, 32.
 Drerup (E.), II, 61.
 Drosinis (Georges), III, 12.
 Duchesne (abbé), I, 216; II, 104.
 Ducourtieux (P.), I, 233.
 Dufour (Médéric), III, 68.
 Dümmler (E.), I, 74, 126; II, 69, 103; III, 76.
 Dumaine (C.-B.), I, 88.
 Du Rieu (W.-N.), I, 45.
 Duvivier (Ch.), III, 20.
 Dijkstra (W.) et Wettema (F.-B.), I, 32.
 Dziatzko (Karl), II, 30.
 Dziatzko (Karl)-Hauler (Edm.), III, 10.
 Ehrle, III, 4.
 Eichthal (d'), III, 104.
 Elias (I.) et Osborn (M.), I, 92.
 Ellinger (Georg.), III, 74.
 Erdmann (O.)-Mensing (Otto), III, 30.
 Espinas (G.), III, 118.
 Eubel (P.-C.), II, 72.
 Eulitz (Georg.), I, 194.
 Faguet (Émile), II, 123, 163.
 Fayen (A.), III, 160.
 Federici (Silvio), II, 86.
 Feller (J.), I, 236; II, 190.
 Ficker (J.), I, 73.
 Filon (Augustin), I, 178.
 Finot (J.), III, 126.
 Fisch (Richard), II, 148.
 Flammermont (J.), I, 13.
 Fleckeisen (Alfred), I, 142.
 Flinders Petrie, I, 247.
 Förster (F.), III, 155.
 Fonsny et Waucumont, II, 119.
 Fouillée (Alfred), III, 135.
 Frazer (J.-G.), I, 147.
 Fredericq (Paul), I, 162; II, 26; III, 54, 65, 113.
 Fruin (R.), III, 52.
 Führer, II, 64.
 Funck-Brentano (Fr.), I, 9, 226; II, 30; III, 49, 120.
 Funck (F.-X.), II, 102.
 Furtwaengler (A.), I, 211; III, 138.
 Gaillard (Arthur), II, 219.
 Gallée (J.-H.), I, 32.
 Gardner (E.-G.), I, 61.
 Garofalo (Fr.-P.), I, 119; II, 202.
 Gatti, II, 177.
 Geffcken (H.), III, 15.
 Gelzer, Otto Cuntz et Hilgenfeld, II, 96.
 Gérard (G.), III, 95.
 Gerini, I, 252.
 Gerlache (Commandant de), III, 165.
 Gevaert (F.-A.) et Vollgraff (J.-C.), III, 142.
 Gilbert (Walther), II, 149.
 Gilliodts van Severen, I, 229; II, 116; III, 56.
 Gittée (A.), I, 36.
 Gneisse (K.), II, 134.
 Goblet d'Alviella (C^{te}), II, 2.
 Goedeke (K.), I, 39.
 Goidanich (Pietro), III, 138.
 Goldziher, I, 184.
 Gombault (W.), I, 172.
 Gossart (Ern.), II, 25.
 Gosse (Ed.), I, 176.
 Graves (C.-E.), III, 5.
 Grégoire (A.), I, 47; III, 1.

- Grenfell et Hunt, I, 50, 149; III, 67.
 Grimm (Jacob), III, 29.
 Grisar (H.), III, 149.
 Grotefend, III, 14.
 Guesnon (A.), II, 157.
 Gunther, I, 254.
 Gurlitt, III, 43.
 Häbler (Konrad), I, 160.
 Hagen (H.), II, 146.
 Hagenmeyer (H.), I, 72; II, 110.
 Hahn (Ed.), I, 206.
 Hales, I, 175.
 Halkin (L.), II, 1; III, 164.
 Halm (K.)-Laubmann (G.), III, 146.
 Hamelius (P.), II, 1, 39; III, 65.
 Hampe (Karl), I, 156; II, 73, 109.
 Hann, I, 249.
 • Hansay, III, 65.
 Hansen (J.), I, 161; II, 155, 212.
 Hardy (E.), II, 136.
 Harlaux (Charles), I, 179.
 Hartman (J.-J.), II, 97.
 Hartwig (Otto), I, 139.
 Haug (F.) et Sixt (G.), II, 151.
 Haupt (E.-F.), III, 150.
 Headlam (E.-S.), II, 143.
 Heberdey (R.), I, 220.
 Heberdey (R.) et Wilhelm (A.), I, 65.
 Heidenstamm (O. G. de), I, 227.
 Heinsius (J.), I, 172.
 Heinze (R.), I, 19; II, 12.
 Helbig, III, 138.
 Hémon (F.), I, 86.
 Hendrickson (George Lincoln), III, 103.
 Henen, II, 81, 191.
 Henry (V.), I, 48; III, 26, 138.
 Herboomez (A. d'), I, 129; II, 70.
 Herford (C.-H.), II, 39.
 Herriot, II, 10.
 Herz (W.), II, 130.
 Herzog (R.), II, 176.
 Hesseling et Salverda de Grave, III, 26.
 Hettler (A.), III, 44.
 Hildebrand (R.), II, 38.
 Hiller von Gaertringen, III, 97.
 Hirschfeld, II, 13.
 Höhlbaum (K.), III, 125.
 Hoffmann (Fr.)-Sternkopf (E.), III, 9.
 Hoffmann (Otto), II, 6.
 Holder-Egger (O.), II, 74; III, 117.
 Holm (Ad.), II, 65, 198.
 Honda (Seiroku), II, 189.
 Hoogstra (S.), III, 25.
 Houdas, I, 184.
 Houdremont (A.), II, 108.
 Hubert (Eug.), II, 20, 106; III, 80, 160.
 Hubert et Nauss, III, 108.
 Huisman (M.), III, 19.
 Humann, II, 90.
 Ilberg (Johannes) et Richter (Rich.), I, 142.
 Inama-Sternegg (von), III, 51.
 Jaeglé (E.), III, 91.
 Jahnke (R.), II, 209.
 Jaurès, III, 135.
 Jeanroy et Guy, II, 230.
 Jebb (R.-C.), II, 142.
 Jerram (C.-S.), I, 52.
 Johnson Wylie (Laura), II, 39.
 Jonas (Fritz), II, 36.
 Josson et Kesler, I, 36.
 Jostes, I, 91.
 Judeich, II, 90.
 Jung (J.), III, 44.
 Kaibel (G.), I, 19; II, 204; III, 98.
 Kalbfleisch (Wilh.), I, 194.
 Kalf (G.), I, 171.
 Kan (J.-B.), III, 32.
 Karabatschek, I, 184.
 Kawerau (W.), I, 243.
 Kayser (Simon), I, 108.
 Keil (B.), I, 212.

- Kekulé, III, 47.
 Kenyon (F.-G.), I, 16, 208; III, 46.
 Keutgen (F.), III, 78.
 Kiepert, II, 171.
 Kiessling (Adolf), II, 12.
 Klemm (L.-R.), III, 133.
 Kléophas (Le P.), I, 202.
 Kluge (F.), II, 165.
 Knaack (G.), II, 59.
 Knipping (Richard), I, 158.
 Knöll (P.), II, 180.
 Kock (Théodor), II, 56.
 Kögel (R.), II, 128.
 Köhler (U.), I, 109.
 Kohl (Horst), III, 90.
 Koldewey, II, 135.
 Koser (Reinhold), II, 216.
 Kraner (F.)-Dittenberger (W.), III, 42.
 Kroll, III, 40.
 Krüger (G.-T.-A.), III, 9.
 Krumbacher (K.), I, 184; II, 14, 179;
 III, 66.
 Krusch (Br.), I, 125.
 Kütbler (Bern.), II, 67.
 Kühner-Gerth, II, 5.
 Kugener, III, 71.
 Kum, I, 188.
 Kurth (G.), I, 34, 155; II, 101, 108, 153,
 210, 229; III, 53, 54.
 Kurth (G.), Delescluse (A.) et Halkin
 (J.), II, 23.
 Kuypers (Fr.), I, 133.
 Kuypers (R.), I, 35.
 Ladeuze (P.), II, 152.
 La Grange (A. de), II, 184.
 Lagrange (le P.), I, 202.
 Laloire (Ed.), 218.
 Lameere (Eugène), III, 159.
 Lameere (J.), III, 55.
 Lammens, sénateur, I, 141.
 Lamprecht (K.), I, 6; III, 114.
 Lane Pole (Reginald), II, 111.
 Lanessan (de), III, 135.
 Langlois (Ch.-V.) et Seignobos (Ch.),
 I, 221.
 Langton (H.-H.) et Wrong (G. M.),
 III, 122.
 Larfeld (W.), II, 199.
 La Roncière (Ch. de), II, 15.
 Laurent (M.), I, 44.
 Lavertujon (André), I, 118.
 Lavissee, III, 135.
 Leclère (Léon), III, 114.
 Lefranc (Abel), II, 159; III, 119, 152.
 Letourneau (Ch.), II, 120.
 Lettner (Emil), II, 34.
 Leumann, III, 138.
 Levison (W.), II, 181.
 Liebermann (F.), II, 71.
 Lièvre, II, 181.
 Limbourg-Stirum (C^{te} T. de), III, 82.
 Lindner (Théod.), III, 17.
 Lindsay (W.-M.), II, 66.
 Litzmann (Berthold), I, 238.
 Logeman, III, 65.
 Lohmeyer (H.), III, 50.
 Lonchay, III, 65.
 Louis de Savoie (Prince), I, 196.
 Ludwig, I, 218.
 Lundström (V.), II, 60, 68.
 Luschin von Ebengreuth, I, 123.
 Maass (B.), III, 61.
 Male (Émile), III, 77.
 Mallieux (Fernand), III, 153.
 Mann (Gust.), III, 128.
 Maraslis, II, 17.
 Marchal (Chev. Edm.), III, 23.
 Marcks (E.), III, 89.
 Mayne (Richard-E.), III, 133.
 Mazzatinti (G.), I, 132.
 Meert (H.), I, 36.
 Mercati (Giovani), I, 153.
 Meusel (H.), I, 24.
 Meyer (G.), II, 145.

- Meyer (Paul), I, 135.
 Meyer (Richard-M.), III, 28.
 Michaël (Em.), I, 122.
 Michiels (André), I, 82.
 Millet (Gabriel), III, 111.
 Molitor (L.), II, 133.
 Mommsen (A.), II, 144.
 Mommsen (Theod.), II, 150, 211.
 Monceaux (Henry), I, 233.
 Monet (Paul), I, 89; II, 118.
 Monod (Gabriel), I, 10; II, 181.
 Monro (D.-B.), I, 51.
 Morin (Dom Germain), I, 71.
 Mortet (Ch.), II, 31.
 Müller (Lucien), II, 67.
 Muller (S.), Feith (J.) et Fruin (R.), II, 221.
 Muncker (Franz), II, 35.
 Muris (Jérôme), I, 198.
 Murray (G.-H.), I, 96.
 Nestle (Eb.), III, 106.
 Neumann (M^{le} E.), III, 37.
 Niemeyer, II, 11.
 Nieuwenhuis, I, 101.
 Niven (W.), I, 250.
 Obrutschen, I, 165.
 Olivier (Paul), III, 93.
 Olivieri (Alex.), I, 187; III, 39.
 Olschewsky, II, 176.
 Omont (H.), II, 146; III, 143.
 Opprel (A.), I, 32.
 Opprel (G.), I, 35.
 Osiander (W.), II, 147.
 Paoli, III, 50.
 Paris (Gaston), I, 107; II, 110.
 Patin, III, 141.
 Paton (R.-W.), I, 146; III, 97.
 Paul (H.), I, 90, 213.
 Pauw (N. de), III, 161.
 Pernot (Hubert), I, 214.
 Perrot (Georges), III, 135.
 Perrot et Chipiez, II, 53.
 Peter (Hermann), I, 151.
 Peters (Hermann), I, 193.
 Peucker, I, 98.
 Piaget (Arthur) et Picot (Émile), III, 59.
 Picavet, I, 5.
 Pichler (Fritz), II, 186.
 Pineau (Léon), II, 164.
 Piot (Ch.), I, 8.
 Pirenne (H.), I, 8, 10, 31; II, 218; III, 65.
 Planta (Robert von), I, 57.
 Pleyte (W.), I, 23.
 Poll (K.), III, 25.
 Poncelet (Le père A.), I, 192.
 Poncelet (Ed.), III, 20.
 Poncelet (Ed.) et Vander Linden (H.), I, 191.
 Popow, I, 253.
 Potthast (A.), II, 74.
 Pottier (E.), I, 120.
 Pouillet (Prosper), II, 28.
 Powels, I, 104.
 Preud'homme (Léon), I, 108; III, 65.
 Prou (M.), I, 124; III, 116.
 Pullè, III, 138.
 Rachfahl (Félix), II, 220.
 Radet (Georges), III, 13.
 Ramsay (W.-M.), I, 69.
 Ramsay (Capitaine), I, 197.
 Redlich (O.), II, 100.
 Reichel (Wolfgang), I, 205.
 Reichert (Le P.), II, 76.
 Reinach (Salomon), II, 168; III, 109.
 Reinach (Th.), I, 217; III, 138.
 Reitzenstein, I, 209.
 Reusens, I, 159; III, 14.
 Ribot, III, 135.
 Richard (A.), II, 181.
 Richter (G.), II, 24.
 Richter (Paul-Émil), I, 81.
 Richter-Eberhard, III, 41.
 Riemann (O.) et Goelzer (H.), III, 3.
 Robert (Ulysse), II, 161.
 Roberts (E.-S.), III, 45.
 Roegiers (A.), II, 192.

- Röhricht (R.), III, 16.
 Rössler, I, 157.
 Roethe (G.) et Schroeder (E.), III, 29.
 Rohde (Erwin), II, 9.
 Roman (Bon de), I, 106.
 Roscher (W.), II, 136.
 Rousselot (Abbé Pierre), I, 184;
 III, 1.
 Roux (Emmanuel), III, 13.
 Roy (Maurice), III, 59.
 Ruehl (F.), I, 70.
 Ruge (Sophus), I, 251.
 Sachau, II, 135.
 Sackur (E.), I, 125.
 Saintsbury (George), I, 176.
 Salmon (A.), III, 94.
 Salmon (Am.), III, 75.
 Savio (F.), II, 178.
 Scala (R. von), II, 94, 169; III, 44.
 Scharpé (L.), I, 28.
 Scheffer-Boichorst (P.), I, 157.
 Scheil (le P.), I, 184.
 Schiff (O.), I, 157.
 Schlenther, I, 242.
 Schlitter, II, 158.
 Schlumberger, I, 2.
 Schmekel (A.), II, 59.
 Schmidt (Hub.), II, 137.
 Schmitz (F.), I, 11.
 Schmölder, I, 99.
 Schneider, II, 57.
 Schnorr von Carolsfeld (H.) et
 Chroust (A.), II, 75.
 Schönbach (Ant.), I, 237.
 Schrader, II, 54.
 Schuermans (H.), II, 223.
 Schwab (H.), I, 95.
 Schweizer (Ed.), II, 4.
 Seeliger (G.), II, 105.
 Seignobos (Ch.), I, 7; III, 135.
 Sethe, I, 184.
 Siecke (E.), II, 136.
 Skalweit (G.), III, 22.
 Soltan (W.), I, 119; III, 44.
 Sommerbrodt (J.), I, 55.
 Somzée (L.), I, 211.
 Sorrentino, II, 172.
 Sotiriadis, II, 17.
 Souchon (A.), II, 200.
 Speyer (J. S.), I, 116.
 Stampini, II, 96.
 Stangl (Th.), III, 11.
 Stead, III, 134.
 Stecher (J.), II, 47.
 Stein (Henri), I, 4, 138; III, 127.
 Steinhausen (Georges), III, 18.
 Stengel (P.), II, 138.
 Stern (E. von), I, 148.
 Strack, I, 111.
 Straven (Fr.), I, 134.
 Strzygowski, I, 184.
 Stuart-Mill (John), III, 104.
 Swolfs (J.), II, 217.
 Szanto, II, 197.
 Ten Brink (J.), I, 169.
 Thédenat (H.), II, 63.
 Thomas (Jacques), III, 154.
 Thomas (P.), III, 65.
 Thomsen, III, 138.
 Thureau-Dangin, I, 184.
 Tiedemann (Ch. von), III, 86.
 Tille (A.), III, 115.
 Tocilescu, III, 138.
 Torp (Alfred), III, 138.
 Toutain (J.), I, 181.
 Tsuntas, I, 185.
 Tyrrel (R.-Y.), II, 85.
 Tyszkiewicz (C^e de), I, 63.
 Uhlenbeck (C.), I, 27.
 Usener et Radermacher, III, 70.
 Vaglieri (D.), 182.
 Vande Castele, I, 84.
 Vanden Bosch (J.), II, 126.
 Vanderhaeghen (F.), Vanden Berghe
 (R.) et Arnold (Th.), I, 137.
 Vanderkindere (Léon), I, 154; II,
 218; III, 65, 82, 123, 124.
 Van der Vliet (J.), I, 115.

- Van Leeuwen (J.-F.) et Mendes da Costa (M.-B.), I, 113.
 Vannérus (Jules), III, 163.
 Van Otterloo-Van Slee, I, 170.
 Van Schoor, III, 121.
 Van Veerdeghem (F.), II, 33.
 Vast (Henri), II, 214.
 Vaughan, II, 39.
 Vercoullie, III, 65.
 Verdam, I, 30.
 Vidier, I, 3.
 Vienne (de), III, 21.
 Vogel (J.-Ph.), II, 3, 196.
 Vogt (F.) et Koch (M.), I, 38.
 Wachsmuth (Curt), I, 219.
 Wagner (Félix), II, 232.
 Wagner (Ph.), I, 130.
 Waltzing (J.-P.), I, 43; II, 66; III, 145.
 Waser, II, 136.
 Wattenbach, I, 26.
 Wauters (A.), I, 8.
 Weale (J.), II, 116.
 Wecklein (N.), II, 205.
 Weil (H.), II, 140, 170.
 Weissenborn (W.)-Müller (H.-J.) III, 146.
 Wellhausen, I, 121.
 Welmann (M.), II, 59.
 Wendland (P.), III, 6.
 Wide (Sam), I, 143.
 Wiedemann, III, 44.
 Wiegand (Th.), II, 54, 88.
 Wilamowitz-Moellendorff (U. von), I, 222; II, 106; III, 98.
 Wilcken (U.), II, 55.
 Wilhelm, II, 197.
 Willems (Alphonse), I, 17; II, 7.
 Willems (Joseph), III, 147.
 Willems (P.), I, 43.
 Wilmans (W.), I, 37.
 Winckler (Hugo), II, 195.
 Winkler (J.), I, 32, 33.
 Winstedt, III, 73.
 Winter, II, 90.
 Wirz (Hans), I, 117.
 Wittmann (V.), III, 35, 62.
 Woerner (U.-C.), I, 241.
 Woeste (représentant), III, 81.
 Wright (Joseph), I, 97.
 Wrong (George-M.), I, 232.
 Wülfig, I, 93.
 Wülker (Rich.), I, 174.
 Wünsch (Richard), III, 7.
 Yorke (Vincent), I, 100.
 Zeller (E.), II, 8.
 Zieberth, III, 97.
 Zielinski, II, 206.
 Zimmermann, I, 215.
 Zimmern (H.), II, 131.

L'OPINION DE L'HISTORIEN ÉDOUARD GIBBON

SUR LES ÉTUDES CLASSIQUES

(Suite et fin, voir Tome XLI, p. 401).

II.

Lorsque le petit Gibbon, avant son entrée au collège de la Madeleine à Oxford, absorbé par les livres d'histoire, se fut dégoutté de l'étude laborieuse des langues, il soutint un jour à sa tante " que s'il était passé maître en grec et en latin, il devrait tout de même rendre en anglais les pensées des originaux; et que ces versions improvisées ne pourraient qu'être de beaucoup inférieures aux traductions travaillées d'érudits de profession ¹ „. Cet argument d'un enfant curieux, mais fuyant la peine d'un travail régulier, argument qui est reproduit parfois sous nos yeux, a été jugé par l'historien " un vain sophisme. „ L'homme adulte, le savant avait compris que l'étude d'une langue étrangère a encore une autre utilité que celle de nous faire connaître les pensées des originaux, que, pour me servir de ses propres paroles, elle enseigne " à penser, à écrire et à se conduire ² „. Mais déjà l'adolescent était parvenu à se former une opinion plus vraie sur ce sujet, et sitôt qu'il en eut acquis la force et le loisir, il entreprit de la justifier dans son *Essai sur l'étude de la littérature*. Il voulait ainsi montrer le profit qu'il avait tiré des anciens, et en même temps réfuter l'opinion contraire, qui se répandait en France et qui accordait la première place à la physique et aux mathématiques.

¹ *Ibid.*, p. 39 (p. 61 M.).

² *L. c.* I, p. 40 (p. 62 M.).

Ce sont notamment les attaques de d'Alembert dans l'*Encyclopédie*² qui le poussèrent à affirmer publiquement sa conviction. Il était choqué de voir qu'on ôtait à l'étude des anciens le nom de belles-lettres pour y substituer, avec un certain mépris, celui d'érudition³, et " il était indigné d'entendre dire que l'exercice de la mémoire, le seul mérite des érudits, avait éteint en eux les facultés supérieures de l'imagination et du jugement⁴. „ Le but qu'il se proposait est nettement indiqué par cette phrase de son autobiographie : " J'avais l'ambition de prouver autant par mon exemple que par mes préceptes que toutes les facultés de l'esprit peuvent s'exercer et se développer par l'étude de la littérature ancienne. „

Gibbon a critiqué lui-même très sévèrement cette œuvre de jeunesse. Cependant il est à remarquer que ces critiques portent plutôt sur la forme et le style. Il reprend l'obscurité souvent affectée, la concision, le manque d'ordre et de liaison ; mais, après vingt-huit ans, il paraît être encore assez satisfait des recherches, des conjectures et des réflexions qu'il y a exposées, et ainsi on est en droit de conclure qu'il a persisté toujours dans les mêmes idées sur la valeur des études classiques, d'autant plus qu'aucun passage des Mémoires ne vient les contredire par un seul mot et que quelques-uns les confirment expressément¹.

Quand on laisse de côté les exemples des grands hommes, les arguments apportés pour " fixer la juste valeur des belles-lettres „, se réduisent à quatre. Le premier, basé sur la formation du goût, est résumé comme suit : " Les anciens auteurs ont laissé des modèles pour ceux qui oseront marcher sur leurs traces, et aux autres des lectures où ils pourront puiser les principes du bon goût et remplir leur loisir par l'étude de ces précieuses productions, où la vérité ne se montre qu'embellie

¹ Particulièrement dans le discours préliminaire et dans l'article Érudition.

² *Essai*, p. 12. — L'édition originale de l'*Essai sur l'étude de la littérature* (1761), qui doit être assez rare aujourd'hui, se trouve à la bibliothèque de l'Université de Gand.

³ *Mém.* I, p. 124 (p. 113 M.).

⁴ *Mém.*, p. 39-40 (p. 61-62 M.) ; p. 93 (p. 95 M.).

de tous les trésors de l'imagination¹ „ Gibbon tâche de motiver ce jugement en montrant que si les poètes et les orateurs puisent leurs images dans la nature humaine et extérieure aussi bien que dans l'art, c'est-à-dire dans tout ce dont les hommes ont orné ou défiguré la nature, c'est cette dernière source, la plus riche et la plus féconde, qui était particulièrement propre à la représentation de la beauté chez les anciens. A son avis, les mœurs de ceux-ci étaient plus favorables à la poésie que les nôtres.

Si „ les Maurice et les Cumberland entendaient mieux l'art militaire que les Achille et les Ajax, „ cependant les batailles du poète grec, par suite des combats singuliers des chefs, des longs discours aux mourants, des rencontres inattendues, sont beaucoup plus diversifiées que celles du poète français, et ses héros sont beaucoup plus intéressants. Il en est de même dans la politique. Les républiques de la Grèce ignoraient les premiers éléments d'un bon gouvernement, mais les assemblées tumultueuses du peuple, la fureur des factions, la fréquence et la terreur des révoltes, la méfiance, l'envie et la confusion qui ne cessaient d'y troubler les plus beaux jours, pouvaient fournir une matière variée aux écrivains et échauffer leur imagination, tandis que, dans les États modernes, „ la tranquille administration des lois et les arrêts salutaires, sortis du cabinet d'un seul ou du conseil d'un petit nombre, n'excitent chez le poète que l'admiration, la plus froide de toutes les passions. „ Enfin „ l'Être infini, que la religion et la philosophie nous ont fait connaître, est au-dessus des chants du poète. „ Le beau génie de Milton même se débat contre les difficultés qui résultent de cette situation. On ne peut voir avec plaisir dans le *Paradis perdu* les diables combattre pendant deux jours les armées du Tout-Puissant, et le compas d'or dont le Créateur y mesure l'univers, nous étonne et peut-être est puéril. Chez Homère, il eût été sublime. C'est que la mythologie païenne, qui animait toute la nature, permettait de chanter les attributs, les aventures, les malheurs des dieux et de les relever par des ornements qui dépareraient la divinité chrétienne. Les anciens connaissaient les avantages que leur

¹ *Essai*, p. 16.

procuraient leurs idées religieuses, leurs mœurs politiques et guerrières, et ils les employaient avec succès. Il n'est donc pas surprenant qu'ils nous aient surpassés¹.

S'il en est ainsi, si la littérature classique reste pour nous un modèle et si elle doit cette supériorité en grande partie à ce que Gibbon appelle les images artificielles dans le sens que je viens d'exposer, il est évident que si nous ne voulons pas laisser perdre toutes ces beautés, il nous faudra étudier à fond la civilisation des Grecs et des Romains. Le passage où l'historien anglais explique cette nécessité, est trop caractéristique pour ne pas être cité en entier : " Une connaissance détaillée de leur siècle, „ écrit-il, " est le seul moyen qui puisse nous y conduire. Quelques idées superficielles, quelques lumières puisées au besoin dans un commentaire, ne nous laisseront saisir que les beautés les plus sensibles et les plus apparentes : toutes les grâces, toutes les finesses de leurs ouvrages nous échapperont; et nous traiterons de gens sans goût leurs contemporains pour leur avoir prodigué des éloges dont notre ignorance nous empêchera de sentir la justesse. La connaissance de l'antiquité, voilà notre vrai commentaire; mais ce qui est plus nécessaire encore, c'est un certain esprit qui en est le résultat; esprit qui non seulement nous fait connaître les choses, mais qui nous familiarise avec elles et nous donne à leur égard les yeux des anciens. Le fameux exemple de Perrault peut faire sentir ce que je veux dire; la grossièreté des siècles héroïques choquait le Parisien. En vain Boileau lui remontrait-il qu'Homère voulait et devait peindre les Grecs et non point les Français : son esprit demeurerait convaincu sans être persuadé. Un goût antique (j'entends pour les idées de convention) l'eût éclairé plus que toutes les leçons de son adversaire². „

Ainsi la connaissance de l'antiquité et l'esprit qu'elle développe en nous, sont les conditions indispensables, pour que nous retirions des chefs-d'œuvre classiques tous les avantages et toutes les jouissances littéraires et esthétiques qu'ils peuvent donner. La connaissance de la langue latine ou hellénique et un goût naturel n'y suffisent pas. Gibbon apporte

¹ *Essai*, p. 20-24. — ² *Essai*, p. 25.

quelques exemples et en particulier il s'efforce de montrer " qu'il est impossible de sentir le plan, l'art, les détails de Virgile sans être instruit à fond de l'histoire, des lois, de la religion des Romains; de la géographie de l'Italie; du caractère d'Auguste, de la relation singulière et unique que ce prince soutenait avec le sénat et le peuple¹. „ Car le sujet de l'Énéide était assez mince. Ce n'est qu'en se pénétrant de ces faits, du contraste de l'enfance et de la grandeur de Rome, de son développement prodigieux, qu'on arrive à admirer pleinement l'art de l'ami d'Horace. De même les Géorgiques ne peuvent être appréciées dans leur but et leur exécution que si l'on compare les violences des vétérans avec la politique de l'empereur et qu'on finisse par voir dans celui qui les a composées, non pas un simple écrivain, qui décrit avec charme les travaux rustiques, mais " un nouvel Orphée qui ne manie sa lyre que pour faire déposer aux sauvages leurs férociétés et pour les réunir par les liens des mœurs et des lois². „ Dans ses mémoires encore, il semble être content de cette interprétation, quand il répète que, " le but patriotique et politique attribué aux Géorgiques est heureusement conçu³. „

La défense et l'explication que Gibbon nous présente de la supériorité des anciens en matière de littérature, est sans doute très ingénieuse. Mais peu de personnes, je pense, seraient disposées à la reconnaître au temps présent, et parmi celles qui la reconnaissent, combien voudraient la déduire, comme on continuait souvent à le faire au XVIII^e siècle, des avantages poétiques fournis par les mœurs et la civilisation gréco-romaines? Cependant le doute qui plane sur le point principal de la thèse, ne s'étend pas à la conséquence. Il est certain qu'un élément essentiel de l'intelligence et de l'appréciation des ouvrages de littérature a été mis ici en lumière. Tous, en effet, les uns plus que les autres, dépendent de circonstances historiques et portent, d'une manière plus ou moins nette, l'empreinte du milieu où ils se sont produits. Sans comprendre ce milieu, sans être instruit de ces circonstances, on ne saurait ni en saisir le sens profond, ni en admirer l'art, ni en goûter la beauté. C'est ce qu'il est important de ne pas oublier et de

¹ *Ibid.*, p. 29. — ² *Ibid.*, p. 42. — ³ *Mém.* I, p. 131 (p. 118 M.).

rappeler à ceux qui font étudier les classiques grecs et latins comme des modèles de goût. Car, à ce point de vue, la jeunesse devrait acquérir une connaissance si parfaite non seulement de la langue et du style, mais encore de la religion, des lois et des mœurs des anciens qu'il est permis de douter si, dans aucun pays, le but est atteint aujourd'hui.

La seule étude de l'histoire et de la civilisation ne suffit pas pour apprendre à juger bien des écrits et des écrivains : il faut de plus l'art de la critique, qui comprend la grammaire, la connaissance des langues et des manuscrits, le discernement des ouvrages supposés, le rétablissement des endroits corrompus, toute la théorie de la poésie et de l'éloquence, enfin l'examen et la critique des faits¹. Gibbon attache une grande valeur à cet art, surtout dans sa forme plus élevée, où il va bien au-delà d'un simple travail de compilation et d'érudition et exige l'exactitude, l'impartialité, la justesse d'esprit, la finesse, la pénétration, la promptitude, la fécondité de ressources, la combinaison en même temps que le bon sens et la modestie. Cette valeur lui paraît être justifiée par l'objet de la critique et la certitude où elle atteint. En effet, elle a trait plus particulièrement aux choses humaines, au développement et au perfectionnement de l'homme, et elle est enfermée presque toute entière dans la sphère des conjectures, des inductions et des vraisemblances. Sous ce rapport, notre historien incline à la préférer à la géométrie, qui a été toujours considérée comme une bonne logique. Voici ce qu'il écrit : " Elle a même cet avantage : la géométrie s'occupe de démonstrations qui ne se trouvent que chez elle ; la critique balance les différents degrés de vraisemblance. C'est en les comparant que nous réglons tous les jours nos actions, que nous décidons souvent de notre sort². „ Ce jugement de sa jeunesse, il l'a ratifié expressément et renforcé plus tard dans ses mémoires. Parlant de son étude des mathématiques, il y dit : " Les principes une fois saisis, j'abandonnai pour toujours les mathématiques, et je ne saurais regretter d'y avoir renoncé avant que mon esprit se fût affermi dans l'habitude de la démonstration rigoureuse, qui détruit à un si haut degré les sentiments plus

¹ *Essai*, p. 45. — ² *Essai*, p. 48.

déliçats de l'évidence morale, faite cependant pour déterminer les opinions et les actions de notre vie¹. D'après ce dernier passage, l'étude des mathématiques rendrait l'intelligence incapable de s'occuper de sujets où l'on ne peut arriver qu'à la probabilité. Du moins est-ce ainsi que l'entend M. Alexandre Bain, et constatant que la logique doit aux mathématiques la théorie si importante de l'évidence probable, il trouve l'observation bien superficielle². Mais on peut faire observer que, malgré la valeur méthodologique du calcul des approximations et des probabilités, la démonstration morale ne cessera de s'apprendre dans les sciences qui portent son nom, et que Gibbon n'a pensé qu'aux éléments de la géométrie et de l'algèbre³. Si celui-ci mérite quelque reproche, c'est qu'il paraît attribuer aux mathématiques une mauvaise influence, une tendance à transporter leurs procédés exacts dans des domaines où ils ne sauraient être employés sans grand préjudice; mais, même en ce point, il faut l'excuser en considérant les prétentions de certains savants à son époque, et peut-être ne faut-il voir dans son assertion que le sentiment un peu vivement exprimé d'un historien qui avait compris plus tard l'inutilité et le danger d'une étude prolongée des mathématiques au point de vue de sa spécialité.

Le rapprochement de la méthode de la critique et de celle de notre conduite montre que Gibbon estime tant la première, parce qu'elle est le meilleur apprentissage de la vie; mais, à côté de ce motif principal, il dispose d'un autre, tiré de ce que j'appellerais volontiers la délicatesse et la souplesse de la critique. Suivant lui, il est plus difficile de "comparer le poids des vraisemblances opposées", que de saisir une démonstration. Il est d'avis que les propositions purement théoriques

¹ *Mém.*, p. 92 (p. 95 M.). — Gibbon a étudié les mathématiques élémentaires pendant les deux hivers de 1757 et 1758 (*Mém.* p. 94 M.). Cependant, ainsi que l'atteste une lettre qui lui a été adressée par G. Lewis Scott (*L. c.* p. 315), il avait repris l'intention de continuer ces études en 1762.

² *Education as a science*, 7^e éd., p. 152 : *The theory of Probable Evidence is the mathematical contribution to Logic, and is of paramount importance. The remark of Gibbon was very loose, that mathematics disqualifies the mind for dealing with subjects where we attain only probability.*

³ *Mém.*, p. 93 (p. 94 M.); *Essai*, p. 49, note.

s'apprennent aisément; ce qui embarrasse et ce qui exige les multiples qualités de l'esprit que j'ai énumérées tantôt, c'est l'application, d'autant plus qu'elle ne peut jamais devenir routinière. Je cite encore les propres paroles de l'historien¹ : « Il est des sciences qui ne sont que des connaissances; leurs principes sont des vérités de spéculation et non des maximes de conduite. Il est plus facile de comprendre stérilement une proposition que de se la rendre familière, de l'appliquer avec justesse, de s'en servir comme d'un guide dans ses études et d'un flambeau dans ses découvertes ».

« La marche de la critique n'est point une routine. Ses principes généraux sont vrais, mais stériles. Celui qui ne connaît qu'eux, se méprend également, qu'il veuille les suivre ou qu'il ose s'en écarter. » Cela tient à ce que les règles ne sont pas absolues et qu'un esprit judicieux seul saura rendre raison des exceptions apparentes. Par exemple, Horace, le législateur du Parnasse, veut que le poète ne change pas le caractère historique de ses héros. Et cependant de tels changements peuvent être hasardés, pourvu qu'il en naisse une beauté proportionnée à la violation de la loi. Si les anachronismes d'Ovide nous déplaisent, parce que la vérité y est corrompue sans être embellie, ceux de Virgile apportent en général de nouveaux charmes au récit. Mais « il est des écarts que rien ne peut faire oublier. L'imagination forte de Milton, la versification harmonieuse de Voltaire, ne nous réconcilieraient jamais avec César lâche, Catilina vertueux, Henri IV vainqueur des Romains. »

Outre le caractère classique de la littérature ancienne, son utilité pour la formation du goût, la connaissance de l'antiquité qui nous en fournit le vrai commentaire, la valeur tant logique que réelle de la critique, Gibbon fait valoir pour l'étude de cette littérature les secours qu'elle présente aux sciences naturelles. « Si la physique », dit-il, « a ses Buffon, elle a aussi, (pour parler le langage du temps), ses érudits. La connaissance de l'antiquité leur offre aux uns et aux autres une riche moisson de faits propres à dévoiler la nature ou du moins à empêcher ceux qui l'étudient de prendre un nuage

¹ *Essai*, p. 59.

pour une divinité. Quelles lumières le médecin ne puise-t-il pas dans la description de la peste qui désola Athènes?. „ Quelques autres observations relatives à la zoologie et à la géographie sont citées à l'appui de la thèse. Sans doute, l'on ne saurait disconvenir que l'on ne trouve chez les anciens certains faits qui possèdent même de nos jours un intérêt scientifique, mais personne, je pense, ne voudrait plus en tirer une raison pour s'appliquer aux monuments littéraires qu'ils nous ont laissés. L'argument nous paraît puéril aujourd'hui.

Notre historien s'élève de nouveau à une plus grande hauteur et à plus de vérité, quand il réfléchit sur le résultat général des études classiques. Il affirme qu'elles concourent puissamment à former l'esprit philosophique. C'est bien là une considération digne d'un homme du XVIII^e siècle; mais il est quelque peu embarrassé pour nous expliquer ce que c'est que l'esprit philosophique. Après avoir dit qu'on s'en fera une idée parfaite en se familiarisant avec les écrits de Cicéron, de Tacite, de Bacon, de Leibniz, de Bayle, de Fontenelle, de Montesquieu, il le décrit comme suit : “ L'esprit philosophique consiste à pouvoir remonter aux idées simples, à saisir et à combiner les premiers principes. Le coup d'œil de son possesseur est juste, mais en même temps étendu. Placé sur une hauteur, il embrasse une grande étendue de pays, dont il se forme une image nette et unique, pendant que des esprits aussi justes, mais plus bornés n'en découvrent qu'une partie. Il peut être géomètre, antiquaire, musicien, mais il est toujours philosophe, et à force de pénétrer les premiers principes de son art, il lui devient supérieur. Il a place parmi ce petit nombre de génies qui travaillent de loin en loin à former cette première science, à laquelle, si elle était perfectionnée, les autres seraient soumises. En ce sens cet esprit est bien peu commun. Il est assez de génies capables de recevoir avec justesse des idées particulières; il en est peu qui puissent renfermer dans une seule idée abstraite un assemblage nombreux d'autres idées moins générales¹. „

C'est donc la justesse, l'étendue de vue et la supériorité

¹ *Essai*, p. 86.

résultant de la connaissance vive des premiers principes d'un art, qui caractérisent l'esprit philosophique. Mais cette définition générale et vague semble être bien insuffisante, et on a beau y réfléchir, on ne cesse de se demander quelle influence l'étude de la littérature ancienne peut avoir sur cet esprit, ou en quoi " l'habitude de devenir tour à tour Grec, Romain, disciple de Zénon ou d'Épicure est propre à le développer et à l'exercer. „ La pensée d'ailleurs, il faut en convenir, manque quelque peu de clarté. Ce que j'y découvre de plus précis et de plus lucide, c'est l'affirmation que la diversité des faits et des idées, des opinions et des mœurs, qui nous sont révélés par le monde ancien, tend à nous montrer l'empire des préjugés, à nous éclairer sur l'action des causes générales et à rectifier notre jugement sur les hommes et les choses. " Sans cette connaissance philosophique de l'antiquité „, dit-il, " nous ferions trop d'honneur à l'espèce humaine. L'empire de la coutume nous serait peu connu. Nous confondrions à tout moment l'incroyable et l'absurde ¹ „. Ainsi, par exemple, n'est-il pas incroyable que les Romains n'aient pas été choqués de voir réunis dans la personne de César un dieu, un prêtre et un athée? Et cependant cet épicurien était souverain pontife et vit élever des temples à sa clémence. En se livrant à des réflexions sur les lumières qu'on pourrait puiser dans un ouvrage iroquois, Gibbon ajoute ces mots, qui me semblent exprimer le plus distinctement son avis : " Nous y apprendrions non seulement à avouer, mais à sentir la force des préjugés, à ne nous étonner jamais de ce qui nous paraît le plus absurde, et à nous défier souvent de ce qui nous semble le mieux établi ² „.

On voit que ce sont surtout les éléments historiques de l'antiquité qui doivent contribuer à donner à l'esprit de la

¹ *Ibid.*, p. 92.

² *Essai*, p. 91. — D'ailleurs, c'est l'expérience que Gibbon avait faite, qui lui a suggéré cette idée. Voici ce qu'il écrit dans ses *Mémoires* sur son séjour à Lausanne, I, p. 82 (p. 85 M.). " Ces amusements eux-mêmes eurent un avantage réel. Mon goût et mon jugement avaient acquis dès lors un peu plus de maturité. J'appris à connaître de nouvelles formes de style et une littérature nouvelle : la comparaison des manières et des opinions étendait mes vues, redressait mes préjugés „.

justesse et de l'étendue. Si j'interprète bien l'exposé de l'*Essai*, très décousu à l'endroit qui m'occupe ici ¹, c'est franchement l'étude de l'histoire qui fournit en outre un aliment puissant à la supériorité qui distingue l'esprit philosophique. En effet, " cette science est celle des causes et des effets „ et nulle part on n'apprend mieux à comprendre la liaison des événements, et les moyens qui la font découvrir, que dans les anciens, particulièrement dans Tacite, que Gibbon considère comme l'historien philosophe par excellence ². A cette occasion, il expose, dans une longue digression qui remplit les deux cinquièmes du volume, les différentes règles, en les éclairant d'exemples, pour choisir les faits et pour déterminer les causes. C'est une véritable esquisse de méthodologie, dont la première idée lui a été peut-être suggérée par la lecture de Bacon et qui a l'air d'être déduite de Tacite et de Montesquieu. Il nous montre donc effectivement que, pour sa part, les anciens l'avaient aidé à pénétrer les principes de l'art par lequel, déjà alors, il se sentait attiré, à élever ainsi son regard au-dessus de la multitude en apparence désordonnée des événements et à l'exercer dans l'observation de leur suite. Mais, en plaçant à côté d'eux quelques contemporains, il semble n'être plus aussi catégorique que sur les autres points de sa thèse, et naturellement les pédagogues du XIX^e siècle ont encore moins de raison de l'être. Car les bons ouvrages d'histoire abondent aujourd'hui dans toutes les langues. Seulement, si leur étude a réellement le fruit que Gibbon croit y apercevoir, si elle nous apprend à apprécier la valeur des faits, à saisir l'action et l'enchaînement des causes et des effets, à comprendre la marche générale d'une période et à pressentir les règles de l'investigation et de la composition historique, si elle développe le jugement et, en élargissant l'horizon de l'intelligence, la rend en même temps plus libre et plus méthodique, on pourra nous reprocher de nous borner trop à l'histoire même et de ne pas assez étudier les grands historiens. Ne dirait-on pas, du moins en considérant l'enseignement des athénées et des collèges, que les historiens grecs et latins méritent seuls d'être

¹ *Essai*, p. 94.

² *Essai*, p. 102.

expliqués à la jeunesse? Une semblable opinion a perdu tout fondement à l'époque actuelle, et pour ce qui concerne les écrivains classiques en tant qu'ils ont écrit l'histoire, je ne puis leur reconnaître aucun avantage sur les modernes.

Mais il reste cependant dans l'opinion de Gibbon un point que cette critique n'atteint pas. C'est celui dont j'ai parlé en premier lieu, en discutant l'influence de la littérature sur l'esprit philosophique. Pour en faire toucher toute l'importance, il ne faudra que le dégager de la forme que l'auteur lui a donnée d'accord, en cela, avec les tendances du XVIII^e siècle, qui voyait partout l'empire de la coutume et de la prévention. En effet, dégagée de cette forme, à quoi se réduit l'affirmation que la connaissance de l'antiquité nous apprend à sentir la force des préjugés, à distinguer l'incroyable et l'absurde, à douter des choses les mieux établies? Cela ne veut-il pas dire que la connaissance d'une civilisation étrangère nous éclaire sur la nôtre, en rectifie l'appréciation et nous en dévoile les défauts? Si l'on y ajoute que cette civilisation étrangère, pour les nations européennes, sera naturellement celle dont la leur est issue, on a, je crois, un argument en faveur des études classiques qui a conservé sa force jusqu'à présent.

Gibbon s'est reproché plus tard ¹ d'avoir employé dans son *Essai* le mot littérature d'une manière vague et diverse, au lieu d'en donner une définition précise et propre. Il a étendu en effet le sens du mot à toutes les productions littéraires qui s'occupent de l'homme, aux ouvrages d'histoire aussi bien qu'aux ouvrages de fiction, aux compositions de philosophie non moins qu'à celles de l'art oratoire ². Mais c'est justement dans cette conception large que réside le caractère particulier de son opinion sur les études classiques. Historien, il justifie celles-ci surtout à un point de vue historique. Non qu'il considère l'étude de l'histoire ou plutôt de l'antiquité, sous ses aspects variés, comme un but, mais il entend affirmer qu'elle

¹ *Mém.*, I, p. 130 (p. 118 M.).

² Voir plus haut (t. XLI, p. 406) le plan que l'auteur s'était fait pour ses lectures. Il aurait pu, d'ailleurs, invoquer comme excuse l'usage, consacré par l'histoire et la tradition, des termes littérature et belles-lettres. Cet usage est conservé dans le titre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

constitue un excellent moyen de développer toutes les facultés de l'esprit et du cœur et de faire l'apprentissage de la vie. Sans la connaissance de l'antiquité, le goût et la conscience ne peuvent pas être formés convenablement, et les chefs-d'œuvre qu'elle nous a laissés, resteront pour nous lettres closes. La critique apprend bien à penser et à raisonner, mais elle ne peut s'exercer que si elle dispose des riches matériaux recueillis par l'érudition. Enfin, comment serait-il possible de nous affranchir de la force des préjugés, de donner à l'esprit de la liberté, de l'étendue et de la justesse, de lui montrer du vrai point de vue la société au milieu de laquelle nous vivons, à moins qu'on n'aille chercher des points de comparaison chez les nations dont nous descendons moralement, à moins qu'on ne nous initie à leur civilisation? Toutes ces considérations ne sont évidemment qu'ébauchées dans Gibbon, mais elles y sont cependant exprimées avec assez de clarté et de précision, et l'on peut avec raison attribuer à l'historien anglais le mérite d'avoir entrevu un des premiers que les études classiques doivent être avant tout des études historiques ¹. C'est seulement si elles ont et à proportion qu'elles ont ce caractère, qu'elles porteront leur véritable fruit.

P. HOFFMANN.

¹ Pour ce qui concerne les représentants contemporains de cette façon de voir, cf. Schiller, *Handbuch der praktischen Pädagogik*, 2^e éd. 1890, p. 389. Après avoir affirmé que les classes dirigeantes ont besoin de ce qu'il appelle " *eine historische Bildung* ", il ajoute : " *Eine historische Bildung wird aber eine nähere Kenntnis derjenigen Kulturvölker umfassen müssen, durch welche unsere eigene Bildung bestimmt worden ist* „.

LA GÉOGRAPHIE DANS L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR EN BELGIQUE

(Suite, voir tome XLI, p. 408).

Si j'ai insisté sur l'organisation de l'Institut géographique de Vienne, c'est pour mieux montrer l'exemple qu'à mon avis nous devons nous efforcer d'imiter, c'est pour indiquer comment on pourrait s'y prendre en Belgique pour relever le niveau des études relatives à la géographie. Il est inutile de nous arrêter à faire ressortir combien nous sommes loin de ce qu'on fait, non seulement à Vienne, mais dans presque toutes les universités allemandes¹. Malgré l'infériorité de notre enseignement géographique, je suis cependant porté à penser que nous pourrions assez facilement le réorganiser dans les universités, de manière à donner à l'étude de cette science une impulsion sérieuse.

Trois solutions se présentent : 1° *continuer à recruter les professeurs de géographie parmi les docteurs en philosophie*, — 2° *permettre aux docteurs en sciences naturelles ayant spécialisé l'étude de la géographie, d'enseigner cette branche dans les athénées et les collèges*, — 3° *créer un doctorat spécial en sciences géographiques et confier aux jeunes gens porteurs de ce diplôme l'enseignement de la géographie dans ces établissements*.

* * *

Envisageons d'abord la première solution : Les docteurs en philosophie continueraient à jouir du privilège d'être nommés

¹ On a reproduit en appendice le tableau des leçons de géographie données dans les universités de langue allemande durant le semestre d'hiver 1898-1899. Cette énumération montre l'importance qu'on y accorde à cette branche et la tendance *scientifique* qu'on lui imprime.

professeurs d'histoire et de géographie dans l'enseignement moyen. Dans ce cas, il est indispensable de donner de grands développements aux leçons consacrées à la géographie et de remanier le programme des cours du groupe B (histoire) que nous avons reproduit plus haut, afin de permettre à ces étudiants d'acquérir une idée nette de toutes les parties de la géographie. Car, il faut bien le reconnaître, le seul enseignement obligatoire pour eux se rapporte à la *géographie politique* et à l'*histoire de la géographie*¹. Or ces leçons ne portent que sur une partie de la science et n'en comprennent pas même des chapitres les plus importants. C'est ce que nous allons montrer en analysant les éléments de la géographie telle qu'elle s'est développée durant ces dernières années, grâce au commerce, à l'industrie, aux moyens de communication, grâce surtout à ce noble désir de connaître qui pousse l'homme à étudier la terre, non seulement quant à ses formes de relief ou de contour, mais quant à son essence même et aux lois auxquelles elle est soumise.

L'histoire de la géographie nous montre cette branche du savoir présentant, à ses débuts, les caractères d'une science appuyée à la fois sur les mathématiques, sur l'étude de la nature et sur les rapports de l'homme avec le milieu physique qu'il habite. Aujourd'hui encore ces trois tendances caractérisent les études géographiques, et le remarquable développement des sciences d'observation auquel nous assistons n'a fait qu'accentuer davantage ces relations et que spécialiser diverses branches de la géographie; elles nécessitent ainsi, plus que jamais, une connaissance sérieuse des sciences connexes. On a dit, et c'est vrai, que la géographie est la plus emprunteuse des sciences et qu'elle est dans une dépendance continuelle des autres branches du savoir. Celles-ci ont des rapports tellement intimes avec la géographie qu'il est presque impossible de tracer les limites qui séparent leurs divers domaines. C'est ainsi qu'il faut nécessairement traiter dans un cours universitaire des questions qui se rattachent directe-

¹ Quoique le programme porte simplement *géographie*, c'est bien de la *géographie politique* ou *historique* qu'il doit s'agir dans les leçons données aux élèves du doctorat en philosophie, groupe B.

ment aux sciences exactes : on doit exposer celles relatives à la forme et à la grandeur de la terre, aux méthodes employées pour obtenir ces données, étudier les phénomènes d'attraction et leur application à la détermination de la forme et de la densité du globe, se rendre compte des irrégularités de la surface terrestre et de la surface des mers, on doit enseigner les méthodes de projeter les cartes, etc. Or les problèmes que nous venons d'énumérer se rattachent intimement aux mathématiques, à l'astronomie et à la physique, et devront être traités dans des cours comprenant la *géographie mathématique*, la *géodésie*, la *cartographie* et la *physique du globe*. Certes, tout géographe n'est pas obligé de se spécialiser dans cette matière astronomique et physique, mais il doit pouvoir la comprendre, saisir les résultats obtenus et les exposer avec précision devant ses élèves.

Une branche que doit posséder en outre le futur professeur de géographie, et sur laquelle son attention doit être attirée d'une manière spéciale, c'est la *géographie physique*. Il est incontestable qu'elle a pris aujourd'hui un grand essor, et, dans certaines écoles, elle tend à dominer tout le champ des études géographiques. Malheureusement, dans le programme du doctorat en philosophie dont il s'agit, elle est facultative alors qu'elle devrait être absolument obligatoire. J'ajoute qu'elle ne peut être abordée avec fruit si l'on ne possède pas des notions sérieuses de sciences exactes et naturelles. Pour se rendre compte des rapports de la géographie physique avec ces sciences, il suffit de rappeler les diverses matières qu'elle comprend et qu'on groupe généralement sous les trois chefs principaux de *géomorphologie*, d'*océanographie* et de *climatologie*.

Se borner aujourd'hui à une morphologie purement superficielle du globe n'est pas possible; on a des problèmes plus scientifiques à résoudre, et c'est ainsi qu'on étudie en géographie physique les conditions de température de l'intérieur de la terre, les hypothèses sur la nature interne de notre planète, les phénomènes volcaniques et les tremblements de terre; on aborde les questions relatives au magnétisme du globe, aux propriétés générales de l'atmosphère, on expose les méthodes d'observation et de calcul de la météorologie et les lois de la

climatologie; l'océanographie est traitée dans ses principaux détails, ainsi que l'hydrographie et la morphologie de la surface terrestre. L'énumération bien incomplète qu'on vient de lire montre d'une manière évidente les rapports de cette branche de la géographie avec les sciences naturelles; ces rapports ressortiront davantage encore quand nous aurons rappelé la position de la géographie vis-à-vis de la géologie.

Ainsi que je l'ai répété plusieurs fois, ces deux sciences sont étroitement unies; la plus grande autorité en ces matières, M. von Richthofen, dit que la géologie est le fondement sur lequel doivent s'édifier les connaissances géographiques. La géologie, on le sait, a surtout pour but de faire connaître l'histoire de la terre; la géographie, de décrire la surface actuelle de notre planète. Mais ces formes de surface sont mortes si on ne les rattache pas à celles de la terre durant les périodes géologiques et il est impossible de les comprendre sans faire intervenir dans leur étude la notion du passé, qui seule peut servir à en expliquer l'origine. Le géographe doit donc nécessairement posséder des connaissances en géologie, et celles-ci ne peuvent s'acquérir sans notions sur la nature et le mode de formation des roches, sur l'ordre dans la succession des couches ou des terrains, sur les êtres qui ont habité le globe durant les âges préhistoriques. Les connaissances géologiques réclamées pour le géographe doivent s'étendre, en outre, à la géologie dynamique, c'est-à-dire à l'étude des forces internes et externes qui produisent les mouvements de la croûte terrestre et les modifications de la surface.

Encore une fois, si le géographe ne doit pas être à même de faire des travaux spéciaux de géologie, de lithologie ou de paléontologie, il est indispensable qu'il connaisse suffisamment ces matières pour pouvoir s'aider des mémoires des géologues, comme il doit, d'une façon générale, pouvoir emprunter pour ses études les données que lui fournissent l'astronome, le physicien, le botaniste et le zoologue.

Nous venons de voir quelle vaste science est la géographie entendue dans son acception moderne; or, *rien ou presque rien des matières qu'elle embrasse n'est enseigné aux jeunes docteurs, futurs professeurs de géographie*; tout au plus peuvent-elles être effleurées dans un cours facultatif. Mais ce ne sont pas

seulement la géographie mathématique et la géographie physique qui ne trouvent pas de place dans le programme actuel; d'autres branches de ce groupe dont l'énumération seule suffit à montrer l'importance sont dans le même cas; c'est ainsi que pour les futurs professeurs le programme est muet sur l'anthropogéographie, la géographie biologique, la géographie commerciale et la géographie industrielle.

Après ce que nous venons de dire, on n'hésitera pas à conclure qu'une modification de ce programme s'impose: il ne faut pas que la géographie physique et les autres branches des sciences géographiques énumérées plus haut restent facultatives pour les futurs professeurs de géographie, ou ne leur soient pas enseignées du tout: il faut qu'elles deviennent obligatoires, qu'elles aient un nombre de leçons en rapport avec leur importance et que les matières dont elles traitent soient l'objet de travaux pratiques.

Mais comme la préparation des docteurs en philosophie est presque exclusivement littéraire, il leur sera difficile d'aborder ces études scientifiques, car ces divers chapitres de la géographie sont reliés par des liens étroits aux sciences exactes et naturelles. Je crois qu'ils ne pourront jamais les approfondir; tout au plus pourra-t-on donner des notions élémentaires exactes sur cette branche si importante, et si indispensable à ceux qui se livrent aux études géographiques. Si l'on veut tenter de leur inculquer ces notions, il me paraît nécessaire d'instituer pour les futurs professeurs de géographie, des cours préparatoires organisés en vue de leur permettre d'aborder le côté scientifique de la géographie, et de rendre obligatoires les leçons de géographie physique et de cosmographie qui sont aujourd'hui facultatives, en un mot, de leur donner au moins des notions de géographie scientifique en comprenant sous ce terme les branches énumérées plus haut.

Me bornant ici à des considérations d'ordre général, je n'ai pas à aborder l'examen des détails de l'organisation de ces cours ni de leur horaire; mais j'insiste sur la nécessité de voir instituer des exercices pratiques obligatoires, durant lesquels l'élève aurait à préparer une dissertation sur un sujet de géographie. Ces exercices seraient organisés comme ils le sont dans le laboratoire de géographie de Vienne. On maintiendrait

les cours de géographie et d'histoire de la géographie tels qu'ils sont donnés actuellement aux docteurs en philosophie, ainsi que les exercices pratiques sur la géographie qu'ils ont en candidature. Enfin le cours de cosmographie serait développé et rendu obligatoire.

Par cette solution, on renforcerait d'une façon notable l'étude de la géographie pour les docteurs en philosophie, parmi lesquels on recruterait, comme on le fait maintenant, les professeurs d'histoire et de géographie des athénées. On n'établirait évidemment pas encore l'égalité entre ces deux branches, l'histoire serait certainement toujours avantagée, mais il y aurait une amélioration sensible pour l'enseignement de la géographie. — Le progrès serait incontestable; toutefois là n'est pas la réforme que je préconise et qui consisterait à choisir des docteurs en sciences naturelles comme professeurs de cette science dans les athénées ou mieux encore à créer un doctorat en sciences géographiques, ainsi que je le dirai tout à l'heure.

Mais dans l'hypothèse qu'on continuât à confier à des historiens les cours de géographie dont il s'agit, il est absolument nécessaire, pour préparer ces jeunes gens à remplir leur mission, que l'enseignement de la géographie à l'université ne reste pas un leurre; il faut lui accorder l'importance à laquelle il a droit, tenir compte des difficultés qu'il présente et lui faire une part sérieuse dans les heures de leçons; il faut surtout que la géographie mathématique, physique et biologique soient des branches *obligatoires* et que des exercices pratiques dans le laboratoire et sur le terrain, institués en tenant compte des exigences de la science moderne, viennent en compléter l'étude.

Car peut-on, de bonne foi, aborder l'enseignement de la géographie quand on ignore comment on dresse une carte géographique, quand on ne connaît pas d'une manière précise et exacte les lois générales qui régissent les mouvements de la terre, quand on ne peut se rendre compte de sa position dans l'espace, ni des forces qui agissent sur elle, quand on ne sait pas le premier mot de son histoire, sauf ce qu'on en a lu dans des ouvrages de vulgarisation, quand on ignore comment la croûte terrestre s'est formée, quand on ne saurait distinguer et nommer les pierres qui constituent le sol, ni expliquer

l'origine d'un lac, d'une vallée, la marche d'un fleuve, ni la manière dont s'établit un désert, quand on ne connaît pas même les principes élémentaires de l'océanographie, et les notions relatives aux déplacements des lignes côtières, à la répartition des plantes et des animaux, quand on n'a pas étudié les questions qui se rattachent à l'ethnographie? Or je crois ne pas me tromper en affirmant que toutes les matières que je viens d'indiquer ne sont pas enseignées aux docteurs en philosophie et lettres : il serait impossible, du reste, qu'il en fût autrement avec le petit nombre de leçons consacrées à notre branche. Et notons bien que, outre la géographie physique générale dont je viens d'énumérer quelques chapitres, il reste encore la géographie physique et topographique des diverses régions du globe, il reste les questions relatives à la densité et au mouvement de la population, aux productions minérales et agricoles, au commerce, à l'industrie, aux voies de communication, etc., sans compter la géographie politique et l'histoire de la géographie. Or ces deux dernières branches seulement sont enseignées.

On a le droit de demander que les jeunes gens auxquels est accordé le privilège d'être choisis, à l'exclusion des autres, comme professeurs de géographie, en connaissent au moins toutes les parties essentielles. Mais je crains bien que les docteurs en histoire ne parviennent pas à les acquérir sans grands efforts, faute d'une préparation scientifique suffisante. Il faudrait, en effet, augmenter considérablement le nombre d'heures consacrées à la géographie, ajouter au programme l'enseignement obligatoire de la géographie envisagée comme science exacte et naturelle avec tous ses développements essentiels; celui de la géologie, de la paléontologie, de l'histoire naturelle dans ses rapports avec la géographie : les élèves devraient se livrer à des travaux cartographiques, etc. Il faudrait, en un mot, qu'au point de vue de l'extension des cours, la géographie fût mise autant que possible sur le même pied que l'histoire. Dans ces conditions, les intérêts légitimes des études historiques seraient-ils sauvegardés? Le cadre de l'enseignement à donner à ces jeunes docteurs en philosophie pourrait-il s'élargir dans les proportions considérables que réclament les progrès des deux branches?

**

Ces considérations nous paraissent conduire forcément à conclure que, contrairement à ce qu'on a fait jusqu'ici dans notre pays, *l'enseignement de l'histoire et celui de la géographie ne devraient pas être confiés au même professeur*. A l'Université, on formerait pour les athénées royaux et pour les collèges des professeurs d'histoire recrutés parmi les docteurs en philosophie, qui continueraient, comme ils le font aujourd'hui, à étudier cette branche d'une manière approfondie, et des professeurs de géographie choisis parmi les docteurs en sciences naturelles, ou parmi ceux qui auraient spécialisé des études conduisant à un doctorat en sciences géographiques à créer et dont il sera facile d'arrêter le programme.

Les raisons qui portaient autrefois à confier à un même professeur l'enseignement de la géographie et de l'histoire n'existent plus, ces deux branches n'ayant plus aujourd'hui tous les points de contact qu'elles avaient autrefois, alors que la géographie, essentiellement historique, ne possédait pas ce caractère scientifique qui la distingue aujourd'hui. Je puis ajouter, à l'appui de cette manière de voir, que plusieurs des professeurs les plus compétents en matière historique sont prêts à accepter la division de cet enseignement.

Si l'on se décidait à modifier les programmes dans le sens que je viens d'indiquer, c'est-à-dire si l'on séparait l'enseignement des deux branches et si l'on recrutait les professeurs de géographie parmi ceux qui auraient spécialisé cette science à l'Université, on aurait, à mon avis, réalisé un progrès considérable.

Lorsque, pour la première fois, j'ai suggéré, l'an dernier, les modifications à apporter à l'enseignement, de la géographie dans nos universités, j'avais préconisé la création d'un doctorat spécial en sciences géographiques, sans insister pourtant sur cette solution, craignant de compromettre la réforme en demandant de créer d'emblée ce doctorat; ce qui exigeait une augmentation du personnel enseignant, un remaniement du programme, etc. Tenant compte de ces considérations, j'avais proposé de *décider que désormais les professeurs chargés de donner la géographie dans l'enseignement moyen seraient choisis parmi les docteurs en sciences minérales, ceux-ci étant*

mieux à même d'acquérir l'ensemble des connaissances géographiques que les docteurs en philosophie et que les docteurs en sciences naturelles d'autres catégories.

La raison qui dictait cette solution ressort nettement de ce que nous avons exposé plus haut, à savoir que les élèves de la faculté de philosophie ne possèdent pas les notions scientifiques réclamées par les études de géographie scientifique et des branches connexes, tandis que les docteurs en sciences sont naturellement préparés à aborder l'étude de ces branches. Cette mesure aurait donné aux études géographiques le fondement scientifique qu'elles réclament. Alors que les étudiants de la faculté de philosophie et lettres n'ont d'autres notions de physique et d'histoire naturelle que celles, souvent trop élémentaires, qu'on leur a inculquées durant les humanités, ceux de la faculté des sciences ont reçu à l'université même le complément de connaissances exigées pour aborder l'ensemble des sciences géographiques. Durant la préparation de la candidature en sciences, ils ont appris en physique à connaître les lois générales de la nature, en chimie les faits qui se rapportent à la composition des êtres inorganiques et organisés, ils ont suivi des cours de minéralogie et de géologie, ils ont eu à étudier les premières notions de géographie physique qui peuvent servir comme introduction aux études approfondies sur cette matière. Non moins importantes sont les leçons qui leur ont été données sur la botanique et la zoologie, en particulier celles qui sont consacrées à la répartition géographique des plantes et des animaux.

Toutes ces matières de la candidature en sciences naturelles sont indispensables à celui qui veut devenir géographe; leur étude est une préparation immédiate à celle de la science de la Terre, et elles manquent absolument au programme des cours de la faculté de philosophie et lettres.

(*A suivre.*)

A. F. RENARD.

COMPTES RENDUS

O. HOFFMANN. **Die griechischen Dialekte in ihrem historischen Zusammenhange mit den wichtigsten ihrer Quellen.** 3^{er} Band: *Der ionische Dialekt. Quellen und Lautlehre.* Goettingue, Vandenhoeck et Ruprecht, 1898. 626 pp.

Les deux premiers tomes du grand ouvrage de M. Hoffmann ont été consacrés aux dialectes achéens (éoliens). Avec le présent volume, l'auteur commence l'étude du dialecte ionien : il traite des sources et de la phonétique. Une seconde partie comprendra la morphologie et la dérivation.

Sous le titre de sources, l'auteur réédite toutes les inscriptions importantes, et les fragments d'un certain nombre de poètes ioniens, à savoir Archiloque, Callinus, Mimnerme, Simonide d'Amorgos, Hipponax et Anacréon. En tête des fragments et pour l'intelligence de l'apparat critique, se trouvent résumées les données des meilleures éditions relatives à la tradition manuscrite. Le texte de M. Hoffmann, bien qu'il ne me paraisse guère offrir d'amélioration notable, devra cependant désormais être pris en considération pour l'étude des poètes ioniens.

L'auteur n'accorde à Homère qu'une importance extrêmement minime comme source du dialecte ionien. Acceptant, avec quelques atténuations, les idées de Fick, il considère les formes éoliennes comme l'élément fondamental de la langue épique, tandis que les formes ioniennes appartiennent à des couches ou à des remaniements modernes. « La langue d'Homère doit plutôt s'appeler vieil-éolien que vieil-ionien. » Ce n'est point ici le lieu de reprendre à nouveau la longue polémique qu'a fait naître la théorie de Fick. Même sous la forme modérée que lui prête M. Hoffmann, je continue à considérer comme absolument fausse l'hypothèse de la traduction en ionien d'une épopée éolienne toute formée. Le caractère mixte et artificiel de la langue fait partie de l'essence même de l'épopée. Cela posé, il va de soi que je trouve que M. Hoffmann a eu grandement raison de se défier du témoignage d'Homère pour les questions de dialecte.

Dans le choix des poètes qu'il réédite, l'auteur a été guidé par l'opinion que les plus anciens d'entre eux ont écrit dans un ionien tout à fait pur, tandis que leurs successeurs ont subi de plus en plus l'influence de la langue épique. J'admettrais volontiers la seconde partie de cette opinion, mais l'auteur ne me paraît pas avoir démontré que, dès l'origine, l'action de l'épopée, incontestable sur le mètre et le vocabulaire de l'élégie, ne s'est point aussi exercée sur son dialecte. D'autre part, il y a, me semble-t-il, un certain arbitraire dans le choix des poètes admis par M. Hoffmann dans le canon de l'ionisme pur. Pourquoi, après avoir réédité Mimnerme, exclut-il Tyrtée? Sa qualité de Laconien n'est pas une raison suffisante. A ce compte, Hérodote d'Halicarnasse, Hippocrate et peut-être Hérode de Cos devraient être également suspects.

M. Hoffmann me paraît bien impitoyable pour Hérodote, qui a eu le tort de recueillir dans sa prose des rayons de la splendeur homérique, et de ne point écrire toujours dans le « pur ionien » qu'aiment à reconstruire nos modernes grammairiens. Voici comment, sans ambages, M. Hoffmann lui fait son procès : « Pour nous modernes, une prose dans laquelle des phrases d'Homère pathétiques et des mots ou des formes poétiques et archaïques arrivent sans transition à côté des expressions prosaïques les plus ordinaires et servent souvent à rendre les idées les plus simples, doit paraître sans aucun doute apprêtée, de mauvais goût et sans harmonie; et sans doute, même déjà dans l'antiquité, tout le monde n'était pas d'avis que le style d'Hérodote, avec son coloris épico-poétique, possédait un charme (*γλυκύτης*) particulier (p. 186). » Cette phrase est intéressante, comme spécimen de l'aberration de goût littéraire où les préoccupations dialectologiques peuvent conduire un savant consciencieux d'Outre-Rhin.

Sur la question si complexe de la tradition manuscrite d'Hérodote, M. Hoffmann présente des considérations dont certaines pourront être mises à profit par le futur éditeur du grand historien. On sait que ses manuscrits ont été rangés en deux classes indépendantes *a* et *b*. A l'inverse de M. Holder et de la plupart des critiques antérieurs, M. Hoffmann essaie de démontrer que la recension *a* est plus proche de l'archétype que la recension *b*. Il dénie d'ailleurs qu'il y ait la moindre utilité pratique à démêler d'une façon générale la valeur réciproque des deux recensions, l'éditeur ayant à se décider dans chaque cas particulier d'après des raisons extrinsèques. Je me plais à croire qu'aucun philologue n'entreprendra d'éditer Hérodote en partant d'un pareil principe.

Dans l'emploi qu'il fait de la langue des inscriptions pour corriger les textes littéraires, M. Hoffmann n'a pas ignoré l'objection que nos inscriptions sont en général plus récentes, la plupart même beaucoup

plus récentes, que les écrivains. Mais il en conteste l'importance pour la raison que le dialecte ionien a été depuis son origine extrêmement conservateur, comme le montre, par exemple, la comparaison de la langue d'Archiloque avec celle d'Hérodote. Je le veux bien; mais précisément le caractère conservateur et universel de cet ionien littéraire que M. Hoffmann appelle quelque part le « Haut-ionien », me paraît prouver également qu'il était devenu à la longue beaucoup plus conventionnel, plus *livresque*, plus éloigné de la langue courante que M. Hoffmann ne consent à l'admettre. Il a d'ailleurs contre lui le témoignage formel d'Hérodote (I, 142) qui distingue en Ionie des parlers très différents. Admettons, avec M. Hoffmann, qu'Hérodote n'a eu en vue que la langue du peuple. C'est donc que les écrivains et les lettrés se servaient d'une langue qui n'était plus populaire, mais qui se conservait uniquement par la tradition et la convention de l'usage littéraire.

Dans son avant-propos, M. Hoffmann déclare avoir voulu donner un tableau d'ensemble des phénomènes communs au dialecte ionien, et se défend d'avoir visé à fournir l'explication de toutes les formes isolées. Je serais tenté de lui reprocher d'avoir encore accordé trop de place aux explications conjecturales, que l'on peut toujours multiplier à volonté au moyen du jeu connu des analogies et des *Formenübertragungen*. C'est le cas, par exemple, pour le premier mot qu'il examine dans sa phonétique, *μέγαθος* (p. 231), et pour beaucoup d'autres, comme encore *αἰθασμος* (p. 423). A côté, se trouve çà et là une explication nouvelle véritablement séduisante, par exemple les doublets *δεῖννμι*, *δέκννμι*, *δεῖξω*, *δέξω* (p. 257).

L'invention du prétendu *schwa* (ə) indo-européen pour désigner une voyelle muette indéterminée, est un moyen commode de ranger au moins sous une rubrique commune un certain nombre d'alternances vocaliques obscures dans les diverses langues. Mais l'avantage n'existe qu'à la condition que ce nom de *schwa* soit réservé par tous à la désignation des mêmes phénomènes. Or il se trouve que M. Hoffmann entend par sa voyelle *schwa* tout autre chose que M. Brugmann et son école! Il ne faudrait pas cependant multiplier comme à plaisir les complications pour rendre leur tâche encore plus difficile aux philologues qui essaient de se mettre au courant des théories linguistiques.

On sait qu'outre les véritables diphtongues primitives *ei* et *ov* (= *ε* + *i*, *ο* + *v*), les mêmes graphies *ei* et *ov* servaient à noter en ionien les sons issus de *ε* et de *ο* par l'allongement dit compensatoire ou par la contraction avec *ε* ou *ο*. L'opinion courante est que ces fausses diphtongues avaient la valeur de *ē* et de *ō* longs fermés, et que semblablement, dès le cinquième siècle déjà, les vraies diphtongues *ei* et *ov* étaient devenues monophthongues. En s'appuyant sur des raisons qui

sont, à mon avis, tout à fait insuffisantes ¹, M. Hoffmann condamne cette explication, et lui substitue l'hypothèse très compliquée que les fausses diphtongues *ei* et *ou*, après avoir été d'abord simplement *e* et *o* longs fermés, sont devenues diphtongues au cinquième siècle comme les véritables sons *ei* et *ou*, pour perdre bientôt comme ceux-ci cette qualité de diphtongues.

Malgré ces réserves et d'autres analogues que je pourrais ajouter, l'ouvrage de M. Hoffmann continue à être un répertoire utile et indispensable pour tous ceux qui s'occupent des dialectes grecs. La critique des compatriotes de l'auteur n'a pas toujours été indulgente à l'égard de ses volumes antérieurs. Il a cru nécessaire de joindre au tome présent une réponse de vingt pages à un compte rendu très sévère que M. W. Schulze avait consacré à son second volume dans les *Goettin-gische Gelehrte Anzeigen* (1897, n° 11). J'ai lu l'attaque et la riposte avec un égal plaisir, considérant l'ardeur même de cette querelle comme un témoignage de l'enviable intensité de vie qui anime nos études en Allemagne.

L. PARMENTIER.

J. CHAINEUX, S. J. **Exercices grecs, adaptés à l'Abrégé de la grammaire du P. J. Janssens**, S. J. Bruxelles, Société Belge de librairie, 1898. 196 pages in-8°.

Ne pas rebuter l'élève, en lui rendant aussi facile et aussi attrayante que possible l'étude des premiers éléments, tel doit être le principe dominant dans la composition d'un ouvrage du genre de celui dont nous venons de transcrire le titre.

Toute banale qu'elle est, cette observation n'en a pas moins sa place ici. En effet, le R. P. Chaineux ne semble guère s'être inspiré de ce principe. Il ne pouvait ignorer cependant que l'étude du grec, de nos jours, effraie les élèves et que, pour réagir efficacement contre ce sentiment, si peu fondé qu'il soit, le professeur a besoin d'être secondé par d'excellents manuels, à l'aide desquels il puisse introduire sans secousse le débutant dans le domaine si redouté de la langue grecque.

Mettre le présent ouvrage, tel qu'il est, entre les mains d'élèves de cinquième, auxquels il est destiné, c'est les exposer à rencontrer, dès

¹ Dans l'intervalle qui s'est écoulé entre la rédaction de ce compte rendu et la correction des épreuves, M. Brugmann a publié, sous le titre *Die sogenannten unechten Diphthonge ei und ou*, un article où il réfute en détail l'explication de M. Hoffmann (*Indogermanische Forschungen*, IX, p. 343 ss.).

les premiers exercices, des difficultés que l'absence de notes et l'insuffisance des lexiques ne leur permettront pas de résoudre par eux-mêmes. Conséquence : intervention continuelle du professeur ; résultat : découragement de l'élève, qui ne trouvera que trop justifié à ses yeux le sentiment dont nous venons de parler.

Notre critique n'atteint pas le fond même de l'ouvrage, car le choix des phrases est généralement bon.

Toutefois nous reprocherons à l'auteur de n'avoir introduit dans son livre aucun élément de variété. On regrettera notamment de n'y pas trouver plus d'exercices en texte suivi. Ceux-ci sont au nombre de quatre seulement. Il est vrai que l'on rencontre çà et là une phrase ou un groupe de phrases constituant un petit trait, une anecdote. L'auteur aurait dû les détacher et les mettre en relief. L'aspect du livre y eût gagné, et beaucoup. C'était un moyen de rompre la monotonie par trop désespérante de cette longue succession de phrases séparées.

Ce manuel comprend deux parties : la première est consacrée à des exercices sur la lexigraphie, la seconde à des exercices sur la syntaxe. Cette division appliquée à un ouvrage ne renfermant que des thèmes et des versions est illogique et a d'ailleurs ici quelque chose de factice. En effet, au cours de la première partie, l'auteur doit supposer connues telle et telle règle de syntaxe. Alors, pourquoi ne pas aller jusqu'au bout ? Pourquoi ne pas mêler intrépidement l'étude morphologique et l'étude syntactique, en recourant à ce qu'en pédagogie on appelle la méthode concentrique ?

Le plan adopté par le R. P. l'obligeait à traduire en note, à la suite de chaque exercice, tout ce que l'élève n'est pas censé avoir appris à ce moment : il a très souvent, pour ne pas dire presque toujours, négligé de le faire.

Ainsi, pour citer quelques exemples, il aurait fallu indiquer en note la manière de traduire et même traduire au besoin A) les pronoms *son* (6,16; 10,1; 20,6), *ses* (12,5,11; 18,6), *leur* (12,12; 18,10; 28,2), *leurs* (6,15; 13,19; 22,9; 28,2,10), *tu* (22,8), *ta* (22,8), *la* (22,11), *celui* de ... (12,4; 18,8), *celles* de ... (28,10) B) les formes verbales *songe* (46,2) et *choisir* (32,7), le lexique ne donnant, pour les rendre, que des verbes contractes; *écrivit* (38,2), les temps primitifs de *γράφω* ne se trouvant pas dans le lexique et l'élève ne connaissant pas encore, à ce moment, la formation des temps des verbes muets, *ἔφη* (31,6; 37,1; 39,6; 43,6; 49,11,12), *εἶπεν* (39,7.) *εἶπε* (41,8), *εἰπόντος* (49,3) ... c) des expressions comme *sans le vouloir* (16,9), *πράττοντες λαμβάνειν* (47,10) ... etc.

De bons lexiques eussent pu suppléer, dans une certaine mesure, à cette absence de notes. Malheureusement les vocabulaires qui terminent le volume sont loin d'être complets.

Il eût été bon d'énumérer en tête de ces vocabulaires les principes qui

ont présidé à leur élaboration. C'était même une précaution nécessaire. Un exemple le prouvera. L'auteur ne marque le genre des substantifs en *ος* de la II^e déclinaison que lorsqu'ils sont du féminin. Pour les substantifs neutres en *ος* de la III^e déclinaison, il donne le génitif; ce qu'il ne fait jamais pour les substantifs de la II^e. Ne pas prévenir l'élève, c'est l'exposer à commettre des erreurs. S'il doit traduire le mot « peuple », par exemple, il trouvera dans le lexique, sans autre indication, *ἔθνος-ους, δῆμος*. Qu'est-ce qui l'empêchera, s'il choisit le second terme, de le considérer comme un substantif neutre?

Les noms propres, sauf *Ἀθήνη, Ζεύς, Θεός*, Grec, Grèce et Acropole — pourquoi cette exception? — ne figurent pas aux lexiques. La traduction des noms propres français est donnée, presque toujours, dans le texte même, mais très souvent d'une façon trop sommaire. Exemples : *Porus* (-ος, ου), *Pyrrhus* (ος, ου), *Romains* (-μαῖοι, ων), *Romulus* (-λος), *Lacédémoniens* (-ιοι). C'est inadmissible dans un ouvrage destiné aux débutants. Comment l'élève saura-t-il que les mots *Porus*, *Romains* et *Romulus* doivent s'écrire en grec avec un *ω*, quel *é* de la 3^e syllabe du mot *Lacédémoniens* doit se rendre par la diphtongue *αι*? Et l'accentuation, que devient-elle avec un pareil procédé?

Quant aux noms propres grecs, l'auteur ne les traduit presque jamais.

Un examen attentif des 49 premiers exercices nous a permis de constater, dans les vocabulaires, d'autres omissions et certaines imperfections.

Ainsi au lexique grec-français il faut ajouter :

ἀδικος, cf. 21,11; *ἀλλά*, cf. 27,9. 29,6 ...; *ἀστήρ*, cf. 41,8; *λεπτός*, cf. 21,2; *ἵνα*, cf. 47,3. 49,8; *καθάπερ*, cf. 29,5; *ὄρνις*, cf. 21,6. 25,4; *σοφιστής*, cf. 41,3. — S. v. *εἰς* ajouter à (cf. 25,10), *pour, en vue de* (cf. 49,10); s. v. *ἔτι* aj. *οὐδὲν* ... *ἔτι*, rien ... plus., cf. 39,7; s. v. *λέγω* aj. *parler* cf. 21,5; s. v. *παρέχω* aj. *rendre* (tel) cf. 23,12; s. v. *σύνειμι*, être avec aj. *dat.*, cf. 45,17; s. v. *ὑπό*, gén., aj. *par*, cf. 39,3; s. v. *φέρω* aj. *apporter* cf. 7,12. 43,1; etc.

Dans le lexique français-grec ont été omis :

à, prép., cf. 34,10; *aisément*, cf. 16,9; *commandement*, cf. 40,1; *couvrir*, cf. 12,15; *de*, prép., cf. 26,8. 32,13. 40,5; *en*, prép., cf. 46,7,9; *espoir*, cf. 18,6; *exister*, cf. 20,12; *langage*, cf. 10,8; *mais*, cf. 26,2. 30,11. 38,1; *même*, cf. 8,7. 26,9; *par dessus*, cf. 40,1; *que*, cf. 24,7 (plus ... que); *soir*, cf. 12,14. — S. v. *confiance*, avoir —, se fier à, *πιστεύω* aj. *dat.*; s. v. *coutume* aj. *ἔθος-ους*, cf. 18,7; s. v., *éloigner, s'*, aj. *être loin*, *ἄπειμι*, cf. 46,6; s. v. *falloir*, *χρή, δεῖ*, aj. *il faut*, suivis de la prop. infin., cf. 22,10. 24,5,10; s. v. *garde*, prendre — à, aj. suivi de l'infin. *φνλάττομαι ὥπως μή* ... cf. 42,7; s. v. *impossible*, aj. *l'* —, *τό ἀδύνατον*, cf. 43,13; s. v. *jour* aj. *chaque* —, *καθ' ἡμέραν*, cf. 46,10; s. v. *naître* aj. *bien né*, cf. 24,10; s. v. *ne* aj. *μή*, cf. 16,6. 20,1,10; s. v. *plus* aj. *de* —, cf. 34,10; s. v. *réjouir*, se — avec, *συχχαίρω*, aj. *dat.*; s. v. *sur*, *ἐπὶ*, *dat.* ou *acc.*; il aurait fallu : *dat.* (quest. ubi) ou *acc.* (quest. quo); etc.

Nous signalerons, pour terminer, quelques fautes d'impression :

Ex. 19 phr. 8 *Ἀθήναις* p. *Ἀθήναις*; ex. 35 ligne 8 *δε* p. *δε*; ex. 39 phr. 7 *Ἀνδῶν* p. *Ἀνδῶν*; ex. 49 phr. 7 *παῖξεν* p. *πράξεν*.

R.

Thucydidis historiae. *Ad optimos codices denuo ab ipso collatos recensuit* CAROLUS HUDE. *Tomus prior: Libri I-IV.* Leipzig, Teubner, 1898. xvi-352 pp., in-8°. Prix : 10 marks.

Quelque étrange que puisse paraître le fait, il faut constater en commençant cette notice que nous ne possédions pas jusqu'à présent d'édition de Thucydide qui satisfît aux exigences de la critique. Plusieurs des meilleurs manuscrits n'avaient été qu'imparfaitement étudiés, et, sauf pour le début de l'ouvrage, on n'avait guère réuni d'une façon systématique les citations éparses dans les auteurs anciens, ces *testimonia veterum* dont l'importance est souvent si grande pour la constitution du texte et l'appréciation de la valeur des manuscrits.

Grâce aux collations soigneuses de M. Ch. Hude, qui a revu les sept manuscrits considérés d'un commun accord comme fondamentaux, grâce aux recherches minutieuses qu'il a entreprises pour réunir les citations anciennes, la critique du texte de Thucydide a fait un grand pas, et on ne saurait témoigner trop de gratitude au savant danois qui s'est imposé pour cela un long et pénible labeur.

Nous tenons surtout à signaler ici les avantages que retirera la science du travail de M. Hude, et nous ne nous attarderons pas longtemps aux défauts qu'on pourrait relever dans sa manière de constituer le texte. Aussi bien, ce que nous demandons avant tout à une édition critique, c'est ce que l'on nous donne ici : une collation précise des manuscrits et une bonne collection des *testimonia*. Avec cela, chacun pourra, reprenant la besogne de l'éditeur, se faire à lui-même son texte de Thucydide. On trouvera sans doute que cette besogne eût été rendue plus facile si l'auteur n'avait pas encombré quelquefois son appareil critique de corrections inutiles, imaginées par Krüger, van Herwerden et autres, et surtout s'il n'avait pas introduit dans le texte même de ces modifications bien nombreuses et parfois bien étranges. Nous n'oserions dire, pour notre part, que le texte tel qu'il sort de la recension de M. Hude ait beaucoup gagné : au contraire peut-être. Mais si nous croyons pouvoir redresser les erreurs de l'éditeur, c'est à l'aide des matériaux qu'il nous fournit, et cela doit nous rendre indulgents pour son œuvre. Nous souhaitons vivement qu'il achève promptement la publication de sa précieuse

collection de matériaux. Son livre sera bientôt entre les mains de tous les philologues et personne ne pourra désormais s'occuper de Thucydide sans devoir à M. Hude une profonde reconnaissance.

CHARLES MICHEL.

Platon, Phédon; texte grec publié avec une introduction, un commentaire et un appendice philosophique, par CH. BONNY, professeur de rhétorique latine à l'athénée royal de Gand. Gand, Hoste, 1898. LXXIII-180 pages in-8°.

Le *Phédon* de Platon vient d'être présenté presque en même temps aux élèves des gymnases, des lycées, et de nos athénées dans des éditions classiques nouvelles. Ces publications, dédiées chacune à un enseignement différent, ne doivent naturellement pas se faire concurrence. Pourtant on est tenté de les comparer. Le rapprochement sera intéressant surtout pour ceux qui aiment à signaler la déroute du grec dans nos études moyennes, et le résultat les surprendra quelque peu. La comparaison est loin de faire tort à l'œuvre du professeur belge. Incontestablement son livre se place au-dessus de l'édition allemande de M. Stender (Halle, 1897), trop remplie de puérilités. M. Bonny doit beaucoup à Couvreur (Hachette, 2^e éd., 1896), il nous en prévient lui-même. A peu de chose près, il reproduit le texte adopté par son devancier. Ses notes sont rédigées dans une langue moins soignée, et les renseignements de toute espèce qui s'y rencontrent en font un ensemble, un peu surchargé¹. Mais, d'un autre côté, on y trouve relevées avec une attention minutieuse, un jugement perspicace et une scrupuleuse honnêteté, toutes les difficultés de la traduction. Le commentaire de M. Bonny rendra par là plus de réels services aux élèves que les remarques souvent trop sobres de l'édition française. En plus d'un endroit, M. Bonny remplace l'explication de Couvreur par celle de Wohlrab;

¹ A quoi bon, par exemple, énoncer dans les notes de longues règles de syntaxe, que beaucoup de manuels formulent assez clairement? Personne ne se serait mal trouvé d'un simple renvoi au numéro d'une grammaire. Par contre, M. B. s'est montré trop avare d'appréciations littéraires. Et encore la petite dissertation sur le suc de ciguë (p. xxxviii), les notes sur les fibres striées et les fibres lisses (p. 60), sur le cygne à bec noir (p. 69), sur l'hypothèse newtonienne (p. 128), sur les origines orientales de la mythologie grecque (p. 149), sur les formes (τ)ός, (τ)ή (p. 12), etc. risquent de paraître souvent peu attrayantes pour les élèves, si pas toujours inexactes pour les spécialistes.

presque chaque fois le changement est une amélioration. Il me paraît même regrettable que M. B. n'ait pas eu plus souvent la même préférence. Son commentaire aurait gagné encore en exactitude ¹. Mais c'est au point de vue littéraire surtout que ses notes auraient besoin d'être améliorées. Par exemple l'auteur aurait pu dans maint endroit montrer mieux la couleur et le pittoresque de l'expression ².

Faut-il approuver sans réserve la savante introduction de M. B. sur l'histoire de la philosophie grecque ³, et ses dix appendices philosophiques? Cet ensemble imposant donnera certainement aux élèves l'impression que l'éditeur n'ignorait rien de ce qui touche au *Phédon*, qu'il y a là-dessus beaucoup à écrire, qu'il reste surtout énormément à trouver. Mais un tel déploiement d'érudition paraît-il justifié? Sera-t-il réellement utile aux étudiants dans la préparation de leurs leçons? La chaleur avec laquelle M. Bonny nous fait toute une profession de foi, en parlant de ces régions où « il est donné à l'imagination seule de planer, portée sur des ailes légères (p. 170) », a quelque chose de réconfortant et de très sympathique. Mais toutes ces dissertations ne renferment-elles pas trop de formules abstraites, difficiles à comprendre même pour un esprit déjà mûr? Il me reste des craintes à cet égard. Quoi qu'il en soit, l'intention était louable. C'est pour permettre aux élèves « de faire convenablement chez eux des préparations indispensables que M. B. n'a pas craint d'allonger son introduction et de multiplier ses notes (p. III) ».

Qu'il me soit permis, pour finir, de faire part à M. B. des quelques doutes qui me sont restés après avoir relu le texte du *Phédon* en sa

¹ Ainsi p. 40, *οὐδαμῶς* doit se traduire comme un génitif de prix (Wohlrab), et non comme un adverbe de lieu (Couvreur). C'est d'ailleurs à la 3^e édition de Wohlrab, parue en 1895, et non à la 2^{me}, qu'il eût fallu renvoyer (p. IV, note 1).

² P. 25, n'est-ce pas atténuer outre mesure la valeur du mot *θηρεῖν*, que d'indiquer le sens dérivé : « rechercher », au lieu de rester plus près de la signification première : « faire la chasse à », (cf. p. 26, l. 5 : *τὴν τοῦ ὄντος θῆραν*)? — P. 59 *διαπίπτειν* « déchoir, dépérir », non, mais « tomber en pièces, en morceaux »; le cadavre se décompose, tombe en poussière, et se disperse; placé entre *διαλύεσθαι* et *διαπνεῖσθαι*, le verbe fait partie d'une de ces séries de mots presque synonymes, dont M. B. a fort bien noté la fréquence dans la langue de Platon. — P. 61 ce qui donne du relief à l'expression *διελημμένην*, c'est qu'elle est un terme de gymnastique : « saisir dans ses bras, enlacer ».

³ La bibliographie, ici, est plusieurs fois en défaut. Ainsi (p. IV, note 1) la 2^e édition de Zeller est depuis longtemps remplacée; p. VII, n. 1, il fallait citer les *Placita philosophorum* attribués à Plutarque, et les *Doxographi graeci* de Diels; p. X, l. 22 Diogène (?) de Sicile est une découverte du typographe, sans doute.

compagnie, et de lui citer aussi les passages où je ne puis me mettre d'accord avec lui.

Tout d'abord, p. 2, τοὺς δις ἑπτὰ ἐκείνους « les sept couples (bien connus), destinés au Minotaure » : l'expression ne devait-elle pas être rapprochée du début du Thésée de Bacchylide (XVII, vers 1-3) récemment découvert : ναῦς ... δις ἑπτὰ τ' ἀγλαοὺς ἄγουσα κούρους?

P. 7 ὅπως ἂν ... τελευτήσῃ; « ils lui ordonnent de mourir » me paraît inexact. Il faut traduire : « les Onze enlèvent à Socrate ses fers et ils donnent leurs ordres, afin qu'il meure aujourd'hui ».

P. 14 καὶ οὐ ῥᾷδιος διδεδῆν; « καὶ = mais »; on a pourtant μέγας τε ... καὶ οὐ ῥᾷδιος; et comment rendre alors μέντοι ἀλλὰ qui suit?

P. 19, 25, 33 etc. κινδυνεύειν « risquer », équivalant à « peut-être, probablement, » me paraît assez mal traduit par « sembler ».

P. 53 est-ce μορ- plutôt que μυρ- qu'il faut donner comme racine à μορμῶ, μορμύρω, etc. (cf. Brugmann, II, 847)?

P. 67 ἐναντίως, etc.; l'allusion à Pénélope est expliquée plus clairement dans l'édition de Schmelzer (Berlin, Weidmann) : « ... ein anhängen ἔργον, bei dem das λύνειν vorangehe und das δεῖν folge, während umgekehrt Penelope erst ihr Gewebe geknüpft (δεῖν) und dann aufgelöst, getrennt (λύειν) habe. »

P. 68 ἀντιλαβὰς « critiques, objections »; ne serait-il pas plus exact de traduire : « points faibles »?

P. 71 « ἁρμονία est proprement ce que nous appelons *mélodie* (une suite de notes). » Non; l'ἁρμονία est ici la qualité de l'ἡρμωσμένη λύρα, de la lyre bien accordée, dont les cordes donnent des notes ayant entre elles les intervalles voulus (tierce, quarte, etc.). Il y a là une inexactitude de traduction qui expose les élèves à de graves méprises.

Ces erreurs de détails — à supposer que M. B. doive donner raison à chacune de mes critiques — ne diminuent guère la valeur de l'édition. Telle qu'elle est, elle mérite d'être chaudement recommandée. Elle vaudra, je pense, à son auteur la gratitude de tous ceux qui s'intéressent à l'avenir des études classiques. Rendre le *Phédon* abordable aux élèves de rhétorique n'était pas chose aisée. M. B. y a réussi. C'était une œuvre utile. Du moins — on le voit au nombre des éditions classiques du même dialogue publiées à l'étranger — l'entreprise répondait à une tendance qui se fait sentir dans l'enseignement des pays les plus cultivés.

J. BIDEZ.

Studien zur Lateinischen Moduslehre, von Dr. ph. ARMIN DITTMAR, Lehrer an der königl. Fürsten- und Landsschule zu Grimma. Leipzig, Teubner, 1897. XII-346 pp. in-8°. Prix : 8 marks.

Le livre de M. Dittmar se divise en deux parties. La première est consacrée à la critique de la théorie de M. Gardner Hale sur la construction de *cum*. Dans la seconde, l'auteur expose ses propres vues sur l'emploi du subjonctif et de l'indicatif, et accessoirement de la proposition infinitive, en latin.

I. On sait que, d'après M. Hale, le subjonctif avec *cum* n'apparaît et ne se développe qu'assez tard (dans le cours du 2^e siècle av. J.-C.), et qu'il s'explique par l'emploi, qui existait antérieurement, du subjonctif dans les propositions relatives : la syntaxe de la conjonction *cum* aurait été influencée par celle des propositions relatives.

M. D. nie formellement cette évolution. Ses arguments sont de valeur inégale : s'il en est de sérieux, d'autres ne tiennent pas ou nous semblent de purs sophismes. Ainsi M. Hale, parlant des phrases du type *nemo est qui* —, où le relatif se construit avec le subjonctif, dit que l'idée de négation devait naturellement s'associer avec ce mode ; M. D., objecte (§ 18, p. 18-19) les tournures comme *nullus est, cui non invident*, où, les deux négations se détruisant, la phrase a un sens positif ! — Le subjonctif, dit M. Hale, a servi à exprimer l'idée causale ou adversative dans les propositions relatives et dans les propositions avec *cum* : s'il en est ainsi, répond M. D. (§ 56, p. 32), pourquoi toutes les propositions causales ou adversatives, y compris celles qui sont introduites par *quoniam*, *quando*, *quia*, *quamquam*, *etsi*, etc., ne renferment-elles pas le subjonctif ? Ce raisonnement n'est que spécieux. Il faut évidemment tenir compte du sens attaché à la conjonction : avec les conjonctions susceptibles de marquer plusieurs rapports, telles que *cum*, on a été amené à différencier ces rapports par les modes. *Etsi* a suivi la construction de *si* : employer le subjonctif avec *etsi* uniquement pour exprimer le rapport adversatif, c'était se priver du moyen d'exprimer les nuances de la réalité, de la possibilité, de la non-réalité¹. — Pour M. D., la construction de *cum* causal ou adversatif n'a point varié : l'indicatif est moins fréquent dans l'ancienne littérature qu'on ne le

¹ M. D. prétend que, dans les propositions relatives, l'indicatif est parfaitement capable d'exprimer à lui seul l'idée causale ou adversative. Cette assertion n'est pas exacte ; lorsqu'on met l'indicatif dans ces propositions, on n'exprime pas le rapport de cause ou d'opposition, on le sous-entend.

croit communément, et il se rencontre souvent dans la latinité classique. A ce propos, il allègue (§ 107, p. 51-52) que, dans les passages de Plaute où *cum* construit avec l'indicatif a choqué les copistes, ceux-ci ont changé la conjonction et non le mode : ce qui prouve, selon lui, que ce n'était pas l'indicatif qui les choquait !

M. D. conclut en déclarant (p. 76) que la théorie de M. Hale n'explique rien du tout et qu'elle équivaut à une banqueroute scientifique. C'est peut-être aller un peu vite en besogne. Voyons si le savant allemand a réussi à faire mieux que son concurrent américain.

II. Après la partie destructive, la partie constructive (*Aufbau*). L'édifice élevé par M. D. se distingue par une grande simplicité de lignes.

L'auteur part de ce principe que l'emploi des différents modes en latin est déterminé par une certaine disposition psychique.

Le subjonctif est le « mode polémique » ; il est l'expression des sentiments « déprimants ou passifs » : le doute, la crainte, l'inquiétude, l'angoisse, l'abattement, la timidité, l'embarras, le désespoir ; on s'exprime par le subjonctif quand on appréhende la contradiction, etc.

L'indicatif est le « mode souverain ou apodictique » : il a quelque chose de calme, de paisible, de reposé, de satisfait ; il convient à un cœur content et à une âme égale.

Au moyen de ces définitions. et de ces distinctions élémentaires, M. D. explique avec une aisance merveilleuse les milliers d'exemples qu'il a réunis. Ici, vous avez l'indicatif ; vous comprendrez tout de suite pourquoi, si vous ajoutez dans la traduction : « Réellement, c'est clair, c'est objectivement établi, nul n'en peut douter, cela s'est toujours passé ainsi, etc., etc. » Là, vous avez le subjonctif ; paraphrasez par : « Est-il possible ? c'est étonnant, figurez-vous donc ! a-t-on jamais vu ? on ne me croira peut-être pas, etc., etc. », et la raison d'être du subjonctif sautera aux yeux.

L'origine du subjonctif comme mode polémique doit être cherchée dans les propositions interrogatives marquant une protestation contre telle ou telle affirmation, telle ou telle supposition, telle ou telle prétention, qu'on repousse comme inadmissible (*Hic vir sit bonus? Ego tibi irascar? Ego auscultem tibi?*). Comme les Romains étaient un peuple sensible à l'honneur, amoureux des combats, sceptique et con-

¹ Si nous examinons les passages de Plaute cités par M. D. (p. 51-52), nous constatons ceci : Trin. 617 et 900, *quom* a été confondu avec *quoniam* (*qm*), erreur paléographique ; Amph. 1134, *qui* n'est donné que par des mss. inférieurs ; Asin. 161, *quoniam* est une correction de Fleckeisen ; Rud. 244, *quando* est une conjecture de Weise. — Voilà, en vérité, des témoignages bien authentiques du sentiment des anciens copistes !

servateur (p. 80), on comprend qu'ils aient fait grand usage du subjonctif de protestation¹. Le caractère polémique ainsi imprimé au subjonctif latin se retrouve, plus ou moins, dans les nombreux emplois de ce mode. M. D. s'applique à montrer par quelles transitions ce caractère a passé dans les diverses catégories de propositions tant subordonnées qu'indépendantes.

Quant à la construction de l'accusatif avec l'infinitif, elle provient des exclamations infinitives (*Foras aedibus me eici*!). La proposition infinitive est l'expression des « sentiments excitants ou actifs », tels que la gaieté, la joie, la pétulance, la colère, l'admiration, l'enthousiasme. Elle contraste avec la triste et timide proposition subjonctive; elle est « souveraine », comme la proposition indicative², mais, à la différence de cette dernière, qui a un air froid, compassé, officiel, elle est épanouie, tapageuse, familière.

Tout cela est ingénieux; et si tout cela était fondé, ce serait une révolution dans la grammaire latine : les obscurités du terrible chapitre des modes seraient soudain dissipées.

Mais on a le droit de se montrer sceptique à l'égard des explications par trop « simplistes »; et certes les mots « souverain » et « polémique » ne suffisent pas à lever toutes les difficultés que présente l'étude de l'indicatif et du subjonctif en latin : ces difficultés, M. D. nous paraît, en mainte circonstance, les escamoter plutôt que les résoudre, et, le cas échéant, il se tire d'affaire par une pétition de principe.

Ce qui est de nature à augmenter encore notre défiance, c'est la hardiesse de la conclusion : M. D. n'hésite pas à affirmer que d'Ennius à Juvénal il n'y a pas eu d'évolution sensible dans l'emploi des modes et que les lois qui régissent cet emploi sont absolues, sans exception,

¹ On se demandera peut-être comment un « mode polémique », peut être l'expression de « sentiments déprimants »; comment la révolte, la protestation, la réaction contre l'idée ou la volonté d'autrui peuvent se concilier avec l'abattement et la passivité; comment ces Romains qui avaient la bosse de la combativité, étaient d'autre part assez mous pour faire une telle consommation de subjonctifs. Nous craignons fort que ces questions ne trouvent pas de réponse satisfaisante dans les phrases nébuleuses de M. D. (p. 80-81).

² M. D. est si fortement frappé de cette ressemblance qu'il se hâte d'ajouter (§ 499, p. 316) : « Und so werden wir es begreiflich finden, dass in Spätlatein die *verba sentiendi* und *declarandi* die infinitivische Konstruktion aufgaben und die indikativische (mit *quod*) annahmen. » Or, c'est le SUBJONCTIF avec *quod* qui s'est d'abord substitué à la proposition infinitive après les verbes en question; l'indicatif avec *quod* est d'une époque postérieure.

dans le sens où on l'entend pour les lois phonétiques (p. 328-329). Il en arrive ainsi à faire à peu près abstraction des facteurs historiques.

Il y a cependant profit à lire son ouvrage, qui renferme une masse énorme d'exemples ¹ et des réflexions intéressantes.

P. THOMAS.

Introduction à la critique des textes latins basée sur le texte de Plaute, par W. M. LINDSAY, M. A., Membre du Jesus College à Oxford, trad. par J. P. WALTZING, professeur à l'université de Liège. Paris, Klincksieck, 1898. 1 vol. in-12 de VIII-170 pp., cartonné toile. Prix : 2 fr. 50. (*Nouvelle collection à l'usage des classes*, n° XXIV.)

La critique des textes, cette branche si importante de la philologie, n'occupe pas chez nous — ni peut-être en France — la place à laquelle elle a droit. Combien peu de nos jeunes philologues s'y exercent ! Pour combien d'humanistes, d'ailleurs fort instruits, est-elle encore lettre close ! Un bon manuel qui initierait les étudiants aux principes de cet art délicat, rendrait assurément d'éminents services. Or ce manuel existe : c'est l'*Introduction to Latin textual emendation* de M. W. M. Lindsay, qui a paru à Londres en 1896. Il faut louer M. Waltzing d'avoir traduit en français ce petit ouvrage, qui est à la fois très savant, très clair et très pratique. Sa traduction est généralement fidèle ². Quelques changements — additions ou suppressions — ont été faits sur les indications de M. Lindsay lui-même. Le traducteur a donné plus de développement au répertoire et ajouté une table des passages d'auteurs. Nous souhaitons que l'utile publication de M. Waltzing soit favorablement accueillie en Belgique et en France.

P. T.

¹ Ces exemples ne sont pas toujours bien classés (voy. entre autres, le § 69, où l'exemple de Plaute, Bacch. 1169 figure à tort : la proposition relative est une proposition causale).

² Nous avons relevé çà et là de petites inexactitudes. P. 3 (note 2 de la p. 2, vers la fin) : " la minuscule caroline *modifiée* „, pour : " *dégénérée* „ (debased). — P. 5 : " les mss. *du même genre* „, pour : " de la même famille „ (its fellow MSS.). — P. 29, 5) : " *du temps* de Quintilien „, pour : " *du temps* de la jeunesse de Quintilien „ (in the youth of Quintilian); Quintilien dit *pueris nobis*. — P. 50, § 2 : " la ligne „ (deux fois), pour : " le vers „. — P. 90, § 10 : " En effet, en irlandais, la consonne simple suivie d'une voyelle

P. Terenti Afri comoediae, iterum recensuit ALFREDUS FLECKEISEN. Leipzig, Teubner, 1898. x-312 pp. pet. in-8°. Prix : 2 mk. 10. (*Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana*).

La première édition du Tércence de M. Fleckeisen a paru en 1857; la préface de la seconde est datée de 1897. Les quarante années qui séparent ces deux recensions ont été singulièrement fertiles en travaux

s'est changée en aspirée „; l'original porte : “ For in the Irish language a simple consonant flanked with vowels had come to have a spirant sound „. P. 113, § 2 : “ un mince trait placé *tout à fait* horizontalement „, pour : “ presque horizontalement „ (almost horizontally). — P. 115, § 4 vers la fin : “ Il faut distinguer avec soin ... „, pour : „ Il faut aussi (too) distinguer avec soin ... „ — Pp. 116-117 : “ Il y avait des scribes habitués à employer ces abréviations qui causèrent des méprises ... „, pour : “ Ce furent des scribes habitués à employer ces abréviations qui tombèrent dans des méprises ... „ (It was scribes accustomed to these contractions who made mistakes ...). — P. 119, § 2 au commencement, et p. 121, l. 5 : “ écrits „, pour “ écritures „. — P. 121 : “ signe qui ailleurs veut dire *hoc* „; l'original porte : “ a sign resembling a sign used elsewhere for *hoc* „. — P. 130, note 2 : “ Les copistes de la *Most.*, etc. „, pour : “ Les copistes de B pour la *Most.*, etc. „ (The B — copyists of *Most.*, etc.). — P. 135, l. 14 : “ un trait oblique „, pour “ un trait transversal „ (a cross-stroke). — P. 137 : “ Nous pouvons prouver par des arguments à *priori* ... „; l'original porte : “ We may safely infer on a *priori* grounds ... „ — P. 149, 2^d alin. au commencement : “ les lectures du texte reçu qui diffèrent de l'un ou l'autre ms. „, pour : “ dont (from which) diffèrent l'un ou l'autre ms. „ — P. 150, 2^d alin. : “ p. ex. sur la façon dont elles ont été écrites „, pour : “ p. ex. si (whether) elles ont été écrites „. — Ibid., avant-dernière ligne : “ et d'une nuance différente „, pour : “ et d'une écriture (handwriting) différente „. — P. 154, dernière ligne : “ desunt libri XI et spectacula „, pour : “ desunt liber (écrit en abrégé “ lib. „ dans l'original) XI et spectacula „. — P. 155 : “ La correction du texte d'un auteur devient chose facile „; l'original porte : “ a hopeful thing „, ce qui n'est pas précisément la même chose.

Nous n'aimons guère l'expression “ manuscrits minuscules „ (p. 2 et passim), pour : “ manuscrits en minuscule „. — Il y a une incorection de style p. 153 : “ Enfin si une lettre ou un mot a été raturé et que l'espace n'a pas été laissé en blanc, mais qu'il est occupé, etc. „

Notons enfin quelques fautes d'impression. P. 23, avant-dernière ligne, et p. 24, l. 1 : *baiolus* pour *baliolus*. — P. 39 : *censes* (deux fois) pour *censeo*. P. 61, note : *celestiorum* pour *celestiorem*. — P. 67, l. 6 : “ au-dessus du mot „, pour “ au-dessous du mot „ (under). — P. 104, la note doit être reportée à la p. 105.

critiques sur Térence : éditions complètes ou partielles, dissertations, monographies, articles de revues — sans parler des ouvrages d'ensemble sur la littérature, la grammaire et la métrique latines — se sont succédé pour ainsi dire sans interruption. Les progrès réalisés sont considérables : les meilleurs manuscrits de Térence sont aujourd'hui parfaitement connus ; les particularités de la langue et de la métrique du poète ont été minutieusement étudiées ; maint endroit obscur a été éclairci, maint passage altéré a été restitué par d'heureuses conjectures. M. F., qui depuis 1857 n'a cessé de s'occuper de Térence, comme le prouvent de nombreux articles insérés dans les *Jahrbücher für Klassische Philologie* qu'il a si longtemps et si habilement dirigés, M. F., disons-nous, s'est naturellement tenu au courant des publications relatives à son auteur favori et en a largement tiré parti dans sa nouvelle édition.

Le savant éditeur a visé avant tout à la concision : la préface ne tient qu'une page, et les notes critiques sont réduites au minimum ; elles donnent simplement les leçons des manuscrits qui ont été corrigées dans le texte. On trouvera peut-être cette sobriété excessive ; de fait, elle rend l'usage du livre peu commode ; les seuls initiés pourront — et encore non sans peine — démêler les principes et la méthode suivis par M. F. et en contrôler les résultats.

Pour notre part, nous avons été frappé de la hardiesse avec laquelle M. F. a remanié le texte de Térence. Il a admis plus d'une conjecture qui nous paraît hasardée ou même fausse, p. ex. Hecyr. 48 : *actoritati* ; 299 : *nam pour tum* ; 378 : *ubi limen extra eram* ; 485 : *quid ego ira* ; 784 : *levia*, etc. Il se montre surtout prodigue d'athétèses ; ce procédé expéditif est dangereux, et il nous est impossible de ne pas protester contre certaines amputations, p. ex. Hecyr. 286-287, Adelph. 118-119, 199, etc. Une grande partie des corrections adoptées par M. F. consiste en transpositions de mots pour des raisons de métrique ; si la versification de Térence gagne à ces transpositions, c'est parfois aux dépens de la logique, de la clarté et de l'élégance du style : voy. p. ex. Hecyr. 453 ; Adelph. 165-166 ; 209-210, etc.

Nous n'avons pas dissimulé que les tendances de M. F. en matière de critique nous semblent trop radicales ; cela ne nous empêche pas de reconnaître les mérites scientifiques de son édition.

P. T.

Dictionnaire de style français-latin, par D. KEIFFER, *préfet des études honoraire, et docteur en philosophie et lettres*. Namur, Wesmael-Charlier, 1898. 260 pp. gr. in-8°. (Ouvrage ayant obtenu le prix De Keyn.)

L'auteur, avant de publier ce *Dictionnaire*, avait fait, en collaboration avec M. Salmon, une *Chrestomathie latine* qui a été adoptée par le Conseil de Perfectionnement, et qui est en usage dans nos Athénées et Collèges. Dans cette chrestomathie, destinée aux élèves de 7^e et de 6^e, se trouvent, au bas des pages, des notes qui leur apprennent comment les mots latins se sont modifiés pour devenir du français. De là une connaissance exacte et raisonnée de la langue française et de son orthographe. Le *Dictionnaire de style* fait suite à cette étude, et nous donne une comparaison des deux langues non seulement au point de vue de la signification des mots, mais de la place qu'ils occupent dans la phrase.

Le dictionnaire proprement dit est précédé d'un résumé de la stylistique de Nägelsbach qui contient précisément les principes qui régissent l'emploi des mots sous ce double rapport.

Ce à quoi l'auteur s'attache avec soin dans tout le cours de son ouvrage, c'est à montrer que la langue française, si inférieure à la langue latine dans la construction de sa phrase qu'elle n'a qu'une seule façon de dire : « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour ! », et que le maître de philosophie en cherche vainement une seconde pour satisfaire le *Bourgeois gentilhomme*, que cette langue, dis-je, est tellement souple qu'on parvient à traduire les périodes les plus compliquées de Cicéron sans presque en rien modifier leur structure. Exemples : Cat. IV, 9 : *Cogitate quantis laboribus fundatum imperium quanta virtute stabilitatem libertatem una nox paene deleat* = pensez qu'un empire fondé au prix de quels travaux, une liberté consolidée grâce à quel héroïsme, une nuit a failli les détruire ! — Offic. II, 19 : *Videmus quibus extinctis oratoribus, quam in paucis spes, quanto in paucioribus facultas, quam in multis sit audacia* = nous voyons, ces grands orateurs une fois disparus, combien peu nous donnent des espérances, combien moins encore du talent, et chez combien domine l'audace. — Nep. Atticus : 18, *Notans qui a quo ortus quos honores quibusque temporibus cepisset* = notant qui il était, né de qui, quels emplois il avait occupés et en quels temps. — Cic. de imp. Pomp. : *Qui vir, quibus virtutibus ornatus, quibus carens vitiis, tanto bello posset imponere finem* = quel homme, sous l'égide de quelles vertus, affranchi de quels vices, pouvait mettre fin à une si grande guerre ? (page 39).

Prenons une période plus grande, de 6 membres. Exemples : Sest.

24.54: *Vexabatur*, ... etc., et Rab. Post. 24: *Multa gessit, multa contraxit*, ... etc.¹.

Voici 3 paires d'anaphores suivies de 3 paires d'anaphores, formant chiasme, c'est-à-dire opposées les unes aux autres : Orat. II: *Qui enim cantus moderata orationis pronuntiatione dulcior inveniri potest* = quel chant le débit cadencé d'un discours ne dépasse-t-il en douceur? — *Quod carmen artificiosa verborum conclusione aptius* = quel poème une période artistement terminée ne dépasse-t-elle en harmonie? — *Quid autem subtilius*, ... etc. (page 41, ligne 38 à la fin, et page 43 jusqu'à la ligne 6)².

Après avoir parlé de la construction de la phrase ou de la période, voyons les mots au point de vue de leur signification.

Salluste dit, Cat. 20.13: *At nobis est domi inopia, foris aes alienum, mala res, spes multo asperior*. En traduisant mot à mot = mais chez nous nulles ressources, au dehors des dettes, une chose mauvaise, un espoir plus dur encore, — nous sommes loin de la vraie signification qui est : chez nous nulles ressources, au dehors des dettes, un présent détestable, un avenir plus dur encore.

Et quelle est donc la particularité de style qu'offre le latin? C'est qu'il emploie un terme général là où le français veut un mot concret et précis. Qu'y a-t-il de plus général que le mot *res*, qui se dit de tout? Opposé à *spes*, il peut se traduire par *situation*, *réalité*, comme on le traduit par *fait* quand il est opposé à *verbum*, donc = situation présente; *spes*, c'est l'espoir, l'attente de ce que réserve l'avenir, le futur. A un subjectif latin, on oppose un objectif français : un présent détestable, un avenir plus dur encore.

Si on avait à traduire en latin : « malade imaginaire », dirions-nous : *homo aeger imaginarius*? Nous aurions tort, car *imaginarius* (et *imaginatio*) ne s'emploie pas dans le sens qu'il a dans l'expression, « malade imaginaire ». Ce terme français est trop précis, trop objectif; il faut recourir à une expression générale. Qu'est-ce qu'un malade imaginaire? C'est un homme qui a de son état une opinion autre que n'est la réalité, *aeger non reapse sed opinione*. On pourra dire : *aegrotans opinione*, et ce participe aura l'avantage de nous dépeindre le malade au moment où il souffre, comme l'*Heautontimoroumenos* de Térence nous représente le père expiant, la bêche à la main, sa trop grande sévérité envers son fils. De même « biens ou maux imaginaires » sont dits par Cicéron : *bona* ou *mala opinata*. — De même les exemples qui suivent, et que nous traduisons en français comme ils doivent être

¹ Voir page 43.

² Voir le Dictionnaire aux mots *asyndeton* et *période*.

traduits, trouveront leur explication dans le résumé de la *Stylistique* (voir l'Introduction, *Topique*): *Pugnare ferarum ritu; fugere pecorum modo* = se battre comme des lions; fuir comme des lièvres. — Si loquor de republica quod oportet, *insanus*, si quod opus est, *servus* existimor = si je dis de la république ce qu'il faut, je passe pour un *idéaliste* ou un *idéologue*; si je dis ce qui est avantageux, je suis un homme *servile*. — Capram sex haedos *uno fœtu* edidisse = *en une fois*.

En donnant ces exemples, que nous aurions pu multiplier à l'infini, nous avons voulu montrer, avec M. Keiffer, combien on serait loin du sens si l'on traduisait les mots latins par les mots français qui en dérivent. La traduction qu'en donne la *stylistique* est fondée sur les principes qui règlent, en latin, la signification des mots entrant dans le discours, ou indiquent par quels autres mots, circonlocutions ou tournures, ils peuvent éventuellement être remplacés. Bien des traductions jugées suffisantes pourraient être améliorées à la clarté de cet enseignement, et les élèves en travaillant d'après ces principes, outre la justesse du sens, gagneraient une grande souplesse et un tour de phrase heureux et approprié au sujet.

Mais, que l'auteur nous pardonne, nous avons interverti l'ordre qui règne dans son ouvrage; il parle, lui, d'abord de la différence de style qui existe entre le latin et le français au point de vue des mots et de leurs équivalents; nous, au contraire, nous avons parlé de la construction des phrases, de l'*architectonique*. Si nous avons agi de la sorte, c'est parce qu'il nous semblait que cette partie était moins connue dans nos établissements d'enseignement moyen, et beaucoup plus négligée. A tort? oui, *assurément*, ... ce que le latin traduirait par *haud recte nimirum*!¹

Le *Dictionnaire de style français-latin* est une œuvre de haute valeur pratique², de nature à rendre des services journaliers à nos professeurs, à leurs élèves, et particulièrement aux étudiants de nos facultés de philosophie et lettres. Il est, pensons-nous, le premier ouvrage de ce genre et de cette importance qui ait vu le jour en Belgique. Son auteur clôturé dignement, en publiant le résultat d'études approfondies de la littérature classique latine, une longue carrière consacrée à l'enseignement des belles-lettres et à la propagation du goût au sein de la jeunesse de nos écoles.

F. MAGNETTE.

¹ Voir Dictionnaire, p. 186, col. 1, ligne 45 et sq.

² L'impression laisse souvent à désirer, malheureusement.

PAUL HAMELIUS. *Die Kritik in der Englischen Literatur des 17. und 18. Jahrhunderts.* 1897. 207 pages in-8°. (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, Fasc. I!).

La critique littéraire anglaise au XVII^e et au XVIII^e siècle a fait l'objet de recherches consciencieuses dont les résultats sont consignés dans plus d'un ouvrage important. Mais l'étude qu'on en a faite n'a jamais été que fragmentaire; elle n'a guère produit que des biographies séparées qui tendaient généralement à attribuer le premier rôle au critique préféré de l'auteur; c'est ainsi que le titre de « père de la critique anglaise » a successivement été décerné à Dryden, Addison, Steele, Pope et Johnson. De là nombre de contradictions; de là surtout une certaine incertitude quant au développement de la critique anglaise prise en son ensemble : il manquait une synthèse de cette évolution.

A M. Paul Hamelius, professeur à l'athénée royal d'Ixelles, revient l'honneur de l'avoir entreprise le premier. Son livre a pour but d'examiner les différents points de vue auxquels la critique anglaise s'est placée depuis l'apparition du premier essai d'une Poétique anglaise (1575) jusque vers 1800, époque où naît une école entièrement nouvelle; ils'est appliqué à montrer l'enchaînement de ces phénomènes généraux.

Ceux-ci ne sont autres que les différentes phases de la lutte entre l'esprit classique et l'esprit romantique. L'auteur soutient — et en cela il se sépare de ses devanciers — que ces deux tendances se trouvaient en présence dès la fin du XVI^e siècle, sans être cependant toujours bien tranchées. La tradition antique trouve déjà des adhérents, mais la tradition nationale romantique lui résiste encore victorieusement. Bacon, qui systématise celle-ci, proclame la liberté du poète, dont la puissance créatrice inexplicable, divine, ne saurait être astreinte à aucune théorie et dont l'art n'est pas une imitation de la nature, mais l'expression spontanée de la vie psychologique de l'artiste. Daniel défend le droit de la littérature anglaise moderne à une existence indépendante de l'antiquité et de l'étranger. Bientôt, cependant, l'esprit néo-classique commence à miner le monument élevé par l'époque d'Élisabeth; *il n'est pas venu de France* à la suite des réfugiés anglais, après la Révolution, comme on l'a soutenu jusqu'ici, mais est né en Angleterre même, sous Jacques I^{er}. *Son fondateur fut Ben-Jonson* — généralement méconnu à ce point de vue — qui, dans ses préfaces et dans ses *Underwoods*, prône Aristote et Horace, les trois unités, la suprématie de la raison sur la fantaisie, l'imitation de la nature; un de ses élèves défend le *critère absolu du Beau*, cette clef de voûte, dont la chute entraînera plus tard celle du Néo-Classicisme. Celui-ci prend, à la fin du XVII^e siècle, deux formes différentes : le Classicisme primitif,

qui vit surtout de l'adoration de l'antiquité et qui, depuis le retour des réfugiés, invoque Aristote, Horace, Malherbe, Boileau, Rapin, Dacier; et le Rationalisme, qui se réclame de Hobbes, veut baser une esthétique sur l'égoïsme humain et méconnaît le rôle de l'imagination et du sentiment. A cette distinction, généralement négligée jusqu'ici, l'auteur en ajoute une autre tout aussi nouvelle. Les Romantiques, qui opposent à l'idéal antique et à l'idéal rationaliste un idéal sentimental et chrétien, cherchent celui-ci, les uns au moyen âge et à l'époque d'Élisabeth, les autres dans la vie religieuse (le Puritanisme) et la Bible. Le XVII^e siècle est pour la critique anglaise une époque de fermentation et de confusion dont Dryden est la personnification; on le voit adhérer successivement à toutes les tendances, pour finir par être décidément romantique, mais avec quelques particularités néo-classiques. Au commencement du XVIII^e siècle, les deux écoles romantiques se fusionnent pour former l'école Christiano-morale, tandis que le Rationalisme meurt sans avoir eu de force; il ne reste donc plus en présence que deux partis, l'un romantique, l'autre néo-classique. M. Hamelius nous fait assister à leur lutte toujours plus ardente à mesure que de nouvelles idées viennent alimenter la controverse. Sur quoi baser l'esthétique? Quel doit être, en fait d'art, le rôle de la raison, de la fantaisie, du sentiment? La religion peut-elle être prise comme sujet littéraire? Comment comprendre le *naturel* exigé par les deux partis, mais compris de façon fort différente par chacun d'eux? Faut-il imiter la nature, ou des modèles célèbres, ou rien? En quoi consiste le génie? Est-il astreint à des règles? Que doit être la critique pour avoir de l'utilité? *Savante* ou *naturelle*? Quelle est la valeur artistique de l'allégorie, de l'opéra, de Pope, des anciennes chansons, de la Bible? ... Autant de questions — je ne cite que les principales — dont la discussion prépare peu à peu la décadence du Néo-Classicisme. Vers le milieu du XVIII^e siècle, on voit celui-ci abandonner tantôt l'une, tantôt l'autre de ses positions; on affaiblit la suprématie de la raison pour accorder plus d'importance au sentiment et à l'imagination; le principe sacré que la poésie est une imitation de la nature est restreint et dénaturé; Aristote et Horace eux-mêmes se voient délaissés et même reniés ouvertement par des néo-classiques. Pour combattre l'école adverse, on ne s'appuie plus que sur son manque de théorie méthodique, sur sa stérilité en fait de poètes remarquables, et sur la gloire des anciens. Enfin, le Néo-Classicisme, considérablement affaibli par les critiques du *Spectator* et par ses propres partisans, reçoit le coup de grâce de Warburton et de Brown. Ceux-ci, à propos d'une discussion théologique, défendent la valeur littéraire de la Bible contre le néo-classique Shaftesbury, et en arrivent ainsi à nier l'existence du critère absolu et à réclamer de la critique qu'elle juge d'après les lieux et les dates,

qu'elle se place au point de vue même du poète critiqué, qu'elle lise ce qu'il a lu. Dès lors, l'horizon littéraire s'élargit de tous côtés. L'affranchissement des dogmes néo-classiques et l'admiration pour la poésie biblique sont suivis d'un véritable engouement pour toutes les littératures primitives que la philologie naissante s'attache à faire connaître au public. D'un côté, l'on étudie et remet en honneur les vieilles chansons anglaises, les antiquités norroises et celtiques, Shakespeare, Spencer, Milton et la Renaissance italienne; de l'autre, on attaque les classiques latins et français et on leur oppose une étude sérieuse des classiques grecs *d'après les sources*. L'impartialité scientifique est de plus en plus considérée comme la première condition d'un jugement sain en fait de littérature : la critique historique est née. Le scepticisme éclectique qui la distingue, fertile au point de vue scientifique, est plutôt stérile au point de vue purement littéraire. Mais elle prépare l'atmosphère dans laquelle éclora, au commencement de notre siècle, l'école des Lakistes, qui, romantique au fond, se tiendra cependant à égale distance de la froideur néo-classique et des tendances ultra-fantaisistes des romantiques.

L'ouvrage dont je viens d'indiquer les grandes lignes a valu à son auteur — pour une part prépondérante — le titre de docteur spécial en philologie germanique que lui a conféré, en mars dernier, la Faculté de Philosophie et Lettres de Liège. Le récipiendaire avait pris soin d'indiquer lui-même, à la fin de son livre, les six points principaux sur lesquels son opinion diffère de celle de ses prédécesseurs; ce qui a dû faciliter les attaques du jury et rend le succès de M. Hamelius d'autant plus grand. Il y a donc, pour employer l'expression à la mode, « chose jugée », et pour entreprendre une revision du procès, il faudrait lire ou avoir lu les nombreux ouvrages examinés par l'auteur. Car — et ceci est la seule observation que je me permettrai — M. Hamelius n'appuie jamais ses affirmations d'aucune citation; il se contente de renvoyer à telle ou telle page du critique dont il résume la manière de voir. De sorte que, pour juger de la valeur de ses appréciations, il faudrait en partie refaire son livre. C'est beaucoup exiger. L'absence de ces preuves à l'appui donne même à l'ouvrage une allure monotone et dogmatique qui fatigue un peu à la longue. M. Hamelius a du reste prévu l'objection; il y répond en disant que les principales critiques anglaises sont facilement accessibles à chacun. Soit; mais me tromperais-je beaucoup en disant à l'auteur que son livre était précisément destiné à épargner au lecteur l'étude de ces ouvrages?

M. Hamelius me pardonnera cette observation qui n'enlève rien à la grande valeur scientifique de son livre; celui-ci trahit une érudition, un souci d'être exact et complet, une originalité de jugement qui, joints à la sûreté de coup d'œil avec laquelle l'auteur a su classer et

rattacher entre eux une foule de phénomènes isolés en apparence, expliquent amplement l'accueil flatteur que lui a fait l'Université de Liège.

Tongres.

M. BASSE.

J.-P. WALTZING. **Étude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains depuis les origines jusqu'à la chute de l'empire d'Occident.** Louvain, in-8°, t. I, 1895, 528 pp., 10 fr.; t. II, 1896, 553 pp., 10 fr.; t. III, 1^{er} fascicule, 1899, VIII-352 pp., 7 fr. 50.

Avant la publication du *Corpus* de Berlin les inscriptions étaient tellement éparpillées dans d'innombrables publications qu'il était quasi impossible de mettre à contribution cette source capitale. Depuis qu'elles sont devenues d'un accès facile, la science de l'antiquité a fait des progrès étonnants. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à comparer les études de ces derniers temps avec celles qui virent le jour vers le milieu de ce siècle. Le mémoire de M. Waltzing vient nous en fournir une preuve nouvelle. Qu'on relise, après avoir étudié son ouvrage, le volume publié en 1843 par le maître de la science de l'antiquité romaine, l'illustre Mommsen, et l'on verra quels progrès immenses ont été faits. Le nombre des inscriptions relatives aux corporations professionnelles est considérable (M. Waltzing y consacrerait un volume entier, dont le 1^{er} fascicule vient de paraître), alors que les auteurs ne nous parlent presque pas de ces corporations, comme c'est du reste le cas pour tout ce qui concerne l'ouvrier et les travaux manuels.

Le mémoire de M. Waltzing est d'une si grande valeur qu'il ne sera peut-être pas inutile de faire connaître les circonstances qui lui ont donné naissance.

En 1853, lors de son voyage en Asie Mineure, notre regretté collègue, Aug. Wagener, copia à Hiérapolis de Phrygie une inscription funéraire d'un Juif du nom de P. Aelius Glycon. Nous ne savons comment cela se fit, mais cette inscription ne fut publiée dans notre Revue qu'en 1868. Elle faisait connaître l'existence, au 2^e siècle après J.-C., dans cette ville industrielle d'Hiérapolis, d'une colonie juive, d'une corporation de teinturiers en pourpre et d'une autre de fabricants de tapis¹.

¹ Depuis lors l'activité industrielle de cette ville nous est bien mieux connue; et, dans une récente étude de M. Cichorius, on trouve mentionnées

Cette découverte préoccupa notre savant collègue à tel point qu'à maintes reprises il parla de l'utilité qu'il y aurait à étudier le rôle joué par les Juifs dans le monde romain et l'importance sociale et politique qu'y avaient pu prendre les corporations ouvrières. Consacrant ses loisirs à préparer les éléments d'une grande étude sur Auguste, — travail qu'il ne put malheureusement jamais mettre à exécution, — il désirait cependant engager d'autres savants à étudier les deux questions que lui avait suggérées l'inscription d'Hiérapolis. Il les proposa comme sujets de concours à l'Académie.

La question relative aux Juifs ne reçut pas de réponse satisfaisante. Quant à celle des corporations ouvrières, il m'engagea instamment à la traiter. Je commençai à réunir les premiers matériaux de ce travail, mais le manque de temps ne me permit pas de continuer mes recherches; et, j'ai hâte de le dire, après avoir lu les deux volumes de M. Waltzing, je ne regrette point d'avoir dû abandonner mon projet, car je doute fort que j'eusse pu produire une œuvre comparable à celle que vient de nous donner notre savant collègue de Liège.

La question est si vaste et si compliquée, elle exige des connaissances si diverses et si étendues, que le mémoire adressé à l'Académie en 1886, malgré les qualités qui le distinguaient, ne parut pas pouvoir être couronné ¹. Le mémoire adressé à l'Académie en 1889 était une œuvre d'une bien autre envergure ²; à tel point que, lorsque M. Waltzing l'eut remanié et complété, M. Wagener le caractérisa par ces mots : « Ce mémoire constitue un *standardwork* destiné à faire époque dans l'histoire des corporations » ³. Cet éloge n'a rien d'exagéré et les nombreux comptes rendus qui en ont paru dans des revues étrangères, confirment le bien fondé de cette appréciation.

Je ne crois guère utile de résumer ici l'étude de M. Waltzing. M. H. Francotte ⁴ et M. Roegiers ⁵ l'ont fait avant moi et je ne pourrais que répéter ce qu'ils ont exposé en d'excellents termes.

Je me bornerai à insister sur certains points sans entrer dans le détail de l'organisation des corporations. M. Waltzing cherche

jusqu'à neuf corporations professionnelles auxquelles on peut ajouter un collège de chrétiens et un autre de juifs. *Altertümer von Hierapolis*, Berlin, 1898. IV Ergänzungsheft du *Jahrbuch d. K. Arch. Inst.*

¹ Rapport de M. Wagener. Bull. Ac., 1886, XI, p. 454.

² Rapport de M. Wagener. Bull. Ac., 1889, XVII, p. 402.

³ Rapport de M. Wagener. Bull. Ac., 1893, XXVI, p. 669.

⁴ H. Francotte. *Les corporations professionnelles chez les Romains*. (Revue générale, oct. 1895).

⁵ A. Roegiers. *De vakverenigingen bij de Romeinen*. (Belfort, 1896, 1897, 1898).

d'abord à bien préciser la question. Les corporations qui font le sujet de son mémoire sont celles qui, en dehors de leur caractère religieux et funéraire, sont composées de membres unis par les liens d'une profession commune et portent le nom de l'industrie ou du métier de ceux-ci : les collèges d'artisans, d'artistes et de commerçants; les décuries d'employés subalternes des magistrats romains ou municipaux, enfin les collèges militaires de sous-officiers, de vétérans et d'ouvriers attachés aux légions. Sont ainsi écartés les collèges religieux officiels, les confréries religieuses (*sodalitates*) et les *Seviri Augustales*; de même les collèges religieux privés qui, tout en honorant quelque divinité, d'ordinaire un dieu étranger, poursuivaient souvent un but professionnel, politique ou funéraire; elles sont dites *sodalitium*, *collegium* ou *thiasus*; et, lorsqu'elles portent le nom d'une divinité, elles ont toujours un caractère à la fois religieux et funéraire.

M. Waltzing, en parlant des *collegia juvenum* qu'on rencontre un peu partout, nous dit que leur but et leur caractère propre ne nous sont guère connus. C'est exact, mais ne pourrait-on pas y voir des sociétés d'agrément dont le caractère religieux n'est que le prétexte et les considérer comme une transformation cachée des *Bacchanalia* qu'on eut tant de peine à supprimer? Des recherches faites dans ce sens pourraient peut-être amener une résultat définitif¹.

M. Waltzing renseigne aussi les clubs politiques (*sodalitates*, *sodalicia*, *factiones*) et des cercles d'agrément. Il a ainsi nettement défini les associations qu'il va étudier après avoir caractérisé avec une grande exactitude toutes les catégories de collèges, cercles ou confréries dont il n'aura pas à s'occuper.

Son histoire des corporations comprend trois parties très distinctes : leur origine et leur condition juridique, leur but et leur organisation, enfin le rôle qu'elles ont joué comme institutions officielles.

Je regrette de ne pouvoir partager son opinion au sujet de la haute antiquité des associations ouvrières. L'auteur en parle fort savamment, réunit tous les textes, discute la notice de Plutarque qui fait remonter toute l'organisation à Numa (c. 17).

Sans admettre tous les détails fournis par Plutarque, il croit cependant que sous la royauté il existait déjà des corporations composées d'artisans libres (clients ou affranchis). Plutarque n'a donné, dit-il, qu'une forme concrète à une tradition ancienne qui a pour elle une parfaite vraisemblance (p. 69). L'auteur me paraît prendre trop à la lettre les

¹ L'excellent travail sur les *Collegia Juvenum* de M. Dumoulin (Musée belge, I, 114, 200) ne m'a pas convaincu que le but principal de ces *collegia* fût de donner des jeux.

textes des auteurs classiques, et ne songe pas à examiner la situation réelle de Rome au 7^e et au 6^e siècle av. J.-C. Faut-il rappeler l'habitude des écrivains romains de faire remonter à la royauté toutes les institutions dont l'origine leur est inconnue? A preuve cette célèbre organisation politique de Servius Tullius qui matériellement aurait été d'une application impossible même au premier siècle de la République. Qu'était Rome au 7^e et au 6^e siècle, sinon un gros bourg habité par des hommes à moitié civilisés, peut-être plus brigands que laboureurs. Aucune conquête n'avait encore été faite. Si cette ville naissante avait de huit à dix mille habitants, c'est beaucoup. Cet État était avant tout agricole, nullement industriel ni commercial, et admettait l'esclavage, quoique peu développé, nous le concédons volontiers. Le nombre d'artisans libres voués aux métiers de première nécessité (potiers, menuisiers, etc.), devait être trop restreint pour qu'ils pussent avoir eu un intérêt quelconque à s'associer. Cet intérêt ne se présenta que du jour où leur nombre se fut accru et que d'un autre côté l'esclavage s'étant développé eut commencé à leur faire une concurrence sérieuse. Mais où je suis parfaitement d'accord avec l'auteur, c'est lorsqu'il ne reconnaît pas aux corporations une origine officielle et dit qu'elles « naquirent successivement, à mesure que les artisans de chaque métier se virent assez nombreux pour s'associer » (p. 77). A quelle époque ce fait se présenta-t-il? Je viens de dire pourquoi je ne crois pas à leur existence sous les rois. Les premiers siècles de la République ne furent pas assez prospères pour qu'on puisse songer à un développement de l'élément ouvrier. Serait-il permis de soutenir qu'il en existait déjà au 5^e siècle lors de la confection de la loi des XII Tables. (457)?

Une loi de la 8^e Table dit, d'après ce que rapporte Gaius: *Sodales sunt, qui eiusdem collegii sunt, quam Graece τραικταίρ vocant. his autem potestatem facit lex pactionem quam velint sibi ferre, dum ne quid ex publica lege corrumpant. sed haec lex videtur ex lege Solonis tralata esse*¹. M. Waltzing dit avec raison (p. 79) que cette loi accorde aux collèges de tout genre la faculté de se donner des statuts à leur gré pourvu qu'ils soient conformes au droit public. Il ne discute point la question de savoir si ce texte prouve qu'il existait déjà au 5^e siècle des corporations ouvrières, vu qu'il admet qu'elles existaient dès la plus haute antiquité. A mon avis, cette loi ne prouve rien en faveur de l'existence des corporations ouvrières; elle nous apprend uniquement qu'à cette époque il existait des associations à Rome sans que l'on puisse rien préciser au sujet de leur caractère propre. Ce n'est que lorsque Rome a commencé ses conquêtes, que l'esclavage a pris une grande extension,

¹ Bruns. *Fontes. Leges. XII Tab.* Tab. VIII, 27 cf. L. 4. D. 47, 22.

que les citoyens ont dû rester longtemps sous les armes, que la population ouvrière s'est développée et s'est organisée, et cela conformément aux prescriptions de la loi des XII Tables. Si j'avais à choisir une date, je placerais cette transformation vers le commencement de la première guerre Samnitique (343 avant J.-C.). Ce n'est là du reste qu'une hypothèse; nous n'avons des données certaines sur les corporations professionnelles qu'à partir de l'année 64, époque à laquelle elles avaient, grâce à la liberté d'association qui existait à Rome, pris un tel développement et propagé des tendances si révolutionnaires que le Sénat supprima tous les collèges à l'exception des *fabri* et des potiers. Elles purent se rétablir grâce à la *lex Clodia* de 58; mais elles furent de nouveau supprimées par César. Comme elles s'étaient de nouveau relevées, Auguste par une *lex Julia* régla d'une manière définitive le droit d'association. Depuis lors un collège ne peut exister qu'en vertu d'une autorisation du Sénat; il doit être inoffensif et présenter un caractère d'intérêt public. Dès lors l'association jouit de la personification civile et a ainsi un caractère à la fois public et privé.

La *lex Julia* fut bientôt rendue obligatoire en Italie, et depuis Trajan, dans toutes les provinces. Les empereurs virent souvent de mauvais œil le développement des corporations; bien des fois ce ne fut que difficilement qu'ils les reconnurent. Mais à côté de ces *Collegia* reconnus il en existait bon nombre d'autres qui ne l'étaient pas. L'État fermait les yeux, sachant que leur existence était précaire et que sur le moindre soupçon de visées politiques il lui était aisé de les dissoudre. Les collèges funéraires étaient reconnus sans demander une autorisation spéciale et cela en vertu d'un sénatus-consulte antérieur au règne d'Hadrien.

Les collèges professionnels avaient un but religieux, funéraire, et recherchaient surtout la défense des intérêts communs de leurs membres. En étudiant en détail l'organisation de ces collèges M. Waltzing établit fort bien les différences qu'il y a entre eux et les corporations de l'ancien régime, en ce sens surtout que les collèges romains ne constituaient pas un monopole.

L'auteur aurait pu mieux faire ressortir leur but et leur activité en les rapprochant des nombreuses sociétés ouvrières que nous voyons se développer sous nos yeux, et qui cherchent aussi à libérer l'ouvrier de l'isolement dans lequel il se trouve depuis la suppression des anciennes corporations, et à lui permettre par l'association d'avoir assez de force pour défendre ses intérêts.

De libres les collèges romains devinrent petit à petit des institutions officielles. La partie du mémoire de M. Waltzing qui concerne cette transformation est certes la plus neuve et la plus intéressante de son bel ouvrage. Elle nous fait connaître la vie économique de l'empire

romain et nous transporte dans un domaine qu'on n'avait pas encore étudié dans son ensemble.

Appliquant le principe des corvées personnelles et des prestations en nature, l'État commença par s'adresser aux collèges pour assurer certains services publics. Ce système se développa surtout au 3^e siècle, jusqu'à ce qu'au 4^e les collèges devinrent des corporations officielles et obligatoires. Malgré les privilèges qui leur étaient accordés (personnification civile, etc.), la qualité de membre d'un collège devint aussi lourde que celle de magistrat municipal, au point qu'on eut recours à tous les moyens, même à la fuite, pour s'y soustraire.

La liberté économique disparaît tout autant que la liberté politique. Partout la centralisation, la contrainte, l'obligation. L'État est devenu tout, le citoyen n'est plus qu'une machine humaine à son service. Les considérations par lesquelles M. Waltzing termine son beau et savant ouvrage nous font toucher du doigt certaines plaies du régime impérial et nous font entrevoir quelques-unes des causes de sa chute ¹.

ADOLF DE CEULENEER.

¹ M. Waltzing a ajouté à chacun de ses volumes de nombreux addenda et corrigenda; je me permettrai d'en indiquer aussi quelques-uns sans entrer dans les discussions :

I, p. 9 GRUTERUS. Ne pas citer la 2^e éd. de 1707, qui renferme quantité d'inscriptions fausses. C'est l'édition de 1603 que l'on doit citer. — P. 10, ajoutez : WADDINGTON. Insc. gr. et lat. de la Syrie, Paris, 1870, et index alphabétique et analytique par J.-B. CHABOT. Paris, 1897. — P. 20 : ESTACIO DA VEIGA. A tabula de bronze de Aljustrel. Lisboa, 1880. — P. 25. MARTIN SAINT-LÉON. Hist. des corporations et métiers. Paris, 1897. Le livre I est consacré à l'histoire des collèges d'artisans gallo-romains. — P. 30. ZIEBARTH. Griechisches Vereinswesen. Leipzig, 1896. — P. 32, 56, 114, préhistoriques; primitifs est plus exact. — P. 36, statue de Cybèle : la pierre noire qui était la déesse Cybèle, T.-L. XIX, 11; ROSCHER II, 1644. — P. 37, *quinquatus* : fêtes de Minerve, ainsi dénommées parce qu'elles se célébraient le 5^e jour après les ides de mai (*majores*) et de juin (*minores*). — P. 40 : *iudi compitalicii*. La comparaison avec nos paroisses n'est pas exacte, elle est trop large. Je rappellerais plutôt les statues de la Vierge et des Saints aux coins de nos rues, entretenues par les gens du voisinage au moyen de collectes faites par un voisin qui se charge de l'entretien des statues. La paroisse n'y intervient pas ni les confréries non plus. — P. 44 : BRAUN, Jupiter Dolichenus. Bonn, 1852. — P. 45, *stips* : ce mot ne s'applique qu'aux cotisations des membres; seulement on peut admettre que dans certaines circonstances on faisait une collecte dans le public et que les personnes qui visitaient le temple donnaient librement une somme d'argent. — P. 58 : Thyatire; ajoutez : Hiérapolis de Phrygie. — P. 86 : entrepreneurs, dites : esclaves. — P. 88 : *centones* : couvertures et vêtements faits de pièces

PAUL VIOLLET. **Histoire des institutions politiques et administratives de la France.** II. Paris, L. Larose, 1898. 1 vol. de 470 pages in-8°. Prix : 8 fr.

Il est rare qu'une histoire des institutions du moyen âge — je ne parle pas des manuels d'enseignement — ne s'arrête pas à la fin de l'époque franque. Il en a été ainsi, par exemple, de l'*Histoire des institutions de l'ancienne France* de Fustel de Coulanges, et il en est ainsi, provisoirement du moins, de la *Deutsche Rechtsgeschichte* de M. Brunner. C'est qu'il en va, au fond, des médiévistes comme des philologues. Les uns comme les autres s'attachent de préférence aux sujets sur lesquels se sont épuisées déjà des générations d'érudits, qui ont été scrutés à fond, envisagés sous toutes leurs faces, sur lesquels enfin ont le plus sévi les conjectures et les hypothèses. Les controverses les attirent, les difficultés excitent leur curiosité ou leur ambition. Il leur semble glorieux d'enrichir encore pour leur part une littérature déjà trop abondante, et ils goûtent les joies les plus pures s'il leur arrive enfin de trouver, au prix de miracles d'ingéniosité et de patience, la solution du plus mince problème. Il serait fort injuste de condamner cet état d'esprit. Il est salubre au plus haut point, car rien ne contribue autant à perfectionner la méthode et à l'affiner que les recherches difficiles qu'il impose. L'histoire des institutions franques apparaît comme un champ d'exercice où les médiévistes apprennent à connaître à fond leur métier et à se rompre à toutes les finesses de la critique. Mais il faut pourtant savoir la quitter et trouver la hardiesse de s'avancer sur un sol moins battu et moins encombré. Cette hardiesse, M. Viollet l'a eue. Le tome II de son *Histoire des institutions politiques et administratives de la France*, dont le tome I s'arrêtait à

coussues ensemble. — P. 113 : Servilius Vatia, lisez : P. Servilius Isauricus. Cf. Waddington. Fastes des provinces asiatiques, p. 70. — P. 113, note 8 : Jos. 18, lisez 10. — P. 143 : l'inscription de Lanuvium. M. de Manteyer a publié le 1^{er} fac-similé et corrigé quelques lectures du *Corpus* dans les Mém. d'art et d'arch. de Rome, 1898, p. 271-280. — P. 178 : Clodius tribun socialiste; démagogue est plus exact. — P. 307, note 5 : Ramsay. American J. of archaeology, 1887, III, 348. — II p. 8 et 9 : magistrats élus, le mot élus est inexact pour l'empire. — P. 11 : vitri : verres, et non cristaux. — P. 9 et 13 : l'État romain n'a pas légué aux États modernes la centralisation, le fonctionnarisme et l'organisation compliquée; seulement cette situation est le résultat de causes analogues. — P. 146: Bruela près de Nagy Enyed (Strassburg) entre Kolosvar (Klausenburg) et Kis Kapus (Klein Kopisch); Alburnus major (Abrudtbanya, Gross Schlatten) au sud d'Apulum (Gyula Fehervar, Karlsburg) en Transylvanie.

la fin de la période carolingienne, nous introduit en plein moyen âge et effleure même le commencement des temps modernes. Je ne crains pas, en parlant de hardiesse, d'employer un mot trop fort. Car pour entreprendre la rédaction d'une véritable histoire constitutionnelle de la France du X^e au XV^e siècle, d'une histoire complète et détaillée, il a fallu que l'auteur ne se laissât rebuter ni par l'énormité du sujet, ni par sa complexité, qu'il fût décidé à aborder, sans se laisser aller à la tentation d'écrire, à la première rencontre, quelque dissertation spéciale, une foule de problèmes inexplorés, qu'il eût le courage enfin, de risquer une œuvre de synthèse en dépit de l'insuffisance et parfois de l'absence complète des travaux d'analyse. C'est de cela surtout que je le louerai. Car, pour paraître logique et scientifique, l'opinion de ceux qui professent qu'un historien ne peut aborder un ouvrage d'ensemble qu'après l'achèvement complet des études de détail, n'est au fond qu'une absurdité. D'abord, on peut s'en fier pour cela aux érudits, les études de détail ne seront jamais achevées. Mais surtout, on s'apercevra bientôt, si l'on y prend garde, qu'il est impossible d'aborder la moindre dissertation critique si l'on n'est tout d'abord pourvu d'idées générales. Bref, dans le travail scientifique, la synthèse ne peut suivre l'analyse, elle doit l'accompagner. Ce sont deux auxiliaires qui se soutiennent mutuellement : la première entraîne et excite la seconde qui, à son tour, rectifie et contient les élans de sa compagne. Sans doute les travaux de synthèse n'ont jamais qu'une valeur provisoire. Fatalement ils sont tôt ou tard oubliés et relégués dans les rayons supérieurs des bibliothèques. Mais leur influence n'en est pas moins profonde et féconde; sans eux, l'érudition se transformerait bien vite en un pur passe-temps d'antiquaires. Qu'on songe par exemple aux énormes progrès qu'ont fait accomplir sur le terrain de l'histoire franque les audacieuses théories de Sohm!

Le nouveau volume de l'*Histoire des institutions* de M. Viollet me paraît donc venir à son heure et combler une lacune. Il est destiné à nous donner ce tableau d'ensemble du développement constitutionnel de la France qui jusqu'ici nous manquait. Pour juger ce tableau avec équité, il faut attendre qu'il soit achevé. Car le présent volume n'en comprend qu'une partie. L'auteur y retrace l'évolution d'ensemble du pouvoir royal, et y aborde l'histoire du clergé et de la noblesse. Le reste viendra plus tard, et c'est alors seulement que l'on pourra se faire une idée exacte du plan de l'ouvrage qui, à première vue, paraît assez étrange. Il semble, en effet, que la description de la société française eût dû précéder l'histoire des diverses institutions qui ont eu cette société pour objet. Il est vrai que la royauté a été si puissante en France, qu'elle a si bien pétri le peuple, qu'elle a si fortement marqué

l'État de son empreinte, que l'ordre adopté par M. Viollet peut aisément s'expliquer.

On retrouvera dans ce volume toutes les qualités qui donnent aux ouvrages de l'auteur un cachet si marqué d'originalité : un style clair et spirituel, une exposition vivante et ingénieuse, une érudition prodigieuse. Je ne sais si quelqu'un en France possède autant de lectures que M. Viollet et a rassemblé autant de fiches. Ses notes contiennent un véritable trésor de références, et l'on y trouve les rapprochements les plus inattendus et les plus savoureux. L'auteur a parcouru et dépouillé la plume à la main non seulement les chartes, les coutumes, les lois et les ordonnances, mais les théologiens, les scolastiques, les chroniqueurs, les écrivains en langue vulgaire. Quelle que soit d'ailleurs l'immensité de ses lectures, il est bien sûr qu'il n'a pas tout connu, et les spécialistes pourront signaler des textes qui lui ont échappé. Tel qu'il est, son ouvrage ne se présente pas comme un travail définitif. Dans le meilleur sens du mot, c'est un essai, et la forme prime-sautière, alerte et dégagée de tout pédantisme qu'il a adoptée, répond excellemment à ce caractère.

La méthode de l'auteur est plutôt celle d'un sociologue que celle d'un juriste. Il évite les cadres trop précis, les catégories trop étroites ; personne ne fait moins que lui abus des classifications. Ce qui l'intéresse dans une institution, c'est sa fonction essentielle. C'est elle dont il cherche à bien faire comprendre le mécanisme, sans s'astreindre à en exposer tous les détails ou même à suivre toujours strictement l'ordre chronologique. M. Viollet a partout évité la polémique et la discussion. Il expose son opinion personnelle, en fournissant toujours ses preuves et les moyens de les contrôler. Il est clair que sur une foule de points cette opinion ne peut être que provisoire ou appeler des rectifications. Mais un livre comme celui-ci ne vaut pas tant par le détail que par l'ensemble. Et dans l'ensemble, l'œuvre est hautement remarquable et fera désirer vivement à tous ses lecteurs que l'auteur ne leur en fasse pas attendre trop longtemps la continuation ¹.

H. PIRENNE.

¹ Observations de détail. Le premier paragraphe de l'ouvrage, intitulé " Le moyen âge au point de vue de nos origines nationales ", constitue une sorte de hors-d'œuvre. M. Viollet s'y révèle comme un admirateur vraiment trop intempérant du moyen âge. Il ne lui suffit pas que nous devions à cette époque la plupart de nos institutions politiques, une bonne partie de notre droit, nos langues et des formes d'art nouvelles, il semble encore vouloir y retrouver les origines du grand mouvement scientifique qui caractérise l'ère moderne. C'est aller un peu loin. On admirera sans doute l'érudition étonnante qui permet à M. V. de retrouver en plein moyen âge

Die Befreiung der Leibeigenen (Mainmortables) in Savoyen, der Schweiz und Lothringen, von Dr. PAUL DARMSTÄDTER. Strasbourg, 1897. 265 pp. in-8°.

Le travail de M. Darmstädter forme le fascicule 17 des *Abhandlungen* publiées par le séminaire d'économie politique de l'université de Strasbourg; il continue avec succès la série des études sur l'histoire des classes rurales qu'a entreprises avec ses élèves le distingué professeur G.-Fr. Knapp; le premier, il applique à des territoires romans les procédés et la méthode judicieuse de clarté et de précision du savant maître de Strasbourg. M. Darmstädter indique brièvement dans une introduction le but qu'il poursuit : il expose, en s'appuyant sur les documents d'archives, le mouvement d'émancipation des mainmortables (*Leibeigenen*) dans trois contrées de langue française, savoir la Savoie, la Suisse et la Lorraine. L'ouvrage comprend ainsi en réalité trois monographies distinctes; mais son unité se dégage facilement grâce au point de vue spécial où l'auteur s'est placé. Les divers pays que M. D. a étudiés n'ont vu l'abolition complète de la mainmorte qu'à la fin du

des précurseurs de nos chimistes, de nos mathématiciens, de nos naturalistes. Mais on ne peut s'empêcher de constater que ces prétendus précurseurs ou bien se bornent à reproduire des idées qu'ils ont trouvées dans l'antiquité classique, ou bien ne constituent que des exceptions sans importance et sans influence. — P. 20. La note 3 est tout à fait superflue. — P. 34 n. 1, La référence est insuffisante. Il fallait citer ici le mémoire de Wauters sur Jean I. — P. 35 n. 5. Sur les origines du sentiment national M. V. aurait trouvé une foule de choses dans Dümmler, *Ostfränkisches Reich*, III, 626. Add. Monod, *Du rôle de l'opposition des races et des nationalités dans la dissolution de l'Empire Carolingien*. (*Annuaire de l'École des Hautes-Études*, 1896). — Pp. 73 n. et 78 n. 1. La chronique latine anonyme citée n'est qu'un fragment de la *Chronographia regum Francorum*. Quant à ce dernier texte, invoqué assez fréquemment par M. V., j'ai prouvé (*Mélanges Monod*, p. 368 et *Bullet. de la Comm. Roy. d'Histoire*, 5^e série, t. VIII, p. 199 suiv.) qu'il n'est en somme qu'une traduction latine de la Chronique de Flandre. — P. 118 n. 1. A l'indication du passage, add. 2^{me} partie. — P. 271 n. 4. Les œuvres polémiques de Sigebert de Gembloux ainsi que les autres écrits de circonstance publiés à l'occasion de la guerre des investitures sont maintenant édités dans les *Mon. Germ. Hist., Libelli de lite*, etc. cf. Mirbt, *Die Publicistik im Zeitalter Gregors VII.* 1894. — P. 280, La doctrine de Jean de Paris se trouve déjà au XI^e siècle chez les partisans de l'Empereur. — P. 324 n. 4. Il fallait citer Sackur, *Die Cluniacenser*. — Je terminerai en exprimant le vœu de voir M. Viollet annexer à son prochain volume un index alphabétique, indispensable dans un ouvrage aussi touffu et aussi plein de choses que le sien.

XVIII^e siècle, mais bien antérieurement des tentatives furent faites par les gouvernements pour améliorer la condition juridique et sociale des paysans.

Dans l'histoire de la constitution agraire de la Savoie, M. Darmstädter remonte jusqu'au XIII^e siècle pour nous montrer le mainmortable (aussi appelé emphytéotique, censif ou juridictionnaire) soumis aux *servis* et aux *plaids*. L'œuvre d'affranchissement ne commence que sous le règne d'Emmanuel-Philibert, le vainqueur de Saint-Quentin. L'édit de Rivoli, en date du 25 octobre 1561, proclame « la libération des taillables et des biens conditionnés moyennant le paiement d'un droit de finance (*totquot*) ». Le mouvement d'émancipation se poursuit lentement à travers le XVII^e et le XVIII^e siècle, activé par les règlements du duc Charles-Emmanuel, partisan de la « symétrie » dans l'État. Mais la législation du « despote éclairé de la Savoie » ne rencontre pas le succès espéré : le paysan se montre peu disposé à racheter « une servitude qui n'intéresse que les races futures » et le noble oppose une vive résistance à la mise en pratique des décrets d'affranchissement. Lorsque, en septembre 1792, le général marquis de Montesquiou pénètre dans le pays, le régime seigneurial y a disparu, mais les difficultés financières — suite naturelle de l'œuvre de libération — sont loin d'être réglées.

La seconde partie du livre de M. D. est consacrée à explorer le monde rural de la Suisse française, des comtés de Waadt, Fribourg, Wallis, de la principauté de Neuchâtel. Ici l'affranchissement économique a comme prélude et avant-coureur l'affranchissement politique; les idées républicaines, le besoin d'argent des dynastes, le voisinage de la Savoie hâtent le mouvement d'émancipation qui, toutefois, a à lutter contre le mauvais vouloir du patriciat de Berne.

La monographie intitulée la « Seigneurie et la mainmorte dans le duché de Lorraine » occupe la place la plus importante dans l'ouvrage que nous analysons; elle nous a paru la mieux documentée et la plus intéressante. L'auteur y a fort heureusement mis les événements historiques en corrélation avec les phénomènes économiques et sociaux. A vrai dire, nous n'aimons pas beaucoup son nouvel essai de classification des droits seigneuriaux. Pourquoi séparer, par exemple, les *droits agraires* — tels le Tiers denier et le droit de troupeau à part — des *impôts* proprement dits, comme les poules de ban, de fumée, de carnaval? M. D. signale, en passant, certaines coutumes curieuses : à Saint-Maurice, le lundi de la Pentecôte, les habitants offraient à l'abbesse de Remiremont, leur seigneur, un cheval et deux corbeilles remplies de neige. A défaut de neige, le don consistait en deux bœufs blancs. En 1783, la princesse Christine de Saxe se contenta de deux « œufs à la neige » que ses sujets lui adressèrent avec quelques mauvaises poésies.

Le caractère mi-roman, mi-germain de la mainmorte lorraine est mis en pleine lumière par M. D., qui nous expose avec quelques détails l'histoire du règne du duc Léopold, prince populaire, dont les tendances humanitaires ont trouvé en Voltaire déjà un ardent panégyriste. L'édit du 20 août 1711 est une date capitale pour les populations agricoles du duché; il stipule « la suppression du droit de mainmorte personnelle et de poursuite. » Mais de même que l'édit de Rivoli, le décret de Léopold de Lorraine resta une simple déclaration de principe qui n'eut pas les conséquences que son promoteur en attendait, et de même qu'en Savoie, les événements de la fin du siècle pourront seuls consacrer l'effondrement de la puissance du seigneur.

Ce n'est ni une conclusion, ni une vue d'ensemble sur l'histoire agricole des trois pays de langue française que M. D. nous donne dans le chapitre final de son étude; il se contente de grouper les résultats obtenus. Nous y trouvons néanmoins quelques aperçus comparatifs des rapports que nobles et paysans avaient entre eux en France et en Allemagne; l'auteur n'a pas cru devoir développer cette partie de son travail; nous le regrettons, car il eût été du plus haut intérêt de dégager les caractères propres au monde rural german et roman du XVIII^e siècle.

M. Darmstädter n'a négligé aucune source d'investigations pour fournir à l'histoire rurale une contribution complète et originale; il a dépouillé une quantité considérable de pièces d'archives et de manuscrits dont il a eu soin de dresser la liste à la fin de son ouvrage; un répertoire alphabétique des noms de lieux et de personnes permet de plus au lecteur de se retrouver aisément dans ce livre méthodiquement présenté, clairement écrit et admirablement documenté.

MICHEL HUISMAN.

P. LEHUGEUR. **Histoire de Philippe le Long, roi de France** (1316-1322), tome I^{er}, xxxi-475 pages. Paris, Hachette, 1897.

Le règne si court de Philippe le Long mérite cependant d'être étudié en détail, comme le prouve l'ouvrage richement documenté que lui a consacré M. Lehueur. Il marque une période glorieuse pour la royauté française, non pas tant à cause des succès militaires qu'elle recueillit que de l'action bienfaisante qu'elle exerça sur le développement politique et social de la France en triomphant de la réaction féodale, qui avait commencé à la mort de Philippe le Bel.

Investi de la régence après la mort de son frère Louis X (5 juin 1316), Philippe le Long l'exerça jusqu'à la mort du fils posthume de

son prédécesseur (19 nov. de la même année). Il se mit aussitôt à épurer les divers conseils, Chancellerie, Conseil étroit, Parlement, Chambre des Comptes et du Trésor, afin de disposer d'un personnel gouvernemental capable de réaliser son idéal politique. Il eut en même temps à faire face aux difficultés sans cesse renaissantes à propos de la Flandre française, conquise par Philippe le Bel. La pacification de ce pays fut d'autant plus malaisée que l'Artois et la Picardie étaient troublés à la fois par les ligues féodales et par la querelle de Mahaut et de son neveu Robert,

L'auteur fait de la guerre de Flandre un récit assez développé qu'il aurait pu cependant compléter au moyen des documents publiés à ce sujet par M. le comte de Limburg-Stirum dans le *Codex diplomaticus Flandriae* et de ceux, extraits des Archives Nationales à Paris, qui sont édités dans les comptes rendus de la Commission royale d'histoire de Belgique (5^e série, tome III). Il aurait évité ainsi quelques erreurs. M. L. se trompe notamment en disant que Robert de Béthune « paraissait avoir avec lui toutes les communes de Flandre » (p. 52). C'est précisément le conflit pour ainsi dire permanent entre le Comte de Flandre, d'une part, la ville de Gand et les patriciats des autres villes, de l'autre, qui permit au roi de se faire des alliés à l'intérieur même de la Flandre; la défection des Gantois qui réduisit le comte presque à l'impuissance ne se produisit pas vers la fin du règne de Philippe le Long, mais dès le début, de sorte que les patriciens de Gand ne provoquèrent nullement le « coup de théâtre » dont parle M. L. (p. 165).

Robert de Béthune n'en continua pas moins à user de diplomatie pour différer l'exécution du traité de paix si onéreux qu'il avait dû signer à Athis (1305). Aussi le règlement des affaires de Flandre fut-il un des principaux objets de la politique de Philippe le Long dès son arrivée au trône. M. L. démêle avec soin toutes les négociations qui eurent lieu à ce sujet et pendant lesquelles le roi se vit obligé de recourir aux armes spirituelles du pape Jean XXII (d'Avignon).

Le conflit ne fut pas aplani — comme le suppose M. L. (p. 162) — par la conclusion du traité de Paris (5 mai 1320), confirmé par le mariage de Marguerite de France avec Louis (de Crécy), petit-fils de Robert de Béthune. Le roi se plaignit entre autres, en 1321, des atteintes qui avaient été portées aux conventions précédentes et envoya dans ce but des agents spéciaux au magistrat de Gand. — En somme, malgré quelques lacunes, cette partie du livre de M. L. forme une contribution importante à l'histoire des relations de la Flandre avec la France.

L'œuvre de Philippe le Long dans les terres d'empire et l'extension croissante de l'influence française au delà des frontières constituent la matière de plusieurs chapitres instructifs. Mais la partie la plus neuve

du livre de M. L. est peut-être celle qui concerne les relations du roi avec la noblesse, le clergé et les classes populaires. Elle fait ressortir les services considérables rendus par Philippe le Long à l'ensemble du peuple français : progrès matériels et améliorations sociales, qui allaient malheureusement être entravés bientôt par la Guerre de Cent Ans. Ces pages si vivantes et si pittoresques sont complétées par un chapitre intéressant sur « les classes maudites » et les misères publiques à cette époque.

Le livre que M. L. se propose de publier sur le mécanisme du gouvernement en France au commencement du XIV^e siècle, sera sans doute au niveau de l'excellent ouvrage que nous venons d'analyser et mettra encore plus en relief cette période jadis trop négligée de l'histoire de France.

H. VANDER LINDEN.

Liber Miraculorum sancte Fidis, *publié par l'abbé A. BOUILLET*. Paris, Picard. 1896. (Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire).

Sainte Foy souffrit le martyre à Agen en 303. Ses restes furent au commencement du V^e siècle transportés dans la nouvelle basilique de cette ville. Ils donnèrent lieu à une riche éclosion de miracles. Les moines de Conques en Rouergue ne voyant que la célébrité de leur monastère dépêchèrent secrètement un des leurs à Agen, avec mission d'enlever les précieuses reliques. Il lui fallut dix ans pour réussir à tromper la surveillance des gardiens. La translation des reliques nous est conservée dans deux récits, l'un en prose et l'autre en vers, publiés par les Bollandistes.

Les miracles accomplis à Conques en firent le lieu d'un pèlerinage célèbre. Au XI^e siècle, un jeune homme nommé Bernard, originaire d'Angers, semble-t-il, et à cette époque écolâtre à Chartres, voulut s'assurer de l'authenticité de ces miracles. Par trois fois il se rendit à Conques. Il fut émerveillé, recueillit les miracles les plus frappants et les consigna dans trois récits. Ils forment les deux premiers livres du *Liber Miraculorum*. Le 3^e livre est dû à la plume d'un continuateur anonyme, moine à Conques au XI^e siècle.

Les copies manuscrites du *Liber* se répandirent dans toute l'Europe, mais les scribes en firent des excerpts et les copies qui nous restent sont incomplètes. Le P. Labbe dans sa « *Bibliotheca nova manuscriptorum* » édita un de ces manuscrits conservés à Besançon. En 1707 Mabillon, d'après un autre manuscrit, édita l'épître dédicatoire. Les

Bollandistes en 1770 donnèrent une édition nouvelle basée sur un manuscrit provenant de la bibliothèque de Christine de Suède et la complétèrent par le récit d'autres miracles empruntés à un manuscrit de Strasbourg et à la « Bibliotheca » du P. Labbe.

Ces publications avaient été faites d'après quatre manuscrits. Depuis, cinq nouveaux ont été découverts, entre autres un manuscrit de Schlestadt, excellent, soigneusement révisé et de beaucoup le plus complet de ceux qui nous sont connus. C'est lui que M. Bouillet a pris comme base de sa publication. L'éditeur, qui s'est attaché à reproduire scrupuleusement le texte, a cependant, pour la facilité du lecteur, numéroté les chapitres et parfois divisé les chapitres en alinéas. Quant aux variantes des autres manuscrits, ou elles ne touchent que l'orthographe et elles sont omises, ou elles peuvent modifier ou compléter le texte-base et elles sont données. Une table de concordance permet de se rendre compte du contenu de chaque manuscrit. A la suite du texte de Schlestadt ont été rejetés sous forme d'appendice des fragments ou des récits qui ne se trouvent que dans les autres manuscrits.

Cette publication, soigneusement faite, comme on voit, présente un grand intérêt. Les détails précis qui colorent les légendes du *Liber* en font une source précieuse pour l'historien des mœurs (mœurs des seigneurs et du petit peuple), l'historien de la vie privée et sociale dans le sud-est de la France au XI^e siècle.

A. HANSAY.

CHRONIQUE

1. — Nous apprenons avec plaisir que M. Pierre Rousselot, Directeur du laboratoire de phonétique au Collège de France et professeur à l'École des Lettres de l'Institut Catholique de Paris, a entrepris la publication d'une *Revue de Phonétique* dont le premier numéro est à la veille de paraître. M. Rousselot est le savant dont la thèse bien connue sur " les modifications phonétiques du langage étudiées dans le patois de Cellefrorien ", a fait faire un si grand progrès à la méthode des recherches phonétiques dialectales. Un jeune docteur en philosophie de Liège, M. A. Grégoire, qui fut pendant un an l'élève et le collaborateur de M. Rousselot, vient de recevoir de l'École des Lettres de Paris le certificat de maîtrise en phonétique à la suite de la présentation d'un mémoire qui commencera à paraître dans le numéro de février de la *Revue de Phonétique*.

2. — Récemment ont paru les *Handelingen van het eerste Nederlandsch Philologen-congres, gehouden te Amsterdam, 13 en 14 April 1898*. Divisé en quatre sections (1. Philologie classique; 2. Philologie germanique et romane; 3. Linguistique; 4. Histoire), ce Congrès a suscité des communications et des discussions très intéressantes. Les professeurs Symons, Van den Es et Eykman ont traité de la formation des professeurs de l'enseignement moyen et de la méthodologie; les professeurs Van Hamel, Gallée et Zwaardenmaker, de la phonétique; le Dr J. W. Muller, des exigences de la science lexicographique. — J. V.

3. — La maison Armand Colin (Paris) vient de publier une volumineuse " Grammaire comparée du grec et du latin. Syntaxe. ", par MM. O. Riemann et H. Goelzer (893 p.; prix : 25 fr.). L'ouvrage s'adresse à l'enseignement supérieur, et sur chaque question, il renvoie aux sources et indique les travaux originaux.

4. — M. Ehrle, Directeur de la Bibliothèque Vaticane, a pris l'initiative d'une entreprise destinée à rendre de grands services aux études philologiques. Chaque année, il compte publier, en reproduction photographique, deux manuscrits choisis, l'un en raison de son intérêt paléographique et philologique, l'autre à cause de la valeur de ses miniatures. Le Virgile N. 3225 est préparé. On annonce comme prochaine la publication de Kosmas Indikopleustès.

5. — M. C.-E. Graves de St John's College (Cambridge) vient de faire paraître dans les *Pitt Press Series* (Clay and Sons, Londres) une excellente

édition classique des *Nudes* d'Aristophane. Le texte a été établi avec soin, et l'éditeur s'est efforcé de s'éloigner le moins possible des manuscrits, ce que nous ne pouvons qu'approuver : il note d'ailleurs toujours au bas des pages l'état de la tradition manuscrite et les principales corrections proposées par les éditeurs. Le commentaire est très fourni et en général très judicieux. Les questions grammaticales, historiques, littéraires ont une place proportionnée à leur importance, et l'auteur se montre aussi bien informé que prudent. Tant au point de vue du commentaire que de la constitution du texte, cette édition marque un progrès réel sur celle de Kock dont la valeur nous a toujours paru bien surfaite.

6. — La grande édition critique de Philon le Juif, dont nous avons annoncé les deux premiers volumes, vient de s'enrichir d'un troisième, qui est dû à M. Wendland (*Philonis Alexandrini opera quae supersunt*, Vol. III, Berlin, Reimer). Il comprend les traités *Quis rerum divinarum sit heres*, *De Congressu eruditionis gratia*, *De Fuga*, *De Mutatione nominum*, *De Somniis*. Le texte est, comme dans les tomes précédents, sorti métamorphosé des mains des éditeurs. Un papyrus de la Bibliothèque Nationale, découvert et déchiffré par le P. Scheil, a permis notamment de corriger en cent endroits le livre " sur l'héritier des biens divins ". C'est sous la forme nouvelle qu'elles ont prise dans la publication berlinoise, qu'il faudra lire désormais les œuvres du célèbre exégète Alexandrin.

7. — On sait que le compilateur Jean Lydus se donna pour mission d'exposer les usages de l'antiquité païenne aux sujets de Justinien, et que son érudition, quoique superficielle et confuse, nous a transmis, au milieu d'inepties et d'erreurs, un grand nombre de précieuses notices sur les institutions politiques et religieuses des Grecs et surtout des Romains. Son traité de *Mensibus* deviendra dorénavant plus indispensable que jamais aux historiens. M. Richard Wünsch a retrouvé dans les manuscrits de l'Escurial, de Paris et de Berlin, une série de fragments de cette œuvre mutilée, qui augmentent de près de moitié l'étendue du texte conservé, et il vient d'en donner une édition (Leipzig, Teubner) qui sera désormais la seule dont on pourra se servir. Une introduction détaillée rend compte des principes suivis par M. Wünsch dans son travail de reconstitution, et le volume se termine par trois index, parmi lesquels les philologues remarqueront surtout celui des gloses gréco-latines.

8. — Tous ceux qui ont eu à étudier dans les sources l'histoire et les institutions de la Grèce ancienne ont pratiqué le précieux recueil de M. W. Dittenberger, *Sylloge Inscriptionum Graecarum*. Mais l'ouvrage datait de seize ans déjà et il était devenu bien incomplet par suite des découvertes considérables de ces dernières années. L'auteur entreprend de combler ces lacunes dans une nouvelle édition dont le 1^{er} volume vient de paraître (*Sylloge Inscriptionum Graecarum iterum edita* G. DITTENBERGER. *Volumen prius*. Leipzig, Hirzel, 1898. Prix : 14 marks). Le plan de l'ouvrage est resté le même, et le 1^{er} volume est consacré aux textes historiques groupés chronologiquement. Par une innovation malheureuse, nous semble-t-il, l'auteur a exclu tous les textes relatifs aux royaumes d'Asie fondés par les

successeurs d'Alexandre ainsi qu'à l'Égypte des Ptolémées. Les textes dialectaux demeurent également exclus, ainsi que les textes métriques, quelle qu'en soit l'importance historique. L'auteur nous paraît compromettre à un autre point de vue encore l'unité de son livre en descendant jusqu'à la seconde moitié du IV^e siècle ap. J.-C. avec des textes relatifs à Julien l'Apostat. Nous reviendrons sur cet important travail quand le 2^d vol., consacré aux institutions politiques et religieuses, aura paru. Mais dès maintenant nous pouvons exprimer le regret que la précipitation avec laquelle a travaillé l'auteur ne lui ait pas permis d'apporter à son livre tous les soins nécessaires. Il nous dit dans sa préface qu'il a commencé au début de l'année 1897 la préparation de cette édition; dès le mois de janvier 1898, l'ouvrage était mis sous presse, et il a paru en novembre de la même année. Cette remarquable célérité n'a pu être obtenue qu'aux dépens de la correction et de l'exactitude. Non seulement l'auteur n'a pas corrigé en général les fautes de la 1^{re} édition, mais il n'a pas profité de tous les travaux parus avant le sien et où il aurait pu puiser d'utiles améliorations; enfin des fautes d'impression assez nombreuses et quelquefois très graves déparent certains textes importants et ne sont pas relevées à l'*erratum*.

CH. ML.

9. — Nous avons reçu la 7^e édition des *Lettres choisies de Cicéron* de FR. HOFFMANN (*Ausgewählte Briefe von M. Tullius Cicero* erkl. v. FR. HOFFMANN; 1^{es} Bändchen, 7^e Aufl. besorgt v. E. STERNKOPF. Berlin, Weidmann, 1898. Prix : 3 mk.) et la 14^e édition des *Satires d'Horace* de G.-T.-A. KRÜGER (*Des Q. Horatius Flaccus Satiren*, 14^e Aufl. besorgt v. GUSTAV KRÜGER. Leipzig, Teubner, 1897. Prix : 1 mk. 80). Le succès qui a consacré ces deux livres classiques nous dispense d'en faire l'éloge. M. Sternkopf a soigneusement revu le travail de Fr. Hoffmann, il l'a enrichi surtout de notes historiques et a modifié en plusieurs points l'ordre chronologique d'après ses propres recherches et celles d'autres savants. — M. Gustave Krüger qui, depuis nombre d'années, ne cesse de tenir l'œuvre de son père au courant des progrès de la science, y a encore apporté de nouvelles améliorations. Les principales différences entre la 13^e et la 14^e édition sont indiquées dans la préface (p. XVI-XVII). Il ne manque assurément pas de bonnes éditions d'Horace, mais celle de Krüger nous paraît tout particulièrement digne d'être recommandée aux professeurs.

10. — *Ausgewählte Komödien des P. Terentius Afer*, erkl. v. KARL DZIATZKO. 1^{es} Bändchen : *Phormio*. 3^e Aufl. bearb. v. EDM. HAULER. Leipzig, Teubner, 1898. Prix : 2 mk. 40. — M. Dziatzko ayant dû renoncer, par suite de ses occupations, à publier lui-même la 3^e édition de son commentaire sur le *Phormion* de Térence, ce soin a été confié à M. Edm. Hauler, qui a rempli sa tâche avec autant de conscience que d'érudition. Il a eu à sa disposition de nouvelles collations du *Bembinus*, du *Victorianus* et de l'*Ambrosianus*, et il a utilisé les résultats des dernières recherches scientifiques. Dans la constitution du texte, il se montre généralement conservateur. L'introduction a été divisée en chapitres, et les notes critiques ont été toutes rejetées dans l'appendice. Le commentaire explicatif a été considérablement développé : aussi, tandis que la 1^{re} édition avait 108 pages et la seconde 142,

celle-ci n'en compte pas moins de 228. Les remarques ajoutées par M. H. sont instructives et intéressantes; mais l'ensemble est un peu touffu, et l'abondance même des explications, qui ne brillent pas toujours par la concision, rend l'étude du commentaire assez laborieuse. C'est le seul reproche qu'on puisse faire à cet excellent livre. Il convient d'ajouter qu'il n'est pas destiné aux élèves des gymnases, mais aux étudiants des universités, ce qui atténue l'inconvénient dont nous venons de parler.

11. — Les *Cassiodoriana* de M. TH. STANGL (Munich, 1898; tirage à part des *Blätter für das bayer. Gymnasialschulwesen*) renferment quantité de remarques savantes et judicieuses sur le texte de Cassiodore. Il y a beaucoup de profit à en tirer pour la critique verbale en général et pour l'histoire de la langue latine.

12. — Il existe en Belgique un bon nombre de professeurs et même d'étudiants qui ont eu la curiosité de s'initier quelque peu à la connaissance du grec moderne, et qui désireraient pouvoir pousser plus à fond cette étude, si attrayante en raison de la facilité qu'elle présente pour les hellénistes. Nous croyons rendre service à ces travailleurs en leur signalant l'existence d'une revue qui nous paraît bien faite à la fois pour les perfectionner dans l'étude du néo-grec et pour les tenir au courant du mouvement intellectuel de l'intéressant petit peuple hellénique. Cette revue, l'*Εθνική Αγωγή* (l'Éducation nationale), vient de commencer sa seconde année, et elle paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois. Elle a pour directeur M. Georges Drosinis, l'un des poètes les plus aimés de la Grèce moderne. L'abonnement annuel pour l'étranger coûte 8 francs, et 5 francs seulement pour les professeurs. Pour recevoir la Revue, il suffit d'envoyer le montant de cette somme à M. G. Drosinis, Directeur, 16, *ὁδὸς Παρθεναγωγείου*, à Athènes. Nous avons sous les yeux les deux premiers numéros de cette année. Ils renferment des poésies et des nouvelles d'une très estimable valeur littéraire, des études sur des questions nationales ou scientifiques (à noter une traduction du discours prononcé à la Sorbonne par M. A. Croiset sur " l'Esprit scientifique „), et toutes sortes de nouvelles et informations très intéressantes.

13. — L'esprit d'initiative de M. Georges Radet vient de s'affirmer par une nouvelle entreprise. Il publie comme fascicule I de la " Bibliothèque des Universités du Midi „ (Bordeaux, Féret), la Correspondance — enrichie de notes sobres et précises — d'Emmanuel Roux, qui fut de la première promotion de l'École française d'Athènes (1847-1849). Ces lettres jettent un jour instructif et souvent amusant sur les débuts d'une institution scientifique qui depuis a rendu d'éclatants services, et sur la vie athénienne d'il y a un demi-siècle. Une courte phrase fait allusion à un projet que la tourmente de 48 fit avorter et qui malheureusement n'a point encore été réalisé: la création à Athènes d'une section belge instituée le 5 août 1847 sur le papier. " Nous recevrons prochainement deux Belges, dit Roux (p. 30), qui seront soumis à notre Directeur, mais qui logeront où ils pourront, car notre école est pleine. „ L'un des deux jeunes gens désignés était, si nous ne nous trompons, M. Stecher, le vénérable doyen d'âge de la faculté de philosophie de Liège.

14. — Le second et dernier fascicule des *Éléments de paléographie* de M. Reusens contient un grand nombre d'intéressants facsimilés et d'utiles remarques sur les caractères spéciaux que présentent les manuscrits dans nos contrées au moyen âge. — Parmi les ouvrages relatifs aux sciences auxiliaires de l'histoire, signalons encore le très commode abrégé que M. Grotefend a fait paraître de son grand manuel de chronologie sous le titre : *Taschenbuch der Zeitrechnung* (Hanovre, 1898). On sait qu'au point de vue pratique la disposition adoptée par l'auteur pour les calendriers pascaux est bien préférable à celle qu'ont employée les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*. Le prix modique de l'ouvrage, 4 fr. 50, le met à la portée de toutes les bourses.

15. — La nouvelle édition de la loi salique de M. H. Geffcken n'a guère modifié le texte adopté par Behrend. Mais elle est pourvue d'un très riche commentaire qui la rendra précieuse à tous ceux qui désireront s'orienter vite et bien à travers les nombreuses controverses que soulève le plus ancien monument de droit franc. (*Lex salica zum Akademischen Gebrauche*, herausgegeben von H. Geffcken. Leipzig, Veit, 1898, 7 mk.).

16. — L'érudit qui connaît aujourd'hui le mieux l'époque des croisades, M. R. Röhricht, a eu l'idée excellente d'écrire sous une forme concise et sans appareil d'érudition, mais avec clarté et pittoresque, l'histoire des célèbres expéditions (*Geschichte der Kreuzzüge im Umriß*. Innsbruck, Wagner, 1898, 272 pp. in-8°. 5 fr.). Nous recommandons vivement cet excellent ouvrage aux professeurs d'histoire.

17. — M. Théodore Lindner vient de consacrer à la hanse teutonique un petit volume d'une illustration intéressante et d'une lecture agréable et qui, abstraction faite d'ouvrage vieillis, constitue le seul tableau d'ensemble que l'on possède de la fameuse association. (*Die deutsche Hanse. Ihre Geschichte und Bedeutung*. Leipzig, Hirt, 215 pp.).

18. — M. Georges Steinhausen, bibliothécaire de l'Université d'Iéna et éditeur de la *Zeitschrift für Kultur-Geschichte*, vient d'entreprendre la publication d'un grand recueil de lettres privées du moyen âge allemand. Le premier volume, pour lequel l'auteur a reçu un important subside de l'Académie des sciences de Berlin, comprend des lettres de princes, de nobles et de chevaliers. (*Deutsche Privatbriefe der Mittelalters*. Berlin, Gaertner, 15 mk.).

19. — A lire, extraite du tome IV (1898-1899) de la *Revue de l'Université de Bruxelles* (tiré à part de 27 pages), une fort instructive monographie sur l'*Étudiant au moyen âge*, due à M. Huisman, docteur en philosophie et avocat à Bruxelles. Il y a là, entre autres, des renseignements très curieux sur la marche des études, les épreuves académiques, les cérémonies et coutumes bizarres qui les accompagnaient ou les suivaient, des détails suggestifs sur les conditions matérielles d'existence des bacheliers, sur leurs mœurs au dedans et en dehors des cours, sur le budget d'un étudiant, et sur les privilèges de l'Université. C'est un résumé très bien présenté des travaux modernes sur l'histoire des études et des étudiants au moyen âge. A consulter dans le même recueil et du même auteur (*Chronique strasbour-*

geoise; tiré à part de 20 pages), des notes sur un séjour fait à l'Université de Strasbourg, où l'on pourra lire avec beaucoup de fruit ce qui y est dit des importants séminaires d'histoire dirigés par MM. Bresslau, Knapp et Varrentrapp. — F. MAGNETTE.

20. — M. Ch. Duvivier vient de faire paraître dans les publications de la Commission royale d'Histoire sous le titre d'*Actes et documents anciens intéressant la Belgique* (Bruxelles, Hayez, 1898, in-8°), une intéressante série de chartes inédites appartenant pour la plupart au XI^e et au XII^e siècle et provenant surtout d'abbayes du Hainaut et du Nord de la France.

Presque en même temps, M. Ed. Poncelet, conservateur des archives de l'État à Mons, a publié dans la même collection le *Livre des fiefs de l'Église de Liège sous Adolphe de La Marck*.

21. — Le petit article consacré à *La bataille de Courtrai* par M. de Vienne (*Revue des Questions Historiques*, octobre 1898) présente en une dizaine de pages presque tous les genres possibles de fautes contre la méthode historique. L'auteur veut "justifier" la fuite de l'arrière-garde française et il l'explique par la présence dans l'armée flamande d'un corps considérable de cavalerie qui aurait donné la chasse aux vaincus. Il est vrai que les sources ne nous parlent pas de cette cavalerie et que la plus importante d'entre elles nous apprend même qu'une dizaine de chevaliers seulement se trouvaient sous les ordres de Guillaume de Juliers. Mais le compte de Bruges de 1302 comprend d'importants paiements faits à des mercenaires étrangers, et ces mercenaires sont pour M. de Vienne les cavaliers en question. Il n'y a à cela qu'une petite difficulté : c'est que ces mercenaires ne figurent dans le compte qu'à partir d'une date postérieure à la bataille. Ils sont venus se mettre au service des Flamands après la victoire. M. de Vienne s'en serait sans doute aperçu s'il avait lu le texte même du compte. Mais, faute sans doute d'en pouvoir comprendre le texte flamand, il s'est contenté du résumé rapide de l'éditeur. *Traduttore traditore*.

22. — La croisade urbaniste de l'évêque de Norwich qui vint échouer au siège d'Ypres en 1383 fait le sujet d'une dissertation inaugurale de M. G. Skalweit : *Der Kreuzzug des Bischofs Heinrich von Norwich im Jahre 1383*. Königsberg, 1898. L'auteur a étudié consciencieusement son sujet, mais il est loin toutefois de posséder sur l'historiographie belge du XIV^e siècle des notions assez précises et assez étendues.

23. — Le chev. Edm. Marchal, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique, publie les tables des cinquante volumes composant la troisième série (1881-1895) des *Bulletins* de l'Académie royale de Belgique. Elles comprennent une table des matières, dans l'ordre alphabétique des sujets traités, une table des planches par ordre chronologique de publication, et une table alphabétique des auteurs. Le plan et l'exécution de cet utile travail sont très louables. — P. B.

24. — *Un poète néerlandais : Cats, sa vie et ses œuvres*, par G. De Rudder (Calais, impr. des Orphelins) est le titre d'une thèse doctorale de Nancy, qui

constitue une contribution aussi importante et aussi intéressante à la littérature néerlandaise que la thèse de l'abbé Looten sur Vondel.

25. — Signalons deux bonnes thèses doctorales hollandaises : *Prozabewerkingen van het Leven van Alexander den Groot in het Mnl.* par S. Hoogstra, et *Over de tooneelspelen van den Leidschen rederijker Jacob Duym*, par K. Poll.

26. — Les *Antinomies linguistiques* de V. Henry ont été traduites en néerlandais par Hesseling et Salverda de Grave (*Tegenstrijdigheden in de taalkunde*, Leyde, Van Doesburgh). — J. V.

27. — *Der Kunstwart, Halbmonatsschau über Dichtung, Theater, Musik, bildende und angewandte Künste*. Herausgeber F. AVENARIUS. Munich, G. Callwey. Prix d'abonnement par trimestre : 2,50 mk.

Nous croyons rendre service à ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à la vie littéraire dans les pays de langue allemande, en attirant leur attention sur la Revue *der Kunstwart*. Comme son titre l'indique, elle embrasse les différents domaines de l'art; elle fait cependant la part de beaucoup la plus large à la littérature. Parmi les articles qu'elle publie, mentionnons des essais sur des questions de théorie littéraire, des comptes rendus des œuvres récentes les plus marquantes dans les genres dramatique, lyrique et épique, des extraits assez étendus d'ouvrages qui méritent tout particulièrement de fixer l'attention, enfin des chroniques fort intéressantes des principales scènes allemandes : Vienne, Munich, Berlin, Dresde, etc. Le *Kunstwart* ne constitue pas une entreprise financière; c'est pourquoi il n'est ni directement ni indirectement un organe à réclames, il ne s'adresse qu'à une élite de lecteurs; il se distingue par la sincérité de ses appréciations, ce qui n'est pas un mince mérite, à en juger d'après les révélations piquantes qu'il fait de temps en temps sur les procédés employés par certains auteurs et éditeurs pour assurer le succès de leurs publications; il n'est inféodé à aucune école, à aucun système littéraire; par son absence de parti-pris, par sa compétence, il contribuera incontestablement à dégager les conceptions littéraires qui répondent à l'esprit et aux besoins de nos jours.

28. — *Gœthe von RICHARD M. MEYER. Preisgekrönte Arbeit mit drei Bildnissen. Zweite Auflage*. Berlin. Ernst Hoffmann et Co 1898. Prix : 7,20 mk. broché. — Le legs des archives de Gœthe que son dernier descendant a fait à la princesse de Saxe-Weimar a été un événement considérable pour l'histoire de la littérature allemande. Grâce à la générosité éclairée de cette princesse, une foule de documents nouveaux ont été mis depuis 1893 à la disposition de la science, qui en a profité pour porter en tous sens ses investigations sur la vie et les œuvres du grand poète. La conséquence en a été la publication de nombreux travaux, parmi lesquels il en est aussi qui sont destinés à mettre les résultats des récentes recherches à la portée du public lettré. Il y a lieu surtout de mentionner trois ouvrages d'ensemble, parus dans les quatre dernières années, et accueillis très favorablement à leur apparition par la presse compétente; ce sont les monographies sur Gœthe par Heinemann, Bielchowsky (première moitié), et R. Meyer. Cette

dernière a eu dans le courant de l'année 1898 une deuxième édition. Nous croyons devoir la mentionner à cause de son mérite exceptionnel. La nouvelle édition présente de nombreuses améliorations de détail, suggérées à l'auteur par les comptes rendus dont la première avait été l'objet. La monographie de Meyer passe pour la meilleure que nous ayons aujourd'hui. Très exacte dans la relation des faits, elle dénote en général une rare compréhension du génie si complexe de Goethe, une compétence spéciale pour la partie esthétique de son œuvre. Elle est de plus écrite dans un style bien approprié à la matière, sobre et pittoresque à la fois, ce qui en rend la lecture très attrayante. La réputation dont elle jouit est parfaitement méritée.

29. — *Deutsche Grammatik von JACOB GRIMM. Vierter Theil, neuer vermehrter Abdruck, besorgt durch G. ROETHE und E. SCHROEDER.* Gütersloh, 1898. 24 mk. — Vers la fin de 1898 a paru la seconde moitié du 4^me volume de la grammaire allemande de J. Grimm. La réimpression du grand ouvrage, commencée en 1870, est donc enfin achevée. Le dernier volume ne pourra manquer de trouver un accueil favorable auprès des germanistes. Il comprend la syntaxe. Celle-ci est la partie de l'œuvre de Grimm qui a été le moins entamée par les progrès de la science. La nouvelle édition est de beaucoup supérieure à la première, qui avait paru en 1837 et qui était restée la seule jusqu'ici. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, Grimm avait réuni beaucoup de nouveaux matériaux, consistant en une quantité prodigieuse d'exemples recueillis au cours de ses lectures, en pensées qui sont tantôt le produit de l'inspiration du moment, tantôt le résultat d'une réflexion plus ou moins prolongée sur une question déterminée. Ils ont été trouvés parmi les papiers de Grimm. Ils sont consignés soit dans des cahiers, soit sur des fiches isolées; ils n'étaient classés méthodiquement qu'en très minime partie. M. Roethe a eu le courage et la patience de les examiner d'une façon approfondie, pour les faire entrer aux places indiquées dans le corps de l'ouvrage. Grâce à ces ajoutes, la syntaxe comprend dans la nouvelle édition 1200 pages, alors que auparavant elle n'en avait que 960.

30. — *Grundzüge der deutschen Syntax nach ihrer geschichtlichen Entwicklung, dargestellt von O. ERDMANN. Zweite Abteilung. Die Formationen des Nomens (Genus, Numerus, Casus) von OTTO MENSING, Dr. Phil.* Stuttgart, 1898. Cotta'sche Buchhandlung, Nachfolger. 6,50 mk. — Jusqu'ici il n'existe pas pour l'allemand de syntaxe historique complète. Celle de J. Grimm, malgré sa grande étendue, ne traite que la proposition simple. M. O. Erdmann s'était proposé d'en publier une, conçue dans des proportions plus modestes. En 1887 il en fit paraître la première partie. C'était un travail d'un mérite réel, tout en n'étant pas exempt de certaines déficiences. Depuis cinquante ans les recherches des savants ont eu beaucoup plus pour objet la lexicographie que la syntaxe; certaines époques de l'histoire de la langue sont encore aujourd'hui incomplètement étudiées; rien d'étonnant donc que par suite de l'absence de recherches préparatoires suffisantes, M. Erdmann n'ait pas pu produire une œuvre parfaite. C'est pourtant ce que certains critiques avaient espéré de lui, et comme il n'avait pas répondu à leur attente, ils le prirent vivement à partie, ce dont

il fut tellement froissé qu'il renonça à continuer son travail. Sur son conseil, un de ses élèves, M. Mensing, s'en est chargé; ce qu'il vient de publier ne constitue pas l'achèvement de l'ouvrage, mais seulement à peu près le second tiers; les chapitres sur l'infinitif et la proposition composée restent encore à traiter. M. Mensing a en tout cas bien mérité de la science grammaticale; il a rendu service à ceux qui s'intéressent à l'étude de la syntaxe historique de l'allemand. Il a bien groupé la vaste matière qu'il avait à traiter, il donne pour chaque règle de nombreux exemples appartenant aux différentes époques de l'histoire de la langue, il fournit à chaque chapitre des renseignements bibliographiques à peu près complets. Si son travail présente certaines des défauts inhérents à celui de M. Erdmann, il n'y a pas à lui en faire un grief, elles étaient inévitables pour les raisons que nous avons indiquées. Nous souhaitons donc à l'auteur que ses efforts trouvent l'appréciation bienveillante qu'ils méritent et que celle-ci le décide à mener à bonne fin l'entreprise commencée par M. Erdmann et restée trop longtemps en souffrance. — A. B.

31. — M. F. Dietrich publie le deuxième volume de sa *Bibliographie der deutschen Zeitschriften-Litteratur*, donnant, par ordre alphabétique de matières, le relevé des articles contenus dans 399 revues et publications périodiques allemandes parues en 1897. C'est un instrument de travail indispensable dans toute bibliothèque scientifique. — P. B.

32. — M. J.-B. Kan donne, dans la 3^e livraison du tome VII du *Bulletin* de la Commission de l'histoire des églises wallonnes, un relevé des lettres inédites de Pierre Bayle conservées dans les bibliothèques de Leyde, d'Utrecht, de La Haye et de Paris, avec l'indication des dates et des correspondants. — P. B.

33. — Sous ce titre : *L'art d'écrire enseigné en vingt leçons*, l'auteur, A. ALBALAT, donne des conseils sur l'art d'écrire aux personnes qui, déjà cultivées et ayant de la lecture, ont besoin d'un guide qui les perfectionne. Paris, A. Colin; 3 fr. 50. Un de nos collaborateurs parlera plus longuement de cet ouvrage.

34. — Après l'ouvrage si remarqué : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, M. E. DEMOLINS en publie un autre : *L'Éducation Nouvelle*, exposant les bases sur lesquelles sera établie l'École des Roches (Normandie), qui s'ouvrira prochainement et représente un essai de transposition en France de l'internat anglais. Paris, Firmin-Didot; 3 fr. 50.

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Ont été nommés définitivement à leurs fonctions respectives :

MM. Crutzen (G.-J.), prof. agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, prof., à titre prov., d'histoire et de géographie à l'A. R. d'Anvers; de Chateaux (M.-E.-B.-J.) dispensé du diplôme légal par A. R. du 31 mai 1884, prof., à titre prov., de flamand, d'allemand, d'histoire et de géographie à l'A. R. d'Anvers; Ancion (C.), prof. agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, prof., à titre prov., de mathématiques à l'A. R. d'Ixelles; Dufloy (G.), docteur en philosophie et lettres, prof., à titre prov., d'allemand à l'A. R. d'Ixelles; Masoin (F.), docteur en philosophie et lettres, prof., à titre prov., de 5^e latine à l'A. R. de Verviers; Weisgerber (E.) dispensé du diplôme légal par A. R. du 19 septembre 1882, prof., à titre prov., d'allemand à l'A. R. de Verviers; Habets (A.), docteur en philosophie et lettres, prof., à titre prov., d'histoire et de géographie à l'A. R. de Hasselt; Bielen (J.-L.-A.) prof. agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, prof., à titre prov., de 7^e (humanités modernes), à l'A. R. d'Anvers; Van Beveren (V.-L.), prof. agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, prof., à titre prov., de sciences mathématiques, naturelles et commerciales, au même athénée; Ghuys (H.-C.-J.-J.-A.), prof. agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, surv. à titre prov., au même athénée; Naniot (A.-F.-J.), docteur en philosophie et lettres, second prof., à titre prov., de 7^e latine à l'A. R. de Verviers; Goemans (M.-A.-L.), docteur en philosophie et lettres, prof., à titre prov. de rhétorique latine à l'A. R. de Louvain; Cornet (O.), prof. agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, prof. à titre prov. de sciences naturelles à l'A. R. de Louvain; Liénard (A.-E.), prof. agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, prof. à titre prov. de mathématiques (section prof.) à l'A. R. de Mons; Tack (P.-L.), docteur en philosophie et lettres, prof. à titre prov. de flamand à l'A. R. de Huy; Schoofs (H.-J.-P.), prof. agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, prof. à titre prov. de rhétorique latine à l'A. R. de Tongres; Prim (C.), prof. agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, prof. à titre prov. de 2^e latine à l'A. R. de Tongres; Gøergen (H.)

dispensé de la condition du diplôme légal par arrêté royal du 29 février 1884, prof. à titre prov. d'anglais à l'A. R. de Namur; Schilgen (M.-L.-A.-F.-G.), gradué en lettres, ancien prof. au ci-devant collège communal de Charleroi, prof. à titre prov. d'allemand à l'A. R. de Chimay; Thonnart (V.-L.), docteur en sciences physiques et mathématiques, prof. à titre prov. de mathématiques (section prof.) à l'A. R. de Tournai; Molitor (L.-A.-P.-J.), prof. agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, prof. à titre prov. de 3^e latine à l'A. R. de Liège; Jacques (F.-F.), porteur des diplômes de capacité pour l'enseignement du dessin dans la section professionnelle et dans la section des humanités des athénées et collèges, prof. à titre prov. de dessin à l'A. R. d'Arlon; De Wolf (R.-P.-H.-L.), docteur en philosophie et lettres, prof. à titre prov. de flamand à l'A. R. de Namur; Defourny (J.-A.), prof. agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, régent de latin à titre prov. à la section latine annexée à l'école moyenne de l'État, pour garçons, à Thuin; Meyer (R.-G.), docteur en philosophie et lettres, prof. à titre prov. de 2^e latine à l'A. R. de Hasselt.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE. — FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES.

INSTITUTION DE COURS LIBRES DE LANGUES MODERNES

Par arrêté ministériel du 6 décembre 1898, des cours libres de langues modernes, notamment de flamand, d'allemand, d'anglais, d'arabe et de persan, ont été institués dans la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège.

Ces cours seront accessibles à toutes les personnes qui s'y feront inscrire, sous la réserve d'avoir été portés préalablement au rôle des étudiants de l'université.

Ont été agréés pour faire, dans la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège : Le cours libre de langue arabe, M. Chauvin (Victor), prof. ordinaire; le cours libre de langue persane, M. Orsolle (E.-J.), docteur en droit.

Par arrêté royal du 21 décembre 1898, il est institué, dans la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, un cours facultatif d'exercices pratiques sur les institutions politiques du moyen âge et des temps modernes.

Ces exercices sont placés dans les attributions de M. Delescluse (Alph.), titulaire du cours théorique auquel ils se rapportent.

BOURSES DE VOYAGES. — CONCOURS DE 1898. — RÉSULTATS

Les docteurs en philosophie et lettres ayant subi avec succès les épreuves du concours, ont été classés dans l'ordre suivant : 1^o M. Demoulin (Hubert), de Verviers, reçu docteur par la faculté de l'université de Liège; 2^o M. Huisman (Michel), de Schaerbeek, reçu docteur par la faculté de l'université de Bruxelles; 3^o M. Liégeois (Camille), de Battice, reçu docteur par la faculté de l'université de Louvain; 4^o M. Witmeur (Emile), de Jupille, reçu docteur par la faculté de l'université de Liège.

UNIVERSITÉ DE GAND. — PERSONNEL ENSEIGNANT

Par arrêté royal du 31 janvier 1899, M. Van Ortroy (F.), capitaine commandant de cavalerie retraité, est chargé de faire, dans la faculté de philosophie et lettres, en remplacement de M. le prof. De Ceuleneer, les cours de géographie et histoire de la géographie et d'exercices pratiques sur la géographie.

NOUVELLES ET INFORMATIONS

M. Dusoleil, professeur de langues germaniques à l'athénée d'Ath, passe en la même qualité à l'athénée de Liège.

M. Langhor, régent de langues germaniques à Rœulx, docteur en philologie germanique, est nommé professeur à l'athénée d'Ath.

M. Mallinger, surveillant à l'athénée d'Anvers, permute avec M. Stassart, surveillant à l'athénée de Tongres.

NÉCROLOGIE

Le 29 janvier 1899 est décédé à Leide M. Robert Fruin, le chef de l'école historique hollandaise.

M. Fruin a enseigné l'histoire nationale à l'université de Leide de 1860 à 1894 et a formé de nombreux élèves qui occupent actuellement les chaires d'histoire dans les universités et dans les gymnases hollandais, ou dirigent les dépôts d'archives. Son influence scientifique a été considérable. Ses cours étaient admirables; mais, par suite de scrupules excessifs, M. Fruin n'a jamais consenti à les publier ni à permettre à ses élèves d'en faire paraître la sténographie. Son beau livre sur la période très embrouillée du XVI^e siècle qui suit l'assassinat du Taciturne (*Twintig jaren uit den tachtigjarigen oorlog*), lui avaient ouvert les portes de l'université de Leyde; cet ouvrage a eu quatre éditions depuis 1857. M. Fruin n'avait pu se résoudre à publier d'autre grand ouvrage, mais on lui doit environ 250 dissertations qui, presque toutes, ont apporté quelque découverte ou quelque rectification importante.

M. Fruin venait de dépasser sa 75^e année. Dans la livraison de décembre de la grande revue *De Gids* il avait écrit un article fort remarqué sur Marnix dans l'intimité et il préparait, en collaboration avec un de ses élèves, une édition de Philippus à Leydis. Malgré son grand âge, sa mort est une perte irréparable pour la science, car M. Fruin avait conservé toute sa verve. La largeur de ses vues, son impartialité admirable et son érudition prodigieuse en ont fait un professeur modèle.

PÉRIODIQUES

Analecta Bollandiana, t. XVII, fasc. 4. — Hirschmann, *Calendaria Eystettensia*. — A. Olivieri, *De inventione crucis libellus*. — L. Duchesne, *A propos du martyrologe hiéronymien*. — Le Ménologe de Métaphraste. — Note sur le Typicon de Bova. — Le Prédicateur Vimon. — Bulletin des publications hagiographiques.

Byzantinische Zeitschrift, t. VIII (1899), 1^{er} Heft. — Der philosoph Joseph (M. Treu). — Zu Kedrenos (Lambros). — *Βυζαντινὰ Ἀνάλεκτα* (Papadopoulos-Kerameus). — The Chronology of Theophanes 607-775 (Brooks). — Une loi monastique de S^t Platon (Pargoire). — Byzantinische Inschriften (Papageorgiu). — Zu den spätgriechischen Inschriften Siciliens (Preger). — *Βυζαντινῆς ἐκκλησιαστικῆς μουσικῆς ἐγχειρίδια* (Papadopoulos-Kerameus). — Étude de musique byzantine (Thibaut). — Zwei mittellgriechische Tiernamen (Hesseling). — Ueber einige vulgärgriechische anatomische Termini (Thumb). — *Βάλλω μετάνοιαν* (Krumbacher). — *Κακὴν κακῶς* (Nestle). — Die Verbannung des Photios (Boll).

Revue des Humanités en Belgique, n^o 3 (janvier 1899). — L. Guillaume, *Trois proses d'Adam de Saint-Victor*. — J. Keelhoff, *Du participe et du style grecs*. — L. Blin, *A travers les classiques*. — L. Delvaux, *Quelques mots à propos de l'analyse logique*. — V. Wittmann, *L'autorité morale dans l'enseignement secondaire*. — J. Chevalier, *Un coin peu exploré de l'analyse littéraire*. — J. Fleuriaux, *L'enseignement de la grammaire*.

Revue de l'Université de Bruxelles, 4^e année, n^o 4. — Henri Rolin, *La vie et la philosophie de Thomas Carlyle*. — Bibliographie : Maxime Kowalewsky, *Le régime économique de la Russie*, par Paul Errera. — G. M. Ferrari, *Disciplina scolastica educativa*, par P. E.

Revue des Universités du Midi, t. IV, octobre-décembre 1898. — A. Benoist, *Auguste Couat*. — A. Fontrier, *Notes sur la géographie ancienne de l'Ionie*. — H. de la Ville de Mirmont, *La date du 1^{er} livre des Épîtres d'Horace*. — P. Imbart de la Tour, *La polémique religieuse à l'époque de Grégoire VII*. — Bulletin hispanique : M. F. Lopez, *Les tombes de Carmona*. L. Bordès, *Cervantes*.

Neue Jahrbücher für das Klassische Altertum, Geschichte und deutsche Litteratur und für Pädagogik. 1898, 10^{tes} Heft. — I. H.

Peter, Rhetorik und Poesie im Klassischen Altertum. — Noack, zur Entwicklung griechischer Baukunst. — Vogel, Ueber das Vorspiel auf dem Theater zu Goethes Faust. — Lorentz, E. Geibel als politischer Dichter. — II. W. Rüdiger, P. A. Bargaeus. — R. Wagner, Neue Hilfsmittel für den Klassischen Anschauungsunterricht. — M. Schneidewin, Etwas über Geist und Art der alten Philologie. — Hornemann, Die Vereinfachung des Elementarunterrichts im Lateinischen. — Dörwald, Zur Behandlung von Schillers idealen Lyrik im Unterricht.

1899, 1^{er} Heft. — I. Lammert, Die geschichtliche Entwicklung der griechischen Taktik. — F. Blass, Neuestes aus Oxyrhynchos (Aristoxenos, Alkman [?], Sappho). — Rossbach, Griechische und römische Bildnisse. — Mogk, Deutsche Volkskunde. — Anzeigen und Mittheilungen. — II. Wernicke, Die Organisation des höheren Schulwesens in Preussen. — Fabian, Die Errichtung eines Alumnats an der Zwickauer Schule (1544). — Biese, Die Aufgaben der Litteraturgeschichte. — Hünlich, Die Einführung der Kraftlinien in den Physikunterricht der Gymnasien. — Weinberg, Die Gesundheitspflege beim Mittelschulunterrichte. — Anzeigen und Mittheilungen.

Zeitschrift für das Gymnasialwesen, 1898, November. — Gross, Eine Verwendung von französischen Schriften, die auf deutsche Litteratur Bezug nehmen, in dem deutschen Unterrichte in der Prima. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des Philologischen Vereins zu Berlin.

Dezember. — Skworzow, Die organische Krankheit des gegenwärtigen Gymnasiums. — Litterarische Berichte. — Jahresber. d. philol. Vereins.

Rivista di filologia e d'istruzione classica, Ann. XXVII, fasc. 1, jan. 1899. — Pascal, Quaestionum Ennianarum particula IV. — C. O. Zuretti, Sul primo viaggio di Platone in Sicilia. — D. Bassi, Il nunzio nella tragedia greca. — A. Cima, Nota ad un passo di T. Livio IX, 16, 16. — Sabbadini, Virgilio e Vergilio. — L. Valmaggi, Ennio e Ausonio. — Gius. Fraccaroli, Il primo volume dei papiri d'Oxirincio.

COMPTES RENDUS.

ARISTOTELIS *Parva naturalia*, recogn. G. BIEHL. Leipzig, Teubner, 1898. xvii-168 pp. (Bibl. Teubn.). " Texte sagement constitué. ", My, Rev. crit., 1898, n° 51.

ARISTOTELIS *πολιτεία Ἀθηναίων* tertium edid. G. KAIBEL et U. DE WILAMOWITZ-MOELLENDORF, Berlin, 1898. " L'édition montre le chemin considérable parcouru depuis sept ans. ", Zuretti, Riv. di filol., 1899.

BACCHYLIDIS *carmina* ed. F. BLASS. Leipzig. Teubner, 1898. lxxv-200 pp. (Bibl. Teubn.). — *Le Odi ed i frammenti di Bacch.*, a cura di N. FESTA. Florence, Barbèra, 1898. xxxix-175 pp. — *Les poèmes de Bacch.*, trad. p. A. M. DESROUSSEAUX. Paris, Hachette, 1898. viii-124 pp. — *Poèmes choisis de Bacch.*, trad. p. E. D'EICHTAL et Th. REINACH. Paris, Leroux, 1898, viii-85 pp. in-4°. — *Bacchilide*, par G. M. COLUMBA, " L'éd. de Blass est un excellent instrument de travail. La traduction de Festa contentera les juges les plus difficiles. Celle de Desrousseaux, satisfaisante dans son ensemble, offre prise

à la critique. La trad. en vers de d'Eichthal et Reinach est remarquable, ainsi que les notices et les illustrations qui l'accompagnent ; le texte grec présente d'heureuses corrections. L'article de Columba est une leçon d'ouverture d'un cours sur Bacchylide. „ My, Rev. crit., 1898, n° 53. — Cf. Museum, VI, n° 12.

O. BEHAGHEL. *Die Syntax des Heliand*. Vienne, Tempsky, et Leipzig, Freytag. xxvi-382 pp. in-8°. 18 mk. " Inventaire précis et minutieux. „ V. Henry, Rev. crit., 1898, n° 49.

GUST. BILLETTER. *Geschichte des Zinsfusses im griechisch-römischen Altertum bis auf Justinian*. Leipzig, Teubner, 1898. 12 mk. " D'une grande importance pour l'histoire économique de l'antiquité ; se distingue par la clarté, par l'exactitude et par une saine critique. „ A. H. G. P. Van den Es, Museum, VI, n° 12.

BOSSUET. *Extraits des œuvres diverses*, par G. LANSON, Paris, Delagrave, 1899. 693 pp. " Œuvre de goût, d'aimable et sérieuse critique. „ G. Haust, Bull. bibl. de la Revue des humanités en Belgique, 1899, p. 96.

C. P. BURGER. *Der Kampf zwischen Rom und Samnium*. Amsterdam, Müller, 1898. 1 fl. 25. " Très recommandable ; jette beaucoup de lumière sur cet épisode important de l'histoire romaine. " J. M. J. Valeton, Museum, VI, n° 12.

R. CAGNAT. *Cours d'épigraphie latine*. 3° éd. Paris, Fontemoing, 1898. xvii-469 pp. in-8°. " Cette 3° éd. d'un livre dont l'éloge n'est plus à faire, a été corrigée et augmentée. „ E. Ferrero, Bollett. di filol. class., V, n° 7.

L. W. CART. *Précis d'histoire de la littérature allemande*. Paris, Klincksieck, 1898. 467 pp. in-12. 5 fr. " Manuel utile, mais encombré de détails et non sans quelque sécheresse. " E. H. Bloch, Rev. crit., 1898, n° 53.

A. CARTAULT. *La flexion dans Lucrèce*. Paris, Alcan, 1898. 122 pp. in-8°. " Recherches exactes ; résultats intéressants. „ P. Lejay, Rev. crit., 1898, n° 51.

P. CAUER. *Grammatica militans*. Erfahrungen und Wünsche im Gebiete des lateinischen und griechischen Unterrichts. Berlin, Weidmann, 1898, 6 mk. 50. " On peut rendre l'étude de la syntaxe extrêmement utile et attrayante sans y introduire autant d'explications historiques que Cauer le voudrait. „ Weissenfels, Wochenschr. für Klass. Philol., 1899, n° 3.

Epistolae imperatorum, pontificum, aliorum (Avellana collectio), rec. O. GUENTHER, Pars II. Vienne, Tempsky, et Leipzig, Freytag, 1898. 14 mk. 20. (Corpus script. eccles. latin.). " Ce volume témoigne du même soin et de la même compétence que la 1^{re} partie (1895). „ P. Lejay, Rev. crit., 1898, n° 49.

EURIPIDIS *fabulae*, ed. R. PRINZ et N. WECKLEIN. Vol. I, part. V-VII (*Electra*, *Ion*, *Helena*, *Cyclops*) ; vol. II, pars I (*Iphigenia Taurica*) ; ed. N. WECKLEIN. Leipzig, Teubner, 1898. " Cette continuation de l'édition critique de R. Prinz sera accueillie avec joie par le public savant. „ Alb. Martin, Rev. crit., 1898, n° 53.

AUGUSTIN FILON. *Mérimée*. Paris, Hachette, 1898. 177 pp. in-12. " Abrégé substantiel ; grande indépendance de jugement. „ Raoul Rosières. Rev. crit., 1899, n° 1-2.

JULII FIRMICI MATERNI *Matheseos libri VIII*, ed. W. KROLL et F. SKUTSCH.

Libri I-IV. Leipzig, Teubner, 1897. 4 mk. " Voici enfin un texte lisible de Firmicus. Mais dans une pareille " écurie d'Augias ", il reste naturellement encore beaucoup à émender. ", Némethy, Wochenschr. für Klass. Philol., 1899, n° 2.

ALFR. FOUILLÉE. *Les études classiques et la démocratie*. Paris, Colin, 1898. vii-251 pp. in-8°. 3 fr. 50. " L'auteur soutient avec raison que l'enseignement moderne doit avoir un caractère absolument différent de l'enseignement classique, et que ces deux enseignements doivent conduire à des carrières différentes. ", Salomon Reinach, Rev. crit., 1899, n° 3. — Cf. L. Valmaggi, Bollett. di filol. class., 1899, n° 1.

HAIGH, *The tragic drama of the greeks*. Oxford, 1896. 499 pp. " Manuel excellent pour servir d'introduction en cette matière. ", Fraccaroli, Riv. di filol., 1899.

O. HARNACK. *Schiller*. Berlin, Hofmann. 4 mk. 80. " Excellent. Quelques points sont sujets à objection. ", E. F. Kossmann, Museum, VI, n° 11.

Histoire de la langue et de la littérature françaises, publiée sous la direction de L. PETIT DE JULLEVILLE. Tome VI : Dix-huitième siècle. Paris, Colin, 1898. 900 pp. gr. in-8°. Analyse par E. Bourciez, Rev. crit., 1899, n° 1-2.

O. L. JIRICZEK. *Deutsche Heldensagen*, I. Strasbourg, Trübner, 1898. 8 mk. " D'une grande valeur scientifique. ", R. C. Boer, Museum. VI, n° 11.

J. J. JUSSELAND. *Shakespeare en France sous l'ancien régime*. Paris, Colin, 1898. 389 pp. " D'un sujet un peu mince l'auteur a tiré un volume des plus captivants. ", Casimir Stryenski, Rev. crit. 1899, n° 3.

FR. KLUGE. *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*. 6^{te} Aufl., 1-5 Lieferung. Strasbourg, Trübner, 1898, 1 mk. " Rendra des services même à la philologie classique. ", Schrader, Wochenschr. für Klass. Philol., 1899, n° 1.

L. CAELI FIRMIANI *LACTANTI opera omnia*, rec. S. BRANDT et G. LAUBMANN. Partis II fasc. II. Vienne, Tempsky, et Leipzig, Freytag, 1897. (Corp. script. eccl. lat.). — LUCII CAECILII *liber ... de Mortibus persecutorum vulgo Lactantio tributus*, ed. S. BRANDT. Vienne et Leipzig, iv-50 pp. in-18. — S. BRANDT. *Ueber die Entstehungsverhältnisse der Prosaschriften des Lactantius und des Buches de Mortibus persecutorum*. Vienne, 1891. 158 pp. in-8° (Sitzber. der Akad. der Wissensch. in Wien).

" L'édition de Lactance ne mérite que des éloges. La partie principale du mémoire de Br. est consacrée à démontrer que le *De mortibus persecutorum* n'est pas de Lactance : la question ne paraît pas entièrement résolue. ", P. Lejay, Rev. crit., 1898, n° 51.

G. LANSON. *Corneille*. Paris, Hachette, 1898. 206 pp. in-12. " C'est moins une notice sur la vie et les œuvres de Corneille qu'une suite de dissertations sur son génie. ", Raoul Rosières, Rev. crit., 1899, n° 3.

PH. E. LEGRAND. *Quo animo Graeci ... divinationem adhibuerint*. Paris, Fontemoing, 1898. 97 pp. " Excellent guide pour l'étude d'un sujet vaste et difficile. ", C. O. Zuretti, Bollett. di filol. class., V, n° 7.

PH. E. LEGRAND. *Étude sur Théocrite*. Paris, Fontemoing, 1898. iii-442 pp. " Travail très complet, plein de science et de goût; l'auteur est pro-

fondement versé dans la littérature grecque et possède de rares connaissances bibliographiques. „ C. O. Zuretti, Bollett. di filol. class., V, n° 7.

W. M. LINDSAY, traduit par J. P. WALTZING. *Introduction à la critique des textes latins*. Paris, Klincksieck. 2 fr. 50. " Excellent „ A. Roegiers, Bull. bibl. de la Revue des Humanités en Belgique, 1899, p. 85.

CL. LINDSKOG. *Beiträge zur Geschichte der Satzstellung im Latein*. Lund, Moeller, 1896. 66 pp. in-4°. " Vaut surtout par les remarques de détail. „ Paul Lejay, Rev. crit., 1899, n° 1-2.

TITI LIVII *ab urbe condita libri XXI-XXIII*, met aantekeningen enz., door J. M. A. VAN OFFEN. 2° druk. Kerkrade, Alberts, 1898. 2 fl. 25. " Cette 2° édition renferme des améliorations. „ B. H. Steringa Kuiper, Museum, VI, n° 11.

LOUIS MAIGRON. *Le roman historique à l'époque romantique. Essai sur l'influence de Walter Scott*. Paris, Hachette, 1898. 444 pp. in-8°. " Livre plein d'érudition, mais la théorie développée par l'auteur sur l'évolution du roman en France est contestable. „ Raoul Rosières, Rev. crit., 1898, n° 51.

E. MABIN. *Les moines de Constantinople, depuis la fondation de la ville jusqu'à la mort de Photius*. Paris, Lecoffre, 1897. 546 pp. " Livre agréablement écrit, mais qui offre de graves défauts de méthode. „ Ch. Diehl, Byzant. Zeitschr., VIII, p. 193.

M. MARION. *La Bretagne et le duc d'Aiguillon*. Paris, Fontemoing, 1898. vi-624 pp. in-8°. " Malgré sa grande érudition, l'auteur ne réussit pas à réhabiliter le duc d'Aiguillon. „ R[euss], Rev. crit., 1898, n° 51.

R. DE MAULDE LA CLAVIÈRE. *Les femmes de la Renaissance*. Paris, Perrin, 1898. 717 pp. in-8°. " Œuvre d'un boulevardier qui appelle l'érudition à son aide pour savoir ce qu'a été une " femme charmante „ au XVI^e siècle. „ H. Hauser, Rev. critique, 1899, n° 5.

AUGUST MOMMSEN. *Feste der Stadt Athen im Altertum*. Leipzig, Teubner, 1898. 16 mk. " Remaniement de l'*Héortologie athénienne*, mais remaniement si complet qu'il constitue vraiment un livre nouveau. Non seulement ce nouveau livre est mis au courant et s'est enrichi des progrès et des découvertes de la science, mais pour la méthode et pour la clarté de l'exposition, il marque un progrès sérieux sur l'œuvre primitive. „ Alb. Martin, Rev. crit., 1899, n° 4. — Cf. A. H. G. P. Van den Ea, Museum, VI, n° 11.

H. MORE. *Geschichte der neuern französischen Litteratur (XVI-XIX Jahrhundert)*, 1. Strasbourg, Trübner, 1898. x-246 pp. in-8°. " Beaucoup de clarté et de science. Il y aurait plus à élaguer qu'à ajouter. Excellente bibliographie. „ Paul Gautier, Rev. crit., 1898, n° 49.

H. MULLER. *Les origines de la Compagnie de Jésus. Ignace et Lainez*. Paris, Fischbacher, 1898. vi-329 pp. in-18. " Démontre l'étroite ressemblance entre une bonne partie des constitutions de S. Ignace et les règlements des grandes associations et confréries religieuses musulmanes du nord de l'Afrique. „ R[euss], Rev. crit. 1898, n° 51.

MAX MÜLLER. *Nouvelles études de mythologie*, traduit p. L. Job. Paris, Alcan, 1898. x-651 pp. in-8°. 12 fr. 50. " L'auteur défend sa théorie avec une chaleur de conviction et une verve de style qui soutiennent d'un bout à

l'autre l'attention du lecteur. , A. Pommier, Rev. crit., 1898, n° 58. — Cf. G(oblet) d'A(lviella), Rev. de l'université de Bruxelles, 4^e année, n° 3.

PLATONS *Phaidon, uit het Grieksch*, door H. VAN HERWERDEN. Amsterdam, van Looy [1898]. 0 fl. 40. " Bonne traduction, mais qui ne rend pas toujours la vivacité et la couleur de l'original. , E. B. Koster, Museum, VI, n° 12.

R. REUSS. *L'Alsace au dix-septième siècle*. I. Paris, Bouillon, 1897. xxxvi-735 pages in-8°. " Aussi complet qu'objectif. , G. Pariset, Rev. crit., 1898, n° 50.

O. ROESSLER. *Kaiserin Mathilde, Mutter Heinrich's von Anjou und das Zeitalter der Anarchie in England*. Berlin, Ebering, 1897. xiii-448 pp. in-8°. " Travail très complet, mais l'auteur voit trop souvent dans ses sources beaucoup plus qu'elles ne contiennent. , Reuss), Rev. crit., 1898, n° 51.

C. SALLUSTI *Bellum Catilinae, bellum Jugurthinum, orationes et epistulae ex historiis excerptae*. Für den Schulgebrauch erklärt von Th. Opitz, 3^{tes} Heft, die Reden und Briefe aus den Historien. Leipzig, Teubner, 1897. 45 pf. " Commentaire soigné et approfondi, mettant les étudiants à même de traduire le texte chez eux. , Wolff, Wochenschr. für Klass. Philol., 1899, n° 3.

R. VON SCALA. *Die Staatsverträge des Altertums*, I. Leipzig, Teubner, 1898, xvi-226 pp. in-8°. " Recueil des plus importants. , C. O. Zuretti, Bollett. di filol. class., V, n° 7.

SCHINDLER-STEINER. *Lateinische Schulgrammatik*. Vienne et Prague, Tempsky, 1898. " Ouvrage en général fort clair, d'une science bien informée et sûre, et qui renferme tout l'essentiel. Mais la syntaxe est présentée sous une forme trop scientifique et trop abstraite. , L. Job, Rev. crit., 1899, n° 4.

O. SEECK. *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, t. I, 2^e édition. Berlin, 1897. 607 pp. " Puissante synthèse d'études érudites. , Costanzi Riv. di filol., 1899.

PAUL STENGEL. *Die griechischen Kultusaltertümer*. 2^e éd. Munich, Beck, 1898. viii-228 pp. gr. in-8 (= Tome V, 5^e partie du Manuel d'Iwan Müller). " Édition soigneusement révisée et sensiblement augmentée d'un ouvrage des plus utiles. Malheureusement l'auteur néglige les travaux des savants français. , Alb. Martin, Rev. crit., 1899, n° 4.

ALFRED STERN. *Geschichte Europas seit den Verträgen von 1815*. II. Berlin, Hertz, 1897. xvi-572 pp. in-8°. " Excellente histoire politique et diplomatique : c'est un Gervinus condensé et rectifié, plus substantiel et plus scientifique. , Ch. Seignobos, Rev. crit., 1899, n° 1-2.

VICTOR TERRET. *Homère. Étude historique et critique*. Paris, Fontemoing, 1898. xi-640 pp. in-8°. " L'auteur, qui connaît bien son sujet et l'a étudié avec amour, croit à la personnalité d'Homère et à l'absolue authenticité de ses deux poèmes. Il s'appuie sur des raisons internes et fait bon marché des arguments strictement philologiques. , Attilio Levi, Bollett. di filol. class., V, n° 8.

J. TEXTE *Études de littérature européenne*. Paris, Colin, 1898. 304 pp.

" Sujets nouveaux ou habilement renouvelés. " Cas. Stryienski, *Rev. crit.*, 1899, n° 5.

O. WASER. *Charon, Charun, Charos*. Berlin, Weidmann, 1898. 158 pp. in-8°. " Marque très exactement l'état des questions et témoigne d'une connaissance fort étendue des monuments figurés. " S. R(einach), *Rev. crit.*, 1899, n° 4.

C. WESSELY. *Schrifttafeln zur älteren Lateinischen Palaeographie*. Leipzig, Avenarius, 1898. 8 mk. " Utile pour l'étude de la paléographie, notamment en ce qui concerne la cursive romaine. " P. C. Molhuysen, *Museum*, VI, n° 12.

XENOPHONTIS *de re publica Atheniensium qui inscribitur libellus*, rec. ERN. KALINKA. Vienne, Hölder, 1898. 51 pp. in-8°. " Édition soignée. " Alb. Martin, *Rev. crit.*, 1899, n° 3.

J. BIDEZ et L. PARMENTIER. *Un séjour à Patmos*. Gaud, 1898. 50 pp. in-12. 2 fr. " Présente un intérêt véritable. " Ad. De Ceuleneer, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1898, n° 10.

TH. BISCHOFF. *L. Tieck als Dramaturg*. " Excellente contribution à l'histoire du drame allemand. " *Magazin für Literatur*. 12 mars 1898. — " Beaucoup de points mis en lumière nouvelle. Réfutation justifiée mais parfois exagérée des attaques contre Tieck. " *Literarisches Centralblatt*, 31 juillet 1898.

J. CAPART. *Notes sur les origines de l'Égypte d'après les fouilles récentes*. Bruxelles, Viselé, 1898, 39 pp. in-8°. (Extr. de la *Rev. de l'Univ. de Bruxelles*). " Résume les doctrines courantes en égyptologie avec beaucoup de netteté, de critique et de science bibliographique. " G. Maspero, *Rev. crit.*, 1898, n° 52.

Catalogus codicum astrologicorum Graecorum. Codices Florentinos descripsit A. OLIVIERI. *Accedunt fragmenta selecta primum edita ab* F. BOLL, F. CUMONT, GUIL. KROLL, A. OLIVIERI. Bruxelles, Lamertin, 1898. 182 pp. in-8°. " Important. " W. Kroll, *Berliner Phil. Wochensch.*, 1899, n° 4.

Correspondance inédite de Loeus, abbé d'Eversham, publiée par A. ROERSCH. Gand, Siffer, 1898, 171 pp. in-12. 2 fr. " Bonne contribution à l'histoire de l'humanisme en Belgique. L'introduction aurait pu être plus complète et plus précise. L'éditeur a été trop sobre de notes et d'indications biographiques sur les principaux correspondants de Loeus. " Ad. De Ceuleneer, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1898, n° 10. — " Tire d'un injuste oubli une célébrité nationale. " J. Fleuriaux, *Bull. bibliogr. de la Revue des Humanités en Belgique*, 1899, p. 85.

FR. CUMONT. *Les Actes de S. Dasius*, Bruxelles, 1897. (Extrait des *Analecta Bollandiana*, t. XVI.) " Cette publication mérite notre reconnaissance. " Ad. Hilgenfeld, *Berliner Philolog. Wochensch.*, 1899, n° 4.

L. DE LA VALLÉE POUSSIN. *Bouddhisme. Études et matériaux. Adikarma-pradīpa Bodhicaryāvatāratikā*. Londres, Luzac, 1898. iv-417 pp. in-4°. " Cette publication dénote chez l'auteur non seulement de vastes lectures, mais encore un esprit assez puissant pour synthétiser ses connaissances. " A. Lepitre, *Muséon*, XVII, n° 5.

P. DE MONT. *Inleiding tot de poësie. Schets van een moderne poëtiëk.* Groningue, Wolters, 1898. 2 fl. 90. " Œuvre de dilettante, qui appelle de sérieuses réserves, mais qu'un professeur habile et prudent pourrait employer avec profit dans les classes supérieures. ", C. Lecoutere, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1899, n° 1.

G. DES MAREZ. *Étude sur la propriété foncière dans les villes du moyen âge et spécialement en Flandre.* Gand, Engelcke, 1898, xxv-393 pp. in-8°. (Recueil des travaux publiés par la faculté de philosophie de l'Université de Gand, n° 20). " Les critiques s'accordent à louer également la méthode, les résultats et la richesse d'information de cet ouvrage. ", M. Prou, *Le Moyen âge*, juillet-août, 1898; E. Castelot, *Journal des Économistes*, octobre. 1898; H. Pirenne, *Archives belges*, n° 1; Maitland, *English historical review*, janvier 1899.

FONSNY et WAUCOMONT. *Leçons de critique littéraire*, Namur, Wesmael-Charlier, 1898. 2 fr. " Les auteurs ont négligé le côté moral; ils ont eu tort d'insérer certains morceaux médiocres, et ils n'ont pas attaché assez d'importance à la biographie des écrivains; mais ils ont en général fait preuve de goût dans le choix des extraits. ", J. Fleuriaux, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1898, n° 9.

P. FREDERICQ. *Corpus documentorum inquisitionis haereticæ pravitatis neerlandicæ*, II. La Haye, Nijhoff, 1896. xxii-411 pp. in-9°. " Complément de grande valeur au premier volume de cet important ouvrage. ", P. L. M[uller], *Historische Zeitschrift*, t. LXXXII, p. 148.

A. GAILLARD, *Le Conseil de Brabant*, I. Bruxelles, Lebègue, 1898, 492 pp. in-4°. " Grande richesse d'informations, mais mise en œuvre insuffisante. ", A. Delescluse, *Archives belges*, n° 1.

G. HECQ. *Jaques Bretex ou Bretiaus, Le Tournoi de Chauvency*. Mons, Dequesne-Masquillier, 1898, in-8°. (Société des bibliophiles belges, n° 31). " En dépit du zèle de l'auteur, l'édition est très défectueuse et faite suivant un système absolument anti-scientifique. ", Ch. Martens, *Arch. belges*, n° 1.

M. HUISMAN. *L'étudiant au moyen âge*. (Revue de l'Université de Bruxelles, IV). Bruxelles, 1898, in-8°. " Agréable exposé de la question. ", *Literarisches Centralblatt*, 1899, n° 5.

Inventaire archéologique de Gand. Catalogue descriptif et illustré des monuments, œuvres d'art et documents antérieurs à 1830, publié par la Société d'Histoire et d'archéologie de Gand. Gand, Heins, depuis 1897, in-4°. " Plan très ingénieux et contenu très intéressant. ", F. Funck-Brentano, *Revue des Études Historiques*, 1 février 1899.

G. KURTH. *Les origines de la civilisation moderne*, 4^e éd. Paris, Retaux, 2 vol. in-8°. 8 fr. " La 4^e éd. de ce beau livre a été mise au courant avec grand soin des plus récents progrès de la science et des accroissements quotidiens de la bibliographie. ", J.-P. W(altzing), Bull. bibliogr. du Musée belge, 1899, n° 1.

H. LOGEMAN. *Faustus-Notes*. Gand, Engelcke, 1898. (Recueil de travaux publiés par la Faculté de phil. et lettres de l'Univ. de Gand). " Critique judicieuse et circonspecte. Cet intéressant travail fait souhaiter que l'auteur publie bientôt une édition du *Faustus*. ", A.-E.-H. Swaen, *Museum*, VI, n° 12.

A. MATHIEU et A. GRÉGOIRE. *Nouvelle Chrestomathie grecque*. Liège, Dessain, 1898. 3 fr. " Livre excellent qui rendra de grands services à l'enseignement du grec. ", L. Molitor, Bull. bibl. de la Revue des Humanités en Belgique, 1899, p. 83.

P.-L. MULLER et A. DIEGERICK. *Documents concernant les relations entre le dnc d'Anjou et les Pays-Bas (1576-1584)*, IV. La Haye, Nijhoff, 1898, xiv-583 pp. in-8°. " Recueil intéressant, bien que les documents publiés ne se rapportent qu'à des événements d'importance secondaire. ", Literarisches Centralblatt, 1898, n° 51/52.

J. OPDEBRINK. *Poperinghe en omstreken tijdens de godsdienstberoerten de XVI^e eeuw in den geuzentijd*. Bruges, De Plancke, 1899. 218 pp. in-8°. " Intéressante contribution à l'histoire du XVI^e siècle. L'auteur a eu tort de ne pas consulter une étude déjà ancienne d'Altmeyer. ", G. Kurth, Archives belges, n° 1.

PLATON, *Phédon*, avec introduction, commentaire, etc., par CH. BONNY. Gand, Hoste, 1898. 180 pp. in-8°. " Cette édition est le fruit d'un long et consciencieux travail. Les annotations sont sobres et suffisantes, parfois un peu trop concises. Au point de vue philosophique, le livre contient l'essentiel et même au-delà de ce qu'on peut demander à un ouvrage de ce genre. ", J.-P. Waltzing et A. Grafé, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1898, n° 10.

E. PONCELET. *Le livre des fiefs de l'église de Liège sous Adolphe de la Marck*. Bruxelles, Hayez, 1898. xxviii-745 pages, in-8°. " Intéressant et bien édité. ", Archives liégeoises, 1898, n° 12.

P. THOMAS. *Remarques critiques sur les œuvres philosophiques d'Apulée*, Bruxelles, Hayez, 1898, 22 pp. in-8°. " Restitue le texte en divers endroits à l'aide du *Codex Bruxellensis* 10054-10056. » Paul Lejay, Rev. crit., 1899, n° 3.

M. WILMOTTE. *Les " passions " allemandes du Rhin dans leurs rapports avec l'ancien théâtre français*. Paris, Bouillon, 1898. 114 pp. in-8°. " Apporte des résultats nouveaux et des conclusions ingénieuses. ", Literarisches Central-blatt, 1898, n° 50.

LA GÉOGRAPHIE DANS L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR EN BELGIQUE

(Suite et fin, voir tome XLI, p. 408 et tome XLII, p. 14).

Dans la proposition que je formulais de confier les chaires de géographie aux docteurs en sciences minérales, j'étais surtout guidé par les rapports qui unissent la géographie à l'enseignement de l'ensemble de ces dernières sciences. D'après la loi de 1890, il existe, pour les sciences naturelles, des doctorats spéciaux en sciences chimiques, biologiques et minérales. Il est bien évident, à moins qu'on ne crée un doctorat en sciences géographiques, que les élèves dont il s'agit devraient suivre les cours du doctorat en sciences minérales. Outre que la géographie physique est une branche importante parmi celles sur lesquelles porte l'examen pour ce doctorat, la géologie, la lithologie, la minéralogie, la paléontologie animale et végétale, matières du même examen, doivent être connues de tout géographe. J'ajouterai que les docteurs en sciences minérales, obligés de se familiariser avec les méthodes de projection et de calcul de la cristallographie géométrique et physique, doivent posséder des connaissances en mathématiques qui peuvent manquer aux docteurs en sciences chimiques et biologiques.

Je proposais que ceux parmi les docteurs en sciences minérales qui spécialiseraient la géographie, suivissent les cours qui viennent d'être énumérés; seulement, la géographie scientifique aurait reçu de grands développements, et des exercices pratiques obligatoires sur cette branche auraient été institués. On aurait exigé, en outre, que leur thèse doctorale traite d'un sujet relatif à la géographie.

Mais comme il aurait manqué à la formation complète des futurs professeurs, recrutés comme il vient d'être dit, un cours de *géographie historique ou politique*, ces docteurs devaient, d'après les propositions que je formulais alors, suivre les leçons qui se donnent sur cette matière aux élèves du doctorat en philosophie, et qui auraient reçu les développements nécessaires.

On ne peut en effet considérer le cercle des connaissances géographiques comme fermé, si l'élément historique ou politique n'est pas représenté dans l'ensemble des cours consacrés à cette science. Sans entrer dans de longs développements à ce sujet, bornons-nous à dire que la géographie politique a son but nettement déterminé, et distinct de celui de la géographie physique. Tandis que celle-ci considère exclusivement la morphologie de la surface terrestre et les agents qui la modifient, la géographie politique ne sépare pas la description du sol des notions sur le peuple qui l'habite et sur l'organisation politique et sociale de ce peuple. Le pays tel que l'ont constitué les seuls agents naturels est envisagé par elle comme le champ d'action de l'homme. Ce pays avec ses montagnes, ses plaines, ses fleuves, les mers qui le bordent, c'est le cadre; le peuple qui le cultive, y construit des villes, y trace des voies de communication, y a fondé une société, c'est le tableau. Dans l'étude successive des diverses parties de la terre, la géographie physique étudie séparément chaque région naturelle. La géographie politique, au contraire, envisage surtout les divisions de territoire créées par l'homme; les États, les fractions de territoire, doivent servir de base aux divisions et aux classifications qu'elle établit.

A ce rapide aperçu des méthodes propres à chacune de ces branches, ajoutons l'énumération des matières enseignées dans le cours de géographie politique; on verra qu'elles sont différentes de celles dont nous avons parlé jusqu'ici. Les leçons de géographie politique, en effet, doivent envisager la description des États renfermés dans leurs limites respectives, elles doivent faire connaître les populations qui les habitent. Cette description du territoire doit comprendre sa situation, ses limites, son étendue, ses cours d'eau, ses lacs, le développement et l'aspect du littoral, le climat, la faune et la flore; elle

doit comprendre aussi la population, sa distribution, sa densité, son commerce, son industrie, la répartition des richesses; les villes et les ports, les voies de communication, les races, les langues, les nationalités, la religion, les mœurs, le caractère, le développement intellectuel, la littérature, les traits essentiels de l'organisation sociale et de l'organisation politique, etc.

L'importance de ce cours saute aux yeux rien que par l'énumération qu'on vient de lire. Je proposais donc que les futurs professeurs, s'ils se recrutaient parmi les docteurs en sciences, fussent obligés de se livrer à des études de géographie politique; et comme un cours de géographie politique existait dans la Faculté de philosophie, les futurs professeurs auraient eu à le suivre; seulement il eût été nécessaire qu'on le développât davantage, ainsi qu'il a été indiqué plus haut. La nécessité d'un cours de géographie historique ou politique s'impose comme le couronnement des études de cette science.

* *

Relativement à la troisième solution : créer un doctorat en sciences géographiques, il ne reste que deux mots à dire. La proposition que j'ai faite l'an dernier de séparer l'enseignement de l'histoire et de la géographie, et de confier à des docteurs en sciences naturelles les chaires de géographie dans les Athénées et les Collèges n'avait été formulée, je le répète, que subsidiairement et en vue de faciliter une réforme sans apporter de modifications profondes aux programmes existants des Universités. Mais alors déjà je signalais la création d'un doctorat en sciences géographiques comme la solution la plus avantageuse. Il est bien évident que si l'on se décidait à accepter cette proposition, on irait droit au but.

Mais si l'on créait ce doctorat, on aurait évidemment à tenir compte des considérations qui ont été développées plus haut et qui peuvent se résumer ainsi : donner à l'étude de la géographie une direction qui tende à la rapprocher de celle des sciences exactes et naturelles. Il s'ensuivrait que les jeunes gens se livrant dans les universités aux études géographiques, ne pourraient plus, comme ils ont fait jusqu'ici, consacrer la presque totalité de leur temps à la philologie et à

l'histoire, et que dans les Athénées et les Collèges les cours d'histoire et de géographie ne seraient plus désormais confiés au même titulaire.

Le doctorat en sciences géographiques se rapprocherait des doctorats en sciences naturelles et serait rangé dans ce groupe. Ces futurs docteurs devraient, comme les docteurs en sciences, consacrer deux années à la candidature préparatoire au doctorat, comprenant la *physique*, la *chimie*, la *zoologie*, la *botanique*, la *géologie* et la *minéralogie*, se livrer à l'étude de certaines parties des mathématiques indispensables pour aborder la géographie mathématique, et qui ne sont pas portées au programme actuel; en outre on devrait exiger pour cette candidature, d'une façon toute spéciale, la connaissance des langues modernes.

Après ces deux années de candidature, le docteur en sciences géographiques commencerait ses études spéciales, qui, réparties sur deux années, comprendraient : la *géographie mathématique*, la *géographie physique*, la *géographie biologique*, la *géographie commerciale*, la *géographie topique*, la *chorographie*, l'*histoire de la géographie et de la cartographie*. En outre, des leçons devraient être consacrées à la *methodologie géographique* et il serait nécessaire d'instituer des *exercices pratiques* et d'organiser des *excursions géographiques*. La thèse doctorale porterait sur un sujet relatif à ces sciences.

Il est à peine nécessaire d'ajouter que la création de ce nouveau doctorat a sa raison d'être : l'énumération qu'on vient de lire, bien qu'elle soit incomplète, montre, en effet, que la géographie possède un champ propre d'études et des méthodes propres, et que les diverses branches géographiques réunies entre elles par des liens étroits, constituent un corps de doctrine scientifique¹.

A. F. RENARD.

¹ Depuis la publication de ma notice sur la *Géographie dans l'enseignement supérieur en Belgique*, l'Université Nouvelle a pris les devants, et sous l'impulsion de M. Reclus, elle a fondé un *Institut de géographie* dont le programme se rapproche par bien des points, des vues d'ensemble formulées plus haut, ainsi qu'on pourra s'en convaincre par le tableau suivant, qui résume les matières de l'enseignement dans ce nouvel Institut.

APPENDICE.

LEÇONS DE GÉOGRAPHIE DONNÉES DANS LES UNIVERSITÉS D'ALLEMAGNE,
D'AUTRICHE ET DE SUISSE DURANT LE SEMESTRE D'HIVER 1898-1899.

BERLIN.

Prof. v. *Richthofen* : 1^o Géographie générale, 1^{re} partie; 2^o Conférences géographiques.

Dr. *Dore* : Géographie des régions méditerranéennes.

Dr. v. *Drygalski* : Géographie de l'Empire allemand.

Dr. *Huth* : Sibérie : histoire, ethnographie et conditions actuelles.

Dr. *Oppert* : Les habitants autochtones de l'Inde.

Dr. v. *Luschan* : 1^o Ethnographie de l'Afrique Orientale; 2^o Exercices anthropologiques; 3^o Exercices ethnographiques. Exercices scientifiques approfondis au Musée Royal d'Ethnologie.

Dr. *Kretschmer* : Projection des cartes.

Prof. *Helmert* : Influence des masses réparties à la surface du globe sur sa forme.

COURS PRÉPARATOIRES DONNÉS A LA FACULTÉ DES SCIENCES :

Histoire naturelle. — Notions de géologie, botanique, zoologie.

Chimie et physique rudimentaires.

Mathématiques élémentaires.

Géographie sommaire.

Histoire — Chronologie.

Langues :

Langue anglaise.

Langue allemande.

Langue russe.

Langues néo-latines (italien, espagnol, portugais).

Dessin.

PREMIÈRE ANNÉE (à l'Institut). — Conférence d'entrée : *Place de la géographie dans la science* :

Cosmographie	1 h. par semaine.
Géographie mathématique. — Théorie des projections	3 »
Géographie physique. — Morphologie, océanographie, eaux courantes	2 »
Météorologie	1 »
Géologie.	1 »
Biologie. — Anthropologie	1 »
Langues.	2 »
Dessin et construction de cartes	2 »
Photographie des cartes.	1 »
Reliefs	1 »

15 h. par semaine.

Dr. *Marcuse* : Théorie et pratique des instruments astronomiques employés en géographie, et exercices pratiques à l'Observatoire Royal et chez les constructeurs d'appareils d'observation.

Prof. *Dames* : Géologie générale et historique.

Dr. *Wahnschaffe* : 1^o Géologie générale; 2^o Géologie du Quaternaire traitée spécialement au point de vue de la Plaine du Nord; excursions.

Prof. *v. Bezold* : 1^o Météorologie générale; 2^o Questions actuelles et problèmes de météorologie et de physique du globe.

Dr. *Assmann* : 1^o Chapitres choisis de météorologie et de climatologie; 2^o Instruments et observations météorologiques avec exercices pratiques.

Prof. *Ascherson* : 1^o Géographie botanique générale, spécialement au point de vue de la flore européenne; 2^o Géographie botanique de la région du Nil.

Excursions durant les vacances, à terre et sur les côtes.

DEUXIÈME ANNÉE (à l'Institut) :

Cosmographie et Géographie mathématique. . .	3 h. par semaine.
Géographie physique. Météorologie, Hydrologie . .	2 »
Géologie. — Paléontologie	2 »
Géographie botanique	1 »
Anthropologie	1 »
Langues.	2 »
Dessin; construction de cartes; reliefs	4 »

15 h. par semaine.

Excursions durant les vacances, à terre et sur les côtes.

TROISIÈME ANNÉE (à l'Institut) :

Géodésie.	1 h. par semaine.
Structure géologique du globe	1 »
Géographie zoologique	1 »
Anthropologie	1 »
Géographie médicale, nosographie.	1 »
Ethnographie. — Colonisation	1 »
Histoire de la géographie (Paléogéographie Portu-	
lans)	3 »
Géographie comparée.	2 »
Toponymie	1 »
Géographie commerciale, statistique	2 »
Construction des cartes, reliefs, appareils, instru-	
ments	2 »

16 h. par semaine.

Excursions et exercices pendant le temps laissé libre par les cours. — Science et pratique de l'exploration. — Voyages.

Dr. *Gilg* : Les plantes cultivées, leur histoire et leur répartition. Exercices pratiques.

Dr. *Warburg* : Géographie botanique des colonies allemandes.

Prof. hon. *Böckh* : Statistique générale de la population, avec introduction historique.

Prof. hon. *Meitzen* : Statistique théorique et pratique.

Dr. *v. Halle* : Politique des colonies et des émigrations.

BONN.

Prof. *Rein* : 1^o Géographie de l'Afrique; 2^o Océanographie; 3^o Exercices géographiques.

Dr. *Philippson* : 1^o Europe Orientale et Septentrionale; 2^o Exercices géographiques.

Prof. *Deichmüller* : Coordonnées géographiques.

Prof. *Schlüter* : Géologie générale.

Prof. *Rauff* : Chapitres choisis de géologie générale.

Prof. *Pohlig* : 1^o Phénomènes de la période glaciaire; 2^o Géologie de l'Empire allemand (Formations).

Dr. *Strubel* : La faune de l'archipel malais.

Dr. *Borgert* : La mer et ses habitants.

BRESLAU.

Prof. *Partsch* : 1^o Géographie de l'Europe; 2^o Géographie des protectorats allemands; 3^o Exercices géographiques.

Dr. *Leonhard* : Géographie de l'Empire russe.

ERLANGEN.

Prof. *Pechuël-Loesche* : 1^o Géographie générale; 2^o Exercices pratiques.

Prof. *Neuburg* : Statistique.

FRIBOURG EN BRISGAU.

Prof. hon. *Neumann* : 1^o L'Amérique, l'Australie et la Polynésie; 2^o Géographie des grandes voies de communication; 3^o Questions actuelles de géographie; 4^o Exercices pratiques.

Prof. *Steinmann* : Géologie générale, excursions.

GIESSEN.

Prof. *Sievers* : 1^o Géographie de l'Amérique centrale et méridionale avec l'histoire des découvertes; 2^o Exercices géographiques.

GETTINGUE.

Prof. *Wagner* : 1^o Géographie de l'Allemagne; 2^o Cartographie; 3^o Répétitions de géographie approfondie.

Dr. *Schulten* : Géographie historique de l'Italie et topographie de Rome.

Prof. *Wiechert* : 1^o Magnétisme terrestre et phénomènes physiques qui s'y rattachent; 2^o Géodésie; 3^o Exercices pratiques.

Prof. *V. Koenen* : Géologie.

Prof. *Peter* : Flore de l'Allemagne.

GREIFSWALD.

Prof. *Credner* : 1° Principes d'Océanographie; 2° Géographie du nord de l'Europe; 3° Les intérêts coloniaux de l'Empire allemand; 4° Exercices géographiques.

Prof. *Deecke* : 1° Géologie générale; 2° Les tremblements de terre.

Prof. *Holtz* : Météorologie.

HALLE.

Prof. *Kirchhoff* : 1° Le Darwinisme et son application à l'évolution des peuples; 2° Géographie de l'Australie, de l'Amérique et de l'Afrique; 3° Répétitions de géographie générale; 4° Exercices de géographie.

Dr. *Ule* : 1° Conférences sur la géographie politique de l'Europe; 2° Cartographie et préparation d'objets de démonstration pour l'enseignement de la géographie; 3° Exercices pratiques.

Dr. *Schenck* : 1° Les colonies allemandes; 2° Géographie physique et géologie de l'Allemagne; 3° Conférences de géographie et de géologie.

Prof. *Von Fritsch* : Chapitres choisis de géologie générale.

Dr. *Schulz* : 1° Géographie botanique de l'Europe centrale au nord des Alpes; 2° Histoire des plantes cultivées servant à l'alimentation de l'homme.

Dr. *Kähler* : Statistique, 2° partie. (Statistique agricole et sociale)

HEIDELBERG.

Prof. *Wolf* : 1° Géographie mathématique; 2° Exercices pratiques sur la détermination des coordonnées géographiques.

Prof. *Klaatsch* : L'homme préhistorique.

Dr. *Salomon* : Géologie générale.

Prof. *Sauer* : Géologie du Grand Duché de Bade.

JÉNA.

Prof. *Regel* : 1° Géographie de l'Europe centrale; 2° Les Colonies allemandes, avec démonstrations ethnographiques; 3° Exercices pratiques de géographie.

Prof. *Walther* : Évolution de la terre.

Dr. *Steuer* : Volcans et tremblements de terre.

Dr. *Anton* : Colonies portugaises, espagnoles, françaises et allemandes.

KIEL.

Prof. *Krümmel* : 1° Géographie de la région méditerranéenne; 2° Chapitres choisis d'anthropogéographie; 3° Conférences géographiques; 4° Exercices à l'Institut géographique.

Prof. *Hoffmann* : Les religions des peuples sauvages.

Prof. *Lehmann* : Géologie.

Prof. *Haas* : Histoire de la géologie.

Dr. *Stolley* : Traits essentiels de la structure géologique de l'Allemagne.

Dr. *Karsten* : Végétation des tropiques.

KÖNIGSBERG.

Prof. *Hahn* : 1° Géographie politique générale; 2° Géographie de l'Australie et de la Polynésie; 3° Exercices géographiques.

Dr. *Schellwien* : 1° Géologie; 2° Formation des montagnes..

LEIPZIG.

Prof. *Ratzel* : 1° Géographie de l'élément liquide et climatologie; 2° Principes de l'ethnographie politique; 3° Les États et les Colonies extra-européens les plus importants; 4° Exercices approfondis sur des chapitres choisis de géographie physique. — L'assistant *Fischer* est chargé par le professeur *Ratzel* de donner des exercices cartographiques approfondis, et l'assistant *Eckert* est chargé des exercices graphiques de géographie mathématique élémentaire et de projection.

Prof. *Sieglin* : 1° Géographie politique et ethnographie de l'antiquité; 2° Exercices de géographie historique. (Interprétation d'un géographe ancien. Discussion de travaux écrits).

Dr. *Hassert* : 1° Introduction à la géographie des grandes voies de communication et du commerce international; 2° Histoire de la géographie du moyen âge; 3° Géographie et colonisation des pays de protectorat allemand dans l'Afrique occidentale; 4° Exercices géographiques (glaciers).

Prof. *Credner* : 1° Géologie générale et étude de l'évolution de la Terre; 2° Constitution géologique du royaume de Saxe.

Prof. *Carus* : Répartition géographique des animaux.

Prof. *Hasse* : 1° Introduction à l'étude de la Statistique; 2° Politique coloniale allemande.

Prof. *Conrady* : Relations de la Chine avec les pays occidentaux depuis leur origine jusqu'à nos jours.

MARBOURG.

Prof. *Fischer* : 1° Géographie de l'Asie; 2° Histoire du commerce et des routes commerciales vers l'Asie orientale; 3° Exercices géographiques : Formation des vallées.

Prof. *Kayser* : Géologie historique.

MUNICH.

Prof. *Oberhummer* : 1° Géographie de l'Amérique; 2° Géographie et topographie du Monde antique; 3° Principes d'ethnographie générale; 4° Cartographie, 1^{re} partie (Théorie et histoire de la cartographie) avec exercices pratiques sur la géographie mathématique.

Dr. *Erk* : Géographie physique.

Dr. *Bergeat* : Volcans et phénomènes volcaniques.

Prof. *Ranke* : 1° Anthropologie, 1^{re} partie, Ethnographie des peuples autochtones et des peuples sauvages; 2° Exercices anthropologiques.

Prof. *Von Mayr* : Statistique.

MUNSTER.

Prof. *Lehmann* : 1° Géographie de l'Europe méridionale; 2° Chapitres choisis de géographie industrielle et de la géographie des grandes voies de

communication; 3° Exercices pratiques sur des chapitres choisis de géographie physique générale en rapport avec la cartographie.

ROSTOCK

Prof. *Geinitz* : Conférences géographiques.

STRASBOURG.

Prof. *Gerland* : 1° Géographie de l'Empire allemand; 2° Hydrographie des fleuves allemands et spécialement du Rhin; 3° Les colonies allemandes; 4° Conférences et exercices pratiques.

Prof. *Benecke* : Géologie, partie générale.

Dr. *Tornquist* : Constitution géologique des continents.

Dr. *Hergesell* : Mouvements de l'atmosphère.

Prof. *Döderlein* : Géographie zoologique.

TUBINGUE.

Prof. *Hettner* : Géographie de l'Europe; 2° Les colonies européennes; 3° Exercices géographiques.

Prof. *Koken* : Géologie générale et géogénie.

Prof. *Waitz* : Météorologie.

WURTZBOURG.

Dr. *Ehrenburg* : Tremblements de terre et Volcans.

CZERNOWITZ.

Prof. *Löwl* : 1° Géologie générale (cours destiné aux géographes); 2° Érosion produite par les glaciers; 3° Exercices pratiques.

GRATZ.

Prof. *Richter* : 1° Géographie des régions méditerranéennes; 2° Géographie des Alpes; 3° Exercices géographiques.

Dr. *Penecke* : Chapitres choisis de la géologie des Alpes orientales.

Prof. *Hann* : 1° Climatologie; 2° Chapitres choisis de la physique atmosphérique; 3° Résultats des observations relatives au magnétisme terrestre.

INSPRUCK.

Prof. *von Wieser* : 1° Géographie générale; 2° Exercices géographiques.

Prof. *Czermak* : Météorologie générale élémentaire; 2° Dynamique de l'atmosphère avec application du calcul.

Prof. *Dalla-Torre* : Répartition géographique des animaux.

Prof. *John* : Statistique générale et statistique de l'Empire d'Autriche; leur histoire et leur développement méthodique.

PRAGUE.

Prof. *Lenz* : 1° Géographie physique générale; 2° Les Iles Britanniques; 3° Exercices géographiques.

Prof. *Laube* : Géologie stratigraphique générale.

Dr. *Spitaler* : Météorologie générale.

Vienne.

Prof. *Tomaschek* : 1° La péninsule italienne et le nord-ouest de l'Afrique au point de vue de l'ensemble des questions géographiques; 2° Exercices pratiques pour candidats professeurs de géographie.

Prof. *Penck* : 1° Géographie de l'Europe occidentale; 2° Conférences géographiques; 3° Exercices géographiques.

Dr. *Sieger* : Géographie de l'Autriche.

Dr. *Paulitschke* : 1° Ethnographie : les tribus africaines; 2° L'Islamisme et le Bouddhisme au point de vue ethnologique.

Dr. *Hörnes* : Les origines de la civilisation d'après des documents pré-historiques et ethnographiques.

Prof. *Suess* : Géologie générale.

Prof. *Fuchs* : Quelques questions de principe relatives à la géologie et à la paléontologie.

Dr. *Wähner* : Géologie stratigraphique, 1^{re} partie.

Prof. *Reyer* : Géologie théorique, avec expériences.

Prof. *Diener* : Constitution géologique de l'Empire Austro-Hongrois.

Prof. *Pernter* : Météorologie mathématique.

Dr. *Traber* : Les conditions de température sous l'influence des rayons solaires.

Prof. *Beck von Mannagetta* : Géographie botanique.

Prof. *Brauer* : Géographie zoologique et zoologie systématique.

Dr. *Juraschek* : Statistique des populations.

Bale.

Prof. *Riggenbach* : Géographie astronomique.

Dr. *Geering* : Statistique économique de la Suisse.

Berne.

Prof. *Brückner* : 1° Géographie physique, 2^e partie; 2° Géographie de la Suisse; 3° Chapitres choisis d'ethnographie; 4° Cartographie; 5° Répétitions; 6° Conférences géographiques; 7° Exercices pratiques de géographie.

Prof. *Baltzer* : Le Jura et les Alpes.

Dr. *Kissling* : Géologie de la Suisse.

Prof. *Reichsberg* : Statistique historique, théorique et pratique.

Zurich.

Prof. *Stoll* : 1° Géographie physique, 2^e partie (Morphologie de la surface terrestre); 2° Géographie politique de l'Europe centrale et orientale; 3° Géographie politique des autres parties du monde, 3^e partie (Afrique, Australie et Polynésie); 4° Ethnographie générale et spéciale.

Dr. *Früh* : Géographie de la Suisse.

Dr. *Messerschmitt* : Méthodes de mesure des méridiens.

Prof. *Heim* : 1° Géologie générale; 2° L'homme préhistorique.

Dr. *Martin* : Anthropologie physique spéciale (Morphologie des races humaines).

DE LA SECTION LATINE

Dans la séance du 13 avril 1898 de la Chambre des Représentants, M. Woeste s'est exprimé en ces termes : " J'ai déjà eu l'occasion de le déclarer bien souvent devant cette Chambre, je suis resté grand partisan de l'étude des langues anciennes; mais il y a quelques années, on a établi dans les Humanités dites anciennes deux sections; la section des Humanités grecques-latines et celles des Humanités latines. Il me semble que l'expérience qui a été faite à cet égard prouve qu'il n'y a pas lieu de maintenir cette division. En effet, dans un très grand nombre d'établissements d'instruction moyenne, le nombre d'élèves qui suivent la section des Humanités latines est de beaucoup inférieur à celui des élèves qui suivent les Humanités grecques-latines... Je pense qu'en présence de ces chiffres il n'y a pas lieu de maintenir une division qui n'est en réalité pas justifiée, puisque les familles, en grande majorité, admettent que quand il y a lieu pour elles de donner une éducation classique à leurs enfants, cette étude doit porter à la fois sur l'étude du grec et sur celle du latin. Je prie M. le Ministre de l'intérieur de vouloir bien examiner cette question de près et de modifier, au point de vue que je viens d'indiquer, s'il partage mon avis, le programme des athénées. "

M. Schollaert répondit : " L'honorable M. Woeste a parlé également de l'enseignement moyen et il a demandé s'il ne serait pas utile de supprimer, dans les sections d'Humanités anciennes, la section latine, dont le nombre d'élèves est si restreint. Je ferai faire une statistique et je verrai ce qui peut être fait dans ce sens. Je crois également que les Humanités

anciennes doivent comporter l'étude du grec aussi bien que celle du latin et non seulement l'étude exclusive de cette dernière langue. „

Il semble résulter de cet ensemble d'observations qu'on ne se fait pas une idée exacte de ce qu'est la section des Humanités latines. On croirait presque qu'elle a ses professeurs spéciaux. Il n'en est rien. L'existence de cette section n'exige pas un professeur de plus, de même que sa suppression n'amènerait aucune réduction du personnel. Les élèves de la section des Humanités latines suivent *tous* les cours de la section grecque-latine, à l'exception du grec et des mathématiques. Ces derniers cours sont remplacés par l'étude des mathématiques dans la section scientifique moderne.

La section latine a sa raison d'être. Autrefois les aspirants-officiers et les aspirants-ingénieurs suivaient pour la plupart les Humanités grecques-latines et clôturaient leurs études par une année en première scientifique. Il n'en est plus de même. La section moderne a pris un caractère beaucoup plus littéraire que dans le principe; puis tout le monde est pressé d'arriver; gagner une année par le temps qui court a une très grande importance. Il y a donc nécessité de laisser aux jeunes gens qui suivent les Humanités anciennes la faculté de fréquenter en même temps les cours de mathématiques exigés pour l'entrée des carrières scientifiques. Or ces jeunes gens devraient renoncer à ces derniers cours s'ils n'étaient dispensés de l'étude du grec. Veut-on qu'il n'y ait plus un seul officier, qu'il n'y ait plus un seul ingénieur qui ait quelque connaissance de la littérature ancienne? Qu'on supprime la section latine. Tous les jeunes gens qui se destineront aux carrières scientifiques adopteront la section moderne. Il n'y a pas déjà tant d'élèves qui soient capables de faire marcher de pair les mathématiques scientifiques avec l'étude sérieuse du latin et d'une langue moderne. La tâche est rude; elle demande de l'intelligence et du courage.

La section grecque-latine est réservée, comme elle l'a toujours été, aux jeunes gens qui se proposent de fréquenter les facultés de philosophie, de droit et de médecine, et on a raison d'exiger de tous ces jeunes gens l'étude du grec, ne fût-ce que comme barrière à l'encombrement des carrières. Tout le monde se plaint de cet encombrement et personne n'ose chercher un remède à la situation présente. Il n'y en a qu'un seul : c'est d'établir un examen sérieux à l'entrée des universités. Pourquoi cet examen ne s'établit-il pas ? ...

* *

On va jusqu'à exiger maintenant l'étude du grec des aspirants-médecins-vétérinaires. Cette exigence est-elle bien raisonnable ? Jadis, les jeunes gens qui avaient fait une bonne 3^e professionnelle étaient admis à l'école vétérinaire. C'était peut-être demander peu ; mais n'est-on pas tombé dans l'excès contraire ? Actuellement, on doit avoir fait des Humanités grecques-latines, puis passer deux ans à l'université avant de pouvoir se présenter à l'école vétérinaire. Ne suffirait-il pas amplement d'avoir suivi un cours d'Humanités soit anciennes, soit modernes ? Ne devrait-on pas permettre à ceux qui ont choisi les Humanités anciennes de se faire dispenser de l'étude du grec à partir de la 3^e, afin de pouvoir fréquenter les cours de physique et de chimie dans la section moderne ? Ainsi préparés, ils seraient en état d'abrégier leur séjour à l'université. Une telle dispense n'amènerait pas le moindre trouble dans la marche de l'établissement. Pourquoi cette faveur n'est-elle pas accordée à cette catégorie d'élèves ? serait-ce parce qu'un cours un peu développé de chimie n'existe pas dans les établissements libres ?

* *

Bien que nous soyons partisans du maintien de la section latine, nous ne verrions aucun inconvénient à faire disparaître cette dénomination. Elle a l'air d'annoncer beaucoup plus qu'elle n'est en réalité. Nous ne conserverions que la dénomination d'Humanités anciennes, tout en maintenant la dispense de l'étude du grec pour les futurs officiers et les futurs

ingénieurs à la condition de suivre les mathématiques scientifiques.

* * *

Le tableau de la population des athénées au 31 décembre 1897 publié au *Moniteur* du 23 février 1898 induit le public en erreur au sujet de l'importance relative des deux sections des Humanités anciennes ¹. Voici ce tableau :

	Humanités grecques-lat.	Humanités latines	Humanités modernes	Total.
Anvers	72	77	515	664
Malines	56	4	145	205
Bruxelles	160	16	302	478
Ixelles	91	133	236	460
Louvain	45	23	176	244
Bruges	47	8	100	155
Ostende	29	52	179	260
Gand	100	17	221	338
Ath	36	26	67	129
Charleroi	94	10	240	344
Chimay	36	23	130	189
Mons	104	116	175	395
Tournai	35	51	138	224
Huy	66	3	84	153
Liège	178	118	224	520
Verviers	43	46	185	274
Hasselt	38	1	78	117
Tongres	52	1	22	75
Arlon	39	8	160	207
Namur	50	11	165	226
	1371	744	3542	5657

¹ Il en est de même du tableau de la population au 31 décembre 1898, *Moniteur* du 15 février 1899,

On remarque que dans certains athénées la population de la section latine est élevée, même plus élevée que la population de la section grecque-latine, ce qui est absolument impossible. Ceci provient de ce que l'on n'a pas adopté dans tous les athénées la même base pour calculer la population. Dans certains établissements, on fait entrer la 7^e et la 6^e latines dans la section latine, ce qui ne devrait pas être. On ne doit mettre dans la section latine que les élèves qui sont dispensés de l'étude du grec. En conséquence, les élèves de 7^e et de 6^e devraient figurer dans la section grecque-latine, à moins qu'on n'en fasse une catégorie à part, ce qui serait compliquer les écritures inutilement. Le Gouvernement devrait donc indiquer le système à suivre pour la répartition des élèves entre les différentes sections, pour qu'il fût partout le même et qu'il permit au public de se faire une idée exacte de la situation des établissements.

HURDEBISE.

UN PASSAGE DE PLUTARQUE UTILISÉ PAR JULIEN

DANS LE DISCOURS VIII

Les idées de l'empereur Julien sont incontestablement plus personnelles et plus intéressantes que celles de bien des sophistes et des rhéteurs de son époque; cependant il est loin de penser toujours par lui-même : son talent se soutient avant tout par une vaste érudition littéraire; il aime à orner ses écrits de citations, et il se sert à tout instant de ses lectures.

Nous trouvons à la fin de l'édition Hertlein "*Juliani Imperatoris quae supersunt praeter reliquias apud Cyrillum omnia* „, t. II, Leipzig, 1875, une liste des auteurs auxquels l'empereur philosophe a fait des emprunts; mais cette liste est fort incomplète : Plutarque est de ceux qui devraient y figurer pour la plus grosse part.

D'abord trois passages décisifs établissent que Julien a lu les *Vies* et les *Œuvres morales* de cet écrivain :

1° Au discours VI, p. 258, 17 sqq. Hertlein, il cite onze vers de Cratès le cynique, et il ajoute que, si l'on veut apprendre à connaître ce philosophe, il faut recourir à Plutarque de Chéronée, auteur d'une biographie de Cratès : *εἰ γὰρ σοι περὶ τούτων γράφειν, ἔχω πλείονα τοῦ ἀνδρός. ἐντυχῶν* (au lieu de *ἐντυχόντα*, cf. Hertlein, note à la l. 5) *δὲ τῷ Χαιρωνεῖ Πλουτάρχῳ τὸν Κράτῃτος ἀναγράψαντι βίον οὐδὲν ἐκ παρέρχον μανθάνειν δεήσει τὸν ἄνδρα*. Il est vraisemblable, malgré les mots : "*ἔχω πλείονα τοῦ ἀνδρός* „, que Julien ne s'est pas servi des œuvres mêmes de Cratès. Cette vraisemblance augmente encore, si l'on considère le passage p. 276, 8 sqq. : *τί δέ; οὐχὶ καὶ τοῦ Κράτῃτος μουσικά καὶ χαρίεντα*

φέρεται πολλά δείγματα τῆς πρὸς τοὺς θεοὺς οἰσιότητός τε καὶ εὐλαβείας; ἄκουε γοῦν αὐτὰ παρ' ἡμῶν (puis viennent les mêmes vers de Cratès qu'au discours VI). Ne semble-t-il pas qu'on ne possédait plus des œuvres de Cratès que les fragments cités par d'autres auteurs?

2° Dans le Misopogon, p. 462, 3 sqq., Julien raconte une anecdote qu'il dit emprunter à l'homme de Chéronée. Il ajoute (463, 8 ss.) : εἴ τις ἀφίεται περιφερομένη καὶ εἰς ἡμᾶς ἀκοῇ Χαιρωνέως ἀνδρὸς ταῦτα οὖν ἐκεῖνος ἐγρασεν, ὡς ὁ Κάτων ἀπεκρίνατο μὲν οὐδέν, βοήσας δὲ μόνον οἷά τις ἐμπληκτος καὶ ἀνόητος ἄνθρωπος, ὧς τῆς κακοδαίμονος πόλεως, ἀπιὼν ὄχετο. Cette anecdote revient deux fois chez Plutarque : a) Vie de Caton, ch. XIII : Βαδίζων γὰρ εἰς Ἀντιόχειαν εἶδε, etc. b) Vie de Pompée ch. XL : Ὁ δὲ μέγιστον δυνάμενος παρ' αὐτῷ Δημήτριος ἦν ἀπελεύθερος, etc.

Comme le texte de Julien se rapproche davantage de l'extrait de la Vie de Caton, il est probable que l'auteur avait plutôt celle-ci devant les yeux ou dans l'esprit en composant. Nous voyons par ce rapprochement qu'il usait d'une grande liberté vis-à-vis de son original : il omet ou transforme les détails, et s'attache uniquement à rendre la substance du récit.

3° Au discours VII, p. 294, 13 sqq., on voit que Julien connaissait un autre écrit de Plutarque qui n'est pas parvenu jusqu'à nous, les μυθικὰ διηγήματα (peut-être les Μύθων βιβλία γ' qui figurent au n° 46 du catalogue de Lamprias; cf. : *Der sogenannte Lampriascatalog der Plutarchschriften*, von Max Treu, Waldenburg in Schlesien, 1873); et un peu plus loin (l. 17) : ἀλλ' ἵνα μὴ σε τὴν σύντομον ὀδεύοντα βιβλοῖς ἐμβαλὼν μακραις καὶ δυσελίκτοις ἐπίσχω ..., il parle des volumes où sont conservés les écrits de Plutarque comme quelqu'un à qui il est arrivé de les manier.

Outre ces trois passages où Plutarque est nommé, nous en avons réuni d'autres (cf. *infra*) dont la source n'est pas indiquée, mais où l'emprunt est évident.

P. 489, 1, Julien cite un vers de Mélanthius, poète obscur, connu seulement par des allusions ou des citations, et dont les œuvres n'existaient sans doute déjà plus au IV^e siècle. On retrouve ce vers dans Plut., *Mor.*, 453 E et 551 A.

Julien, p. 342, 21, rappelle une opinion exprimée par Aristote dans une lettre à Antipatros. Cette lettre ne paraît pas s'être conservée; du moins elle ne se trouve pas dans les *Epistolographi Graeci* de Hercher. Il est probable que Julien s'est servi de Plutarque, *Mor.* 78 D.

Il suffira d'indiquer une série d'autres concordances, qui, considérées dans leur ensemble, passeront difficilement pour fortuites :

Julien	15, 18	=	Plut. <i>Mor.</i>	52 E
"	109, 18	=	" "	479 A et 481 A
"	133, 8	=	" "	63 D
"	239, 20	=	" "	1118 C
"	308, 9	=	" "	21 F
"	489, 5	=	" "	253 C
"	534, 13	=	" "	112 C
"	494, 9	=	"	<i>Vie d'Alexandre</i> , ch. VIII, à rap-

procher de p. 159, 18 : " ἀλλὰ καὶ στρατενομένη μοι ἐν γέ τι πάντως ἔπεται οἷον ἐφόδιον τῆς στρατείας πρὸς αὐτόπτιον πάλαι ξυγκείμενον, „ où Julien reproduit l'expression de Plutarque : τῆς πολεμικῆς ἀρετῆς ἐφόδιον.

Julien 511, 22 : καὶ νεῶς ἑκατονταπέδους = Plut., *Vie de Périclès*, ch. XIII, τὸν μὲν γὰρ ἑκατόμπεδον Παρθενῶνα Καλλικράτης εἰργάζετο καὶ Ἰκτῖνος, suivant une remarque de Heyler, dans son édition des lettres de Julien, p. 272.

Julien 557, 14 = Plut., *Vie d'Antoine*, ch. LXXX.

En particulier dans le discours VIII, Julien s'inspire de Plutarque :

Julien 311, 15 sqq. = Plut., *Mor.* 614 BC.

" 316, 21 " = " " 797 D et 806 A.

" 317, 12 " : " Οὗτος μὲν πανάριστος, ὃς ἐν εἰπόντι πίθεται „ λέγων ἀντὶ τοῦ " νοήσῃ πάνθ' ἑαυτῷ „ = Plut., *ex commentariis in Hesiodum*, IX, éd. Didot, V, 22, 24 :

“ Οὗτος μὲν πανάριστος ὃς ἐν εἰπόντι πίθεται,
ἔσθλός δ' αὖ κακείνος ὃς αὐτῷ πάντα νοήσῃ „.

Diogène Laërce, VII 25, rapporte le même détail avec plus de développements; il est à noter que Julien et Plutarque présentent la même leçon : οὗτος μὲν, au lieu de κεῖνος μὲν de Diogène Laërce.

Julien 320, 6 = Plut. *Mor.* 336 B.

„ 324, 22 = „ *Vie d'Alex.* ch. XV.

„ 325, 4 = „ „ „ „ „

Cette ressemblance entre certains passages de Julien et de Plutarque a frappé depuis longtemps déjà l'attention. Dans le *Parisinus* 1955 (s. XI-XII) des *Moralia* de Plutarque, p. 560 D du *De sera numinis vindicta*, on trouve la note suivante: *Τούτοις Ἰουλιανὸς ἐχρήσατο ἐν τοῖς εἰς Κρόνια λήροις* (Diels, *de Dionysii et Photii lexicis*, HERMES, XXVI, p. 245). Voici les deux passages que l'auteur de cette note a voulu rapprocher: Plut. 560 D ... *ὥσπερ αἱ τοὺς Ἀδώνιδος κήπους ἐπ' ὀστράκοις τισὶ τιθιγνόμεναι καὶ θεραπεύουσαι γυναῖκες* = Julien 423, 11 sqq.: *Ἀλλ' ἤ τοὺς Ἀδώνιδος κήπους ὡς ἔργα ἡμῶν, ὃ Κωνσταντῖνε, σεαυτοῦ προφέρεις; Τί δέ, εἶπεν, εἰσὶν οὗς λέγεις Ἀδώνιδος κήπους; (Οὗς) αἱ γυναῖκες, ἔφη, τῇ τῆς Ἀφροδίτης ἀνδρὶ φυτεύουσιν ὀστρακίοις ἐπαμνησάμεναι γῆν λαχανίαν χλοήσαντα δὲ ταῦτα πρὸς ὀλίγον ἀντίκα ἀπομαραίνεται.*

Il est donc établi que Julien connaissait directement Plutarque — il l'affirme lui-même —, et qu'il connaissait non seulement ses *Œuvres morales*, mais encore ses *Vies*. De plus il considère Plutarque comme appartenant à la secte des "philosophes", qui a toutes ses sympathies, p. 463, 8 sqq.: *εἴ τις ἀφίκται ... εἰς ὑμᾶς ἀκοῇ Χαιρωνέως ἀνδρὸς ἐκ τοῦ φαύλου γένους, ὃ δὴ λέγεται παρὰ τῶν ἀλαζόνων φιλόσοφον οὗ δὴ καὶ αὐτὸς οὐκ ἐφικόμεν μὲν, ἠϋξάμεν δὲ ὑπὸ ἀμαθίας κοινωνῆσαι καὶ μετασχεῖν.* Il est dès lors probable que Plutarque était un de ses auteurs les plus familiers, un de ceux dans le commerce desquels il se complaisait le plus. Certainement les trois mentions expresses du nom de Plutarque que nous avons signalées p. 97 sqq. ne sont pas les seules traces de cette intimité; il a dû se glisser dans l'œuvre de Julien des réminiscences, des allusions, des emprunts ou des citations. C'est ce qui est confirmé par les extraits que nous avons essayé d'identifier; quelques-uns, à les prendre à part, s'expliqueraient aussi bien par un emprunt à un autre auteur que Plutarque; mais il en est qui peuvent difficilement venir d'ailleurs.

La probabilité sera évidemment moindre quand il s'agira de reconnaître un emprunt à une œuvre littéraire dont le

texte n'existe plus. Toutefois, si nous considérons le passage p. 318, 5-8 Hertlein, qui doit nous occuper en particulier, il semble que nous puissions en établir l'origine sans trop de chances d'erreur : Ἐπειδὴ γὰρ ἀνῆρθετο μὲν ἡ Καρχηδὼν καὶ τὰ περὶ τὴν Λιβύην ἅπαντα τῆς Ῥώμης ἐγεγόνει δοῦλα, πέμπει μὲν Ἀφρικανὸς τὸν Αἰλίον· ἀνῆγετο δὲ ἐκεῖνος εὐαγγέλια τῇ πατρίδι φέρων.

Nous savons que Plutarque a écrit une biographie de Scipion Émilien (*Vie de C. Gracchus*, X : Καὶ ὅτε Σκηπίων Ἀφρικανὸς ἐξ οὐδενὸς αἰτίου προφανοῦς ἐτελεύτησε καὶ σημειᾷ τινα τῇ νεκρῇ πληγῶν καὶ βίας ἐπιδραμεῖν ἔδοξεν, ὡς ἐν τοῖς περὶ ἐκεῖνου γέγραπται ..., et *Vie de T. Gracchus*, XXI : Περὶ μὲν τούτων ἐν τῇ Σκηπίωνος βίῃ τὰ καθ' ἕκαστα γέγραπται). D'autre part, nous avons montré par le détail que Julien s'inspire de Plutarque dans toutes ses œuvres, et dans le discours VIII en particulier. Dans ce même discours, il emprunte à Plutarque une anecdote piquante concernant Scipion et Lélius (p. 316, 22 - 317, 6) : ὁ Σκηπίων ... ἐπραττε ... οὐδέν, ὃν μὴ πρότερον ἐκεῖνος πύθοιτο καὶ φήσειεν εἶναι πρακτέον; ὅθεν οἶμαι καὶ λόγον παρέσχε ... ὡς ποιητῆς μὲν ὁ Αἰλῖος εἶη τῶν ἔργων, Ἀφρικανὸς δὲ ὁ τούτων ὑποκριτής. Elle se trouve, il est vrai, dans les *Œuvres morales*, 797 D et 806 A; mais sa place la plus naturelle était incontestablement la biographie de Scipion : et nous savons déjà par plusieurs rapprochements que Plutarque raconte les mêmes faits plus d'une fois. Julien aurait pu ainsi, même pour cette anecdote, puiser dans la biographie de Scipion. Demandra-t-on plus de preuves avant d'admettre que le passage p. 318, 5-8, constitue lui aussi un emprunt à Plutarque, et que l'original a dû être la biographie de Scipion, aujourd'hui perdue? Il serait difficile, dans tous les cas, de trouver une solution plus acceptable de cette question de sources. J'ai, pour ma part, feuilleté en vain tous les historiens antérieurs à Julien; nulle part je n'ai découvert le détail qu'il donne sur les rapports d'amitié qui unissaient Scipion et Lélius.

E. SONNEVILLE.

TABERNAE APRIANAE

Dans les intéressantes notices épigraphiques que notre savant collègue M. Fr. Cumont a insérées dans la *Revue de l'Instruction publique*, il a publié (1898, p. 333) une inscription funéraire, trouvée en Macédoine à Karrakavak, au sud de Drama, d'un certain Vitalis, esclave et fils de C. Lavius Faustus, mort à l'âge de 16 ans¹ gérant de *tabernae* : *institor tabernas aprianas*. " *Apriana* est un mot inconnu, écrit M. Cumont; peut-être faut-il lire *a privatis a populo acceptus*. „ Malheureusement avec le " *a privatis* „ il n'est pas possible de donner à la phrase un sens clair et précis, tandis qu'en maintenant la lecture *aprianas* la phrase est parfaitement intelligible. D'abord le mot *aprianus* n'est pas un mot inconnu, comme le suppose M. Cumont. On connaît une *ala Apriana* qui tint garnison à Syène en Égypte pendant plusieurs siècles. Les *alae* étaient souvent dénommées d'après le nom du *praefectus* qui les avait commandées le premier, les avait organisées ou bien sous la conduite duquel elle s'étaient distinguées. Le mot *Apriana* dérive du nom d'un commandant dit *Aper*, cognomen assez répandu, mais dont, dans le cas présent, on ne connaît rien de spécial². Il me paraît qu'il est impossible de rapprocher les *tabernae Aprianae* et la *ala Apriana*. Aussi suis-je convaincu que l'origine de ce qualificatif appliqué à *tabernae* doit être cherché ailleurs. Le mot

¹ La lecture XVI est-elle bien certaine et ne faudrait-il pas lire peut-être XXI ?

² PAULY-WISSOWA, I., 1225, 1229; DE RUGGIERO, *Diz. ep.* I, 531; C. I. L. III, 49, 6026; *Dipl.* 78; *Eph. ep.* v. p. 611; Comptes rendus Ac. Inscr. 1869, p. 280.

Apriana n'est ici qu'un adjectif formé du nom *Apri*, ville fort connue dans l'antiquité.

Sur cette célèbre *via Egnatia* qui reliait Dyrrhachium à Byzance, au point de jonction des routes de Callipolis, de Trajanopolis et d'Héraclée¹, se trouvait en Thrace la *Colonia Claudia Aprensis*, occupée de nos jours par la ville d'Ainadjik² dans le vilayet d'Andrinople.

La dénomination de cette ville diffère quelque peu chez les auteurs anciens. Théopompe, dans un fragment conservé par Étienne de Byzance, dit "Ἀπρος³; Ptolémée⁴ l'appelle "Ἀπροι πολωνία, Pline le naturaliste⁵ *Apros colonia*; dans la Table de Peutinger et dans l'Itinéraire d'Antonin on trouve *Apris*; *Apri* dans l'anonyme de Ravenne (182, 14). L'*Itinerarium Hierosolymitanum* dit *Civitas Apris*, et dans Hiéroclès on lit "Ἀπρος⁶.

Ptolémée et Pline nous disent que cette ville était une colonie, et une inscription, trouvée par Spon à Troie, actuellement au *British Museum*, nous apprend que c'était une *Colonia Claudia*, par conséquent fondée ou au moins augmentée par l'empereur Claude⁷. Au Musée de Mayence on conserve une inscription découverte à Weisenau où *Apros* est qualifiée aussi *Claudia*⁸ (*Claudia Apro*); il en est de même d'une inscription romaine (*Claudia Apris*⁹), laquelle nous laisse de plus supposer

¹ *It. Ant.* (Éd. Parthey) pp. 175, 332, 333, 601.

² REICHARD (*Orbis terrarum antiquus*) dit *Arhun*, mais j'ignore l'emplacement de cette localité, que je ne trouve indiquée sur aucune carte de la Thrace. Cf. PAULY-WISSOWA, II, 272; DE RUGGIERO, *Diz. ep.* I. 531. TOMASCHKE, *Die alt. Thrak.* S. AK. WIEN. B. 131, 1894. s. 53 dit, que "Ἀπροι correspond à l'actuelle Kestridze.

³ MÜLLER, *Fragm. hist.*, I., 408.

⁴ III. 11. 7.

⁵ IV. 11. 47 et 48.

⁶ WESSELING, *Itin.*, p. 601, 634.

⁷ SPON, *Voyage* (Amsterdam, 1679. I. 151 et 376); WHELER, *Voyage* (Amsterdam, 1689, p. 107) et *Miscellanea*, p. 173; Orelli 512 = C. I. L. III., 386. Cf. 727, 6026. C'est à tort, à mon avis, que MM. Birch et Newton, supposent que cette inscription pouvait être attribuée à *C. Antonius*, le frère du Triumvir. *Arch. Zeit.* 1853, p. 385.

⁸ BRAMBACH, C. I. RH. 938.

⁹ KELLERMANN. *Vig. n.* 217 = C. I. L. VI. 3177; voir aussi *Eph. ep.* IV p. 314.

que la ville était habitée en grande partie par des *Bessi*, une des principales peuplades de la Thrace¹. La ville est encore mentionnée dans une épigramme funéraire, découverte à Cyzique et actuellement à Paris, d'un certain Dionysius qui se dit du pays des Apréniens : *Διονύσιος*

*Ἀπριῶν δ' ἀνέθρεψατο γαῖα*².

Apri se développa de plus en plus; et, au IV^me siècle, du temps d'Ammien Marcellin, elle était, en dehors des municipes, avec Périnthe, la ville la plus importante de la contrée³. Il y a même des monnaies que Sestini a voulu attribuer à Apros (*Colonia veterana invicta Apros*); mais Eckhel doute avec raison de la valeur de cette attribution⁴.

Cedrenus dans son *Historiarum Compendium* nous apprend que Théodose changea le nom de la ville en *Theodosiopolis*⁵; et Cantacuzène parle d'un siège d'Apros lors des guerres d'Andronic le jeune, et d'un *ἄρχοντα Ἀπριῶν*⁶.

J'ai appelé ces divers textes pour indiquer que de tout temps cette ville avait eu une certaine importance. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'un boutiquier ou un cabaretier en ait pris le nom pour enseigne, alors surtout que cette ville était située sur la *via Egnatia*. Il est bien vrai que d'ordinaire les enseignes étaient empruntées à des noms d'animaux⁷; mais des noms de ville étaient aussi employés quelquefois; et de même que de nos jours on trouve des tavernes Viennoises, les *Tabernae Aprianæ* étaient la taverne d'Apri ou la taverne aprianaise.

ADOLF DE CEULENEER.

¹ PAULY-WISSOWA, III, 338. Ces Bessi étaient de bons ouvriers de mines et travaillaient bien les métaux. On les a comparés aux Tziganes modernes. TOMASCHEK, *op. cit.* B. 128, 1893 s. 72.

² CAYLUS, *Rec.* II, 266; WELCKER, *Sylloge ep.*, n. 46 et *Zu der Sylloge*, p. 52; C. I. G. 3685.

³ AMM. MARC. XXVII. 4. 12: *Europa omnium ultima praeter municipia urbibus nitet duabus, Apris et Perintho*.

⁴ ECKHEL, D. N. v. 266.

⁵ CEDR. I, p. 567 (Bonnae) et II, 789.

⁶ CANTACUZ. Hist. I, 27, 29; III, 77.

⁷ FRIEDLÄNDER, *Sittengesch.* II⁵, p. 35.

COMPTES RENDUS

Pauly's Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft, herausg. von GEORG WISSOWA, *V^{ter} Halbband*, Barbarus-Campanus. Stuttgart, Metzler, 1434 col.

A mesure que se poursuit la publication de l'Encyclopédie, à laquelle le nom de M. Wissowa restera attaché à côté de celui de Pauly, on voit plus clairement la distance qui sépare la deuxième édition de la première. Les articles du nouvel ouvrage — car il ne s'agit pas d'une simple revision, — sont supérieurs à ceux de l'ancien non seulement par la masse accrue des renseignements mais par l'intelligence plus profonde de l'antiquité. La nomenclature des dieux et des hommes, des lieux et des choses, s'est enrichie d'une foule de mots nouveaux. Quelques-uns trouveront peut-être qu'on n'a pas encore été assez loin dans cette voie, et que certains personnages plus ou moins historiques, qui sont omis, auraient dû être mentionnés. Comme dans tout dictionnaire biographique, le choix a nécessairement eu une part d'arbitraire, mais à ceux qui s'en plaindraient, le rédacteur de l'encyclopédie répondra qu'elle n'a jamais prétendu tenir lieu d'un « onomasticon » gréco-latin.

Nous n'aurons pas la présomption d'indiquer au public les articles les plus remarquables de ce volume d'une érudition si variée. Pour donner une idée de la richesse de son contenu, il suffira de quelques citations : La mythologie grecque doit à M. Bethe les mots Bellephoron, à M. Kern, Baumkultus, Baubo, Boukoloi; à M. Knaack, Bendis; à M. Tümpel, Briareos, Britomartis; à M. Wernicke, Boreas. M. Wissowa s'est chargé de la mythologie romaine (Bona dea, Bidental, Cacus, Caelus). L'histoire ancienne compte d'importantes contributions de Töpfer, mort avant l'impression de ce tome (Basilidai, Budidai, Buzyges, etc.), de Wilcken (Berenike), de Ed. Meyer (Bithynia), de Hübner (Britanni), de Stein (Caelius, Balbinus), de Hartmann (Belisarios). La géographie, qui se confond souvent avec l'histoire, est abondamment représentée : Boiotia (Oberhummer et Cauer), Bosphoros (Oberhummer et Brandis), Byzantion (Oberhummer et Kubitschek), etc. L'histoire littéraire compte quelques morceaux considérables : Bukolik

(Knaack), Berossos (Schwartz), Caecilius Calactinus (Brzoska), Barnabas, Bibelübersetzungen (Jülicher), et à cette matière se rattachent les intéressantes dissertations de Dziatzko sur le livre (Buch) et les bibliothèques. M. Robert a collaboré à l'ouvrage pour l'histoire de l'art (Bathykles, Bryaxis, Brygos), M. Schoeffer pour les institutions grecques (Basileus), M. Leonhard pour le droit romain (Bona), M. Mau pour les antiquités (Basilica, Bart, Bestattung), etc.

Nous pourrions continuer longtemps l'énumération sans épuiser la liste des travaux qui mériteraient d'être signalés¹.

F. C.

ARTHUR LUDWICH. Die Homervulgata als voralexandrinisch erwiesen. Leipzig, Teubner, 1898. 204 pp. 6 marks.

C'est la thèse bien connue, déjà fréquemment défendue ailleurs par M. Ludwig, qui est exposée ici avec tout l'ensemble des preuves à l'appui : la vulgate d'Homère, la tradition représentée par nos manuscrits, reproduit le texte préalexandrin, à côté duquel les diorthoses des Zénodote et des Aristarque ont passé, sans y introduire de modification. Une première partie, consacrée à l'étude des fragments retrouvés sur les plus anciens papyrus, essaie de démontrer que leurs variantes n'impliquent aucunement une révision de notre texte traditionnel par la critique alexandrine. La seconde partie renferme une collection de citations homériques puisées chez les auteurs anciens; sans être complète, cette collection est la plus abondante qui existe actuellement, et à ce titre, elle rendra de réels services. La confrontation des citations avec la vulgate démontre encore, aux yeux de M. Ludwig, que celle-ci est antérieure aux Alexandrins.

À une foule d'endroits, M. Ludwig se plaint et s'irrite de ce que généralement on condamne ou l'on ignore sa théorie sans se donner la peine de la réfuter. Peut-être eût-il suffi d'exprimer ce grief une fois pour toutes; l'auteur aurait ainsi allégé son livre d'un certain *ballast* de polémique, et dépouillé un ton de triomphe personnel, de *Rechthaberei*, qui n'impressionne pas toujours favorablement le lecteur.

Je crois que l'ouvrage de M. Ludwig obtiendra le résultat qu'il désire. Il faudra bien qu'on discute sa théorie, et qu'on arrive à une

¹ Pour l'article Bendis, M. Knaack n'a pas pu utiliser les monographies de Hartwig (1897), et Trendelenburg (1897). — Pour *Caelus* dans l'art, une note de R. von Schneider, *Arch. epigr. Mitth.*, XVIII, 1895, p. 135, aurait mérité d'être mentionnée. Nous sommes revenus sur le même sujet dans nos *Mon. rel. au culte de Mithra*, t. I, p. 87 ss.

conclusion définitive sur la question de l'origine de notre texte homérique. Elle vaut la peine d'ailleurs d'être traitée à fond. C'est souvent par simple analogie avec l'origine que l'on croyait indubitablement établie pour le texte d'Homère que l'on a fait remonter aux Alexandrins la vulgate d'autres de nos textes classiques. La vérité de la thèse de M. Ludwich pourrait remettre en question les idées admises sur la tradition d'autres écrivains.

L. PARMENTIER.

GAETANO DE SANCTIS. *ATΘΙΣ. Storia della Repubblica Ateniese dalle origini alle riforme di Clistene*. Rome, 1898, in-8°. Prix : 8 fr.

On ne pourrait donner une idée plus exacte de cet ouvrage qu'en le rapprochant de l'Histoire Grecque de Busolt. Les deux auteurs s'inquiètent assez peu des considérations générales : ils ne font pas la philosophie de l'histoire. Ils dédaignent la couleur, le pittoresque : ils ne font pas de l'art, à propos d'histoire.

Il leur suffit d'être précis, exacts, même avec quelque sécheresse. Ils ont un faible pour les questions difficiles et controversées ; seulement Busolt les discute dans ses notes ; ici elles entrent dans le texte et en forment même la plus grande partie.

Des livres de cette nature ne sont pas « amusants à lire » ; mais on en peut retirer beaucoup de profit. Ils orientent rapidement le lecteur dans une question déterminée et lui fournissent une bibliographie sûre et abondante.

M. de Sanctis a traité la partie la plus obscure et la plus controversée de l'histoire d'Athènes et peut-être n'est-elle si obscure que parce qu'elle a déjà tenté un si grand nombre d'érudits. Voici, d'après les intitulés des chapitres, les points principaux dont il s'est occupé : la formation de l'État athénien ; tribus, phratries, genè ; le texte et les légendes des rois ; la décadence de la monarchie et l'archontat ; Dracon et le droit criminel ; la première constitution civile (celle de Solon) ; la fin de l'anarchie ; les commencements de la puissance athénienne ; Clisthène et les réformes démocratiques.

Il y a là de quoi exercer la sagacité d'un historien et de quoi fatiguer son courage ; de tous côtés, des doutes et des contradictions ; la chronologie est incertaine ; les institutions sont mal connues.

M. de Sanctis paraît à l'aise sur ce sol mouvant : il a soin d'ailleurs d'appeler à lui tous les auxiliaires que peut lui fournir l'érudition contemporaine. On serait presque tenté de lui reprocher un excès de modestie ; il est de taille à marcher seul et il ne fait presque jamais

un pas sans être entouré d'une cohorte de savants. C'est un peu la méthode de ses compatriotes. Ils citent volontiers leurs autorités et tout livre n'est-il pas en un certain sens une autorité, du moment où il est imprimé? Comme ses compatriotes encore, M. de Sanctis a un faible pour la science allemande. Ne le lui reprochons pas; elle ne perd pas en passant par une intelligence d'Italien, qui agit à la manière d'un filtre, clarifiant ce qu'elle reçoit.

L'auteur paraît plus libre dans ses allures avec les anciens qu'avec les modernes. Aristote est mis fréquemment sur la sellette et il ne s'en tire pas à son honneur : sur de grosses questions, comme sur des détails minimes, sa véracité est prise en défaut; quelques exemples parmi les plus intéressants :

Solon n'a pas appliqué le sort à l'élection des archontes; il n'a pas créé un conseil de 400 membres; il n'a pas aboli les dettes.

Pisistrate a institué les naucreries, par contre il n'a pas établi les *δικασταὶ κατὰ δήμους*.

L'ostracisme n'a pas été imaginé contre les amis des tyrans. Naturellement, la réforme de Dracon est imaginaire et le coupable n'est pas un interpolateur, c'est Aristote lui-même. Naturellement aussi la chronologie de Pisistrate n'est qu'un tissu d'erreurs.

Tous les premiers chapitres de la Politeia des Athéniens sont ainsi passés au crible et s'en vont en poussière. M. de Sanctis mène sa critique avec science et habileté. Il travaille d'après des règles fixes, qui reposent sur une étude approfondie et systématique des sources. Néanmoins il est parfois, je le crains, un juge prévenu et plus d'une de ses sentences aura besoin d'être soumise à une revision. Les bons témoins sont généralement ceux qui déposent contre Aristote, les autres sont quelque peu bousculés. Tout n'est pas or pur dans la Politeia des Athéniens, mais quand on a tout mis au creuset, il reste plus de bon métal que ne le pense M. de Sanctis.

Il ne suffit pas de faire la guerre aux erreurs et aux préjugés historiques : il faut encore repeupler les régions dont on a chassé les légendes. Pour les époques primitives, un moyen précieux et puissant de les reconstruire, de les retrouver, est l'analogie. L'auteur, sans négliger, cela va de soi, les autres moyens, a fait de celui-là un large emploi. Je le voudrais plus large encore et je prends un exemple : les phénomènes économiques qui se manifestent à Athènes à l'époque de Solon ne peuvent se comprendre, si on les considère seuls. Rapprochez des phénomènes semblables qui se sont manifestés à Mégare, à Sparte, à Rome, dans les Gaules; dans tous ces pays et dans d'autres, il y a eu un moment où les classes inférieures ont été écrasées par les dettes. Le phénomène étant général à une cause générale, il coïncide avec une modification de l'état économique : c'est le passage de la Naturwirt-

schaft à la Geldwirtschaft, dit Busolt. De plus, si telle est la cause du phénomène, on comprend que Solon ne se soit pas borné à la suppression de l'hypothèque personnelle, mais qu'il ait mis le fer dans la plaie et hardiment retranché les dettes elles-mêmes.

Je ferai la même observation au sujet du chapitre II. L'auteur y a réuni beaucoup de renseignements très intéressants sur l'organisation gentilice en Grèce en dehors d'Athènes. Il aboutit à ces conclusions : l'État est antérieur à toute cette organisation (p. 54). La phratrie se forme d'abord, puis les tribus, puis le génos. Si on se rappelle que les Romains, pour ne citer que ceux-là, ont eu des institutions analogues, n'est-on pas amené à en rechercher l'origine bien plus haut que dans l'histoire grecque ou romaine ? Ne sont-ce pas là des institutions des peuples indo-européens, que les Grecs apportèrent avec eux dans leur pays ? Elles s'y modifièrent dans le passage des populations à la vie sédentaire ; mais primitivement elles avaient été la forme même de l'organisation de la peuplade nomade. Un seul principe pouvait présider à cette organisation, la communauté d'origine, le principe familial, et de là la haute antiquité du génos et de la gens.

M. de Sanctis a eu le mérite de soulever les problèmes si nombreux de l'histoire primitive d'Athènes, d'en poser les termes d'une façon fort nette, d'en montrer les diverses solutions et, pour finir, d'apporter la sienne. Son travail, en lui-même, était utile et par la façon dont il a été accompli, s'il ne compense pas la perte des anciennes *Atthis*, il justifie du moins son titre.

HENRI FRANCOITTE.

Essai sur l'administration des provinces sénatoriales sous l'empire Romain, par CYPRIEN HALGAN. Paris, 1898.

L'ouvrage est divisé en 5 parties ; la 1^{re} traite du partage, de la géographie et de l'ethnographie des provinces sénatoriales ; la 2^e, des différentes catégories de cités ; la 3^e, des concilia ; la 4^e, des fonctionnaires provinciaux ; la 5^e, des branches de l'administration. L'auteur a étudié, en s'appuyant sur les monographies et les traités généraux d'institutions Romaines, la plupart des questions qui concernent les provinces sénatoriales. Je ne pense pas qu'il ait apporté aucune solution nouvelle, ni signalé aucun fait nouveau saillant. C'est une constatation que je fais, pas une critique. Réunir en un livre les données dispersées dans les monographies, présenter une vue d'ensemble de la matière et des progrès réalisés, c'est faire une œuvre utile : l'initiation à la science est rendue plus facile pour les uns, et, pour tous, le temps des recherches est abrégé, à condition toutefois que l'auteur

ait apporté à son travail toute l'exactitude et la critique nécessaires. Malheureusement ces deux qualités ont manqué à M. Halgan en certains endroits de son étude.

Dans ce compte-rendu, j'examinerai successivement la manière dont M. Halgan a conçu son sujet, la méthode qu'il a suivie en le développant. Je dirai un mot pour finir sur la disposition.

Le sujet est bien choisi. Bien qu'étendu, son cadre est limité, les contours sont apparents. Comme le titre l'indique, M. Halgan commence son étude au partage des provinces entre Auguste et le Sénat en l'an 27, et il s'arrête au moment où, par l'envahissement progressif du pouvoir impérial, la distinction disparaît entre les provinces. Telles sont les dates auxquelles M. Halgan s'est arrêté. Dans ces limites, il annonçait, par le titre même de son livre, l'intention de restreindre son étude aux seules provinces sénatoriales. Ici M. Halgan me paraît être sorti de son cadre. L'introduction et la conclusion, qui exposent la prétendue idée-mère du livre, s'appliquent à toutes les provinces, impériales et sénatoriales. De plus, au lieu de s'en tenir aux questions spéciales qui concernent ces dernières, il y a rattaché un assez grand nombre de points qui leur sont communs avec les provinces impériales, par exemple la condition des *civitates foederatae et liberae* (67-80), — des *civ. stipendiariae* (p. 85-91), des colonies romaines et des municipes (p. 111-121), — le *curator civitatis* (p. 151-157), — l'organisation générale des *concilia* (p. 180-210), — la procédure usitée dans les *judicia repetundarum* (p. 243-250). Le moindre inconvénient de ces exposés est de charger le livre de développements qui seraient mieux à leur place dans un traité général sur les provinces romaines, et de mettre l'auteur dans la nécessité d'écourter la discussion des questions particulières encore obscures. Un plus grave est de faire croire que ces institutions, communes aux deux catégories de provinces, sont propres aux provinces sénatoriales. Je sais bien que M. Halgan ne commet pas cette erreur et cherche à la prévenir. Il n'en est pas moins vrai que souvent le lecteur doit se défendre contre cette fausse idée. Exemple : Marquardt, (II, p. 529) avait dit que les *concilia* étaient une institution commune à toutes les provinces. M. Halgan emprunte cette phrase à l'ouvrage de M. Guiraud (*Assemblées provinciales dans l'empire romain*, p. 51), mais, forcé par le caractère un peu artificiel de son sujet, il la transforme et dit p. 160 : « s'il faut en croire Marquardt, chaque province sénatoriale avait son assemblée provinciale. » Ne dirait-on pas, à la lecture de ce passage, qu'il y avait sous ce rapport une distinction entre les provinces impériales et sénatoriales ?

Examinons maintenant la manière dont M. Halgan a traité son sujet. Les qualités maîtresses, disions-nous, d'un livre scientifique sont l'exactitude et la critique.

Pour être exact, il faut être bien informé. M. Halgan semble n'avoir rien négligé pour l'être. La bibliographie citée page I-VIII est considérable et à peu près complète. Mais la connaissance de la bibliographie n'est qu'un moyen. L'important, c'est que l'auteur connaisse son sujet, les questions soulevées, le degré de certitude des solutions apportées. M. Halgan a eu conscience de cette obligation et s'est efforcé d'y satisfaire. Néanmoins son livre présente quelques lacunes aussi bien dans sa partie générale que dans l'examen de la situation de chacune des provinces. P. 315, l'exposé des droits du gouverneur sur le *frumentum in cellam* n'a pas toute la clarté désirable¹. Les domaines impériaux sont omis, ainsi que l'intervention du sénat dans le recrutement des troupes dans les provinces sénatoriales. P. 283, M. Halgan ne paraît pas connaître la discussion soulevée par Karlowa, *Histoire du droit romain*, I, 493, 494, au sujet du *jus proconsulare* de l'empereur.

L'étude consacrée à chacune des provinces présente aussi des omissions, et il devait en être ainsi presque fatalement dans un livre où ce qui concerne une province se trouve éparpillé en cinq endroits différents. M. Halgan, qui a noté que ni la Sardaigne, ni la Corse ne contenaient aucune ville *foederata* ou *libera*, ne dit pas si l'Achaïe, l'Asie et la Bithynie ne renfermaient aucune ville *stipendiaria*, — la Gaule, aucune ville *libera* ou *stipendiaria*. P. 106, Cornus est oubliée². Carales, citée p. 82, ne l'est plus p. 105, où elle devrait l'être. L'étude qu'il consacre p. 11-14 aux transformations de la Bithynie en province impériale et aux légats que s'y sont succédé, ne tient pas compte des dernières recherches³.

On souhaiterait aussi que M. Halgan eût toujours lu avec attention les auteurs qu'il consultait. P. 278, l'opinion de Bouché-Leclercq (p. 300) n'est pas rapportée exactement; p. 236, il renvoie à Desjardins, *op. cit.*, p. 72. Or le seul ouvrage de Desjardins cité jusque-là est la *Géographie de la Gaule Romaine*. Cette citation n'est compréhensible qu'à la condition de recourir à Marquardt (trad.), II, p. 453.5 à qui M. Halgan semble l'avoir empruntée. Il s'agit de la *Revue Archéologique*, XXVI (1873). A deux endroits, pp 332 et 337, l'ouvrage de O. Hirschfeld, *Untersuchungen auf dem Gebiete der roemischen Verwaltungsgeschichte*, est cité d'une façon qui permet de douter que M. H. ait lu, avec attention du moins, le livre du savant allemand.

M. Halgan aurait dû mettre aussi plus de soin dans la transcription des textes grecs et latins. Nous ne relevons pas les innombrables fautes

¹ Comparez à Mommsen, *Droit public* (traduction), I, p. 336 et suiv.

² Kubitschek, *Imperium romanum*, p. 127.

³ Cf. art. de Brandis sur *Bithynia* dans *Real-Encyclopädie de Pauly* (527-530).

d'impression ¹. A plusieurs endroits les textes en sont rendus inintelligibles. Nous ne pouvons cependant passer sous silence l'indifférence que M. Halgan semble professer à l'égard des noms propres. Pourquoi, p. 342, écrire Tabarca (nom moderne) au lieu de Thabraca qui se lit p. 344? p. 250, écrire à un endroit Cesius Cordius au lieu de Caesius Cordus? p. 256, Pédius au lieu de Pedius? Sévinus Pontinus au lieu de Saevinus Pomptinus? p. 32, dans une série de noms propres latins, insérer le mot moderne Bituriens au lieu de Baeturia? Sans vouloir condamner absolument la modernisation des noms anciens, n'est-il pas sage de la restreindre aux mots pour lesquels un long usage l'a autorisée? A plus d'un endroit, la vérité historique souffre de ces licences orthographiques. P. 103, M. Halgan écrit *Sempronius* : est-ce *Tiberius* ou *Gaius*? — p. 234, P. Tullius Varro (CIL. XI. 3004) se transforme en *Terentius Varro*; — p. 273, en citant CIL. VI 1406, il écrit *Legio III* au lieu de *VIII*.

Les mêmes inexactitudes se constatent çà et là dans les données géographiques, historiques et chronologiques. P. 358, Bilbilis, lieu d'origine de Martial, semble mise en *Baetica*, alors qu'elle est en *Tarraconensis*; — p. 310, Palmyre n'est pas en Judée, mais en Syrie ². On pourrait aussi demander plus de rigueur à M. Halgan, quand il parle des institutions romaines. Ainsi, p. 112, il distingue les cités pérégrines des cités autonomes. Au lieu de *pérégrines*, M. H. devrait dire *stipendiariae*. A l'expression *Juridiction* employée p. 199 pour caractériser le pouvoir des concilia, il faut substituer celle de *contrôle* qui se lit p. 208. Les indemnités payées aux gouverneurs des provinces ne sont pas présentées sous leur vrai jour. S'il est vrai que l'administration romaine regardait comme un acte de justice d'indemniser le magistrat des frais résultant de l'exercice de ses fonctions ³, elle ne croyait rien lui devoir pour les *soucis* qu'elles lui apportaient. Les gratifications accordées aux gouverneurs des provinces n'avaient pas un autre caractère (Mommsen, I, p. 345-347). Sans doute les règles administratives ne sont pas restées les mêmes sous l'empire que sous la république. Aussi eût-il fallu tenir compte de la chronologie, plus que ne l'a fait ici M. Halgan, quand il dit p. 240: « On a *toujours* considéré que les magistrats devaient être indemnisés des frais et des *soucis* multiples qui résultaient de l'exercice de leurs fonctions. » Dire encore, comme M. H., p. 249, que *le sénat s'arroge le droit de déterminer dans chaque cas la pénalité encourue par le coupable*, c'est, semble-t-il, présenter cette

¹ Pp. 85, 89, 118, 119, 122, 153, 167, 195, 237, 265, 271, 282 (dilectatio), etc.

² Cf. I. Jung, *Grundriss der Geographie von Italien und dem orbis romanus*, p. 144-146.

³ Mommsen (trad.), I, p. 335 et sq.

intervention du sénat dans l'ordre judiciaire comme une usurpation. Cette opinion peut s'autoriser d'une lettre de Pline II, 11,4. Cependant, il est à noter que, même au temps de Pline, cette question n'était pas tranchée, et il convient de rapprocher de ce premier texte celui de IV, 9,17, décisif d'après nous. Enfin, pour donner une idée vraie et complète de l'intervention de l'empereur dans le choix des proconsuls, M. H. aurait dû ajouter, p. 221, que le sénat partageait avec l'empereur ce pouvoir de désignation. Je ne puis non plus me rallier à certaines appréciations de M. Halgan. Je ne pense pas, comme lui, p. 266, que la jalousie ait seule inspiré les empereurs, quand ils ont enlevé au proconsul le commandement des armées africaines pour le confier au légat. Les exigences de la défense des frontières ont pu avoir leur part d'impulsion dans cette mesure. A plusieurs endroits, p. 2, 76, 93, M. H. attribue la modération des Romains envers les provinces à un mobile généreux, alors qu'elle n'était qu'un calcul habile de leur politique¹. Comment d'ailleurs concilier cette appréciation avec celle de la p. 326 : « L'empire arracha aux provinces tout ce qu'elle purent donner » ? La même manière de voir se lit encore p. 354, et elle est ici d'autant plus étrange que la réponse de Trajan, Epist. 35, citée par M. H., met à découvert le calcul de prudence gouvernementale qui guide l'empereur.

Enfin j'ai relevé les quelques erreurs de chronologie suivantes : Les années 69 au lieu de 66 (p. 278), 198 au lieu de 192 (p. 24) peuvent n'être que des fautes d'impression. Auguste ne séjourna pas en Espagne de 26 à 19, comme le dit M. H. p. 98. Il quitta ce pays en 24 et entreprit de 21 à 19 un voyage en Grèce et en Asie-Mineure². La date de la légation de P. Metilius Secundus en Numidie n'est pas 128 mais 123³. Enfin est-ce apporter aux indications chronologiques une attention suffisante que d'assigner p. 19 à un fait les environs de 190 et à la page 24, sans ajouter d'autres éclaircissements, de préciser l'année 192 ? De plus les éléments de la discussion sont incomplètement donnés à ces deux endroits⁴.

Je passe maintenant à l'examen de la méthode critique. A ce point de vue encore, le livre de M. Halgan n'est pas irréprochable. Il ne semble pas qu'il ait toujours tenu suffisamment compte de l'âge des documents. N'est-ce pas commettre cette faute, que d'apporter, pour prouver

¹ Marquardt, I, 110. Mommsen, VI, 328.

² Goyau, *Chronologie de l'empire romain*.

³ Liebenam, *Forschungen zur Verwaltungsgeschichte des römischen Kaiserreichs*, p. 307, Leipzig, 1888.

⁴ Marquardt, II, p. 61, n. 3°.

une allégation concernant Tibère (p. 247), un passage du *Panégryrique* de Pline qui, dans son tableau de la tyrannie, n'a en vue que Domitien? Peut-être aussi M. Halgan ne se met-il pas suffisamment en garde contre les généralisations. Cette critique s'applique à l'appréciation générale de la page 354 sur les dispositions personnelles des empereurs, qui n'a d'autre appui qu'une lettre de Trajan. Ici M. Halgan mitige lui-même sa conclusion; je crois qu'il eût mieux fait de ne pas l'énoncer. P. 297, on lit que le gouverneur était maître absolu de tous les procès à l'époque républicaine. Cependant au dernier siècle la *provocatio* était étendue à tout l'empire de Rome.

On peut aussi reprocher à certaines interprétations de textes faites par M. Halgan de n'être ni assez objectives, ni assez scientifiques. Il m'est impossible, par exemple, de découvrir l'idée de sacrilège dans Suétone, *Tibère*, c. 49. Quelquefois l'interprétation fait défaut, et le lecteur se trouve en présence d'un texte dont il ne voit pas le rapport avec la question soulevée. C'est le cas de la note 3^e de la page 282, qui ne peut être comprise qu'à la condition de recourir à Mommsen, V, 122, à qui elle est empruntée. En général d'ailleurs, les discussions semblent bien superficielles dans l'*Essai sur les provinces sénatoriales*. Voyez les discussions sur le marbre de Thorigny (cf. Desjardins, *Géographie*, III^e vol., p. 200 et suiv.), sur les Asiarques (cf. Beurlier, *Les Assemblées provinciales dans la Gaule Narbonnaise*, p. 123-132), le ch. 2 du Livre I sur l'ethnographie. Peut-être ce défaut trouve-t-il son explication et son excuse dans la caractère du public auquel M. Halgan semble avoir destiné son livre. Il est toutefois des cas où la façon dont M. Halgan résout une difficulté est par trop expéditive. On connaît la discussion soulevée par le passage de l'évangile de S^t Luc relatif au census ordonné par Auguste et avec lequel a coïncidé la naissance de J.-C. Sans entrer dans le détail de cette controverse, qu'il nous suffise de dire comment M. Halgan s'en tire p. 316-320. Pour écarter la difficulté chronologique, après avoir apporté un texte grec, mal cité et qui franchement, pour signifier ce que lui fait dire M. Halgan, aurait besoin d'être interprété¹, il invoque la légation de Quirinius de l'an 751, pendant laquelle le recensement aurait eu lieu. De l'objection de Mommsen (*Res gestae divi Augusti*, p. 76), qui prétend qu'un recensement à cette date est une impossibilité, il n'est pas question dans le livre de M. Halgan. A la page 320, il est plus expéditif encore à propos de l'étendue du recensement. L'affirmation de S^t Luc « *universus orbis* »

¹ Willems, *Droit public*, p. 505.

² Les exégètes le font, mais M. Halgan n'en cite aucun.

est contestée par Mommsen, qui limite l'opération à la Syrie. Or pour trancher le différend entre S^t Luc et Mommsen et réfuter ce dernier, M. Halgan invoque purement et simplement comme autorité le texte contesté de S^t Luc. Toute cette partie de l'*Essai* n'est que la reproduction de la vie de J.-C. par le P. Didon.

Quant à la disposition générale des matières, elle est classique, mais, considérée dans le détail, elle n'est pas partout heureuse. Si M. Halgan avait rassemblé en un tableau unique les diverses catégories de cités, au lieu de les disperser en cinq endroits différents, il eût rendu plus facile la connaissance de la situation de chacune des provinces, et il aurait évité les redites (cf. p. 51, 58, 82, 105) et certaines distractions (p. e. Carales citée p. 82 et pas 106; l'ordre dans lequel les provinces sont traitées n'est pas toujours le même aux différentes parties du livre).

Tel est le livre de M. Halgan. Le défaut d'exactitude et de critique qui apparaît çà et là interdisent, croyons-nous, de le recommander sans réserves.

E. REMY.

A. HAASE. **Syntaxe française du XVII^e siècle**, traduite par M. OBERT. Paris, A. Picard, 1898. xviii-471 pp. in-8°. Prix : 10 fr.

Les additions, les corrections et remarques du traducteur font de la syntaxe de Haase une édition nouvelle. M. Obert a consciencieusement contrôlé sur les éditions originales ou sur les éditions critiques les milliers de passages d'auteurs classiques cités à l'appui des phénomènes grammaticaux; il a remanié, avec le consentement de l'auteur, certains paragraphes, établi des subdivisions dans la masse des exemples, mis à part les citations inexactes ou ne s'appliquant pas à la théorie exposée. Bref, le public est assuré d'avoir entre les mains une œuvre de tout premier ordre, révisée avec le plus grand soin. Une préface de Petit de Julleville présente l'œuvre aux lecteurs français.

Pénétrons maintenant plus avant dans l'économie de l'ouvrage. Le livre de M. Haase est fait entièrement d'après les sources. L'auteur n'a pas accepté d'intermédiaire entre la littérature du XVII^e siècle et lui. Je ne sais pas s'il faut le louer entièrement d'avoir fait table rase ainsi de tout le travail des grammairiens qui ont écrit sur le XVII^e siècle. Admettons que tout n'y soit pas richesse, que l'œuvre de plusieurs soit encombrée de théories fausses et d'explications surannées : encore M. Haase aurait-il prudemment fait de parcourir les grammaires historiques, certains dictionnaires, les lexiques spéciaux de Molière et de Corneille. Un seul homme, un étranger surtout, ne peut se vanter de

saisir toutes les finesses, de trouver toutes les raisons d'un usage, de découvrir dans les dialectes ou dans les siècles antérieurs tous les points de comparaison souhaitables. Prenons un exemple. Avant Livet, Génin avait fait un *Lexique comparé de la langue de Molière et des écrivains du XVII^e siècle* (Didot, 1846). Sans doute les propositions étymologiques de Génin frisent souvent l'absurde, mais ses recherches sont bonnes. Si notre auteur avait eu en mains l'œuvre de Génin, il y aurait trouvé des faits de nature à éclairer mainte conjecture. Le *c'est mon* de Corneille, par exemple, le *ça mon* de Molière, plus fréquent que l'auteur ne le croit (§ 97, p. 247), aurait pu recevoir une explication plus satisfaisante, tout au moins épargner à l'auteur des tentatives inutiles, s'il avait connu par Génin les formes antérieures : *ce a mon* et négativement *ce n'a mon*.

Il faut dire encore, pour ne pas égarer les étrangers, que l'ouvrage ne doit pas être considéré comme une syntaxe complète du XVII^e siècle. Il ne mentionne pas tous les faits grammaticaux, mais seulement les *différences* entre le XVII^e siècle et le nôtre. Il en résulte que chaque article n'est pas nécessairement le miroir de l'usage, même pour le siècle de Corneille. Telle construction signalée peut être une exception. *Prétendre à qqc.* est plus usité que *prétendre qqc.* : néanmoins l'article de Haase (p. 142) ne signalera naturellement que *prétendre* transitif. Un grand nombre de ces verbes (*apprendre qqn, approcher, bouger, bouter, changer, conseiller, cracher, pardonner, partir* = partager, *profiter, quereller, ressembler, rêver*, etc.) sont encore transitifs dans les dialectes. Ils le sont presque tous en wallon, et plusieurs le sont encore en français, par exemple *sortir* : *sortez vos raisons. Les ménagères sortent de leurs armoires de vieux boutons de plomb ...* (Champfleury, *le Chaudronnier*). Une syntaxe du XVII^e siècle forcée d'enregistrer une foule de constructions anciennes déjà vieilles au temps de Malherbe et de Corneille, de noter les archaïsmes de Scarron et de Lafontaine, forcée d'élaguer, parce que ce serait fastidieux, tout ce qui est resté dans l'usage actuel, a beaucoup plus l'air de représenter le langage du libre XVI^e siècle que celui du XVII^e siècle, d'ailleurs très composite et nullement semblable à lui-même du commencement à la fin. Je n'en fais pas un reproche à M. Haase. Dans toute grammaire, les exceptions, les anomalies, les curiosités, prennent plus de place que la règle. C'est un défaut de perspective ou plutôt de proportion qui est inhérent au système, et qu'on ne saurait pallier que par des statistiques sans fin.

Il est rare au contraire que l'on n'admire pas la rédaction des articles qui introduisent chaque série d'exemples. En une phrase pleine de concision l'auteur réussit à rappeler l'usage du siècle précédent, celui du XVII^e, et souvent le nôtre. Il ne fait pas de métaphysique, mais on

sent qu'on a devant soi un homme qui sait l'histoire de la langue et non un théoricien superficiel, fabricant de règles d'occasion. Pour signaler à l'auteur un point que je crois faible, il ne me semble pas qu'il ait trouvé la vraie explication des tournures du type de celle-ci : « Il arrive bien plus souvent qu'on admire trop que *non pas* qu'on admire trop peu » (Descartes). L'auteur dit que *non pas* est employé : 1° pour séparer deux *que*, 2° pour renforcer la négation dans une comparaison (p. 271). Pareille explication semble bien peu philosophique. La présence de la négation me paraît être le résultat d'une contamination de deux tournures, comme dans d'autres cas analogues de phrases comparatives, en grec, en latin et en français. Mais ce n'est pas ici le lieu d'exposer la théorie du *ne* soi-disant explétif.

Je finirai en corrigeant une véritable bévue : *mourir* est donné, page 140, comme verbe transitif, sur l'interprétation de l'exemple suivant de Pascal : *avant donc qu'il ait été mort....* La phrase de Pascal est très incorrecte ; la voici d'après l'édition Brunswicg (n° 838 = Molinier II, 73) : « Avant donc qu'il ait été mort, ressuscité et converti les nations, tout n'était pas accompli ». Je cite la phrase pour montrer quels pièges un auteur allemand peut rencontrer sur son chemin. *Qu'il ait été mort* a été considéré comme un passif et l'on a fait de *mourir* un verbe transitif ! A l'actif ce serait donc : *avant qu'on l'ait mouru* ! Après avoir écrasé la petite bête, hâtons-nous de dire, encore une fois, que le livre est excellent et qu'il mérite bon accueil.

J. FELLER.

Étude comparée des langues vivantes d'origine germanique, par J. MELON, professeur de langues vivantes à l'Institut de La Louvière. Namur, Wesmael-Charlier, 1898. 1^{er} fasc., XL-184 pp. in-8°.

Pour nous renseigner sur le but de l'auteur, il nous faut parcourir une longue préface (xxxiii pp.), où il est successivement question de la place des langues modernes et anciennes dans l'enseignement moyen, de l'enseignement concentrique et des avantages qu'il y aurait à confier l'enseignement du néerlandais, de l'allemand et de l'anglais à un même professeur, des élucubrations pédagogiques du journal *La Chronique*, de la formation scientifique et professionnelle des professeurs de langues. Enfin nous apprenons qu'on veut nous donner :

1) un ouvrage scientifique plus étendu qu'un précis de grammaire comparée et n'ayant d'autre but immédiat que l'étude comparée du néerlandais, de l'allemand et de l'anglais sous leur forme actuelle ;

2) un ouvrage indiquant d'une façon sûre, complète et méthodique

dans quelle mesure le professeur d'enseignement moyen peut faire passer dans son propre enseignement ce qu'il s'est assimilé en fait de grammaire comparée.

Deux livres en un seul, ou plutôt deux ouvrages qui se côtoient en un seul volume ! car chaque objet est traité deux fois, sous les chiffres I et II, à chacun des deux points de vue. Les raisons d'une telle disposition n'ont rien de commun avec des intérêts scientifiques ; nous ne les examinerons donc pas. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de remarquer que si le professeur possède sa science, ce n'est pas lui, mais ses élèves qui ont besoin d'un traité pratique ou de vulgarisation, comme d'ailleurs un traité scientifique et un traité de vulgarisation s'adressent presque toujours à des lecteurs différents.

Que dire du double but de l'auteur ? D'abord il se fait une singulière idée d'un cours universitaire de grammaire comparée des langues germaniques. « Il va de soi, dit-il, si le cours est bien fait (?), que la grammaire comparée du néerlandais, de l'allemand et de l'anglais sera le centre vers lequel convergeront tous les commentaires du professeur. » Et il croit qu'un précis de grammaire comparée du néerlandais de l'allemand et de l'anglais peut être le fidèle reflet d'un tel cours.

Il est cependant hors de doute qu'une grammaire comparée ne peut se construire que sur les formes les plus anciennes connues des langues que l'on veut comparer (v. R. von Raumer, *Litt. Centralblatt*, 1863, c. 1022; Brugmann, *Gr.*¹, I, § 12). Dès que pour une raison ou l'autre, on en appelle aussi aux formes postérieures, on s'engage dans le domaine de la grammaire historique. M. Melon s'est laissé séduire par le titre du livre de V. Henry (*Gramm. comp. de l'all. et de l'angl.*), qui donne une grammaire comparée des langues germaniques en même temps qu'une grammaire historique de l'allemand et de l'anglais (v. p. ix et p. 3)¹. Cela étant, nous devons avouer que les ouvrages scientifiques ayant pour but l'étude comparée des langues germaniques existent déjà (v. dans le livre de M. Melon à la bibliographie, p. xxxvi-xl, les noms de Henry, Noreen, Streitberg ; on constatera l'omission de Kluge, *Vorgeschichte d. altgerm. dialekte*², 1897), et comme M. Melon n'a pas modifié ou augmenté la somme des résultats acquis, son travail n'a consisté qu'à déplacer des matériaux.

Ces matériaux toutefois sont de bon aloi³ et l'on doit avouer qu'il

¹ Remarquons que V. Henry ne dit pas qu'il compare une de ces deux langues à l'autre, comme M. Melon dit qu'il compare le néerlandais à l'allemand et à l'anglais.

² Plaçons ici quelques observations de détail. Pourquoi *prégermanique* au lieu de *germanique primitif* ? Pourquoi pas écrire **dheȳbos*, **deopaz* (p. 29), **seutō*, **sesouta*, **seopz*, **sodanaz* (p. 43), etc. ? La quantité des voyelles n'est

s'est assimilé toute la bibliographie très vaste et très complète qui se rapporte à son sujet. Notre jugement ne peut se baser que sur la partie peu étendue qu'il en a traitée dans le présent fascicule, notamment la *comparaison des dentales*¹, et qui n'est précisément pas la plus difficile. En sera-t-il de même pour la suite qui comprendra les *labiales*, les *gutturales* (si compliquées!), les *semi-voyelles* et les *consonnes-voyelles*? Nous en doutons, surtout quand nous apprenons que le vocalisme ne sera pas traité, sous prétexte qu'il présente trop peu de concordances qui puissent faciliter la mnémotechnie usuelle (p. xxxi). Nous ne préjugeons rien de la 2^{de} partie (formation des mots), dont les grandes lignes sont cependant déjà tracées, ni encore moins de la 3^{me} (déclinaison, conjugaison et (!) syntaxe), qui « resterait à traiter » (p. xxxi).

Quant au but pratique de M. Melon, il est très utile. Il est bon que nos élèves qui étudient deux ou trois langues germaniques, puissent prendre connaissance de vues synoptiques et faire des rapprochements. Pour cela les listes complètes qui leur sont données ici, leur seront d'un grand service. Nous doutons cependant qu'ils puissent trouver leur chemin dans les nombreuses règles de détail, où l'auteur veut les entraîner²; les meilleurs pourront s'estimer heureux si, pour chaque groupe de phénomènes, ils s'assimilent une couple de règles générales.

J. VERCOULLIE.

Le livre des Islandais du prêtre Ari Le Savant, traduit de l'ancien islandais, précédé d'une étude sur la vie et les œuvres d'Ari et accompagné d'un commentaire par FÉLIX WAGNER, docteur en philologie germanique. Bruxelles, Office de Publicité et Société belge de librairie. 1898.

Nous nous sommes vainement demandé quel but M. Wagner s'est proposé en entreprenant son travail sur Ari. Aurait-il voulu faire

presque nulle part indiquée. Dans *des te* nous n'avons pas l'article (p. 106), mais le pronom démonstratif.

¹ Le fascicule contient outre la préface et la bibliographie déjà signalées, 1) la filiation des langues germaniques, 2) l'évolution du néerlandais, de l'all. et de l'angl., 3) un résumé de phonétique, 4) les deux lois de substitutions consonantiques. Les dentales étudiées sont 1) *d*, 2) *t*, 3) *z*, 4) *s* et *sch* néerl. comparées à l'all. et à l'angl. On s'étonne de trouver ici *sch* qui n'est pas dentale en néerl., dont les correspondantes all. et angl. ne sont pas dentales non plus, et qui est par son origine une gutturale affectée par la spirante *s*.

² Cet exposé des correspondantes all. et angl. des 4 dentales néerl. comprend 65 pp. in-8° (74 à 92, 113 à 134, 143 à 149, 164 à 180)!

œuvre de science? Ce n'est guère probable. Non pas qu'Ari ne puisse fournir matière à des recherches scientifiques; seulement elles présentent l'inconvénient d'être d'une difficulté extrême: elles porteraient fatalement sur l'œuvre capitale d'Ari, qui est la base de l'historiographie islandaise et norvégienne et que les uns disent être perdue, les autres, avoir été reprise et fusionnée par des historiens postérieurs avec leurs ajoutés et continuations. Elles ne sauraient en tout cas être faites, avec quelque chance de succès, que par un savant très versé dans la littérature historique si vaste des Islandais et capable de faire sur les ouvrages pouvant entrer en ligne de compte, des investigations méthodiques. Or, c'est là une tâche bien ardue, devant laquelle les Scandinavistes les plus distingués reculent; nous ne ferons donc pas injure à M. W., en supposant qu'il n'est pas entré dans ses intentions de collaborer à la solution d'un problème qui décourage les maîtres de la science.

M. W. aurait-il voulu faire de la vulgarisation? Si tel était son but, et nous n'en voyons pas d'autre, nous ne parvenons pas à répondre à certaines objections qui s'imposent à nous. La première question qui doit se présenter à l'esprit de quiconque veut faire de la vulgarisation, nous semble-t-il, c'est celle de savoir si le sujet s'y prête. Nous avons, pour notre part, des doutes très sérieux à l'égard de celui que M. W. a traité. La littérature islandaise possède incontestablement un certain nombre d'ouvrages qui intéresseraient encore aujourd'hui beaucoup de lecteurs français, s'ils leur étaient présentés dans des traductions convenables et munis des éclaircissements nécessaires. Sans parler de ceux qui ont un caractère essentiellement politique et qui sont les productions les plus distinguées de l'historiographie islandaise, comme certaines biographies de rois norvégiens par Snorri, il y a surtout lieu de mentionner une demi-douzaine de sagas d'ordre plutôt privé (*slaegt-sagas*), qui retracent d'une façon extrêmement vivante les divers aspects de l'ancienne société norvégienne et islandaise¹.

Mais le petit livre d'Ari ne nous semble guère propre à la vulgarisation. Par son sujet très spécial, par sa composition extrêmement condensée, qui lui donne le caractère d'un résumé de l'histoire d'Islande, il doit forcément rebuter le lecteur qui n'est pas déjà jusqu'à un certain point au courant des faits racontés, ni familiarisé avec les termes dont l'auteur suppose la valeur connue. Malgré la place éminente qu'il occupe à juste titre dans l'histoire de la littérature islandaise, il restera

¹ Nous croyons, p. ex., que dans n'importe quelle littérature il existe peu d'ouvrages comparables à l'Egla pour la fidélité et l'éclat avec lesquels elle fait revivre toute une époque, qui est en outre la plus brillante de l'histoire des peuples scandinaves.

donc plus que probablement confiné dans un cercle restreint de lecteurs, philologues ou historiens, à moins toutefois que quelqu'un ne réussisse à en faire une adaptation qui pare aux inconvénients que nous signalons. Sans prétendre que ce soit absolument impossible, nous affirmerons qu'en tout cas, cette adaptation, M. W. ne l'a pas faite; nous ajouterons qu'il est resté au-dessous de ce qu'il y a lieu d'attendre de quiconque entreprend un travail de ce genre.

La raison de cet échec n'est point douteuse. M. W. ne se trouvait pas dans les conditions scientifiques voulues pour aborder les questions qu'il avait à traiter. Il n'a qu'une connaissance très élémentaire de l'islandais, et il est trop peu versé dans l'histoire politique, religieuse et littéraire d'Islande. Cela a eu pour lui deux conséquences fâcheuses.

1. Il n'a pu entrevoir les questions qu'il avait à traiter préalablement pour mettre ses lecteurs à même de goûter et de juger en connaissance de cause le petit livre d'Ari. Il est certain, p. ex., qu'il lui fallait exposer les causes qui ont fait naître en Islande une littérature nationale d'une richesse et d'une originalité incomparables. Ce n'est qu'ainsi qu'il y avait moyen de faire comprendre quelle part de l'œuvre d'Ari est due aux conditions de temps et de milieu dans lesquelles celui-ci a vécu, quelle part lui est personnelle, et quelle influence son exemple a exercée sur tout le développement de la littérature historique ultérieure.

2. Il n'a pas eu les connaissances générales indispensables pour faire un exposé exact de l'état actuel de la science par rapport à Ari. Dans la préface de son travail il dit : « Pour l'introduction relative à la vie et aux écrits d'Ari, nous nous sommes inspiré, quant aux parties fondamentales, des études de Th. Möbius et de W. Golther, ainsi que des recherches et des critiques de K. Maurer dans la Germania. »

Comme ces guides étaient excellents, il y avait lieu d'espérer que cet exposé serait tout au moins exact. Il n'en est rien cependant : M. W. n'a pu se préserver d'erreurs nombreuses. Il y a lieu d'ajouter que trop souvent il manque de précision. Nous ne pouvons, à notre grand regret, nous dispenser de fournir des exemples suffisants, pour démontrer que la sévérité de notre appréciation est justifiée.

P. 12 et 13. « A peine âgé de sept ans, Ari eut le bonheur de trouver en Hall Phorarinsson un protecteur généreux qui le reçut à Haukadal et continua son éducation jusqu'à l'âge de 21 ans. » Si Hall s'est chargé de l'éducation du jeune Ari, âgé de 7 ans, s'ensuit-il qu'il l'ait continuée jusqu'à ce que celui-ci eût 21 ans? Hall ne possédait pas de connaissances savantes : « H. vas ólaerdhra manna. » Si Ari est resté si longtemps dans sa maison, c'était pour faire des études en vue de la prêtrise sous la direction de Teit. Le texte que M. W. invoque dit seulement : Ari vint chez Hall à l'âge de 7 ans et il y resta 14 ans. — « Hall était un homme de savoir et d'expérience. » Cette phrase est prétendument la

traduction du texte islandais : « H. var. madhr stórvitr ok minnigr. » En réalité l'adjectif stórvitr est seul traduit, minnigr = doué d'une bonne mémoire, ne l'est pas. Est-ce l'effet d'une omission ou non? Nous n'oserions décider. Le lecteur verra par la suite pourquoi. — « Hall avait fondé dans son domaine une école comme il en existait plusieurs en Islande dès le XI^e siècle. » Et en note : « L'école de Hall date de 999. » Hall avait alors 3 ans¹; il fut un fondateur d'école bien jeune! M. W. pourrait-il citer un texte établissant que « dès le onzième siècle il y eut plusieurs écoles en Islande? » — « Dans la maison de Hall, Ari eut la bonne fortune de rencontrer un maître et compagnon dévoué dans la personne de Teit, fils d'Isleif, qui fut plus tard évêque en Islande. » L'épiscopat d'Isleif commença en 1056, il avait donc déjà duré 18 ans quand Ari, qui est né en 1067, devint le compagnon de Teit. Donc M. Wagner a tort de dire qu'Isleif fut évêque plus tard. A la p. 80, nous lisons qu'Isleif occupa le siège de Skalaholt de 1056 à 1080. La contradiction est flagrante; ce n'est pas la seule qu'il y ait à relever. P. ex., le père du premier président de la république d'Islande s'appelle p. 31 « Haengr », p. 54 et 102 « Höingr ».

P. 13 et 14, M. W. prône la vaste science d'Ari; il a l'esprit hanté par l'idée que celui-ci a été un grand savant. C'est possible, mais on ne saurait pourtant pas l'affirmer, vu que les renseignements positifs manquent. En traduisant l'épithète « hinn fródhi » qui accompagne d'ordinaire le nom d'Ari, par « le savant », M. W. éveille dans l'esprit du lecteur une idée erronée. Quand vers l'an 1030 l'Islande entra dans une longue période de calme, il s'y forma une classe de personnes, parmi elles même des femmes, qui cherchaient à recueillir le plus de renseignements possible sur les événements mémorables qui s'étaient passés pendant l'âge héroïque des peuples scandinaves, notamment en Islande, en Norvège et dans les expéditions normandes à l'étranger; on les appelait « fróðhir menn »; ce sont des gens qui ont fait œuvre d'historien, bien que la plupart d'entre eux n'aient pas écrit. « Hinn fródhi », accompagnant le nom d'Ari ou de Saemund, se traduira le moins inexactement par « l'historien. »

Ari fut chef séculier et prêtre à la fois. Cette réunion d'attributions qui semblent s'exclure, pouvant étonner aujourd'hui, M. W. cherche à l'expliquer. Ce qu'il dit à ce propos (p. 15) des aristocrates ayant reçu la prêtrise ne ressemble que de très loin à la vérité historique; qu'il y en ait eu qui ont obéi aux sentiments élevés qu'il leur prête, c'est probable, mais ils ne constituaient certainement pas la règle. La plupart, en se faisant prêtres, agissaient par politique, c'est-à-dire pour conserver la position sociale privilégiée qu'ils avaient eue leurs ancêtres, grâce

¹ Voir page 83.

à la réunion dans une seule et même personne des fonctions de chef politique, juridique et religieux; de là la lutte opiniâtre qu'eut à soutenir l'église dans la seconde moitié du douzième siècle pour faire une réforme.

Ari fut prêtre et marié. Voici comment M. W. explique ce fait, p. 15 : « Beaucoup de ces prêtres (appartenant à l'aristocratie) étaient mariés, le célibat ecclésiastique, comme on sait, n'ayant triomphé d'une manière absolue qu'après la réforme de Grégoire VII. Ari notamment se trouvait dans ce cas. » Ne dirait-on pas que le mariage d'Ari fut antérieur à la réforme de Grégoire VII? Celle-ci, du reste, produisit ses effets plus tard en Islande que partout ailleurs, parce que ce pays jouissait d'une très grande indépendance en matière ecclésiastique jusqu'à la création de l'archevêché de Nidharós (Thronheim) en 1152 dont il releva depuis lors.

P. 16, nous lisons la traduction suivante d'une citation islandaise : « Ari fut le premier qui mit par écrit, dans la langue du Nord, les événements des temps passés et présents. » Il fallait traduire : « ... en norrois ou en langue norvégienne (l'ancien norvégien et l'ancien islandais ne faisant qu'une seule langue) l'histoire des temps passés et présents. »

P. 17 et 18, M. W. attribue à Snorri une célèbre dissertation grammaticale qui se trouve, il est vrai, entre autres dans un recueil intitulé Snorra Edda, imprimé en 1852, mais il est prouvé depuis longtemps qu'elle ne peut pas être de lui.

P. 19 et 20 : « Tout semble prouver qu'Ari n'a jamais écrit une saga. Esprit positif et critique, il s'est toujours renfermé dans le domaine de l'histoire véridique basée sur des faits dont ses recherches personnelles lui avaient démontré la certitude. » M. W. attribue, il n'y a pas à en douter, au mot *Saga* la signification du mot allemand *Sage*, légende historique, un mélange de vérité et de poésie. A tort. *Saga* signifie récit historique, histoire. Cette dénomination a été donnée par les anciens Islandais à des œuvres qu'ils croyaient contenir l'exacte vérité; ensuite, par extension, à celles qui avaient un caractère légendaire ou mythologique et qu'ils traitaient dédaigneusement de « lygisögur, » sagas mensongères. Ainsi les productions les plus éminentes de l'historiographie norroise portent toutes le titre de *saga*, p. ex. les biographies des rois norvégiens par Snorri, l'histoire du roi Sverrir, écrite d'après les indications de celui-ci par un Islandais, etc.

Nous ne pousserons pas plus loin l'examen de la première partie du travail de M. W. Nous croyons avoir démontré qu'elle ne répond pas aux exigences scientifiques les plus modestes. Pour les deux autres parties qui nous restent à examiner, nous serons bref. Nous avouons, du reste, les avoir parcourues rapidement, nous arrêtant seulement çà

et là. L'une est la traduction du texte d'Ari. C'est incontestablement ce qu'il y a de meilleur dans le travail de M. W.; cela provient sans doute de ce qu'il a largement utilisé l'excellente traduction d'Ari par Möbius, ce qui ne l'a cependant pas empêché de commettre des bévues ¹.

L'autre partie, constituée par les notes explicatives, est sans valeur aucune. M. W. semble avoir été préoccupé bien plus d'étaler son érudition que d'éclairer le lecteur. Il se livre notamment à de véritables excès de renseignements bibliographiques ².

Voilà assez de critiques pour justifier l'appréciation que nous avons émise plus haut; nous ne pouvons cependant nous dispenser d'en ajouter encore une, la plus grave de toutes. M. W. donne un certain nombre de citations islandaises. Bien qu'elles soient peu étendues, il n'y en a peut-être pas une seule qui soit absolument correcte. Les fautes appartiennent, il est vrai, en très grande partie, à la même catégorie : c'est-à-dire, elles pèchent surtout contre la quantité. Elles ne sont pas excusables pour cela. En islandais, la longueur des voyelles est indiquée

(1) P. 54 : " L'Islande était peuplée (alors), comme elle ne l'a jamais été depuis „ au lieu de " L'Islande ne fut jamais plus peuplée qu'alors. „ P. 69 : " Gizor le Sage „ au lieu de " Gizor le Blanc. „ P. 82 : " Mon grand-père et tuteur „ au lieu de " mon grand-père et père nourricier. „

² Deux petites citations suffiront pour caractériser la science contenue dans ces notes : P. 41 : " Snorri est le fils de Thorgrim Kjallaksson dont il est question au ch. V de la Gunnlaugssaga, et un des plus glorieux représentants de la famille des Ayfirdhingar dont les destinées sont racontées tout au long dans la Eyrbyggjasaga. „ La première moitié de cette note, empruntée nous ne savons où, est inutile, la seconde est en partie absurde, en partie fausse. Le père de Snorri est un personnage obscur, mort très jeune; pourquoi en parler? Les Ayfirdhingar sont les habitants des parages de l'Eyjafjorð, situé dans une autre partie de l'Islande que celle qu'habitait Snorri. Ils étaient nombreux et constituaient au moins plusieurs familles. Ils ne jouent aucun rôle dans l'Eyrbyggjasaga. S'il fallait une note, elle était à formuler en ces termes : " Snorri, personnage renommé pour son intelligence, redouté par son astuce, joue un rôle secondaire dans plusieurs sagas, le rôle principal dans l'Eyrbyggjasaga, une des sagas islandaises classiques. „

P. 57, il est question de Thórólf Mostrarskegg. Nous lisons en note : " Th. Mostrarskegg († 918), ainsi appelé d'après l'île Mostr (S.-O. de la Norw.). Skegg, " barbe „ doit avoir eu primitivement le sens de Skeggi, " homme. „ Cette dernière phrase est une perle. M. W. avait à expliquer l'épithète de Mostrarskegg, qui signifie littéralement " la barbe de (l'île de) Mostr „. Cette expression pittoresque lui est restée inintelligible. Il ne s'est pas douté que Skegg, la barbe, est employé ici par figure pour Skeggi, " le barbu, celui qui se distingue par sa barbe „.

par un signe identique à l'accent aigu français : on dirait que M. W. en use au gré du hasard d'un bout à l'autre de son livre ¹.

A. BLEY.

VIRGILE ROSSEL. Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne. Paris, Fischbacher, 1897. 531 pp. in-8°. Prix : fr. 7,50.

Une histoire sérieuse et complète des relations littéraires entre la France et l'Allemagne demande tout le travail d'une vie d'homme, et de fait un humble professeur de gymnase allemand a consacré sa vie à relater l'influence littéraire de l'Allemagne sur la France ², ce qui ne constitue que la moitié de la tâche apparemment résolue par M. Rossel. Car, disons-le de suite, son livre est divisé en deux parties nettement distinctes, dont l'une traite de la littérature allemande en France, l'autre, de la littérature française en Allemagne. L'auteur français cueillera certainement plus de lauriers avec son habile compilation, qui ne doit pas lui avoir donné beaucoup de peine, que l'obscur auteur allemand avec son livre plein d'une étonnante érudition, qui est resté inconnu en France et n'a pas reçu en Allemagne l'accueil auquel il avait droit. Un des bons résultats du livre de M. Rossel sera du reste de remettre en honneur le travail de son devancier. Il renonce en effet à donner une bibliographie complète de la matière, renvoyant pour ce point capital à l'ouvrage de M. Süpfle, que le lecteur consciencieux qui veut aller aux sources, sera conséquemment obligé de consulter en même temps que le sien. L'exposé français étant au moins de moitié moins volumineux que le travail allemand, il va sans dire que le lecteur y trouvera peu de neuf. M. Rossel a pourtant utilisé les travaux postérieurs au livre de Süpfle, entre autres l'histoire poétique des Mérovingiens de M. Kurth. On trouvera aussi chez lui quelques renseignements complémentaires sur les travaux français concernant l'Allemagne parus depuis 1890, année à laquelle s'arrête l'exposé de son devancier. L'auteur se contente pourtant ici d'une simple énumération; il y avait lieu de dire tout au moins que la plupart de ces travaux, qui sont des thèses de

¹ Nous donnons à titre d'échantillon un exemple que nous avons traduit plus haut. P. 12 : " Hallr var madhr stórvitr ok minnigr „, il fallait : " stórvitr ok minnigr „.

² Th. Süpfle, *Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich mit besonderer Berücksichtigung der literarischen Einwirkung*. Gotha, Thienemann. 2 volumes. 1886-1890.

doctorat, ont été le produit immédiat de l'organisation de l'enseignement supérieur des langues germaniques en France.

Dans une conclusion à la première partie de son livre, l'auteur fait un bon parallèle entre l'esprit français et l'esprit allemand; il y dit beaucoup de bien des Allemands et conclut avec Renan « qu'il semble que la race gauloise ait besoin, pour produire tout ce qui est en elle, d'être de temps en temps fécondée par la race germanique. » Je regrette qu'il n'ait pas cru pouvoir aller plus loin, qu'il n'ait pas plaidé chaleureusement la grande et belle cause d'un rapprochement entre les deux nations.

Pour la seconde partie de son livre, qui expose l'influence de la France sur l'Allemagne, l'auteur ne trouvait pas comme pour la première le travail tout fait. Il avait, il est vrai, ici aussi un devancier, un professeur de gymnase à Zurich, qui a écrit en 1875 une histoire critique de l'influence de la civilisation française sur la civilisation allemande¹. Mais tout d'abord cet ouvrage a une tendance trop générale pour pouvoir relater par le menu détail tous les rapports purement littéraires, et puis l'exposé de l'auteur commence avec Louis XIV et se termine en somme à la Révolution. M. Rossel l'a pourtant amplement mis à contribution. Mais il y avait compensation d'un autre côté, c'est-à-dire dans le nombre incalculable de dissertations que les Allemands ont écrites sur le sujet. Il n'y a pas de poète allemand de quelque importance, dont on n'ait examiné les rapports avec la littérature française. Il existe en outre un assez bon nombre de travaux plus généraux, étudiant par exemple l'influence française sur toute une école ou sur un genre littéraire dans une période déterminée. De plus les nombreuses monographies françaises sur les poètes allemands, qui naturellement étaient amenées à étudier spécialement l'influence française, et des travaux français abordant directement certains points de la matière, comme par exemple l'étude de Erhard sur les comédies de Molière en Allemagne, avaient beaucoup aplani la voie de l'auteur. Il est bien loin d'avoir tiré profit de tous ces travaux; il n'en a pas utilisé la moitié. Les matériaux accumulés dans les revues comme la *Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte*, le *Herrig-Archiv* et la *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* ont été surtout mis à contribution, quoique, en ce qui concerne cette dernière, un intéressant travail sur la farce de Pathelin et ses imitations allemandes (tome X) ait échappé à l'auteur. Parmi les lacunes plus graves je citerai l'absence de toute indication sur les rapports entre le drame religieux du moyen

¹ J.-J. Honegger, *Kritische Geschichte der französischen Kultureinflüsse in den letzten Jahrhunderten*. Berlin, Oppenheim. 1875

âge français-allemand ¹ et concernant l'influence de La Fontaine sur les fabulistes allemands du XVIII^e siècle ². L'influence française sur Konrad von Würzburg, sur Gottfried von Strassburg est insuffisamment étudiée, de même celle de Rousseau et de Diderot sur l'Allemagne. Il serait pourtant injuste de méconnaître la réelle valeur de cette seconde partie du livre de M. Rossel, certes beaucoup plus méritoire que la première. Nous ne devons pas perdre de vue que ce travail constitue le premier exposé d'ensemble de l'intéressante et vaste matière et qu'il montre pour la première fois aux Français, dans un tableau bien ordonné, l'énorme influence qu'ils ont exercée sur les Allemands. Les qualités ordinaires des ouvrages français, méthode, clarté, intérêt, agrément du style, ne manquent pas à l'auteur. Son impartialité mérite également d'être relevée élogieusement.

HENRI BISCHOFF.

ANDRÉ RÉVILLE, **Le soulèvement des travailleurs d'Angleterre en 1381**, études et documents publiés avec une introduction historique, par CH. PETIT-DUTAILLIS. (*Mémoires et documents publiés par la Société de l'École des Chartes*, II). Paris, Picard, 1898. CXXXVI-346 pages, in-8°.

La collection de Mémoires et documents récemment créée par la Société de l'École des Chartes débute bien. Après l'intéressante étude de M. A. Rigault sur le procès de l'évêque Guichard de Troyes ³, elle vient de nous donner dans *Le soulèvement des travailleurs d'Angleterre en 1381*, de MM. A. Réville et Ch. Petit-Dutaillis, une précieuse contribution à l'histoire sociale du XIV^e siècle. Ce travail est pour la plus grande partie une œuvre posthume. Entrepris en 1888 par A. Réville, il fut interrompu, en 1894, par la mort prématurée de ce jeune savant. M. Petit-Dutaillis n'a pas voulu que les fruits des recherches de son ami fussent perdus pour la science. Mais Réville n'avait pas eu le temps de composer une étude complète sur un sujet qu'il connaissait si bien; les papiers laissés par lui comprenaient le récit de la révolte dans les comtés de Hertford, Suffolk et Norfolk, une quantité considérable de copies de documents inédits conservés au *Record office* et au *British Museum*, enfin une foule de notes de toute espèce. Il y avait

¹ Voir le travail récemment paru de M. Wilmotte.

² V.-F. Stein, *Lafontaines Einfluss auf die deutsche Fabeldichtung des 18. Jahrhunderts*. Leipzig, 1889.

³ Voy. *Revue de l'Instr. publ.*, XL, 191.

là non un livre, mais les éléments d'un livre. M. Petit-Dutaillis a réuni et mis en œuvre ces *opera interrupta* non pas en se substituant à l'auteur, mais en s'y subordonnant autant qu'il le pouvait et en s'efforçant pieusement de s'effacer devant lui.

Au lieu d'écrire lui-même l'histoire du soulèvement, il a imprimé, en y apportant aussi peu de retouches qu'il était possible, la rédaction faite par Réville des événements qui se déroulèrent dans les trois comtés du Nord, et il a donné en appendice, soit inextenso soit en analyse, les documents copiés par celui-ci. Enfin, dans une longue introduction qui est son œuvre personnelle, il a mis sous les yeux du lecteur, « quelque répugnance qu'il ait ressentie à encombrer de sa prose le livre posthume d'un ami », une esquisse générale de la rébellion et de ses causes. Ce plan dicté à M. Petit par ses sentiments de délicatesse n'est pas sans présenter quelques inconvénients. Il a amené fatalement un certain nombre de redites. Ce léger inconvénient n'enlève rien d'ailleurs à la valeur du livre, et cette valeur est considérable. Sans doute Réville n'a pas connu tous les documents manuscrits qui se rapportent aux événements de 1381². Mais il n'en reste pas moins que son travail fournit sur ceux-ci une source de renseignements d'une abondance extraordinaire et qui permet d'en apprécier très suffisamment les tendances et la nature propre. M. Petit-Dutaillis a pu, grâce à eux, dans son introduction, qui constitue la pièce de résistance du volume, rectifier bien des erreurs et faire mieux saisir qu'on ne l'avait fait jusqu'ici les caractères essentiels de la révolte. Il me paraît avoir prouvé contre Rogers que le soulèvement ne fut pas provoqué par le rétablissement des corvées, car celles-ci étaient loin d'avoir disparu en 1380, et que les idées de Wycleff et de ses adeptes n'exercèrent sur lui aucune action. Il a raison aussi, semble-t-il, de lui refuser des résultats durables et de ne pas lui faire honneur, avec Rogers encore et avec Stubbs, de la transformation du *Vilenage*. Mais en revanche il a montré que les documents réunis par Réville, loin d'en atténuer l'importance, prouvent qu'il a été plus considérable, plus étendu dans l'espace et dans le temps, qu'on ne l'admettait. Ses causes profondes furent l'élévation des salaires provoquée par les ravages de la peste noire et les efforts du roi, des

² Voy., par exemple, les textes publiés en 1898 par E. Powell, *The rising in East Anglia in 1381*, qui complètent en divers points les textes recueillis par Réville et sont de la plus haute importance pour établir la condition sociale des paysans révoltés. Cf. encore récemment G. M. Trevelyan, *An account of the rising of 1381* (English historical review, juillet, 1898, p. 509 et suiv.).

nobles et des riches pour les ramener à un taux inférieur. Il faut y ajouter « un bas clergé mécontent; un roi mineur, des fonctionnaires sans conscience, une administration anarchique et ruineuse; une littérature populaire amère et agressive, parfois nettement communiste et une agitation religieuse d'un caractère révolutionnaire; une propagande haineuse et active faite par des fanatiques ou par des hommes qui n'avaient rien à perdre ». La cause occasionnelle fut la perception de la Poll-Tax. Malgré la fureur qu'elle déploya dès le premier jour et le grand nombre de ses adhérents, la révolte était destinée à échouer. Les émentiers n'avaient aucun appui dans les classes supérieures de la nation; l'entente manquait d'ailleurs entre eux, et une foule de gens ne s'étaient joints au mouvement que dans l'espoir de piller. De plus leurs chefs, Wat Tyler comme ses collègues plus obscurs, étaient des hommes médiocres et tout à fait incapables de diriger une révolution sociale.

Le soulèvement de 1381 apparaît dans le livre de M. Réville et Petit-Dutaillis comme tout à fait différent de la Jacquerie. Il ne fut pas, comme celle-ci, une insurrection furieuse de paysans poussés à bout et désespérés. Il présente au contraire une certaine analogie avec la révolte de la West-Flandre en 1323-25. Il s'en distingue toutefois, comme nous espérons pouvoir le montrer dans une publication prochaine, par le rôle beaucoup moins actif que jouèrent les villes, et par le manque d'organisation.

Sur l'histoire même de la révolte, dans les divers comtés où elle se propagea, sur les épisodes qui la marquèrent, on trouvera dans le livre de MM. Réville et Petit-Dutaillis les détails les plus savoureux et les plus abondants. Grâce aux dépositions de témoins contenues dans les nombreuses enquêtes qu'ils ont consultées, les auteurs ont pu suivre la marche des événements jour par jour et parfois heure par heure. Ils ont pu les retracer avec une minutie qu'on n'aura garde de leur reprocher, car elle donne à leur récit non seulement le charme du pittoresque, mais surtout une haute valeur pour la connaissance des mœurs populaires dans l'Angleterre du XIV^e siècle.

H. PIRENNE.

I. **Lettres inédites du Baron G. de Crassier**, *archéologue liégeois, à Bernard de Montfaucon, publiées par L. HALKIN*, Louvain, Peeters, 1897. 78 p. in-8°. (Extrait du Bulletin de l'Institut archéologique liégeois, t. XXIV.)

II. **Correspondance de Dom Edmond Martène avec le Baron G. de Crassier**, *archéologue liégeois, par L. HALKIN*. Bruxelles, Société belge de librairie, 1898. 294 p. in-8°. (Extrait du Bulletin de l'Institut archéologique liégeois, t. XXVII.)

M. Léon Halkin, déjà fort avantageusement connu par son mémoire sur *les Esclaves publics chez les Romains*, vient de publier successivement deux recueils de lettres très curieux, qui nous font mieux connaître la physionomie du baron Guillaume-Pascal Libre de Crassier (1662-1751), archéologue distingué, qui aura désormais sa place bien marquée dans la galerie des savants belges du XVIII^e siècle.

I. Les lettres, du baron de Crassier à Bernard de Montfaucon, au nombre de 41, dont 13 sont entièrement inédites, et 10 en partie, complètent la correspondance publiée par M. Capitaine, dès 1855, au t. II, du *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois* : leur existence avait été pressentie alors sans que jamais depuis on eût pu mettre la main sur les originaux. A M. Halkin fut donnée l'occasion de les découvrir dans deux manuscrits de la Bibliothèque Nationale à Paris.

Elles embrassent une période de plus de 26 ans, de septembre 1715 à octobre 1741. L'auteur s'informe de l'état des travaux des Bénédictins de St Germain, spécialement de l'*Antiquité expliquée*, des *Monuments de la monarchie française*, et de la *Bibliotheca Bibliothecarum* de Montfaucon, et fournit à son correspondant des renseignements de nature à les intéresser ou à les aider dans la confection de leurs ouvrages. A ce second point de vue, les lettres de Crassier sont fort instructives à lire; nous dirons même qu'elles contiennent relativement plus de détails sur l'archéologie liégeoise (manuscrits, monnaies, textes épigraphiques, monuments anciens) que celles qu'il adressait à la même époque à Dom Martène. A ce titre donc elles sont à lire avec attention par les érudits, et ceux-ci doivent savoir gré à M. Halkin d'avoir publié avec tant de soin la correspondance des Bénédictins avec leur « correspondant » belge.

II. D. Martène, suivi partout de son fidèle D. Ursin Durand, passa par Liège en 1718, lors de son second « pèlerinage d'érudition » qui valut au monde des historiens l'*Amplissima Collectio*. Dans la vieille cité des princes-évêques, il fit la connaissance du baron de Crassier,

possesseur de riches collections d'antiquités et d'une bibliothèque renfermant 3550 ouvrages, dont 250 manuscrits; reçu par lui, il fut guidé dans ses recherches d'archives, et renseigné sur tout ce qui avait trait au but de son voyage. Quand Martène quitta les rives de la Meuse, une belle et pure amitié intellectuelle, due à la communauté de leurs études et à la similitude de leurs goûts, unissait le prêtre et le laïque, le savant parisien et l'érudit liégeois. Cette amitié et cette estime se manifestèrent dès lors par un échange régulier de lettres, dont la première date du 1^{er} octobre 1718 et la dernière du 13 mai 1736. Il y en a 170. Elles proviennent soit des archives particulières de la famille de Crassier, soit d'un manuscrit français de la Bibliothèque Nationale de Paris.

Que contiennent-elles ? Du côté de Crassier, des demandes d'information sur l'état d'avancement des immenses travaux entrepris à cette époque par les savants de Saint-Maur, des demandes de souscription à chacun d'eux, des descriptions de manuscrits ou toutes pièces quelconques pouvant être utiles à Martène ou ses collaborateurs, ou des expéditions même d'originaux ou de copies, ou encore des demandes de renseignements de nature à l'éclairer lui-même dans l'étude de telle ou telle question d'histoire; ou communication, d'autre part, de documents sur des familles ou des communautés religieuses du pays de Liège que lui réclamait son ami¹.

Les lettres de Martène répondent point par point à celles du baron de Crassier. Elles doivent intéresser certainement le lecteur français, ou, pour mieux dire, tous ceux qui voudront connaître dans leurs détails en quelque sorte intimes l'histoire de la publication de ces admirables collections qui ont fait la gloire des modestes travailleurs de Saint-Germain-des-Prés. On y suit pour ainsi dire jour par jour, mois par mois, les progrès des travaux entrepris par eux, tels que l'*Antiquité expliquée* de B. de Montfaucon, les *Epistolae Romanorum Pontificum* de D. Pierre Constant, le nouveau glossaire de Du Cange, la *Gallia Christiana*, l'*Amplissima Collectio*, les *Monuments de la Monarchie française*, etc.

Un autre point qui présente un vif intérêt rétrospectif, et sur lequel Martène nous renseigne avec abondance et précision, est relatif aux *prix* que coûtaient à cette époque les exemplaires de chaque ouvrage ou partie d'ouvrage. Il y a là des données curieuses, et qui en disent parfois long, sans en avoir l'air, sur l'état économique et financier de la France au moment du « Krach. »

La correspondance publiée par M. Halkin renferme aussi des détails intéressants sur plusieurs autres érudits qui furent en relation avec

¹ Voir page 12, note, et lettres citées.

nos deux savants, tels que Durand et Montfaucon à Paris, l'abbé Schannat à Francfort, G. de Louvrex à Liège.

Enfin plusieurs lettres ont trait à des différends qui éclatèrent entre les deux monastères de Stavelot et Malmédy (1728 à 1731), et auxquels fut mêlé directement D. Martène.

Bref, cette nouvelle publication est pleine d'intérêt, mais nous regrettons que l'éditeur ne l'ait pas pourvue d'une table des matières, ou de courts sommaires précédant chaque lettre, de manière à faciliter les recherches du lecteur.

F. MAGNETTE.

Manuels de bibliographie historique. II. Manuel de bibliographie générale (*Bibliotheca bibliographica nova*), par M. HENRI STEIN. Paris, Alph. Picard et fils, 1898. In-8°, xx-895 pages. Prix : 18 fr.

Impatiemment attendu, le *Manuel* de M. Stein, qui a paru vers le milieu de l'année passée, a répondu aux espérances des bibliographes et a reçu un accueil aussi flatteur que mérité.

Comme l'indique le titre, l'auteur a voulu faire une refonte de la *Bibliotheca bibliographica* de J. Petzhold, travail remarquable qui a rendu de nombreux services pendant plus de trente ans, mais qui a vieilli, et n'est plus au courant de la science.

M. Stein n'a pas adopté le plan de son prédécesseur, et, après avoir écarté les classifications de Brunet, de Zangemeister, de Hartwig, etc., il s'est arrêté à un système méthodique divisé en dix-sept classes :

I. Bibliographies universelles. — II. Bibliographies nationales. — III. Sciences religieuses. — IV. Sciences philosophiques. — V. Sciences juridiques. — VI. Sciences économiques et sociales. — VII. Sciences pédagogiques. — VIII. Sciences pures. — IX. Sciences appliquées. — X. Sciences médicales. — XI. Philologie et belles-lettres. — XII. Sciences géographiques. — XIII. Sciences historiques. — XIV. Sciences auxiliaires de l'histoire. — XV. Archéologie et beaux-arts. — XVI. Musique. — XVII. Biographie.

Ce plan n'est peut-être pas à l'abri de toute critique, et déroute un peu, au premier abord, le lecteur ; mais, quand on s'en est rendu maître par une consultation journalière de l'ouvrage, on s'aperçoit qu'il est suffisamment pratique en même temps que rationnel. Chacune des classes possède, d'ailleurs, des subdivisions souvent nombreuses qui facilitent les recherches.

Dans son travail, M. Stein a systématiquement écarté toute indication rendue inutile, soit par suite de rééditions récentes et augmentées de

bibliographies anciennes, soit par l'éclosion de monographies nouvelles. Voulant produire un répertoire raisonné et faire œuvre de critique, il a vu, autant qu'il lui a été possible de le faire, chacun des livres cités et a visé, par des notes volontairement brèves, à en indiquer la valeur relative. L'absence de cote correspond à la mention « satisfaisant »; les ouvrages franchement mauvais ont été laissés de côté. Ce système subjectif est évidemment des plus périlleux; mais l'auteur, familiarisé de longue date avec les travaux bibliographiques, a su en éviter les écueils, et ses jugements m'ont paru généralement justes. Ce n'est pas que certaines appréciations ne soient discutables; je n'en veux citer, comme exemple, que la qualification d'« excellent », accordée à la *Bibliographie der middelnederlandsche Taal- en letterkunde*, de L.-D. Petit.

D'autre part, on pourrait relever un certain nombre d'oublis, pour la Belgique et les Pays-Bas en particulier, pays au point de vue desquels j'ai vérifié plus en détail l'exactitude du nouveau *Manuel*. Il y a quelques méprises aussi, résultant de ce que l'auteur n'a pu tout voir lui-même.

Mais il ne serait pas équitable d'insister sur des tares relativement légères alors qu'on se trouve, grâce à un labeur opiniâtre et à des investigations étendues, en possession d'un instrument de travail aussi utile, aussi commode, en somme, — d'une source aussi abondante de renseignements précis et neufs sur la littérature des différentes branches des connaissances humaines.

M. Stein a complété son *Manuel* par trois appendices excellents. Le premier, intitulé : *Géographie bibliographique*, contient une liste alphabétique des localités du monde entier qui ont possédé une imprimerie avant le XIX^e siècle. C'est une refonte abrégée, mais bien complétée, du *Dictionnaire de géographie ancienne et moderne à l'usage du libraire et de l'amateur de livres* de P. Deschamps, publié en 1870, comme supplément au manuel de Brunet. Les notes indiquent les sources les plus récentes sur l'introduction de l'imprimerie dans chaque localité.

Le deuxième appendice est un répertoire des tables générales des revues périodiques de toute nature et de toute langue, et le troisième un inventaire des catalogues d'imprimés des principales bibliothèques du monde. Ces appendices sont d'un intérêt tout spécial pour les bibliographes, qui seront particulièrement reconnaissants à M. Stein des peines qu'il a prises pour les rédiger, et du soin avec lequel il les tient à jour dans sa revue, le *Bibliographe moderne*.

PAUL BERGMANS.

L'Éducation au point de vue sociologique, par J. ELS-LANDER. Bruxelles, J. Lebègue; Paris, H. Le Soudier. 336 pp. in-8°. Prix : 5 fr.

L'éducation s'accomplit par la combinaison de deux facteurs : d'une part, les activités physiologiques et psychologiques de l'être qui se forme, d'autre part, l'influence d'une action extérieure. Nul ne nie la nécessité de l'action simultanée de ces deux facteurs dans l'œuvre de l'éducation. En quoi s'affirment des divergences d'opinions, c'est quand il s'agit de déterminer dans quelle mesure doit intervenir l'influence extérieure, et quelle part de liberté il faut laisser aux activités naturelles de l'enfant.

L'école moderne est, dit l'auteur, nettement *formatrice*; il est bien vrai que l'éducation s'est lentement transformée avec l'ensemble des conceptions humaines, et *dans le sens de la liberté*; cependant on ne va pas jusqu'à admettre le principe de *l'auto-éducation* dans son application intégrale. C'est ce principe que défend l'auteur et il l'appuie sur l'évolution sociale, dans laquelle il voit s'affirmer progressivement la tendance vers une harmonie grandissante, tendance qui implique toujours davantage le libre épanouissement des activités de l'individu, le développement d'une spontanéité vitale toujours plus grande. L'œuvre de l'éducation devra donc être une œuvre *de développement*. « Au lieu d'introduire de force, de l'extérieur, elle se donnera pour but de chercher à dégager les virtualités de chaque individu; elle provoquera le jaillissement des forces de l'être, de l'intérieur vers l'extérieur » (p. 111).

La deuxième partie de l'ouvrage est la critique de l'éducation moderne à l'école primaire, dans le domaine physique, intellectuel et moral. Cette éducation n'est pas rationnelle, en dépit des théories pour la plupart excellentes dont elle est censée s'inspirer. Il y a là des pages suggestives et d'un réel intérêt pour quiconque a vu de près l'école primaire.

La troisième partie expose un plan d'éducation rationnelle dans le premier âge et dans la seconde enfance, en rapport avec l'idéal de l'auteur. Il résume ainsi ses vues pour ce qui est de la toute première éducation : « Considérant que la vie du petit enfant est presque toute d'acquisition, qu'il est trop éloigné de la vie actuelle pour pouvoir y comprendre quoi que ce soit, qu'il lui faut se former comme un fonds de connaissances physiques, intellectuelles et morales qui établiront ses premières relations avec le monde extérieur, que, d'ailleurs, il dispose de toutes les ressources nécessaires pour ce faire, la première éducation consistera simplement en *une mise à la disposition de l'enfant* des éléments dont il a besoin, dans un milieu propice » (p. 249).

L'éducation se continuera ainsi, spontanément et librement. Il suffira que l'école continue à être pour l'enfant « un milieu où il puisse satisfaire pleinement tous ses besoins, que l'éducateur se contente de chercher à prévoir le travail de la nature, de le comprendre afin de pouvoir le seconder » (p. 277).

Passé ces deux premières phases de l'éducation, pour lesquelles actuellement l'influence directe de l'éducateur est surtout jugée nécessaire, l'enfant peut aborder, avec l'aide de l'éducateur, les études méthodiques, « évitant ainsi les peines d'une impossible recherche, préparé à regagner largement le temps qu'on aurait pu croire perdu, *tout en restant en possession de soi-même* ».

On le voit, l'ouvrage de M. Elslander s'écarte hardiment des sentiers battus, et devance de beaucoup les idées pédagogiques actuellement dominantes. A ce titre, il appelle l'attention, qu'il mérite aussi par la conviction forte qui s'y révèle et le souffle largement humanitaire qu'on sent passer à travers ses pages.

M. ROSE.

CHRONIQUE

35. — *Le Bulletin de la Fédération de l'Enseignement moyen officiel de Belgique*, année 1898, n° 2, contient le compte-rendu des assemblées générales qui se sont tenues à Bruxelles le 25 septembre 1898. Nous y relevons, entre autres, une très intéressante discussion sur le stage professoral. L'assemblée a résolu affirmativement les questions suivantes : 1° *Est-il possible et désirable d'assurer le recrutement du personnel enseignant des athénées et collèges, par voie de concours pratique, parmi les porteurs d'un diplôme de docteur en philosophie ou en sciences ?* 2° *Est-il possible et désirable de subordonner à une période de préparation pédagogique l'admission aux emplois de professeur dans l'enseignement moyen ?* A la question : *Les étudiants qui se destinent à l'enseignement moyen pourront-ils assister, sous la direction de leurs professeurs de pédagogie, aux cours des athénées ou collèges des villes universitaires et y donner, à titre d'exercices pratiques, certaines leçons ?* l'assemblée a répondu négativement. — *Le Bulletin* publie un tableau par ordre d'ancienneté du personnel des établissements communaux et des sections d'athénée. Il serait désirable que l'on possédât un semblable tableau pour le personnel des athénées, d'autant plus que le gouvernement, pour des raisons inconnues, a suspendu depuis 1892 la publication de l'*Annuaire de l'Enseignement officiel*. Heureusement le dévoué secrétaire-général de la Fédération de l'Enseignement moyen, M. V. Wittmann, se prépare à combler cette lacune en publiant un *Annuaire statistique et biographique du personnel de l'enseignement moyen officiel du premier degré*. Signalons à l'auteur l'intérêt tout particulier qu'il y aurait à indiquer non seulement le diplôme lui-même, mais encore le nom de l'université où le professeur a pris ses grades.

36. — Un certain nombre de professeurs de l'athénée et de l'université de Liège ont pris l'initiative d'élaborer un projet de statuts pour une association qui réunirait tous leurs camarades d'École normale et d'université, à l'exemple de ce qui se pratique pour les ingénieurs sortis de l'École de Liège. La première assemblée générale aura lieu à Liège, le jeudi 11 mai. Le but de l'association serait : d'établir entre ses membres des relations régulières et intimes, d'encourager parmi eux les recherches et les publications utiles, de fournir un appui, des renseignements et des conseils aux jeunes docteurs de l'université de Liège qui recherchent une position en Belgique ou à l'étranger. En ce qui concerne ce dernier point, il est intéres-

sant de rappeler qu'une douzaine de jeunes docteurs liégeois ont conquis dans ces dernières années de belles positions à l'étranger, en Allemagne, en France, en Hollande, dans la Grande-Bretagne, et jusqu'en Turquie. L'association projetée s'efforcerait de favoriser ce nouvel essor de notre expansion nationale.

37. — La faculté de philosophie de l'université de Berlin vient de décerner à M^{lle} E. Neumann le diplôme de docteur et de *magister artium liberalium*. C'est la première fois qu'une promotion de ce genre a lieu à Berlin; on n'ignore pas qu'il y a quelques années l'accès des salles de cours de l'université y était encore interdit aux dames. A cette occasion, on a vu pour la première fois aussi une dame, docteur en philosophie, tenir le rôle de contradicteur. La dissertation de M^{lle} N. traitait de la " Capacité de polarisation des électrodes convertibles „ (*Polarisationscapacität umkehrbarer Elektroden*); la récipiendaire avait subi le *rigorosum* en décembre dernier. Elle a défendu avec non moins de succès quatre thèses relatives aux sciences physiques et à la pédagogie; à propos de cette dernière question, elle a préconisé l'enseignement du latin dans les écoles de filles. Après la soutenance des thèses, le mathématicien Schwarz, doyen de la faculté de philosophie, a prononcé un discours où il estime que pour une femme l'état le plus noble est celui d'épouse et de mère, tout en reconnaissant que la participation aux travaux scientifiques des hommes n'est pas inconciliable avec cet état. La salle académique était comble pour cette " première „ scientifique; on y remarquait notamment les dirigeantes du mouvement féministe à Berlin.

38. — Un cercle berlinois de docteurs et d'étudiants en philologie classique, l'*Anomia* a représenté le 27 février dernier la tragédie d'Euripide intitulée *Alceste*. D'acteurs improvisés on ne pouvait attendre une exécution parfaite au point de vue dramatique. L'interprétation a néanmoins été remarquable. La scène de la mort d'Alceste, la femme qui se dévoue pour son mari, n'a pas manqué de pathétique, tandis que la dispute entre Admète et son père Phérès, se reprochant mutuellement leur lâcheté, était fort bien rendue. Le rôle d'Héraklès, un peu chargé cependant, a été joué avec la grandeur bouffonne qui caractérise ce héros chez Euripide. Une récitation suffisamment lente et claire permettait à l'auditeur de saisir facilement le sens des paroles. Le seul reproche qu'on puisse adresser aux interprètes est de ne pas avoir fait sentir avec assez de netteté le rythme du vers grec. M. de Wilamowitz-Moellendorff avait bien voulu se charger de fixer la métrique des chœurs; ceux-ci ont été récités avec beaucoup d'ensemble, bien qu'il n'y eût pas d'accompagnement musical.

Rappelons ici que l'*Anomia* n'en est pas à son premier essai en ce genre de spectacles qui nous font sentir d'une manière plus profonde la beauté du théâtre grec. L'an dernier, ce cercle a joué à deux reprises et avec non moins de succès un drame satyrique du même poète, le *Cyclope*. Ces tentatives artistiques et le grand nombre d'auditeurs qui les applaudissent chaque fois, montrent de quelle faveur l'étude des langues anciennes jouit encore aux bords de la Sprée.

H. D.

39. — M. Al. Olivieri, dont le zèle est infatigable, vient de réunir en un volume une série d'études critiques sur Diogène et l'école cynique. (*Ricerche letterarie sui Cinici*, Bologne, Zanichelli 143 pp.). Il s'occupe successivement des idées attribuées à Diogène par Dion Chrysostome et dont peu de chose lui appartient vraiment — des tragédies dont Diogène serait l'auteur, mais qui en réalité ne sont pas de lui — enfin des lettres conservées sous le nom du philosophe. On y relève de curieuses contradictions et elles ne sont pas antérieures au 1^{er} et au 2^e siècle de notre ère. Une seconde partie s'occupe de l'étude que les cyniques ont faite d'Homère, pour lequel ils professaient un véritable culte.

40. — En 1534, Grynaeus publia d'après un ms. d'Oxford la seule édition que nous possédions du commentaire de Proclus sur les cinq premiers livres de la République de Platon. Le vieil archétype de la copie de Grynaeus existait à la Laurentienne, et il vient de permettre à M. Kroll de nous donner un texte épuré de l'œuvre importante du philosophe néoplatonicien (*Procli Diadochi in Platonis rem publicam commentarii*, vol. I, Teubner 296 pp.). Cette édition, qui satisfait à toutes les exigences de la critique la plus sévère, tirera de l'oubli un ouvrage intéressant à plus d'un titre. Un second volume contiendra le commentaire des derniers livres de la République, qui a été imprimé pour la première fois par Schöll en 1886 d'après le *Vaticanus*, où il l'avait retrouvé.

41. — *CICEROS catilinarische Reden für den Schülgebrauch* von RICHTER und EBERHARD. 6^{me} éd., Leipzig, Teubner, 1897. Prix : 1 M. — Divers travaux ont encore permis à M. Eberhard d'améliorer cette édition des Catilinaires si appréciable pour la grande quantité de renseignements qu'elle contient. On ne peut lui reprocher que d'être trop touffue et plutôt destinée à rendre services à des professeurs qu'à être employée *für den Schülgebrauch*. — P. G.

42. C. JULII CAESARIS. *Commentarii de bello Gallico*, erkl. v. F. KRANER. 16^e verb. Aufl. v. W. DITTENBERGER, Berlin, Weidmann, 1898. 2 mk. 55. — M. Dittenberger tient soigneusement au courant cette édition familière à tous les professeurs qui expliquent César. Nommer *le César de Kraner*, c'est nommer un livre classique par excellence, une édition modèle.

43. — Dans un article récent du *Philologus* (LVIII, 1, p. 45), M. Gurlitt fait l'observation intéressante que les mots *Atius pigmentarius* dans une lettre de Cicéron (*ad fam.* XV, 17, 3) sont un surnom comique d'Octave, dont le grand-père s'appelait Atius et dont le bisaïeul avait eu une *unguentaria taberna* (Suet. div. Aug. 4). Il est curieux de rappeler, en présence de cette moquerie, que Virgile fit descendre la famille des Atii d'Atys, l'ami de Iulus (Aen. V, 568).

44. — Nous recevons le premier cahier d'une nouvelle revue consacrée à l'histoire ancienne (*Zeitschrift für alte Geschichte*), publiée à Leipzig par M. A. Hettler. Chaque numéro contiendra des articles de fond, des comptes-rendus critiques et une bibliographie, et la revue accueillera des travaux publiés en anglais, en français et en italien, aussi bien qu'en allemand. Le spécimen que nous avons sous les yeux fait bien augurer de la nouvelle

publication. Après quelques mots d'introduction par M. R. von Scala, M. J. Jung, de Prague, traite des limites de l'histoire ancienne, puis M. Wiedemann, de Bonn, commence une revue très soignée des recherches sur l'histoire de l'Égypte ancienne, et M. W. Soltau, des recherches sur les sources des historiens anciens. On ne peut que souhaiter à la revue de continuer comme elle a commencé.

45. — M. E. S. Roberts dont on connaît la remarquable *Introduction to greek Epigraphik* (Cambridge, 1885), vient de commencer l'impression de la suite de son manuel d'Épigraphie grecque. Il s'est assuré cette fois la collaboration de M. E. Gardner. Les noms des deux auteurs nous promettent une œuvre savante et consciencieuse.

46. — *The Periodical*, une publication de la Clarendon Press, analogue, pour l'Angleterre, aux *Mitteilungen* de Teubner, donne dans son numéro de février quelques extraits d'un ouvrage de Kenyon : *The palaeography of greek Papyri* (avec 20 facsimile et une table des alphabets) : 10 sh. 6 d. — Ces extraits nous apprennent que l'usage du papyrus en Égypte remonte à la plus haute antiquité. Le plus ancien spécimen conservé est un document relatif au roi Assa (3580 avant J. C.). Des détails techniques très clairs sont fournis par Kenyon sur la préparation du papyrus. La première découverte de papyrus grecs dans les temps modernes eut lieu à Herculaneum en 1752. Le premier volume de facsimile parut à Naples, 40 ans plus tard, en 1793. Dans l'intervalle, en 1778, on avait découvert en Égypte, dans la province de Fayyoun, 40 à 50 rouleaux de papyrus. Les indigènes qui avaient fait la découverte, les offrirent à un marchand, qui acheta un rouleau par curiosité, et refusa les autres; ceux-ci furent brûlés par les indigènes, à cause de la bonne odeur qu'ils exhalaient en flambant. La découverte d'un long rouleau contenant trois discours d'Hypéride fut le commencement de la riche moisson que l'on devait récolter peu à peu en Égypte.

47. — Les fouilles des Allemands à Priène ont amené récemment la découverte d'une statuette dans laquelle M. Kekulé a reconnu avec certitude un portrait d'Alexandre le Grand. La statuette a dû être faite du vivant même d'Alexandre, le bienfaiteur de Priène.

48. — De tous les grands dépôts de mss. grecs, le plus mal connu est certainement la bibliothèque ambrosienne de Milan, dont il n'existe, par suite d'une stipulation de l'acte de fondation de cet établissement, aucun inventaire imprimé. M. Emilio Martini, précédemment conservateur à la Brera, avait commencé la rédaction d'un catalogue détaillé du riche fonds grec de l'*Ambrosiana*. Son travail a été continué et terminé par M. Domenico Bassi, et l'impression du volume commencera prochainement. Ainsi sera comblée enfin une lacune que tous les hellénistes ont vivement ressentie.

49. — L'étude entreprise par M. Fr. Funck-Brentano, bibliothécaire à l'Arsenal, sur *Les lettres de cachet en blanc*, et dont nous avons rendu compte autrefois dans cette *Revue* même (v. t. XXXIX, 1896, 2^e livr. p. 106) a fait quelque bruit dans le monde savant, tant les résultats en étaient contraires à une tradition séculaire, qu'appuyaient de leur autorité des Michelet, des

Duruy, des Rambaud. Cette question a eu les honneurs d'une discussion nouvelle à l'Académie des Sciences morales et politiques, en 1898; elle a fait l'objet de nouvelles recherches de M. Funck dans la *Revue hebdomadaire*, en 1897. La thèse de ce dernier s'est vue adoptée dans ses conclusions générales, à savoir que des lettres de cachet en blanc ne pouvaient se donner à tout venant et à tout propos par des ministres ou leurs commis, mais qu'elles n'étaient délivrées que par l'autorité compétente et dans des circonstances graves. M. Funck revient sur cette question si intéressante dans une lecture faite à la Société des Études historiques et publiée par la *Revue des Études historiques* (n° du 1^{er} février 1898). Ne pouvant ici le suivre pas à pas dans ses déductions, nous dirons simplement ce qui résulte finalement des recherches dernières faites sur un point capital de l'histoire de l'ancien régime. On n'a jamais usé, ni surtout abusé, comme on l'a cru jusqu'ici, des lettres de cachet en blanc, au point de mettre la liberté de tout Français à la merci de vengeances particulières ou de machinations criminelles. Ces lettres ne se trouvaient pas davantage entre les mains de favoris ou d'amis des ministres, ou de tout autre personnage influent. Non : il est bien prouvé désormais que " les ordres particuliers, du roi n'étaient confiés en blanc, sans spécification de nom, qu'à des représentants supérieurs et directs de l'autorité royale dans les provinces (les intendants), et cela pour en faire un usage déterminé à l'avance, dans des circonstances particulièrement graves et précisées par le Conseil du roi. C'est ainsi que huit lettres de cachet en blanc furent envoyées en 1765 au duc d'Aiguillon, gouverneur de Bretagne, au plus fort de sa fameuse lutte contre les États de cette province. Mais, en ce seul cas bien établi, on a même d'excellentes raisons de croire que d'Aiguillon n'usa pas du pouvoir qui lui avait été conféré au nom de son maître de briser la résistance des États par des moyens arbitraires, dont lui seul aurait du reste eu la responsabilité. M. Funck a résumé clairement l'état de la question dans un tirage à part, *Quelques observations nouvelles sur les lettres de cachet en blanc* (A. Fontemoing, Paris. 58 pp. in-8°), qui mérite d'être lu et retenu. — F. M.

50. — On sait que M. H. Lohmeyer fait paraître une traduction allemande du *Manuel de paléographie de Paoli*. Le 3^e fascicule de cet ouvrage (Innsbruck, Wagner, 1891) est consacré à la diplomatie. Sous une forme très concise, il présente un exposé excellent des principes généraux de cette science, et peut être chaudement recommandé aux débutants.

51. — Après une interruption de plusieurs années, M. von Inama Sternegg vient de reprendre la publication de sa *Deutsche Wirtschaftsgeschichte* (Leipzig, Duncker und Humblot). Le tome III est consacré aux derniers siècles du moyen âge.

52. — Nous apprenons que MM. P. J. Blok, P. L. Muller et S. Muller Fz. se sont chargés de publier un recueil des articles et des dissertations de R. Fruin.

53. — Les *Archives Belges*, qui paraissent depuis le mois de janvier dernier sous la direction de M. G. Kurth (Namur, De Roisin; 6 fr. par an), ont succédé aux *Archives liégeoises* dont nous annonçons l'année dernière

la publication. Comme celles-ci, elles constituent une revue critique d'historiographie, mais leur domaine s'étend maintenant à la Belgique entière. Chaque numéro mensuel est divisé en trois parties. La première comprend les comptes-rendus des ouvrages parus pendant le mois. La seconde renferme l'analyse des articles relatifs à l'histoire de Belgique qui paraissent dans les périodiques belges et étrangers. La troisième contient des nouvelles et informations diverses. L'heureux progrès des études historiques dans notre pays rendait de plus en plus indispensable la création d'un organe de ce genre. L'initiative prise par M. Kurth a trouvé le meilleur accueil parmi les érudits et dans le public lettré. Nous relevons parmi les collaborateurs des premiers fascicules les noms de MM. Vanderkindere, P. Poulet, H. Lonchay, E. Gossart, J. Cuvelier, U. Berlière, C. de Borman, etc., et nous apprenons que le nombre des abonnés, tant en Belgique qu'à l'étranger, dépasse, dès maintenant, les prévisions les plus optimistes.

54. — Le volume publié à l'occasion de la manifestation en l'honneur de M. le professeur Kurth dont nous avons rendu compte dans un de nos derniers numéros, vient de paraître (Liège. H. Poncelet). Il renferme, outre les discours prononcés lors de la manifestation, un long rapport de M. P. Fredericq sur l'origine et les développements des cours pratiques d'histoire dans l'enseignement supérieur en Belgique. Ce rapport, rédigé au moyen de notes fournies par les divers directeurs de cours pratiques, contient les renseignements les plus intéressants sur les différentes méthodes employées et sur les résultats obtenus. L'impression qui se dégage de cette lecture est on ne peut plus favorable. Malgré les ressources insuffisantes dont ils disposent, si on les compare par exemple à ceux de l'Allemagne, nos séminaires d'histoire manifestent en somme une ardeur et une activité remarquables. Notre haut enseignement donne là une preuve significative de vitalité et montre ce qu'il pourrait faire avec des programmes plus simples, plus de liberté et plus de moyens d'action. On ne pouvait mieux honorer le promoteur des cours pratiques, dont un beau portrait figure en tête du volume, qu'en donnant, comme l'a fait M. P. Fredericq, le bilan des résultats dus à son heureuse initiative. — H. P.

55. — M. J. Lameere, à qui la publication des *Ordonnances de Charles-Quint* a été confiée après la mort de M. Ch. Laurent, vient de faire paraître le tome II de cette importante publication. L'énorme volume contient les ordonnances du 29 janvier 1520 au 31 décembre 1529.

56. — *L'Inventaire des archives de l'École Bogaerde* à Bruges par M. Gilliodts Van Severen (Bruges, De Plancke 1899) contient l'indication d'une foule d'actes de haut intérêt pour l'histoire du moyen âge et celle du XVI^e siècle.

57. — Sous le titre de *Histoire de la maison de La Marck y compris les Clèves de la seconde race*, M. le baron J. de Chestret de Haneffe vient de faire paraître dans les *Bibliophiles liégeois* un tableau généalogique complet des La Marck. L'histoire des branches diverses de cette célèbre famille, qui joua un rôle si important dans la principauté de Liège au XVI^e siècle, même celle des lignes bâtardes et des enfants naturels, est retracée brièvement d'après des documents puisés aux meilleures sources et avec une exactitude

et une méthode qu'on voit rarement dans des travaux de ce genre. On remarquera particulièrement les notices consacrées à Philippe de Clèves, aux La Marck de Sedan, au Sanglier des Ardennes, que M. de Chestret, d'après la plupart des contemporains, appelle *la Barbe*, à Guillaume, le chef des Gueux de mer. Un index bibliographique très complet, d'importantes pièces justificatives, un répertoire des noms de lieux et de personnes, relèvent encore cette publication érudite où les amateurs des arts trouveront une série de sceaux et quelques beaux portraits du XVI^e siècle. — H. L.

58. — L'Académie royale de Belgique vient de distribuer la liste provisoire des noms appelés à figurer dans la lettre P de la *Biographie nationale*; cette liste ne comprend pas moins de 43 colonnes in-4^e.

59. — En même temps que le tome troisième des *Œuvres poétiques* de Christine de Pisan, publiées par M. Maurice Roy, la Société des anciens textes français vient de distribuer le premier volume des *Œuvres poétiques* de Guillaume Alexis, prieur de Bucy. Ce poète fut un des plus célèbres de la seconde moitié du XV^e siècle; de nombreuses éditions attestent la vogue de ses *Faintes du monde*, ainsi que de son *Blason de faulses amours*, et son *Débat de l'homme et de la femme* a eu les honneurs d'une traduction anglaise. Comme versificateur, il a imaginé une forme originale de strophe de douze vers sur deux rimes, reprise par beaucoup d'autres poètes et que La Fontaine lui-même a reproduite, à deux siècles de distance. Malgré leur intérêt, les œuvres de Guillaume Alexis n'avaient jamais été recueillies; MM. Arthur Piaget et Émile Picot se sont chargés de ce soin, et ils y ont mis toute leur ténacité de chercheurs et leur érudition de savants. La partie bibliographique est particulièrement soignée et l'on y reconnaît sans peine la main de l'auteur du catalogue de la bibliothèque de M. de Rothschild. — P. B.

60. — L'auteur bien connu de recherches érudites sur les origines de l'imprimerie en France, et dont nous avons déjà signalé des travaux aux lecteurs de la *Revue*, M. A. Claudin, a publié, en 1898, un beau travail pour la *Bibliographical society* de Londres : *The first Paris press; an account of the books printed for G. Fichet and J. Heylin in the Sorbonne (1470-72)*. Cet ouvrage, destiné aux membres de la Société, n'a pas été mis dans le commerce. Aussi est-ce une heureuse idée qu'a eue le savant bibliographe de résumer son étude dans un article inséré dans le *Bulletin du bibliophile* publié par la librairie Techener, et paru aussi isolément : *Les origines de l'imprimerie à Paris. La première presse de la Sorbonne* (Paris, A. Claudin, 1899, in-8^e. 59 pp.). Il y fait connaître les travaux des trois imprimeurs allemands : Michel Friburger, Ulric Gering et Martin Crantz, appelés à Paris par Jean Heynlin, dit de la Pienne, prieur de la Sorbonne, et Guillaume Fichet, professeur dans la même maison, et qui, pour leurs débuts, publièrent, dans l'été de 1470, les lettres de Gasparino Barzizi de Bergame. Ils imprimèrent dans les locaux mêmes de la Sorbonne, de 1470 à 1473, vingt-deux ouvrages; puis, lorsque Fichet quitta Paris, ils s'établirent ailleurs et créèrent un nouveau matériel. — P. B.

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Ont été nommés définitivement à leurs fonctions respectives :

MM. Bocks ruth (E.-A.), prof. agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, prof. à titre prov. de 5^e latine à l'A. R. de Bruxelles; Justice (J.-L.-M.-J.-E.), prof. agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, prof. à titre prov. de 6^e et de 7^e latines à l'A. R. de Gand; Listray (H.), candidat en philosophie et lettres, surveillant à titre prov. à l'A. R. de Bruxelles; Ballet (L.-P.), docteur en philosophie et lettres, surveillant à titre prov. à l'A. R. de Louvain; Faytmans (G.), docteur en philosophie et lettres, surveillant à titre prov. à l'A. R. de Bruges; Martinot (A.-M.-J.), candidat en sciences naturelles, surveillant à titre prov. à l'A. R. de Liège; Gaye (J.-J.), docteur en philosophie et lettres, préfet des études à titre prov. de l'A. R. d'Arlon; Du Soleil (G.-P.-L.-J.), prof. agrégé de l'enseignement du degré supérieur, prof. à titre prov. d'anglais à l'A. R. de Liège; Cavens (L.-C.-A.), docteur en philosophie et lettres, prof. à titre prov. de 6^e latine à l'A. R. de Hasselt; Robben (M.-E.-H.-J.), docteur en philosophie et lettres, prof. à titre prov. de 7^e latine à l'A. R. de Hasselt; Leclère (C.), docteur en philosophie et lettres, surveillant, à titre prov., à l'A. R. de Huy; Sonnevile (E.), docteur en philosophie et lettres, régent spécial de latin à titre prov. à l'école moyenne de l'État, pour garçons, à Schaerbeek; Jacqmin (J.-F.-J.-G.), porteur du diplôme de capacité pour l'enseignement de la gymnastique dans les établissements d'instruction moyenne, prof. de gymnastique, à titre prov., à l'A. R. de Malines.

Par arrêté royal du 30 septembre 1898, M. Schmidt (L.-J.), docteur en philosophie et lettres, en dernier lieu régent à l'école moyenne de l'État, pour garçons, à Schaerbeek, actuellement détaché à l'école des cadets, à Namur, est nommé professeur dans les athénées royaux.

Par arrêté royal du 11 mars 1899, M. Sauvenière (J.), docteur en philosophie et lettres, professeur de 4^e latine à l'A. R. de Liège, est nommé second professeur de français au même établissement.

Par arrêté royal du 25 février 1899, la démission offerte par M. Jackson (H.), professeur d'athénée royal en disponibilité, de ses fonctions dans l'enseignement moyen de l'État, est acceptée.

Le prénommé est admis à faire valoir ses droits à la pension et autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES

ARCHIVES DE L'ÉTAT. — LIÈGE. — PERSONNEL. — NOMINATION.

Par arrêté royal du 21 mars 1899, M. Hansay (Alfred), employé chargé *ad interim* des fonctions de conservateur adjoint au dépôt des archives de l'État, à Liège, est nommé à titre définitif à cet emploi.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE.

Par arrêté ministériel du 4 avril 1899, sont nommés membres du jury chargé de procéder à l'examen d'aspirant stagiaire à la Bibliothèque royale : MM. Petit, J., conservateur à l'établissement précité ; Collard, F., professeur à l'université de Louvain ; Doutrepoint, G., professeur à l'université de Louvain ; Pirenne, H., professeur à l'université de Gand.

M. Fétis, Ed., conservateur en chef de la Bibliothèque royale, présidera le dit jury.

NOUVELLES ET INFORMATIONS

M. Grégoire, docteur en philosophie et lettres, est nommé surveillant à l'athénée d'Anvers en remplacement de M. Heuchamps, décédé.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons la mort de M. Édouard Tournier, maître de conférences à l'École Normale Supérieure et directeur à l'École Pratique des Hautes Études de Paris. Dans le grand mouvement de rénovation des études philologiques qui s'est produit en France vers la fin de l'Empire et sous la Troisième République, Tournier fut un des ouvriers de la première heure. Il collabora à la *Revue critique* et à la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*. Parmi ses publications, il faut citer notamment sa grande édition de Sophocle (collection des éditions savantes de la maison Hachette), qui jouit d'une estime méritée. Son enseignement à l'École Normale et à l'École des Hautes Études fut fécond ; il forma toute une pléiade d'hellénistes qui honorent la science française. Tournier laisse la réputation d'un excellent professeur et d'un critique habile et ingénieux.

PÉRIODIQUES¹

Académie royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques et de la Classe des Beaux-Arts, 1899, n° 1. — Ch. Piot, Les duumvirs dans le Nord de la Gaule. — P. Fredericq, La question des indulgences dans les Pays-Bas au commencement du XVI^e siècle. — Jules Leclercq, Note sur le plus ancien entrepôt de commerce. — Henri Pirenne, La hanse flamande de Londres.

N° 2. — Alph. Willems, Notes sur les *Cavaliers* d'Aristophane, à propos d'une édition récente. — Ch. Potvin, Georges Rodenbach. — Le P. Hippolyte Delehaye, Note sur la légende de la lettre du Christ tombée du Ciel.

N° 3. — Georges Monchamp, Discours prononcé aux funérailles de Charles Loomans. — Ern. Gossart, Quelle part de responsabilité doit-on attribuer à Philippe II dans l'exécution des comtes d'Egmont et de Hornes ?

Analecta Bollandiana, t. XVIII, 1. — L'auteur et les sources de la passion des SS. Gorgone et Dorothee. — La vie de St Firmanus, par Thierry d'Amorbach. — Les vies primitives de St Pierre Célestin. — Pages supprimées dans le tome V du Spicilege de Dom Luc d'Achery. — Max. Bonnet, Notes sur les actes d'Apollonios. — Bulletin des publications hagiographiques. — Traité des miracles de St François d'Assise, par Thomas de Celano.

Neue Jahrbücher für das klassische Alterthum, Geschichte und deutsche Litteratur und für Pädagogik. 1899, 2^{tes} Heft. — I. Zielinski, Die Orestessage und die Rechtfertigungs-idee. — Hosius, Neuere Kommentare zu lateinischen Dichtern. — Kornemann, Ägyptische Einflüsse im römischen Kaiserreich. — Vogt, Wolframs Parzival und seine neueste Bearbeitung. — Anzeigen und Mittheilungen. — II. Fabian, Die Errichtung eines Alumnats an der Zwickauer Schule (1544). — Reichardt, Soll die Schule erziehen? — Wohlrat, Die Entsühnung in Goethes Iphigenie. — Rosenberg, Xenophons Memorabilien Cap. I und II. — Rose, Makedonien und Preussen. — Anzeigen und Mittheilungen.

¹ Tout en s'efforçant de faire connaître aussi complètement que possible les comptes rendus d'ouvrages belges, la direction ne s'engage à publier que l'opinion des revues véritablement *scientifiques*. Elle prie les intéressés de lui adresser le *texte même* des articles qui traitent de leurs ouvrages.

1899, 3^{es} Heft. — I. Zielinski, Die Orestessage und die Rechtfertigungs-idee. — Hultsch, Griechische und römische Gewichtsnormen. — Petersdorff, Die Entwicklung der deutschen Kaisersage. — Heinemann, Der Erdgeist und Kein Ende. — Anzeigen und Mittheilungen. — Quellensucher im Alterthum. — II. Bömer, Lernen und Leben auf den Humanistenschulen. — Dittmar, Grammatici militantes. — Fauth, Zur pädagogischen Psychologie und Physiologie. — Landmann, Ein Herderbuch als Schulausgabe. — Anzeigen und Mittheilungen.

Muséon (Le), mars 1899. — Fl. De Moor, La dynastie Déjocide. Une contribution à l'histoire de Médie. — R. de la Grasserie, De la conjugaison négative ainsi que de l'interrogative et de la dubitative.

Revue des Études anciennes, I, 1899, n° 1. — G. Radet, Avant-propos (La *Revue des Universités du Midi* sera remplacée désormais par deux périodiques indépendants : la *Revue des Études anciennes* et la *Revue des Lettres françaises et étrangères*). — M. Holleaux, Curae epigraphicae. — H. Lechat, *Χρῦσοι τέττιγες* (Thuc., I, 6, 3). — P. Perdrizet, Le dieu thrace Zbelthiourdos. — F. Antoine, La parataxe et l'hypotaxe dans la langue latine. — Camille Jullian, Notes Gallo-romaines. — Bulletin Hispanique : Tête d'enfant trouvée à Carthagène (P. Paris). — La ville ibérique d'Ello (Serrano Gomez). — Nouvelle découverte à Elche (Ibarra y Ruiz).

Revue des Lettres françaises et étrangères, tome I, n° 1 (janvier-mars 1899). — G. Radet, Avant-propos. — E. Zyromski, Les caractères généraux de la littérature française au XIX^e siècle. I. La méthode hégélienne et l'esprit français. — A. Le Breton, Benjamin Constant romancier. — E. Bouvy, Dante en France. — A. Ehrhard, Une tragédie classique en Autriche : *Les vagues de l'Amour et de la mer*, de Franz Grillparzer. — Bulletin hispanique : Fr. Despagne, Le traité de paix entre l'Espagne et les États-Unis. — Questions universitaires : E. Bourcier, L'agrégation d'espagnol et d'italien. — Bibliographie.

Revue de l'Université de Bruxelles, 4^e année, n° 6. — Maurice Ansiaux, Cours d'histoire et géographie économiques. Leçon d'ouverture : Les principales phases de l'histoire économique. — Variétés : Léo Errera, Une tentative néo-vitaliste. Aperçu critique.

Zeitschrift für das Gymnasialwesen, 1899, Januar. — Weissenfeld, Die Philosophie auf dem Gymnasium, I. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin. (Livius).

Fébruar-März. — Th. Ziegler, Die neue preussische Prüfungsordnung. — Weissenfeld, Die Philosophie auf dem Gymnasium, II. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin. (Livius, Horaz, Curtius, Nepos.)

COMPTES-RENDUS.

ARDAILLON. *Les mines du Laurion dans l'Antiquité*. Paris, Fontemoing, 216 pp. " Monographie vraiment scientifique d'une grande exploitation industrielle dans l'antiquité. " G. Radet, *Rev. des ét. anc.*, 1899, n° 1.

H. VON ARNIM. *Leben und Werke von Dio von Prusa*. Berlin, Weidmann, 1898. 524 pp. in-8°. " Étude très complète sur Dion Chrysostome et son époque; complément indispensable de l'édition que v. A. a donnée de cet auteur. ", My. Rev. crit., 1899, n° 11.

J. BLOK. *History of the people of the Netherlands*, trad. par A. Bierstaak et R. Putnam. I. New-York, Putnam, 1898, in-8°. " Trop de détails et de résumés, pas assez de tableaux d'ensemble, indispensables dans une histoire aussi compliquée que celle des Pays-Bas. ", R(euss), Rev. crit., 1899, n° 9.

F. BOESWILLWALD, A. BALLU et R. CAGNAT. *Timgad, une cité africaine sous l'Empire romain*. Paris, Leroux, in-4°. 4° et 5° livr., 1896 et 1897. Chaque livr. : 10 fr. " Cette publication réalise toutes les espérances qu'elle avait fait concevoir. ", Aug. Audollent, Rev. crit., 1899, n° 11.

E. BRANDENBURG. *Moritz von Sachsen*. I. Leipzig, Teubner, 1898, in-8°. " L'auteur voit dans M. de Saxe un esprit faible, facile à diriger et à tromper, un impulsif et presque un inconscient. ", R(euss), Rev. crit., 1899, n° 9.

B. DELBRÜCK. *Vergleichende Syntax der idg. Sprachen*, 2^e Theil. Strasbourg, Trübner, 1897. 15 mk. " L'auteur fait preuve d'éminentes qualités; mais son entreprise est prématurée, et il ne sait pas s'astreindre à décrire systématiquement les phénomènes du langage. La seconde partie de sa *Syntaxe* est surtout une série de monographies, d'ailleurs intéressantes et suggestives. ", J. S. Speyer, Museum, VII, n° 1.

CICERONIS *Epistulae ad Atticum, etc.* recogn. C. F. W. MÜLLER. Leipzig, Teubner, 1898. CLIX-565 pp. (*Bibl. Teubn.*) " Tout est à louer dans ce volume. ", Émile Thomas, Rev. crit., 1899, n° 9.

E. DENIS. *L'Allemagne 1810-1852*. Paris, May, 1898. 312 pp. in-8°. " Livre distingué, écrit avec une rare compétence. ", C. Dejob, Rev. crit., 1899, n° 6.

EPICETI *Dissertationes, etc.*, rec. HENRI SCHENKL. Ed. min. Leipzig, Teubner, 1898. 6 mk. " Cette *editio minor* est préférable, sous certains rapports, à la grande édition, mais ne dispense pas de recourir à celle-ci. ", H. Was, Museum, VII, n° 2.

ERASMI *Stultitiae Laus*, recogn. et adnot. J. B. KAN. (*Insertae sunt figurae Holbeinae*). La Haye, Nijhoff, 1898. VIII-192 pp. in-8°. " Charmera ceux qui aiment le bon latin et les livres bien faits. ", P. de Nolhac, Rev. crit., 1899, n° 6.

FOUGÈRES. *Mantinée et l'Arcadie Orientale*. Paris, Fontemoing, 1898. 623 p. " Marque un effort considérable, produisant d'importants résultats. ", G. Radet, Rev. des ét. anciennes, 1899, n° 1.

F. FUNCK-BRENTANO. *Chronique artésienne et chronique tournaisienne*. Paris, Picard. XXIV-128 pp. in-8°. " Texte excellent et annotation très utile. L'éditeur accorde toutefois une confiance exagérée aux renseignements du chroniqueur artésien systématiquement favorable à la cause française. Observations de détail portant sur la géographie de la Flandre. ", L. Vanderkindere, Arch. Belge, n° 2.

CHRISTIAN GARNIER. *Deux patois des Alpes-Maritimes : grammaires et vocabulaires méthodiques des idiomes de Bordighera et de Realdo*. Paris, Leroux, 1898. 106 pp. in-8°. " Bonne méthode; les documents semblent

mériter toute confiance et sont présentés avec intelligence et clarté. „ A. Thomas, *Rev. crit.*, 1899, n° 10.

F. HAUG et G. SIXT. *Die römischen Inschriften und Bildwerke Württembergs*, 1^{re} partie. Stuttgart, 1898. 128 pp. in-8°. — J. MACDONALD. *Tituli Hunteriani, an account of the roman stones in the Hunterian Museum*. Glasgow, Annan, 1897. 102 pp. in-4°. “ Ces deux recueils méritent également des éloges. „ R. Cagnat, *Rev. crit.*, 1899, n° 6.

C. HOUYVET. *Le grec, le latin et l'enseignement secondaire*. Paris, Marescq, 1899. 309 pp. in-8°. “ D'après l'auteur, il faut tuer graduellement l'enseignement classique en développant l'enseignement moderne. Quoi qu'on puisse penser de cette thèse, le livre se lit avec plaisir. „ S(alomon) R(einach), *Rev. crit.*, 1899, n° 10.

SIDNEY LEE. *A life of William Shakespeare*. 2^e éd. Londres, Smith, Elder et C^o, 1898. xxvi-480 pp. 7 sh. 7. “ Œuvre de vulgarisation où se trouvent réunis les renseignements les plus exacts et les plus précis. La partie originale du livre est celle qui traite des sonnets : l'auteur y développe d'une façon très convaincante cette théorie que les sonnets ont été écrits à froid et ne nous donnent pas la pensée intime du poète. „ Casimir Stryenski, *Rev. crit.*, 1899, n° 10.

E. MAYER. *Deutsche und Französische Verfassungsgeschichte vom IX bis zum XIV Jahrhundert*. Leipzig, Deichert, 1899. 2 vol. in-8°. 30 fr. “ Livre bizarre d'un juriste excessif qui veut renouveler l'histoire des institutions du moyen âge en opérant à rebours de la méthode et du bon sens. „ J. Flach, *Rev. crit.*, 1899, n° 12.

G. MEYER, *Griechische Grammatik*, 3^e Aufl. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. 13 m. “ C'est la seule grammaire grecque scientifique rédigée en allemand; elle est soigneusement tenue au courant et est absolument indispensable à tous les hellénistes. „ H. Meltzer, *Zeitschr. f. d. Gymnas. w.*, 1899, Februar-März, p. 114-122.

C. O. MÜLLER und F. WIESELER. *Antike Denkmäler zur griechischen Götterlehre*. 4^e umgearb. und vermehrte Ausg. v. KONRAD WERNICKE. Leipzig, Dieterich, 1898. 1^{er} livr. : Zeus-Hera. 5 mk. la livr. “ Illustration souvent déplaisante; commentaire judicieux. L'auteur est parfaitement au courant et a l'esprit critique; ainsi il a définitivement expulsé de la mythologie le prétendu Zeus Triopas. „ Salomon Reinach, *Rev. crit.*, 1899, n° 9.

KRISTOFFER NYROP. *Kysset og dets Historie* (Le baiser et son histoire). 2^e éd. Copenhague, 1897. 192 p. in-8°. “ Livre charmant et curieux, savant et profond, qui mériterait d'être traduit en français. „ Ch. J(oret), *Rev. crit.*, 1899, n° 11.

A. PACHALERY. *Dictionnaire phraséologique de la langue française*. Odessa, Raspopof. Fasc. 1; xxvi-176 gr. in-8° à 2 col. “ Recueil un peu confus, où tout est mis sur le même plan, mais qui pourra rendre des services non seulement aux étrangers, mais aussi aux Français. „ E. Bourciez, *Rev. crit.*, 1899, n° 6.

PERROT et CHAPIEZ. *Histoire de l'art dans l'antiquité*. Tome VII : *La Grèce de l'épopée. La Grèce archaïque (le temple)*. Paris, Hachette, 1898. 691 p. in-4°. “ Digne d'admiration. „ Salomon Reinach, *Rev. crit.*, 1899, n° 12.

F. PIQUET. *Étude sur Hartmann d'Aue*. Paris, Leroux, 1898. 388 pp. in-8°. "Solide et consciencieux." Henri Lichtenberger, *Rev. crit.*, 1899, n° 8.

POETAE Aevi CAROLINI, rec. LUD. TRAUBE. T. III, 2, 2. Berlin, Weidmann, 1896, in-4°. "Ce volume termine magistralement l'édition des poètes latins de l'époque carolingienne entreprise par Dümmler." P. Lejay, *Rev. crit.*, 1899, n° 6.

EM. REICH. *Hungarian Literature. An historical and critical survey*. Londres, Jarrold and sons, 1898. 272 pp. "Se lit agréablement et peut être consulté malgré ses lacunes et ses erreurs." J. Kont, *Rev. crit.*, 1899, n° 7.

J. ROCAFORT. *L'éducation morale au Lycée*. Paris, Plon, 1899. xii-252 pp. in-8°. "Vues élevées, mais bien difficiles à réaliser." Salomon Reinach, *Rev. crit.*, 1899, n° 13.

G. RYDBERG. *Traitément de l'E français*, II, 2. Upsal, 1898. In-8°, pp. 201-408. "Recherches conduites avec un soin scrupuleux et une grande sûreté de méthode." E. Bourciez, *Rev. crit.*, 1899, n° 6. — Cf. 1898, n° 7.

R. SABBADINI. *Studi critici sulla Eneide*. Lonigo, Gaspari, 1899, 173 pp. in-4°. — ID. *Vergilio: l'Eneide commentata*, I. IV-VI. Turin, Loescher, 1898, xxxvi-153 pp. in-8°. "Recherches suivies et systématiques sur les contradictions et les défauts de composition de l'*Énéide*: La conclusion de S. est que le poème est arrivé à nous sous la forme d'une collection de fragments. Il y a dans cette critique des raisonnements trompeurs, mais elle est suggestive." Émile Thomas, *Rev. crit.*, 1899, n° 10.

HENRY A. SANDERS. *Die Quellencontamination im 21 und 22 Buche des Livius*. Berlin, Meyer et Müller. 1898. xii-149 pp. in-8°. "Travail consciencieux qui contient des parties originales. Démontre que Polybe a été employé directement par T. L. et lui a fourni le fond du récit, qui a été agrémenté d'additions et de détails tirés d'autres sources." Émile Thomas, *Rev. crit.*, 1899, n° 11.

W. SCHURZ. *Die Militärreorganisation Hadrians*. Leipzig, Teubner, 1898. (Progr. Gladbach). "C'est la première fois que ce sujet est sérieusement abordé. Malheureusement les développements reposent sur des fondements insuffisants." R. Cagnat, *Rev. crit.*, 1899, n° 8.

A. TAPHANEL. *La Beaumelle et Saint-Cyr*. Paris, Plon, 1898. "L'auteur ne parvient pas à réhabiliter La Beaumelle." R. Rosières, *Rev. crit.*, 1899, n° 6.

A. G. VAN HAMEL. *Het letterkundig leven van Frankrijk*. Amsterdam, van Kampen, 1898. 2 dn. 4 fl. 50. "Remarques fines et intéressantes sur des sujets variés. Ce livre se lit avec agrément." R. C. Boer, *Museum*, VII, n° 1.

CÉS. VILLATTE. *Parisismen* (recueil alphabétique des termes de l'argot parisien), 4^e éd. Berlin, Langenscheidt. xv-326 pp. in-12. "Grande richesse de renseignements. Avis de l'auteur: pas pour les jeunes gens." *Rev. crit.*, 1899, n° 6.

G. WOLF. *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Gegenreformation. I*. Berlin, O. Seehagen, 1898. 10 fr. "Très informé, mais trop de discussions abstraites et un point de vue protestant trop visible." R[eu]ss, *Rev. crit.*, 1899, n° 10.

J. BIDEZ et F. CUMONT. *Recherches sur la tradition manuscrite des lettres de l'empereur Julien*. Bruxelles, Hayez, 1898. 156 pp. in-8°. (Mém. Acad. royale). " Grâce à ces recherches, B. et C. seront à même de constituer un texte bien supérieur à celui de l'édition de Hertlein. ", A. De Ceuleneer, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 1899, n° 3.

J. BIDEZ et L. PARMENTIER. *Un séjour à Patmos*. Gand, Engelcke, s. d. 50 pp. in-12. " L'ensemble est d'une lecture agréable et donne une idée suffisamment exacte de ce qu'est la Patmos d'aujourd'hui. ", My., Rev. crit., 1899, n° 13.

F. CATTIER. *Droit et Administration de l'État indépendant du Congo*. Bruxelles, Larcier, et Paris, Pedone, 1898. 504 pp. in-8°. " Livre de bonne foi, sans flatterie, sans dissimulation, comme sans dénigrement, sans parti pris. ", Paul Errera, Rev. de l'Univ. de Bruxelles, 4^e année, n° 5.

DE CHESTRET DE HANEFFE. *Histoire de la maison de La Marck*. Liège, Cormaux, 1898. xxiv-374 p. in-4°. " Utile et intéressant. ", L. D(élisle). Journal des savants, février 1899. — Cf. Rev. Critique, 1899, n° 13, H. P(irenne).

F. CUMONT. *Musées royaux des arts décoratifs et industriels. Catalogue des sculptures et inscriptions antiques*. Bruxelles, s. d. 3-62-2 pp. in-8° " Soigné et utile. ", K. Wernicke, Berliner Philolog. Wochenschr., 1899, n° 13.

E. DE LAVELEYE. *Essais et études*. 3^e série (1883-1892). Gand-Paris, 1897. " Au milieu de la variété des sujets traités, grande unité de vues et qualités brillantes de perspicacité et de sagacité critique. ", A. Graziani, La Cultura, 1899, 1^{er} mars, p. 70.

V. DEPREZ. *La libération de la Flandre flamingante par Jacques Van Artevelde*. Bruxelles, Castaigne, 1877. 176 pp. in-8°. " Étude remarquable, pleine d'aperçus nouveaux. ", A. Delescluse, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1899, n° 3.

E. DE SAGHER. *Notice sur les archives communales d'Ypres*, Ypres, Callewaert, 1898, in-8°. " Montre la grande importance de ces archives. Le rp. critique le système de classement adopté. ", J. C. Overvoorde, Museum, VIII, n° 1. — Cf. Arch. Belge, n° 1, J. Cuvelier.

ST. H. D(ESCHEEMAECCKER). *Tableaux synoptiques de la quantité latine*. Grammont, Van Nieuwenhove, 1898. 20 pp. in-4°. " Préférable aux anciens manuels de prosodie encore en usage chez nous. ", Léon Halkin, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1899, n° 2.

G. DES MAREZ. *Étude sur la propriété foncière dans les villes du moyen âge et spécialement en Flandre*. Gand, Engelcke. 1898. xxviii-392 pp. in-8°. " Quelques réserves sur le plan de l'ouvrage, qui est le travail le plus important qui ait paru en Belgique depuis longtemps sur le sujet capital qui y est traité. ", L. L.. Revue de l'université de Bruxelles, février 1899. — " Résultats très neufs et de haute valeur. L'auteur a trop généralisé les conclusions qu'il tire de l'étude de la propriété dans les villes flamandes. ", S. Rietschel, Historische Vierteljahrschrift, 1899, n° 2. — " Souhaitons que de semblables études soient plus nombreuses et que les érudits français les négligent moins. ", F. Aubert, Rev. des Quest. Hist., avril 1899.

The ecclesiastical history of EYAGRIUS edited by BIDEZ and PARMENTIER. Londres, Methuen, 1898. xvi-286 pp. in-8°. " C'est un honneur pour la phi-

logie belge d'avoir donné le premier volume de la collection de textes byzantins publiée par Methuen. „ J. P. W(altzing), Bull. bibliogr. du Musée belge, 1899, n° 3.

A. GAILLARD. *Le Conseil de Brabant*, t. I. Bruxelles, Leblègue, 1898. 480 pp. in-4°. „ Exposé très érudit, mais surchargé de détails. „ G. B., Revue de l'Université de Bruxelles, 4^e année, n° 6.

C^{te} GOBLET D'ALVIELLA. *Un curieux problème de transmission symbolique: les roues liturgiques de l'ancienne Égypte*. Bruxelles, Hayez, 1899. 26 pp. in-8°. „ Savantes recherches, mais les preuves que l'auteur donne de la transmission de la roue de l'Égypte à la Grèce ne semblent pas concluantes. „ J. C., Revue de l'Université de Bruxelles, 4^e année, n° 6.

A. HANSAY. *Étude sur la formation et l'organisation économique du domaine de l'abbaye de Saint-Trond depuis les origines jusqu'à la fin du XIII^e siècle*. (Recueil de travaux publiés par la faculté de philosophie de l'Université de Gand, n° 22). Gand, Engelcke, 1899. xvi-138 pp. in-8°. „ Travail très utile et le premier de son genre en Belgique. „ C. Delescluse, Arch. belges, n° 3. — Cf. Revue Bénédictine, avril 1899, U. Berlière.

H. LONCHAY. *Commentario del Coronel Francisco Verdugo de la guerra de Frisa*. Bruxelles, Kiessling, 1899. xlii-274 pp. in-8°. „ Édition très soignée et enrichie de précieux appendices. „ E. Gossart, Archives Belges, n° 3.

F. MAGNETTE. *Joseph II et la liberté de l'Escaut*. Bruxelles, Hayez (Leblègue) 1898. 254 pp. in-8°. „ Conscientieux, savant et impartial. „ A. Dutron, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1899, n° 2. — „ Aussi solide qu'intéressant. „ P. Pouillet, Arch. Belges, 1899, n° 3.

JULIEN MALON. *Étude comparée des langues vivantes d'origine germanique*. 1^{er} fasc. Namur, Wesmael-Charlier, 1898. „ Cette œuvre d'un pédagogue sérieux pourra être utile aux professeurs; il est regrettable que l'auteur néglige la quantité des voyelles. „ A. Kluyver, Museum, VII, n° 1 — „ Étude très complète et très méthodique, bien au courant des travaux actuels. „ Bull. bibliogr. du Musée belge, 1899, n° 3, — „ Préface très judicieuse. La manière dont M. M. traite l'évolution des dentales paraît excellente. „ P. Passy, Maître phonétique, mars 1899. — „ L'apparition de ce livre sera saluée avec joie par tous ceux qu'intéressent l'étude ou l'enseignement des langues modernes. „ P. D. R., Revue de l'Université de Bruxelles, 4^e année, n° 6.

CH. MICHEL. *Recueil d'Inscriptions grecques*. IV^e fasc., 2^e partie. Bruxelles, Lamartin, 1899. „ Se distingue par l'excellent choix des documents, par la correction du texte et par la bibliographie si complète qui accompagne chaque inscription. „ Bull. bibliogr. du Musée belge, 1899, n° 3.

ERN. NYS. *Recherches sur l'histoire de l'économie politique*. Bruxelles, Castaigne, 1898. „ Le mérite de ce livre n'est point tant de révéler à la science des faits ignorés, des vérités non encore aperçues, que de savoir embrasser d'un coup d'œil synthétique les vérités et les faits oubliés et de savoir les relier les uns aux autres. „ Rev. de l'Univ. de Brux., 4^e année, n° 6.

OLSCHESKY. *La langue et la métrique d'Hérondas*. Leide, Brill, 1897. „ L'auteur n'est pas formé à la recherche scientifique. „ A. Mancini, La Cultura, 1^{er} février 1899.

H. PIRENNE. *L'origine des constitutions urbaines au moyen âge*. Paris, 1893-95-98. in-8° (Extrait de la *Revue historique*). " Ne vaut pas moins par la clarté de l'exposition et la fermeté du style que par l'exactitude de l'analyse et la rectitude de la critique. Le rp. discute longuement les idées de l'auteur sur les agglomérations urbaines antérieures au XI^e siècle. „ F. Lot, *Moyen âge*, janvier-février 1899.

H. PIRENNE. *Geschichte Belgiens. Deutsche Uebersetzung von F. Arnheim Bd. I. Bis zum Anfang des XIV. Jahrhunderts*. Gotha, F. A. Perthes, 1899. xxiv-496 pp. in-8°. " Livre puissant, original et hautement suggestif, qui exercera sur tous ceux qui se livrent à l'étude de nos annales une influence profonde et durable. Le rp. trouve que l'auteur attache trop d'importance aux facteurs économiques et à l'histoire de la Flandre. „ G. Kurth. *Archives Belges*, n° 2.

H. PIRENNE. *La Hanse flamande de Londres*. Bruxelles, Hayez, 1899, in-8°. " Complète les travaux antérieurs sur le même sujet et rectifie plus d'une erreur. „ A. C[huquet], *Rev. crit.*, 1899, n° 15.

REUSSENS. *Éléments de paléographie*. Louvain, chez l'auteur, 1898. 496 pp. in-8°. " Manuel précieux pour l'étude des écritures usitées dans les Pays-Bas. „ H. Pirenne, *Archives Belges*, n° 3.

ROLAND. *Histoire universelle*. — Id. *Cours de géographie à l'usage des écoles moyennes*. Namur, Wesmael-Charlier. " Ces petits livres sont dignes d'être adoptés comme classiques dans nos écoles. „ F. Van Caenegem, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1899, n° 3.

J. VERCOULLIE. *Beknopt Etymologisch Woordenboek der Nederlandsche Taal*. 2^e uitgave. Gand et La Haye, 1898. xx-464 pp. in-8°. " (Œuvre utile, malgré des incorrections de détail assez nombreuses. „ V. Henry, *Rev. crit.*, 1899, n° 8. — " La 2^e éd. de ce livre très recommandable se distingue par de nombreuses améliorations et additions. „ C. Lecoutere, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1899, n° 2. — " Renferme d'abondants matériaux et témoigne d'une grande lecture, mais laisse beaucoup à désirer dans le détail et n'a pas été composé avec assez de critique. „ C. C. Uhlenbeck, *Museum*, VII, n° 2.

J. P. WALTZING. *Étude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains*. T. III: *Recueil des inscriptions grecques et latines relatives aux corporations des Romains*. 1^{er} fasc. Louvain, Peeters, 1899. 352 pp. in-8°. 7 fr. 50. " Complément nécessaire de l'*Étude historique*. Les inscriptions sont publiées avec une critique sûre et un soin scrupuleux. „ Léon Halkin, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1899, n° 2.

M. WILMOTTE. *Les passions allemandes du Rhin dans leur rapport avec l'ancien théâtre français*. Paris, Bouillon, 1898. 3 fr. " Reprend avec succès la thèse de Mone (influence française sur le théâtre allemand). „ C. Lecoutere, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1899, n° 3.

SUR LE SENS DE L'ÉPITHÈTE χρυσηλάκατος.

On donne généralement à χρυσηλάκατος le sens de "à la flèche d'or"¹. Cette interprétation remonte aux commentateurs d'Homère, qui avaient constaté que, dans l'Iliade et dans l'Odyssée, l'épithète χρυσηλάκατος est appliquée exclusivement à Artémis. Ils concluaient, non sans quelque vraisemblance, que le mot, ainsi employé uniquement avec la sœur d'Apollon, devait rappeler une de ses attributions les plus ordinaires. Un passage des poèmes de Bacchylide, en nous amenant à faire la recension de tous les textes où χρυσηλάκατος est employé, nous a conduit à des conclusions toutes différentes : nous proposons de traduire partout χρυσηλάκατος par "à la quenouille d'or", en respectant le sens usuel de ἡλακᾶτι².

A notre avis, la traduction de cette épithète par "à la flèche d'or", est rendue déjà très invraisemblable par le seul fait que le mot ne se rencontre qu'avec des noms de déesses, et jamais avec des noms de divinités masculines. Avec le sens ordinairement admis, comment expliquer cette limitation de l'épithète à des déesses? Pourquoi un dieu ne peut-il pas s'appeler également χρυσηλάκατος? Pourquoi enfin Apollon, qui possède avec Artémis tant de titres communs³, n'est-il jamais salué de ce nom?

En traduisant χρυσηλάκατος par "à la flèche d'or", on se

¹ Elle est encore traduite de cette façon dans Roscher I, col. 576 et dans la *Real-Encyclopädie de Pauly-Wissowa*, page 1348, ligne 28.

² Nous ne ferons que signaler la note dans laquelle M. Desrousseaux, *Les Poèmes de Bacchylide*, sans apporter aucun argument, propose de traduire χρυσηλάκατος par "au sceptre d'or".

³ Une liste très étendue des épithètes communes à ces deux divinités est donnée dans *Pauly-Wissowa*, p. 1361, ligne 30.

heurte contre une autre difficulté : il faut donner à ἡλακάτη le sens spécial de " flèche „. Ce sens se rencontre, nous disent les scholiastes d'Homère ¹, qui les premiers avaient vu dans Ἀρτεμις χρυσηλάκατος Artémis à la flèche d'or. D'après eux, ἡλακάτη aurait primitivement désigné, non la quenouille, mais le roseau : c'est ainsi qu'Eschyle peut appeler les fleuves πολυηλάκατοι. De là, l'emploi de ce mot se serait étendu à différents objets, qui avaient la forme et l'aspect du roseau, comme la quenouille, le chaume ², l'extrémité d'un mât ³. Il est certain que ἡλακάτη a tous les sens énumérés par le scholiaste. Nous voulons même bien admettre que " roseau „ serait le sens primitif du terme, bien qu'il ne soit pas nécessaire de croire que ce soit toujours l'objet fabriqué par l'homme qui ait été dénommé d'après l'objet naturel. Le phénomène contraire peut aussi se produire. Mais cette question ici importe peu. Il suffit de constater que le sens de " flèche „ n'a pour lui que le témoignage des scholiastes. Or, s'il est vrai qu'une épithète homérique doit s'expliquer par le vocabulaire homérique, χρυσηλάκατος ne peut pas se traduire par " à la flèche d'or „, attendu que dans l'Iliade et l'Odyssée ἡλακάτη désigne toujours la quenouille et ἡλάκατα les fils de la quenouille.

¹ Schol. Y 70 : χρυσηλάκατος, ἐργατική νῦν δὲ ἡ χρυσοῦν τόξον ἔχουσα τοξευτική. Schol. II 183 : χρυσηλακάτον καλλιτόξον ἢ χρυσῷ τῷ βέλει χρωμένης ἡλακάτην γὰρ καλοῦσι καὶ τὸ βέλος καὶ τὸ γυναικεῖον ἐργαλεῖον, ἐξ οὗ το νῆμα ἔλκουσι, ὡς ἐκεῖ ὁ ποιήτης.

(δ 135) " ἡλακάτη τετάνυστο ἰοδνεφές εἶρος ἔχουσα „ καὶ τὸ ὑπὲρ τὸ ἰστίον ὅταν λέγῃ.

„ καθ' αὐτοῦ λῖνα χεῦον ὑπ' ἡλάκατα τανύσαντες. Χρυσοῖς βέλεσι χρωμένης τὸν κάλαμον γὰρ τῶν βελῶν τινὲς ἡλακάτην φασί, καὶ Αἰσχύλος ἐν Αἰτναίς τοὺς ποταμοὺς πολυηλακάτους φησί.

Hesychius 2 p. 272 : ἡλακάτη. δόναξ, ὁμοίως καὶ πολυηλάκατα τὰ τῶν ποταμῶν χεῖλη.

² Photius p. 65,15 : ἡλάκαται. καλάμων βαβδία ἀφ' ᾧ καὶ τὰ κῶλα τῶν σταγῶν.

Théophraste H. Pl. 2,2,1 : φύεται δὲ κάλαμος ἐάν τις διατέμνων τὰς ἡλακάτας πλαγίᾳ τῇ καὶ κατακρύπτῃ κόπρῳ καὶ γῇ.

³ Scholiaste d'Apollonius 1,565 : ἡλακάτη λέγεται τὸ λεπτότατον καὶ ἀκρότατον μέρος τοῦ ἱστού.

Athénée XI, 475 A. : ἐπὶ δὲ τοῦ θωρακίου εἰς ὕψος ἀνήκουσα καὶ ὀξεῖα γυγνομένη ἐστὶν ἡ λεγομένη ἡλακάτη.

Avant de poursuivre notre exposé, nous donnerons la liste des passages qui renferment l'épithète χρυσηλάκατος.

1) Appliquée à Artémis.

α) Accompagnée de l'épithète κελαδαινή

II, 182 : ὀφθαλμοῖσιν ἰδὼν μετὰ μελοπομένησιν

ἐν χορῷ Ἀρτέμιδος χρυσηλάκατον, κελαδαινῆς

Y, 70 : Ἥρη δ' ἀντίστη χρυσηλάκατος, κελαδαινῆ

Ἀρτεμις ἰοχέαιρα, κασιγνήτη Ἑκάτοιο.

Hymne 4, 16 : οὐδέ ποτ' Ἀρτέμιδα χρυσηλάκατον, κελαδαινῆν
δάμναται ἐν φιλότῃ φιλομειδῆς Ἀφροδίτη.

4, 117 : Νῦν δέ μ' ἀνήρπαξε χρυσόρραπις Ἀργειφόντης

ἐκ χοροῦ Ἀρτέμιδος χρυσηλάκατον κελαδαινῆς

Hymne 27, 1 : Ἀρτεμιν αἰίδω χρυσηλάκατον, κελαδαινῆν
παρθένον αἰδοίην, ἐλαφιβόλον, ἰοχέαιραν,
αὐτοκασιγνήτην χρυσαόρου Ἀπόλλωνος.

β) Sans être joint à κελαδαινή :

δ 121 : ἐκ δ' Ἑλένη θαλάμοιο θυώδεος ὑπορόφοιο

ἦλυθεν, Ἀρτέμιδι χρυσηλακάτῃ εἰκυῖα.

Sophocle, Trachiniennes, 637 : χρυσηλακάτου τ' ἀκτὰν κόρας

Bacchylide, XI, 37 : νῦν δ' Ἀρτεμις ἀγροτέρα

[χρ]υσαλάκατος λι[π]αρὰν

[ἀμέ]ρα τοξόκλυτος νίκαν ἔδωκε ¹.

2) Appliquée à Amphitrite. Pindare, Ol. VI, 103 : χρυσαλακά-
τοιο πόσις Ἀμφιτρίτας.

3) aux Néréides. Pindare, Nem. V, 36 : ποντιᾶν χρυσαλακά-
των Νηρεΐδων.

4) à Callia. Pindare, VI, 36 : χρυσαλακάτου ποτὲ Καλλίας.

5) à Mélia. Pindare, frag. 29, 1 : χρυσαλάκατον Μελίαν.

6) à Lato. Pindare, frag. 139, 1 : χρυσαλακάτου τεκῶν
[Λατοῦ]ς.

7) aux Charites. Bacchylide, Ode IX, 1 : δόξαν, ᾧ χρυσαλά-
κατοι Χάριτες.

De ces textes nous tirons les conclusions suivantes :

1) Dans les poèmes homériques, χρυσηλάκατος est générale-
ment accompagné de l'épithète κελαδαινή, qui signifie " la
bruyante „, et qui fait allusion à la passion d'Artémis pour la

¹ La restitution ἀμέρα nous paraît certaine.

chasse¹. C'était là, semblait-il, un nouvel argument qui légitimait la traduction de *χρυσηλάκατος* par "à la flèche d'or", parce qu'à un nom belliqueux comme *κελαδαινή* ne pouvait correspondre qu'un second titre guerrier. Le sens que nous donnons à cet adjectif nous oblige, au contraire, à supposer une opposition radicale entre les deux épithètes : Artémis serait à la fois la déesse bruyante de la chasse et la déesse filant paisiblement la quenouille. Mais ce contraste existe réellement ! Il se retrouve, d'une façon plus frappante encore, dans les vers de Bacchylide XI, 37. Dans ce texte, *ἀμέρα* (la douce) est certainement l'antithèse de *τοξύκλυτος* (à l'arc glorieux), et le même rapport doit, sans doute, exister entre *ἀγροτέρα* (la sauvage) et *χρυσάλακατος*.

Cette opposition des épithètes ne résulte-t-elle pas du caractère même de la déesse ? Artémis est la déesse des combats, de la chasse, la déesse aux colères terribles qu'éprouvèrent Méléagre, Agamemnon, Niobé, Ariadne. Mais la même divinité conduit les danses et les chœurs des jeunes filles ; la terrible Artémis adore la musique, le chant des flûtes, à tel point qu'un proverbe dit : *Πότε δ' Ἀρτεμις οὐκ ἐχόρευσε* ; L'antithèse des titres n'a donc rien d'étonnant quand ceux-ci s'adressent à une divinité dont les attributions sont si disparates.

Et puis, en appelant Artémis à la fois "bruyante", et "paisible", Homère et Bacchylide peuvent avoir voulu rappeler toutes les attributions de la déesse, appelée par Aristophane² *πολυνύμμος*, en mentionnant ses deux caractères les plus opposés. C'est en effet une habitude de l'esprit grec de faire songer à toutes les nuances que peut recevoir une idée en en indiquant tour à tour les deux extrêmes. La réunion des deux épithètes *κελαδαινή* et *χρυσηλάκατος*, que Bacchylide répète encore avec *ἀμέρα* et *τοξύκλυτος* corrige ce que chacune d'elles, prise isolément, pourrait avoir de trop exclusif pour

¹ Telle est aussi l'explication du scholiaste Y 70 : *κελαδαινή ἀντί τοῦ κυνηγετική· κραυγάζουσι γάρ οἱ κυνηγοί*.

Schol. II, 83 : *κελαδαινῆς δὲ διὰ τὰς ἐν θήραις ἐκβοήσεις, ἢ διὰ τὰς χορείας*
² Thesmoph. 320.

les scrupules du fidèle, préoccupé de ne pas indisposer la déesse, en ayant l'air d'exalter un côté unique de ses perfections.

2) Tandis qu'ainsi χρυσηλάκατος s'explique parfaitement, le sens ordinaire "à la flèche d'or", lui, fait double emploi avec *ιοχέαιρα* qui signifie déjà "qui lance des traits", et, chez Bacchylide, fait disparaître la symétrie que nous avons signalée plus haut.

3) Le fait que l'épithète χρυσηλάκατος peut être donnée à Hélène exclut pour elle toute interprétation belliqueuse. Dans l'Odyssée, Hélène, devenue l'épouse irréprochable de Ménélas, honorée et respectée de tout le peuple, consacre, comme toutes les matrones grecques, son activité à la surveillance de sa maison et aux travaux de la laine. Elle descend à la salle de festin où vient d'entrer Télémaque¹, avec une corbeille d'argent remplie de fils et une quenouille d'or couverte de laine violette. Le contexte même nous indique donc ici le sens de χρυσηλάκατος. Ce serait une incohérence et une absurdité de donner à quelques vers d'intervalle deux sens différents à ἡλακάτη. Faut-il, comme Eustathe², comprendre de deux façons différentes l'épithète χρυσηλάκατος? Faut-il admettre que la traduction de ce mot par "à la flèche d'or", reste réservée exclusivement à Artémis, que le second sens "à la quenouille d'or", s'applique à tous les autres dieux ou mortels? Une telle distinction ne serait plausible que si le titre "à la quenouille d'or", ne se conciliait pas avec le caractère d'Artémis.

C'est ce qu'ont prétendu entre autres Ameis³ et Bernhardt⁴, qui pensent que la quenouille est un emblème inconciliable avec la conception que les Grecs se faisaient de la déesse sœur d'Apollon. Artémis, qui ne se plaît que dans la vie en plein air, dans les luttes, les courses mouvementées, souffrirait de s'asseoir devant un rouet, comme une paisible ménagère.

¹ δ, 131 sqq.

² Eustathe (ad δ, 122) : Πίνδαρος δὲ ἐθάρασε συνθέτως ἐντεῦθεν χρυσηλάκατον Ἀμφιτρίτην εἰπεῖν, οὐ κατὰ τὴν Ἀρτεμιν, (αὕτη μὲν γὰρ χρυσὰ ἡλάκατα ἔχει, ὃ ἐστὶ τόξα). Ἀμφιτρίτη δὲ χρυσὴν ἡλακάτην ὁμοίως τῇ Ἑλένῃ.

³ Ameis, *Odyssée* : Anhang, δ 122.

⁴ Bernhardt, *Griechische Litteratur*, p. 70.

Nous répondrons que c'est attacher une idée moderne à *ἡλακάτη* que de représenter la quenouille comme étant déjà, dans les temps homériques, l'emblème de la faiblesse féminine. Dans l'idée des anciens, *ἡλακάτη* est plutôt le symbole de la femme vertueuse, de ce que les Allemands appellent la "*Hausfrau* „. Ainsi, pour honorer l'épouse de son ami Nicias, Théocrite ne trouve pas de plus beau cadeau à envoyer qu'une quenouille d'ivoire¹. Artémis, patronne des pudiques jeunes filles, pouvait parfaitement être représentée avec la quenouille, qui convient à celles-ci dans leur demeure, aussi bien que leur conviennent, dans d'autres circonstances, les danses et les chœurs.

Disons encore que Pausanias signale, sans manifester aucun étonnement, une statue d'Athéna tenant une quenouille dans les mains (Pausanias, VII, 5, 4: *Ἔστι δὲ ἐν Ἐρυθραῖς καὶ Ἀθηναῖς Πολιάδος ναὸς καὶ ἄγαλμα ξύλον μεγέθει μέγα, καθήμενόν τε ἐπὶ θρόνον καὶ ἡλακάτην ἐν ἑκατέρᾳ τῶν χειρῶν ἔχει καὶ ἐπὶ τῆς κεφαλῆς πῖλον*).

Si Athéna, déesse au moins aussi belliqueuse qu'Artémis, et vierge comme elle, peut être représentée tenant une quenouille dans les mains, pourquoi cela serait-il impossible avec la fille de Lato? En appelant Artémis *χρυσηλάκατος*, on veut rendre hommage à sa chasteté, à sa pudeur. Consultons la liste des déesses auxquelles a été donnée cette épithète : ce sont toutes des divinités connues pour leur décence : Amphitrite, les Néréides, Lato, les Charites. Nous nous croyons donc en droit de conclure que *χρυσηλάκατος* doit toujours se traduire par "à la quenouille d'or „, et que ce terme est une épithète exclusivement féminine, réservée aux déesses particulièrement pudiques.

ÉMILE FAIRON.

¹ Idylle XXVIII.

UN PASSAGE

DE L'ἀγροικία (Car. IV) DE THÉOPHRASTE

Les meilleurs manuscrits présentent (Caract. *A*, ligne 14) la leçon : *Καὶ τὴν σιτοποιὸν πειρῶν λαθεῖν, κατ' ἀλέσαι μετ' αὐτῆς τοῖς ἔνδον πᾶσι καὶ αὐτῇ τὰ ἐπιτίθαια*. Ces mots ont donné lieu à des corrections variées parmi lesquelles nous distinguons deux catégories : les premières doivent être rejetées dès l'abord parce qu'elles présentent un trait d'ἀγροικία manquant de finesse.

Nous trouvons d'abord dans ce genre la conjecture de Casaubon : *Κατ' ἀλέσας μετ' αὐτῆς μετρεῖν τοῖς ἔνδον πᾶσι καὶ αὐτῇ τὰ ἐπιτίθαια* : “ postquam cum ancilla sua moluit, tum aliis omnibus domesticis, tum sibi victum metitur „. Nous n'avons pas à insister sur une interprétation à laquelle Casaubon lui-même n'attachait guère d'importance : il se borna plus tard à reproduire le texte des manuscrits, mais sans l'expliquer.

Foss change *λαθεῖν* en *λαλεῖν* ; on traduirait donc : “ essayant de séduire sa cuisinière, il lui parle et moud avec elle le blé nécessaire à sa nourriture et à celle de toute la maison „.

Où est le trait de rusticité ? Ce n'est pas dans le fait de parler à la *σιτοποιός*. Consistera-t-il dans l'action de travailler avec elle : inutile de changer le texte, cela s'y trouve déjà.

Quant au *τὴν σιτοποιὸν πειρῶν πέρδειν* de Böttiger (dans l'édition de Foss), il risque fort de n'avoir pas plus de succès auprès des philologues, que n'en aurait eu auprès de la cuisinière l'étrange galanterie qu'on prête à notre personnage.

Citons encore la conjecture *λαθεῖν καταλέσας* que Ussing lit avec Hottinger ; il traduit : “ et dum pisticem pellicit, non

animadvertit (λαθεῖν) se interim una cum ea universae familiae et sibi omnia quae opus erant moluisse (καταλέσας) „ Il est difficile d'admettre que l'on se livre s'en apercevoir à une besogne dont on n'est pas coutumier.

Faire disparaître λαθεῖν avec Naber et lire καὶ τὴν σιτοποιὸν πειρῶν κατ' ἄλῃσαι, ou bien encore supprimer avec Jebb : καὶ τὴν σιτοποιὸν πειρῶν λαθεῖν et lire : καὶ ἄλῃσαι μετὰ τῆς σιτοποιοῦ τοῖς ἔνδον πᾶσι, c'est se débarrasser trop aisément d'une difficulté que l'on ne parvient pas à expliquer.

Nous arrivons ainsi à la deuxième catégorie de corrections : celles qui présentent un sens mieux compatible avec le caractère de l'ἄγροικος.

Il y a d'abord celle qu'ont admise Cobet, Meineke et Ribbeck : καὶ τὴν σιτοποιὸν πειρῶν μὴ λαθεῖν κατ' ἄλῃσαι : “ il fait ouvertement la cour à sa cuisinière et moud avec elle „ Nous ne l'admettrons pas : il est toujours très dangereux de faire dire à un texte le contraire de ce qu'il contient, d'ailleurs le κατ' ἄλῃσαι n'offre pas alors d'opposition avec les mots πειρῶν μὴ λαθεῖν, et le εἶτα ne s'explique pas.

A tout prendre, on préférerait encore le changement facile de καταλέσας, leçon des manuscrits inférieurs, en κατολέσας proposé par Madvig (*Adv. crit.* I, 478) : “ pendant qu'il fait la cour à sa servante, il ne s'aperçoit pas que le repas a brûlé „ C'est assez ingénieux, mais il est fort invraisemblable au point de vue paléographique, que ἄλῃσαι soit le résultat d'une corruption.

Il nous reste encore à parler de l'interprétation de Meister (*Theoph. Charac.*, p. 31 édit. Teub.) ; c'est encore la meilleure ; elle explique sans rien changer. Voici la traduction qu'il propose (p. 35) : *und mit der Köchin treibt er heimlich Buhlschaft und dann mahlt er mit ihr für die ganze Hausgenossenschaft und für sich selbst das Mehl.* En d'autres termes, il a sans qu'on le sache une amourette avec sa cuisinière et alors il moud avec elle le blé, etc. L'ἄγροικία résiderait donc dans le fait de se livrer à des travaux inférieurs, réservés d'ordinaire aux esclaves.

Mais cette manière d'interpréter le passage a le tort de ne voir dans κατ' εἶτα qu'une idée de conséquence alors qu'il exprime plutôt une nuance d'opposition. Remarquons d'ailleurs sa

place : il suit immédiatement *λαθεῖν*. Ce rapprochement ne nous semble pas fortuit : Théophraste aura réuni les deux mots pour faire ressortir plus vivement le manque de finesse de son *ἀγροικος*. Nous traduisons donc : " Ayant avec sa cuisinière des relations cachées, ne va-t-il pas moudre avec elle tout ce qui est nécessaire pour le nourrir lui et toute sa maison ! „ Ainsi tout en ayant avec une esclave des rapports qu'il veut cacher, il est tellement niais qu'il s'occupe avec elle des travaux les plus vils. Le trait d'*ἀγροικία* consiste donc à vouloir tenir secrète une chose que sa maladresse rend évidente pour les moins clairvoyants.

PAUL GRAINDOR.

LA DÉESSE DE LA VICTOIRE ¹

Quiconque est entré au Louvre par le pavillon Denon n'oubliera jamais l'impression saisissante que produit au premier coup d'œil la Victoire de Samothrace.

Au dernier palier de l'Escalier Daru, elle se dresse sur une haute carène, les ailes au vent et toute vibrante encore des ardeurs de la lutte. Une sorte de fièvre intérieure l'exalte et l'emporte en avant; les draperies fouettées en tous sens par la rapidité de sa course, frémissent. C'est une marche et c'est un vol, un composé magnifique de forte humanité et de divinité majestueuse.

Mais sait-on combien il fallut d'efforts patients, de tâtonnements pénibles, pour réaliser ainsi un type idéal? Un archéologue subtil et délicat, M. Franz Studniczka en fait l'histoire dans un discours inaugural prononcé à l'Université de Leipzig et que voudront lire tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'art grec. Douze planches de toute beauté contenant près de 60 figures accompagnent le texte paru en brochure chez Teubner. Nous allons le suivre dans son développement.

Personnifiée et admise en l'Olympe par la grâce d'Hésiode, la victoire (*νίκη*) exigeait de l'art une expression plastique, et quel peuple devait la trouver mieux que ce peuple grec dont la vie, au sein même de la paix, n'était qu'une lutte pour la victoire? A raison même de cet esprit national, la première

¹ *Die Siegesgoettin. Entwurf der Geschichte einer antiken Idealgestalt, v. Franz Studniczka. Leipzig, Teubner, 1898 (Jahrbücher für d. Classische Altertum; 1898, p. 378 s.).*

représentation de la Nikè fut à la fois un symbole qui caractérisait tous les triomphes et un ex-voto qui témoignait de la reconnaissance du vainqueur envers les dieux.

Les figures ailées de l'art oriental fournirent, il est vrai, aux artistes grecs une indication précieuse, mais non pas un modèle, car chez ces divinités d'Égypte ou d'Assyrie, les ailes sans vie n'étaient que le signe extérieur et, comme l'a dit un archéologue, l'hiéroglyphe de la rapidité. L'Orient symbolique ne conçut jamais d'interprétation supérieure; le Grec au contraire, au prix de recherches continues, parvint à fixer la réalité même et à rendre, avec toute sa grâce, la rapidité d'un vol. Mais que de temps il fallut!

Pour résoudre immédiatement ce problème, il eût suffi de contempler l'oiseau et de représenter l'homme, planant à son image. Chose bien simple en vérité, mais qui dira la logique des raisonnements simplistes et la puissance des conventions admises?

Pour un Grec primitif, faire voler l'homme à l'imitation de l'oiseau, c'eût été, pour ainsi parler, contredire à la nature de l'homme; il n'y pensa même pas et s'arrêta à la solution moyenne d'un vol terrestre, d'une course ailée, si l'on veut, où les ailes n'étaient guère qu'un faible moyen d'expression. C'est par le mouvement des jambes qu'il veut rendre sensible la rapidité de la course.

Très exactement, — comme la photographie instantanée l'a montré depuis —, il s'aperçut que les mouvements de la course correspondaient à une série de sauts successifs, et il voulut fixer le point culminant d'un de ces sauts pour caractériser une extrême vélocité; malheureusement, la jambe d'arrière, pliée à angle droit, fut placée sur le même plan que le pied de la jambe d'avant, en sorte que les pauvres messagères de l'Olympe, dans cette course *genou à terre* semblent, malgré les efforts de l'artiste, se trainer gauchement sur le sol.

Les ailes recourbées partent du dos pour se recroqueviller à gauche et à droite, les jambes de profil s'ajustent tant bien que mal à un buste de face, les formes sont grossièrement ébauchées, les draperies maladroitement plaquées voudraient indiquer, sans y parvenir, un mouvement rapide, le visage est franchement laid : tel est par exemple ce primitif chef-d'œuvre

de l'art grec : la Victoire de Délos, attribuée à bon droit semble-t-il, au sculpteur Archermos de Chio.

Qu'on ne s'y méprenne point pourtant. Cette solution naïve avait en soi le germe de la perfection ; la Nikè de Délos devait avoir dans sa lignée de vrais chefs-d'œuvre.

Voici d'abord, dans le torse de l'Acropole, qu'elle se relève, que les bras s'occupent, la main gauche relevant le peplos qui se creuse et s'anime ; dans un petit bronze trouvé au même lieu, les ailes inanimées s'élèvent prêtes au vol ; enfin, dans un marbre de l'époque des guerres Médiques, les ailes descendent, le torse suit la direction du mouvement, le saut se transforme peu à peu en course véritable.

Un dernier progrès fut réalisé quand l'homme, ainsi qu'un nageur tranquille, glissa, ailes étendues, au milieu des airs. Les jambes mollement ployées concouraient à la grâce de l'ensemble, elles avaient cessé d'exécuter un mouvement inutile et contradictoire. Telles sont, dans la peinture, les Victoires du Sarcophage de Clazomènes ; tels, plus tard, au V^e siècle, les Éros et Nikès des ateliers Athéniens.

Ainsi donc, le problème était résolu pour la peinture, mais comment faire passer ce type aérien dans la statuaire, où un point d'appui sur le sol était indispensable ? Il fallait représenter la Victoire au moment où, descendue du ciel, elle posait son pied à terre, ou bien à celui où, prête à s'envoler, elle allait s'élever dans les airs. On s'arrêta d'abord au premier parti et le joli bronze de Cassel, que la copie romaine jucha sans raison sur un globe terrestre, montre à quel point de grâce et de légèreté cette conception pouvait atteindre. Phidias adopta le second dans la petite statuette placée sur la main de sa Parthénos. De part et d'autre, la statuaire avouait indirectement son impuissance à représenter un vol. Et pourtant l'art, à l'encontre de toute théorie, ne devait point rester enfermé dans cette désespérante alternative.

L'œuvre qui fit voir le moyen d'y échapper est bien connue de tous : c'est la Victoire de Paeonios, élevée à Olympie par les Messéniens, alliés d'Athènes et avec elle vainqueurs de Sparte pendant la première période de la guerre du Péloponnèse.

Debout sur un pilier élancé et triangulaire de 9 mètres de

hauteur, haute elle-même de 2 mètres environ, elle semblait, avec ses ailes déployées, son manteau largement tendu derrière elle, descendre sur la terre dans un vol imposant et tranquille. Le vent qui chasse les draperies et colle sur elle la tunique transparente, laisse apparaître en ronde bosse les formes vigoureuses de son corps; enfin, et c'est ici qu'est la trouvaille de l'artiste, la jambe gauche étant libre, tendue en avant, le pied droit s'attache à un aigle planant sous la déesse; c'est l'aigle qui repose sur la plinthe : la Victoire, fille de l'air et messagère des dieux, n'a rien qui l'enchaîne à la terre.

Être céleste, elle avait trouvé son expression idéale. On ne devait pas en rester là, car la Victoire, comme tous les dieux, quitte parfois l'Olympe pour séjourner au milieu des hommes; elle se fait terrestre et, dès lors, il n'est plus besoin qu'elle vole, il faut au contraire qu'elle marche ainsi qu'une mortelle; elle en prend l'aspect, elle en adopte les habitudes : dans la frise du Parthénon, debout et grave, elle attend les vainqueurs; ailleurs, elle préside, assise sur un pilier, aux luttes de la palestre; mais le repos que parfois elle s'accorde répugne à sa nature, elle préfère, en femme active et laborieuse, prêter son aide à tous, aux immortels et aux hommes; elle monte sur le char des guerriers, les mène au combat ou les accompagne au retour; elle tend au combattant ses armes, au musicien son instrument; ici, elle élève un trophée, là, elle orne un tombeau; elle ne dédaigne point les occupations les plus ordinaires : on la voit abreuver les taureaux du sacrifice,

En touchant la terre, elle se multiplie. Il semble que la conception antérieure à Hésiode qui caractérisait dans une déesse à part, chaque victoire spéciale, renaisse. Quoi qu'il en soit, cette idée a trouvé son expression la plus admirable dans la balustrade du temple d'Athèna Nikè sur l'Acropole.

Sur chaque côté de la balustrade, la déesse est assise et, devant elle, une troupe de jeunes Victoires s'empresse aux apprêts du sacrifice : l'une retient par sa corde une génisse frémissante, une autre garnit un trophée de couronnes; qui a pu voir sans être saisi d'une admiration heureuse ce marbre où éclate la virtuosité de l'art : la Victoire renouant sa sandale?

L'époque sanglante qui suivit la mort d'Alexandre fit naître

encore un type nouveau : c'est la Victoire tumultueuse de Samothrace. Élevée par Démétrius Poliorcète sans doute, après sa victoire sur Lysimaque, elle était debout, comme on la voit au Louvre et telle que nous l'avons décrite, sur une carène de vaisseau, sonnant de la trompette " pour annoncer au monde la victoire de la flotte „. Ce n'est plus une Olympienne, dont elle a perdu la sérénité, c'est une jeune guerrière, vibrant des passions humaines, Nous ne savons qui est son auteur; " c'était, dit M. Studniczka, le digne fils d'une époque dominée tout entière par le génie de Lysippe „.

A partir de ce moment, l'art n'ajouta rien de nouveau aux types déjà créés; certaines œuvres comme la Victoire de Brescia, écrivant sur un bouclier une inscription triomphale, dénotent une main experte, mais l'admiration qu'elles suscitent, va plus haut chercher les glorieux modèles qu'elles imitèrent; elle va jusqu'au peuple artiste à qui nous devons cette révélation de vérité et de beauté.

M. LAURENT.

NOTE SUR LA SIGNIFICATION DU MOT *HÉRITE* (HÉRÉTIQUE)

On sait qu'en vieux français le mot *bougre* signifie à la fois *hérétique* et *sodomite*.

La forme médiévale d'*hérétique* est d'ordinaire *hérîte*.

Ce mot, dans les dictionnaires de Du Cange (sub voce : *Haereticus, bougre, Gallice hérîte*), de La Curne de St^e Palaye et de Godefroy, est renseigné comme signifiant, non seulement *hérétique*, mais encore " qui a commerce avec les bêtes, „ ce qu'établissent d'ailleurs les exemples cités.

Récemment j'ai rencontré aux archives de la ville de Tournai deux textes de la seconde moitié du XIV^e siècle qui prouvent que le mot *hérîte* signifiait également : " qui a un commerce charnel contre nature, soit avec un homme soit avec une femme. „

Voici les deux passages tirés du *Registre de la Loy* (1364-1384) :

« Jehans des Croisiers d'Escanaffe, foulons, fu justichiés dardoir, pour che que il cogneut que il estoit hérîtes et avoit eu compagnie à plusieurs hommes et entrués quil dormoient; et dist que frère Jackes de Lers lui introduisist à che faire. Faict le samedi xx jour de novembre (1367).

“ Katherine-as-Enfans fu justichié dardoir, pour che que elle cogneut que elle estoit hérîte et avoit eu compagnie à plusieurs femmes, si cum Katherine le Porkière et Billehaut Gausière, et lesquelles estoient hérîte avoech le dicte Katherine-as-enfans. Fait le vendredi iij^e jour de décembre (1367). „

M. le comte de Nédonchel qui a publié ces deux extraits en 1867 (*Mémoires de la Soc. hist. et littér. de Tournai*, t. IX,

p. 167), a supprimé, j'ignore pourquoi, les mots que j'imprime ci-dessus en italique et qui sont essentiels pour fixer le sens du mot *héríte*. Quant à lui, il le prend ici dans la signification d'*hérétique*, ce qui est inadmissible par suite du contexte.

PAUL FREDERICQ.

UNE CORRECTION AU V. 13 DU " MORETUM "

Le pauvre laboureur Simulus s'est levé avant le jour. Il approche sa lampe du foyer où il restait un peu de braise et, à force de souffler, il parvient à raviver la flamme languissante. Enfin la lampe s'allume :

(V. 13) *Tandem concepto se lux fulgore recepit.*

C'est ainsi que Scaliger a restitué le texte par conjecture, et les éditeurs modernes l'ont suivi. Nous estimons que Scaliger n'a pas été heureusement inspiré dans cette circonstance. 1° On imaginerait difficilement quelque chose de moins élégant que la tautologie *concepto fulgore lux se recepit*, avec ces deux composés de *capere* : *concupere* et *recipere*. 2° Est-on bien sûr que l'expression *lux se recepit* soit latine ou même ait un sens quelconque ? 3° Dans tout le passage v. 10-15, le poète décrit une série d'actions faites par Simulus : (v. 10) *admovet* — (v. 11) *producit* — (v. 12) *excitat* — (v. 14) *defendit* — (v. 15) *reberat*. Un changement de sujet au v. 13, dans une phrase intermédiaire, est inadmissible.

Les meilleurs manuscrits portent :

Tandem concepto sed lux fulgore recedit.

Nous devons conserver à tout prix *recedit*, qui est parfaitement clair et correct : Simulus, ayant allumé sa lampe, s'éloigne du foyer. De même, au v. 19, il s'en va (*inde abijt*) après avoir puisé à son tas de blé.

La faute est dans *lux*, qui ne peut remplir aucune fonction dans la phrase, qui de plus est un terme impropre, et qui enfin n'est guère tolérable à côté de *lumen* qui se trouve au vers suivant (v. 14 : *Oppositaque manu lumen defendit ab aura*). Il suffit d'un très léger changement pour tout remettre en ordre : au lieu de LUX nous lisons VIX. Que l'archétype de nos manuscrits ait été écrit en capitales ou en minuscules, la confusion de VIX-LUX ou de *vix-lux* s'explique également bien. Outre la ressemblance des lettres, l'idée que dans le passage il s'agit de lumière a pu induire le copiste en erreur. Nous corrigerons donc :

Tandem concepto, sed vix, fulgore recedit.

Les manuscrits inférieurs offrent un curieux exemple de la hardiesse des interpolateurs ; ils donnent :

Tandem concepto TENEBRAE (!) fulgore recedunt.

Voilà quelles conséquences peut entraîner une faute purement mécanique !

P. THOMAS.

COMPTES RENDUS

Die altklassischen Realien im Gymnasium, von MARTIN WOHLRAB, vierte Auflage. Leipzig, Teubner, 1898. x-102 pp. M. 1,20.

Souvent le professeur doit s'interrompre dans la lecture d'Homère, d'un tragique, d'un orateur ou d'un historien pour donner une notice biographique, faire une courte histoire du genre et expliquer les expressions techniques. Si la tâche n'est pas facilitée par l'emploi d'éditions spéciales (en français, le Tite-Live, le César, l'Anabase de la maison Hachette; le Lysias de Masson et Hombert), on en est réduit à dicter. C'est une perte de temps, sans compter que l'élève subira peut-être plusieurs fois la dictée des mêmes explications, alors que telle autre partie des antiquités lui restera complètement étrangère. C'est à ces inconvénients qu'a voulu obvier M. Wohlrab.

Il ne s'est pas proposé de nous donner un exposé complet et systématique des antiquités grecques et romaines, mais uniquement les notions nécessaires à la lecture des auteurs en classe.

L'ouvrage est divisé en deux parties : Athènes et Rome. Après avoir rapidement fait l'esquisse de la littérature grecque, M. Wohlrab étudie spécialement certaines parties des antiquités de nature à faciliter l'interprétation des écrivains qu'il vient de passer en revue. Il retrace d'abord à grands traits l'histoire des diverses écoles philosophiques qui se sont succédé en Grèce, depuis les sept sages et les Ioniens jusqu'aux Académiciens. De là, il passe à Homère : il donne l'interprétation de tous les termes relatifs à l'habitation (enceinte, maison, mobilier), au char (différents genres, parties), au navire (charpente, agrès, équipage), à l'art militaire (soldats, armes, combats, camps). Enfin, il nous fait connaître les dieux des poèmes homériques.

Avec les tragiques, M. Wohlrab aborde l'histoire du théâtre, des acteurs et des représentations scéniques à Athènes. Pour Xénophon, il décrit tout ce qui concerne l'armée et la guerre. L'étude des orateurs l'amène à nous donner des détails sur la justice, les procès, les

tribunaux, les jugements, les assemblées du peuple, etc. Cette première partie est terminée par une topographie d'Athènes.

Pour Rome, l'auteur étudie de même la littérature — l'art militaire et le calendrier avec César — les principales magistratures, le sénat, l'assemblée du peuple, la justice, etc., avec Cicéron.

Ajoutons que ce petit livre renferme deux bons plans hors texte de Rome et d'Athènes.

Cet ouvrage qui présente, pour nos élèves, l'inconvénient d'être écrit en allemand, ne laissera peut-être pas d'offrir quelque utilité aux jeunes professeurs. Son succès est établi par quatre éditions en moins de dix ans et par des traductions hollandaises et russes.

A. MARNEFFE.

LOUIS BODIN. **Extraits des Orateurs Attiques.** Paris, Hachette, 1898.

Nous avons relu avec plaisir les plus belles pages de Lysias, Isocrate, Eschine, Hypéride, réunies dans l'excellent ouvrage de M. Bodin. Le texte, pour Lysias principalement, est en progrès. Il est précédé d'un résumé clair et concis de l'histoire de l'éloquence attique, et d'éclaircissements historiques destinés à permettre aux élèves de « dégager la vérité des faits au milieu d'assertions intéressées, souvent inexactes. » Un index analytique termine le volume : on y trouve sur les institutions d'Athènes une foule de renseignements puisés aux sources les plus autorisées. En outre chaque discours est précédé d'un argument. Le commentaire, bien fourni, n'est pas seulement grammatical mais porte aussi sur le fond, l'enchaînement des idées. L'auteur, tout en reconnaissant que le système a ses inconvénients, donne souvent la traduction en note, trop souvent peut-être. Ne vaut-il pas mieux laisser une plus grande part à l'initiative de l'élève en lui donnant le moyen de traduire par lui-même ?

A noter encore un très bon facsimile du papyrus d'Hypéride placé en tête de l'ouvrage.

En somme, un livre que nous voudrions voir employer dans les classes supérieures de notre enseignement moyen, où l'on se confine souvent trop dans la lecture du seul Démosthène.

PAUL GRAINDOR.

HENRI BORNECQUE. **La prose métrique dans la correspondance de Cicéron**, thèse présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. Paris, Bouillon, 1898. xx-218-130 pp. in-8°.

« La prose métrique chez les Latins » est une question à l'ordre du jour. Les études de MM. Noël Valois, L. Duchesne et L. Couture sur le « *Cursus* » ou rythme prosaïque suivi dans les bulles pontificales, dans les formules liturgiques et dans divers auteurs chrétiens, suggérèrent à M. Louis Havet l'idée de son beau travail sur *La prose métrique de Symmaque et les origines métriques du cursus* (Paris, 1892), qui fut l'objet d'un compte rendu très important de M. W. Meyer dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen* (1893, p. 1-27). Les résultats acquis ont été récemment corrigés et complétés par M. Norden, dans un appendice de son livre *Die antike Kunstprosa* (Leipzig, 1898, p. 923 et suiv.), que M. Parmentier a signalé à nos lecteurs¹.

Élève de M. Havet, M. Bornecque a tenté d'appliquer la méthode de son maître à la correspondance de Cicéron. A première vue, une pareille entreprise peut paraître condamnée d'avance à l'insuccès. Mais M. B. a fort bien répondu à l'objection préalable² : « D'aucuns s'étonneront que j'aie cherché des lois précises dans un genre qui passe pour n'en avoir aucune ou me reprocheront d'avoir ramené les fins de phrase à des types déterminés chez des écrivains qu'on admire surtout parce que, selon le mot de M^{me} de Sévigné, ils laissent aller leur plume la bride sur le cou. Mais il ne faut pas juger les Latins d'après nous. Les recherches de M. Havet ont montré de la façon la plus sûre qu'il y a de la prose métrique dans Symmaque. Une enquête rapide m'a conduit aux mêmes conclusions pour la correspondance de Pline le Jeune, de Fronton et d'Ausone. Il est intéressant de savoir si, précisément, le genre épistolaire n'était pas pour les Latins un genre comme les autres, soumis à des lois aussi précises. » Et de fait M. B. est arrivé à des résultats extrêmement curieux.

Dans la première partie de son ouvrage, il expose les conclusions littéraires auxquelles l'a conduit la prose métrique étudiée dans la correspondance de Cicéron. On nous saura gré, pensons-nous, de les résumer ici.

Des lettres de Cicéron, les unes sont métriques, les autres ne le

¹ V. *Revue*, 1898, 6^e livraison.

² *Préface*, p. I.

sont pas. Il n'y a pas de prose métrique dans les lettres écrites sur le ton de l'intimité, dans les lettres confidentielles, dans les billets rédigés à la hâte, etc.

En revanche, Cicéron recherche généralement la prose métrique lorsqu'il écrit à des personnages d'un rang élevé ou d'une situation prépondérante; de même, dans ses lettres et rapports officiels, dans les lettres exigées par les obligations mondaines, dans celles qui étaient destinées à une certaine publicité (lettres ouvertes, manifestes, programmes) et dans celles que, pour une raison ou pour une autre, il a cru devoir particulièrement soigner.

Parmi ses correspondants, il en est, comme Célius, César, M. Brutus, Caton, Ser. Sulpicius, etc., qui ne se soucient nullement de la prose métrique; ceux qui l'emploient en font le même usage que Cicéron, dont ils ont pour la plupart subi l'influence.

Les recherches de M. B. jettent une lumière nouvelle sur la question, si discutée depuis Tunstall (1741) jusqu'à nos jours, de l'authenticité des deux livres *ad Brutum*. M. B. constate que, dans ce recueil, les lettres de Cicéron sont métriques, sauf celles qui sont d'un caractère intime, tandis que les lettres de Brutus ne sont pas métriques. Il y a donc là la marque de deux personnalités différentes, manifestant leur existence précisément de la façon que l'on attendait. Or il est peu probable qu'un faussaire eût songé à cette distinction.

La prose métrique fournit également quelques données sur une autre question vivement débattue dans ces dernières années, savoir l'attribution du *de Bello Africo* à Asinius Pollion. Sur les trois lettres de Pollion à Cicéron, deux sont métriques, ainsi que le fragment des *Histoires* rapporté par Sénèque le Père (*Suas.* VI, 15); au contraire, le *de Bello Africo* ne l'est pas. Il y a une présomption grave contre l'identification de l'auteur du *de Bello Africo* avec Asinius Pollion.

La deuxième partie du livre de M. B. est consacrée à déterminer les lois de la prose métrique dans les lettres de Cicéron. Il ressort des faits analysés que les formes admises par Cicéron sont plus libres que chez ses successeurs, ce qui confirme l'hypothèse de M. Havet¹: « De Cicéron à Pline, de Pline à Symmaque, la prose métrique a dû se modifier par une série d'appauvrissements; c'est ainsi que le vers de Claudien est plus monotone que celui de Virgile et celui de Virgile plus monotone que celui d'Ennius. »

M. B. expose ensuite une théorie de la prose métrique. Après avoir critiqué les idées de MM. Wuest, Ern. Müller, W. Meyer², il nous fait

¹ *La prose métrique de Symmaque*, § 222, p. 100.

² Quoique M. B. cite l'ouvrage de M. Norden, il ne semble pas avoir eu

connaître ses propres vues. D'après lui, la prose métrique repose sur ce principe qu'il faut éviter que la fin d'une phrase ressemble à une fin de vers. Dans ce but, on a eu l'idée de faire précéder ce qui constituerait une fin de vers du *γένος ἴσον* d'un mot qui forme un pied du *γένος διπλάσιον* ou du *γένος ἡμιόλιον*, et inversement : bref, on a rompu le rythme. Il y a une autre façon de le rompre : dans les pieds du *γένος διπλάσιον*, le temps fort est tantôt le premier, comme dans le trochée, tantôt le second, comme dans l'iambe; on peut donc rompre le rythme en faisant précéder un iambe d'un trochée ou un crétique qui commence par un trochée d'un autre crétique qui se termine par un iambe. Ces deux lois, dit M. B., expliquent toutes les formes employées dans la prose. Au point de vue pratique, elles permettent de comprendre comment l'on a pu, sans trop de difficultés, employer la prose métrique lorsque l'on parlait, même sans préparation : il suffisait de se rappeler que tel mot appartient à tel rythme. Cette théorie a l'avantage de la simplicité, mais on peut lui reprocher d'être, en somme, purement négative : éviter la ressemblance de la prose avec les vers, est-ce là le seul principe qui ait pu engendrer la prose métrique? Quant à nous, nous pencherions plutôt pour le système développé par M. Norden.

Dans la troisième partie, M. B. nous montre, en s'inspirant de l'exemple de M. Havet ¹, les applications de la prose métrique, c'est-à-dire le profit qu'on en peut tirer pour l'établissement et l'interprétation du texte, pour la ponctuation et pour la prosodie.

Les catalogues de fins de phrase, des tableaux et des index très complets terminent le volume.

La thèse de M. B. représente une somme énorme de travail. Elle apporte une utile contribution à l'étude d'un sujet qui promet d'être fécond en découvertes d'une haute importance. Il faut louer le zèle infatigable de l'auteur, la rigueur de sa méthode, la solidité de son érudition et son aptitude à dégager de fines et intéressantes observations des milliers de faits qu'il a rassemblés.

P. THOMAS.

le temps de l'étudier à fond. Ce qu'il dit de la théorie du savant allemand (p. 195, note 2) est tout à fait insuffisant et n'est pas même exact.

¹ *La prose métrique de Symmaque*, §§ 25-44, p. 12-31. — Cf. les deux articles du même auteur sur le *de Oratore* de Cicéron, dans la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 1893, p. 33-47 et p. 141-158.

Latin Literature of the Empire, selected und edited, with revised texts and with brief introductions, by ALFRED GUDEMAN, University of Pennsylvania. Vol. I, Prose: Velleius — Boethius. New-York et Londres, Harper et frères, 1898. xii-578 pp. in-8°.

Dans sa préface, M. Gudeman regrette que les œuvres de la littérature latine postérieure à Auguste soient exclues, à peu d'exceptions près, de l'enseignement classique en Europe et en Amérique. Il dit avec beaucoup de raison que l'histoire de l'Empire romain a une telle importance pour l'étude de la civilisation moderne qu'on ne peut négliger impunément la littérature de cette époque; que les défauts incontestables de la littérature dite de la décadence sont compensés par d'éminentes qualités, et que la lecture de morceaux choisis des prosateurs et des poètes de l'Empire contribuerait à infuser une vie nouvelle aux humanités classiques et à élargir l'horizon intellectuel des maîtres et des élèves.

C'est ce qui l'a déterminé à publier la chrestomathie dont nous avons sous les yeux le premier volume, chrestomathie destinée aux classes supérieures des collèges et aux étudiants des universités.

Le choix des extraits nous a paru généralement heureux. Nous disons *généralement*, car nous aurions certaines critiques à formuler. M. G. fait la part trop large à Pétrone. Nul plus que nous n'admire la *Cena Trimalchionis*; mais la reproduire tout entière dans un recueil auquel Pline le Jeune n'a fourni que 28 pages, c'est excessif. De plus, comme M. G. ne donne pas de notes explicatives, la lecture du célèbre épisode sera extrêmement laborieuse — et, nous le craignons, fastidieuse — pour les jeunes latinistes. L'*Apokolokyntose* de Sénèque, opusculé, en somme, peu recommandable, malgré l'esprit que déploie le pamphlétaire, eût pu sans dommage céder la place à des extraits plus copieux des *Lettres à Lucilius*. Ni Valère-Maxime, ni Florus, ni Fronton, ni Aulu-Gelle, ni les Panégyristes, ne sont représentés dans la chrestomathie de M. G. Ce sont là des lacunes regrettables: ces écrivains, en effet, ne sont pas à négliger dans l'histoire de la prose latine, et il eût été facile de leur emprunter quelques pages intéressantes. En fait d'auteurs chrétiens, M. G. n'a pris que Minucius Felix et Boèce. Plutôt que de s'en tenir à un choix si manifestement insuffisant, il eût mieux valu laisser entièrement de côté la littérature chrétienne ou lui réserver un volume spécial.

Les notices biographiques et littéraires qui précèdent chaque série de morceaux sont bien rédigées et renferment l'essentiel. Dans celle qui est consacrée à Sénèque (p. 104), nous relevons ce jugement singulier :

« ... his style, with his nervous energy, avoidance of periodic structure, and constant striving after sensational effect, seems incompatible with true stoical ideals. » On aura peine à partager cet avis, si on lit les *Paradoxes* de Cicéron, le *Manuel* et les *Dissertations* d'Épictète.

M. G. ne s'est pas contenté de consulter les meilleures éditions critiques¹ : il a introduit dans le texte des conjectures personnelles. L'ouvrage est malheureusement défiguré par de nombreuses fautes d'impression, et la ponctuation est souvent vicieuse.

P. THOMAS.

Étude sur la latinité et le style de Paulin de Pella, par
LÉON DEVOGEL, *docteur en philosophie et lettres, etc.* Bruxelles, Bruylant, 1898. 58 pp. in-8°. (Extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles*).

Le travail de M. D. se compose de deux chapitres intitulés, l'un *La vie de Paulin de Pella*, l'autre *Le style et les idées de Paulin*. De la latinité du poète, il n'est guère question. L'auteur s'explique à ce sujet dans une note (p. 5) : il nous apprend qu'il a détaché les deux chapitres qu'il publie d'une thèse de doctorat en philologie classique présentée en 1896 et qu'il a cru bon de conserver le titre de cette thèse, quoique le contenu de l'article n'y réponde pas, « afin de rappeler au lecteur que les pages qui suivent ne sont que des extraits. » Nous ne voyons pas bien quel avantage y trouvera le lecteur; ce procédé exposera plutôt à une déception les latinistes qui, sur la foi du titre, voudront consulter l'opuscule de M. D. Mais n'insistons pas sur ce détail.

M. D. est un esprit distingué et il a beaucoup de lecture; mais nous ne pouvons pas dire que son étude nous apporte quelque chose de neuf. Aussi bien l'obscurité qui règne sur certains points de la biographie de Paulin est telle, que la critique la plus subtile doit renoncer à la dissiper. Sur le style et les idées du poète de l'*Eucharisticos*, M. D. se borne à des considérations générales dans lesquelles il s'inspire surtout des ouvrages de MM. Max Bonnet et Boissier; le sujet, du reste, convenait mieux à une dissertation philologique qu'à un article de revue. Quoique M. D. se montre en général bien informé, il se trompe lorsqu'il écrit (p. 20) : « Jusqu'à présent, on ne peut citer ni une traduction de l'*Eucharisticos*, ni une monographie spéciale sur Paulin de Pella. »

¹ Pour le *De beneficiis* de Sénèque, il ne semble pas avoir utilisé, comme il aurait dû le faire, l'édition de Gertz.

L'*Eucharisticos* a été traduit par Corpet, dans la collection Panckoucke (1842); et en 1896 M. J. Rocafort a fait paraître une intéressante monographie sur Paulin avec une traduction du poème ¹. M. D. ayant publié son article en 1898 aurait pu prendre connaissance de cet ouvrage ².

P. THOMAS.

J. WEBER. Le Panorama des Siècles. Aperçu d'histoire universelle. Avec 65 figures dans le texte et 4 planches en couleur hors texte. Paris, Schleicher, 1898. 203 pp. petit in-8°. Prix : 1 fr. (1^{er} vol. de la collection des *Livres d'or de la Science*).

Ce premier volume d'une série d'ouvrages de vulgarisation scientifique, édité avec goût, relevé de nombreuses illustrations dont plusieurs sont la reproduction même de tableaux d'histoire connus, est à recommander vivement aux professeurs de l'enseignement moyen. Comme le titre de l'œuvre, *Panorama*, l'indique bien, ils y verront défiler devant eux les civilisations et les peuples en marche vers un progrès continu, depuis les époques préhistoriques jusqu'au XIX^e siècle. Les événements sont étudiés dans leurs causes et leurs conséquences ou dans leur *processus* général; les faits saillants, ceux qui ont exercé quelque influence sur la destinée d'une nation, sont seuls observés, les actes des hommes dont le souvenir s'est gardé sont étudiés du même point de vue. Ce sont des groupes d'événements, des mouvements de masses sociales et non des faits particuliers ou minuscules dont se compose la matière du livre de M. Weber. Celui-ci est vraiment un manuel d'histoire de la civilisation depuis les origines jusqu'à nos jours.

A ce point de vue, le *Panorama des Siècles* peut être rapproché de ce petit livre admirable de Lavis, *Vue générale de l'Histoire politique de l'Europe*.

La lecture de pareils livres doit suivre l'étude de détail qu'on a faite de telle ou telle période, par exemple le moyen âge, le XVIII^e siècle, ou de tel ou tel peuple, par exemple l'égyptien, le romain, l'anglais; car elle sert à fixer définitivement dans la mémoire, qui ne peut tout retenir, les faits principaux, explicatifs d'une évolution, les événements

¹ *Un type gallo-romain : Paulin de Pella, sa vie, son poème, etc.* Paris, Picard, 1896. 112-XL pages pet. in-8°.

² P. 19, M. D. appelle " collection Pisauri ", la collection des poètes latins imprimée à Pesaro (*collectio Pisaurensis*).

saillants, d'où les autres découlent; elle aide en même temps, et par cela même, à *comprendre* l'Histoire; elle contribue nécessairement à extraire de celle-ci ce qu'on appelle, à défaut d'un autre nom mieux approprié, la « philosophie »¹.

Nous voudrions, dans ce dernier ordre d'idées, voir la *lecture* et l'*explication raisonnée* d'ouvrages pareils à ceux de MM. Lavissee et Weber donner une sorte de conclusion aux cours d'histoire qui se professent dans les trois classes supérieures de nos collèges et athénées. On a si souvent reproché à l'enseignement historique d'être terre à terre, dénué totalement d'idées générales, de conceptions synthétiques! L'inscription aux programmes de ces livres, ou de toute autre espèce de manuels d'histoire des institutions ou de la civilisation, ferait bien vite tomber ce reproche, car on y verrait la preuve que l'Histoire n'est plus considérée comme un catalogue de faits, mais bien comme une école de saine pensée, une science d'*humanité* par excellence.

F. MAGNETTE.

A. DIEUDONNÉ. **Hildebert de Lavardin**, évêque du Mans, archevêque de Tours (1056-1133). Paris, Picard, 1898. 303 pages in-8°.

M. A. Dieudonné, élève de M. A. Molinier, a fait revivre, dans une étude copieuse et relativement approfondie, la figure d'un de ces prélats du XII^e siècle qui réalisent si bien l'union de certaines idées et de certains sentiments appartenant d'une part à la civilisation antique, de l'autre à celle du moyen âge. Hildebert de Lavardin apparaît avant l'époque où la science devient essentiellement scolastique et exclusive : imbu des principes de l'Écriture et des Pères de l'Eglise, il allie à une foi sincère un goût très prononcé pour les auteurs anciens, qu'il juge précieux pour leur esprit pratique, leurs réflexions morales et leurs consolations.

Après avoir retracé dans la première partie de son livre la biographie d'Hildebert, qui fut évêque du Mans (1096), puis archevêque de Tours (1125-1133), M. D. examine avec soin les lettres de cet écrivain; il en opère un recensement qui paraît complet, et en fait une classification méthodique en s'inspirant de l'intérêt que peut prendre l'historien à cette correspondance. Il ne publie que celles qui ne se trouvent pas dans Migne. Parmi les lettres les plus importantes pour l'histoire

¹ Cf. notre article, paru dans la *Revue des Humanités*, n° 2 de 1899, sur *l'Enseignement de l'Histoire*.

politique, signalons celles qui concernent les rapports d'Hildebert avec les maisons de Blois, d'Anjou et d'Angleterre.

M. D. esquisse dans le dernier chapitre de son livre le portrait d'Hildebert d'après ses lettres. Il se sert incidemment aussi des autres écrits de celui-ci, mais on regrettera qu'il n'ait pas fait une étude complète du caractère de l'homme et de l'écrivain. Le portrait d'Hildebert aurait gagné, me semble-t-il, à être rapproché de sa biographie ou du moins à être présenté parallèlement à celle-ci.

Dans ce dernier chapitre, M. D. est amené à parler de l'Inquisition à propos de l'opinion d'Hildebert sur la question et les épreuves judiciaires. Il commet une erreur en disant que l'Inquisition n'exista qu'à partir du XIII^e siècle et dans le Midi seulement (pp. 264-255). La poursuite et la punition des hérétiques remonte à une époque bien plus reculée, et l'inquisition épiscopale, c'est-à-dire l'inquisition confiée aux évêques par les papes, fut organisée pour toute la Chrétienté dès le milieu du XII^e siècle et définitivement réglée au Concile de Vérone (1184)¹.

L'index alphabétique aurait pu être plus complet, surtout sous le rapport des noms de lieux.

H. VANDER LINDEN.

F. FUNCK-BRENTANO. **Chronique Artésienne (1295-1304).** (*Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'Histoire*). Paris, Picard, 1899. xxiv-127 pages in-8°.

M. Funck-Brentano a déjà publié en 1896 dans cette collection de textes les *Annales Gandenses*, qui méritaient d'être rééditées à cause de leur importance pour l'histoire de la Flandre et aussi de la France à l'époque de Philippe le Bel. Il vient de fournir à présent l'édition d'une autre source relative au même sujet, la chronique artésienne, qui présente toutefois un intérêt moins considérable que la première, et qui d'ailleurs se trouvait déjà imprimée dans le tome IV du *Corpus Chronicorum Flandriae* du chanoine De Smet².

Il est vrai que cette dernière publication est parsemée d'erreurs de transcription; elle ne peut donc être consultée qu'avec une grande circonspection et oblige de recourir au manuscrit dans les cas douteux, particulièrement lorsqu'elle est en contradiction avec les autres sources contemporaines.

¹ Cf. P. Fredericq, *Corpus documentorum inquisitionis haereticæ pravitatis Neerlandicae*, tomes I et II; Lea, *History of the Inquisition*.

² Le chanoine De Smet l'avait intitulée : *Chronique anonyme de la guerre entre Philippe le Bel et Gui de Dampierre*.

A ce point de vue, l'édition de M. F.-B., faite d'après l'unique manuscrit (copie de la première moitié du XIV^e siècle) conservé à la Bibliothèque royale de Bruxelles, sera sans aucun doute favorablement accueillie par tous ceux qui s'occupent de notre histoire médiévale¹. On pourrait toutefois reprocher à l'éminent historien de *Philippe le Bel en Flandre* d'exagérer quelque peu la valeur de la chronique qu'il a jugée digne d'être reproduite *in extenso*.

La chronique artésienne, dont l'auteur est probablement un habitant d'Arras, contemporain des événements, a été écrite vers 1303 et 1304. La première partie — qui occupe plus de la moitié du texte — ne se compose que de la traduction d'un certain nombre d'actes, dont les originaux ont déjà été publiés, et d'un exposé sommaire de quelques événements des années 1296 à 1302. Bien qu'elle ait été écrite à une époque assez rapprochée des faits qu'elle rapporte, elle ne constitue pas un guide absolument sûr. L'auteur est partisan du roi de France et expose par conséquent les événements sous un jour favorable à celui-ci. Il est aisé de s'en rendre compte et M. F.-B. le constate d'ailleurs lui-même (p. XIII). En tenant compte de ces sentiments du chroniqueur, on ne peut qu'approuver M. F.-B. d'avoir cherché à étayer autant que possible le texte qu'il publie par le récit du chroniqueur flamand le plus hostile à la cause française, Lodewyc van Velthem, le continuateur du *Spiegel Historiae* de Maerlant. Mais il abuse parfois de ce procédé, très ingénieux et très légitime à condition d'être appliqué avec circonspection.

Lorsqu'il croit notamment apercevoir une contradiction dans la chronique de Velthem au sujet des péripéties de la bataille de Courtrai, il interprète aussitôt cette contradiction dans un sens absolument favorable à l'auteur de la chronique artésienne. Il mentionne un passage de Velthem confirmant, d'après lui, le fait rapporté par l'Artésien que les Flamands se servirent à Courtrai d'un stratagème pour s'assurer la victoire. Or, en comparant les deux récits en question, on remarque que les stratagèmes employés ne sont nullement identiques : tandis que, d'après l'interprétation du passage de Velthem donnée par M. F.-B., les Flamands auraient opéré un mouvement de retraite pour attirer la chevalerie française dans les fossés, le texte de l'Artésien est muet sur ce point et parle surtout des fossés que les Flamands auraient couverts de branchages pour y faire culbuter l'ennemi — détails dont on ne trouve aucune trace chez Velthem.

¹ M. F.-B. a ajouté parmi les notes de son édition une très courte chronique tournaisienne (1296-1314), et il a joint au texte une carte de la Flandre avec les indications nécessaires à l'intelligence de la chronique.

On ne saurait donc établir que la chronique de Velthem confirme « de la manière la plus précise » le récit de la chronique artésienne.

D'ailleurs M. F.-B. néglige de reproduire le passage caractéristique de Velthem, liv. IV, (chap. XXXI) où celui-ci proteste contre les « mensonges » que les Français colportent au sujet de la cause de leur défaite. Il en est réduit à supposer que cette partie du texte est une interpolation ou qu'elle a été écrite par Velthem dans un accès d'ardeur imaginative, voisin de la folie !

M. F.-B. a été induit en erreur par l'interprétation fautive du passage de Velthem (liv. IV, chap. XIX) où il a cru trouver la preuve du fameux stratagème employé par les Flamands. Il donne de ce passage (pp. 46-47, note) une traduction fantaisiste et il intercale dans celle-ci un commentaire qui amène des équivoques. Au début de la bataille, lorsque les arbalétriers des deux armées ont tiré, ce ne sont pas, d'après Velthem, les *Français*, qui restèrent indemnes, mais les *Flamands*. Lorsque ensuite ceux du Franc de Bruges plièrent sous le choc de la cavalerie française, Velthem ne dit pas : « l'on vit alors que l'ordre donné de faire reculer l'armée (*flamande*) était bien imaginé », mais il rapporte simplement que « ce fut un vrai bonheur, *comme on le dit* », que cette troupe (*du Franc*) se replia. » Voici les vers en question (liv. IV, chap. XXIX) :

“ Die van den Vrien lagen neder
 “
 “ En was maer goet, *wat som sprac*,
 “ Dat dit here dus achter trac. ,

Ce fut donc par la nécessité de la défaite et non par stratagème que le centre de l'armée flamande recula.

Velthem explique alors que les Français furent enveloppés par les deux ailes de l'armée flamande. « Tout ce qui y entra (c'est-à-dire tous les Français qui entrèrent dans l'armée flamande et non dans les fossés, comme on pourrait le croire à la suite du commentaire intercalé par M. F. B. dans sa traduction) resta sur le champ de bataille. » L'ensemble du récit ne présente donc aucune contradiction. Le passage que nous venons d'examiner concorde parfaitement avec l'idée que se faisait Velthem au sujet du rôle des fossés à la bataille de Courtrai : la chevalerie française y a été culbutée, d'après lui, non pendant l'attaque, mais pendant la fuite.

Il en résulte que les remarques de M. F.-B. n'infirment en rien les conclusions que M. Pirenne a exposées dans ses études sur les sources

¹ On remarque en outre que ces mots du poète-chroniqueur « comme on le dit », sont du pur remplissage.

de la bataille de Courtrai¹. M. Pirenne a prouvé l'existence chez les chroniqueurs d'une version flamande et d'une version française de cette bataille; il a montré en outre que les sources dont on dispose actuellement ne suffisent pas à établir l'exactitude de la version française, qui est celle défendue par M. F.-B. La comparaison du texte de la Chronique Artésienne avec celui de Velthem corrobore — comme on l'a vu — la thèse de M. Pirenne.

H. VANDER LINDEN.

ÉTIENNE MARTIN-SAINT-LÉON. **Histoire des Corporations de Métiers, depuis leurs origines jusqu'à leur suppression, en 1791, suivie d'une étude sur l'évolution de l'idée corporative au XIX^e siècle, et sur les syndicats professionnels.** Paris, Guillaumin, 1897. x-67 pp. in-8°.

Ce titre un peu long, l'auteur lui-même le résume, dans son avant-propos, sous une forme lapidaire : *l'Association professionnelle hier, aujourd'hui, demain*. Il faudrait ajouter qu'il s'agit de l'Association professionnelle en France. On ne peut plus dire que le sujet soit neuf. Dans ces dernières années, deux ouvrages considérables, traitant à peu près la même matière, ont paru en France : ceux de M. Drioux et de M. Hubert Valleroux. Et de combien d'autres études d'histoire économique, générales ou spéciales, pourrait-on encore charger la bibliographie de ce sujet? La question de l'organisation du travail fait, il est vrai, à notre époque, l'objet de tant de préoccupations parmi les politiques, les économistes, et aussi le grand public, qu'on ne peut blâmer M. Martin-S^t-Léon de l'avoir reprise comme objet de son labeur.

Cet ouvrage est, à la fois, une étude historique, une étude juridique, une étude d'économie sociale. Ces deux dernières parties sont réunies dans les 125 pages du septième et dernier livre, dont elles forment respectivement le chapitre I, et les chapitres II et III : celui-là traitant de l'évolution de l'idée corporative de 1791 à nos jours; ceux-ci, de la corporation devant l'opinion, et de la nécessité sociale des institutions corporatives.

L'auteur s'est arrêté avec une complaisance évidente sur le commentaire de la loi du 21 mars 1884 : la doctrine juridique et la jurispru-

¹ H. PIRENNE. *La Version flamande et la Version française de la bataille de Courtrai* (Bulletins de la Commission royale d'histoire de Belgique, 4^e série, t. XVII, (1890), pp. 11-50, et 5^e série, t. II (1892), pp. 85-123).

dence sont, avant tout, de sa compétence. Les juristes, sans doute, liront avec plaisir et profit les pages qu'il consacre à l'étude détaillée de cette loi. J'avouerai que pour moi, profane au temple des lois, l'intérêt majeur du chapitre I du livre VII réside plutôt dans l'indication des efforts faits successivement pour restaurer le régime corporatif. Plusieurs tentatives ont, l'une après l'autre, échoué. Pourquoi? C'est qu'évidemment la masse du peuple se trouvait bien de la liberté industrielle, et qu'un mouvement de réaction contre la loi de 1791 était sans profondeur et sans écho.

Il n'en est plus de même aujourd'hui. Tandis que les économistes de l'école libérale restent généralement hostiles à l'intervention des pouvoirs publics dans l'organisation du travail, l'école socialiste a tiré parti, pour l'extension de sa propagande, des tendances au groupement professionnel des ouvriers. Quant à l'école catholique, elle pousse aussi vigoureusement que possible à la reconstitution des corporations, fidèle à la fois à la pensée religieuse qui la domine nécessairement, — car elle a étudié surtout, ou même uniquement, l'ancienne corporation nettement confessionnelle, catholique plutôt que chrétienne —; fidèle aussi à cette habitude de retrouver dans le passé, et non pas d'espérer dans l'avenir, un idéal d'organisation assurant à la généralité des hommes la plus grande somme possible de satisfactions et de bonheur. M. Martin St-Léon appartient à cette école. Il voit s'aggraver sans cesse la crise sociale, et n'y trouve qu'un seul remède: la corporation. Celle-ci est, d'après lui, une *nécessité sociale*; elle devra être *obligatoire, mais respectueuse de la liberté économique, et ouverte à tous les travailleurs*. Il y aurait tant d'observations à faire sur ces conclusions de M. M.-S.-L. qu'il vaut mieux ne pas même les aborder: un compte rendu ne saurait y suffire. Je me bornerai à appliquer aux effets de cette réorganisation du monde du travail, proposée par l'auteur, ce qu'il dit lui-même des effets de la liberté industrielle: « qu'ils demeureraient, en dernière analyse, subordonnés à l'usage bon ou mauvais qu'on en pourrait faire » (p. 609, ligne 3). Ce truisme est plus philosophique et plus sûr que les plus éloquentes promesses et les plus belles espérances.

L'étude historique de M. Martin-Saint-Léon sur les corporations est divisée en six livres. Le premier traite de l'origine des corporations à Rome et dans la Gaule Romaine, des guildes germaniques et anglo-saxonnes, et rattache à ces deux sources, vivifiées par l'élan religieux, les commencements de l'institution corporative en France. Faut-il dire tout d'un coup que l'auteur n'a nullement démontré cette triple filiation des maîtrises et jurandes? Et malgré des recherches aussi profondes que possible sur ces questions — recherches dont M. M.-S.-L. semble ignorer les plus récentes et les principales — cette filiation pourrait-elle être démontrée? Ne faut-il pas faire une part, dans la création des

organismes corporatifs, à un élément encore plus général et aussi humain que la tradition : l'aptitude de l'homme à se donner les institutions que comporte l'état de la civilisation à un moment donné ? M. F. Funck-Brentano, dans un compte rendu de la *Revue Historique* (t. LXVI janvier-février 1898, p. 203-206) consacré à ce même ouvrage que nous analysons ici, observe qu'il eût été intéressant et même nécessaire « de montrer comment dans la Rome antique des conditions sociales semblables à celles qu'a traversées la France produisirent une organisation semblable du travail ; et que le travail subit, en France, les mêmes crises et les mêmes révolutions qu'à Rome. » N'avons-nous pas vu se créer les plus puissants groupements professionnels, de nos jours, aux États-Unis, c'est-à-dire dans le pays où les traditions manquent le plus ? M. M.-S.-L. constate que c'est dans les régions industrielles et riches du Nord de la France, et surtout en Flandre, que les corporations d'artisans sont nombreuses, fortes, et naissent tout d'abord. Ne serait-ce pas parce que les éléments économiques nécessaires à leur formation et à leur développement se trouvent là, plus tôt, et plus forts, qu'ailleurs ?

Le livre II a pour titre : « La Corporation au XIII^e siècle ». C'est une étude très fouillée et très étendue (p. 63-185) de l'association d'artisans telle qu'elle est organisée à Paris, au moment où le *Livre des Métiers* du prévôt des marchands Étienne Boileau donne une base écrite aux coutumes qui régissaient jusque là les groupements professionnels de la capitale. Il est excessif — et faux — de dire à ce propos : « La corporation est née. La codification d'Etienne Boileau lui a donné son organisation définitive. » L'auteur étudie ici, successivement : l'organisation générale de la corporation, sa hiérarchie, son administration, la réglementation du travail et de la vente ; la condition économique du maître et du valet ; les confréries et l'assistance mutuelle ; le groupement des corporations au XIII^e siècle, et termine par une statistique générale des métiers de Paris en 1292.

Les livres III et IV s'occupent des corporations de 1328 à 1461 et de 1461 à 1610, et se terminent par un appendice où l'auteur étudie rapidement (p. 258-287), en les groupant par régions, les corporations de province depuis les origines jusqu'à la mort d'Henri IV. N'eût-il pas mieux valu disperser dans les quatre divisions de l'ouvrage les renseignements réunis ici, afin que l'on vit mieux le caractère d'unité du système corporatif dans son ensemble en France, tout en distinguant ce que les conditions politiques ou économiques spéciales avaient apporté de particulier aux associations de chaque région ? L'étude des jurandes et maîtrises de la capitale n'en eût pas moins pu être faite dans le plus grand détail, comme constituant un type dont les métiers des autres villes se départaient fort peu.

Sous le « bon roi Henri » déjà, les corps de métiers entrent en conflit avec la grande industrie naissante; ils pâtissent de la centralisation politique qui s'achève, et qui veut, d'une part, les astreindre à la soumission complète à des règles générales fixées par le pouvoir royal, d'autre part, les faire servir à ses besoins fiscaux. C'est presque autant l'histoire de l'industrie et du commerce que l'histoire des métiers, que l'auteur a dû traiter dans les livres V et VI, consacrés aux corporations de 1610 à 1715 et de 1715 à 1791. Je remarque là des notes très intéressantes sur la condition économique de l'ouvrier en 1715 et dans le cours du XVII^e siècle, et sur son salaire.

L'institution est vieillie : c'est la décadence, puis, peut-on dire, l'agonie qui commence. Succombe-t-elle enfin sous les coups de l'« imprudente philosophie », pour parler comme M. M.-S.-L.; ou meurt-elle d'elle-même, par déperdition complète de toute vitalité? Turgot supprime les corporations par l'édit de février 1776, enregistré au lit de justice du 12 mars suivant. Mais le ministre-philosophe est bientôt après renversé, et son successeur Maurepas rétablit les jurandes, par un édit enregistré le 28 août de la même année. Quinze ans s'écouleront encore avant leur suppression définitive. « C'est bien peu, dit M. M.-S.-L., pour permettre à une institution telle que celle reconstituée par Maurepas de prendre racine. » Fallait-il qu'elles fussent vivaces, ces corporations, pour que six mois (mars à août) eussent suffi pour les déraciner et les faire mourir, tandis que quinze ans étaient insuffisants pour les relever! L'auteur nous fournit les armes nécessaires pour combattre sa propre thèse : il constate que les chefs des corps, eux-mêmes, refusent de payer les droits établis (p. 493), qu'en Lorraine les officiers de police laissent exercer le commerce par le premier venu; que les cahiers du Tiers État d'Orléans demandent la séparation du grand et du petit commerce « si les communautés étaient maintenues »; que beaucoup de cahiers des ordres privilégiés, et même du Tiers, réclament la suppression des corporations, tandis que peu renferment des vœux exprès en faveur de leur maintien. L'on pourrait allonger cette liste!

Dans les Pays-Bas Autrichiens aussi, les corps de métiers succombent à leur propre anémie, bien plus qu'à la thérapeutique de Joseph II et à l'application de la loi française de 1791. L'indifférence du public à leur égard et peut-être même leur impopularité sont telles, que la réorganisation générale de la France sous le Directoire, le Consulat et l'Empire ne laisse aucune place à ce système économique, qui aurait dû s'ancre profondément dans les esprits par sept siècles et plus de tradition ininterrompue.

J'ai contesté surtout, jusqu'ici, les conclusions que tire M. Martin-Saint-Léon des documents qu'il a réunis. Est-ce à dire qu'il n'y ait,

dans son *Histoire des Corporations de Métiers*, qu'à critiquer? Il s'en faut de beaucoup. Les tendances appellent la contestation. Mais le travail est consciencieux et honnête, basé sur des lectures étendues quoique parfois encore insuffisantes, appuyé aussi sur des recherches considérables parmi les documents d'archives.

Il est vrai que la matière est si vaste, et les sources manuscrites si riches et encore si insuffisamment exploitées, qu'il est presque impossible d'atteindre aujourd'hui le but que s'était assigné M. Martin-Saint-Léon. Un esprit puissant et divinateur réussirait peut-être, en s'armant des monographies déjà parues, à écrire une synthèse vivante de l'histoire des corporations. Les autres, que passionne l'histoire du travail, feront mieux de ne s'attacher encore qu'à accroître le nombre de ces bonnes monographies.

G. CRUTZEN.

C. H. TH. BUSSEMAKER. *De afscheiding van de Generale Unie*. Haarlem, 1895-96. 2 vol., 451 et 504 pages.

Je suis bien en retard pour parler du remarquable ouvrage que M. Bussemaker, professeur à l'Université de Groningue, a consacré à l'histoire de la sécession des provinces méridionales des Pays-Bas au XVI^e siècle. Mais c'est une œuvre de si haute valeur et intéressant si directement les historiens belges, qu'il serait impardonnable de faire contre elle dans nos revues la conspiration du silence. Le livre de M. Bussemaker a déjà attiré l'attention des spécialistes belges et a été signalé à la Classe des lettres de notre Académie royale.

Comme l'indique son titre, l'auteur a retracé en détail l'histoire de la crise décisive qui de l'union des dix-sept provinces contre l'Espagne (Pacification de Gand, 1576) conduit aux deux Unions rivales d'Arras et d'Utrecht (1579), prélude fatal de la séparation de la Belgique et de la Hollande, pour employer les dénominations d'aujourd'hui.

C'est le grand tournant de notre histoire. Le triomphe de l'Espagne dans les provinces méridionales a empêché la création, entre la France et l'Allemagne, du grand État rêvé par les ducs de Bourgogne et presque constitué par Charles-Quint. Au Nord, la République protestante des Provinces-Unies recueillit pendant un siècle l'héritage de ces efforts séculaires et fut la grande puissance commerciale et maritime avec Amsterdam au lieu d'Anvers comme premier port et premier marché financier du Nord de l'Europe; mais ce trop petit État d'un million et demi d'habitants, manquant des réserves indispensables d'hommes pour jouer un si grand rôle, fut bientôt écrasé sous le poids de ses colonies, de ses devoirs internationaux, de ses richesses et de sa gloire. Au

XVIII^e siècle, la République hollandaise faisait encore illusion, mais en réalité elle était engourdie et déchue presque autant que les Pays-Bas catholiques, ruinés par l'émigration et par la fermeture de l'Escaut, et qui avaient vu sans cesse dévaster leur sol pendant la guerre de Trente Ans et les guerres de Louis XIV et de Louis XV.

Toute notre histoire du XVII^e et du XVIII^e siècle, en Belgique comme en Hollande, a été préparée, en somme, par les événements décisifs et irrévocables qui se sont accumulés dans le court espace des trois années (1576-1579) dont M. Bussemaker a fait la matière de ses deux forts volumes.

Il s'agissait de nous montrer comment catholiques et protestants, si divisés par la question religieuse, se jettent dans les bras les uns des autres en 1576 pour courir sus aux soldats espagnols mutinés, qui pillent les riches abbayes du plat pays et mettent le comble à leurs excès par l'abominable *Furie espagnole* à Anvers; puis, comment les dissensions religieuses et les autres causes de discorde reparaissent, dès que le danger est passé, pour aboutir à une nouvelle scission, irrémédiable cette fois, qui, grâce à ce que les contemporains protestants appelèrent « la trahison des Wallons, » rejette dans les bras de l'Espagne et de Rome d'abord les provinces wallonnes, puis, par les victoires faciles du duc de Parme, toutes les provinces flamandes de la Belgique actuelle, qui avaient été le boulevard du protestantisme le plus radical et le plus exalté.

M. Bussemaker a traité cette période presque inextricable avec une clarté et une impartialité admirables. Si l'on peut dire que sa tâche avait été assez bien facilitée par la publication des *Documents concernant les relations du duc d'Anjou et les Pays-Bas* de MM. A. Diegerick et P. L. Muller et par les suggestives études de ce dernier (*Bijdragen tot de geschiedenis der scheiding van Noord en Zuid-Nederland*, parues en 1893-94 dans les *Bijdragen* de Fruin), il convient de reconnaître que M. Bussemaker a fait lui-même des recherches fructueuses aux archives de La Haye, Bruxelles, Mons, Gand, Bruges et Lille et qu'il a su parfaitement coordonner et dominer l'énorme quantité de documents amoncelés autour de ces trois années si mouvementées.

Il s'est surtout occupé des intrigues du duc d'Anjou, du comte de Lalaing, de son jeune frère Montigny et de La Motte, et il a admirablement exposé les fluctuations du parti des *Malcontents*, si mal jugé jusqu'à présent. La conception simpliste de Motley, qui ne voit en eux que des ambitieux dont la conscience était à vendre et qu'Alexandre Farnèse sut acheter en y mettant les formes et le prix; le point de vue étroitement clérical de M. Alph. De Decker (dans sa *Geschiedenis der Malkontenten*, couronnée en 1881 par l'Académie royale de Belgique au grand ébahissement de tous les spécialistes); les préventions du

D^r Nuyens et la crédulité passionnée de M. Kervyn de Lettenhove; tous ces vices de méthode et de jugement ont fait place dans le récit détaillé de M. Bussemaker à une imperturbable sérénité qui n'omet rien et explique tout. L'échec lamentable du Prince d'Orange dans les Provinces du Sud et le triomphe d'Alexandre Farnèse apparaissent ainsi comme des résultats naturels et inévitables de causes convergentes. Il n'y a là rien de démoniaque ni d'angélique, de part et d'autre. Ce sont des hommes en chair et en os, qui sont aux prises, avec toutes leurs faiblesses et assez peu de vertu, tels que nous les connaissons encore au XIX^e siècle.

Il y a cependant une critique générale à formuler. L'auteur n'a-t-il pas trop relégué au second plan la « terreur » des calvinistes de Gand sous Hembijse et Rijkhove? Non moins que les Malcontents, les ultracalvinistes de Gand ont précipité la crise décisive. L'auteur, qui est tout yeux et tout oreilles pour les moindres faits et gestes des intrigants wallons de Mons, d'Arras, de Lille, de Menin, etc., attache, nous semble-t-il, une importance trop minime aux luttes tout aussi compliquées dont Gand, la citadelle du calvinisme intransigeant, est alors le théâtre. Cela ne vient-il pas en grande partie de ce que sa source principale pour les affaires gantoises est la chronique très postérieure aux faits du dominicain Bernard De Jonghe (*Gendtsche geschiedenissen*, 1746)? M. Bussemaker, qui, dans le reste de son ouvrage, n'emploie que des documents de première main, n'aurait pas dû se contenter d'une autorité aussi récente et aussi faible pour une portion aussi importante de son sujet. A Bruxelles, à la Bibliothèque royale, il pouvait trouver l'inappréciable *Diarium* du contemporain Philippe van Campene ou même, à défaut de cet ouvrage inédit, sa traduction flamande écourtée, publiée par Blommaert en 1839 sous le titre de *Vlaemsche kronijk of Dagregister*, etc.

Quant aux objections de détail que j'aurais à faire çà et là à l'auteur, je crois inutile de les produire ici; et je me bornerai à recommander tout spécialement aux lecteurs belges cet ouvrage si solide, quoique d'un style un peu terne, qui retrace, d'une manière pour ainsi dire définitive, l'une des périodes les plus embrouillées et les plus décisives de notre histoire nationale.

PAUL FREDERICQ.

A. WILLEMAERS. Histoire et Institutions de Belgique.
2^e édition. Bruxelles, 1898. 216 pp.

La *Revue* a déjà rendu compte de la première édition de ce manuel. La seconde nous le présente entièrement remanié. L'auteur nous l'annonce comme devant « fournir à la jeunesse une base historique, solide et scientifique, sur laquelle elle édifiera, plus tard, la connaissance approfondie de nos institutions nationales et de la civilisation belge à travers les âges. » C'est peut-être beaucoup dire. En somme c'est un manuel commode destiné aux élèves de 4^e, divisé en 175 paragraphes, présentant des résumés très succints et très clairs des événements et des institutions; ces dernières sont toutefois en général trop brièvement exposées, ce qui nuit à la clarté. Voici quelques observations. Page 35 : « La féodalité dérive de la coutume, adoptée par les Rois, de donner des terres, etc. » L'apparition du régime féodal est due à des causes économiques irrésistibles et plus profondes que le fait signalé ici. — Page 36 : « Comté de Drenthe avec l'Overyssel, » disons plutôt « Seigneuried'Overijssel et territoire de Drenthe. » — Page 54 : Anvers et Dinant doivent-ils leur origine à un marché? — Page 69 : Parmi les mouvements démocratiques, il importait de citer les Matines brugeoises, le principal de tous. — Page 69 : les métiers étaient déjà des corps militaires avant la révolution démocratique. — Page 88 : la Franche-Comté n'a pas été donnée à Philippe Le Hardi en même temps que le duché de Bourgogne par le roi de France. — Page 173, le drapeau bleu étoilé d'or n'était pas du tout le drapeau de l'ancien royaume du Congo.

F.

A. ALBALAT. L'Art d'écrire enseigné en vingt leçons.
Paris, Colin, 1899.

Le mérite de cet ouvrage, qui relève de la didactique en même temps que de la critique littéraire, gît tout entier dans sa portée, qui est considérable. C'est donc à ce point de vue qu'il importe de l'examiner, avant de voir s'il justifie son titre et atteint son but.

En somme qu'a voulu l'auteur? Suppléer à l'insuffisance notoire des manuels qui n'ont jamais réussi, ayons la franchise de l'avouer, à donner du style à celui qui n'en a pas, et dont la lecture laisse trop souvent une impression de vide et d'ennui.

Préceptes théoriques, exemples surannés, classifications artificielles, formules stéréotypées et pour ainsi dire cristallisées, rien n'y manque

qu'un peu de vie et de mouvement. A une époque où toutes les méthodes se renouvellent dans le sens de l'expérimentation et de la pratique, les manuels s'inspirent encore de la critique dogmatique. Il faut donc louer sans réserves M. Albalat d'avoir voulu rompre avec ce qu'il appelle brutalement la routine. Il enseigne le style non par des règles, mais par des exemples; il ne s'attarde pas à exposer la synthèse de l'art, il se livre à l'analyse anatomique des œuvres. Prenant pour seuls critères du style la vérité, l'originalité et l'harmonie, il étudie à ces trois points de vue les auteurs les plus divers, cherche à surprendre sur le vif le mécanisme de leurs procédés, promène son scalpel dans leurs tissus les plus intimes pour en montrer la souplesse ou la lâcheté. Son livre est une galerie de spécimens de style, il y passe au crible de sa critique impitoyable la banalité des uns et l'originalité des autres. De cette enquête documentée quelques écrivains sortent grandis, tels Homère, La Fontaine, Bossuet, Rousseau, Lamartine, Hugo, Flaubert; d'autres quelque peu diminués comme Fénelon, Béranger, Thiers, Delavigne, Mérimée, Sandeau.

Un autre mérite de M. Albalat, c'est d'avoir prouvé, par l'exposé de sa conception du style, qu'on peut apprendre à écrire, à l'encontre de ceux qui regardent la faculté du style comme un don naturel.

Faisant table rase des divisions consacrées par l'usage, il a rattaché tous les procédés du style à deux grands principes : l'art et le métier. Celui-ci peut s'apprendre, celui-là seul est l'apanage du génie. Par le métier il entend la partie technique, c'est-à-dire l'ensemble des qualités extrinsèques de la composition qui s'acquièrent par le travail et dont l'heureux accord constitue un style nerveux et irréprochable, sinon rutilant et parfait, tel celui de La Bruyère. Les principales de ces qualités techniques, que l'auteur a traitées de main de maître, sont d'après lui : l'originalité, la concision et l'harmonie, dans lesquelles il fait rentrer celles de tous les manuels, comme la correction, la clarté, la variété, la sobriété, le naturel. Ici l'auteur nous introduit dans son atelier d'ouvrier styliste, et nous montre comment on obtient le fini par le travail du rabot et de la lime. C'est la justification complète du précepte de Boileau :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.

Les qualités d'art sont le relief, la couleur, l'image, qui font la magie du style, mais ne s'acquièrent pas. Le style idéal est donc celui où viennent se fondre et se nuancer harmonieusement, comme en un tableau, tous les tons de la palette.

Il fallait un artiste de la plume comme l'est M. Albalat, pour traiter cette partie délicate de la théorie du style. Et en effet, à travers la science du critique on voit ici percer le tempérament de l'écrivain. A sa façon de concevoir le coloris du style, on reconnaît l'auteur de trois

romans appréciés de mœurs contemporaines. La magie du style, dit-il, réside dans l'image, laquelle procède de la sensation forte, de la vision. L'écrivain est un voyant. Cette phrase : « Le jour se lève, l'aurore allait paraître », c'est l'idée sans la vision. Chateaubriand dit : « Une barre d'or se forma à l'horizon. » La vision y est. Les rois de l'image sont Homère, Pascal, Bossuet, Chateaubriand, Hugo, Lamartine, Barbey d'Aurevilly, Gautier, Leconte de Lisle, Flaubert, Hérédia.

En résumé, sur les vingt leçons de l'ouvrage, les mieux exposées sont la 5^e sur l'originalité, la 6^e sur la concision, la 11^e sur l'élocution, la 12^e sur les refontes, la 17^e et la 18^e sur les images.

Après l'éloge, me voici plus à l'aise pour la critique.

Le titre de l'ouvrage a quelque chose de prétentieux et, tranchons le mot, de charlatanesque. Cet art d'écrire enseigné en vingt leçons, ni plus ni moins, n'a-t-il pas un peu l'air d'une recette infailible, mise à la portée de toutes les intelligences, j'allais dire de toutes les bourses ? Mais passons. Ce titre au moins est-il justifié ? Soyons franc. Est-il possible d'apprendre à tout le monde en vingt leçons un art que l'auteur qualifie lui-même de magique, et à propos duquel il rappelle ce mot de Flaubert : « La prose n'est jamais finie » ? Le livre, il est vrai, est fait pour « les jeunes gens, les débutants, les étudiants, les jeunes filles, les gens du monde. » Il faudrait, en tout cas, supposer acquise toute la culture générale préalable à cette étude.

A part les chapitres vraiment originaux énoncés plus haut, tout le reste, douze leçons sur vingt, n'est qu'une réédition des anciens manuels, dont l'auteur se flattait de faire table rase. La théorie est parfois renforcée, je le reconnais, de quelques arguments nouveaux.

Toute la partie relative à la lecture, aux transitions, à l'invention, à la disposition, a été traitée avec plus d'ampleur et non sans une élégante précision par M. G. Lanson dans ses « *Principes de composition et de style* ».

Une méthode pratique du travail des refontes sur « les qui et le que » avait été déjà inaugurée avec bonheur par MM. Carré et Moy dans leur *Première année de rédaction*. Quant aux chapitres de l'harmonie des mots et des phrases, ils sont presque textuellement tirés des manuels en vogue de Lefranc, Urbain, Rinn, Deltour, etc.

A signaler aussi quelques exagérations et quelques lacunes.

L'auteur est parfois excessif dans sa proscription des clichés et des banalités. Dans la longue liste qu'il a dressée des expressions toutes faites à éviter, j'en relève quelques-unes pour lesquelles je demande grâce, par exemple :

Inspirer un sentiment ; N'obéir qu'à sa fantaisie ; S'abandonner à son désespoir ; Vaincre sa résistance ; etc. S'il fallait rejeter « inspirer un sentiment » parce que « inspirer » est un mot « omnibus », à tous

usages : « inspirer un désir, du courage, confiance », il faudrait aussi condamner « engager le combat » parce qu'on dit « engager sa montre, sa responsabilité, son honneur. »

A propos de l'harmonie, M. Albalat, qui se proposait de décrire pratiquement la technique du style, n'a presque rien dit du mécanisme de l'harmonie : il n'a montré ni le rôle de l'accent tonique, ni celui de l'allitération, ni du rythme en général. En revanche, il a signalé après tous les traités comme harmonieux un vers horrible de Boileau :

Traçât à pas tardifs un pénible sillon.

Parmi les sources de l'invention, il n'a mentionné que la lecture, laquelle doit être, d'après tous les manuels, le couronnement de ces autres études préalables : l'observation, les sciences, l'histoire, la conversation.

Le livre de M. Albalat n'en reste pas moins un guide indispensable pour l'aspirant écrivain.

J. CHEVALIER.

Les orateurs politiques de la France, choix de discours prononcés dans les assemblées politiques françaises.

Volume I. *Des origines à 1830*, recueillis et annotés par ALBERT CHABRIER, deuxième édition, préface de E. JACOULET.

Volume II. *De 1830 à nos jours*, rec. et ann. par M. PELLISSON, préface de A. AULARD. — Paris, libr. Hachette, 1898. 582-436 pp. in-16. Prix : 3-50 fr. chaque volume.

Ces deux volumes nous présentent l'évolution de la politique française et de l'éloquence parlementaire depuis 1302 jusqu'en 1889, de Philippe le Bel à Jules Ferry. Par leur objet ils se recommanderaient aux politiciens, si les politiciens qui éclairent leur conviction par d'autres lectures que celle du journal ne formaient pas une quantité négligeable. L'auteur du premier volume, feu A. Chabrier, a cru plus modeste et plus sûr d'offrir son livre à la jeunesse des écoles, aux maîtres d'histoire et de rhétorique.

Ce vœu devait se réaliser. La première édition de l'ouvrage de Chabrier fut épuisée rapidement. L'éditeur en fit préparer une seconde, et il eut le bon esprit de demander à un autre membre de l'Université, M. Pellisson, de continuer le travail pour l'époque contemporaine.

Le professeur belge peut sans appréhension introduire ce livre dans ses cours de rhétorique, ou tout au moins dans la bibliothèque de ses élèves. On ne dira pas que la tribune française lui a fourni jusqu'ici des

modèles à foison. Quelques lignes de Henri IV à l'assemblée des notables, un discours et demi de Mirabeau, un discours d'Arago et la réponse de Lamartine, voilà toutes les ressources que les chrestomathies belges offrent à ceux qui ne peuvent aller puiser dans les grands recueils. Et encore l'élève ne savait-il jamais bien, faute des notes nécessaires, à quelle occasion précise tel discours avait été prononcé. Ici l'on trouvera une véritable histoire de l'éloquence politique en France. Les discours sont liés et commentés par le récit des événements, les figures apparaissent dans leur vrai jour, les traits d'éloquence s'expliquent, les allusions se font transparentes. On n'aura plus ce malaise de ne comprendre qu'à demi et de ne bien saisir que les arguments généraux et les lieux communs. Ainsi on trouvera ici, éclairant les discours, un historique sommaire des États généraux du XIV^e et du XV^e siècle. Ainsi on verra les assemblées politiques se constituer peu à peu, et la puissance de la discussion oratoire de plus en plus peser sur le pouvoir absolu. Des références nombreuses permettront aux lecteurs de recourir aux sources, soit historiques, soit littéraires.

Quant aux principes qui ont guidé les deux auteurs dans le dépouillement de la matière oratoire, il faudrait être bien pointu pour y trouver à critiquer, ou bien désireux de plier à ses sentiments l'inexorable histoire. « Il n'y a, dit M. Jacoulet (t. I, p. X), dans le choix des discours ici recueillis, aucun parti pris : Ancien ou nouveau régime, monarchie ou république, c'est tout un, pourvu que l'homme et son œuvre soient français. Aucun parti n'a le monopole du patriotisme et de la sagesse ». Et de même M. Aulard dit au début du second volume (Avant-propos, p. VI) : « Demander à chaque parti une expression authentique de sa doctrine, par exemple à Guizot la théorie du « parti de la résistance », à Lamartine la théorie du « parti de l'avenir », montrer dans les discours les vicissitudes de l'opinion générale par une chronologie très exacte, exposer en de petits récits sobres et précis les origines et les résultats de chaque grand débat politique, faire connaître chaque orateur, non seulement par sa manifestation la plus caractéristique, mais par une biographie succincte où rien d'essentiel ne soit omis, voilà quel a été le but de M. Pelisson, et il me semble l'avoir atteint parfaitement ». On ne pourrait mieux dire, et nous estimons, nous aussi, que les auteurs ont pleinement réalisé ce programme.

Que le public fasse donc bon accueil à ces leçons d'histoire et de littérature, de patriotisme et de bon langage. Il y trouvera aussi bien la profession de foi d'Anne du Bourg, ce martyr, que la fière lettre aux Anglais de Jeanne d'Arc, cette autre martyre. Sous la fameuse proclamation du général Bonaparte à l'armée d'Égypte, il pourra lire la harangue de Saint-Louis débarquant en 1249 sur la côte égyptienne. Il verra Philippe Pot en 1483, à Tours, proclamer le principe de la

souveraineté du peuple; il lira les discours d'ouverture des États généraux d'Orléans et de Pontoise (1560, 1561), si pleins de sagesse, où éclatent quelques vérités si hardies qu'elles devancent de plus de deux siècles les idées ambiantes; les discours de Du Vair, dont l'éloquence donna Henri IV à la France; ceux de Henri IV lui-même, le premier à mon avis dont la langue se démaillotte de tous les langes et trouve cette parole vive, alerte, courte et concrète qui résonne si éminemment française. Nous ne rappellerons pas les noms plus modernes, qui sont mieux connus.

Mais il nous reste pourtant une critique à formuler. On s'étonne un peu de voir le XVIII^e siècle étranglé en une demi-page, alors qu'il y en a deux cents pour l'époque de la Révolution et du Premier Empire. L'éloquence politique au XVIII^e siècle est pauvre et rare, il est vrai. En cherchant bien, cependant, n'y avait-il pas, dans les luttes pour ou contre les libertés de l'Eglise gallicane, dans l'affaire des Jansénistes, dans les remontrances des parlements, quelques pages à mettre sous les yeux des lecteurs? Admettons qu'on trouve difficilement, dans ces querelles, des morceaux semblables aux meilleurs de l'*Esprit des lois*, et que le plus pur du talent se soit réfugié ailleurs; pourtant une histoire de l'éloquence politique, qui a bien admis dans son plan les pamphlets contre les Guises, se devait de retracer aussi la physionomie de ce siècle d'agonie et de gestation. C'est le seul regret que cet ouvrage nous donne. En dépit de cette lacune, nous n'hésitons pas à recommander l'ouvrage à tous nos maîtres d'histoire et de littérature, comme un recueil fait avec sagesse, commenté avec érudition et d'ailleurs exempt du décousu et du fragmentaire des ordinaires anthologies.

J. FELLER.

RUDYARD KIPLING. *Le Livre de la Jungle*, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Paris, collection du *Mercure de France*, 1899. Prix : fr. 3,50.

La littérature française est, on le sait, extrêmement pauvre en bons recueils de contes écrits pour les enfants et les adolescents. Sans doute, à ne considérer que les catalogues de librairie, ces ouvrages sont très nombreux, mais il n'en est presque pas, pour ainsi dire, qui correspondent aux conditions du genre : les uns tombent dans l'enfantilage, les autres sont à la fois prétentieux et pédantesques, tous manquent d'art parce qu'ils sont l'œuvre d'écrivains médiocres. Les grands écrivains français, en effet, dédaignent d'écrire pour l'enfance, ou, s'ils le font, ils ne savent pas se mettre à la portée de leurs jeunes lecteurs et

ne semblent pas avoir conscience du vieil axiome : *maxima debetur puero reverentia*.

Il en est tout autrement en Allemagne et en Angleterre, et c'est une bonne fortune que de rencontrer une traduction française d'un de ces recueils de contes germaniques. Sous ce rapport, l'excellente traduction que MM. Louis Fabulet et Robert d'Humières viennent de nous donner du *Livre de la Jungle* du célèbre écrivain anglais Rudyard Kipling mérite d'être signalée à nos lecteurs.

Le *Livre de la Jungle* peut être considéré comme un chef-d'œuvre dans le genre difficile et délicat qui nous occupe, et certes depuis les *Contes d'Andersen* il n'a paru nulle part aucun ouvrage qui soit mieux approprié à l'esprit des jeunes lecteurs. Comme Andersen, Rudyard Kipling s'entend à prêter aux choses une vie intense. Son livre est une véritable épopée des animaux, non pas à la façon de La Fontaine, mais d'une manière à la fois réaliste et fantastique, réaliste en ce sens que toutes les bêtes de la jungle se meuvent, pensent, agissent suivant leur caractère et leur individualité, fantastique en ce qu'elles sont mêlées à de véritables drames où les passions se développent et se heurtent comme dans les romans. Nous les voyons tous, ces habitants de la jungle, depuis la panthère noire Bagheera, le tigre Shere Khan, le gros ours Baloo, l'énorme serpent Kaa, jusqu'aux Bundar-logs, les singes; et tous, depuis les oiseaux jusqu'aux vipères, depuis les éléphants jusqu'aux mangoustes, se groupent, se mêlent et tournoient dans une sorte de ronde immense, de société animale qui vit en marge de la société humaine, mais qui est soumise comme celle-ci à une loi, la loi de la Jungle.

Cela est original, cela est nouveau, et grâce au merveilleux talent d'évocation de l'écrivain, à la justesse avec laquelle il détermine la physionomie, le langage et les allures de ses personnages, l'illusion nous prend dès les premiers mots, nous sommes transportés dans le monde du rêve, et, comme dans un rêve, nous nous abandonnons sans résistance aux fictions du romancier. Cette illusion est d'autant plus intense que Rudyard Kipling place au milieu de ses animaux un enfant perdu, élevé par les loups, Mowgli, le *petit d'homme*, qui devient leur comensal, qui parle leur langue et qui partage leur existence.

Et tout cela est raconté dans une langue admirable, précise et colorée, vraiment épique, qui donne aux choses un relief extraordinaire et les enveloppe d'une sorte d'auréole de poésie grandiose.

Du reste, Rudyard Kipling, bien que fort jeune encore, peut être considéré comme l'un des plus grands écrivains de l'Angleterre contemporaine. Né à Bombay en 1865, élevé en Angleterre, rentré dans l'Inde à dix-sept ans, il connaît le pays dont il parle, il connaît la jungle et ses habitants. Son père était directeur du Musée de Lahore et c'est

auprès de lui et sur ses conseils qu'il se mit à publier diverses nouvelles qui attirèrent l'attention des lettrés. Depuis lors il a fait une très brillante carrière; grand voyageur, il a parcouru le monde entier et s'est marié à Londres en 1892. Presque aussitôt après, il est parti pour le Japon, a visité l'Afrique Australe et se trouve aujourd'hui aux États-Unis où une terrible attaque d'influenza a failli récemment l'emporter. L'émoi que sa maladie a soulevé dans tous les pays donne la mesure de sa grande popularité. Sous son influence le roman anglais s'est complètement modifié; aux tendances symbolistes et raffinées Rudyard Kipling a fait succéder un art robuste et fort, tout en sang et en muscles; il est devenu l'Homère de cette Angleterre nouvelle, l'Angleterre impériale dont la civilisation embrasse tant de peuples et s'étend sur tant de régions.

Dans son œuvre le Livre de la Jungle occupe une place unique. Il n'est pas d'ouvrage qui sous la forme attrayante du conte de fée renferme plus de fortes leçons d'énergie et de *self help*; il n'en est pas qui réponde mieux aux conditions que doit remplir un livre de lecture pour les écoliers comme pour les adolescents.

H. PERGAMENI.

CHRONIQUE

61. — Sous ce titre * L'Hygiène scolaire et les réformes de l'enseignement moyen, „ M. B. Maass, professeur à l'athénée d'Ostende, a publié récemment une brochure que nous venons de recevoir. La question du surmenage a été soumise à l'attention des professeurs de l'enseignement moyen par le gouvernement, qui a envoyé dans les athénées un résumé, fait par M. l'inspecteur Kleyntjens, de l'ouvrage du Dr L. Wagner, *Unterricht und Ermüdung*. M. Maass donne un résumé clair et intéressant de l'état de cette question chez nos voisins. Un point où il se trompe, croyons-nous, après beaucoup d'autres d'ailleurs, c'est en la mêlant étroitement à la question de la suppression de telle ou telle branche d'étude. Que l'on impose aux élèves un travail exagéré, c'est possible, bien que le Belge, en général, ne me fasse absolument pas l'effet d'un être intellectuellement surmené. Mais enfin, si surmenage il y a, ce n'est pas du tout l'enseignement de telle ou telle branche en elle-même qui en est responsable. C'est la tendance de faire des meilleurs élèves, dans chaque branche, des espèces de *recordmen* qui doivent montrer leur *performance* intellectuelle au concours général. Ce surmenage-là, dont ne souffre d'ailleurs qu'un petit nombre d'élèves, peut sévir dans toutes les branches d'enseignement, et il doit être combattu. Quant à une refonte complète du plan des études, c'est une question toute différente, et que l'on doit discuter à part. Nous n'admettons point, par exemple, que sans apporter d'autre raison que le mot douillet de surmenage, on escamote en fait à peu près totalement l'enseignement du latin pour le remplacer par 5 et 6 heures de flamand dans toutes les classes, comme le propose M. Maass. — L. P.

62. — La Fédération de l'enseignement officiel de Belgique vient de faire une œuvre excellente en publiant un " Annuaire statistique et biographique du personnel de l'enseignement moyen officiel, „ dressé par M. V. Wittmann, professeur à l'athénée d'Ixelles, et secrétaire général de la Fédération. Pour chaque professeur, l'Annuaire indique l'âge, la nature du diplôme ou la date de la dispense, les fonctions initiales, la date de la désignation comme professeur d'athénée, le traitement et le minerval actuels. L'exactitude des renseignements et la clarté de la disposition font grand honneur à M. Wittmann, qui n'a ménagé ni son temps ni ses peines pour exécuter ce travail ingrat et compliqué. Il a le mérite d'avoir présenté un riche et commode répertoire d'informations pleines d'enseignements pour tous ceux qui savent lire, comprendre, comparer et commenter les dates et les chiffres.

Excellent déjà tel qu'il est, l'Annuaire ne manquera pas de s'améliorer à chaque édition nouvelle. Comme renseignement complémentaire à y ajouter, nous indiquerions tout d'abord le nom de l'université qui a délivré le diplôme. Il serait aussi intéressant d'indiquer, outre la position initiale et dernière de chaque professeur, les différentes fonctions qu'il a successivement occupées dans le cours de sa carrière. — L. P.

63. — M. A. De Walque, préfet des études à l'athénée de Malines, vient de publier une brochure sur le *recrutement des professeurs d'athénée*. La nomination de professeur serait subordonnée à deux épreuves : concours et stage ou préparation pédagogique. Pour chacune de ces deux épreuves, l'auteur présente un projet détaillé qui sera discuté par la Fédération de l'enseignement moyen. Celle-ci adopterait un projet définitif lors de l'assemblée générale de septembre prochain.

La *Revue* a trop souvent déploré le système aveugle des nominations actuelles pour ne point applaudir à l'initiative de la Fédération. Nous ne voulons point pour le moment discuter en détail le projet. L'essentiel est qu'enfin il établirait une *règle*, et toute règle vaudra mieux que l'arbitraire d'aujourd'hui. Ce ne sont pas seulement la dignité et l'excellence de l'enseignement officiel qui sont intéressées à la réforme; c'est encore — et l'argument vaut la peine d'être indiqué en raison de certaines indifférences — l'enseignement libre lui-même dont le niveau et le mérite dépendent, beaucoup plus que ne pensent ses partisans exclusifs, de la valeur de l'enseignement public qui lui sert de stimulant.

Enfin, l'État devrait aussi prendre en pitié la situation pénible et démoralisante où le système actuel place tous les candidats. Ils essaient vainement de découvrir la règle qui détermine la répartition des faveurs. Pour la nomination de l'un, on reconnaît des raisons scientifiques; mais pourquoi, efficaces pour celui-ci, restent-elles sans valeur pour tel ou tel autre? Pour un autre, on entrevoit des motifs politiques. Mais ces motifs ne paraissent point servir la cause de tel autre qui est le candidat de quelque politicien de canton, également influent. Bien plus, on cite des exemples de nominations inattendues au point de vue des partis. La politique n'est donc point, elle non plus, la voie infaillible. Serait-ce l'ancienneté qui fait titre? Mais voici un jeune homme qui, à peine diplômé, que dis-je, avant même d'être diplômé, obtient une position, et voici d'autres candidats qui, après deux lustres d'attente, désespèrent d'arriver jamais à une maigre surveillance. Lorsque l'expérience lui a fait faire ces diverses constatations, la seule conclusion quelque peu positive — car ce n'est point encore la règle absolue — à laquelle s'arrête le candidat, est que, pour réussir, il semble plus avantageux d'avoir fait ses études et pris son diplôme dans certaine université que dans les autres.

Mérite simplement scientifique, services politiques, ancienneté, privilège d'une université, sont des règles de choix détestables à des titres divers, mais je n'hésite pas à dire que n'importe laquelle de ces règles, franchement affirmée et suivie, vaudrait mieux que la confusion et le désarroi actuels. Les exclus seraient avertis une fois pour toutes, et les meilleurs d'entre eux, au lieu de s'épuiser dans une attente vaine, sauraient bien trouver par eux-

mêmes les moyens d'employer leur savoir et leur énergie. Une règle fixe relèverait le moral et la dignité de tous les candidats. L'on ne verrait plus, comme il arrive maintenant, les plus fiers et les plus vaillants, écœurés des démarches à faire et des rebuffades à subir, aller chercher à l'étranger, au détriment de leur propre pays, une position qu'ils aiment mieux devoir à leur mérite qu'à des sollicitations.

Aurons-nous bientôt, comme le demande la Fédération, un système de recrutement bien organisé et sérieusement appliqué? Pour le moment, tous les efforts ont pour objet d'obtenir le stage. Il devrait fournir au gouvernement des professeurs dont les aptitudes pédagogiques auraient été mises à l'épreuve. Or je songe avec mélancolie qu'à défaut du nom, on a depuis longtemps la chose avec les collèges communaux. Il se trouve dans ces établissements un bon nombre de professeurs diplômés qui remplissent brillamment leur mission sous le contrôle des inspecteurs du gouvernement. D'anciens élèves de l'école normale, après plus de dix années, sont encore relégués dans ces positions inférieures. C'est qu'en effet il est constaté depuis longtemps que cet apprentissage et cette pratique du métier, dans des conditions souvent difficiles et fort peu lucratives, sont tout le contraire d'un titre à une nomination dans les athénées. Seul, l'heureux collège de Nivelles, placé pendant un temps près du soleil, a fait une exception qui fut très enviée et est restée célèbre. Une autre chance bénie par certains professeurs fut d'appartenir à un collège qui fut condamné à la suppression! Mais, en général, le jeune homme qui accepte une position dans un collège, risque fort d'y rester oublié jusqu'à la fin de sa carrière. Je constate avec plaisir qu'un article du projet de M. De Walque tient compte de cette situation : les professeurs diplômés des collèges communaux seraient nommés, avant tous les autres, par ancienneté et par ordre de mérite. Ainsi du moins disparaîtrait chez les candidats cette opinion incroyable et cependant assez fondée que, pour conserver ses chances d'être nommé par l'État, il faut se garder soigneusement d'aller apprendre son métier et faire ses preuves dans les collèges communaux surveillés par l'État! — L. P.

64. — L'Association des anciens normaliens et docteurs en philosophie et lettres de l'Université de Liège s'est constituée définitivement dans une assemblée générale qui a eu lieu à Liège le 11 mai dernier. Un grand nombre d'adhérents des villes les plus éloignées de Belgique avaient tenu à y assister. Après une discussion très approfondie, l'assemblée a arrêté ses statuts définitifs, et constitué son bureau de la façon suivante : Président, M. L. Parmentier ; vice-présidents, MM. Gouder de Beauregard et Walzing ; secrétaire, M. Haust ; trésorier, M. Molitor ; membres, MM. Boinem, Feller, Hamelius, Mathieu, Souffret ; membres suppléants : MM. L. Delvaux, Harlaux et Mallet. L'Association compte dès à présent 180 membres.

65. — La *Société pour le progrès des études philologiques et historiques* a tenu sa première réunion de l'année le dimanche 14 mai, au Conservatoire royal de musique, à Bruxelles.

Les séances des sections ont été ouvertes à 11 heures du matin.

Dans la section de philologie classique et romane, M. L. Preud'homme a examiné, au point de vue critique, quelques passages de Suétone, et

M. Thomas s'est occupé de l'interprétation nouvelle que M. Ramain a donnée (*Revue de Philologie*, 1898) du vers 5 de la 1^{re} églogue de Virgile.

Dans la section de philologie germanique, M. Hamelius a parlé des idées littéraires de Shakespeare; M. Vercoullie, de la valeur phonétique des lettres *ai* et *au*, *b*, *d* et *g*, en gothique; M. Bley, de l'interprétation d'un passage des *Nibelungen*: M. Logeman, des plus anciennes éditions de la moralité intitulée *Elckerlijck*.

Dans la section d'histoire et de géographie, on a entendu MM. Vanderkindere (Sur l'interprétation des mots *Meer* et *Belle* dans la composition des noms de lieu), Desmarez (Sur les lettres de foire conservées aux archives d'Ypres), Pirenne (Sur la confection de cartes topographiques à grande échelle, pour servir aux études historiques), Lonchay (Sur les différentes significations des mots *ducat* et *écu* dans les documents du XVI^e et du XVII^e siècle), Hansay (Sur un projet de recueil de textes pour servir à l'histoire économique du pays de Liège aux quatre derniers siècles), P. Frédéricq (Sur les documents des hospices de Gand, Bruges et Bruxelles, et sur ceux des archives départementales de Lille et d'Arras).

La plupart de ces communications ont donné lieu à des discussions et à des échanges de vues.

Dans l'assemblée générale de l'après-midi, on a admis plusieurs nouveaux membres et procédé à la revision des statuts, d'après le projet élaboré par le P. De Smedt.

Cette réunion fait bien augurer de l'avenir de la Société.

66. — Le 21 juin dernier, à l'Université de Munich, un Séminaire moyen et néogrec a été ouvert par un discours de son directeur, M. Krumbacher, l'éminent initiateur et promoteur des études byzantines. Chose incroyable, en Allemagne du moins, le crédit de 2000 marks demandé par le ministre pour la création de la bibliothèque du Séminaire, et destiné à encourager un enseignement qui est une des gloires de l'Université de Munich, avait été refusé par la Chambre bavaroise. Le rapporteur, dans un discours que lui envieraient des lumières d'autres parlements, disait entre autres arguments: " Les élèves sont fort peu nombreux. Il est vrai qu'il arrive d'Angleterre, d'Amérique, etc., des savants pour étudier sous la direction du professeur. Ce n'est pas une raison pour que l'État bavarois dépense mille marks pour créer une bibliothèque à ces gens-là, etc., etc. „ (Voir la série complète des perles de ce genre dans la *Byzant. Zeitschr.*, V. p. 379 ss.). Heureusement des subventions particulières ont fini par rendre possible la création du Séminaire. Elles proviennent, entre autres, de la communauté grecque de Trieste, d'un riche Hellène de Trieste, M. Oekonomos, des professeurs de Munich Woelfflin et Königs, et du gouvernement de Grèce. Ces générosités assurent l'existence d'un institut qui consacrera la situation prépondérante que Munich a su conquérir dans le domaine des études byzantines, grâce à l'activité et à la science incomparables de M. Krumbacher.

67. — MM. Grenfell et Hunt se proposent de publier en automne le 2^d vol. des *Oxyrrynchos Papyri*, dont le 1^{er} a produit une si grande sensation. On y trouvera un fragment d'un catalogue des vainqueurs aux jeux Olym-

piques (peut-être des Ὀλυμπιονίκαι d'Aristote) qui embrasse les Olympiades de 480 à 468 et de 456 à 448. Les fragments nouveaux de Pindare et de Bacchylide paraissent très importants. On aura 61 vers de la Περιχειρομένη de Ménandre et des scholies du XXI^e chant de l'Iliade qui remontent au 1^{er} siècle de notre ère. On voit que le nouveau volume ne le cèdera pas en intérêt au premier.

68. — Dans les *Travaux et mémoires des facultés de Lille*, M. Mederic Dufour a fait paraître successivement trois fascicules intitulés "Études sur la constitution rythmique et métrique du drame grec. Ses recherches très consciencieuses rendront service aux amis des lettres grecques, en leur donnant une idée plus exacte de ce que devait être la représentation d'une tragédie antique, et en les initiant aux lois du rythme dans les parties lyriques.

69. — Nous avons signalé récemment la nouvelle édition, entièrement remaniée, de l'Oedipe-Roi de Schneidewin-Nauck par M. Ewald Bruhn. Avant de continuer l'édition des 6 autres tragédies, M. E. Bruhn vient de publier, sous le titre d'*Anhang*, un huitième volume consacré spécialement à l'étude de la langue de Sophocle. Trois chapitres traitent successivement des particularités syntaxiques, stylistiques et lexicographiques. Ce volume, où tous les passages importants se trouvent ainsi groupés systématiquement et rapprochés des locutions parallèles d'autres poètes, devra être désormais entre les mains de tous les lecteurs des tragiques grecs. Ajoutons que l'auteur a eu soin de munir son travail d'excellents *indices*.

70. — Les opuscules de Denys d'Halicarnasse, les traités de critique littéraire peut-être les plus remarquables que l'antiquité nous ait laissés, devaient pour la plupart être cherchés dans la vieille édition de Reiske (1774), et l'on attendait avec impatience la nouvelle recension critique que M. Usener avait promise depuis longtemps. Le premier volume vient enfin de paraître (*Dion. Halic. Opuscula*, Teubner, 439 pp.). L'éminent helléniste de Bonn s'est associé pour terminer son travail un jeune philologue M. Radermacher, dont cette première partie est surtout l'œuvre. Cette édition repose sur des recherches si complètes dans les manuscrits et une étude si prolongée qu'elle peut être considérée comme définitive.

71. — Un jeune savant belge, M. Kugener, vient de démontrer, à l'aide d'un manuscrit Coislin et des traductions syriaques, que la seconde homélie de Grégoire de Nysse est en réalité le 77^e sermon de Sévère, le célèbre patriarche monophysite d'Antioche. (*Revue de l'Orient chrétien*, 3, 435-451).

72. — On sait que la loi de Bantia est un des principaux monuments conservés des idiomes de l'Italie méridionale. C'est une table de bronze découverte en 1790 en Lucanie, dont l'un des côtés présente un document en langue osque, le côté opposé une inscription toute différente en latin. Jusqu'à présent, les linguistes avaient décidé que le côté osque est le plus ancien. Reprenant à nouveau la question dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* (tome XI, p. 1 s.), M. Bréal vient d'être amené à une conclusion opposée. Par une série d'observations très ingénieuses, il démontre que le texte osque est le plus récent, et qu'il est du commencement du 1^{er} siècle avant J.-C. Ce n'est pas une charte délibérée à Bantia,

mais une sorte de rescrit composé et traduit en osque à Rome pour être envoyé au municpe lucanien.

73. — Le fascicule de mai de la *Classical Review*, p. 201 ss., nous apporte la nouvelle d'une très importante découverte philologique. M. Winstedt a trouvé dans un manuscrit lombard de Juvénal du XI^e siècle, le *Canonicianus* 41 de la Bodléienne, 34 vers nouveaux intercalés après le vers 365 de la VI^e Satire de Juvénal.

M. Postgate qui étudie ces vers dans la *Classical Review* se prononce très catégoriquement pour leur authenticité.

Nous croyons être agréables à nos lecteurs en reproduisant ici ce curieux morceau, ponctué et corrigé aux endroits où cela était nécessaire :

In quacumque domo vivit luditque professus
Obscenum, et tremula promittit crimina¹ dextra.
Invenies omnis turpes similesque cinædis.
His violare cibos sacraeque adsistere mensae
Permittunt², et vasa iubent frangenda lavari,
Cum Colocyntha³ bibit vel cum barbata Chelidon.
Purior ergo tuis laribus meliorque lanista,
In cuius numero longe migrare iubetur
Psyllus ab⁴ Eupholio; quid quod nec retia turpi
Iunguntur tunicæ, nec cella ponit eadem
Munimenta humeri pulsantemque⁵ arma tridentem?
Qui nudus pugnare solet, pars ultima ludi,
Accipit + as animas aliosque in carcere nervos.
Sed tibi communem calicem facit uxor et illis,
Cum quibus Albanum Surrentinumque recusat
Flava ruinosi lupa degustare sepulchri.
Horum consiliis nubunt subitæque recedunt;
His languentem animum servant et seria vitæ;
His clunem atque latus discunt vibrare magistris,
Quicquid præterea scit, qui docet. Haud tamen illi
Semper habenda fides: oculos fuligine pascit
Distinctus croceis et reticulatus adulter.
Suspectus tibi sit, quanto vox mollior et quo
Saepius in teneris hæerebit dextera lumbis.
Hic erit in lecto⁶ fortissimus: exuit illic
Personam, docili⁷ Thais saltata Triphallo⁸,
Quem rides facilis nunc⁹ mimum. Sponsio fiat:
Purum te contendo virum, contendo: fateris

1 Ms. : omnia.

2 Ms. : Promittunt.

3 Ms. : colocintha.

4 Ms. : Psyllus et.

5 Ms. : pulsatamque.

6 Ms. : intecto.

7 Ms. : docili || (s. grattée).

8 Ms. : tripallo.

9 Ms. : aliis hunc.

An vocat ancillas tortoris pergula? Novi
 Consilia et veteres¹ quaecumque monetis amici:
 "Pone seram; cohibe²," Sed quis custodiat ipsos
 Custodes? qui nunc lascivae furta puellae
 Hac mercede silent: crimen commune³ tacetur.
 Prospicit hoc prudens et ab illis incipit uxor.

74. — Dans la collection des *Lateinische Literaturdenkmäler des XV. und XVI. Jahrhunderts*, publiés par Max Hermann (Berlin, Weidmann), M. Georg Ellinger donne une nouvelle édition des célèbres *Basia* de Jean Second. L'introduction constitue une fort agréable page d'histoire littéraire comparée du "baiser", où M. Ellinger étudie l'influence exercée par l'œuvre non seulement sur la littérature néo-latine, mais encore sur les littératures nationales, dans les Pays-Bas, en France, en Italie, en Angleterre et en Allemagne. — P. B.

75. — M. An. Salmon publie dans la *Collection des textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire* (Paris, Picard), le premier volume d'une nouvelle édition des coutumes de Beauvaisis, de Ph. de Beaumanoir, destinée à remplacer celle de Beugnot. Le texte paraît excellemment établi. L'introduction, le glossaire et la table paraîtront dans le second volume.

76. — Le rapport annuel sur l'avancement des *Monumenta Germaniae Historica* que M. Dümmler vient de publier dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin continue à attester la vitalité extraordinaire de cet admirable "monument", d'érudition. Toutes les séries continuent à avancer normalement et de nouveaux projets sont en voie d'exécution. Parmi les publications prochaines de la collection annonçons entre autres des *Carmina selecta aetatis Romanae extremæ* (Traube et Vollmer); les *Leges Visigothorum* (Zeumer); les Synodes carolingiens (Werminghoff); les chartes judiciaires franques et lombardes (Tangl).

77. — ÉMILE MALE. *L'art religieux du XIII^e siècle en France. Étude sur l'iconographie du moyen âge et sur ses sources d'inspiration.*

Quelles sont les sources inspiratrices de l'architecture et de l'iconographie religieuses au moyen âge? La question divise encore les critiques et les érudits; les uns veulent tout rapporter à la littérature ecclésiastique; les autres, comme Viollet-Leduc, voient dans les cathédrales une œuvre laïque en dehors de l'Église. Dans sa thèse en Sorbonne, M. Mâle s'efforce d'établir que dans l'art du moyen âge, tout ce qui n'est pas purement décoratif est purement chrétien, qu'en un mot "une cathédrale est une œuvre de foi." Dans un article de la *Revue des deux Mondes*

¹ Ms. : veteris.

² Ms. : cohibes.

³ Ms. : comune.

du 1^{er} mai 1899, M. Émile Bertaux discute cette thèse et la complète; si les miniatures sont inspirées par les symboles d'église et si les peintres, et surtout les peintres verriers, n'ont fait qu'agrandir ces miniatures, les sculpteurs et les statuaires du XII^e et du XIII^e siècle ont dû forcément innover et s'inspirer beaucoup plus de la vie et des goûts populaires que leurs devanciers. Ceux-ci travaillaient pour l'intérieur des sanctuaires; ceux-là décorent les façades et s'adressent à la foule. — Pg.

78. — MM. G. von Below et F. Keutgen viennent d'entreprendre la publication d'*Ausgewählte Urkunden zur Deutschen Verfassungsgeschichte* (Berlin, E. Felber). Le premier volume, œuvre de M. Keutgen, comprend un choix excellent de textes relatifs aux institutions municipales (*Urkunden zur Städtischen Verfassungsgeschichte*).

79. — M. P. J. Blok fait paraître à Groningue, chez l'éditeur Wolters, le 4^e volume de son importante *Geschiedenis van het Nederlandsche Volk*. Il se divise en deux grandes parties: la trêve avec l'Espagne et l'époque de Frédéric-Henri. Comme dans les volumes précédents, l'auteur donne un appendice consacré aux sources de l'histoire des Pays-Bas (1559-1648), et une carte.

80. — Les *Jahresberichte der Geschichtswissenschaft* pour 1897 ont paru récemment. Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur le rapport bibliographique très complet que M. Eug. Hubert y a, comme dans les précédents volumes de la collection, consacré à la Belgique.

81. — La Chambre des représentants a entendu dans sa séance du 5 mai dernier M. Woeste fulminer contre la Commission royale d'histoire. Nous empruntons au discours de l'honorable député les étonnantes considérations que voici : " J'avais demandé, dit M. Woeste, que des idées d'ensemble présidassent à la marche de la Commission d'histoire. Voici, par exemple, un point d'histoire, une époque saillante à élucider; voici des institutions à mettre en lumière; voici une politique à expliquer, qui n'est pas suffisamment comprise. Je voudrais que tous les efforts de la Commission, de tous les membres, convergassent vers ce but de rechercher à résoudre ce point d'histoire, à mettre ces institutions en relief, à déterminer très nettement le caractère de cette politique contestée..... Qui peut donc contester que ce serait là chose utile, et que si les travaux de la Commission avaient cet effet de faire mieux connaître notre histoire nationale, de mieux nous les pénétrer, de nous rendre mieux compte de ses traditions, de mieux nous montrer ce qu'il y a de bon et ce qu'il y a de mauvais dans ces traditions; peut-on contester que ce serait là rendre un service considérable à la science historique? ", M. Woeste affirme que ces observations lui sont dictées par l'intérêt que lui inspire la Commission d'histoire. Nous serions bien surpris cependant si celle-ci en tenait compte. M. Woeste s'étonnera certainement aussi de l'accueil qu'elle ne peut manquer de leur faire. Son discours atteste en effet une ignorance trop complète des exigences des travaux d'érudition pour qu'il puisse se rendre compte de l'étrangeté de ses propositions. Il semble ne pas comprendre que le seul rôle de la Commission est de publier les sources de notre histoire. Les critiques qu'il lui adresse pourraient tout aussi bien s'adresser aux savants qui publient le *Corpus*

Inscriptionum Latinarum ou les *Monumenta Germaniae Historica*. Eux aussi ont le tort de ne pas " élucider une époque saillante ", et de ne pas nous montrer " ce qu'il y a de bon et ce qu'il y a de mauvais ", dans le passé. Ils croient accomplir une tâche utile en fournissant aux travailleurs les matériaux à mettre en œuvre. Nous ne pensons pas d'ailleurs que personne au Parlement allemand songe jamais à le leur reprocher et leur propose comme idéal leur transformation en une sorte d'intermédiaire des chercheurs et des curieux à l'usage des hommes politiques. Il est triste de devoir constater qu'il n'en est pas de même au Parlement belge, surtout si l'on songe que ce Parlement, où personne n'a rien trouvé à répondre aux arguments (!) de M. Woeste, vote de temps à autre les programmes de nos universités.

Les accusations lancées à la Chambre entre la Commission royale d'histoire sont d'autant plus maladroites que ce corps savant fait preuve précisément depuis quelques années d'une activité très intéressante et qui n'a pas passé inaperçue à l'étranger. Après avoir publié récemment d'excellentes *Instructions pour la publication des textes historiques*, après avoir institué une enquête sur les cartulaires belges conservés dans le pays et à l'étranger, la Commission vient de faire paraître dans la dernière livraison de son bulletin un plan de travaux qui ne peut manquer d'obtenir l'approbation des historiens. Il nous est impossible d'entrer ici dans les détails de l'entreprise. Nous nous contenterons de dire qu'à côté de la continuation de sa série de chroniques, la commission a décidé de faire paraître de nouveaux groupes de documents que l'on peut ranger sous les rubriques suivantes : Cartulaires, Documents relatifs aux métiers, Pièces diplomatiques, Documents statistiques. On voit que cet ensemble de sources se rapporte aux manifestations les plus diverses de la vie historique. Ajoutons en terminant, que la création d'une collection de textes analogues aux *Handausgaben* des *Monumenta Germaniae Historica* et à la collection similaire qui paraît à Paris, sera prochainement entreprise. — Les publications de la Commission sont désormais en vente à Bruxelles à la librairie Kiessling, où l'on peut également s'abonner au Bulletin (5 fr. par an). Quand l'Académie et la Commission pour la publication des coutumes adopteront-elles à leur tour un éditeur ?

82. — Parmi les publications récentes les plus importantes relatives à l'histoire de Belgique, signalons : L. VANDERKINDERE, *Histoire de la formation territoriale des principautés belges au moyen âge*, I, Bruxelles, Hayez, 1899, in-8°. — T. DE LIMBOURG-STIRUM, *Cartulaire de Louis de Male*, I, Bruges, De Plancke, 1899, in-4°. — BORRELLI DE SERRES, *La réunion des provinces septentrionale à la Couronne par Philippe Auguste*, Paris, Picard, 1899, in-8°.

83. — M. A. G. Chr. de Vries a consacré sa thèse de doctorat ès-lettres néerlandaises à l'université d'Amsterdam, à l'histoire et à la bibliographie des *Emblemata* dans les Pays-Bas jusqu'au XVIII siècle ; la partie principale de son travail est la bibliographie, qui ne comprend pas moins de 345 éditions décrites avec soin, avec l'indication des bibliothèques où elles sont conservées et un certain nombre de fac-similés. — P. B.

84. — La mort de Bismarck a donné lieu à de nombreuses publications dont nous croyons devoir signaler les plus importantes aux lecteurs de la *Revue*.

Tagebuchblätter von MORITZ BUSCH. Graf Bismarck und seine Leute während des Krieges 1870-1871. Denkwürdigkeiten aus den Jahren 1871-1893. Leipzig, Fr. W. Grunow. 1899. 3 vol. Prix : 21 marks.

Les notes recueillies au jour le jour par Busch, au cours de ses relations avec Bismarck, ont été publiées d'abord, vers la fin de 1898, en anglais, ensuite en français et tout récemment seulement dans l'original allemand. A leur apparition, dans la traduction anglaise, elles ont été très mal accueillies par la presse allemande, à quelques rares exceptions près. Ce phénomène littéraire a de quoi étonner quiconque cherche dans une publication non pas en première ligne la confirmation de ses idées et de ses sentiments, mais des renseignements sûrs, propres à éclairer. Or, c'est là une qualité que possèdent au suprême degré les notes de Busch. Elles rendent compte de la façon la plus circonstanciée comment Bismarck s'est servi de la presse pour faciliter la réalisation de ses projets ; elles sont même à cet égard le document le plus important qu'on possède. Elles fournissent sur des événements importants des renseignements inédits, accompagnés souvent des documents à l'appui. Elles relatent enfin de nouveaux entretiens de Bismarck, où il racontait des souvenirs personnels d'un caractère privé ou politique, où il émettait souvent des appréciations fort peu flatteuses pour l'intelligence et l'honneur de personnes très estimées, outrageantes même pour celles pour lesquelles on le croyait pénétré d'affection et de vénération. On a mis en doute la bonne foi de Busch : nous croyons qu'elle est précisément sa qualité maîtresse ; il y a du moins un ensemble d'indices qui le rendent très vraisemblable. Il avait pour Bismarck une admiration, un dévouement, un respect sans bornes ; il fait preuve dans certains passages, où sa propre personne n'est pas ménagée, d'une rare absence de susceptibilité ; Bismarck, qui était un connaisseur d'hommes, n'a jamais jusqu'à la fin de ses jours, mis en doute sa parfaite loyauté, bien qu'il sût qu'il prenait note de ses entretiens, copie des documents qu'il lui confiait. Lothar Bucher l'honora jusqu'à sa mort de son amitié ; de plus la relation de nouveaux faits par Busch s'accorde étonnamment avec celles de Bismarck dans *"Gedanken und Erinnerungen"*, d'Abeken, dans *"Ein schlichtes Leben in bewegter Zeit"*, de Roon dans ses mémoires. Il n'y a donc vraiment pas lieu de mettre cette bonne foi en doute ; cela ne veut pas dire qu'il faille prendre à la lettre toutes les paroles de Bismarck qu'il reproduit ; il est surabondamment démontré que celui-ci dans l'intimité ne connaissait pas de ménagements à l'égard de quiconque l'avait irrité, fût-ce son souverain Guillaume I. Notre manière de voir est d'accord avec l'appréciation de Kauffmann dans le *"Literarisches Centralblatt"*, et de E. Marcks dans la *"Deutsche Rundschau"*, avril 1897.

85. — *Bismarck und sein Werk. Beiträge zur inneren Geschichte der letzten Jahre bis 1896, nach Tagebuchblättern von M. Busch.* Leipzig, Hirzel, 1898. Prix : 2 mks.

Le petit ouvrage de M. B. est une glorification de Bismarck. Il est dirigé

en général contre ceux qui ont contribué ou applaudi à sa chute, en particulier contre l'Empereur d'Allemagne et l'opinion proclamée à plusieurs reprises par lui, que le mérite principal de l'unification de l'Allemagne revient à Guillaume I. Il présente de l'intérêt surtout par les entretiens et documents reproduits, quand ils ont trait à des événements importants. Ils sont incontestablement au nombre des plus précieux que Busch ait recueillis. Nous mentionnons entre autre le mémoire écrit à l'Empereur par Bismarck à l'occasion de sa retraite imposée. Ils ne figurent pas dans la grande édition des " Tagebuchblätter. "

86. — *Persönliche Erinnerungen an den Fürsten Bismarck*, von CH. VON TIEDEMANN. Leipzig, Hirzel, 1898. Prix : 1 mark.

M. T. fut de 1875 à 1881 directeur de la chancellerie allemande. Comme tel il devait être en tout temps à la disposition de Bismarck, lui faire rapport sur les affaires d'État qui étaient soumises à sa décision, et rédiger les instructions qu'il recevait. Il posséda la confiance et la sympathie de son chef, vécut dans son intimité et participa à sa vie de famille; il se trouvait donc dans les conditions les plus favorables pour étudier sa personnalité sous ses divers aspects. Dans son petit écrit, qui est la reproduction d'une conférence faite à la Société historique de Bronsberg en 1897, il s'est proposé d'en esquisser les traits les plus caractéristiques. Sans s'écarter de la discrétion la plus rigoureuse, il apporte une foule de détails intéressants sur la façon de vivre et de travailler de Bismarck, sur sa manière d'être en famille, en société, vis-à-vis de ses subordonnés, des personnes, à quelque rang qu'elles appartenissent, qui lui demandaient une audience. Il a choisi et groupé ces détails habilement, et en a composé un tableau qui, bien qu'étant de modestes proportions, n'en produit pas moins un effet imposant. Parmi les publications peu étendues qui se proposent de faire connaître la personnalité de B., celle de M. T. est incontestablement une des mieux réussies.

87. — *Gedanken und Erinnerungen von OTTO FÜRST VON BISMARCK*. Stuttgart, Cotta, Nachfolger. 1898. 2 vol. Prix : 20 mrk.

L'ouvrage posthume de B. n'est pas ce qu'on pourrait appeler des mémoires. Le titre qu'il porte indique bien son caractère. Il contient " des pensées ", des considérations sur les problèmes principaux qui se sont posés à la politique prussienne ou allemande surtout depuis 1858, ou qui se posent encore aujourd'hui; ces considérations prises dans leur ensemble constituent un exposé plus ou moins systématique des idées de B. en matière de politique générale ou spécialement allemande. Il contient ensuite des souvenirs relatifs à ses débuts dans la vie politique (1847-50), à ses rapports avec le roi Frédéric Guillaume IV, la famille royale, la cour et les personnages principaux du gouvernement, à sa carrière diplomatique à Francfort, St. Pétersbourg, Paris, enfin aux faits les plus marquants de son rôle politique et à ses rapports personnels avec son souverain Guillaume I. Une place prépondérante est faite aux influences hostiles contre lesquelles il avait à lutter auprès de son maître et que faisaient agir sur celui-ci, par esprit d'intrigue, par ambition ou par conviction de nombreuses catégories de personnes, telles que courtisans, diplomates, militaires, membres de la famille royale. Leur représentant le plus éminent, le plus tenace, le plus habile fut Augusta,

toujours prête à faire valoir son grand ascendant sur son époux au profit de l'opposition que faisaient au grand ministre ses nombreux adversaires. Quantité de documents, déjà publiés ou encore inédits, sont intercalés dans le récit qu'ils corroborent ou complètent.

L'ouvrage envisagé au point de vue de l'ensemble est d'une composition défectueuse. La raison en est dans sa genèse. Il s'est formé, dans l'espace de plusieurs années, de récits que Bismarck a faits sans s'astreindre à un plan arrêté d'avance, que Lothar Bucher a sténographiés sur-le-champ, disposés ensuite chronologiquement, reliés et répartis en chapitres; arrivé à ce point d'avancement, il fut retouché au point de vue du style par Bismarck, et pourvu de nombreuses ajoutes, parfois assez étendues et dans lesquelles il exposait ses vues sur les questions qui lui tenaient le plus à cœur. Malgré les défauts indéniables de composition, les redites, les inégalités de style, le manque d'unité, les G. und Er. restent, même au point de vue littéraire, une œuvre absolument remarquable.

Il a paru depuis leur publication à la fin de 1898 de nombreux comptes-rendus, dont quelques-uns très étendus et d'une valeur réelle à cause de la compétence spéciale de leurs auteurs. Nous croyons devoir signaler surtout:

88. — L. BAMBERGER, *Bismarck Posthumus*. Berlin, Harmonie. Prix : 1 mark.

M. B. a secondé puissamment Bismarck en 1866 et 1870 dans son œuvre de l'unification de l'Allemagne; il a même écrit en 1867 en français un livre, intitulé : *Monsieur de Bismarck*, pour servir cette cause. D'admirateur, il devint son adversaire quand celui-ci en 1878 passa dans sa politique commerciale du libre échange au protectionnisme, et ne cessa de le combattre avec acharnement jusqu'à la fin de sa carrière politique. Par ses longs rapports personnels avec Bismarck et par la part considérable qu'il a prise à la vie politique allemande, il y avait lieu d'attendre de lui, sur les G. und E., une appréciation qui, tout en n'étant pas absolument objective, présentât un grand intérêt. C'est en effet un mérite qu'on ne saurait lui contester. Nous en détachons deux phrases qui résument l'opinion de M. Bamberger : " Tout lecteur impartial n'hésitera pas à reconnaître que la littérature universelle a été enrichie d'une puissante œuvre historique, politique, psychologique, véritable monument élevé à la puissance intellectuelle et à l'énergie d'un homme (p. 3). „ " Le lecteur au courant des faits exposés ne pourra s'empêcher d'admirer et de protester continuellement (p. 4). „

89. — *Bismarck und die Bismarck-Literatur des letzten Jahres. Eine kritische Betrachtung* von E. MARCKS. Deutsche Rundschau, April und Mai 1899.

M. Marcks examine successivement toutes les questions importantes traitées par Bismarck dans les Ged. & Er., à l'aide des documents dont on dispose aujourd'hui; il cherche à établir jusqu'à quel point son exposé est conforme à la vérité historique, jusqu'à quel point il a été influencé par des causes dépendantes ou indépendantes de sa volonté; il en arrive à déterminer le véritable caractère de cet ouvrage. Ses conclusions sont : les Ged. & Er. ne sont point une source historique de premier ordre, ils ne donnent que peu d'informations nouvelles, et celles qu'ils donnent doivent être soigneuse-

ment contrôlées; ils ont par contre une valeur inappréciable pour le peuple et le gouvernement allemands par les enseignements politiques qu'ils contiennent; ils peuvent rendre aux diplomates de grands services par l'exposé systématique des principes dont ils doivent s'inspirer; ils sont enfin une contribution très importante pour faire la psychologie du génie de Bismarck. L'étude de M. M. nous semble être par la profonde connaissance de la matière traitée, par l'objectivité et par la délicatesse de l'analyse psychologique qui s'y révèlent, une œuvre de premier ordre; elle constitue un véritable commentaire critique des *Ged. & Er.*, en tout point digne de l'original, qu'elle a pour objet d'élucider. Il est bien regrettable qu'il n'en existe pas d'édition séparée.

90. — *Wegweiser durch Bismarcks Gedanken und Erinnerungen von* HORST KOHL. Leipzig, Göschen, 1899. Prix : 4 mks.

M. Kohl est incontestablement le spécialiste en histoire bismarckienne le plus renommé et l'homme qui a fait le plus de publications sur cette matière. Malheureusement le "Wegweiser", ne tient pas ce que le titre et le nom de l'auteur font espérer. — Un exposé succinct des faits dont la connaissance est nécessaire pour comprendre les "Gedanken und Erinnerungen", constituerait un guide excellent pour nombre de lecteurs qui ne sont pas suffisamment orientés dans le dédale de l'histoire d'Allemagne depuis 1848. Il les dispenserait de se renseigner par eux-mêmes dans des ouvrages spéciaux, ce qui demande toujours un temps considérable, sans compter qu'on n'a pas toujours ces ouvrages à sa disposition. Or, ce n'est pas là ce que M. Kohl a fait. Il n'a pas fait non plus un commentaire critique dans le genre de l'étude mentionnée de M. Marcks; il estime que la relation de Bismarck est tellement exacte qu'on peut s'y fier hardiment; il ne fait guère que résumer ou paraphraser les parties, qu'il estime les plus importantes, ce qui était chose inutile, vu que l'expression de la pensée est toujours très claire. Les renseignements sur la genèse des "Gedanken und Erinnerungen", et quelques documents intéressants font le seul mérite du "Wegweiser".

91. — *Pensées et Souvenirs par le Prince de Bismarck, traduits par* E. JAÉGLÉ, professeur à l'École spéciale militaire de St. Cyr. Paris, librairie Le Soudier, 1898. Pris : 20 fr.

La traduction de M. Jaéglé a incontestablement de grandes qualités. Elle a une forme bien française et elle rend d'ordinaire fidèlement l'original. Malheureusement elle ne le fait pas toujours. Dans quelques passages que nous avons examinés de près, nous avons relevé des contresens graves, même des non-sens, attribuables sans doute à la hâte avec laquelle elle a été effectuée, pour pouvoir paraître en même temps que l'original allemand. Espérons que M. J. la soumettra à une revision consciencieuse pour une nouvelle édition, afin qu'elle ne laisse plus à désirer au point de vue de l'exactitude. Il pourrait, à notre avis, en augmenter la valeur, en la pourvoyant de notes explicatives, bien plus qu'il ne l'a fait, pour tous les détails inintelligibles à celui qui n'est pas au courant de l'histoire contemporaine de l'Allemagne. Il n'y a pas de doute que *les Pensées et Souvenirs* ne contiennent beaucoup d'enseignements dont les Français pourraient faire leur

profit, mais cela n'est possible qu'à condition que l'ouvrage soit adapté à leurs besoins.

A. BLEY.

92. — M. Maxime Bouchor vient de publier le premier volume de son *Répertoire des lectures populaires* : le Cid, Horace, Polyeucte.

L'œuvre sera longue; elle comprendra cent volumes. Elle est, du reste, fort intéressante : M. Bouchor reproduit les principaux passages de chaque ouvrage et les relie par une causerie qui résume les parties non reproduites et commente les textes cités. Ce qui fait le principal mérite de ce répertoire, c'est que les lectures de M. Bouchor sont de vraies lectures, des conférences qu'il a données à un auditoire populaire et dont l'expérience a démontré l'efficacité. — Pg.

93. — PAUL OLIVIER. *Cent poètes lyriques précieux ou burlesques du XVII^e siècle*. — L'auteur s'attache à remettre en honneur ces petits lyriques du grand siècle, aujourd'hui si dédaignés et cependant si intéressants parfois, Théophile, Tristan l'Hermite, Saint-Amand et tant d'autres victimes de Boileau. On est étonné de rencontrer chez eux bien des idées chères à nos jeunes écoles lyriques actuelles. C'est Tristan qui écrit ceci : " Un vers peut avoir une beauté toute nue et solitaire, outrepassant les idées ou images qui y sont encloses, et d'elles indépendante. „ Et Saint-Amand : " Il faut quelquefois rompre la mesure afin de la diversifier autrement ; je disais qu'en user de la sorte, c'est ce qu'en termes de musique on appelle rompre la cadence ou sortir du mode pour y rentrer plus agréablement. „ — Pg.

94. — *Les chefs-d'œuvre classiques de la scène expliqués par la comparaison*, tel est le titre d'une collection à l'usage des classes que vient d'entreprendre M. A. Salmon, préfet de l'athénée de Charleroi, qui s'est déjà fait connaître par de nombreux et excellents ouvrages relatifs à l'enseignement du français. Le premier volume qui vient de paraître est consacré au Cid de Corneille. La *Revue* lui consacrera un compte rendu détaillé.

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Sont nommés définitivement à leurs fonctions respectives :

MM. Paulus (L.-F.-J.), docteur en philosophie et lettres, prof. à titre prov., de 5^e lat. à l'A. R. de Bruges ; De Meyer (F. C.), instituteur primaire diplômé, quatrième prof. intérimaire de français à l'A. R. de Bruxelles ; Duchenois (J.-N.-A.), cand. en sciences naturelles, prof. intérimaire de français à l'A. R. de Bruxelles ; Stijns (R.-F.), instituteur primaire diplômé, prof. intérimaire de flamand à l'A. R. de Bruxelles ; Henen (M.-A.-F.), prof. agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, prof., à titre prov., de rhétorique française à l'A. R. d'Anvers ; Raes (F.), docteur en philosophie et lettres, second prof., à titre prov., de français à l'A. R. d'Anvers ; Weemaes (C.-L.), docteur en philosophie et lettres, prof., à titre prov., de 5^e latine à l'A. R. de Louvain ; Pigeolet (F.) prof. agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, second prof., à titre prov., de français à l'A. R. d'Ostende ; Riquire (J.-A.-M.-J.-B.-A.), prof., agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, prof., à titre prov., de 6^e et de 7^e latines à l'A. R. de Verviers ; Fonsny (L.), prof. agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, prof., à titre prov., de rhétorique française à l'A. R. de Verviers.

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

Par arrêté royal du 12 mai 1899, est approuvée l'élection faite par la classe des lettres et des sciences morales et politiques, dans sa séance du 8 du même mois, de MM. Victor Brants et Polydore De Paepe, déjà correspondants, ainsi que de M. Auguste Beernaert, associé de l'Institut de France à Bruxelles, en qualité de membres titulaires de la dite classe.

ACADÉMIE ROYALE FLAMANDE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE.

Par arrêté royal du 13 mai 1899, est approuvée l'élection faite par l'Académie flamande, dans sa séance du 19 avril dernier, de M. K. de Gheldere, membre correspondant, en qualité de membre titulaire de ce corps savant.

CONCOURS DÉCENNAL DES SCIENCES PHILOSOPHIQUES POUR LA PÉRIODE DE 1888 A 1897. — ATTRIBUTION DU PRIX.

Par arrêté royal du 14 avril 1899, le prix décennal des sciences philosophiques pour la période 1888 à 1897 est attribué à l'œuvre de feu M. Delbœuf, professeur ordinaire à l'université de Liège.

NOUVELLES ET INFORMATIONS

M. Brouet, porteur du certificat d'humanités complètes, régent de latin à l'école moyenne de Wavre, est nommé professeur de rhétorique française à l'athénée royal de Chimay.

M. Welter, J. P., anciennement professeur à l'athénée de Mons, en disponibilité pour motif de santé, rentre en activité comme professeur d'allemand à l'athénée de Charleroi en remplacement de M. Juncker, décédé.

M. Wittmann, V. A., professeur de 3^e latine à l'athénée de Mons, est nommé à la chaire de 5^e latine à l'athénée d'Ixelles en remplacement de M. Gilles, décédé.

M. Deltombe, E., candidat en philosophie et lettres, passe de la chaire de 4^e latine à l'athénée d'Ath à celle de 3^e latine à l'athénée de Mons.

M. Kayser, S., professeur au collège communal de Nivelles, est nommé professeur de 4^e latine à l'athénée d'Ath.

NÉCROLOGIE

Ch. Piot, qui a suivi de bien près dans la tombe son contemporain Alph. Wauters, a comme lui passé dans les archives sa longue et laborieuse existence. On lui doit, entre autres publications de textes, les cartulaires d'Eename et de St-Trond, les t. III et IV des *Voyages des Souverains des Pays-Bas*, la *Chronique de Renon de France*, et les derniers volumes de la *Correspondance de Granvelle*. Parmi ses autres travaux, nous citerons comme le plus connu et le plus digne de l'être son étude sur les anciens *pagi* de la Belgique, qui, bien que vieillie, est encore indispensable aux recherches sur la géographie ancienne de notre pays.

Comme les autres historiens belges de sa génération, Piot était autodidacte. Il avait plus d'érudition que de critique, plus d'ardeur au travail que de méthode. Mais cette vie consacrée tout entière à la science inspire le respect. Piot était né à Louvain en 1812. Il avait succédé à Gachard comme archiviste général du royaume.

CORRESPONDANCE

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Un de vos collaborateurs a cru faire preuve de sa compétence et aussi, sans doute, de sa bienveillance pour un jeune débutant, en se livrant dans votre dernier numéro à un éreintement en règle de mon travail sur le *Livre des Islandais* d'Ari le Savant.

Je n'ai ni le temps ni l'envie de discuter avec un contradicteur qui me reproche tout jusqu'au choix de mon sujet et jusqu'au défaut d'outillage de mon imprimeur qui n'a pas certains caractères spéciaux.

Aussi bien, entre un critique investi de toute l'autorité que lui donnent apparemment de nombreux et importants travaux, et le modeste et sincère travailleur qui signe la présente, vos lecteurs n'auraient pas de peine à se prononcer, s'il ne s'agissait d'une étude aussi peu répandue que l'est celle de l'ancien islandais. En l'espèce, ils ne peuvent que s'en rapporter à l'opinion de tiers impartiaux et compétents.

Si donc je prends la plume pour vous envoyer un mot de réponse, c'est uniquement pour signaler à vos lecteurs un détail que votre collaborateur a oublié de leur faire connaître. Mon travail manuscrit a été examiné et unanimement jugé digne d'impression par une commission de trois professeurs de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, commission dont faisait partie entre autres l'illustre historien qui, depuis vingt ans, enseigne à la Faculté de Liège l'histoire des littératures modernes.

Vos lecteurs mettront en regard les autorités et ils jugeront.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

FÉLIX WAGNER,

Professeur au Collège communal de Bouillon.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

J'estime que la lettre de M. W. est de celles auxquelles on ne saurait répondre assez brièvement. A des critiques très nombreuses et très précises de mon compte-rendu, il réplique par des généralités, des personna-

lités et des considérations qu'il m'est interdit de discuter. Il n'essaie, en tout, que d'en réfuter une seule, et la façon dont il le fait est bien caractéristique. Il dit : " Je n'ai ni le temps ni l'envie de discuter avec un contradicteur qui me reproche.... jusqu'au défaut d'outillage de mon imprimeur, qui n'a pas certains caractères spéciaux. „ Pour faire croire à un parti pris de dénigrement de ma part, il insinue qu'il ne lui a pas été possible de figurer exactement la quantité des voyelles islandaises à cause des signes typographiques dont il a été obligé de se servir. Or, M. W. sait pertinemment que ceux-ci ne constituent à cet égard nullement un obstacle, que pour les voyelles, ils sont les mêmes en français qu'en islandais, sauf certaines restrictions, notamment celle qu'ici on fait servir l'accent aigu pour marquer la longueur; c'est ainsi qu'il l'a employé lui-même, mais en se trompant si souvent que "peut-être pas une seule de ses citations, quelque courte qu'elle soit, n'est sans fautes „ (page 124). La façon dont M. W. essaie de réfuter la seule critique à laquelle il s'attaque directement suffit amplement pour édifier le lecteur.

A. BLEY.

PÉRIODIQUES

Byzantinische Zeitschrift, t. VIII (1899), 2^e et 3^e livr. — Die Streitschrift des Prokopios von Gaza gegen den neuplatoniker Proklos (Stiglmayr). — Wer war Pseudo-Dionysios (G. Krüger)? — Zu dem Typikon des hl. Sabbas (Fischer). — Ueber monophysitische Spuren in Malalaswerke (Gleze). — Die vulgärgriechischen Chroniken und die rumänische Trojasage (Praechter). — Bericht über Carl Hopfs litterarischen Nachlass und darin vorhandene fränkisch-griechische Regestensammlung (Gerland). — Deux évêchés de Palestine (Vailhé). — *Πατριαρχικοί κατάλογοι* (1453-1736) (Paradopoulos-Kerameus). — *Ἡ ἐν Θεσσαλονίκῃ μονὴ τῶν Βλαταίων καὶ τὰ μετόχια αὐτῆς* (Parageorgios). — Rufinians (Pargoire). — Les traités de musique Byzantine (Thibaut). — *Νίκος-νικᾷ τὸν ὀνηλάτην* (Crusius). — Inschriften aus Konstantinopel (Preger). — Der Parallelismus in der Entwicklung der *toga* und des *pallium* (Wilpert).

Eranos. Acta philologica Suecana. III, fasc. 2 et 3. — Danielsson, Zu griechischen Inschriften, III, IV. — E. Staaff, Symbolae Statianae. — Kjellberg. Ueber die Heimat des Asklepioskultes. — Appendix critica.

Neue Jahrbücher für das klassische Alterthum, Geschichte und deutsche Litteratur und für Pädagogik. 1899, 4^{te} Heft. — I. O. Seeck, Die Bildung der griechischen Religion. — W. Schmidt, Heron von Alexandria. — Geffcken, Das Regenwunder im Quadelande. — Treuber, Eine neue Philosophie der Geschichte. — Anzeigen und Mittheilungen. — II. Nestle, Die Entwicklung der griechischen Aufklärung bis auf Sokrates. — Bömer, Lernen und Leben auf den Humanistenschulen. — Haynel, Gellerts pädagogische Wirksamkeit. — Anzeigen und Mittheilungen.

Revue des études anciennes, t. I, n^o 2. — L. Rouch, Une demeure royale à l'époque homérique : le palais d'Ulysse à Ithaque. — Ch. Lécrivain, Note sur l'historien latin Acholius, une des sources de " l'Histoire Auguste. ", — C. Jullian, Notes gallo-romaines. II, Remarques sur un essai d'inventaire des *Figlinae*. — Bulletin Hispanique : P. Paris, Ornement de bronze trouvé à Marchena (Andalousie); G. Cirot, Un nouveau roi Visigoth; A. Engel, Nouvelles archéologiques; G. Radet, Le Viaje à Grecia, de José Ramon Mélida. Chronique : C. Jullian, L'histoire ancienne au diplôme d'études historiques.

Revue des Lettres françaises et étrangères, t. I, n^o 2 (avril-juin 1899). — E. Bourciez, Jasmin, poète de la terre natale. — A. Vulliod, Le pessi-

misme de Nicolas Lenau. — L. Bordes, Armando Palacio Valdés. — Bulletin hispanique : E. Mérimée, *Le Bulletin hispanique*. — Variétés : C. Jullian, Un libraire de Montesquieu. — Chronique : G. Radet, Une décision du Conseil de l'Université de Toulouse. — Bibliographie.

Revue des Humanités en Belgique, n° 4 (avril 1899). — E. Verhelst, Les mathématiques et les professions. — J. Melon, La méthode des langues vivantes parlées. — O. Botteldooren, Une académie littéraire dans un collège. — L. Tilmant, L'explication littéraire des auteurs anciens en troisième. — F. Magnette, L'enseignement de l'histoire dans les classes supérieures des athénées. — G. Meyer, Questions d'enseignement et d'éducation.

Revue de l'Université de Bruxelles, 4^e année, n° 7. — Jean Massart, Au Sahara, II (cf. n° 6).

N° 8. — Léon Leclère, La théorie historique de M. Karl Lamprecht. — Jean Massart, Au Sahara, III et IV.

Rivista di filologia e d'istruzione classica, XXVII, 2. — Al. Tartara, De servorum personis in Aulularia plautina. — L. Valmaggi, La critica del Dialogo degli oratori nell'ultimo decennio. — P. Rasi, Di un caso di syllaba anceps in Tibullo (I, 3, 18). — A. Cima, Sul preteso cinismo di Orazio. — P. Cesareo, De Eumenidum specie ab Aeschilo adumbrata (Eum. vv. 322-399). — V. Ussani, L'epigramma di Porcio Licino. — D. Bassi, Un altro manoscritto inesplorato dei caratteri di Teofrasto. — E. Cocchia, Il concetto storico della democrazia romana secondo un libro recente di sociologia (Schvarcz, *Massenherrschaft*).

Zeitschrift für das Gymnasialwesen, 1899, April. — Spielmann, M. J. M. Stritter, Rector zu Idstein, und sein Reformplan. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philolog. Vereins (Cornelius Nepos).

Mai. — Funck, Bemerkungen zum französischen Unterricht in der Gymnasialprima. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philolog. Vereins (Homer).

COMPTES RENDUS.

ÆLI ARISTIDIS *quae supersunt omnia*, ed. BRUNO KEIL. II. Berlin, Weidmann. « Édition définitive d'un des auteurs les plus curieux de l'époque romaine. », Zuretti, Riv. di filologia, 1899.

H. VON ARNIM. *Leben und Werke des Dio von Prusa*. Berlin, Weidmann, 1898, 15 mk. « Aucun philologue classique ne peut se dispenser de lire cette étude si complète et si intéressante non seulement pour l'histoire littéraire, mais pour celle de la civilisation gréco-romaine. » H. von Herwerden, Museum, VII, n° 3.

W. G. ASTON. *A history of Japanese Literature*. Londres, Heinemann, 1899. xi-408 pp. in-8°. « Par sa clarté, sa concision et son exactitude, ce livre est d'une inappréciable utilité. Il permet aux profanes d'acquérir en quelques heures des idées justes sur la littérature japonaise. » Ed. Chavannes, Rev. crit., 1899, n° 19.

S. AURELII AUGUSTINI *Confessionum libri XIII*, ed. P. KNÖLL. Leipzig, Teubner, 1898. (*Bibl. Teubn.*) 2 mk. 70. « Édition commode et qui, en certains points, l'emporte sur la grande édition du *Corpus script. eccles. lat.* » C. Wilde, Museum, VII, n° 4. — « Corrige des fautes de la grande édition. » Pfeilschifter, Wochenschr. f. klass. Philol., 1899, n° 15.

A. W. BENN. *The philosophy of Greece*. Londres, Grant Richards, 1898. x-308 pp. « Livre très original, très systématique et très attrayant. On voit les sites de la Grèce, avec la vie agitée de ses petites républiques et les multiples productions de son art, se refléter dans les conceptions harmonieuses de sa philosophie. C'est plus qu'une œuvre d'érudition, c'est presque une œuvre d'art. » J. Bidez, Rev. crit., 1899, n° 16.

Gedanken und Erinnerungen von OTTO VON BISMARCK. Stuttgart, Cotta, 1898. 2 vol. in-8°. « Quel que soit leur intérêt, il faut reconnaître que ces souvenirs ne sont classiques ni par la composition ni par le style. » L. Roustan, Rev. crit., 1899, n° 15.

P. BOYÉ. *Stanislas Leszcynski et le troisième traité de Vienne*. Nancy, Berger-Levrault, 1898. xx-588 pp. in-8°. « Cherche à démontrer que S. fut un prince médiocre et versatile. » G. Jardin, Rev. crit., n° 15.

A. BRETTE et E. CHAMPION. *La France au milieu du XVIII^e siècle*, d'après le journal du marquis d'Argenson. « Les éditeurs semblent avoir supposé que le public auquel ils destinent leurs extraits a déjà une culture historique suffisante pour se passer de ces extraits. » G. Pariset, Rev. crit., 1898, n° 18.

K. BÜCHER. *Die Entstehung der Volkswirtschaft*. 2^e édit. Tübingen, in-8°. « Rien ne vaut la lecture de ce livre pour apprendre à penser en économiste. » H. Pirenne, Rev. crit., 1899, n° 16.

BUSSEMAKER. *De afscheiding der Waalsche gewesten van de generale Unie*. Haarlem, 1895-96, in-8°. « Un peu gris et terne par l'exposition, mais d'une grande valeur documentaire. » P. Frédéricq, Museum, 1899, n° 4.

CASSII DIONIS COCCIANI *Historiarum quæ supersunt*, ed. U. PH. BOISSEVAIN. Vol. II. Berlin, Weidmann, 1898. XXXI-690 pp. « L'achèvement de cette belle publication fait le plus grand honneur à M. B. » My, Rev. crit., 1899, n° 18.

JULES COMBARIEU. *Fragments de l'Énéide en musique*. Paris, Picard, 1898. 88 pp. et 8 pll. in-8°. Observations d'ordre philologique par Paul Lejay, Rev. crit., n° 22.

GASTON DESCHAMPS. *Marivaux. (Les grands écrivains Français.)* Paris, Hachette, 1897. 2 fr. « Très complet sous une forme piquante et agréable. » Pierre Robert, Rev. crit., 1899, n° 14.

K. DIETRICH *Untersuchungen zur Geschichte der Griechischen Sprache*. Teubner, 1898. « Indispensable. » Schmid, Wochenschrift für klass. Philol., 1899, n° 19 et 20.

DIONIS PRUSAENSIS *quæ exstant omnia*, ed. H. DE ARNIM. Vol. II. Berlin, Weidmann, 1896. 14 mk. « Le second volume est digne du premier. » H. van Herwerden, Museum, VII, n° 3.

W. DITTENBERGER. *Sylloge inscriptionum graecarum*. 2^e éd. Vol. I. Leipzig, Hirzel, 1898. 644 pp. in-8°. « Cette seconde édition, comme la première,

rendra de très grands services ; mais elle a été faite avec trop de hâte. » B. Haussoullier, *Rev. crit.*, 1899, n° 21.

ERASMI *Stultitiae laus*, ed. J. B. KAN. La Haye, Nijhoff, 1898. 3 fl. 25 (rel. 6 fl.). « Commentaire instructif et plein de goût. » N. J. Singels, *Museum*, VII, n° 3.

C. FERRINI. *Diritto penale Romano*. (Collection des *Manuels Hoepli*.) Milan, Hoepli, 1899. « Se recommande par la netteté du plan, la rigueur de la méthode, le caractère toujours scientifique de la discussion, l'aisance et la clarté du style. » J. Toutain, *Rev. crit.*, 1899, n° 18.

AUGUSTIN FILON. *De Dumas à Rostand*. Paris, Colin, 1898. 300 pp. in-8°. « Remarques justes et originales, mais les faits analysés sont trop près de nous pour qu'on puisse se former une opinion définitive. » Raoul Rosières, *Rev. crit.*, 1899, n° 14.

F. F. FISCHER. *Vocabularium op Xenophons Anabasis*. Groningue, Wolters, 1899. 1 fl. 40. « Préférable aux lexiques antérieurs. » J. H. Moll, *Museum*, VII, n° 4.

KUNO FRANCKE. *Glimpses of modern german culture*. New-York, Dodd, Mead et C^{ie}, 1898. 233 pp. in-12. « Séduisant, brillant, éloquent, mais trop de généralisations téméraires dans l'étude des questions politiques et sociales. » E. Henri Bloch, *Rev. crit.*, 1899, n° 21.

J. FREUDENTHAL. *Die Lebensgeschichte Spinoza's*. Leipzig, Veit, 1899, 10 mk. « Ouvrage mûri, qui donne pour la première fois les éléments d'une biographie scientifique de Spinoza. » W. Meijer, *Museum*, VII, n° 4.

FABII PLACIDIUS FULGENTII *opera, etc.*, rec. RUD. HELM. Leipzig, Teubner, 1898. xvi-215 pp. 4 mk. « Présente un fondement solide aux recherches ultérieures. » P. Lejay, *Rev. crit.*, 1899, n° 15.

PAUL HERMANN. *Deutsche Mythologie*. Leipzig, 1898. viii-545 pp. in-8°. « Ce livre, qui s'adresse au grand public, est d'une lecture attachante et possède une réelle originalité. » Léon Pineau, *Rev. crit.*, 1899, n° 21.

MAX HERMANN. *Die Reception des Humanismus in Nürnberg*. Berlin, Weidmann, 1898. iv-119 pp. « Prouve que l'humanisme ne s'implanta à Nuremberg qu'au prix de mille difficultés. » J., *Rev. crit.*, 1899.

AD. HOLM. *Geschichte Siciliens im Altertum*. III^e vol. Leipzig, Engelmann, 1898. 18 mk. « Trésor d'érudition, mais l'écrivain n'est pas à la hauteur du savant. » U. Ph. Boissevain, *Museum*, VII, n° 4.

H. HOUSSAYE. *1815, Waterloo*. Paris, Perrin, 1899. 512 pp. in-8°. « Bien écrit, bien composé, parfaitement informé. Le rp. discute longuement certains détails. » S. Reinach, *Rev. crit.*, 1899, n° 23.

LUDWIG JEEP. *Zur Ueberlieferung des Philostorgios*. Leipzig, Hinrichs, 1899. « Bon travail, mais l'auteur n'a pas connu beaucoup de travaux antérieurs, entre autres l'étude de Bidez et Parmentier (*Rev. de l'Inst. publ. en Belg.*, XL, 161 ss.) qui a renversé les idées courantes sur l'œuvre de Nicéphore Kallistos. » Krumbacher, *Byzant. Zeitschr.*, VIII, 548.

N. JORGA. *Philippe de Mézières (1327-1405) et la croisade au XIV^e siècle*. Paris, Bouillon. 555 p. « L'auteur s'est attaché avec succès à faire connaître un domaine à peu près inexploré. » Hirsch-Gerenth, *Byzant. Ztschr.*, VIII, 532.

D. JUNII JUVENALIS *saturae XIV*, with introduction, notes and index by J. D. DUFF. Cambridge, Univ. Press, 1898. 471 pp. in-8°. "Livre très soigné et d'une érudition de bon aloi; notes sobres et nettes." Émile Thomas, *Rev. crit.*, 1899, n° 15.

ANDRÉ LE BRETON. *Le roman au XVIII^e siècle*. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1898. 396 pp. in-12. "Suite d'études fort bien faites; mais on regrette que l'auteur ait envisagé les différents romans dont il s'occupe comme des faits fortuits et indépendants, au lieu de les rattacher au mouvement intellectuel dont ils sont les manifestations consécutives." Raoul Rosières, *Rev. crit.*, 1899, n° 14.

PH. E. LEGRAND. *Étude sur Théocrite*. Paris, Fontemoing, 1898. III-442 pp. in-8°. "Livre bien conçu et bien fait. Le chapitre III (*l'invention des motifs*) est le mieux réussi: c'est là de bonne littérature et bien française." My, *Rev. crit.*, 1899, n° 16.

A. R. LEVI. *Storia della letteratura Inglese*. Vol. I. Palerme, Reber, 1898. xv-583 pp. "Livre consciencieux et, somme toute, assez complet. Style brillant et visant à l'effet; ce qui fait surtout défaut, ce sont les vues d'ensemble et la coordination des faits." J. Lecoq, *Rev. crit.*, 1899, n° 20.

HENRI LICHTENBERGER. *Richard Wagner poète et penseur*. Paris, Alcan. 506 pp. in-8°. "Œuvre impartiale, sage, toujours très claire, mais qui offre de grandes lacunes et où l'auteur s'efface trop. On pourrait l'intituler: *Vie et ouvrages de Richard Wagner, abstraction faite de la musique*." Jules Combarieu, *Rev. crit.*, 1899, n° 19.

CONSTANTIN LITZICA, *Das Meyersche Satzschlussgesetz in der byzantinischen Prosa*. Munich, 1898. 52 pp. "Livre de statistique: l'art de faire parler les chiffres est trop peu cultivé, et l'auteur est tombé dans des erreurs de méthode." L. Havet, *Byz. Zeitschr.*, VIII, 535.

R. LOEWE. *Die ethnische und sprachliche Gliederung der Germanen*. Halle a. S., Niemeyer, 1899. 1 mk. 60. "Critique sagace et prudente." C. C. Uhlenbeek, *Museum*, VII, n° 4.

W. LÜBCKE. *Die Kunst des Alterthums, neu gearbeitet von M. SEMBAU*. Stuttgart, Neff, 1899. 6 mk. "Guide suffisamment renseigné, mais moins capable que d'autres de faire apprécier toutes les qualités des œuvres d'art." *Wochenschrift für klass. Philol.*, 1899, n° 18.

JOH. LAURENTII LYDI *liber de ostentis*, ed. WACHSMUTH. Leipzig, Teubner, 1897. "Édition de tous points excellente." F. Cumont, *Byzant. Zeitschr.*, VIII, 493.

LYSIAE *Orationes* ed. HENR. VAN HERWERDEN. Groningue, Wolters, 1899. 1 fl. 50. "Nombreuses corrections au texte et remarques intéressantes." A. H. Garrer, *Museum*, VII, n° 4.

Mélanges Henri Weil. Paris, Fontemoing, 1898. 465 pp. in-8°. Courte analyse des différents articles par My, *Rev. crit.*, 1899, n° 22.

E. MEYER. *Charles II, roi de Navarre, comte d'Évreux, et la Normandie au XIV^e siècle*. Paris, Dumont. VIII-305 pp. in-8°. "L'auteur, dont la partialité est évidente, ne parvient pas à réhabiliter Charles le Mauvais." L. H. Labande, *Rev. crit.*, 1899, n° 17.

H. MORF. *Geschichte der neuern französischen Litteratur (XVI-XIX*

Jahrh.) I. Strasbourg, Trübner, 1898. 2 mk. 50. " Œuvre éminente d'un savant, d'un penseur et d'un artiste. ", A. G. van Hamel, Museum, VII, n° 4.

K. MÜLLENHOFF, *Deutsche Altertumskunde*, 4^{er} Bd., 1^{re} Hälfte. Berlin, Weidmann, 1898. 10 mk. — Zernial fait un résumé de ce livre postume que devront lire tous ceux qui s'occupent de la *Germania* de Tacite. *Wochenschrift für Klass. Philol.*, 1899, n° 13.

FR. MÜLLER. *Zu Thukydides, etc.* II. Theil. Leipzig, Teubner, 1899. 32 pp. in-8°. (Progr.). Annoncé par Am. Hauvette, *Rev. crit.*, 1899, n° 15. — Cf. *Rev. crit.*, 1898, n° 32-33.

ODIVUS NASO. *Die Metamorphosen*, II, Buch 8-15, erklärt von KORN. 3^e Aufl. von EHWALD. Berlin, Weidmann, 1898, 429 pp. " Remaniement qui tient compte de tous les progrès de l'exégèse. ", Ussani, *Riv. di filolog.*, 1899.

M. PAULCKE. *De Tabula Iliaca Quaestiones Stesichoreae*. Königsberg, Leupold, 1897. 109 pp. " Quelque avis qu'on puisse avoir sur les identifications de l'auteur, cette dissertation est un excellent travail. ", My, *Rev. crit.*, 1899, n° 20.

R. PETSCH. *Neue Beiträge zur Kenntniss des Volkrätsels*. Berlin, Mayer et Müller, 1899. VIII-152 pp. in-8°. 3 mk. 60. " On saura gré à l'auteur d'avoir approfondi les caractères spécifiques de la devinette et d'en avoir disséqué les éléments avec une patiente sagacité. ", V. Henry, *Rev. crit.*, 1899, n° 17.

Publications de la maison Édouard Privat, de Toulouse, pour l'enseignement de l'espagnol (Collection de classiques espagnols avec notes, etc.; dictionnaire de Darbas et Igon), vivement recommandées par Henri de Curzon, *Rev. crit.*, 1899, n° 22.

ROBINET, ROBERT, LE CHAPLAIN. *Dictionnaire historique et biographique de la Révolution et de l'Empire*. Paris, 2 vol. in-8°. " Incomplet et fort inexact. ", A. Chuquet, *Rev. crit.*, 1899, n° 22.

ÉD. ROD. *Morceaux choisis des littératures étrangères*. Paris, Hachette. XLVIII-882 pp. in-12. 6 fr. " L'entreprise de donner en un seul volume plusieurs centaines de morceaux, plus ou moins courts, des principaux auteurs des sept ou huit langues littéraires modernes, traduits en français, ne répond pas au programme, d'ailleurs très séduisant, qu'a exposé M. R. Omissions choquantes. L'introduction et les notices méritent des éloges. ", Henri de Curzon, *Rev. crit.*, 1899, n° 18.

G. SCHLUMBERGER, *L'épopée byzantine à la fin du dixième siècle*. Paris, Hachette. 800 pp. 30 fr. " Ouvrage capital qui continue dignement le livre du même auteur sur Nicéphore Phokas. ", Neumann, *Byz. Zeitschr.*, VIII, 528.

J. SCHVARCZ, *Die Demokratie*. B^d II, 2^e Abt.: *Die Römische Massenherrschaft*. Leipzig, Friedrich, 1899. 13 mk. " Réflexions originales et extrêmement intéressantes sur l'histoire politique de Rome. ", Schneider, *Wochenschrift für Klass. Philol.*, 1899, n° 15.

E. SCHWEIZER. *Grammatik der Pergamenischen Inschriften*. Berlin, Weidmann, 1898. VII-212 pp. " Travail intéressant pour l'histoire de la langue grecque et fait avec beaucoup d'intelligence et de méthode. ", My, *Rev. crit.*, 1899, n° 15.

HELEN M. SEARLES. *A lexicographical study of the Greek inscriptions*. Chicago, University Press; Londres, Arnold; Leipzig, Harrassowitz, 1898. 114 pp. " Il est à désirer que le dictionnaire annoncé par l'auteur ne reste pas à l'état de promesse. ", My, Rev. crit., 1899, n° 20.

ROSCOE ADDISON SMALL. *The Stage-Quarrel between Ben Jonson and the so-called Poetasters*. Breslau, Marcus, 1899. 6 mk. " Tout à fait remarquable. ", Logeman, Museum, VII, n° 4.

ALBERT SMYTH. *Shakespeare's Pericles and Apollonius of Tyre*. Philadelphie, Maccalla, 1898. 112 pp. in-8°. " Compilation abrégée, faite non sans intelligence, mais à la hâte et en désordre, de tout ce qui a été écrit sur l'*Apollonius de Tyr.* ", Ψ , Rev. crit., 1899, n° 23.

PAPINII STATII *Silvarum libri*, herausg. von FR. VOLLMER, Leipzig, Teubner, 1898. 598 pp. " Commentaire précieux qui fait enfin comprendre une œuvre obscure autant qu'intéressante. ", Curcio, Riv. di filol., 1899.

R. STERNFELD. *Ludwig des Heiligen Kreuzzug nach Tunis und die Politik Karls I von Sizilien*. Berlin, Ebering, xxxii-394 pp. in-8°. " S'occupe surtout de Charles. Montre qu'il n'a pas provoqué la croisade de St-Louis et qu'il la vit avec déplaisir. ", N. Jorga, Rev. crit., 1899, n° 15.

V. TERRET. *Homère*. Paris, Fontemoing, 1899. xi-640 pp. " Une entreprise comme celle-ci, ayant pour but de démontrer l'unité absolue des poèmes homériques traditionnels, est destinée à échouer devant les progrès des études linguistiques et archéologiques. ", My, Rev. crit., 1899, n° 19.

C. P. TIELE. *Inleiding tot de godsdienstwetenschap*. II^{de} reeks. Amsterdam, van Kampen, 1898. 2 fl. 75. " Exposé savant et clair, mais qui laisse place à plus d'un doute. ", P. D. Chantepie de la Saussaye, Museum, VII, n° 3.

VELLEIUS PATERCULUS, ed. R. ELLIS. Oxford, Imp. de Clarendon, 1898. xxiii-194 pp. in-8°. " Excellent. ", Émile Thomas, Rev. crit., 1899, n° 15.

G. VITELLI ET G. MANZONI, *Manuale della letteratura latina*. Florence, Barbera, 1898. 663 pp. « Rendra de grands services à l'enseignement classique. », G. Curcio, Rivista di filologia, 1899.

HERM. WAGNER. *Lehrbuch der Geographie*. Livr. I-III. Hanovre et Leipzig. Hahn. 1894-1897. (Prix de l'ouvrage complet : 8 mk.). " Très important. ", H. Blink, Museum, VII, n° 3,

W. G. VAN DER WEERD. *Uitvoerig synchronistisch overzicht der Grieksche en Romeinsche geschiedenis*. Sneek, van Druten, 1899. 2 fl. 25. " Donne à la fois trop et trop peu. ", H. F. Th. Ringnalda, Museum, VII, n° 4,

K. WELZHOFFER. *Die Ars poetica des Horaz*. Attenkof, 1898. 64 pp. in-8°. " Sous prétexte d'éclaircir, bien souvent l'auteur complique et embrouille les choses. Qui dira pourquoi Horace est la victime privilégiée des philologues fantaisistes? ", Émile Thomas, Rev. crit., 1899, n° 19.

C. WESSELY. *Schrifttafeln zur älteren lateinischen Palaeographie*. Leipzig, Avenarius, 1898. 12 pp., 20 pl. gr. in-4°. 8 mk. " Les documents offrent cet intérêt qu'ils sont presque tous de découverte récente. Le procédé de reproduction est imparfait. Le choix des textes est généralement heureux. En somme, recueil utile. ", P. L(ejay), Rev. crit., 1899, n° 19.

P. ALTENHOVEN. *Thèmes de reproduction sur Cicéron, première catilinaire, et sur Salluste, conjuration de Catilina*, par ZIMMERMANN, traduits et annotés. Namur, Wesmael-Charlier, 1898. "Recommandable.", Ch. Caeymaex, Bull. bibl. de la Revue des humanités en Belgique, 1899, p. 110.

J. BIDEZ ET F. CUMONT, *Recherches sur la tradition manuscrite des lettres de l'empereur Julien*. Bruxelles, Hayez, 1898. 156 pp. in-8°. "Exposé très clair de la tradition extrêmement compliquée des lettres de Julien; il est fondé sur l'étude de plus de quarante manuscrits, dont plusieurs, très importants, étaient encore ignorés.", Krumbacher, Byzant. Zeitschr., VIII, 547. — "Résultats importants. Ce travail consciencieux nous promet une bonne édition critique des lettres de Julien.", C. O. Z[uretti], La Cultura, 1899, n° 12.

J. BIDEZ ET PARMENTIER, *The ecclesiastical history of Evagrius with the Scholia*, edited with introduction, critical notes and indices. Londres, Methuen, 1898. xiv-286 pp. in-8°. "La série des textes byzantins de Methuen ne pouvait pas s'ouvrir par un travail plus utile. L'introduction est un modèle de clarté et de concision. Précieuses indications des sources et des passages parallèles, et riche *index graecitatis*.", K. Krumbacher, Byzant. Zeitschr., VIII, 552. — "Édition extrêmement utile et faite avec grand soin.", Athenæum, 17 juin 1899.

J. BIDEZ ET L. PARMENTIER. *Un séjour à Patmos*. Gand, Engelcke, 50 pp. in-12. "Jolie esquisse.", Krumbacher, Byzant. Zeitschr., VIII, 582. — "Petit livre très vivant et très exact.", L. Büchner, Deutsche Literaturzeitung, 1899, n° 24.

F. CUMONT, *Catalogus codicum astrologorum graecorum. Codices Florentinos descripsit A. OLIVIERI*. Bruxelles, Lamertin, 1898. "L'entreprise de Cumont est de la plus haute importance pour la connaissance de la vie et de la pensée antiques, et elle mérite la reconnaissance de tous les érudits.", F. Boll, Byzant. Zeitschr. VIII., 522-528.

H. DELEHAYE. *Note sur la légende de la lettre du Christ tombée du ciel*. Bruxelles, Hayez, 1899. (Extrait du Bulletin de l'Académie.) "Étude aussi richement documentée qu'ingénieuse sur cette intéressante légende dont on ne soupçonnait pas la diffusion extraordinaire dans le monde chrétien.", Literarisches Centralblatt, 1899, N° 25.

HUBERT DEMOULIN. *Les Collegia juvenum dans l'Empire romain*. (Extrait du Musée belge, t. I). Louvain, Peeters, 1898. 44 pp. in-8°. "Étude exacte et sobre. La question du *flamen juventutis* et des *juvenes* en Gaule serait à revoir et à compléter.", Camille Jullian, Revue historique, t. 70, p. 133, mai-juin 1899.

G. DES MAREZ. *Étude sur la propriété foncière dans les villes du Moyen âge et spécialement en Flandre*. Gand, Engelcke, 1898. "Tout en reconnaissant la valeur de l'ouvrage, le rp. trouve que l'auteur a exagéré l'importance de l'élément marchand dans la formation des villes.", V[on] B[elow], Literarisches Centralblatt, 6 mai 1899.

ÉMILE FAIRON. *La Ratio castrensis*. Louvain, Peeters, 1898. (Extrait du Musée belge.) « Contribution intéressante à l'histoire de l'administration impériale. Les textes sont étudiés avec soin et les conclusions sont des plus

sages. Mais pourquoi reprendre l'examen d'un problème que l'auteur lui-même considère comme définitivement résolu par Hirschfeld ? , J. Toutain, *Rev. crit.*, 1899, n° 19.

A. FAMENNE. *Cours de grammaire française*. Bruxelles, Manceaux, 428 pp. in-16. 3 fr. 50. « Méthode rationnelle et exemples bien choisis. » Ch. Bihot, *Bull. bibliogr. du Musée Belge*, 1899, n° 5.

P. FREDERICQ. *La question des indulgences dans les Pays-Bas au commencement du XVI^e siècle*. (Bulet. de l'Acad. de Belgique, 1899.) « D'une lecture aussi agréable qu'instructive. » Le rp. signale deux bulles inutilisées de Léon X et montre leur intérêt pour la question traitée. Ch. M[œller], *Rev. bibliogr. belge*, 1899, n° 5.

CH. GILLÈS DE PÉLICHY. *L'organisation du travail dans les ports flamands sous l'ancien régime et à l'époque moderne*. Louvain, Polleunis et Ceuterick, 1899. iv-320 pp. in-8°. « Trop de redites, mais précieux pour l'histoire de nos anciennes corporations d'artisans et de ce qui s'en est conservé à l'époque contemporaine. » G. Kurth, *Archives belge*, n° 5.

LÉON HALKIN. *Les Esclaves publics chez les Romains*. (Bibl. de la Fac. de philosophie et lettres de l'Université de Liège, fasc. 1.) Bruxelles, Schepens, 1897. 250 pp. in-8°. 5 fr. « Ce travail se distingue par une critique très sûre et très sage, et abonde en faits nouveaux et en conclusions utiles. Il fait honneur à M. Waltzing, qui l'a inspiré. » Camille Jullian, *Revue historique*, t. 70, p. 133, mai-juin 1899.

LÉON HALKIN. *Correspondance de Dom Edmond Martène avec le baron G. de Crassier*. Bruxelles, Société belge de librairie, 1898. 294 pp. in-8°. 4 fr. « Publication soignée et intéressante. » A. Roersch, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1898, n° 5.

P. HAMELIUS. *Die Kritik in der Englischen Litteratur des 17. und 18. Jahrhunderts*. Leipzig, Grieben, 1897. 3 mrk. « Étude savante, contribution importante à l'histoire de la littérature anglaise. Quelques appréciations sont contestables. » Aronstein, *Euphorien*, VI, 1.

A. HANSAY. *Étude sur la formation et l'organisation économique du domaine de l'abbaye de Saint-Trond depuis les origines jusqu'à la fin du XIII^e siècle*. Gand, Engelcke, 1899. xvi-136 pp. in-8°. 4 fr. « L'auteur a recueilli, interprété et codifié avec beaucoup de méthode, une remarquable précision, et à un point de vue très neuf, les multiples renseignements que lui offraient les sources de l'abbaye de Saint-Trond. Quelques lacunes. » A. Cauchie, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1899, n° 4.

D. KEIFFER. *Dictionnaire de style français-latin*. Namur, Wesmael-Charlier, 1898. 260 pp. in-8°. « Rendra de précieux services à l'enseignement. L'auteur a sagement tiré parti des résultats de l'érudition allemande en y joignant le fruit de ses recherches et de ses observations personnelles. » Léon Halkin, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1899, n° 4.

J. MELON. *Étude comparée des langues vivantes d'origine germanique*. « Travail sérieux, consciencieux, et d'une grande utilité. » Du Soleil, *Bull. bibliogr. de la Revue des hum. en Belgique*, 1899, p. 124.

CHARLES MOELLER. *Histoire du moyen âge depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à la fin de l'époque franque*, 1^{re} partie. Paris, Fontemoing, et

Louvain, Peeters, 1898. xvi-264 pp. in-8°. Prix de l'ouvrage complet : 10 fr. « En reprenant l'œuvre de son père, M. Ch. Moeller a rendu un grand service à l'enseignement historique. Il faut louer la puissance de la synthèse, la netteté et la justesse de la conception, l'ordre dans la disposition, la sobriété et la précision dans l'exposition. On ne peut faire un grief sérieux à l'auteur de quelques inégalités et de quelques inexactitudes. », A. Cauchie, Bull. bibliogr. du Musée belge 1899, n° 5.

J. J. MULDER. *De uitvoering der geloofsplakkaten en het stedelijk verzet tegen de inquisitie te Antwerpen (1550-1566)*. — J. FREDERICHX. *De inquisitie in het hertogdom Luxemburg voor en tijdens de XVI^e eeuw*. (Werken van den praktischen leergang van Dr P. Fredericq). Gent, 1897, 127 pp. in-8°. « Excellents travaux témoignant de la haute valeur de l'enseignement historique de M. P. Fredericq à l'Université de Gand. », Ch. Molinier. Revue Historique, Mai-Juin 1899.

S. OLSCHESKY. *La langue et la métrique d'Hérodas*. Leyde, J. Brill, 1897. 84 pp. in-8°. « Le style ne vaut pas mieux que la doctrine. Cet opuscule n'aurait rien perdu à rester manuscrit. » My, Rev. crit., 1899, n° 17.

H. PIRENNE. *La Hanse flamande de Londres*. Bruxelles, 1899. J. Frederichs, Bull. bibl. de la Revue des humanités en Belgique, 1899, p. 110, reproduit, en les approuvant, les conclusions de l'auteur.

H. PIRENNE. *Geschiede Belgiens*. I. Gotha, Perthes, 1899. xxiv-493 pp. in-8°. « Éclaire d'une vive lumière les causes essentielles qui détachèrent de la France et de l'Allemagne la Flandre et la Lotharingie, les amenèrent à se rapprocher peu à peu l'une de l'autre et les préparèrent de la sorte à s'unir sous les ducs de Bourgogne ». A. C[huquet], Rev. crit., 1899, n° 21. — « L'auteur s'attache, avec une grande érudition, à retracer l'évolution collective de la nation. » Ch. M[oe]ller, Rev. bibliogr. belge, 30 avril 1899. — « Œuvre solide, excellente et qui laisse bien loin derrière elle les travaux qui ont été consacrés jusqu'ici à l'ensemble de notre histoire nationale. » L. Vanderkindere, Rev. de l'Univ. de Bruxelles, avril 1899.

Les Romans du moyen âge : 1° ADENET LE ROI, *Berte aux grands pieds*, trad. de GAËTAN HECQ, 1897 ; 2° Aucassin et Nicolette ; ADAM DE LA HALLE, *Le jeu de Robin et de Marion*, trad. d'ARTHUR BOVY, 1898. 2 vol. in-18 de 166 pp. et 129 pp. 1 fr. 25 le vol. Bruxelles, Schepens. « La traduction du premier pourrait donner lieu à d'assez nombreuses observations. Le second a plus de sûreté et de science. » G. Doutrepont, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1899, n° 5. — A. Bovy, *Aucassin et Nicolette ; le jeu de Robin et de Marion*, Bruxelles, Soc. belge de libr. « Travail digne d'encouragement. » J. Fleuriiaux, Bull. bibl. de la Rev. des Hum. en Belgique, 1899, p. 109.

H. SCHUERMANS. *Découvertes d'antiquités en Belgique* (Westd. Zeitschr., XVII, 4, 1898). Le rp. J. P. Waltzing défend la lecture En[t]arabo dans l'inscription de Foy (Bastogne), Bull. bibliogr. du Musée belge, 1899, n° 15.

VERCOULIE. *Beknopt etymologisch Woordenboek der nederlandsche taal*. « Cette seconde édition marque un grand progrès, et est un véritable événement dans les lettres néerlandaises en Belgique. », V., Bull. bibl. de la Revue des hum. en Belgique, 1899, p. 126.

CH. VOS. *Les dignités et les fonctions de l'ancien chapitre de Notre-Dame*

de Tournai. Bruges, Desclée, 1899. 2 vol. in-8°. « Incomplet, trop sommaire et mal exécuté. » A. Samber, *Archives belges*, n° 5.

J. P. WALTZING. *Étude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains*. T. III. Louvain, Peeters, 1898. « Ce livre restera longtemps classique. » R. C., *Rev. crit.*, 1899, n° 18.

M. WILMOTTE. *Les passions allemandes du Rhin dans leur rapport avec l'ancien théâtre français*. Paris, Bouillon, 1898. 114 pp. in-8°. 3 fr. « L'influence française sur les "passions" allemandes est établie d'une façon décisive; mais l'auteur exagère la portée de sa thèse. » F. Piquet, *Rev. crit.*, 1899, n° 16.

LUDWIG TIECK COMME CRITIQUE DRAMATIQUE

D'APRÈS UN LIVRE RÉCENT ¹

Tieck occupe une place honorable dans l'histoire de la littérature allemande à deux titres différents : d'abord comme le poète le plus marquant de la première période de l'école romantique, ensuite comme auteur de romans et nouvelles, où l'élément réaliste prédomine. Ils ne résument cependant pas toute son activité littéraire; il a fait aussi de la critique, notamment de la critique dramatique, avec l'intention bien arrêtée de relever le théâtre de son temps qu'il regardait comme tombé bien bas. Cette partie de son œuvre est aujourd'hui fort peu connue, et encore moins appréciée; les historiens de la littérature qui en parlent, lui déniaient avec une rare unanimité toute valeur sérieuse et la rejettent avec dédain.

Un jeune savant belge, M. Bischoff, chargé de cours à l'université de Liège, a essayé, dans un écrit récent, de contester la légitimité de l'opinion généralement admise sur Tieck comme critique. Il a examiné à nouveau tous les documents qui nous renseignent à cet égard. Il n'a pas seulement utilisé les études critiques, contenues dans les quatre volumes des *Kritische Schriften* : il a également exploré à cette fin ses œuvres poétiques, ses œuvres posthumes, ses lettres, ses entretiens avec des contemporains, enfin quelques autres sources de second ordre. Partant de ces recherches, plus

¹ Ludwig Tieck als Dramaturg von Heinrich Bischoff. Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de Liège. Office de Publicité. Société belge de Librairie. Bruxelles.

étendues à coup sûr que celles d'aucun de ses devanciers, il porte sur l'activité de Tieck comme critique un jugement qui diffère considérablement de celui qui fait autorité aujourd'hui. Tieck nous apparaît non plus comme inférieur, mais comme supérieur à son époque. D'après M. Bischoff, il appréciait parfaitement les mérites du système dramatique en vigueur de son temps, mais il en discernait aussi les défauts toujours grandissants. Il ne se bornait pas à une critique négative, il indiquait aussi les moyens de faire mieux. Il ne se lassait pas de répéter que le vice capital consistait dans l'idéalisme et le romantisme qui dominaient alors sur la scène et dans toute la vie littéraire, et qu'il fallait y renoncer pour entrer résolument dans la voie d'un franc réalisme. Il eut donc le mérite, d'après M. B., d'avoir des vues plus justes que ses contemporains en matière d'art dramatique et d'avoir travaillé, sinon avec succès, du moins avec énergie à leur réalisation. Or ce mérite ne lui a pas été reconnu jusqu'à présent. Il est attribué à d'autres, par exemple à Ludwig, venu assez longtemps après lui. Il y a donc là une injustice qui n'a duré que trop longtemps, il est temps enfin qu'elle soit réparée.

Le travail de M. B. peut donc être envisagé comme un essai de réhabilitation de Tieck comme critique. Le but proposé a-t-il été atteint? La réponse à cette question ne saurait être purement et simplement affirmative ou négative; elle est subordonnée à un principe encore controversé de méthodologie scientifique. Quand il s'agit d'apprécier un personnage historique, à quel point de vue faut-il se placer? à celui de notre époque ou à celui de l'époque à laquelle il appartient? Pour le cas qui nous occupe, cette question générale serait à formuler en ces termes: D'après quel principe faut-il juger un critique d'autrefois? D'après la théorie et la pratique littéraires d'aujourd'hui, ou d'après l'influence qu'il a exercée ou aurait pu exercer sur la littérature de son temps? Le jugement le plus souvent différera considérablement, selon qu'on se placera à l'un ou à l'autre point de vue. M. B., sans faire complètement abstraction du second, s'est placé de préférence au premier; il est arrivé ainsi à des résultats bien différents de ceux de ses prédéces-

seurs. Selon nous, il aurait dû faire l'inverse; nous croyons qu'une appréciation objective de Tieck n'était possible qu'à cette condition, et nous nous proposons de démontrer le bien fondé de notre manière de voir pour témoigner en faveur d'un principe de méthodologie scientifique qui n'est pas toujours assez fidèlement observé.

Nous ne comptons pas examiner toute l'œuvre de Tieck comme critique dramatique. Elle s'étend en partie à des domaines qui sont en dehors de notre compétence; elle est de plus trop variée et trop vaste, pour pouvoir être traitée dans l'espace restreint dont nous disposons ici. Nous nous bornerons donc à quelques points d'un intérêt particulier qui se rapportent soit directement soit indirectement à l'histoire de la littérature allemande.

Tieck avait sur une foule de questions littéraires une opinion différente de celle qui régnait à son époque. Il n'était pas un admirateur passionné de l'antiquité comme la plupart des écrivains allemands qui se signalaient alors comme critiques ou comme poètes. Il était loin de professer pour Schiller et Goethe le culte qu'on leur vouait de son temps; il prisait médiocrement Schiller malgré les grands éloges qu'il lui décernait parfois; il tenait en plus haute estime Goethe, mais il se serait bien gardé de le mettre sur la même ligne que Shakespeare. Ce qui caractérisait encore sa manière de voir relativement aux deux grands poètes allemands, c'est que, contrairement à l'opinion générale, il préférait de beaucoup leurs œuvres de jeunesse, celles qu'ils ont eux-mêmes plus ou moins reniées plus tard.

Tieck se distingue aussi notablement de ses contemporains pas ses idées sur les littératures étrangères modernes; il combat avec acharnement la tragédie classique française, que Goethe et Schiller ne rejetaient pas absolument, le théâtre espagnol, pour lequel on s'était pris d'une grande admiration. Par contre, il éprouvait pour Shakespeare " un enthousiasme comme on n'en avait encore jamais vu ni en Allemagne ni en Angleterre „ (Koch). Il ne le considérait pas seulement comme le plus grand dramaturge de tous les temps, — en cela il ne se serait guère distingué de l'opinion générale en Allemagne, — mais il le considérait, pour ainsi dire, comme la loi, la règle

absolue en matière d'art dramatique; il estimait que Shakespeare a créé, sinon le drame qui convient à tous les peuples, du moins celui qui convient aux peuples germaniques, au peuple allemand. Sa conception du théâtre est uniquement déduite de Shakespeare, et il ne juge en général les œuvres dramatiques que conformément à cette conception. Or il est impossible de déduire d'une personnalité littéraire déterminée, quelque grande qu'elle soit, des principes généraux d'appréciation applicables à une autre personnalité littéraire, différant de celle-là par le tempérament, le milieu dans lequel elle a vécu, les conditions théâtrales et sociales, dans lesquelles elle a produit ses œuvres. Une critique équitable, scientifique, part des conditions irréductibles auxquelles étaient subordonnées les productions d'un poète, et se garde bien de lui faire un grief ou un mérite de certaines infériorités ou supériorités qui souvent sont bien moins son œuvre que celle des circonstances. Ainsi, par exemple, Shakespeare ne pouvait pas servir de terme de comparaison pour l'appréciation de Schiller: les deux poètes ont produit dans des circonstances si différentes que leur œuvre devait présenter fatalement les plus grandes divergences.

Shakespeare travaillait en vue d'une scène soumise à d'autres lois que celle de Schiller; il n'avait pas à se préoccuper de l'unité de lieu (ce terme pris dans un sens large ou restreint), puisque la scène était censée figurer un lieu idéal, et pouvait par conséquent figurer un lieu quelconque; il n'avait pas à se préoccuper de l'unité de temps, l'action pouvant durer un jour ou une série d'années; il avait même une certaine latitude quant à l'unité d'action, comme le prouvent ses nombreux intermèdes. Shakespeare disposait incontestablement d'une scène plus favorablement organisée pour le poète dramatique que Schiller; elle lui permettait de composer une action plus libre, plus mouvementée, par conséquent plus dramatique; elle lui permettait notamment aussi de développer les caractères de ses personnages avec bien moins d'entraves.

Schiller était soumis aux lois qui régissaient le théâtre de son temps. D'après celles-ci, la scène représentait un endroit réel; dès lors le lieu de l'action devait être restreint le plus possible. On n'allait pas, il est vrai, jusqu'à exiger l'unité de

lieu pour toute la pièce, mais il la fallait pour chaque acte ou au moins pour une série de scènes formant une unité organique. La restriction de la liberté quant au lieu de l'action, eut fatalement pour conséquence de diminuer la liberté quant au temps. Si on n'exigeait pas, comme pour le théâtre classique français, que l'action se passât dans l'espace de vingt-quatre heures, on exigeait par contre que, pour chaque partie organique, il n'y eût pas d'interruption, et que l'ensemble ne durât qu'un temps très limité. Bref, du temps de Schiller, une pièce dramatique devait représenter une action à la fois fortement agencée et soumise à des conditions spéciales de temps et de lieu. Les difficultés qui en résultaient pour le poète sautent aux yeux. Pour ne faire ressortir qu'un point, capital il est vrai : chez Shakespeare l'action se passe dans l'ordre chronologique; elle gagne par là évidemment en mouvement dramatique; chez Schiller elle se passe le plus souvent dans les derniers jours de la vie du personnage principal; les événements antérieurs au commencement de l'action, indispensables à l'intelligence de celle-ci, et constituant des éléments essentiellement épiques, doivent être transformés en éléments dramatiques; combien donc la composition d'une action dramatique devait-elle être plus difficile pour Schiller que pour Shakespeare! et dans l'appréciation de son œuvre, on ne lui tiendrait pas compte des difficultés qu'il a eu à surmonter?

S'il y a entre l'œuvre de Shakespeare et celle de Schiller des divergences sérieuses inévitables, à cause des lois spéciales auxquelles chacun d'eux était soumis, il y en a encore de plus grandes, également inévitables, provenant de la différence de leur tempérament poétique, de la différence du milieu et du temps, où ils ont vécu. Un poète reflète dans son œuvre, conformément à son tempérament, le milieu et l'époque où il vit.

Shakespeare était réaliste par tempérament; grâce à ses dispositions naturelles et aux événements de sa vie, il avait acquis une connaissance des diverses classes de la société de son temps, comme en a rarement possédé un poète; il y a là deux circonstances qui ont dû puissamment déterminer le caractère propre de sa poésie, il y en a encore une troi-

sième qui a dû fortement l'influencer : c'est l'époque à laquelle il appartient. C'était une époque de grandeur nationale, une époque qui avait vu se produire des bouleversements extraordinaires dans le domaine politique, économique, religieux et intellectuel, une époque qui voyait se fonder un état social nouveau et qui conservait vivant dans une vaste tradition historique le souvenir de l'état social antérieur. Shakespeare n'a pu créer son œuvre que grâce à son génie extraordinaire, mais personne ne contestera que les conditions dans lesquelles il a vécu n'aient été extrêmement favorables.

Schiller était idéaliste par tempérament; il n'a pas eu la bonne fortune de vivre dans des milieux qui présentassent à son observation cette grande variété de types humains à laquelle l'œuvre de Shakespeare doit son expression incomparable de vie; il n'a pas appartenu à une époque qui lui permit de marquer sa poésie de cette empreinte nationale et patriotique qui distingue à un si haut point celle du grand poète britannique.

L'Allemagne de son temps n'avait pas d'unité politique; elle formait une confédération d'États presque indépendants, qui, loin d'être animés des mêmes aspirations et des mêmes tendances, poursuivaient chacun un but individuel et égoïste. Dans une Allemagne ainsi constituée, il ne pouvait y avoir ni sentiment patriotique, ni sentiment national; son morcellement extrême n'a pas eu seulement des conséquences fâcheuses à ce double point de vue, il a dû en avoir de plus mauvaises encore au point de vue social. Renforçant et perpétuant les abus de la forme gouvernementale établie, il a créé des entraves de toute nature au développement économique de la nation, il a été la cause principale de ce qu'il n'a pu se former en Allemagne, comme ailleurs, une bourgeoisie forte, indépendante, capable d'entreprendre avec espoir de succès la lutte contre un régime suranné. — La lutte y a été entamée, il est vrai et menée pendant quelque temps avec ardeur; elle a même provoqué un mouvement littéraire puissant, mais elle ne fut pas de longue durée; la conviction s'imposa au bout de peu de temps qu'elle ne pouvait aboutir. Le régime établi disposait de trop de ressources et il avait

trop épuisé les forces vives du peuple pour que celui-ci pût secouer le joug qui l'accablait.

Tel était l'état politique de l'Allemagne à l'époque où Schiller vivait; tel était le milieu social, dans lequel il a produit ses œuvres. Il est évident, que dans les conditions où il se trouvait, il ne pouvait exprimer avec la même vigueur que Shakespeare le sentiment patriotique et national; il ne pouvait créer comme lui de ces types qui frappent à la fois par leur grandeur et leur réalisme. Il vivait dans un monde qui ne favorisait guère les inspirations de son génie poétique; il était donc naturel, nécessaire même, qu'il se détournât de la réalité et qu'il se réfugiat dans un monde idéal, créé par la force de son intelligence et de son imagination. En agissant ainsi, il obéissait à l'impulsion de son tempérament idéaliste; mais en même temps il fut entraîné par un puissant courant de la vie intellectuelle et morale de son époque. Comme ces biens qui donnent de la valeur à la vie des nations et des individus : la grandeur politique et nationale, la liberté et le bien-être, faisaient alors défaut à l'Allemagne, les esprits les plus distingués qui, dans une situation normale, auraient cherché à s'occuper dans les divers domaines de l'activité humaine, prirent une direction spéciale vers ceux d'ordre purement intellectuel, vers les sciences et les arts, et tout particulièrement vers la philosophie et la littérature. On peut dire sans exagération qu'à une époque déterminée du 18^e siècle les choses auxquelles s'intéressait le plus l'élite de la société allemande furent de nature scientifique et esthétique. Il ne faut pas oublier cet état de choses, quand on juge l'œuvre d'un poète de cette période. Ainsi Schiller, en raison des conditions auxquelles est subordonnée toute création poétique, ne pouvait exprimer que les caractères du monde qui l'entourait. Voilà, entre autres, pourquoi il se fait l'interprète des idées humanitaires et philosophiques qui avaient été mises en circulation par les écrivains français du 18^e siècle, qui avaient trouvé leur plus haute expression scientifique dans la philosophie allemande et qui constituaient en ce temps-là l'atmosphère morale de la société allemande.

Il ne se borne pas à les exprimer par l'organe des personnages qu'il met en scène, il les incarne réellement en eux,

faisant d'elles les mobiles de leurs actions. Il crée ainsi des types qui n'ont pas, il est vrai, la physionomie expressive des types de Shakespeare, mais qui ont la physionomie caractéristique de l'époque; or c'est tout ce qu'on peut exiger du poète.

Tieck a consacré au *Wallenstein* une longue étude, que certains historiens de la littérature ont fort vantée, à laquelle Goethe même a décerné cet éloge que les critiques qu'elle formule sont fondées dans les points essentiels. Cet éloge perd cependant singulièrement de sa valeur, si on considère qu'il est en opposition avec d'autres appréciations émises par Goethe, qu'il s'appuie sur l'affirmation étrange que l'idéalisme dans certains passages de *Wallenstein* est la conséquence de l'état d'âme spécial dans lequel Schiller était alors à cause de sa santé délabrée. Ce qui est une manifestation de l'essence même du génie de Schiller, Goethe en fait un accident pathologique. A notre avis, l'étude de Tieck sur *Wallenstein* a été surfaite. Elle est bien écrite, il est vrai; elle renferme de judicieuses observations de détail; elle marque exactement la place qui revient à *Wallenstein* dans l'œuvre de Schiller, mais elle a un défaut capital, comme nous allons le voir. Au *Wallenstein* conçu par Schiller, Tieck en oppose un conçu par lui, sous l'influence des pièces historiques de Shakespeare; et à l'aide des arguments qu'il tire de sa propre conception, il croit anéantir l'œuvre de Schiller.

Schiller aurait dû d'après lui, dans une série de drames, faire revivre toute une époque historique, à la façon de Shakespeare, il n'aurait pas dû si fort s'écarter de la vérité historique, il n'aurait pas dû mêler une action amoureuse à une action politique. Or Schiller a voulu précisément faire le contraire de tout ce que Tieck demande.

Il a voulu traiter comme sujet de son drame non toute une période historique, mais la destinée d'une personnalité historique marquante; il n'a pas voulu représenter cette personnalité, comme elle lui apparaissait d'après les documents dont il disposait, — c'eût été faire acte d'historien et il l'avait déjà fait antérieurement dans son histoire de la guerre de trente ans — mais telle qu'il le fallait pour éveiller l'intérêt et la sympathie; c'est pourquoi aussi il ne s'est pas borné à

nous représenter Wallenstein comme homme politique, mais il le fait connaître aussi comme époux, comme père de famille, comme ami, ce qui a nécessité la liaison de l'action amoureuse à l'action politique; c'est pour cela aussi qu'il n'envisageait pas les événements historiques en eux-mêmes, mais comme les véhicules du destin de son héros, ce qui l'obligeait à en faire un choix et à les adapter à ses vues.

L'œuvre que Schiller a réalisée est la plus forte que possède la scène allemande, il n'y en a aucune qu'on puisse lui comparer, si on envisage et l'étendue du sujet traité, et la transformation d'une vaste matière historique en matière poétique, et la composition à la fois complexe et simple. Cette œuvre qui est restée vivante jusqu'aujourd'hui, comme l'ont démontré ses succès récents sur les premières scènes allemandes, Tieck, par sa critique étrange, la conteste jusque dans les bases de son organisme. Il était tellement convaincu de la supériorité de ses vues dramatiques sur celles de Schiller qu'il se proposait de reprendre le même sujet et de le traiter à la façon de Shakespeare; c'est grand dommage qu'il n'ait pas mis son projet à exécution!

Nous croyons donc pouvoir dire que Tieck n'a pas apprécié comme il le méritait, le *Wallenstein* de Schiller; nous allons plus loin et nous soutenons que Tieck, n'était pas en état de rendre justice au génie de Schiller. Il se croyait en possession de principes infailibles, vu qu'il les considérait comme étant conformes à la pratique du plus grand poète dramatique de tous les temps; ils étaient au contraire bien contestables, ils ont bien moins leur source dans l'œuvre de Shakespeare, que dans l'individualité particulière de Tieck; en dernier ressort, ils émanent de son tempérament, qui se manifestait chez lui avec une telle puissance, qu'il confirme de façon frappante la théorie de Schiller sur l'influence du tempérament en matière d'appréciation littéraire: " Il y a un antagonisme psychologique très étrange entre les hommes dans un siècle civilisé, antagonisme qui, parce qu'il est radical et qu'il a sa source dans l'âme même, produit des scissions plus profondes que n'en saurait engendrer le conflit accidentel des intérêts, qui ôte à l'artiste et au poète l'espoir de charmer et d'émouvoir la généralité, ce qui constitue pourtant sa tâche, antagonisme,

qui est la cause qu'aucune œuvre de l'esprit ne saurait avoir un succès marqué auprès d'une catégorie d'hommes sans être répudiée par une autre ¹. »

Tieck fut un réaliste à tous crins. Comme tel il se sentait fortement attiré vers Shakespeare, chez lequel l'élément réaliste tient une si large place; comme tel il éprouvait une véritable antipathie pour tous les poètes idéalistes, à quelque temps et à quelque peuple qu'ils eussent appartenu; comme tel il répugnait à l'idéalisme en littérature, même si les poètes qui s'y livraient étaient, comme Goethe, des réalistes par tempérament; comme tel enfin il ne pouvait rendre justice à Schiller qui et par suite de son tempérament et par suite des conditions dans lesquelles il a créé ses œuvres, pratiquait un idéalisme si intense. Tieck ne se lasse pas de déclarer, il est vrai, qu'il tient Schiller en haute estime, qu'il a pour lui une véritable vénération. Ses actes démentent ses paroles. D'un côté il n'a à peu près rien fait pour faire valoir les mérites qu'il lui reconnaissait, de l'autre il ne cesse pas de souligner les défauts réels ou imaginaires qu'il lui trouve. Il exalte les œuvres de jeunesse de Schiller aux dépens de celles de son âge mûr; on s'attend en conséquence, si ses affirmations sont sincères, à le voir profiter de l'occasion qui s'offrait à lui de rendre hommage au poète qu'il vénérât et de mettre en lumière les qualités de ses drames réalistes; or nous n'avons pas connaissance d'efforts sérieux tentés par lui pour faire apprécier par exemple *Cabale und Liebe*, qui eût été pourtant un argument puissant en faveur de sa théorie dramatique.

Tieck adresse à Schiller un certain nombre de reproches fondés, notamment à propos de son pathos trop fréquent, du

¹ " Es gibt einen sehr merkwürdigen psychologischen Antagonismus unter den Menschen in einem sich cultivirenden Jahrhundert: einen Antagonismus, der, weil er radical und in der innern Gemüthsform gegründet ist, eine schlimmere Trennung unter den Menschen anrichtet, als der zufällige Streit der Interessen je hervorbringen könnte, der dem Künstler und Dichter alle Hoffnung benimmt allgemein zu gefallen and zu rühren, was doch seine Aufgabe ist, ... einen Gegensatz, welcher Schuld ist, dass kein Werk des Geistes bei einer Classe ein entscheidendes Glück machen kann, ohne eben dadurch bei der andern sich einen Verdammungspruch zuzuziehen " (Schillers Sämmtl. W., 1847, XII, 254 Cotta).

caractère trop lyrique de certaines pièces; n'est-ce pas cependant singulièrement exagérer ces défauts que de soutenir qu'ils sont cause que les acteurs allemands ne savent plus bien dire, qu'ils ne font plus que déclamer? Si Tieck avait été un admirateur sincère, voire un juge impartial de Schiller, n'aurait-il pas pris sa défense contre ses interprètes, n'aurait-il pas travaillé à faire représenter ses pièces comme il les avait conçues, au point de vue de l'ensemble, et non au point de vue de quelques rôles qui fournissaient l'occasion de briller à des virtuoses dramatiques? Tieck poussa la manie de critiquer Schiller au point de le rendre responsable de la décadence du théâtre allemand à son époque. " On peut soutenir que Schiller, comme il a fondé jusqu'à un certain point notre théâtre, a aussi le premier contribué à le détruire ¹. „

Schiller, en raison de ses succès, avait trouvé de nombreux imitateurs, la plupart médiocres; il eut donc aux yeux de Tieck le double tort d'avoir fait des pièces qui n'avaient pas son approbation et de provoquer encore des pièces mauvaises qui réussissaient parfois. Comment donc concilier l'admiration et la vénération que Tieck déclarait ressentir pour Schiller, et les jugements injustes et arbitraires qu'il a si souvent portés sur lui? On ne saurait le faire, à notre avis, que d'une seule façon. Tieck croyait naïvement éprouver pour Schiller les sentiments qu'il professait à son égard; mais quand il avait à exprimer son opinion sur une pièce déterminée, son antipathie naturelle l'emportait. C'est que son tempérament lui dictait ses jugements, et le dominait souverainement; ce tempérament est resté rebelle à toutes ses études; il n'a pas été discipliné, mais plutôt renforcé par elles; on peut même dire qu'il leur a imprimé leur direction spéciale, car comment s'expliquer autrement, que pour la formation de son esthétique poétique, Tieck ait précisément négligé les deux domaines, la philosophie et la littérature grecque, qui avaient fourni à tous les grands poètes et critiques allemands les meilleurs arguments de leur pratique ou de leur théorie littéraire?

¹ " Man kann behaupten, dass Schiller, so wie er gewissermassen erst unser Theater gegründet hat, auch der ist, der es zuerst wieder zerstören half. „

Pour les raisons énumérées ci-dessus, nous ne pouvons reconnaître de valeur sérieuse aux appréciations de Tieck sur Schiller. Nous n'avons pas une meilleure opinion de ses autres appréciations littéraires en général; nous croyons devoir en mentionner encore deux, parce qu'elles sont particulièrement caractéristiques. Contrairement aux idées régnantes à son époque, Tieck faisait grand cas de la littérature de *Sturm und Drang*, et il préférait les œuvres de jeunesse de Goethe, à celles de son âge mûr. Il y a là un phénomène curieux qui, croyons-nous, nous permettra de déduire le principe fondamental de la critique de Tieck, surtout si nous en rapprochons son jugement sur les œuvres de jeunesse de Schiller par rapport aux autres.

Qu'est-ce qui peut motiver la manière de voir de Tieck sur les œuvres mentionnées, par laquelle il est en opposition avec son temps et avec le nôtre? Ce ne peut être que ce que ces œuvres ont de particulier, ce qui a fait en leur temps leur succès. Or, sous ce rapport, il ne peut pas y avoir le moindre doute : c'est leur contenu, la nature de leurs sujets. Ceux-ci sont éminemment réalistes. Ils sortent des entrailles de la société d'alors, ils mettent à jour les diverses tendances qui caractérisaient celle-ci, les luttes qui se poursuivaient dans son sein, ils montrent notamment l'humanité revendiquant ses droits imprescriptibles contre un régime suranné, despotique, contre nature. Ils sont donc tels que, abstraction faite de la forme artistique qu'ils revêtent, ils ne pouvaient manquer, par eux-mêmes déjà, d'exciter vivement l'intérêt. La question capitale qui se pose ici, c'est de savoir si le mérite d'une œuvre littéraire dépend de la nature de son sujet, si celui-ci doit répondre à certaines conditions déterminées de réalité. Tieck a été certainement de cet avis; mais il s'est évidemment trompé.

Le sujet à lui seul ne peut jamais faire la valeur littéraire d'une œuvre : cela est démontré d'une façon générale par une foule d'ouvrages, tombés aujourd'hui dans le plus profond oubli, qui au moment de leur publication eurent un succès prodigieux, dû uniquement aux faits, aux sentiments, aux tendances qu'ils exprimaient, et cela est facile à démontrer en particulier par les œuvres que Tieck tenait en si haute estime.

Si nous exceptons les œuvres de jeunesse de Goethe et de Schiller, tout le monde concédera que toute la littérature de *Sturm und Drang* est aujourd'hui lettre morte; nous ne prétendons pas qu'elle soit sans valeur, bien au contraire, nous pensons qu'elle en a une grande, notamment pour l'histoire de la civilisation et l'histoire de la littérature, mais nous prétendons qu'elle ne saurait plus fournir de jouissances esthétiques au lecteur d'aujourd'hui, qu'aucune des pièces dramatiques qui en font partie ne réussirait au théâtre. Les œuvres de jeunesse de Goethe et de Schiller, par contre, sont restées vivantes jusqu'aujourd'hui, mais pas toutes au même degré. Le drame de Schiller qui, à son apparition, a eu le plus de succès, *les Brigands*, est certainement bien plus étranger à notre sentiment que "*Cabale und Liebe*". Les œuvres de jeunesse de Goethe produisent encore aujourd'hui une impression si vive, si immédiate, qu'elles semblent être de date récente.

A quelle cause attribuer la destinée si différente qui était réservée aux œuvres de jeunesse de Goethe et de Schiller, et aux productions de leurs collègues de *Sturm und Drang*? Ce n'est certes pas aux sujets, vu que, chez les uns et les autres, ils présentent la plus grande analogie, mais à la façon dont ceux-ci ont été traités; il s'ensuit que le sujet en lui-même n'est qu'un élément de second ordre pour déterminer la valeur d'une œuvre littéraire; il s'ensuit de plus que Tieck avait tort d'abord de placer si haut *Sturm und Drang* en général, ensuite de préférer aux œuvres de l'âge mûr de Goethe et de Schiller celles de leur jeunesse; car quelle que soit la valeur de celles-ci, elle est de beaucoup inférieure à celle des autres. Pour Schiller on ne contestera guère notre assertion: la différence artistique est par trop grande entre les deux catégories d'ouvrages; mais même pour Goethe, qui se ralliera aujourd'hui au jugement et au goût de Tieck? Nous avouons n'avoir à citer en sa faveur aucun historien de la littérature allemande, aucun esthéticien, auquel on reconnaisse quelque compétence en la matière. Si on est unanime à reconnaître les mérites des œuvres de jeunesse de Goethe, on est tout aussi unanime à déclarer qu'elles ne donnent pas toute la mesure de son génie, qui n'est arrivé à son plein,

épanouissement qu'à son âge de maturité, ce qui du reste est naturel chez lui, vu l'admirable santé, l'admirable équilibre de son organisme intellectuel et ses efforts persévérants pour porter ses grandes facultés innées à leur plus haut degré de développement.

Les exemples que nous avons cités et qui ont trait à des questions capitales de la littérature allemande, prouvent, croyons-nous, que la critique littéraire de Tieck n'a pas la valeur que lui attribue M. Bischoff. Éminemment subjective, elle a été forcément injuste dans des cas nombreux, qu'elle portât sur des écrivains isolés ou sur des époques littéraires tout entières; elle a, de plus, été hors d'état d'exercer une action efficace, ce qui pourtant est la marque de toute critique supérieure. Celle-ci doit être objective, elle doit prendre comme point de départ l'état littéraire existant; elle ne peut jamais tendre à le modifier radicalement, mais seulement en raison des changements qui se sont opérés dans les conditions sociales, des transformations qui se sont produites dans les esprits; ainsi elle ne saurait jamais assigner à un poète du passé le rôle que Tieck assignait à Shakespeare pour le relèvement de la littérature allemande; en littérature pas plus qu'en politique, on ne revient à un état antérieur; Lessing, bien longtemps avant, avait indiqué l'unique façon féconde d'utiliser le grand poète britannique. " Si nous avons du génie, Shakespeare doit être pour nous ce que la chambre obscure est pour le paysagiste; qu'il y regarde soigneusement comment la nature se reflète dans tous les cas sur une surface, mais qu'il ne lui emprunte rien ¹. „

Une critique supérieure, enfin, doit être armée scientifiquement de toutes pièces. Tieck dédaignait la philosophie, connaissait médiocrement la littérature grecque, et il osait s'attaquer à un système littéraire qui, d'accord dans ses principes fondamentaux avec la philosophie du siècle, avait été bâti par les philosophes et les poètes allemands les plus

¹ " Haben wir Genie, so muss uns Shakespeare das sein, was dem Landschaftsmaler die Camera obscura ist; er sehe fleissig hinein, um zu lernen, wie sich die Natur in allen Fällen auf eine Fläche projectirt, aber er borge nichts daraus. „

éminents, à la suite de recherches approfondies et sur les théories littéraires antérieurement formulées et sur la technique poétique des littératures anciennes et modernes. Il ne se trouvait donc pas dans les conditions scientifiques voulues, pour faire triompher ses idées littéraires, et cela d'autant moins que ses adversaires pouvaient lui opposer une série de chefs-d'œuvre qui n'avaient eu leurs pareils à aucune époque de l'histoire de la littérature allemande, qu'ils pouvaient lui opposer jusqu'à ses propres drames, dont aucun n'était conforme à sa théorie.

Si on envisage donc la critique de Tieck dans son ensemble et sans parti pris, on conviendra qu'elle ne peut constituer pour lui un sérieux titre de gloire; bien que certaines idées qu'il a préconisées aient par la suite été reconnues fondées, il n'y a pas lieu de lui en faire un si grand mérite, puisqu'il n'a pas su les défendre avec l'autorité nécessaire; on peut même dire, avec une apparence de raison, qu'au lieu de contribuer à leur triomphe, il devait plutôt le retarder. Par ses exagérations, par son exclusivisme, il ne pouvait que discréditer la cause qu'il défendait. Aussi voyons-nous les plus grands partisans d'innovations littéraires le tenir en médiocre estime. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple bien significatif, Grillparzer, qui fait déjà une place si large à l'élément réaliste, professe pour certaines doctrines favorites de Tieck un souverain dédain. Nous voyons même un homme comme Schack, qui est toujours dans ses appréciations d'une bienveillance extrême, qui de plus avait été lié personnellement avec Tieck et s'est toujours exprimé avec le plus grand respect à son égard, déclarer cependant qu'il ne s'explique pas son étrange manière de voir sur certaines œuvres littéraires.

Nous croyons en avoir dit assez pour démontrer que Tieck ne saurait être considéré comme un critique supérieur. Nous estimons donc que le jugement qui a actuellement cours restera debout nonobstant les efforts de M. Bischoff pour le casser. S'il en est ainsi, ce n'est certainement pas sa faute, mais celle de la cause qu'il a défendue; car il réunissait en lui toutes les conditions qui auraient dû la faire triompher, s'il y avait eu moyen. Renseigné plus complètement qu'aucun

de ses prédécesseurs, il a su admirablement synthétiser les idées de Tieck et les présenter très habilement, pour les faire valoir contre la théorie et la pratique littéraires de son temps. Il a fait preuve en cela d'une vaste érudition, d'une grande puissance de raisonnement, d'un remarquable talent d'exposition et d'une verve endiablée de style. Il y a là un ensemble de qualités qui assureront, à coup sûr, à son travail un accueil bienveillant auprès des spécialistes, fussent-ils, comme moi, différer avec lui d'avis sur la donnée principale qu'il a voulu démontrer.

Il a, de plus, le mérite d'avoir bien fait ressortir que le réalisme n'était pas, à l'époque du classicisme et du romantisme, un phénomène littéraire aussi isolé qu'on l'a cru jusque maintenant, qu'il n'avait pas seulement trouvé son expression dans les œuvres de Kleist, mais qu'il avait aussi déjà été théoriquement érigé en système par Tieck, enfin, qu'en en faisant un si grand titre de gloire à Ludwig, on négligeait trop complaisamment de mentionner ce qu'il devait à ses prédécesseurs. L'histoire de ce mouvement littéraire jusqu'à son triomphe définitif entre 1880 et 1890 est encore à faire. M. Bischoff, qui est un réaliste convaincu et qui est très versé dans la littérature allemande de ce siècle, nous semble se trouver dans les conditions requises pour l'entreprendre avec chance de succès.

A. BLEY.

DU RECRUTEMENT DES PROFESSEURS D'ATHÉNÉE

M. A. De Walque, préfet des études à l'athénée de Malines, vient de publier une brochure ¹ dans laquelle, en s'inspirant de l'article de M. Kurth qui a paru dans la *Revue* de 1898², il expose un projet détaillé de recrutement du corps professoral des athénées. Discuté à deux assemblées générales de la Fédération des professeurs, ce projet a été déjà admis dans ses grandes lignes à une majorité considérable. Mais l'auteur voudrait qu'il fût apprécié dans tous ses détails par tous ses collègues et que le Comité pût présenter à la prochaine réunion un projet définitif, qui serait soumis à M. le Ministre comme l'œuvre commune du corps professoral. C'est la raison pourquoi il le publie sous forme de brochure.

Suivant M. De Walque, le recrutement des professeurs serait subordonné à deux épreuves. La première épreuve serait un concours pratique, qui aurait lieu à la fin des études universitaires et aurait pour but de constater " le talent des candidats à mettre leurs connaissances à la portée de leurs futurs élèves „. Les concurrents les plus favorisés, dont le nombre varierait d'après les besoins du service établis par le Gouvernement, recevraient le diplôme d'agrégé et seraient seuls admis à la seconde épreuve. Celle-ci, appelée stage, durerait deux ans et consisterait principalement dans la pratique de l'enseignement, dans laquelle les candidats seraient d'ailleurs guidés par les professeurs et le préfet. Elle se terminerait par différentes leçons données en présence d'un

¹ *Du recrutement des professeurs d'athénée*, par A. De Walque, Malines, s. d. (1899).

² T. XLI, 1^{re} livraison.

jury; en cas de succès, l'agrégé recevrait le diplôme de professeur, qui lui conférerait le droit d'être nommé, d'après son ordre de mérite, aux places vacantes auxquelles il se serait spécialement préparé.

I.

Les critiques formulées aux assemblées de la Fédération ont porté surtout sur deux points. D'un côté, on a discuté l'institution et la place du concours, de l'autre, l'organisation et la durée du stage.

Quelques membres condamnent absolument le concours; d'autres voudraient le maintenir, mais le placer après le stage. Pour ma part, je crois que M. De Walque a raison, non que je sois grand ami des concours, mais dans la situation où nous nous trouvons, le concours me paraît s'imposer inévitablement.

Que veut-on? M. Kurth, dans l'article précité, recommande le concours, afin de faciliter la sélection des mieux doués et de délivrer le gouvernement de la triste nécessité de prendre les plus protégés. C'est donc l'intérêt de l'enseignement et la justice qui lui ont inspiré son idée. Peut-être quelqu'un serait-il tenté de répondre que le stage professoral, sérieusement organisé, suffirait pour faire la sélection des meilleurs et pour leur conférer le droit de priorité, d'autant plus que ce ne sont pas toujours les plus hautes capacités intellectuelles qui sont aussi les plus propres à enseigner dans les athénées, et qu'on peut être grand savant et très médiocre pédagogue. Mais cette observation porterait à faux. Car, en admettant que le talent pédagogique n'est pas toujours à la hauteur du talent scientifique, l'État n'a-t-il pas intérêt à choisir *parmi les docteurs les plus brillants ceux qui se sont montrés les plus aptes à enseigner*? Il est donc évident qu'une espèce de concours, ayant pour but de classer les candidats au point de vue de la science, a toujours sa raison d'être. De plus, la place de ce concours se trouve ainsi déterminée : il doit suivre immédiatement les études universitaires à cause même des connaissances qu'il exigera, et précéder le stage professoral, afin que celui-ci puisse être consacré entièrement aux exercices d'enseignement et à l'étude de la pédagogie pratique.

Quant à savoir quelles seront les matières de ce concours, je ne sais si je suis entièrement d'accord avec M. De Walque. Celui-ci dit à l'article 4 de son projet (p. 7) : " Comme il (le concours) n'est point destiné spécialement à contrôler les examens universitaires, il ne peut faire double emploi avec ceux-ci. Les questions tendront à faire ressortir, avant tout, le talent des candidats à mettre leurs connaissances à la portée de leurs futurs élèves. Ce sera un concours pratique. „

J'accorde sans peine que cet article émet certaines idées justes ; mais il me semble avoir le tort de rester un peu trop dans le vague et de ne pas spécifier les matières du concours suivant les différentes spécialités prévues par la loi du 10 avril 1890. La chose est d'ailleurs excessivement difficile, dès qu'on veut donner un cachet propre au concours et éviter qu'il ne soit la simple répétition plus ou moins complète de l'examen de docteur ou qu'il ne dégénère en une épreuve dont le caractère scientifique serait douteux. La raison est que, dans l'idée de la loi, l'examen de docteur contient toutes les matières nécessaires à l'aspirant-professeur et, par la leçon publique qu'il lui impose, semble même prétendre juger ses aptitudes pédagogiques. Qu'est-ce qui reste donc au concours sinon de répéter en tout ou en partie l'examen de docteur, d'autant que cet examen, suivant le but que le législateur paraît assigner à la leçon, a déjà constaté, lui aussi, " le talent des candidats à mettre leurs connaissances à la portée de leurs futurs élèves „ ?

On voit bien que la question est moins aisée qu'on ne pense d'abord. D'une part, le concours ne doit pas exiger plus de matières que l'examen universitaire ; d'autre part, on veut qu'il ne soit pas une simple répétition ni par conséquent un contrôle de celui-ci. Y a-t-il un moyen terme entre ces deux demandes ? S'il y en a un, il ne peut consister que dans la façon dont le concours déterminera la valeur scientifique et l'intérêt pédagogique des candidats, et c'est ainsi que j'interprète les intentions de M. De Walque.

L'examen universitaire roule sur un grand nombre de branches. Prenons un instant, pour avoir un exemple, la philologie classique. En dehors de l'interprétation des auteurs, celui qui aspire au doctorat dans cette spécialité, doit con-

naître l'encyclopédie de la philologie classique, les institutions grecques et les institutions romaines, l'histoire de la philosophie ancienne, l'histoire de la littérature grecque et celle de la littérature latine, la grammaire comparée et spécialement la grammaire comparée du grec et du latin, enfin les éléments de paléographie grecque et latine. Toutes ces sciences sont en effet nécessaires aux philologues classiques. Mais l'on peut dire que toutes ne constituent au fond pour ceux-ci que des sciences auxiliaires, et, quoi qu'il en soit, au point de vue de l'enseignement moyen, l'interprétation des auteurs est l'essentiel. Je serais donc d'avis d'exclure ces sciences auxiliaires du programme du concours, bien entendu, en tant qu'elles feraient chacune l'objet d'une interrogation spéciale. Le concours pourrait se borner à l'exégèse des auteurs et ne tenir compte des autres branches qu'à proportion que leur connaissance est supposée par les ouvrages à interpréter. Ce n'est pas tout. A l'examen universitaire, le futur docteur doit traduire, à livre ouvert, un texte grec et un texte latin et expliquer, d'une façon approfondie, deux auteurs grecs et deux auteurs latins. Je mets de côté la traduction à livre ouvert. Pour ce qui concerne l'explication approfondie, on sait qu'elle n'est que la répétition d'un cours fait par le professeur. Or, c'est justement ici qu'un changement se recommande. Si l'élève a réellement acquis une somme de savoir suffisante et possède la bonne méthode d'interprétation, il doit être capable de préparer par lui-même un auteur, et, dans l'espèce, cet auteur devrait être pris dans le nombre de ceux qui sont "classiques", dans le sens précis du mot. Ce serait là une façon de constater la valeur scientifique du candidat qui différencierait réellement de celle employée à l'Université, et, si je ne me trompe, elle serait très efficace.

La partie orale du concours pourrait donc se réduire à l'explication d'un auteur classique préparé d'avance et indiqué par le candidat, et il me semble qu'un seul auteur suffirait pour chaque langue. Pour l'histoire, les mêmes principes imposeraient la connaissance approfondie d'une grande période historique. Quant à la géographie, aux sciences naturelles, physiques et mathématiques, il est encore facile de leur appliquer un raisonnement analogue.

Mais n'y aurait-il pas d'examen écrit? Il ne faut rien attendre d'un travail en loge, qui peut convenir aux élèves des athénées, mais qui paraît peu propre à servir de base pour apprécier le mérite scientifique d'un docteur. Le meilleur moyen d'apprécier celui-ci est une dissertation, manuscrite ou imprimée, sur un sujet se rapportant au groupe de matières dont le récipiendaire a fait choix. Une telle dissertation est exigée aujourd'hui à l'examen de docteur, et je ne vois pas pourquoi, si l'on organise un concours d'admission au stage professoral, on se priverait de ce précieux élément d'appréciation. On ne demanderait cependant pas de nouveau travail, mais les concurrents auraient le droit de présenter leur thèse de doctorat, corrigée ou non, comme cela se pratique déjà maintenant au concours universitaire et à celui des bourses de voyage. Toutefois la défense de la thèse serait supprimée, sauf le droit du jury de s'assurer par un interrogatoire, dans ce cas comme dans celui dont je vais parler plus loin, si le concurrent en est réellement l'auteur.

Le programme que je viens d'esquisser, n'aura sans doute pas l'approbation de tout monde, mais je suis fermement convaincu qu'au moins les principes sur lesquels il repose, sont justes et bons. Je mets ces principes encore une fois sous les yeux du lecteur. Le concours d'admission au stage professoral ne doit pas être une simple répétition de l'examen de docteur; surtout il ne doit pas tourner en une pure affaire de mémoire et de chance. Voilà pourquoi il doit être simplifié dans son programme, et sans imposer des matières nouvelles, il doit permettre aux candidats de déployer des connaissances approfondies, vraiment scientifiques; enfin il doit être organisé de façon que l'appréciation soit aussi indépendante que possible du hasard et du moment.

Il reste à appliquer ces principes à la pédagogie, dont je n'ai pas encore parlé. Car il va sans dire, je pense, que les jeunes gens qui aspirent au professorat, doivent prouver de quelque manière qu'ils ont des dispositions naturelles à l'enseignement et qu'ils s'intéressent aux questions d'éducation. Toutefois voilà tout ce qu'ils seraient obligés de prouver. En effet, puisque les docteurs admis apprendraient seulement l'art d'enseigner après leur admission, ce serait déclarer le

stage superflu que de leur demander, au concours d'agrégation, quelque chose de plus, voire cet art même. Et " le talent de mettre ses connaissances à la portée des futurs élèves ", étant au fond une partie très difficile de cet art, partie que, d'ailleurs, les étudiants possèdent généralement le moins, on ne demanderait pas non plus ce talent, mais on se bornerait à apprécier la faculté d'exposition sans avoir égard à des élèves déterminés.

Je dis tout cela, parce que la leçon publique, qui est exigée à l'examen universitaire, pourrait faire supposer que les récipiendaires sont censés connaître déjà la pratique de l'enseignement, et il paraît que le législateur, dans sa naïve incompetence, a cru former par là de véritables pédagogues. Mais si telle a été son intention, il faut proclamer bien haut qu'il s'est trompé, et répéter avec M. Kurth que le professeur n'apprend son métier qu'au contact des réalités éducatrices, dans les classes elles-mêmes. Il est vrai, dans quelques universités, les titulaires des chaires de pédagogie ont institué des exercices d'enseignement soit en conduisant leurs élèves à une école, soit en leur imposant des leçons devant les condisciples, et moi-même j'ai été de ce nombre. Ces exercices ont naturellement leur utilité, personne ne le contestera; mais je soutiens qu'ils sont absolument insuffisants pour donner une préparation pédagogique complète, puisque, d'ordinaire, ils ont lieu dans des conditions peu favorables, qu'ils ne sont pas assez fréquents et que les étudiants, encore occupés par leurs études spéciales, ne peuvent leur consacrer qu'un temps restreint et un intérêt accessoire. Celui-là, sans doute, aurait un idéal très bas ou bien se ferait singulièrement illusion sur l'effet miraculeux de ces exercices qui serait persuadé du contraire.

Quel que soit donc le but que le législateur s'est proposé réellement en inscrivant dans la loi la leçon publique, celle-ci ne peut, en règle générale et par la force même des choses, servir qu'à constater le goût que le candidat a pour l'enseignement, à mesurer ses dispositions naturelles, à apprécier son talent d'exposition, et c'est beaucoup si elle permet de pressentir vaguement le futur maître. Dès que le stage sera organisé dans notre pays, il serait manifestement absurde,

ce serait renverser l'ordre naturel que de vouloir la faire servir à autre chose. En fait de pédagogie, le concours ne saurait avoir d'objet différent, mais je désirerais, conformément à ce que j'ai établi plus haut, qu'il y arrivât par une voie différente. Le talent d'exposition s'observe aisément partout, aussi bien dans la partie écrite que dans la partie orale de l'examen; mais il y a une petite distinction et, par des raisons faciles à deviner, l'exposition orale aurait plus de poids dans la balance du jury. Le goût et l'intérêt pédagogiques et par là indirectement les dispositions naturelles se font connaître le mieux par l'étude d'un ouvrage d'éducation et par une dissertation sur un sujet tiré soit de l'histoire de la pédagogie, soit de la méthodologie ou plutôt de la pédagogie générale ¹.

Je ne suis donc pas d'avis d'imposer aux concurrents un examen sur les cours de pédagogie qu'ils ont suivis à l'université, aussi peu que sur les cours scientifiques. Ces cours ont pour but d'orienter les jeunes gens dans le vaste domaine de la science et leur fournissent les éléments indispensables. Ils les ont appris pour passer leur examen de docteur. Cela était nécessaire, et cela est bon; ils les apprendraient certainement encore mieux pour obtenir un des premiers rangs au concours. Mais qu'est-ce que cela prouverait? Une somme de connaissances accumulée plus ou moins mécaniquement. Si le candidat ne s'était jamais avisé d'ouvrir un ouvrage pédagogique, de l'étudier, quelle espèce d'intérêt aurait-il pour la matière qui constitue la base de sa profession future? Les aspirants sérieux qui se sentent de la vocation pour l'enseignement, vont déjà maintenant puiser aux sources. C'est là un mouvement qu'on devrait encourager de toutes les manières. Il n'y a en effet rien qui fortifie et développe l'intérêt pédagogique, qui inspire le goût de l'éducation autant que l'étude personnelle d'un des grands auteurs, et il n'est que naturel d'exiger que, si cette étude a été solide, elle se traduise par l'un ou l'autre mémoire sur la spécialité, par une dissertation. A côté de ces deux choses, l'examen passé sur un cours ne constitue qu'une première initiation, une étape

¹ Voir plus loin, p. 118 et suiv.

préparatoire, quelque chose comme un mal nécessaire qu'il faut avoir supporté pour parvenir au sanctuaire de la science.

Mais, dira-t-on, la connaissance d'un cours de pédagogie n'est-elle pas suffisante pour commencer utilement la pratique, et puis, comment les étudiants du doctorat pourraient-ils s'acquitter en deux ans du nouveau travail auquel le système proposé les obligerait? Il est impossible de s'abuser sur le dernier point : en effet, ils ne le pourraient pas; ils seraient forcés d'ajouter une année à leurs études pour se préparer au concours. Ceux qui voudraient faire autrement, risqueraient d'échouer. Les études du doctorat seraient donc prolongées de fait. Déjà à l'heure actuelle, beaucoup de professeurs sont acquis à cette prolongation, parce qu'ils désirent que les étudiants, absorbés aujourd'hui par les multiples matières de leur examen, puissent consacrer plus de temps à leurs travaux personnels. A ce point de vue, la conséquence est donc plutôt heureuse : car le programme du concours que j'ai esquissé, est tout entier en faveur des travaux personnels tels qu'ils se manifestent par l'étude approfondie d'une partie spéciale de la science et par la rédaction de mémoires. Mais cette conséquence, en s'imposant clairement et de nécessité, aurait de plus l'avantage de diminuer les échecs et, par les causes qui la produisent, de sonder les vocations. Sans se sentir attiré vers l'enseignement, un jeune homme peut encore suivre un cours d'histoire de la pédagogie; mais se présenterait-il au concours sans véritable disposition naturelle, s'il doit pousser ses études jusqu'à analyser un ouvrage complet et jusqu'à examiner par écrit un point controversé. J'en doute fort.

On objecte : tout cela est superflu pour la pratique; le cours suffit amplement aux besoins de celle-ci. A celui qui raisonne de cette manière, je serais tenté de répondre : pourquoi ne pas déclarer le cours, lui aussi, superflu, puisqu'on a enseigné longtemps et qu'on peut apprendre un métier sans théorie aucune? Au fond, la question est de savoir quelles doivent être les connaissances d'un candidat, pour qu'il soit à même d'apprécier méthodiquement une mesure ou une institution pédagogique, d'en prévoir les résultats moins apparents et de la rapporter à des principes. Celui qui n'est jamais entré

dans le cœur d'un système, qui n'a jamais porté sur aucune doctrine de jugement mûri par des recherches étendues, est certainement capable de s'initier à la pratique, mais il n'a pas assez d'ouverture d'esprit pour comprendre dans leur sens intime les préceptes qu'on lui donne, et à moins qu'il ne possède des dispositions exceptionnelles, il ne saura leur faire produire qu'une routine pleine de suffisance. Si l'on veut un apprenti intelligent, alliant une réserve respectueuse à un examen continu et travaillant toujours à dépasser le degré atteint, il n'y a d'autre moyen que celui que j'ai proposé : il faut que cet apprenti ait étudié d'abord sérieusement un ouvrage d'éducation et qu'il ait traité lui-même, d'une manière scientifique, un point de doctrine.

II.

Mais supposons que cela soit fait. Comment le stage professoral proprement dit sera-t-il organisé pour répondre le mieux à son but ?

Suivant M. De Walque, le stage comprendrait à peine ce qu'on peut appeler une initiation théorique. Dès son entrée dans un athénée, l'agrégé serait chargé d'une partie de la surveillance et, après trois mois, il commencerait à enseigner, sous sa propre responsabilité, telle partie du programme qu'il serait facile de détacher du reste, par exemple, l'explication d'un auteur, l'histoire d'un pays (art. 22 et 23; p. 14). La seule instruction théorique qu'il recevrait ici, consisterait dans les *conseils* de toute espèce que le préfet et les titulaires lui donneraient, et particulièrement dans les indications sur les cours et les leçons qu'il serait obligé de préparer par écrit et de soumettre aux personnes désignées, tout en restant libre de suivre ou de négliger leurs conseils; car, je cite textuellement (art. 20), " l'agrégé est responsable de son enseignement et l'on ne peut songer à lui ôter toute initiative „.

Il faut accorder sans hésiter que ce n'est que la pratique qui puisse former le bon maître. Mais est-ce à dire que cette pratique ne doive être préparée par une instruction solide, qu'elle ne doive être méthodiquement choisie au point de vue

de sa facilité et de sa suite? Je considère que la surveillance est une des fonctions les plus difficiles; elle est si difficile, parce que le surveillant qui n'est que cela, n'a d'autres rapports avec les élèves que des rapports disciplinaires; il ne dispose pour maintenir son autorité d'aucun des multiples liens moraux qui rattachent l'élève au professeur; il n'a que sa personne et les punitions. Aussi la fonction détachée de surveillant est-elle condamnée par la plupart des pédagogues; elle doit son origine aux internats et à l'idée étrange d'une séparation de la discipline et de l'enseignement, laquelle est directement contraire au but d'un enseignement éducatif, et elle ne devrait pas exister. C'est une institution antipédagogique, inconnue en Allemagne, en Angleterre, en Autriche et ailleurs. Chez nous, elle est établie et ne saurait être évidemment abolie sans un ensemble de réformes qui ne seront peut-être jamais réalisées. Mais si elle existe et s'il faut des surveillants, ce n'est pas une raison pour assigner tout de suite aux stagiaires cette tâche épineuse, dangereuse et ingrate. Ce serait les exposer dès l'abord à des tracasseries de discipline avec d'autant plus de vraisemblance qu'il ne s'agirait que de fractions d'heures par jour, et ce serait les dégoûter *a limine* du métier. S'ils doivent passer par là, il me semble qu'il serait raisonnable de leur réserver cette besogne pour la deuxième année, alors qu'ils seraient chargés d'un cours régulier et puiseraient dans ce fait un supplément d'autorité.

L'enseignement des agrégés est soutenu par les conseils du préfet et des professeurs, et il ne se donnera, du moins au commencement, que sur une préparation écrite qui aura été soumise à ceux-ci. M. De Walque n'exige donc pour cette partie principale du stage, comme je l'ai déjà fait remarquer, aucune espèce d'initiation méthodique et systématique. Il paraît supposer que l'étude de la théorie est achevée à l'université: voici la pratique qui entre dans ses droits. Je dois dire, pour ma part, que je me défie un peu de ce système des "conseils", et des "entretiens", (art. 19). Ce n'est pas qu'il ne puisse avoir son utilité. Pourvu que les conseils soient réellement donnés et que les entretiens aient réellement lieu, ils porteront toujours un certain fruit. Cependant, comme ils ne sont pas préparés et médités d'avance, qu'ils n'auront ordi-

nairement d'autre source que le souvenir et l'inspiration du moment, qu'enfin ils sont abandonnés à l'irrégularité des occasions, il est à craindre qu'ils n'aient pas assez de précision, de profondeur et d'ordre scientifique ni assez d'autorité pour produire une impression durable et imposante. S'il est un point qui est capital dans la préparation pédagogique d'un professeur, c'est d'arranger les choses de façon que celui-ci soit rempli de l'idée qu'il s'agit bien là d'un art raisonné et supérieur au simple métier, possédant une base commune pour tous, des préceptes communs, concourant à un même but, en un mot qu'il s'agit de quelque chose de plus que de divers procédés ramassés par celui-ci et celui-là au cours d'une expérience plus ou moins longue et dont " on s'est trouvé bien ". Le système des conseils est incapable de faire naître cette idée; par lui-même il ne peut s'élever au-dessus de l'expérience individuelle: il est fragmentaire, incohérent, dépourvu de toute influence sérieuse, permanente, et ses effets seront d'autant plus maigres, j'ose le prédire, que les professeurs ne verront jamais l'agrégé appliquer leurs conseils dans ses classes, que le préfet, qui le voit, peut être incompétent pour une grande partie et que les uns et les autres n'exercent les nouvelles fonctions qu'à de certains intervalles. Car l'athénée où l'agrégé doit se former, est choisi dans chaque cas particulier par le gouvernement (art. 10); il n'est pas désigné une fois pour toutes, et il serait étonnant qu'il y eût un candidat chaque année dans chaque établissement. La préparation pédagogique ne sera donc pas l'objet d'une occupation régulière. Ce sera une chose imprévue et accessoire dans la vie d'un préfet ou d'un professeur, une espèce de hors-d'œuvre, qui n'absorbera pas trop sa pensée: aucune tradition ne pourra se constituer; aucune méthode ne pourra être réellement éprouvée; aucune continuité de progrès ne pourra se développer. Et quant à la sanction finale, les leçons publiques données " en présence d'un jury formé d'un inspecteur, du préfet et des titulaires des cours, d'un membre du conseil de perfectionnement et d'un professeur choisi par le gouvernement dans un autre athénée (art. 24), — cette sanction ne se réalisant qu'au bout de la seconde année, est trop éloignée et résulte d'éléments trop différents pour

déterminer sensiblement la conduite actuelle de l'agrégé. D'ailleurs, toutes ces considérations dussent-elles avoir moins de poids que je ne leur en attribue, les observations suivantes me paraissent emporter la balance. Dans le projet de M. De Walque, l'agrégé reçoit des conseils du préfet et des divers professeurs. Ces conseils, se rapportant aux mêmes objets et venant de sources multiples, ne s'accorderont probablement pas toujours. Si dans un athénée il n'y a qu'un seul professeur pour enseigner une branche, le mal n'est pas très grand. Mais si, comme c'est la règle, il y en a plusieurs et si, comme le projet le demande (art. 21 et 22), l'agrégé doit enseigner dans plusieurs classes, dans quelle singulière position ne se trouvera-t-il pas à l'égard de ces avis souvent opposés, soit qu'ils lui viennent simultanément ou successivement? Comment se tirera-t-il d'affaire? Suivra-t-il l'avis de l'un pour négliger celui de l'autre en se disant : On ne peut pas contenter tout le monde et son père? Ou bien que fera-t-il? Et l'harmonie et l'unité de son éducation pédagogique ne seront-elles pas compromises dès l'origine? Si, de plus, on pense qu'il est libre de suivre ou de ne pas suivre les conseils qui lui seront donnés, qu'il est responsable de son enseignement et que, dans ces circonstances, le préfet et les professeurs *ne sont pas responsables* de sa bonne préparation, il ne faut certainement pas s'attendre à de trop grands résultats. Ou bien ses maîtres seraient-ils responsables des effets produits par des conseils? Et s'ils ne peuvent l'être, quel zèle déploieront-ils dans une chose qui est soustraite à leur responsabilité? Le meilleur moyen d'enflammer les ardeurs et de porter à des actions utiles consiste justement à engager la responsabilité en en inspirant le sentiment. Enfin le projet a déjà été jugé par l'expérience, non pas chez nous, il est vrai, mais en Allemagne. En effet, à part les plans écrits des cours et la solennité des leçons publiques, il est assez semblable à l'ancien *Probejahr* tel qu'il était institué autrefois, par exemple, en Prusse. On sait cependant que le *Probejahr* a été trouvé insuffisant dans ce dernier pays et qu'il a été remplacé par le *Gymnasialseminar*. Croira-t-on que dans notre pays, où les conditions dans lesquelles se fera le premier essai d'organisation, sont beaucoup moins favorables, on parvienne à éviter un échec?

La conséquence des critiques que je viens d'exposer, c'est avant tout que le stage pour porter complètement les fruits qu'on en attend, devrait se faire dans des établissements déterminés sous la conduite d'hommes déterminés. Quelques membres de la Fédération sont de cette opinion. Au lieu d'abandonner l'agrégé seul dans une classe, d'aucuns prétendent qu'il vaudrait mieux le confier à un professeur signalé par l'excellence de sa méthode; " il assisterait aux leçons de celui-ci et donnerait de temps en temps cours sous sa direction. „ (p. 13.)

M. De Walque, ne partageant pas cet avis, lui oppose plusieurs objections, qui, si je ne me trompe, peuvent se réduire à cinq. D'abord il craint pour la discipline : les élèves — ce sont à peu près ses propres termes — observeraient et étudieraient l'aspirant et le titulaire plutôt que de faire attention. Celui-ci croirait de sa dignité de rappeler ces élèves inattentifs à l'ordre, peut-être de les réprimander un peu vivement, même de leur infliger des punitions plus fortes que de coutume, " et c'est l'agrégé, d'ailleurs relégué au second plan, qui pâtirait du mécontentement des élèves. „ Il y a un brin de vérité dans cette appréhension. Des garçons qui ne sont pas habitués à voir des étrangers assister à leurs leçons ou un candidat enseigner en présence d'un professeur, seront effectivement distraits, surtout les premières fois que le phénomène se produira. Mais ce n'est qu'une habitude à prendre, et elle se prend très vite, d'autant plus vite que le phénomène devient plus fréquent. D'ailleurs, comme la simple assistance aux cours offrira jusqu'à un certain degré le même inconvénient, je ne comprends pas comment M. De Walque peut tirer de ce fait une objection sérieuse. Quant aux autres inconvénients qu'il prévoit, ils n'arriveront pas par la simple raison que, *pédagogiquement*, le professeur ne peut pas intervenir, ni quand la leçon a lieu dans sa propre classe, ni quand elle a lieu dans la classe d'un collègue. Dans une leçon donnée par un agrégé, c'est celui-ci qui est au premier plan et qui doit y rester : le professeur n'a qu'à constater la marche de l'enseignement et la façon de maintenir la discipline pour lui présenter ses observations dans un tête-à-tête. A moins de désordres excessivement graves, mais qui, si le stage répond

tant soit peu à son but, ne sont pas à craindre, l'intervention serait un manque de tact et une maladresse qu'on ne peut raisonnablement attendre d'un homme qui est chargé de former des professeurs. Certes, il n'oubliera jamais qu'il n'est pas un surveillant.

L'auteur du projet que je discute, se fait certainement une singulière idée de cet homme et des rapports qu'il aura avec l'agrégé. Celui-ci, il le conçoit " souvent plus disposé à critiquer et à blâmer son patron qu'à profiter de ses conseils et à se former sur lui, „ tandis que, selon lui, celui-là sera " peut-être grincheux, susceptible, jaloux ou malveillant, „ arrêtant l'autre au début de sa carrière par des appréciations peu favorables (p. 13). Il est possible qu'il y ait des professeurs qui ressemblent à ce portrait, et je veux bien admettre que M. De Walque a basé sa peinture sur l'expérience. Cela prouverait simplement que ces caractères ne conviennent pas à la fonction dont il s'agit ici; cela ne prouverait pas qu'on ne pût trouver des individus qui fussent de meilleure humeur. Mais j'aimerais mieux croire à une confusion. En effet, si, conformément au projet, l'agrégé, tout en assistant aux leçons d'un professeur (art. 13), n'avait à en recevoir que des conseils qu'il serait libre d'appliquer, il est très probable que, dans beaucoup de cas, il serait porté à critiquer son prétendu modèle et que ce prétendu modèle, à son tour, ne ménagerait pas l'observateur indiscret. On a pu constater d'ailleurs qu'en général les professeurs qui ont conscience de leurs défauts et qui, en outre, ne sont pas habitués à voir des assistants dans leurs cours, les accueillent avec une défiance et une mauvaise grâce quelquefois mal déguisées. C'est encore une habitude à prendre, cette fois-ci, par les professeurs et, dans l'espèce, je suis certain que le rapport plus intime de maître à élève qui s'établirait entre le professeur et l'agrégé, suffirait pour prévenir ou étouffer dans sa racine tout manque de respect, toute indiscretion, toute jalousie, toute malveillance. Ce rapport aurait aussi pour effet de mettre le débutant un peu plus à son aise, quand il serait appelé à donner leçon devant son maître. On n'a pas besoin de se gêner devant celui qui vous instruit, mais on est gêné surtout devant des étrangers et des juges qu'on ne connaît pas. Je dirai même que j'ai été

étonné de voir M. De Walque tirer parti de la gêne " que la présence du titulaire aux leçons de l'agrégé causerait à celui-ci ", (p. 13), puisque les présences réitérées du préfet (art. 15), de l'inspecteur (art. 16), et du jury prévu à l'article 24 n'augmenteront sans doute ni la spontanéité ni les sentiments agréables du stagiaire. Et si ces choses ne peuvent lui être épargnées, au moins y sera-t-il préparé dans l'organisation que je recommande, tandis que, dans le projet proposé par la Fédération, il y serait exposé brusquement.

Le quatrième argument que l'auteur fait valoir contre l'institution de professeurs spéciaux chargés de former les agrégés, est puisé dans la déconsidération que le choix de ces professeurs jetterait sur les autres : " on ne peut, en conscience, dit-il, sacrifier d'anciens professeurs pour favoriser les jeunes ", (p. 13). Évidemment non, et personne n'y songera, si les anciens sont capables et pleins de mérite. Mais s'ils ne le sont pas ? Pour ménager les susceptibilités, le gouvernement ferait bien de recourir aux déplacements et aux promotions d'une autre espèce ; il faut aussi espérer que l'athénée ou les athénées seront choisis de manière à éviter de telles mesures, et enfin je ne vois pas comment le fait qu'un collègue est chargé d'une fonction *accessoire*, constituerait une déconsidération pour un autre. Est-ce donc une déclaration tacite que celui-ci est moins bon professeur ? Cependant tout le monde ne peut pas être chargé de cette fonction, et puis, on peut être très bon professeur sans posséder les qualités requises pour former les agrégés.

Celui qui aura lu attentivement les objections que j'ai faites plus haut au système des conseils, aura probablement remarqué qu'à part les autres désavantages que ce système présente, je le critique particulièrement à cause de son caractère peu scientifique, intermittent et pour ainsi dire accidentel. Je voudrais que la préparation pédagogique des candidats fût confiée à quelques spécialistes, afin que, au fur et à mesure de la pratique, ils reçussent effectivement une idée complète de la méthodologie de leur branche ainsi que des points généraux de la pédagogie pratique des athénées, y compris la législation scolaire. Bref, à côté de la pratique, pour fonder et diriger celle-ci, un enseignement régulier de la pédagogie serait

institué aux athénées désignés par le gouvernement. C'est alors seulement que l'assistance aux cours et les conseils des maîtres porteraient leurs véritables fruits, puisque tous les faits observés seraient justifiés par des préceptes bien motivés et que tous les avis seraient ramenés à des principes solides dans des leçons spéciales. L'art serait raisonné à tous les points de vue, et la théorie serait appliquée avec connaissance de cause. Les maîtres exerceraient une influence réelle sur les agrégés qu'ils verraient à l'œuvre et qui, de leur côté, devraient leur rendre compte à chacun. Le régime serait théorique et pratique à la fois, et l'on conviendra, je pense, qu'un professeur quelconque, fût-il excellent, ne sera pas propre à la tâche ainsi comprise, puisqu'elle exige des qualités qui peuvent manquer au praticien, à l'homme d'intuition. Celui qui exécute le mieux une œuvre, n'est pas nécessairement aussi celui qui sait le mieux montrer comment on doit faire, et, d'autre part, le théoricien, mais qui ne sait pas bien faire, sera également un maître médiocre, quelle que soit la supériorité avec laquelle il expose ses règles. Il faut ici une union heureuse et un juste accord de la théorie et de la pratique que l'on rencontre assez rarement.

Mais, en admettant la nécessité de ces qualités combinées, l'on insistera probablement avec d'autant plus de force sur le danger que les professeurs spéciaux et responsables, inculquant leurs doctrines et leurs méthodes particulières, feront courir à l'initiative des agrégés. En effet, c'est pour sauver cette initiative et pour empêcher que leurs talents personnels ne soient contrariés que M. De Walque veut les rendre responsables de leur enseignement dès le début (art. 20), et, à ce même point de vue, il écrit en s'élevant contre l'institution de guides pédagogiques spéciaux (p. 14) : " S'il est d'une utilité incontestable de guider discrètement le débutant, il serait nuisible, sous prétexte d'unité dans les méthodes, de lui ôter toute initiative et d'en faire une simple machine à répétition. "

Certes, cela serait nuisible. Mais qui nous dit que tel sera l'effet du système et ne se forme-t-on pas des fantômes pour les combattre ? L'initiative des agrégés subsistera dans tout ce qu'elle a de légitime, et leurs talents personnels pourront se déployer librement, même ou plutôt surtout dans le régime

plus rigoureux que je défends et qui va probablement au delà des exigences de la minorité de la Fédération. Cette initiative pourra se montrer d'abord dans la forme que les agrégés donneront à la matière d'une leçon : car toute matière différant d'une autre demandera une forme didactique différente et se spécifiant suivant les classes et les élèves. Elle pourra se montrer ensuite dans les mille choses de moindre importance qui distinguent les individualités, et dans le choix des règles méthodiques à appliquer dans tous les cas où celles-ci, équivalentes au fond, ne conviennent pas également bien à certaines capacités. Elle pourra se montrer enfin dans l'invention et la déduction de nouvelles règles et de nouveaux procédés conformes aux principes posés, ce qui ouvre un champ excessivement vaste. Je ne doute pas que tous ceux qui méditent ces questions et qui se sont évertués à trouver eux-mêmes l'un ou l'autre point de méthode, ne finissent par se persuader que l'initiative des agrégés n'est pas mise en danger, si leur instruction est confiée à quelques maîtres spéciaux. Mais elle a évidemment ses limites : aucun professeur dans aucune école ne jouit d'une liberté absolue. Ce serait l'anarchie et la ruine de l'enseignement. Par exemple, si quelqu'un s'avisait aujourd'hui, sous prétexte de son droit d'initiative, d'enseigner le latin comme on l'enseignait encore au seizième siècle, *sans employer les versions*, uniquement par la conversation et la paraphrase latines, il serait vite rappelé à l'ordre par le préfet et l'inspecteur, et cela à juste titre : car il troublerait toute l'économie de cette matière, dont la tendance générale ne supporte plus les manières d'agir d'autrefois. Or, de même que, dans la situation actuelle, il y a déjà des bornes fixées soit par la tradition, soit par les programmes, bornes que personne ne peut franchir : de même il y aurait, dans l'enseignement de la pédagogie, des principes dont aucun agrégé ne pourrait s'écarter *dans l'application*, du moins en tant que d'autres principes ne donnent pas des résultats semblables. En effet, si tout chemin ne mène pas à Rome, beaucoup de chemins y mènent, et souvent les mêmes procédés peuvent se justifier aux points de vue les plus divers, de sorte que, jusque dans l'adoption des principes, les candidats

auraient une certaine liberté, je ne dis pas scientifique, cela s'entend, mais pratique.

Ainsi le domaine de l'initiative serait toujours très grand, plus grand que maintenant. Il serait bien diminué du labyrinthe où les jeunes débutants s'engagent si fréquemment et dont ils ne parviennent quelquefois à sortir qu'après plusieurs années d'erreurs. Mais, d'autre part, il s'accroîtrait de toutes les découvertes qu'un zèle continuellement éveillé et une exploration sûrement guidée ne manqueraient pas de faire dans un pays à peu près inconnu jusqu'ici. Et, sous ce rapport, il faut bien l'ajouter, le maître éclairé, qui est initié à la théorie et possède une longue expérience, offre plus de garanties que le pur praticien. Car la véritable science, la science qui remonte aux sources originales, et la véritable art, l'art qui a conscience des multiples moyens par lesquels on arrive à la même fin, sont généralement libéraux, tolérants, tâchant plutôt de persuader et de stimuler la réflexion que de s'imposer, tandis que l'habitude irréfléchie et la routine qui ne connaît rien qu'elle-même, sont ou bien indifférentes, ou bien si elles se mêlent d'une chose, tendent à agir par ordre et par autorité plutôt que par des preuves et par la persuasion.

La dernière considération est une raison de plus pour joindre la théorie à la pratique pendant la durée du stage. Cependant, à la première vue, on pourrait croire que cette théorie fait ici double emploi avec l'enseignement universitaire, et c'est un point sur lequel il ne sera pas superflu de m'expliquer plus nettement.

Pour ce qui concerne la science de l'éducation, le programme du doctorat comprend, outre la leçon publique, l'histoire de la pédagogie et la méthodologie. L'histoire de la pédagogie y est à sa juste place et ne peut donner lieu à aucune difficulté ni à aucune équivoque. Il n'en est pas de même de la méthodologie, qui présente bien des questions. Quant à moi, considérant que toute autre préparation pédagogique manque aux futurs professeurs, j'ai interprété la loi dans le sens le plus pratique possible, et j'ai coutume d'exposer, après une introduction générale, les différentes méthodes d'enseigner les branches représentées dans la faculté de philosophie, la langue maternelle, les langues anciennes, les langues vivantes, l'histoire et

la géographie. J'incline à croire et je présume sur plusieurs indices que mes collègues en font autant. Mais rien ne garantit que nous soyons dans le vrai, je n'entends pas seulement dans la vérité idéale, mais encore dans la vraie intention du législateur. Car pourquoi celui-ci n'aurait-il pas eu en vue une doctrine générale des méthodes d'enseignement? Que tel ait été effectivement son but, on est d'autant plus porté à l'admettre qu'un seul homme peut à peine connaître convenablement tant de matières et avoir une idée solide, féconde, des méthodes par lesquelles il convient de les enseigner. Or, la méthodologie générale est une partie de la pédagogie générale ou philosophique; elle suppose une autre partie qui traite de la fin de l'éducation, et ne saurait être comprise sans elle. Ainsi, en suivant ce raisonnement, on aboutirait par degrés à la conclusion que le législateur a songé sinon expressément, du moins implicitement à la pédagogie générale. Mais il est toujours permis d'objecter que, se proposant de former des professeurs d'athénée, il a entendu leur donner ce dont ils ont le plus immédiatement besoin, les méthodes d'enseigner leurs spécialités. Je n'ai nulle envie d'ergoter sur les intentions du législateur; j'ai voulu seulement montrer que le mot qu'il a inscrit dans la loi, est susceptible d'interprétations diverses. Mais une chose reste certaine, c'est qu'à l'Université, pendant le temps des études scientifiques, les élèves ne sont guère en mesure de s'approprier avec fruit autre chose que la pédagogie philosophique, une espèce de psychologie et de morale appliquées à l'éducation. Leur enseigner la pédagogie pratique, celle qui s'occupe de l'instruction dans des établissements déterminés ainsi que des méthodes à employer pour les différentes matières du programme de ces établissements, n'est pas sans doute une impossibilité, puisque cela se fait. Cependant, si la pratique elle-même n'accompagne pas cet enseignement, il sera ordinairement improductif, stérile; tout au plus réussira-t-il à éveiller un certain intérêt. Et s'il est accompagné de la pratique, il produira bien quelque effet utile, mais par les raisons que j'ai déjà énumérées plus haut¹, ses résultats seront nécessairement defectueux, insuffisants. J'en conclus

¹ P. 106.

avec la plupart des pédagogues compétents que la pédagogie pratique doit être enseignée dans un établissement d'instruction, lorsque les docteurs ont terminé leurs études et qu'ils peuvent se consacrer *entièrement* aux questions d'application. De cette façon, le double emploi, qu'on redoutait tantôt, n'existe pas. L'Université jetterait les bases philosophiques et historiques : elle donnerait aux talents les moyens de se connaître, elle exciterait, fortifierait les inclinations et fournirait les connaissances indispensables pour comprendre d'un point de vue élevé les préceptes immédiats de l'art et interpréter avec intelligence les faits observés. De son côté, l'athénée ne se contenterait pas de la pure application et de simples conseils : il aurait des maîtres responsables, exposant dans son ensemble la théorie de la pratique, faisant passer continuellement la pensée de l'une à l'autre et accoutumant ainsi les agrégés à raisonner leur art, à chercher, à réfléchir sans cesse pour trouver des procédés meilleurs.

La nécessité des rapports étroits et suivis entre la théorie et la pratique est tellement évidente qu'elle a conduit quelques membres de la Fédération à désirer la fondation d'écoles d'application qui seraient placées sous la direction du professeur de pédagogie (p. 12). Mais ce serait là tout un organisme à créer. Ensuite, pour que le professeur de pédagogie pût bien diriger cette école, il faudrait qu'il y enseignât lui-même ou du moins qu'il eût enseigné assez longtemps dans un collège, ce qui n'est pas toujours le cas. Enfin il est très douteux qu'un seul homme suffise à cette double tâche, surtout si la préparation pédagogique se fait conformément aux indications données dans cet écrit. A mon avis, les athénées sont le meilleur milieu pour la recevoir.

C'est donc dans des athénées désignés par le gouvernement que le stage professoral devrait être organisé. Il comprendrait une partie théorique et une partie pratique, dont certains professeurs seraient chargés conjointement avec le préfet. Celui-ci pourrait enseigner, par exemple, l'introduction générale, la doctrine de la discipline et la législation scolaire. Deux heures par semaine lui suffiraient, une heure suffirait aux professeurs. Les leçons prendraient la forme de dialogues scientifiques. A la fin de la première année, l'agrégé aurait à

fournir un travail écrit sur une question d'application. M. De Walque préfère qu'il traite un sujet dans une des réunions mensuelles des professeurs, au troisième terme (art. 13). Mais il me semble que les premiers essais de ce genre sont mieux réservés à la critique de ceux qui ont la mission spéciale d'instruire le jeune homme. Sous leur conduite auraient lieu aussi les premiers essais d'enseignement, qui seraient soigneusement préparés. Toutefois on ne confierait pas, en règle générale, d'enseignement régulier aux agrégés dès le commencement. Ici encore, l'auteur de la brochure est d'un autre avis; il propose de leur confier, sous leur propre responsabilité, jusqu'à *des parties de cours* à partir de la rentrée de janvier, et il donne même un tableau des parties qui leur pourraient être attribuées. (p. 15 et suiv.) C'est rechercher inutilement les complications et les difficultés. Introduire deux professeurs également responsables pour le même cours, c'est compromettre d'avance leur succès, lequel s'oppose à la séparation didactique de ce qui constitue une unité naturelle; c'est surtout se priver d'un des moyens les plus efficaces pour former les maîtres dans tous les domaines, je veux dire la critique immédiate et compétente de l'ouvrage qui a été fait. Les visites du préfet, que le projet prévoit, si elles ne sont pas vaines, ne répondent pas complètement à ce but; car il s'agit justement de guider l'agrégé, de le contrôler dès qu'il entre en scène, et le jugement émis doit venir de celui-là même qui lui a donné l'instruction théorique. En conséquence, l'unique manière parfaite de faire consisterait à lui imposer pendant un certain temps et dans différentes classes des leçons d'essai qui ne sortiraient pas de la marche des études et qui seraient jugées immédiatement par ses maîtres présents. Quand il paraîtrait réussir dans ces épreuves, il serait chargé de l'enseignement intégral d'une matière dans une classe, par exemple, du latin, de l'histoire et de la géographie, etc. Ce ne serait certainement pas avant les vacances de Pâques.

La cote de la première année aurait pour base le travail écrit, les notes obtenues aux cours pédagogiques, sur lesquels je ne ferais pas passer d'examen, et les leçons. Elle serait arrêtée de commun accord par l'inspecteur, le préfet et les professeurs spéciaux. Ceux qui seraient admis à la deuxième

année, prendraient part à la surveillance et feraient, sous leur propre responsabilité, un cours complet, mais seulement dans les classes inférieures jusqu'à la quatrième inclusivement. La solennité des leçons publiques données en présence d'un jury, dont la composition a été déjà touchée ¹, me semble être un embarras superflu. Les juges seraient les mêmes que ceux de la première épreuve. Enfin toutes les cotes, y compris la cote finale, seraient communiquées aux intéressés, et le classement serait publié au Moniteur.

Voilà la substance des observations que m'a suggérées le projet de M. De Walque et de la Fédération. Je ne me berce pas de l'espérance de les voir toutes reconnues pour exactes et pratiques. Car je sais trop bien qu'une organisation fructueuse du stage professoral est un problème compliqué et dépend de tant d'éléments qu'il serait étonnant que l'on trouvât tout de suite la solution définitive. D'ailleurs, bien que chacun doive faire de son mieux pour la trouver, pour découvrir les défauts apparents d'un système et pour proposer quelque chose de meilleur, l'essentiel n'est pas dans ce travail indispensable ni dans le système proposé lui-même. L'essentiel est que l'opinion publique s'émeuve et qu'un système quelconque, pourvu qu'il ait la moindre chance de vivre, soit adopté par le corps enseignant et présenté aux pouvoirs publics d'un commun accord et avec des instances telles qu'ils seraient enfin forcés de sortir de leur inertie ². Si ce premier pas était fait, d'autres suivraient inévitablement, et j'aime à penser que cela marquerait le réveil d'un esprit qui était autrefois très répandu en Belgique, et donnerait aux professeurs des athénées et collèges non seulement plus de justice, mais encore, pour les besoins de la justice et pour ceux de l'enseignement, un peu plus de *self-government*.

P. HOFFMANN.

¹ P. 111.

² Ces lignes étaient écrites, lorsque je reçus connaissance des considérations que M. L. P. émet sur la brochure de M. De Walque dans la 3^e livraison de la *Revue* (t. XLII, p. 197, *chronique*, n° 63). Je suis heureux de me trouver d'accord avec lui. Il y écrit : " Nous ne voulons point pour le moment discuter en détail le projet. L'essentiel est qu'enfin il établirait une règle, et toute règle vaudra mieux que l'arbitraire d'aujourd'hui. " Ce mot devrait présider aux débats de la Fédération au mois de septembre.

A PROPOS DU V. 13 DU " MORETUM „.

La correction *sed vix*, au lieu de *sed lux*, que nous avons proposée dans la livraison précédente, p. 168, avait déjà été faite par M. Bücheler dans le *Rheinisches Museum*, t. XLV (1890), p. 321. Si nous nous félicitons de nous être rencontré avec le savant professeur de Bonn, nous regrettons d'autre part que son article nous ait échappé, et nous tenons à déclarer ici que c'est à lui que revient l'honneur de la priorité.

P. THOMAS.

NOTE SUR APULÉE.

DE PLATONE ET EIUS DOGMATE, I, VIII (p. 70, l. 9-13 éd. Goldbacher) : *Cum septem locorum motus habeantur, progressus et retrocessus, dexteriores ac sinistri, sursum etiam deorsumque nitentium et quae in gyrum circuitumque torquentur, sex superioribus remotis haec una mundo relicta est sapientiae et prudentiae propria, ut rationabiliter volveretur*. M. Thomas (*Remarques critiques sur les œuvres philosophiques d'Apulée*, p. 15) propose de lire : *haec una mundo relicta est — propria < VIA >*. Il est évident qu'il faut suppléer un substantif féminin, synonyme de *motus*, et *via* conviendrait très bien. Mais ne vaudrait-il pas mieux écrire : ... *sex superioribus < VIIS > remotis haec una...*? L'omission s'explique plus aisément à cet endroit; on se trouverait en présence d'une simple haplographie : — BVSVIIS. Le copiste du moyen âge procédait comme le copiste moderne : il prononçait en lui-même le mot avant de l'écrire; or *b* et *v* se confondaient dans la prononciation; VIIS a été pris pour VUS = BUS.

CH. JUSTICE.

MOLIÈRE, *l'Avare*, ACTE II, SCÈNE I.

Il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger, dit Valère à maître Jacques, " suivant le dire d'un ancien „. Comme le font remarquer les éditeurs de la collection des *Grands écrivains de la France* (t. VII, p. 129), la sentence, telle qu'elle est énoncée par Valère, est la traduction de ce passage de la Rhétorique à Hérennius (l. IV, c. XXVIII) : *Esse oportet ut vivas, non vivere ut edas*. Victor Fournel a signalé la phrase de la *Vraie histoire comique de Francion* (1622) de Ch. Sorel, où le pédant Hortensius " alléguoit Cicéron qui dit, qu'il ne faut manger que pour vivre, non pas vivre pour manger. „ Je trouve une version de l'adage, se rapprochant bien plus du texte de Molière, dans les *Propos puerils ordinairement usez és écoles françoyses*, publiés à Anvers, en 1599, par le maître d'école Gabriel Meurier, d'Avesnes. " Vivez-vous pour manger ? „ demande l'un des interlocuteurs; P. lui répond : " *Lon doit manger pour vivre, et non vivre pour manger* „ (ff. 6 v^o - 7).

PAUL BERGMANS.

COMPTES RENDUS

Vellei Paterculi ad M. Vinicium libri duo, ex Amerbachii praecipue apographo edidit et emendavit R. ELLIS, litterarum Latinarum professor publicus apud Oxonienses. Oxford, Imprimerie de Clarendon (Londres et New-York, H. Frowde), 1898. xxiv-194 pp. in-8°.

Cette édition est à la fois un chef-d'œuvre de typographie et un travail philologique de premier ordre. M. Robinson Ellis y déploie une fois de plus ses qualités de critique érudit, scrupuleux et perspicace.

On sait que l'opuscule historique de Velleius Paterculus ne nous a été conservé que par un seul manuscrit, le *Codex Murbacensis*, découvert dans un monastère d'Alsace par Beatus Rhenanus en 1515. Ce manuscrit est perdu, mais il nous en reste une copie faite en 1516 par Boniface Amerbach et retrouvée en 1834 par Orelli à la bibliothèque de l'université de Bâle. Avant Orelli, l'unique source du texte était l'édition princeps de Beatus Rhenanus (1520) avec son appendice contenant une collation du *Murbacensis* faite après coup par Burer. Pour imprimer son édition, Beatus Rhenanus s'était servi d'une copie qu'il tenait d'un de ses amis, mais qui avait été faite, à ce qu'il dit, *properanter atque infelicitèr*. Cette copie serait-elle celle d'Amerbach? M. Ellis ne le pense pas. Du reste, si l'affirmative était vraie, on ne pourrait pas souscrire au jugement défavorable de Rhenanus : les défauts apparents de la copie d'Amerbach sont autant de preuves de la conscience avec laquelle celui-ci a travaillé; il s'est appliqué à reproduire aussi fidèlement que possible l'original, qui était en fort mauvais état, sans essayer de le corriger et en indiquant chaque fois ses hésitations et ses doutes. La comparaison de l'*apographon* d'Amerbach avec le texte de l'édition princeps et avec les leçons relevées par Burer assure au premier une grande autorité. C'est pourquoi M. E. l'a étudié minutieusement et l'a pris principalement pour guide dans son édition.

Le texte de Velleius a considérablement gagné entre les mains du savant latiniste anglais. L'apparat critique est un modèle. Le commen-

taire (p. 145-192), dans lequel M. E. examine un certain nombre de passages difficiles et controversés, est des plus instructifs. Une seule chose manque peut-être à cette belle et bonne édition, à savoir un index ¹.

P. THOMAS.

Ausgewählte Briefe aus Ciceronischer Zeit, herausgg. von C. BARDT. Leipzig, Teubner. — *Text*, 1896. vi-238 pp. in-8°. *Kommentar. I: Brief 1-61*, 1898. xl-236 pp. in-8°. — Chaque volume : 1 mk. 80. (*B. G. Teubner's Schülerausgaben Griechischer und Lateinischer Schriftsteller*).

Heureux les jeunes humanistes allemands ! Philologues et éditeurs rivalisent de zèle pour mettre entre les mains des élèves des gymnases de bons et beaux livres. Les nouvelles *Schülerausgaben* de Teubner sont un témoignage éclatant de cette louable sollicitude : textes corrects, commentaires bien conçus, exécution typographique irréprochable et presque luxueuse, papier excellent, cartonnages élégants et solides, modicité du prix, tout se réunit pour en faire des livres classiques dignes de servir de modèles.

L'édition des *Lettres choisies de Cicéron et de ses correspondants* par M. Bardt tiendra une place honorable dans cette collection.

Elle comprend 114 lettres disposées dans l'ordre chronologique et divisées en 4 livres : I. Cicéron consulaire et proconsul (62-50 av. J.-C.); II. Cicéron pendant la guerre civile (49); III. Cicéron pendant la domination de César (46-44); IV. Après les ides de mars (44-43). On le voit, c'est surtout la vie publique de Cicéron d'après sa correspondance que M. B. veut faire connaître aux élèves. Toutefois il a inséré dans son recueil quelques lettres d'un caractère purement privé, qui y jettent de la variété et nous reposent un peu de la politique.

M. Bardt n'a rien négligé pour faciliter aux jeunes gens l'intelligence des lettres de Cicéron. Le volume de texte contient sous forme d'appendice : 1° une notice sur le calendrier romain à l'époque de Cicéron; 2° un aperçu chronologique des événements de 63 à 43 av. J.-C.; 3° une

¹ II, 23, 2, je lirais : *ad vindicandam <a> maximis periculis patriam*. — II, 83, 2, les sources donnent : *mox aut* (ou *autem*) *hunc mox avunculum Titius imitatus est*. Je crois qu'il faut supprimer simplement *mox aut hunc*. Le copiste a cru voir d'abord dans les premières lettres de *avunculum* (*auunculum*) les mots *aut hunc* (*autunc*); après les avoir écrits, il s'est aperçu de son erreur et a recommencé la transcription de la phrase : *mox avunculum* ..., en négligeant d'exponctuer *mox aut hunc*.

liste des noms propres. Le commentaire est précédé d'une introduction d'une trentaine de pages sur la correspondance de l'orateur romain.

Le travail de M. B. mérite de grands éloges; nous devons cependant faire certaines réserves. Le jugement que l'auteur porte sur Cicéron (Introduction, p. XXX-XXXIX) respire cette naïve admiration de la force et du succès que l'*Histoire romaine* de M. Mommsen a mise à la mode. Cicéron est un vaincu de la politique; donc il a eu tort de se mêler de politique. Que ne s'est-il tenu tranquille? Il est si simple d'abdiquer toute conviction et d'accepter le fait accompli (p. XXXV)! Jadis les humanités classiques tendaient à faire des écoliers de petits Brutus; aujourd'hui, du moins en Allemagne, elles tendent à former de petits Brennus: nous ne voyons pas ce que la civilisation et la morale peuvent y avoir gagné.

Le commentaire, à notre avis, pèche par la prolixité. A quoi bon analyser longuement chaque lettre? Ces analyses devraient être faites par les élèves eux-mêmes; à leur mâcher ainsi la besogne, on risque fort de les ennuyer. Les lettres de Cicéron présentent tant d'obscurités qu'elles exigent un commentaire détaillé; raison de plus pour se borner au strict nécessaire¹.

P. THOMAS.

A Latin Grammar for schools and colleges by George M. Lane, Professor emeritus in Latin in Haward University. Londres et New-York, Harper et frères, 1899. xvi-572 pp. in-8°. Prix: 6 sh.

Ce livre, auquel M. G. Lane a travaillé pendant de longues années et qu'il ne lui a pas été donné d'achever, a été publié, après la mort de l'auteur (juin 1897), par les soins pieux d'un de ses anciens élèves, M. Morris H. Morgan, qui s'est chargé de revoir et compléter les chapitres qui n'avaient pas reçu la dernière main. Nous n'avons examiné que la syntaxe: nous n'hésitons pas à déclarer que c'est une œuvre mûrie et d'une science de bon aloi. Elle est très complète et elle se distingue par l'abondance et l'heureux choix des exemples, par l'exactitude, la clarté et la précision. Certes, il n'est point de grammaire parfaite, et, en cherchant bien, l'on pourrait trouver çà et là dans

¹ Deux petites observations. *Introduction*, p. XVI, M. B. semble croire que les billets (*codicilli*) étaient ordinairement écrits sur parchemin; le commentaire, p. 33, porte *ut volebam*, tandis que le texte, p. 17, l. 25, est *ut vellem*.

celle-ci matière à critiquer. Mais qu'importent quelques petits défauts, si l'ensemble est digne d'éloges ? L'ouvrage de M. L. fait honneur à l'école philologique américaine et mérite d'être connu et étudié en Europe.

P. THOMAS.

LÉON HALKIN. **Les esclaves publics chez les Romains.**
(*Mémoire couronné au concours universitaire 1894-1896.*)
Bruxelles, Corné Germon, 1897. 250 pp.

L'organisation romaine de l'administration publique faisait une place considérable aux esclaves. Beaucoup d'emplois subalternes leur étaient exclusivement réservés. On les retrouve au service des prêtres et des magistrats. Ils sont même, exceptionnellement, enrôlés dans l'armée et surtout dans la marine. Comme l'État, les villes font largement appel au travail servile, et dans les cités italiques et provinciales, les *publici* remplissent des fonctions analogues à celles qu'ils avaient à Rome.

Ces quelques indications suffiront à montrer l'intérêt du sujet traité par M. Halkin. Son consciencieux travail, qui témoigne d'une excellente éducation philologique, a su profiter de toutes les sources d'information qui pouvaient éclairer une matière encore imparfaitement connue. Il a mis à contribution avec un soin égal les textes littéraires, juridiques, épigraphiques, et il en a tiré à peu près tout ce qu'il était susceptible de fournir. Il parle successivement de l'origine des esclaves de l'État, de leur affranchissement et de leurs noms, puis des emplois divers de ces esclaves, enfin de leur condition légale et sociale.

Une deuxième partie traite les mêmes points relativement aux esclaves municipaux. Nous aurions désiré que M. H. distinguât plus nettement dans ces derniers chapitres les cités de constitution romaine et celles de constitution grecque, et qu'il nous montrât en quoi les premières se rapprochent, et en quoi elles diffèrent des secondes.

Un appendice donne enfin la liste des esclaves publics mentionnés dans les inscriptions. — Peut-être pourrait-on regretter que M. H. n'ait pas poursuivi plus loin ses recherches et qu'il n'y ait pas fait rentrer dans une certaine mesure les esclaves impériaux, qui succèdent en quelque sorte à ceux dont il s'occupe; mais il serait évidemment injuste de demander à l'auteur plus qu'il n'a voulu nous donner, et nous devons accepter avec reconnaissance la solide monographie qu'il nous offre, en souhaitant qu'il la complète bientôt par d'autres études spéciales.

F. C.

Beknopt Etymologisch Woordenboek der Nederlandsche taal, door J. VERCOULLIE, *professor in de Nederlandsche philologie te Gent*. Tweede verbeterde en zeer vermeerderde uitgave. Gent, J. Vuylsteke, 1898.

La première édition de cet ouvrage date de 1890. Déjà en 1895 elle était épuisée; l'impression de la seconde édition n'a pu être commencée que vers le mois d'avril 1896 et a été achevée seulement vers octobre 1898. Vu l'état instable des résultats étymologiques à notre époque — où ce qui semble définitivement acquis aujourd'hui, est renversé demain — ces dates sont intéressantes pour une juste appréciation de ce dictionnaire. Peut-être M. Vercoullie eût-il bien fait de les rappeler dans sa Préface.

Dans ses deux préfaces l'auteur nous explique ce qu'il entend donner : un ouvrage concis destiné « voor den onderwijzer, den leerling van de hoogste klassen onzer middelbare onderwijsgestichten en den beschaafden man ». C'est en vue de cela que M. Vercoullie, se modelant quant à la forme sur le petit Dictionnaire de Skeat, s'est borné à donner « des résultats sans entrer dans des discussions et sans indiquer les sources ». C'est pour cela aussi qu'il s'est créé un style qu'il appelle lui-même le style télégraphique et qu'il a dû restreindre sa *copia verborum* en n'admettant que quatre catégories de mots ¹.

Pour commencer par le dernier point, j'ai remarqué l'absence de quelques mots qui appartiennent tous — à l'exception de deux ou trois, peut-être — au langage ordinaire et qui rentrent sans exception aucune dans l'une des catégories prémentionnées : AKABA; ANTIMAKASSAR c. à d. contre l'huile de Makassar; BESUKT, voir Bilderdijk, *Nieuwe Versch.* IV, 208, et Oudemans, *Wdb. op Brederode*. Vu sa quatrième catégorie, M. V. serait peut-être disposé à admettre ce mot s'il croit avec moi que ce pourrait bien être ce *besukt* qui a donné naissance à *besuikerd* (voir v. Dale, éd. 1898 s. *voce*) et dont la signification est autrement inexplicable; BEURTMAN; FLANEL; GOOSPENNING; GRASWE-

¹ Il est vrai que la quatrième — “ zulke woorden die om een of ander(e) reden merkwaardig zijn, als daar zijn sommige verouderde woorden „ etc. — est très vague : on peut y faire entrer un peu de tout ! Les autres catégories sont : 1° les mots originairement néerlandais, 2° les mots d'origine étrangère naturalisés, et 3° les mots étrangers “ wier oorsprong niet duidelijk te herkennen is „ Il faut lire, je suppose, “ wier niet-Nederlandsche oorsprong „ etc. Mais il me semble que dans l'une et l'autre hypothèse ces mots rentrent déjà dans d'autres catégories, la quatrième et la seconde respectivement.

DUWE, voir *Tijdschrift N. L.* 15, 314; HAAGPREEK, voir *Tijdschr. N. L.* 15, 308 et *ib.* 17, 65; KANAPE, qui serait allié d'après M. Muss-Arnold avec l'allemand *Kneipe*, voir *Modern Language Notes* VI, 22; KIEKJE, n'est dans aucun dictionnaire — il n'est peut-être pas sans intérêt de l'enregistrer ici avant que la mémoire de l'origine ne se perde : le mot, qui signifie maintenant une petite photographie d'une ou de plusieurs personnes prise dans des conditions telles qu'une reproduction artistique est exclue, vient du nom d'un photographe de Leide et n'était originairement employé que pour indiquer l'immortalisation photographique d'un groupe d'étudiants après une nuit de plaisir; le sens s'en est généralisé; KOKERELLEN, voir *Tijdschr. N. L.* 11, 82; KWAST c. à d. une espèce de limonade au citron, de l'anglais (lemon-)squash, ne se trouve dans aucun dictionnaire, mais est très communément employé par toutes les classes sociales et vaut la peine d'être enregistré; KWISTIG, c. p. A. S. *cystig*; LORRETJE, voir *Museum* 1, 10; LUL, penis peut-être = lul(1)?; MUISJES, voir *Tijdschr. N. L.* 12, 91; PLEE et PLETIE : je n'ai rien à dire quant au conte fantastique de l'origine française (plaît-il?) que ceci : demonstrandum est; RINGELOOREN; ROOS, une maladie (c. p. netelroos), peut-être = Angl. *rash* ¹?; STEMMING = humeur; cf. le vieil-Anglais *stemning*, *stevening* et *stem* = un laps de temps, *stefnan* (to regulate, to fix, to institute, Bosworth Toller), et le Néerlandais *stijf*, *stevig*. *Stemmig* pourrait s'y rattacher aussi, cf. *stijf* qui a la même signification. Pour le développement sémasiologique, on pourra l'expliquer ainsi : *stefn*, *stefning*, 1° la régulation et 2° ce qui est réglé, attribué (à qqn.) donc = temps de service (cf. hie hæfdon heora stemn gesetenne, *Chron.* 894) en anglais = turn (of service), et 3° turn en général; cf. *turn of mind* = humeur.

Puisque le livre est destiné aux instituteurs, à certains élèves et à ce personnage mystérieux que l'Anglais appelle le *General Reader*, je me demande si M. Vercoullie n'a pas donné à la fois trop et trop peu. Ce que ces messieurs veulent pouvoir trouver surtout dans un dictionnaire étymologique, c'est l'histoire du mot dans la période historique — non les temps préhistoriques, j'entends exclure ainsi rigoureusement les discussions des racines et des rattachements de ces racines à d'autres. Il y a bien des mots aussi qui pour une raison ou l'autre auraient pu être exclus ² et ainsi on aurait trouvé de la place pour bien des choses dont on constate — et je ne crois pas parler seulement en mon nom personnel

¹ Voir Vercoullie s. v. *belroos* où ce *roos* n'est pas expliqué.

² Ainsi pourquoi donner *bekje*, *blinderen*, *braveren*, *cabotage*, *Engelsch zout*, *excommunicatie*, etc. etc.? Et beaucoup d'articles auraient pu être plus brefs, p. ex. *asperge*, *blauwkous*, *dak*, *gast*, etc. etc.

— l'absence avec peine. J'ai en vue les sources et les discussions que M. V. s'est donné tant de peine à exclure ¹. Et l'indication des sources — si nécessaire pour ceux qui voudraient se rendre compte du pourquoi des résultats de l'auteur! — eût pu se faire facilement sans prendre trop de place ². Quant aux discussions, — je crois que si l'auteur n'en veut pas, c'est uniquement à cause de l'économie d'espace, ce qui lui semble la chose importante. Pour moi, il me semble qu'on ne peut pas y sacrifier la clarté d'exposition, surtout dans un manuel pour des non-initiés. Et c'est le cas bien souvent, par exemple dans les articles APPELSIEN, BAAS, BASTAARD, BREEVEERTIEN, BULLEBAK (comment le *bulleman* de Hooft peut-il être dérivé d'un livre — *History of John Bull*, non pas « *Geschiedenis van Europa* », comme dit M. Vercoillie — qui a paru seulement en 1712?), JANOOM, KATROL (les arguments donnés semblent militer plutôt en faveur de l'étymologie rejetée), KOESKOES, etc. etc. Quelques mots de plus, et tout eût été clair! Quelquefois même cette concision mène M. V. à commettre une légère inexactitude. Il n'est pas exact de dire par exemple qu'il n'y a rien dans l'histoire de *althans* qui explique l'évolution du sens; voir de Vries s. v. ³; l'anglais *quaint* ne signifie pas *rare kwant*; l'anglais *lamprey* ne vient pas du français actuel *lamproie* mais du vieux fr. *lampreie*, et ainsi de suite. M. Vercoillie, est-il besoin de le dire? sait tout cela mieux qu'un autre, mais les commençants, à qui le livre est destiné, n'y verront pas clair. Et c'est cette malencontreuse concision qui est cause de tout. Il y a plus. L'esprit de contradiction est fort dans l'homme intelligent, c'est même dans un certain sens l'âme de la saine critique. Si à ce titre il doit être encouragé, ce n'est peut-être pas dans un livre de vulgarisation qu'il convient de donner trop d'aliments à cet élément de négation. Or l'absence voulue et complète, ou peu s'en faut ⁴, de discussion et d'argumentation porte inévitablement le lecteur critique à opposer ses arguments à lui ou ceux des autres à l'exposé de l'auteur, et dans ces conditions il remporte une victoire aisée sur un adversaire sans armes, tandis que M. Vercoillie n'eût proba-

¹ Sans y réussir toutefois toujours! Je trouve une indication des sources par ex. dans les articles *Gids* et *Jutmis*.

² On n'a qu'à dresser une liste de tous les ouvrages qui ont été mis à contribution — et cette liste s'imprimera certainement dans quelques pages — les pourvoir d'un numéro d'ordre et y renvoyer en ajoutant la page. Ainsi un renvoi au volume 13 de la *Tijdschrift voor Ned. Letteren*, p. 63, serait exprimé ainsi : 13, XVII, 63.

³ L'anglais *now*, adversatif, et le français *or* = *hora*, me semblent des analogues.

⁴ Voir les articles *Aak*, *Aamborstig*, *Boeha*, *Evenknie*, etc.

blement pas eu de difficulté à sortir victorieusement de la lutte, si de lutte il eut pu être question.

Ainsi par exemple en parcourant — assez rapidement même pour un ouvrage de cette valeur — le livre de M. Vercoullie, j'ai trouvé peut-être bien une centaine d'articles où je crois devoir ne pas partager l'opinion de l'auteur. Est-ce à dire que je veuille m'ériger ici en juge et conclure magistralement que M. V. s'est trompé autant de fois? Je m'en garderai bien devant un homme de la science de l'auteur; il est plus que probable que ce serait moi le vaincu si je devais engager le combat dont je parlais tantôt; mais tant que M. Vercoullie ne nous donnera pas de plus amples arguments, cette attitude sera celle de plus d'un de ses lecteurs, et la faute en sera à lui. Je ne puis me dispenser de citer quelques-unes de mes observations, mais après ce qui précède j'espère qu'il ne sera plus nécessaire d'insister sur le fait que ce n'est pas avec la certitude de voir figurer le résultat de mes *elucubrations* dans la prochaine édition du *Dictionnaire* que je les donne.

BOEZEL : est-ce que ce mot n'est pas apparenté à *boezeroen*? BRIEF, du Lat. *brevem* : plutôt de *breve*? peut-être simple faute d'impression; DELGEN : est-ce que la voyelle brève ne milite pas contre la dérivation de *dèleo*? DEUVEKATER : je le rapporterais plutôt directement à *duivel*; voir l'Academy, 1892, I, pp. 15, 111, 159 et 184; DOKZAAL : je ne vois pas de traces de l'influence de *doxologie* dans cette forme; j'inclinerais plutôt à croire que l'*x* pour l'*s* a été d'abord une substitution graphique, cf. *deux*, (glorieux = duos, — osum, etc., voir de Vries s. v. *oksaal*; DOMMOOR = *dommer*(t) par étymologie populaire? cf. peut-être *kletsoor*; d'autres dérivés en *er*(t) d'adjectifs sont : *leepert*, *stommert*, *stumperd*, etc.; DROOM : après le raisonnement de M. Uhlenbeck dans le *Museum* (de Groningue; 1897, col. 294), je ne crois plus que l'ags. *dream* soit apparenté; FITTER, abrégé de *gasfitter* et ainsi indirectement de l'anglais *to fit*? FREULE du haut all. *fräulein* à cause de la voyelle au lieu du bas-allemand *frölen*? HARD = vite, à séparer de *hard* = dur? HIEP : je ne le connais que comme adjectif et non comme substantif, et je ne vois pas pourquoi on devrait supposer une origine anglaise, et encore la voyelle serait alors à expliquer; HOMMELES, il doit y avoir eu bien longtemps que M. Vercoullie avait lu la comédie de *Homulus* quand il a écrit que de ce titre l'expression « (tis hier) *hommelles* » est dérivé, ce n'est certainement pas « *eene oude populaire komedie met zeer drukke actie* »; KARWEI = aïval : je m'étonne que M. Vercoullie n'ait pas pu accepter l'étymologie proposée dans la *Tijdschrift N. L.* (12, 112), par M. Verdam, voir aussi *Skeat* s. v. *quarry* (2); KNIJF : à noter que l'anglais *cnif* est probablement emprunté au danois, ce qui donne à réfléchir; KOFFER : je cite ce mot pour pouvoir renvoyer mes lecteurs à une série de notes dans les *Modern Language Notes* (VI, 19) — sans enthousiasme

d'ailleurs, parce que je crois que l'auteur exagère beaucoup l'élément oriental dans les langues germaniques; KORMORAAN, pour une défense habile de l'étymologie proposée par Diez (moran = Breton *mor* = *mer* et *vran* = corbeau; M. V. ne l'admet pas), voir l'*Academy*, 1895, I, pp. 339, 380, 404; KUT, est-ce que le Gothique *qithus* n'est pas apparenté?; LIES (1): M. V. cite le moyen anglais *leske*, mais le mot ne manque pas dans le vieil anglais, voir *Zeitschr. f. D. Alterthum* 33, 244 et *Beiträge*, 10, 48 (il est emprunté au danois); MAAg: je cite ce mot également pour attirer l'attention de mes lecteurs sur une série d'articles dans une revue américaine qui pourrait leur intéresser. Voir le *Journal of Germanic Philology* 2, 216, etc. (J'ajoute toutefois que l'article en question se rapporte exclusivement à ce qu'on pourrait appeler l'histoire ultime des mots, c. à d. des racines et me semble renfermer bien des hypothèses très hardies. Seuls les spécialistes sauront en tirer profit); MAAR: en comparant *mais* et *ἄλλα* on serait tenté de croire à l'équation de *maar* et *meer* = plus — ceci (comme tant d'indications dans ce compte rendu pour lesquelles la place me manque) serait à développer; MAM = Goth. *mammo* = chair?; MATROOS, qu'est-ce que M. V. pense de *mat-(ge)noot* = *kooi-(ge)noot*? Voir *Museum*, I, 106; NEUKEN pour *hneuken = kneuken? voir pour d'autres applications de la même loi Gallée dans le Leemans-Album, 1879, M. Vercoullie s. vv. (*k*)*nijpen*, (*k*)*nagen*, (*k*)*rimpel*, (*k*)*wispelturig*, etc.; PEKELHARING: la dernière hypothèse dérive ce mot du français (voir R. Heinzel, *Abhandlungen z. Altld. Drama*, 1896, p. 64); PLEGEN: voir les *Mod. Languages Notes* 7, 213; PRAAIEN: où est-ce que MM. Franck et Vercoullie auraient trouvé l'anglais *to pray* dans le sens de *to speak* (a vessel)?; SCHELP: la forme *scýlpbs* (= scylpas) comme glose de *murices* est intéressante tant pour la forme que pour la signification (voir *Germania* 23, p. 399); SLORDIG pour **slodderig* de *slodderen*?; STRIJD: ne peut-on pas comparer le latin *lis* pour *stlis*, *stlitis*?; TOLK: M. Vercoullie suit Skeat, je n'y crois pas: cf. Kluge, *Englische Studien*, 16, 394; VATTEN: peut-être que l'anglais *fetch* serait apparenté; ZERREN: est-ce que ce serait peut-être pour *sodderen* comme *sleuren* pour *slodderen*? *soddern* (cf. l'allemand *sottern*) est l'intensif de *zieden* (à comparer *pruttelen* pour la signification en se rappelant qu'aucune des deux significations que M. Vercoullie donne, n'est probablement la plus ancienne: ce mot mériterait que l'on y consacrat une investigation spéciale).

Si j'ai dû formuler des considérations qui ont pour quelques-uns peut-être l'air d'être des objections, je ne crois pas avoir besoin de beaucoup de temps pour convaincre mes lecteurs que la faute en est au plan que M. Vercoullie a cru devoir s'imposer dans l'intérêt de son public. Donner des résultats est assez difficile, quand il n'y en a pas!

Wat ons de wijzen als waarheid verkonden,
Straks komt een wijzer die 't wegedeneert,

et dans ces conditions j'aurais préféré le « redeneren » à la « waarheid » plus ou moins vraie, si j'ose m'exprimer ainsi. Et dans ces conditions difficiles il y a lieu de féliciter l'auteur d'autant plus chaleureusement de ce qu'il a pu nous donner. La seconde édition est réellement « soigneusement revue et augmentée » et M. Vercoullie peut se vanter à juste titre de ce que son ouvrage est plus complet que les dictionnaires de Kluge et Franck. Il est loin d'accepter aveuglément ce que ces devanciers ont écrit; dans les articles *fooi* et *meisje*, par exemple, je préfère certainement la manière de voir de notre auteur à celle de Franck. Son « Inventaire étymologique de la langue Néerlandaise » et ses « Listes des mots cités des langues Grecque, Latine, Française, Anglaise, Allemande, etc. » en appendice, sont très utiles et nous devons remercier le patient étymologiste d'avoir bien voulu se livrer à ce travail fastidieux. Pour ce facteur, mystérieux mais important dans l'histoire des mots, que l'on appelle l'« étymologie populaire », M. Vercoullie ne l'a point négligé et il nous en donne d'intéressants exemples, mais ce sur quoi je voudrais appeler surtout l'attention de mes lecteurs — qui tous aussi, je l'espère, seront des lecteurs de M. Vercoullie — c'est la sémasiologie. L'étymologie d'un mot n'est pas seulement l'histoire de sa forme, mais aussi et j'ose presque dire surtout de sa signification. Et c'est malheureusement un point auquel on songe encore relativement peu. M. Vercoullie, lui, s'efforce partout de rendre déjà à ce César — de l'avenir — ce qui lui est dû; et ce m'est un plaisir de constater que le manque de clarté dont j'ai eu à me plaindre tout à l'heure, ne se fait pas ou se fait très peu sentir ici. Que mes lecteurs consultent par exemple les articles *beunhaas*, *bisschop*, *enteren*, *hardvochtig*, *kippig*, *soebatten*, etc. et ils seront, je n'en doute pas, d'accord avec moi sur ce point.

Je crois pouvoir espérer que le lecteur de ce compte rendu emportera une impression favorable du travail de M. Vercoullie, et si, après cette déclaration catégorique de ma part, on s'étonnait de ne pas avoir rencontré plus d'épithètes élogieuses, semées à droite et à gauche dans le présent article, je me permettrais de rappeler qu'un devoir de discrétion s'impose quand il s'agit de l'ouvrage d'un collègue et ami.

H. LOGEMAN

CHARLES GARRISSON. **Théophile et Paul de Viau, étude historique et littéraire.** Paris, Alph. Picard et fils, 1899. 1 vol. de 235 pages in-8°.

La première moitié du XVII^e siècle est pour la littérature française une époque de transition. Entre les derniers représentants de la Pléiade et les grands maîtres du règne de Louis XIV, surgit une école de libres esprits qui résistent aux empiètements de la discipline classique, et qu'on a appelé les burlesques ou les poètes de cabaret. C'est en effet à l'*Épée royale*, à l'*Ile d'amour*, à la *Pomme de pin* qu'ils ont leur quartier général, au milieu de la fumée de tabac, du bruit des verres, des cris des buveurs et de la grande bohème d'Allemands, d'Italiens, de gentilshommes déclassés et d'aventuriers de toute espèce dont pullule la France pendant le règne agité de Louis XIII.

Boileau ne les aime pas, il n'a que du mépris pour le « burlesque effronté » dont les allures tapageuses et débraillées et les railleries impies choquaient son austère jansénisme; mais tout n'est pas à dédaigner cependant dans l'œuvre des Saint-Amand, des Petit, des Faret et des d'Assoucy, et la Fronde littéraire de la Pomme de Pin vaut mieux, à tout prendre, que la préciosité de la chambre bleue de l'Hôtel de Rambouillet.

Parmi tous ces poètes de la littérature indépendante, comme on l'a nommée, le plus original et le plus intéressant est Théophile de Viau. Ce fut aussi le plus populaire, car on compte cinquante éditions de ses œuvres, et pendant près d'un demi-siècle on a vu la foule, au grand dépit de Boileau,

A Malherbe, à Racan, préférer Théophile.

Mais ce poète si populaire autrefois est aussi fort mystérieux; sa vie est mal connue et toute une légende s'est formée autour du tragique procès qui l'arrêta dans sa carrière et fut cause de sa mort prématurée. M. G. s'est efforcé de soulever le voile et de faire revivre à nos yeux dans son intégrité la figure énigmatique de Théophile. A-t-il complètement réussi? Je n'oserais l'affirmer; d'une part, il y a dans son étude beaucoup de hors-d'œuvre, fort intéressants sans doute, mais qui encombrant le récit et le rendent un peu confus; d'autre part le style prend trop souvent une allure oratoire qui nuit à sa précision.

Mais si la physionomie du poète demeure légèrement indécise, il en est tout autrement de celle de son frère aîné, Paul de Viau. Celle-ci se détache vigoureusement en pleine lumière. Curieux type de soldat que ce gentilhomme huguenot, toujours prêt à tirer l'épée pour la défense de la Religion quand elle lui paraît menacée, toujours en lutte avec les catholiques jusqu'au moment où l'édit d'Alais enlève aux protestants leurs privilèges politiques.

Les Viau appartenaient à la petite noblesse du Languedoc. Les trois frères, Paul, Théophile et le cadet que le poète appelle « notre rustique Daniel », étaient nés à Clérac sur le Lot et possédaient dans les environs le domaine de Boussières. Dans ce pays protestant entre tous, les frères Viau reçurent l'éducation sévère et complète des gentilshommes huguenots; ils étudièrent à Saumur, peut-être à Montauban sous des maîtres écossais; puis leur éducation finie, ils se séparèrent. Paul et Daniel demeurèrent à Clérac, et Théophile se rendit à Paris, où il ne tarda pas à se faire une place au milieu des Burlesques et des gens de cour. Mais, s'il eut des amis puissants tels que le duc de Montmorency, amiral de France et gouverneur du Languedoc, il se fit bientôt beaucoup d'ennemis. Pourquoi? Est-ce à cause de sa vie débauchée, de son outrecuidance de cadet de Gascogne, de ses opinions, de ses attaques inconsidérées contre la toute-puissante société de Jésus, ou bien, comme le croit M. G., y a-t-il là quelque aventure d'amour et le poète aurait-il osé jeter les yeux sur la jeune reine Anne d'Autriche elle-même? En tous cas, en 1619, Théophile fut frappé d'un ordre de bannissement.

Il se retira à Clérac auprès de son frère, mais le regret de Paris le prit bientôt et il essaya de rentrer en grâce en flattant le favori du jour, le duc de Luynes; ce fut en vain, et Théophile dut se réfugier en Angleterre. L'abjuration de sa foi lui rouvrit les portes de France; il se réconcilia avec les Jésuites, avec la Cour, et reprit sa belle vie de bohème et de folies, pendant que son frère guerroyait contre les armées de Luynes et que les catholiques brûlaient Clérac et mettaient le Languedoc à feu et à sang.

C'est alors qu'en 1621 Théophile publia le premier volume de ses poésies, qui le rendit célèbre et le mit au premier rang des lyriques du temps, au-dessus de Malherbe et de Racan. C'est alors aussi qu'il fit représenter sa tragédie de *Pyrame et Thisbé*, œuvre détestable, entachée de gongorisme et de mauvais goût, mais qui obtint le plus grand succès et balança la fortune de Hardy, le roi de la scène à cette époque.

D'autres ouvrages de Théophile se rapportent aussi à cette période de sa vie, par exemple un *Traité sur l'immortalité de l'âme et la mort de Socrate*, mêlé de prose et de vers, où se trouvent de très belles strophes d'un ardent spiritualisme qui détonne dans la bouche d'un épicurien comme Théophile.

Le poète semblait au comble de la gloire; mais en 1623, au moment où il venait de publier le second volume de ses poésies, l'orage éclata brusquement sur sa tête. Ses ennemis s'étaient ralliés et lui attribuaient une grande partie des vers licencieux et impies du *Parnasse satyrique* qui venait de paraître. Certes, tout n'était pas faux dans cette accusation, mais le Parnasse satyrique ne différait pas beaucoup en

somme des nombreux recueils de *gaillardises* qu'on publiait alors; il n'y avait là rien qui pût expliquer un pareil déchaînement de furieuses colères. Excité par les Jésuites et tout particulièrement par les Pères Garasse, Voisin et Caussin, le Parlement condamna Théophile « à cause de ses impiétés, blasphèmes et abominations contre l'honneur de Dieu, son église et l'honnêteté publique » à être brûlé vif en place de Grève!

Pourquoi cette sévérité féroce? M. G., nous l'avons dit, croit à des tentatives amoureuses de Théophile auprès d'Anne d'Autriche, tentatives qui auraient attiré sur lui les colères jalouses de Louis XIII; c'est du reste une hypothèse que Philarète Chasles avait déjà indiquée en 1839 dans un article de la *Revue des Deux Mondes*. Elle est séduisante. J'avouerai toutefois que les excellents arguments de M. G. ne m'ont pas convaincu, et que je crois toujours à une vengeance des Jésuites et du parti catholique. N'oublions pas que nous sommes au siècle de la réaction et du fanatisme, que l'on brûle partout les sorciers et les sorcières, que le bûcher d'Urbain Grandier va bientôt s'allumer; n'oublions pas non plus que les libertins sont en suspicion dans une cour qui devient dévote, et que le plus redoutable de tous, le plus audacieux et le plus populaire, est Théophile de Viau. Les Jésuites qui menaient cette campagne savaient qu'en frappant le poète, ils frappaient la tête du parti; aussi ne le manquèrent-ils pas, et le poursuivirent-ils avec le plus odieux acharnement. Écoutez le père Garasse: « Sachez, méchants, » que les tavernes et les cabarets d'honneur ne seront pas toujours en » vogue. Sachez qu'au lieu de la Pomme de pin, vous n'aurez que des » pommes d'angoisse. » Et Jean Guérin dans ses sermons: « Maudit » sois-tu, Théophile, maudit l'esprit qui t'a dicté tes pensées, maudite » soit la main qui les a écrites.... Ta chair n'est bonne qu'à être grillée; » aussi le seras-tu demain; tu t'es moqué des moines et les moines se » moqueront de toi! »

Le poète leur répond de sa meilleure plume; il accuse de tous ses maux

Cette noire et forte machine
Dont le souple et le vaste corps
Étend ses bras jusqu'à la Chine;

il appelle ses adversaires

Effroyables meurtriers des rois,
Ouvriers de couteaux et de flammes,
Pâles prophètes de tombeaux,
Fantômes, lous-garous, corbeaux.
Horrible et venimeuse engeance.

Il n'avait du reste pas attendu sa condamnation; fuyant ses persécuteurs, il allait atteindre la frontière des Pays-Bas quand il fut arrêté.

Ramené à Paris, il fut enfermé à la Conciergerie, dans la tour Montgomeri, où il passa deux ans dans le sombre et humide cachot où avait séjourné Ravallac.

Alors son procès recommença à nouveaux frais au milieu d'un redoublement de calomnies et d'outrages; par bonheur le duc de Montmorency et le frère de Théophile veillaient sur lui; leurs efforts finirent par triompher, et le poète rendu à la liberté, put trouver un asile dans la charmante retraite de Chantilly, où Montmorency lui offrait l'hospitalité.

C'est là qu'il passa la dernière année de sa courte vie, au milieu de ces bois, de ces prés, de ces fontaines qu'il avait si bien chantés; c'est là qu'il composa en l'honneur de la femme de son hôte, Marie des Ursins, les admirables stances de la *Maison de Sylvie*.

Malheureusement il était trop tard; les angoisses et les tortures avaient usé sa santé. Rentré à Paris, gracié, reçu de nouveau à la cour, il tomba malade et mourut le 25 septembre 1626, à l'âge de trente-cinq ans, un an à peine après avoir quitté le cachot de Ravallac.

Quant à Paul de Viau, il continua contre Richelieu la guerre commencée contre Luynes, et ne déposa l'épée qu'après la paix d'Alais. Bizarrie du hasard! C'est le capitaine, le champion de cent combats, qui achève tranquillement une longue existence dans la paix de ses domaines, tandis que le poète, le joyeux bohème, le coureur de cabarets et de ruelles, voit ses jours tranchés dans leur fleur par une fin tragique!

Mais cette fin même a mis sur le front de Théophile un nimbe de mélancolie romanesque. On oublie ses fautes, ses imprudences, ses folies de jeunesse pour ne se souvenir que du bon poète lyrique, le plus grand peut-être qui ait paru en France depuis la Pléiade jusqu'à l'avènement du romantisme, en tout cas celui qui a le plus aimé la nature et qui a su le mieux décrire les forêts « aux ombres incertaines, » les étangs, les vallées solitaires où « les cerfs brament au bruit de l'eau, » « le froid et ténébreux silence qui dort à l'ombre des ormeaux », et « les vieux chênes presque aussi vieux que le soleil ».

H. PERGAMENTI.

G. DES MAREZ. **Étude sur la propriété foncière dans les villes du moyen-âge et spécialement en Flandre, avec plans et tables justificatives.** Gand, Engelcke, et Paris, Picard, 1898. xxv-393 pages. (*Recueil de travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand.* 20^e fasc.).

Cette importante étude sur la propriété urbaine au moyen âge n'intéressera pas seulement les historiens du droit médiéval, elle attirera l'attention de tous ceux qui s'occupent d'histoire des institutions urbaines ou d'histoire économique. Elle contient des pages particulièrement instructives concernant ces questions si attrayantes mais si compliquées de l'origine des villes et de la formation du droit qui s'y est développé.

Élève de M. Pirenne, l'auteur a appliqué avec succès la méthode historique : au lieu de s'appuyer exclusivement sur les textes des lois et des coutumes, il a utilisé surtout les actes privés, les ventes, les baux, les donations qu'il a trouvés dans les archives des villes flamandes et dont il a parcouru un nombre très considérable ; il a tenu compte des conditions locales qui ont influé sur le développement de la propriété dans les différentes villes ; il a étudié en détail le groupement des territoires urbains et mis en relief les caractères des diverses sortes de propriétés qu'il y a constatées, en tenant compte des analogies qu'il avait rencontrées dans les autres villes des Pays-Bas et en Allemagne. Il est arrivé ainsi à établir des conclusions solides et nettes dont plusieurs points semblent être définitivement acquis à l'histoire.

La ville proprement dite, c'est-à-dire l'agglomération marchande, a donné naissance à deux genres de propriétés : l'*alleu* et la *tenure libre*. M. D. M. expose d'abord les origines de la propriété allodiale (ch. I), puis celles des différentes tenures urbaines (ch. II), parmi lesquelles la tenure libre. Il eût peut-être été préférable d'intervertir l'ordre de ces deux chapitres. Le lecteur est en effet dérouté par les redites que présente le second chapitre et ne distingue pas de prime abord que la propriété allodiale est de formation postérieure à la tenure libre.

Examinons d'abord la tenure libre. Celle-ci doit son origine à l'établissement de marchands sur un territoire dépendant de la juridiction publique, comme par exemple celui du *Portus Gandensis*, agglomération essentiellement urbaine qui s'est formée au confluent de la Lys et de l'Escaut. Les marchands jouissaient d'une coutume spéciale, *jus mercatorum*, qui leur était personnelle et que le pouvoir public était tenu de respecter. Ce droit propre des marchands ne tarda pas à se détacher insensiblement de la personne du marchand pour s'incorporer

au sol sur lequel il s'était établi. Dans les terres domaniales, où se sont constituées des agglomérations urbaines, surtout dans les domaines ecclésiastiques, ce phénomène s'est produit beaucoup plus lentement que dans les territoires dépendant de la juridiction publique : ce fut le cas notamment à Arras, dans les seigneuries de Saint-Pierre et de Saint-Bavon à Gand, etc.

La tenure libre constituait une concession de terre moyennant un cens, c'est-à-dire une censive, mais, à la différence de la tenure domaniale, cette censive laissait intact le statut personnel du censitaire et lui conférait la libre disposition de sa tenure (p. 118).

La propriété libre urbaine ou alleu est de formation ultérieure. M. D. M. montre par quels moyens les bourgeois parvinrent à dégrever une grande partie de leurs fonds de l'obligation du cens et à avoir ainsi maison propre sur fonds propre. Ces bourgeois devinrent ainsi des *hommes héréditaires* (*virī hereditarii*) par opposition aux censitaires. Il résulte de ce fait que, contrairement à la théorie d'Arnold, l'alleu urbain ne dérive pas de l'alleu de la période franque : il s'est formé sous l'influence d'un droit nouveau, le droit urbain.

Au moyen des exemples des villes flamandes, surtout de Gand, Bruges et Ypres, l'auteur fait saisir l'action du droit urbain sur l'évolution de la propriété urbaine. Les plans qu'il a intercalés dans son livre donnent une idée concrète de la manière dont ce droit s'est d'abord localisé dans l'agglomération marchande, comment ensuite il s'est propagé et a gagné les territoires environnants. Le *Portus* de Gand émerge, au XIII^e siècle, avec ses tenures libres et ses alleux, au milieu des fiefs, se groupant surtout autour du château comtal, et de terres soumises au régime domanial, comme celles qui dépendent des deux seigneuries de Saint-Pierre et de Saint-Bavon. L'annexion d'une grande partie de ces territoires à la ville y transforme peu à peu le régime de la propriété dans un sens libéral, conformément aux exigences du droit urbain. Ainsi se trouve vérifiée la théorie que M. Pirenne a exposée dans son étude sur les origines des constitutions urbaines¹ : c'est le droit spécial formé dans le *suburbium*, c'est-à-dire la ville marchande qui gagna le bourg seigneurial et les terres environnantes.

Malgré cette libération progressive du sol attenant à la ville proprement dite, des censives domaniales et même des fiefs subsistèrent très longtemps à côté des propriétés essentiellement urbaines : la tenure libre et l'alleu. Les bourgeois pouvaient d'ailleurs changer dans des conditions déterminées la nature de leur propriété ; il leur était permis par exemple de convertir un alleu en censive (p. 152) et même de

¹ *Revue Historique*, t. LIII, 1893 ; t. LVII, 1895.

transformer un alleu en fief comme on le voit dans la ville de Gand (p. 138 et suiv.). Toutefois, pour ce dernier cas, M. D. M. semble se contredire lorsqu'il affirme (p. 152) qu'il « était défendu d'ériger un alleu en fief, puisque c'était là enlever une parcelle du sol urbain à l'autorité de la loi urbaine pour la soumettre à la juridiction des hommes du comte ».

Je me hâte d'ajouter que cette équivoque n'enlève absolument rien aux conclusions de l'ouvrage qui d'une manière générale se distingue par une clarté d'exposition remarquable et une rigoureuse méthode scientifique. Ce travail si richement documenté et si bien conçu jette un jour particulièrement lumineux sur la difficile question des origines des constitutions urbaines et on peut dire qu'il apparaît à son heure, malgré le grand nombre de livres déjà écrits sur cette matière.

H. VANDER LINDEN.

L'Évolution de l'éducation dans les diverses races humaines, par CH. LETOURNEAU. — Un volume de la *Bibliothèque anthropologique*, in-8°, 600 pages.

Au cours de sa vaste enquête sur l'évolution, M. Letourneau étudie l'évolution de l'éducation dans les diverses races humaines. A l'heure présente, où tout le monde sent que le temps est venu d'orientations nouvelles, où le problème de l'éducation préoccupe les meilleurs esprits, il n'est certes pas d'un médiocre intérêt de se demander comment ce problème a été résolu dans la suite des âges, et de s'arrêter à considérer les résultats qui ont été atteints selon la solution qui lui a été donnée. Les expériences que les diverses sociétés humaines, sauvages ou civilisées, ont faites dans le domaine de l'éducation, sont autant de leçons dont il y aurait sagesse à profiter. « Des siècles entiers ont été perdus, dit M. Letourneau dans sa préface, des catastrophes ont été subies, des remous rétrogrades se sont produits, même au cours de l'histoire, simplement parce que, soit par impuissance, soit par ignorance, on n'avait pas convenablement préparé les générations aux œuvres qu'il leur fallait accomplir. »

Dans cet ouvrage richement documenté, l'auteur passe successivement en revue les peuples de race noire, de race jaune, et de race blanche, suivant en cela l'ordre hiérarchique de leur classification. Chez les nègres, qui représentent actuellement le type inférieur de l'être humain, l'éducation est toute primitive et se borne à dresser l'enfant à la vie simple qui l'attend, le plus souvent par imitation ou par initiation spontanée. Cette éducation primitive n'est guère que physique.

Les races les plus inférieures du reste sont de mentalité enfantine : comme l'enfant, le nègre se distingue par son extrême mobilité, la débilité de son attention, l'inaptitude presque absolue à l'abstraction. L'auteur voit dans des rapprochements de ce genre matière à étude pour le psychologue que devrait être tout éducateur ; ce n'est en effet que quand la pédagogie se sera faite plus scientifique que l'on pourra arriver, dans les pays civilisés, « à organiser des systèmes pédagogiques raisonnables et raisonnés, surtout à ne plus surcharger le cerveau enfantin de notions pour lui entièrement inassimilables ».

L'étude des manifestations de l'éducation dans la race mongolique y fait voir comme une évolution pédagogique, allant de la sauvagerie du Fuégien aux civilisations déjà intelligentes des anciens États de l'Amérique centrale, pour s'élever jusqu'au foyer civilisateur des races mongoliques, la Chine. Malgré les difficultés de la langue et l'extrême complication de l'écriture, l'instruction primaire est répandue en Chine à un degré remarquable. Mais le défaut d'un enseignement ne développant guère que la mémoire et surtout une vénération superstitieuse pour le passé, ont eu pour résultat de paralyser la volonté et l'initiative d'un grand peuple, et d'immobiliser une civilisation.

Les peuples de race blanche retiennent plus longtemps l'auteur. Chez eux, l'éducation familiale et spontanée au premier stade, bornée d'abord en grande partie aux connaissances indispensables, s'y particularise à mesure que l'industrie elle-même se spécialise ; plus tard apparaît l'éducation scolaire, au début souvent réservée aux nobles, et distribuée par les classes que des situations privilégiées ont rendues dépositaires de tout le savoir intellectuel. — Après avoir montré le progrès scientifique se figeant de bonne heure en Égypte et surtout dans les monarchies de l'Inde, l'auteur étudie les deux systèmes de pédagogie grecque, en mettant en parallèle Sparte et Athènes : Sparte, où le législateur a voulu former un peuple éminemment guerrier, et y a réussi, tant sous le rapport de la vigueur du corps que de l'énergie de la volonté ; Athènes, qui s'en est remise en fait d'éducation à l'initiative individuelle, et qui a joué dans le monde le rôle de nourrice intellectuelle, à commencer par Rome, qu'elle a influencée si profondément. Il est remarquable que la Grèce a été la première à poursuivre l'évolution pédagogique complète, à chercher à développer le corps, le cœur et l'esprit, c'est-à-dire à remplir la tâche que doit embrasser tout système sérieux d'enseignement. — Il semble qu'il n'y ait chez les populations barbares d'Europe aucune éducation organisée ; l'invasion germanique fait disparaître en Occident bien des écoles savantes dans des villes latinisées, et le zèle de Charlemagne ne parvient pas à les rétablir dans des conditions de stabilité. Le moyen âge, indifférent à tout ce qui concerne l'éducation physique, partisan d'une instruction

purement mnémonique, étranger à la science vraie, épris de l'argumentation vide, peu soucieux de l'éducation des masses, marque un arrêt dans l'évolution de l'éducation. Il faut arriver au XV^e et au XVI^e siècle pour constater un éveil de l'esprit critique; de bons esprits s'élèvent contre la routine de l'enseignement traditionnel, la barbarie de la discipline scolaire, l'inintelligence des méthodes et l'inanité d'un enseignement qui visait à remplir le cerveau de notions indigestes sans plus de souci du corps que du caractère. Dès lors, la pédagogie médiévale était condamnée; toutefois les critiques les plus véhémentes comme des essais individuels ou partiels d'innovations raisonnées n'ont pas empêché ce système d'éducation de persister au fond jusqu'à la fin du siècle dernier.

C'est contre ces tendances héritées des âges précédents : abus des exercices mnémoniques, insuffisance de l'élément scientifique, oubli complet de toute éducation physique, enseignement moral purement verbal et non emprunté ni appliqué aux faits, qu'il a fallu lutter de nos jours. Et c'est cette lutte que doit poursuivre l'éducation contemporaine. La tâche de la pédagogie moderne, qui s'inspirera de plus en plus de la psychologie scientifique et bénéficiera de ses progrès, sera de ne négliger aucun des grands côtés de l'être humain, et, en tenant compte de l'expérience, « de faire que chaque individu atteigne son plein développement physique, moral, intellectuel; qu'il devienne robuste, bon et intelligent autant que le comporte son organisation individuelle ». En ce qui concerne l'éducation physique, l'auteur reconnaît que de timides essais de réforme ont été tentés, presque annihilés d'ailleurs par la « trop vigoureuse végétation des programmes ». Il y aurait sous ce rapport beaucoup à apprendre de l'Angleterre et de l'Amérique. L'éducation physique est de haute importance, elle crée des énergies précieuses et permet à l'éducateur de lutter avec succès contre l'inertie intellectuelle et morale. Plus difficile et autrement délicate est la culture morale. Pour produire des fruits, elle devra se faire plus expérimentale, profiter des incidents de la vie commune, et être orientée dans le sens du développement des qualités sociales les plus nobles, de l'altruisme, de l'aide mutuelle, de la subordination des intérêts individuels à ceux de la communauté. Il y a plus d'unité de vue au sujet de l'éducation intellectuelle, et d'heureuses réformes s'y sont produites. La pédagogie de l'avenir devra s'attacher à donner à tous les esprits une culture suffisante; à dégager des sciences ce qui est essentiel, ce que tout être civilisé doit et peut savoir; à s'adresser surtout à l'intelligence et à la raison; à priser dans l'étude des langues moins les connaissances grammaticales que l'aptitude à les parler, à les lire, à les écrire; à faire bon marché des détails pour se renfermer dans les données fondamentales de chaque branche d'études; à faire que chaque

degré d'enseignement, tout en se suffisant à lui-même, forme une base sur laquelle repose l'étage supérieur; à rendre à tous les degrés l'éducation intégrale, c'est-à-dire physique, intellectuelle et morale. Sans doute, il faudra procéder par des essais intelligemment préparés et médités : on n'improvise pas de telles réformes. En matière d'éducation plus qu'en toute autre, la perfection n'est jamais atteinte, et les systèmes d'éducation devraient rester toujours à l'étude et aller s'améliorant sans cesse. « Que ne pourrait-on pas faire de l'espèce humaine, termine l'auteur, si l'on développait toutes les améliorations que virtuellement elle renferme? »

Pour tendre vers ce but — et c'est à quoi l'on s'arrête à penser en terminant cette étude — il semble que dans la situation actuelle il y aurait à se préoccuper davantage d'établir une juste pondération dans le développement des forces de l'être humain, et de mettre dans l'éducation cette belle harmonie dont l'histoire nous offre dans la Grèce un si éloquent exemple. Sans doute, des réformes louables s'accomplissent dans le domaine de l'instruction, mais à raison de surcharges excessives et parfois d'interprétations étroites, beaucoup de temps reste perdu dans le régime scolaire, qui serait avantageusement laissé à l'éducation physique et à la formation professionnelle; et aussi l'on voudrait, pour le plus grand bien des hommes et des sociétés, que l'enseignement se pénétrât plus sincèrement de la nécessité de faire servir l'instruction à l'acquisition et à l'affermissement des grandes idées morales, au développement des énergies et des volontés. Ce sont moins en effet aux heures difficiles et décisives les hommes instruits et intelligents qui font défaut que les hommes de bien, d'initiative et de caractère.

M. ROSE.

CHRONIQUE

95. — Dans un intéressant article du dernier numéro de la *Revue des Humanités* (Le recrutement du corps professoral de l'enseignement moyen de l'État), M. G. Gérard soumet à la critique et rejette le stage professoral tel qu'il est préconisé dans la brochure de M. De Walque, et il déclare également insuffisants les exercices didactiques organisés dans les Universités. Après M. Roegiers, dont l'erreur s'expliquait parce qu'il ne connaissait que l'enseignement Louvaniste, M. Gérard paraît croire que les exercices didactiques sont le monopole de l'Université de Louvain, et cette erreur nous étonne de la part d'un ancien élève de l'École normale des humanités qui aurait pu facilement s'assurer qu'au point de vue pédagogique, les doctorats de Liège n'ont fait que continuer et perfectionner la tradition de l'École d'où il est sorti.

Comme conclusion, M. Gérard propose une solution moyenne : pendant un an après l'obtention de leur diplôme, les docteurs continueraient à suivre des cours théoriques de pédagogie à l'Université, et sous la direction du professeur de pédagogie, ils s'exerceraient à la pratique, en faisant des leçons dans des établissements d'enseignement moyen, officiel ou privé. Cette année d'apprentissage serait suivie d'un examen professionnel.

La thèse de M. Gérard est exposée et défendue avec talent, et elle témoigne de la compétence et de l'expérience de son auteur. Celui-ci apporte des considérations nouvelles et utiles à méditer sur cette question tant débattue du stage professoral. Malheureusement la multiplicité des solutions proposées n'est peut-être pas le meilleur moyen d'aboutir enfin à une réforme qui est dans les vœux de tous les amis de l'enseignement. Les systèmes de MM. Gérard, Kurth et De Walque prêtent chacun à certaines critiques, mais aucun d'eux ne pourrait être plus funeste que l'absence actuelle de toute règle. Le danger est qu'on ne profite du désaccord des gens de métier pour maintenir le *statu quo*.

96. — L'étudiant qui projette un séjour en France peut obtenir d'utiles renseignements en s'adressant au *Comité des Voyages d'études* (Secrétaire général : M. Louis Jadot, 95, Boulevard Saint-Michel, Paris). Le Comité publie un bulletin trimestriel, *l'Informateur* (prix par an : 2 fr. 50). De plus, une résidence universitaire pour les étudiants et les professeurs a été créée à Paris, 95, Boulevard Saint-Michel, sous le nom d'*Université Hall*;

les associés-correspondants de cette institution pour la Belgique sont MM. Heymans, professeur à l'Université de Gand, et Laurent, professeur à l'Institut agricole de Gembloux.

97. — Nous avons, à plusieurs reprises déjà, entretenu nos lecteurs de la refonte du *Corpus Inscriptionum Graecarum* entreprise par l'Académie de Berlin. Un nouveau fascicule de cette importante publication vient de paraître (*Inscriptiones Graecae Insularum maris Aegaei*, II, Berlin, G. Reimer, 1899). Il est dû aux soins de M. R. W. Paton et comprend les inscriptions de l'île de Lesbos. Le 3^{me} fascicule avait paru l'an dernier et M. Hiller von Gaertringen y avait réuni celles de Telos, Nisyros, Astypalée, Anaphe, Théra (Santorin), Mélos, et Cimolos, ainsi que de quelques îles moins importantes encore. Outre une revision attentive des textes déjà publiés, le recueil contient une série de trouvailles nouvelles dues aux recherches minutieuses des éditeurs. Le premier fascicule des Inscriptions du Péloponnèse doit être publié à bref délai; il sera dû à M. Fränkel, le savant éditeur des *Inskriften von Pergamon*.

On sait que la partie du nouveau *Corpus* consacrée à l'Attique a été récemment achevée, mais voici que des découvertes nombreuses et très intéressantes vont rendre nécessaire la publication d'un supplément. Outre le décret d'Alcibiade trouvé récemment à Athènes au N. de l'Acropole, et le très curieux décret trouvé au même endroit et qui date définitivement la construction du temple de la Victoire Aptère, il faut signaler les bornes hypothécaires publiées par M. Zieberth dans les Bulletins de l'Académie de Berlin, et l'important contrat de location édité tout récemment avec un excellent commentaire par M. Dana Lord dans l'*American Journal of Archaeology*. Il s'agit d'Orgéons qui louent à un certain Diognète de Mélitée le sanctuaire de leur culte. Le preneur devra payer 200 drachmes par an, et, chaque année, à la fête du héros éponyme, il mettra à la disposition des bailleurs une chambre, une cuisine (ὀπτάνιον) et des tables avec des bancs pour deux *triclinia*.

98. — La collection des *Poetarum Graecorum fragmenta*, entreprise par M. de Wilamowitz, vient d'être inaugurée par la publication du 1^{er} fascicule du volume premier des *Comicorum Graecorum fragmenta*, édité par M. G. Kaibel (Berlin, Weidmann, 1899, 260 p.; 10 marks). Il comprend les fragments de la comédie doriennne, des mimes et des *phlyaces*, c.-à-d. des poètes Siciliens et Italiotes. A ces fragments, l'auteur a ajouté un *glossarium Italicum*, où il a réuni tous les mots propres au langage dorien de la Sicile et de la Grande-Grèce qui ne peuvent être attribués à un auteur déterminé; sans être tous empruntés à des poèmes scéniques, ces mots contribuent à augmenter notre connaissance du dialecte. Enfin, en tête du volume, se trouvent réunis tous les témoignages des anciens relatifs à l'histoire de la comédie, et en tête des fragments de chaque poète, les *testimonia* qui le concernent. D'excellents *indices* achèvent de rendre le volume facile à consulter. Le travail de M. Kaibel, exécuté avec le plus

grand soin, rendra d'autant plus de services que l'édition de Th. Kock n'avait pas manqué de progrès notable sur l'admirable ouvrage de Meineke, qui remonte à soixante années.

99. — On vient de découvrir à Rome, sur le *Comitium*, une stèle qui porte la plus ancienne de toutes les inscriptions romaines connues jusqu'à présent. L'inscription est écrite dans l'alphabet italique le plus ancien, directement dérivé de l'alphabet chalcidien. Elle est gravée boustrophedon ; les lignes d'écriture couvrent les quatre côtés de la pierre, dont chaque côté, à la base, a de 40 à 45 centimètres de largeur. Le déchiffrement de cette inscription, écrite dans le plus ancien dialecte de Rome, exigera de longs efforts de la part des linguistes et des philologues, si l'on songe que le sens de l'inscription de Duennos, cependant plus récente, n'a pu encore être établi avec une entière certitude.

100. — Les *Beiträge zur Ueberlieferungsgeschichte der griechischen Astrologie und Astronomie* que M. Boll publie dans les C. R. de l'Académie de Munich (*Sitzungsb.* 1899, I, p. 77-140) se divisent en trois parties. La première s'occupe de la tradition de divers écrits de Ptolémée, et servira de base à une nouvelle édition critique du *Tetrabiblos*. La deuxième est consacrée au *Syntagma Laurentianum* : c'est le nom que donne l'auteur à une compilation astrologique, conservée dans plusieurs mss. de Florence et qu'il prouve être un des monuments de la Renaissance des études scientifiques à Byzance au début du IX^e siècle. La dernière partie est consacrée à un vieux ms. du Vatican n° 1291 contenant les tables astronomiques de Ptolémée et orné de nombreuses miniatures. Une discussion fort bien conduite aboutit à ce résultat important que l'original de ces illustrations remonte à la deuxième moitié du III^e siècle ap. J.-C.

101. — *L'astrologie grecque* de M. Bouché-Leclercq (Paris, Hachette, 1899, 658 pp.) est un de ces rares ouvrages qui viennent éclairer tout à coup jusque dans ses recoins un domaine où l'on ne s'avancait auparavant qu'à tâtons dans l'obscurité. La foi aux influences sidérales a pénétré à un certain moment toute la vie antique. Les doctrines astrologiques n'ont pas été étudiées par les seuls savants : elles ont durant de longs siècles alimenté l'espoir ou la crainte des foules. Et cependant celui qui, hier encore, voulait essayer de les comprendre, ne pouvait recourir qu'aux dissertations confuses de vieux érudits, ou devait remonter aux textes originaux tout hérissés de termes techniques et souvent embrouillés par le mélange de théories contradictoires. M. B. L. aura le mérite d'avoir le premier frayé dans ces broussailles un chemin commode. Par de patientes analyses des œuvres des astrologues grecs et latins, il a réussi à retrouver le système ou plutôt les systèmes divers en usage dans l'antiquité. Sa construction est solidement assise sur de larges fondements ; l'on pourra plus tard modifier quelques détails de son aménagement, on y ajoutera certaines annexes, mais le plan général en sera difficilement modifié, quelles que soient les surprises que nous réservent les nombreux manuscrits encore inédits. La tâche de l'avenir sera de reconstituer avec plus de précision le développement historique de l'astrologie, et de déterminer dans la mesure du possible les origines de ce monstrueux accouplement des mathématiques.

avec la superstition. Avant Manilius et Ptolémée il a existé beaucoup d'ouvrages traitant de cette pseudo-science, et des fragments de quelques-uns sont conservés. Lorsqu'on les aura fait connaître, on pourra mieux rendre à chacun ce qui lui est dû, et écrire l'histoire des spéculations astrologiques, qui est parallèle à celle de leur diffusion dans le monde ancien. — F. C.

102. — Les écoles de Baltimore et de Boston qui nous envoient leurs *American surgeons*, n'ont rien inventé. La cautérisation, l'obturation, l'extraction des dents étaient pratiquées par les anciens comme aujourd'hui. Ils connaissaient aussi l'art de réparer les brèches que l'âge et les accidents avaient faites à la mâchoire de leurs clients et surtout de leurs clientes. C'est ce que montre fort bien M. le Dr Deneffe dans une curieuse brochure sur *La prothèse dentaire dans l'antiquité* (Anvers, Caals, 1899, 88 pp. 3 pl.) Il y publie et y étudie plusieurs dentiers phéniciens, grecs, étrusques, où l'on voit les pièces artificielles encore attachées par des fils ou des lames d'or. Une foule de citations donnent un attrait piquant à ces recherches odontalgiques et rendent la lecture de cette dissertation médicale amusante autant qu'instructive. Les satiristes anciens se sont souvent égayés aux dépens de ceux et de celles qui ne pouvaient se résigner à subir les outrages du temps. Toutefois nous constatons dans une épigramme de Martial (c'est de quoi rendre fiers les oculistes modernes) que si l'on savait poser de faux râteliers, on était encore incapable de glisser sous la paupière un oeil de verre :

Dentibus atque comis, nec te pudet, uteris emptis,
Quid facies oculo, Laelia? Non emitur.

Malgré tout, la médecine a donc fait quelques progrès.

103. — Sous le titre : *A Pre-Varronian Chapter of Roman Literary History*, M. George Lincoln Hendrickson, de l'Université de Chicago, a fait paraître dans l'*American Journal of Philology*, vol. XIX, une étude très intéressante et très ingénieuse sur un des points les plus obscurs de l'histoire de la littérature latine. Il y démontre que l'exposé que Tite-Live (VII, 2) et Horace (*Epist.*, II, 1, 145-160) font des origines et du développement du drame national à Rome est tiré d'un critique romain antérieur à Varron, et que ce critique est vraisemblablement le poète Accius. La théorie d'Accius est fondée sur une fausse chronologie, que Varron a le mérite d'avoir réfutée, mais qui a subsisté encore après lui, tant l'erreur a la vie dure!

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Sont nommés définitivement à leurs fonctions respectives :

MM. Van Emelen (A.-H.-V.), porteur du diplôme de capacité pour l'enseignement du dessin dans la section professionnelle des athénées et collèges, professeur de dessin, à titre provisoire, à l'athénée royal de Hasselt; Louis (H.-B.-J.), docteur en philosophie et lettres, surveillant, à titre provisoire, à l'athénée royal de Tournai; Mallingier (L.-J.-B.), docteur en philosophie et lettres, surveillant, à titre provisoire, à l'athénée royal de Tongres; Bertrand (A.), docteur en philosophie et lettres, second professeur, à titre provisoire, de français à l'athénée royal de Mons; Bovy (A.-F.-J.), docteur en philosophie et lettres, professeur, à titre provisoire, de rhétorique française à l'athénée royal de Namur; Van Ryckelen (A.), docteur en philosophie et lettres second professeur, à titre provisoire, de français à l'athénée royal de Louvain; Biltris (A.-C.-A.), docteur en philosophie et lettres, professeur, à titre provisoire, d'anglais à l'athénée royal de Chimay; Baujot (J.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, professeur, à titre provisoire, d'allemand à l'athénée royal de Namur; Stassart (A.-G.-E.), candidat en philosophie et lettres, surveillant, à titre provisoire, à l'athénée royal d'Anvers; Martin (H.-J.), candidat en philosophie et lettres, surveillant, à titre provisoire, à l'athénée royal de Hasselt.

Par arrêté royal du 26 juin 1899, il est accordé à MM. Gouder de Beau-regard (Ad.), professeur à l'athénée royal d'Anvers, Meurice (Oscar), professeur à l'athénée royal de Namur, De Moor (Désiré), professeur à l'athénée royal de Bruxelles, et Descamps (Frédéric), professeur à l'athénée royal d'Ixelles, une augmentation exceptionnelle de trois cents francs à raison du mérite et du dévouement dont ils n'ont cessé de faire preuve dans l'exercice de leurs fonctions.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

Concours universitaire pour 1899-1901 (délai dix-huit mois).

QUESTIONS A TRAITER A DOMICILE.

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES.

1^{er} Groupe. — *Philologie classique.*

1^o Comparer, au point de vue de la langue, de la grammaire et de la

valeur littéraire, l'Halieutique d'Oppien avec la Cynégétique qui est attribuée à ce poète;

- 2° Faire une étude sur la légende de Térée et des filles de Pandion;
- 3° Établir la chronologie des odes de Pindare, en tenant compte des données fournies par les documents publiés dans ces dernières années;
- 4° Étude sur la langue et le style de l'historien Hérodien.

2^e Groupe. — *Philologie orientale.*

- 1° Traduire et commenter le Nyāyabindu d'après la tikā de Dharmottara (Ed. Peterson, Bibl. Ind., 1890);
- 2° Faire l'histoire de la fable ésoquique chez les Arabes;
- 3° Faire l'histoire de la philosophie taoïste;
- 4° Essai d'une histoire de la littérature égyptienne depuis les origines jusqu'à la conquête persane.

3^e Groupe. — *Philologie romane.*

- 1° Apprécier l'œuvre de Camille Lemonnier;
- 2° Faire une étude comparative sur la syntaxe du wallon et du français;
- 3° Faire l'histoire du vers libre dans la poésie française;
- 4° Étude sur la légende de Gilles de Trazegnies.

4^e Groupe. — *Philologie germanique.*

- 1° Étudier la langue et le style de Grillparzer dans ses poésies et ses œuvres dramatiques;
- 2° Het Hekeldicht in de Nederlandsche letterkunde;
- 3° Étudier la vie et les œuvres de J.-B. Hauwaert;
- 4° Klank- en vormleer van een Nederlandsch dialect.

5^e Groupe. — *Philosophie et droit naturel.*

- 1° Quels sont les partisans de la doctrine des idées innées combattue par Locke au premier livre de son *Essai sur l'entendement humain*?
- 2° Faire une étude critique sur les travaux philosophiques de Taine;
- 3° Comparer la philosophie de Boutroux et celle de Bergson;
- 4° Exposer une théorie de l'instinct appuyée sur les faits récemment étudiés dans les sciences.

6^e Groupe. — *Histoire.*

- 1° Rechercher et déterminer les sources utilisées par Jacques Meyer dans la compilation connue sous le nom d'*Annales Flandriæ*;
- 2° Exposer et apprécier l'action exercée dans les affaires politiques des Pays-Bas par le comte de Bergeyck pendant le règne de Philippe V;
- 3° Faire l'histoire critique de Godefroid-le-Barbu, duc de Lotharingie, mort en 1069;
- 4° Histoire sociale et religieuse d'une abbaye bénédictine jusqu'à la fin du XII^e siècle.

ACADÉMIE ROYALE FLAMANDE.

Par arrêté royal du 10 juin 1899, est approuvée l'élection faite par l'Académie flamande, dans sa séance du 17 mai dernier, de M. A. Prayon-van Zuylen, membre correspondant, en qualité de membre titulaire de ce corps savant.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE.

Par arrêté royal du 27 juin 1899, MM. Alvin (F.), Somville (E.), Van Bastelaer (R.), Paris (L.) et Hosdey (H.), employés de 1^{re} classe, sont nommés conservateurs adjoints à la Bibliothèque royale.

COMMISSION D'ENTÉRINEMENT DES DIPLÔMES ACADÉMIQUES.

DÉMISSION. — NOMINATION.

Par arrêté royal du 24 juin 1899, M. Van den Corput, membre de l'Académie royale de médecine, est nommé membre de la commission d'entérinement des diplômes académiques en remplacement de M. Moeller, dont la démission est acceptée.

NÉCROLOGIE

Le 14 juillet est décédé à Louvain, à l'âge de soixante-six ans, Mgr Ch. de Harlez, professeur à l'Université de Louvain, membre de l'Académie royale de Belgique, etc. Mgr. de Harlez jouissait, comme orientaliste, d'une grande réputation. Il faut citer notamment ses travaux sur l'*Avesta*, sur la langue mandchoue, sur la langue, la littérature, la religion, la philosophie et la civilisation des Chinois.

PÉRIODIQUES

Académie royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques et de la Classe des Beaux-Arts, 1899, n° 5. — Ch. Piot, La nationalité des Ubiens. — Alfred Giron, De la condition juridique des Juifs. — Ch. De Smedt, L'histoire est-elle une science? — Rapport du jury chargé de décerner les prix Joseph De Keyn (X^e concours, 1^e période, 1898-1899 : Enseignement primaire).

Analecta Bollandiana, t. XVII, fasc. II. — Traité des miracles de St-François d'Assise, par Thomas de Célano. — Bulletin des publications hagiographiques. — Catalogus codd. hagiographicorum graecorum Bibl. Vaticanae (suite).

Neue Jahrbücher für das klassische Alterthum, Geschichte und deutsche Litteratur und für Pädagogik. 1899, 5^{tes} Heft. — I. Seeck, Die Bildung der griechischen Religion. — Schmidt, Ciceros Villen. — Drerup, Ein antikes Vereinsstatut. — Neumann, Justi's Winckelmann in neuer Auflage. — Anzeigen und Mittheilungen. — II. Haynel, Gellerts pädagogische Wirksamkeit. — N. N., Zu der neuen preussischen Prüfungsordnung für Kandidaten des höheren Lehramts. — R. Meister, Der Griechische Unterricht. — Vogel, Hilfsbücher für den deutschen Unterricht. — Ley, Die Kunstgestaltung des Buches Hiob. — Anzeigen und Mittheilungen.

Muséon (Le), juin 1899. — R. de la Grasserie, De la conjugaison négative ainsi de l'interrogative et de la dubitative.

Revue des Humanités en Belgique, 3^e année, n° 1. — A. Bovy, Le rôle de l'histoire littéraire dans les classes supérieures — G. Gérard, Le recrutement du corps professoral de l'enseignement moyen de l'État. — L. Mallinger, Le devoir de l'École en face de l'intellectualisme maladif. — J. Chevalier, A propos de la réforme de l'enseignement moyen. — A. Gérardy, De la variété dans les classes d'explications grecques. — J. Dessart, Un mot de grammaire.

Revue des Lettres françaises et étrangères, tome I, n° 3 (juillet-septembre 1899). — E. Zyromski, L'humanisme de Chénier et son poème sur l'*Invention*. — G. Le Gentil, Victor Hugo et la littérature espagnole. — Bulletin hispanique : P. Imbart de La Tour, Une entente intellectuelle avec l'Espagne. — Bibliographie.

Revue de l'Université de Bruxelles, 4^e année, n° 9. — Fritz Defays, Essais de colonisation belge au XIX^e siècle.

Zeitschrift für das Gymnasialwesen, 1899, Juni. — Schulze, Was wir für den Unterricht in der Muttersprache von den Franzosen zu lernen haben. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philol. Vereins (Homer).

Juli. — Steinweg, Der Gymnasiallehrer und die Kunst. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philol. Vereins (Homer, Vergil).

COMPTES RENDUS.

E. AUDOUIN. *De la déclinaison dans les langues indo-européennes*. Paris, 1898. xii-469 pp. in-8°. "On peut regretter que l'auteur ait traité trop en philologue un sujet trop vaste; mais nul ne contestera qu'il n'ait fait preuve d'une conscience extrême, d'une science solide et étendue, d'un jugement sûr et délicat.", A. Meillet, *Rev. crit.*, 1899, n° 27-28.

GUST. BILLETER. *Geschichte des Zinsfusses im griechisch-römischen Altertum bis auf Justinian*. Leipzig, Teubner, 1898. xii-381 pp. in-8°. "Si cet ouvrage ne peut pas être regardé comme définitif, le sujet est traité avec compétence et les résultats déjà acquis sont importants.", Albert Martin, *Rev. crit.*, 1899, n° 28.

BÜSSELT. *Instruction sur les états d'oraison. Second traité*, publié pour la première fois par M. Levesque. Paris, Didot, 1897. xl-412 pp. in-8°. "Ce traité inédit est un ouvrage admirable où la théologie et la philosophie, exposées avec un robuste bon sens, sont mises à la portée de tous en un langage d'une perfection désespérante. L'éditeur s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup de soin, mais l'édition ne paraît pas exempte de fautes.", A. Gazier, *Rev. crit.*, 1899, n° 29.

CAESAR. *De bello gallico*, edited with introduction and notes by ST. GEORGE STOCK. Oxford, Clarendon Press, 1898. xxi-558 pp. in-8°. 10 sh. 6 d. "Édition riche en renseignements historiques, mais insuffisante au point de vue critique et faite sans rigueur scientifique.", Émile Thomas, *Rev. crit.*, 1899, n° 29.

R. CAGNAT et P. GAUCKLER. *Les monuments historiques de la Tunisie*, 1^{er} fasc. : *Les temples païens*. Paris, Leroux, 1898. "Publication des plus soignées et des plus intéressantes; J. Toutain, *Rev. crit.*, 1899, n° 26.

KILLIS CAMPBELL. *A study of the romance of the seven sages with special reference to the Middle-English versions*. Baltimore, 1898, 197 pp. in-8°. "Introduction à une étude plus étendue. Rectifie des opinions antérieurement émises sur les versions moyen-anglaises qui existent du roman.", De Grave, *Rev. crit.*, 1899, n° 29.

Comicorum Graecorum fragmenta, ed. G. KAIBEL. Vol. I, fasc. 1. Berlin, Weidmann, 1899. 10 mk. "Le premier fascicule de ce travail gigantesque ne répond pas tout à fait à ce qu'on était en droit d'espérer; l'auteur s'est trop pressé de le mettre au jour.", H. J. Polak, *Museum*, VII, n° 5.

GUSTAVE DERÜDDER. *Cats, sa vie et ses œuvres*. Calais, Imprim. des Orphelins; La Haye, Nijhoff; 1898. 3 fl. 50. "L'auteur s'est donné

beaucoup de peine, et son livre pourra faire connaître Cats au grand public; mais il n'est pas assez familiarisé avec l'histoire de la littérature néerlandaise et est tombé plus d'une fois dans l'erreur. , G. Kalf, Museum, VII, n° 5.

J. EHNI. *Die ursprüngliche Gottheit des vedischen Yama*. Leipzig, Harrassowitz, 1896. 4 mk. " Très recommandable. , H. Kern, Museum, VII, n° 5.

FELICIE EWART. *Goethes Vater*. Hambourg et Leipzig, Voss, 1899. 104 pp. in-8°. 2 mk. " L'auteur a certainement idéalisé son personnage. , L. Roustan, Rev. crit., 1899, n° 24.

W. FRITZ. *Die Briefe des Bischofs Synesius von Kyrene. Ein Beitrag zur Geschichte des Atticismus im IV. und V. Jahrhundert*. Leipzig, Teubner, 1898. iv-230 pp. " Étude purement grammaticale, faite d'ailleurs avec soin, compétence et méthode. , My, Rev. crit., 1899, n° 26.

GALENI *De victu attenuante liber*. Primum graece ed. C. KALBFLEISCH. Leipzig, Teubner, 1898. xxvi-44 pp. (*Bibl. Teubn.*) " Édition faite avec soin de ce texte qui n'était connu que par des traductions. , My, Rev. crit., 1899, n° 24.

CHARLES GARRISSON. *Théophile et Paul de Viau*. Paris, Picard, 1899. 235 pp. in-8°. " Livre d'une lecture attachante. La partie relative à Paul de Viau est la plus neuve. Celle qui est consacrée à Théophile présente des lacunes. , Raoul Resières, Rev. crit., 1899, n° 25.

P. GAUCKLER. *Enquête sur les installations hydrauliques romaines en Tunisie*. Fasc. I et II. Tunis, 1897-1898. " Précieux. , J. Toutain, Rev. crit., 1899, n° 25.

GERMINI *Elementa astronomiae*, rec. C. MANITIUS. Leipzig, Teubner, 1898, xlv-370 pp. (*Bibl. Teubn.*). " Cette édition laisse loin derrière elle les précédentes. , My, Rev. crit., 1899, n° 24.

PAUL HAMELLE. *Hommes et choses d'outre-mer*. Paris, Fischbacher, 1899. 375 pp. " Ces articles sont sérieux et de réelle valeur, mais déjà ils ne sont plus d'actualité : le temps a marché et la politique anglaise se transforme. , J. Lecoq, Revue crit., 1899, n° 24.

F. HEUCKENKAMP. *Le Curial par Alain Chartier, texte français du XV^e siècle, avec l'original latin*. Halle, Niemeyer, 1899. " Dissertation intéressante et bien conduite. , A. Jeanroy, Rev. crit., 1899, n° 24.

N. HOFFMANN. *Th. M. Dostojewsky, eine biographische Studie*. Berlin, Hoffmann, 1899. 442 pp. " Fort bonne biographie qui eût cependant gagné à être allégée çà et là. , Jules Legras, Rev. crit., 1899, n° 24.

ALFRED HOLDER. *Altceltischer Sprachschatz*, 11^e livr. (= t. II, col. 257-768). Leipzig, Teubner, 1898-1899. Le rp. présente différentes remarques étymologiques. G. Dottin, Rev. crit., 1899, n° 29.

L. HORTON-SMITH. *The Establishment and Extension of the Law of Thurneysen and Havet*. Cambridge, Macmillan et Bowes, 1899. xiv-108 pp. " Inductions peu probables. , V. Henry, Rev. crit., 1899, n° 25.

Jurisprudentiae antehadrianæ quæ supersunt ed. F. P. BREMER. Pars altera, sect. I. Leipzig, Teubner, 1898. 582 pp. (*Biblioth. Teubn.*). " Bien au courant; notions très claires. , Émile Thomas, Rev. crit., 1899, n° 29.

LA BLANCHÈRE et P. G. GAUCKLER. *Musée Alaoui*. Paris, Leroux, 1897. "Ce catalogue, admirablement rédigé, est de la plus haute importance pour l'étude de l'archéologie et de l'histoire de l'Afrique romaine.", J. Toutain, *Rev. crit.*, 1899, n° 25.

AUGUST MOMMSEN. *Feste der Stadt Athen im Alterthum. Umarbeitung der 1864 erschienenen Heortologie*. Leipzig, Teubner, 1898. "Œuvre de grande valeur.", Fr. Cauer, *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1899, n° 26.

FRANCESCO NOVATI. *L'influsso del pensiero latino sopra la civiltà italiana del Medio evo*. Milan, Hoepli, 1899. xiv-268 pp. in-16. 4 fr. "Exposé magistral.", H. H(auvette), *Rev. crit.*, 1899, n° 25.

PAGET TOYNBEE. *A Dictionary of proper names and notable matters in the works of Dante*. Oxford, Imprim. de Clarendon, 1898. x-616 pp. in-8°. 25 sh. "Ce dictionnaire a deux genres de mérites que l'on trouve rarement réunis : c'est un ouvrage de vulgarisation éminemment pratique et en même temps une œuvre souvent originale, grâce à la science sûre et étendue de l'auteur.", Henri Hauvette, *Rev. crit.*, 1899, n° 25.

CLAUDI PTOLEMAEI *opera quae exstant omnia*. Vol. I; *Syntaxis mathematica*, ed. J. L. HEIBERG, pars I. Leipzig, Teubner, 1898, vi-546 pp. (*Biblioth. Teubner.*). "Le nom du savant professeur de Copenhague garantit l'excellence de la publication.", My, *Rev. crit.*, 1899, n° 27-28.

M. FABIO QUINTILIANO. *Il libro decimo della Instituzione oratoria*. comm. da DOMENICO BASSI. 2^a ed. Turin, Loescher, 1899. xxxi-138 pp. "Travail consciencieux et original.", Emile Thomas, *Rev. crit.*, 1899, n° 29.

O. RIEMANN et H. GOELZER. *Grammaire comparée du grec et du latin. Syntaxe*. Paris, 1897 (1898), 893 pp. in-4°. "Insuffisante au point de vue de la linguistique, cette syntaxe se distingue par la rigueur philologique la plus scrupuleuse, la précision, et la nouveauté dans le choix des exemples. C'est un manuel parfaitement soigné à tous égards.", A. Meillet, *Rev. crit.*, 1899, n° 29.

H. RITTER et L. PRELLER. *Historia philosophiae Graecae*, ed. octava, quam curavit Ed. WELLMANN. Gotha, Perthes, 1898. iv-598 pp. "Des textes nouvellement découverts ont été ajoutés, et les notes sont plus abondantes.", My, *Rev. crit.*, 1899, n° 27-28.

A. SCHULTEN. *Die römische Flurteilung und ihre Reste*. Berlin, Weidmann, 1898. "Que certaines parties de l'Italie présentent encore aujourd'hui des traces de la *centuriation* romaine, on ne peut le contester; mais l'auteur va trop loin dans ses identifications et néglige trop l'influence des conditions topographiques sur la direction des routes.", J. Toutain, *Rev. crit.*, 1899, n° 25.

L. ANNAEI SENECAE *ad Lucilium epistulae morales*, ed. OTTO HENSE. Leipzig, Teubner, 1898. lx-622 pp. (*Biblioth. Teubn.*). "Édition modèle, reposant sur un fonds solide, bien dégagé et en partie nouveau. L'exécution et la méthode sont irréprochables.", Emile Thomas, *Rev. crit.*, 1899, n° 29.

Strassburger Goethevorträge. Strasbourg, Teubner, 1899. 2 mk. (Se vend au profit du monument à ériger à Strasbourg en l'honneur de Goethe). Analyse des conférences de E. Martin, R. Henning, E. Joseph, W. Windelband, I. Stilling, Th. Ziegler, par E. F. Kossmann. Museum, VII, n° 5.

P. CORNELIUS TACITUS. *Dialogus de oratoribus* erkl. von CONSTANTIN JOHN. Berlin, Weidmann, 1899. vii-164 pp. in-8°. " Livre bien fait et qui rendra service, bien que les notes manquent parfois de clarté. ", Émile Thomas, Rev. crit., 1899, n° 29.

JAC. R. VOS. *Van oude tijden tot heden. Geschiedenis van ons vaderland*. 3^{de} druk. Groningue, Noordhoff, 1898. 1 fl. 90. " Clair et impartial, renfermant l'exposé non seulement des faits politiques, mais encore de l'état social des Pays-Bas aux différentes époques, ce petit livre mérite un bon accueil. ", K. Lijndrajer, Museum, VII, n° 5.

WALAFRIDI STRABONIS *liber de exordiis et incrementis quarundam in observationibus ecclesiasticis rerum*, rec. ALOIS. KNEFFLER. Munich, 1899, xvii-114 pp. 1 mk. 40. " Publication opportune, au moment où de tous côtés l'on s'occupe de l'histoire critique du culte chrétien. ", P. L(ejay), Rev. crit., 1899, n° 26.

ARTHUR S. WAY. *The tragedies of Euripides in english verse*. Londres et New-York, Macmillan, 1894-1898. 3 vol. in-12. " Les critiques anglais ont été unanimes à reconnaître les mérites de cette traduction. Le choix des leçons est, en général, excellent. La préface est une habile et éloquente apologie d'Euripide. ", P. Decharme, Rev. crit., 1899, n° 25.

J. E. WEISS. *Christenverfolgungen. Geschichte ihrer Ursachen im Römerreiche*. Munich, 1899. xii-179 pp. 2 mk. 40. " L'auteur croit que la question était une question de police, non de droit criminel. D'après lui, Trajan aurait pour la première fois réglé le cas d'apostasie. ", P. L(ejay), Rev. crit., n° 26.

L. BALLET. *Les constitutions oligarchiques d'Athènes sous la révolution de 412/411*. Extrait du Musée belge, II, 1897. " La thèse de M. B. est contestable, mais elle mérite d'être prise en considération. ", Fr. Cauer, Wochenschrift f. klass. Philol., 1899, n° 25.

J. BIDEZ et FR. CUMONT. *Recherches sur la tradition manuscrite des lettres de l'empereur Julien*. Bruxelles, Hayez, 1898. " Travail extraordinairement consciencieux et riche en résultats, qui fournit une base solide pour établir un nouveau texte des lettres de Julien. L'édition promise par les auteurs donne les plus belles espérances. ", J. R. Asmus, Wochenschr. f. klass. Philol., 1899, n° 27.

F. CUMONT. *Catalogus codicum astrologorum graecorum. Codices Florentinos descripsit A. OLIVIERI*. Bruxelles, Lamertin, 1898. viii-182 pp. in-8°. " Le plan de l'entreprise est irréprochable; cette publication fera faire de grands progrès à la connaissance de l'antiquité. ", G. Wentzel, Wochenschr. f. klass. Philol., 1899, n° 26. — " Entreprise d'une grande utilité. ", Le rp. présente quelques observations. My, Rev. crit., 1899, n° 27-28.

FONSNY et WAUCOMONT. *Leçons de critique littéraire*. Namur, Wesmael-Charlier, 1898. " Plan original, développé avec un plein succès. Quelques extraits sont d'une valeur littéraire trop médiocre. ", O. Pecqueur, Bull. bibliogr. de la Rev. des Hum., III, 1, p. 24.

J. FREDERICHX. *Histoire moderne. Manuel à l'usage de l'enseignement moyen et de l'enseignement supérieur.* Gand, Vanderpoorten, 1898, 3 fr. 50.

"Lumineux travail qui dénote une grande somme d'érudition et d'esprit de méthode. ", J. Hanus, Bull. bibliog. de la Rev. des Hum., III, 1, p. 53.

H. GLAESENER. *Le bouclier d'Achille et le bouclier d'Énée*, Liège, Demarteau, 1898. "Sans valeur. ", Winther, Wochenschrift für Klass. Philol., 1899, n° 24.

L. GOEMANS. *Het dialect van Leuven.* Louvain, Peeters, 7 fr. 50. "Étude très utile. ", L. Ballet, Bull. bibliog. de la Revue des Hum., III, 1, p. 58.

H. MEERT. *Onkruid onder de tarwe.* Gand, Siffer. "Relève une foule de locutions vicieuses chez les écrivains flamands. ", O. van Hauwaert, Bull. bibliog. de la Revue des Hum., III, 1, p. 59.

CH. MICHEL. *Recueil d'inscriptions grecques*, fasc. IV. Bruxelles, Lamertin, 1898-1899. "Ce recueil, si riche et dont les textes ont été réunis avec un soin si méritoire, conservera sa valeur propre à côté de celui de Dittenberger. Il est à souhaiter que l'auteur réalise son intention de publier, après l'achèvement de son ouvrage, une sorte d'*Ephemeris epigraphica* où seraient groupées les nouvelles inscriptions découvertes. ", W. Larfeld, Berliner philol. Wochenschrift, 1899, n° 28.

PLATON, *Phédon*, publié par CH. BONNY. Gand, Hoste, 1898. 3 fr. "Le commentaire explicatif a une grande valeur. On aimera à relire le *Phédon* en prenant M. Bonny pour guide. ", H. G. A. Leignes Bakhoven, Museum, VII, n° 5.

A. SALMON. *Les chefs-d'œuvre classiques de la scène expliqués par la comparaison.* I. Le Cid de Corneille. Tournai, Decallonne, 1899. 6 fr. 50. "Offre les éléments de comparaisons fécondes. ", A. Bovy, Bull. bibliog. de la Revue des Hum., III, 1, p. 23.

ENCORE UN MOT SUR LA QUESTION DU PASSAGE DES ALPES

PAR HANNIBAL

J'ai étudié, dans des travaux ¹ antérieurs, la difficile question du passage des Alpes par Hannibal, et cette question m'a paru complètement insoluble.

J'ai essayé de le démontrer, avec l'espoir, peut-être vain, d'empêcher qu'on n'écrive davantage sur ce sujet, et en m'adressant, cela va sans dire, seulement à ceux qui, par une longue et sérieuse préparation philologique et historique, sont capables de bien comprendre et de bien juger la discussion, et non aux "dilettantes", aux topographes, etc. D'ailleurs l'étude que depuis plusieurs années j'ai faite de la question me donne, ce me semble, le droit d'intervention ².

Aujourd'hui, je sens le besoin de revenir brièvement sur le sujet pour confirmer les conclusions auxquelles je suis arrivé en 1895 et que j'ai appuyées, il y a peu de temps ³, sur des arguments plus solides.

¹ *Les Allobroges*, Paris, H. Welter, 1895, pp. 37-56; et *Boletín de la R. Academia de la Historia*, Madrid, XXXIII (1898), pp. 279-296.

² Je remercie l'illustre auteur de l'*Histoire de Carthage*, O. Meltzer, des flatteuses expressions qu'il m'a adressées, louant ma compétence et ma méthode de critique. Je remercie aussi M. le prof. G. Costantini, auteur d'une intéressante monographie sur le même sujet (*Progr. Ginnasio-Comunale*, Trieste, 1892-93), et le savant prof. Éd. Beaudouin, de Grenoble, qui croit avec moi "qu'on ne pourra jamais avoir une solution absolument certaine, „ acceptant mes observations et mes conclusions.

³ A propos des travaux de M. C. Chappuis, de M. J. Fuchs, du prof. E. Cocchia et de M. W. Osiander, travaux que j'ai examinés et discutés

Comme je l'ai dit autrefois, dans l'examen de cette question, nous ne pouvons nous fonder ni sur les caractères des lieux, du climat, des voies ¹, ni même sur les distances, qui souvent ne représentent que sur des calculs approximatifs ²; nous devons tenir compte exclusivement des témoignages des anciens écrivains, et, en particulier, de *Polybe* et de *Tite-Live*.

Examinons ce que disent ces deux auteurs.

De la narration de Tite-Live, qui paraît ne pas se douter des divergences d'opinions qu'il y avait sur ce point (*cum inter omnes constet*), il résulte que le premier pays auquel est arrivé Hannibal, après avoir franchi les Alpes, fut celui des *Taurini*; avec Tite-Live, en cet endroit, sont d'accord Strabon et d'autres écrivains ³. Polybe, dont peut-être s'est servi Tite-Live, n'est pas en désaccord avec lui. Il dit qu'Hannibal, après avoir traversé les Alpes, attaqua les *Taurini*, prit leur ville, puis marcha vers le Tésin et le pays des Insubres ⁴.

Cela posé, nous pouvons établir que, selon la tradition la plus ancienne et la plus accréditée de nos écrivains, le premier pays touché par les Carthaginois en Italie a été celui des *Taurini*.

particulièrement dans leurs points principaux. Le premier admet que le passage d'Hannibal s'est effectué par la vallée de l'Ubaye et de là par la vallée de la Vraita jusqu'à Blino et à Saluces; le second et le troisième par le Mont Genève; le dernier par le Mont Cenis; il y insiste dans un récent travail.

¹ Il n'était donc pas nécessaire que M. Luterbacher (*Zeitschr. für das Gymnasialwesen*, N. S., XXXIII (1869), p. 31) réfutât M. Osiander sur ce point.

² Du passage du Rhône jusqu'à l'entrée des Alpes et à l'arrivée dans la vallée du Pô, Polybe donne en totalité 2600 stades, c.-à-d. autant qu'il en avait donné de Carthagène à l'Èbre. Il y a aussi, entre ces calculs et les jours, un rapport qui donne constamment 80 stades par jour; le rapport est dû à Polybe même ou à sa source (v. mon dernier trav., p. 15).

³ Strab., IV, 6, 12, où l'affirmation qu'Hannibal marcha par les *Taurini*, peut appartenir à Polybe.

⁴ Il n'est pas nécessaire d'admettre qu'Hannibal devait arriver d'abord au milieu d'un peuple ami (les Insubres) pour recruter son armée. Après tout, les *Taurini* n'étaient pas beaucoup à craindre. L'indication de Polybe (III, 56,3) "*κατ'ἑκ τολμηρῶς εἰς τὰ περὶ τὸν Πάδον καὶ τὸ τῶν Ἰσούβρων ἔθνος*", exprime en général la marche des Carthaginois, de Carthagène jusqu'à l'endroit d'où commença leur action contre les Romains, c.-à-d. jusqu'aux Insubres, qui étaient leurs puissants alliés, et jusqu'à la vallée du Pô.

Mais par quelle voie ou par quelles voies ont-ils franchi les Alpes ?

On pourrait croire que, dans les anciennes narrations, on parlait des seuls *Taurini* sans rien préciser davantage, comme a fait Polybe; ce ne serait que plus tard, quand les lieux et les voies alpines ont été mieux connues, qu'on aurait cherché à préciser et qu'on aurait employé le mot *Taurini* dans sa propre et restreinte signification ethnographique, comme a fait Tite-Live.

Il se peut bien que Polybe, — s'il a distingué la route qui mène aux *Taurini* de celle qui aboutit chez les *Salassi*, c.-à-d. de la route des Alpes Graiae (Strab. IV, 6, 12; et Varron) — ait pensé à celle qui débouchait près de Turin. Dans ce cas Hannibal pourrait être venu par le Mont Genève ou par une autre route voisine, et même par celle du Cenis ¹. Mais il faudrait alors exclure d'autres routes ². Cependant, selon une tradition plus récente et plus conforme aux meilleures connaissances des lieux, Hannibal aurait traversé les Alpes par une des voies qui conduisaient chez les *Taurini*.

J'ai démontré que, de l'étude de ce que disent Polybe et Tite-Live relativement aux diverses phases de la marche d'Hannibal, du passage sur la gauche jusqu'au Rhône et à la montée et à la descente des Alpes, il résulte que les deux auteurs ont suivi le même ordre dans la narration et qu'ils sont aussi d'accord sur l'ensemble des faits principaux, quelquefois même sur les faits particuliers, et emploient les mêmes expressions. Cependant il existe entre les deux historiens des divergences qui engendrent parfois des erreurs géographiques

¹ C'est ce qu'on ne pourra jamais décider. Il n'est pas démontré que — selon Varron — Hannibal ait suivi une voie différente de celles qu'ont suivies Asdrubal et Pompée. D'ailleurs on ne connaît pas bien ces deux dernières voies et on ne sait pas si la route de Pompée traversait le Mont Genève. Il n'est pas impossible qu'Hannibal ait passé par le Mont Cenis (v. mon dernier travail, n. 23, 24).

² C.-à-dire celles du Grand et du Petit St Bernard. La seconde est admise maintenant par Sanders, *Die Quellenkontamination im 21. u. 22. Buche des Livius*, p. 100 et suiv. et aussi par W. O'Connor Morris, *Hannibal* (London, 1897), p. 110 et suivantes.

et topographiques et qui dérivent sans doute des sources dont s'est servi Tite-Live.

Selon Polybe, quatre jours après le passage du Rhône et en remontant ce fleuve « *ὡς ἐπὶ τὴν ξω ποιούμενος τὴν πορείαν, ὡς εἰς τὴν μεσόγαίαν τῆς Εὐρώπης* [ὡς ἐπὶ τὰς πηγὰς du Rhône et en direction générale], „Hannibal arriva à l' „ Ile „ (*Νῆσος*), formée par le confluent du Rhône et de l'Isère. Là, il mit un terme à une querelle locale, en retirant de cet arrangement beaucoup d'avantages pour lui-même; puis il continua sa marche le long du Rhône¹ vers la source de ce fleuve, qui est du côté oriental des Alpes. Mais aussitôt qu'il commença à monter, il rencontra de sérieuses difficultés de la part des Allobroges. Finalement il arriva en Italie. Voilà, en peu de mots, la narration de Polybe. Comme l'on voit, elle ne donne que des indications sommaires, et omet beaucoup de noms et de particularités; peut-être Polybe n'en savait-il pas davantage. D'ailleurs il connaissait assez mal les régions alpines et en particulier la région Rhodanienne et le Rhône, puisqu'il croyait notamment que ce fleuve venait du nord-est, c'est-à-dire de l'intérieur des pays celtiques. Cependant nous ne pouvons pas tirer d'autres conclusions de ce qu'il dit.

En effet, il raconte qu'Hannibal arriva à l'Ile (c'est-à-dire dans le pays compris entre le confluent du Rhône et de l'Isère, et situé au-dessus de celle-ci²), où ayant trouvé deux frères en querelle au sujet de la principauté du pays, il intervint dans la question en aidant l'aîné. Mais il n'explique nullement comment il l'a fait et s'il est entré dans le pays. De même il rappelle les difficultés qu'il a eues de la part des Allobroges, mais il ne fixe pas le pays où habitaient ces peuples belliqueux, se contentant de dire simplement qu'ils étaient répandus entre le Rhône et les Alpes.

De tout ce qui précède j'ai tiré cette simple conclusion : Qu'Hannibal, selon Polybe, arriva chez les *Taurini* et proba-

¹ C'est le *ποταμός* de Polybe. Il est curieux de voir qu'il y a encore des savants qui l'expliquent par l'Isère (v. Luterbacher, art. cit., p. 29).

² J'ai déjà réfuté l'opinion du prof. Cocchia, d'après lequel l'Ile serait la région limitée à l'ouest par le Rhône et au nord par le même fleuve (v. mon travail cité., n. 81).

blement près de Turin, et par conséquent qu'il ne s'avança pas au delà de l'Isère, mais commença aussitôt à monter les Alpes pour descendre en Italie.

La narration de Tite-Live débute comme celle de Polybe. Hannibal " *adversa ripa Rhodani mediterranea Galliae petit.* „ Après quatre jours il parvint à l'Insula, mit un terme au différend qui existait entre deux frères, mais qui en réalité était entre les Allobroges, et poursuivit sa marche en rencontrant non pas ces peuples, mais des " *montani* „. Après avoir été dans l'Ille et avant la montée des Alpes, il marcha " *non recta regione* „, mais " *ad laevam* „, dans le territoire des *Tricastini*, puis par l'extrémité du pays des *Vocontii* dans celui des *Tricorii* et à la Durance, et finalement traversa les Alpes descendant chez les *Taurini*.

Il y a des divergences entre les deux narrations, particulièrement en ce qui concerne les *Allobroges* et la marche qui suivit les événements de l' " *Insula* „. Relativement aux Allobroges, on peut admettre que la source de Tite-Live mentionnait cette fameuse population gauloise, la seule que rappelle Polybe, dans le cours de sa narration, par l'effet de l'influence de cet historien, et même des connaissances qu'on avait acquises plus tard sur ce peuple ¹.

Pour ce qui concerne les autres divergences, on voit que la source de l'historien de Padoue croyait que la voie " *rectior ad Alpes* „ pour arriver chez les *Taurini* en Italie était celle de la Durance ², mais qu'Hannibal, s'en étant écarté d'abord pour ne pas livrer bataille aux Romains qui s'étaient montrés à l'improviste, y revint sitôt qu'il le put. Voilà pourquoi Tite-Live, après avoir parlé de l'éloignement des Carthaginois, à la distance de quatre jours de la ligne naturelle et le long du Rhône, nous dit qu'Hannibal poursuivit sa marche " *non recta regione* „, mais " *ad laevam* „, c'est-à-dire qu'il fit une diver-

¹ V. mon dernier travail, p. 285.

² Il n'est pas nécessaire d'admettre (avec M. Wölfflin, *Antiochus von Syrakus und Coelius Antipater*, p. 47 et suiv., suivi par M. L. Holzapfel, qui m'en a écrit) que dans cet endroit Tite-Live a puisé à une autre source, laquelle faisait marcher Hannibal vers les Alpes à partir du confluent de la Durance avec le Rhône.

sion en direction est-sud-est ¹, arrivant par les *Tricastini*, l'extrémité du pays des *Vocontii* et les saltus des *Tricorii*, à la Durance (c'est-à-dire le long de l'Isère d'abord et ensuite par le Drac, ou bien vers la Drôme), et de là aux *Taurini* (Turin), et probablement par le *Mons Matrona* (Mont Genève). Partant, selon la source ou les sources de Tite-Live, la voie qu'aurait voulu et dû suivre d'abord Hannibal, était celle de la Durance (par Avignon... Gap... Briançon... Suse... Turin), qui d'ailleurs était très facile et pratiquée depuis longtemps (v. les Itinéraires) pour le commerce entre l'Italie, la *Provincia* et l'Espagne ; mais ayant été forcé de s'en écarter, il y revint ensuite après un long détour.

On voit, par ce que nous avons dit, que les narrations de Polybe et de Tite-Live, quoique se trouvant d'accord dans les lignes principales (ce qui peut s'expliquer par l'usage, direct ou indirect, que Tite-Live a fait de l'ouvrage de l'historien grec), présentent toutefois des divergences très remarquables. La narration de Tite-Live contient des particularités et des amplifications qui manquent à l'autre et qui doivent sans doute être attribuées à des annalistes et à des notices plus récentes.

Je ne crois nullement qu'on puisse concilier les deux narrations en complétant l'une par l'autre. Je ne crois pas non plus que l'historien de Padoue, dans ses amplifications, nous donne des matériaux ayant une valeur originale ², et qu'il mérite notre foi ³. De la narration de Polybe on passa à celle de Tite-Live par l'effet des connaissances qu'on avait acquises des lieux et des peuples.

Cependant, comme notice plus ancienne et plus authentique, il reste l'arrivée d'Hannibal en Italie chez les *Taurini*, près de Turin, et par une route qui, prenant son point de départ au confluent du Rhône et de l'Isère, traversait les Alpes.

¹ Luterbacher, art. cit., pp. 29-35.

² En ceci je suis d'accord avec le savant prof. O. Meltzer.

³ J'ai démontré ailleurs qu'on ne peut pas juger favorablement Tite-Live, au moins, dans cet endroit, comme a fait tout récemment le prof. E. Cocchia (v. *Rivista di Filologia*, 1899, I, pp. 156 et suiv.).

A cette notice primitive, qui mérite toute notre foi, les écrivains romains plus récents ont ajouté beaucoup de noms de peuples connus après la formation de la " Provincia Narbonensis „ et la notice de la diversion le long du Rhône et par conséquent l'autre notice du retour à la Durance, pour faire descendre Hannibal en Italie, probablement par le Mont Genève.

Tous ces faits, ajoutés postérieurement, n'ont pour nous qu'une valeur bien relative.

On ne pourra donc jamais connaître quelle voie a suivie le grand Carthaginois.

Ce qu'on peut seulement affirmer, c'est que la narration de Tite-Live ne présente pas d'improbabilités.

FRANCESCO P. GAROFALO.

Catane (Sicile), mars 1899.

Note complémentaire. — Aux travaux cités p. 301, note 3, il faut ajouter l'article récent de G. E. Marindin, *Hannibal's route over the Alps*, dans la *Classical Review*, n° cxv, vol. XIII, juin 1899, p. 238-249. Après avoir étudié avec soin les principales données, l'auteur rejette l'hypothèse du passage par le Petit Saint Bernard et préfère le Mont Genève, sans croire impossible qu'Hannibal ait suivi le Col de l'Argentière. Il connaît les publications anglaises sur la matière; mais, à part le livre d'Hennebert (de très mince valeur) et l'étude récente de Fuchs, il ignore tout le reste, y compris les derniers travaux italiens.

DE L'ENSEIGNEMENT
DE L'HISTOIRE ET DE LA GÉOGRAPHIE
DANS LES ATHÉNÉES

L'enseignement de l'histoire et de la géographie dans nos athénées royaux a été réorganisé en 1881.

Avant cette date l'enseignement de la géographie était réparti de la façon suivante entre les sept classes, tant professionnelles que latines :

- en septième : généralités et géographie de la Belgique;
- en sixième : généralités et géographie de l'Europe;
- en cinquième : géographie de l'Asie et de l'Afrique et géographie de l'antiquité (Orient et Grèce);
- en quatrième : géographie de l'Amérique et de l'Océanie et géographie de l'Empire romain;
- en troisième : géographie détaillée de l'Europe et de l'Asie;
- en seconde : géographie détaillée de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie;
- en rhétorique : géographie de la Belgique, institutions de la Belgique et cosmographie.

L'enseignement de l'histoire était réparti comme suit :

- en septième : histoire sainte et histoire de l'Orient;
- en sixième : histoire de l'Orient et mythologie (en professionnelle : histoire de la Grèce et histoire de la Belgique jusqu'aux Croisades);
- en cinquième : histoire de la Grèce et de Rome jusqu'aux guerres puniques (en professionnelle : histoire de la Macédoine et de Rome jusqu'aux guerres civiles et histoire de la Belgique jusqu'à Charles-Quint);

en quatrième : fin de l'histoire romaine (en professionnelle : *idem* et fin de l'histoire de Belgique);

en troisième : histoire du moyen âge;

en seconde : histoire moderne jusqu'à 1830 ;

en rhétorique : histoire de Belgique jusqu'à 1830.

Ce système offrait un grand inconvénient : il avait le défaut de ne donner qu'aux rares élus des classes latines qui arrivaient en rhétorique, l'occasion d'avoir un aperçu de l'histoire contemporaine et de l'histoire nationale (au moins les élèves des classes professionnelles avaient vu l'histoire de Belgique en sortant de 4°); de plus, même ces élèves-là arrivaient à l'âge de 17 ou 18 ans sans savoir au juste ce qu'était la Révolution française ou la Pacification de Gand; enfin, l'histoire s'arrêtait à 1830.

Il fallait un remède. Des esprits éclairés proposèrent et le Conseil de perfectionnement adopta un système nouveau consistant à voir l'histoire et la géographie universelles chacune trois fois dans l'espace de sept ans : on ferait en 7° un aperçu rapide de l'histoire générale et de la géographie du globe, espèce de tour du monde; puis viendrait en 6°, 5° et 4° un cours complet d'histoire depuis les temps les plus reculés jusqu'aujourd'hui, y compris l'histoire de Belgique, menée parallèlement à un cours complet de géographie des cinq parties du monde, avec géographie de la Belgique, institutions et cosmographie; enfin dans les trois classes supérieures, on procéderait à une répétition de ces deux cours, en les présentant d'une façon plus scientifique.

Ce système était séduisant. Il était surtout très méthodique. On espéra qu'il serait pratique aussi. On le mit donc en vigueur. Et voilà dix-sept ans qu'il a fonctionné et nous croyons que les résultats obtenus sont de nature à faire douter de son excellence, surtout dans les classes de 7°, 6°, 5° et 4°.

Je n'étonnerai personne en disant que le défilé de peuples et de civilisations que nous offre l'histoire générale, surtout lorsqu'il est vu à la hâte, ne laisse dans l'esprit des jeunes élèves de 7° qu'un souvenir des plus confus, quelque chose comme l'image du cinématographe. On nous dira peut-être : Animez votre récit par des anecdotes! — Fort bien, mais d'abord ce n'est pas là l'esprit du programme; ensuite le temps

presse, il faut courir pour atteindre le but; enfin ces anecdotes, qui n'ont pas été couchées par écrit par l'élève, s'envoleront bientôt de sa mémoire, ou bien leur accumulation l'amènera à les confondre. Résultat final : dépense inutile de forces pour le professeur, qui eût pu mieux employer son temps.

Vient ensuite le *Cours moyen*. L'élève de 6^e et de 5^e possède un manuel fort condensé, en général fourmillant d'erreurs et rédigé dans un style auquel il n'est pas habitué. Il ne comprend pas ce qu'il lit. Le professeur devrait expliquer chaque phrase; mais c'est là une besogne impossible, car, encore une fois, le temps presse, la période à voir est immense. On fait réciter une leçon, on explique en partie la suivante, l'heure a sonné; les élèves n'ont pas compris grand'chose, ils retiendront moins encore. Mais en avant! Et l'on rencontre des pages qui demanderaient des heures d'explications. Que signifie l'histoire de l'Assyrie et de la Babylonie en dix lignes? Y a-t-il moyen d'exposer en résumé l'histoire de la constitution d'Athènes? Et la question sociale à Rome? Mais la chose devient autrement difficile, lorsqu'il faut aligner des noms d'empereurs, sans pouvoir y joindre l'exposé de faits saillants, frappant l'imagination et se retenant facilement : tel le règne d'Auguste. Et avec le moyen âge, voici qu'apparaissent la lutte du pouvoir civil et ecclésiastique, l'histoire touffue des Capétiens et des Plantagenets, qu'il faut pourtant apprendre si l'on veut " voir son programme ". Et dans les temps modernes, les guerres embrouillées et les querelles religieuses, l'histoire des sectes, les révolutions d'Angleterre, les réformes du XVIII^e siècle. Y a-t-il moyen de faire saisir ces choses abstraites à ces jeunes intelligences, j'entends à l'immense majorité, mettons les neuf dixièmes d'entre elles? Je réponds carrément : Non! et des hommes d'une longue expérience pédagogique et non prévenus sont de mon avis.

Dès lors que faire? Le remède est facile à trouver. N'allons pas le chercher à l'étranger. Les conditions dans lesquelles se trouve l'enseignement chez nos voisins sont trop différentes des nôtres, pour que nous puissions faire œuvre utile en calquant leurs procédés. En éducation, comme en beaucoup d'autres choses, il faut tenir compte de la situation et sacrifier les beaux principes à l'opportunisme. Il importe, à

mon avis, d'élaguer toutes les questions épineuses de l'enseignement de l'histoire dans les classes inférieures et par conséquent de ne plus y donner un cours d'histoire suivie.

Revenons au bon vieux système de nos pères, aux biographies. On peut les choisir de telle sorte qu'au moyen de fort peu d'explications les élèves en saisiront les moindres détails; on pourra s'étendre sur la description du cadre dans lequel vit le personnage et cet enseignement sera bien plus utile que la course au clocher actuelle. Au moins il en restera quelque chose. Les sujets tirés de l'histoire ancienne et de la première partie de l'histoire du moyen âge se prêtent le mieux à ce genre d'exercices. La vie d'un conquérant familiarisera l'élève avec la géographie, celle d'un homme d'État l'initiera à la vie politique de la Grèce ou de Rome, celle d'un philosophe développera le sens de la morale antique. Pour la fin du moyen âge et pour l'époque moderne un autre choix s'impose : on donnera de préférence des biographies d'artistes, de savants, de grands écrivains, d'inventeurs, de voyageurs, etc., toutes choses généralement ignorées aujourd'hui. On ne devrait pas non plus perdre de vue l'histoire biblique et la mythologie, que l'on néglige de plus en plus : l'utilité pratique seule de la connaissance de cette double matière l'impose à l'attention du professeur. On pourrait enfin donner des tableaux de la vie de nos ancêtres à différentes époques. Il existe chez nos voisins d'excellents petits livres répondant aux *desiderata* ci-dessus énoncés. Je citerai entre autres : Van Duyl, *Geschiedenis, een leesboek voor school en huis*, et Rijsens, *Hoofdpersonen uit de Algemeene geschiedenis*. J'insiste toutefois sur un point, c'est qu'il faudrait laisser au professeur la plus grande liberté possible dans le choix de ses biographies : on réglemente beaucoup trop en Belgique, surtout en matière d'enseignement. On doit le laisser libre de dicter ou d'exposer ou bien de suivre un auteur. La liberté seule pourra faire porter des fruits à son enseignement. Il ne faut pas oublier non plus que le recrutement des élèves de nos athénées n'est pas uniforme. Ici, ils viennent de l'école moyenne, là, de l'école primaire; ici, le grand nombre entre en 7^e, là, on aborde plutôt directement la 6^e. Au professeur à arranger son programme de façon à donner à ses élèves un ensemble de connaissances rationnel.

Pour résumer ce qui précède, il me semble qu'il serait utile de ne donner en 7^e, 6^e et 5^e que des biographies, avec un aperçu de l'histoire sainte et de la mythologie.

A partir de la 4^e, je voudrais que l'on entamât l'histoire d'une façon suivie et que l'on débutât par l'histoire de Belgique : on n'enseignerait pas autre chose dans cette classe, mais, à l'occasion de l'histoire de notre pays, on ferait quelques digressions concernant l'histoire de France, d'Angleterre, d'Allemagne et de Hollande, les seuls pays dont l'histoire nous intéresse directement, et dont la connaissance est d'ailleurs extrêmement utile et souvent indispensable à l'intelligence de notre histoire nationale. On pourrait y ajouter des notions sur quelques événements récents de grande importance, comme l'unité italienne et la question d'Orient. De cette façon l'élève au sortir de la 4^e — et l'on sait que beaucoup d'élèves quittent à ce moment l'Athénée — aurait une idée de l'antiquité par les biographies et une idée du reste de l'histoire générale par l'histoire de Belgique; de plus, connaissant l'histoire de son pays, il pourrait se présenter aux examens qui exigent la connaissance de cette dernière branche.

En 3^e seraient donnés, comme aujourd'hui, l'histoire ancienne et la moitié du moyen-âge; en 2^e, le reste du moyen-âge et les temps modernes. Enfin en rhétorique on ne verrait rien d'autre que l'histoire contemporaine, que maintenant on doit voir au grand galop en quelques leçons. Nous savons bien que l'histoire critique de la dernière moitié du siècle n'est pas faite; mais nous connaissons assez de faits saillants pour pouvoir en faire la matière d'un cours sérieux et étendu. Si vous arrêtez votre enseignement à 1871 ou à 1878, quelle immense lacune ne laissez-vous pas dans l'esprit d'un jeune homme, doué prétendument d'une instruction complète — lacune d'autant plus regrettable qu'il existe peu de ressources pour la combler et que ces ressources mêmes ne sont guère accessibles — lacune d'autant plus regrettable, dis-je, que vous mettez votre élève dans l'impossibilité de suivre avec intelligence l'évolution de la politique du jour! Le cours d'histoire contemporaine, y compris l'histoire contemporaine très détaillée de la Belgique, remplirait désormais toute l'année.

Pour la géographie, je crois qu'il serait aussi utile de revenir à quelques-uns des anciens errements. Je propose de supprimer le tour de monde en 7^e et de rétablir les notions générales, la nomenclature et la géographie de la Belgique. Le programme des cinq classes suivantes pourrait rester le même qu'aujourd'hui. On verrait donc encore deux fois la géographie universelle et deux fois celle de la Belgique. En 4^e se donneraient quelques notions de cosmographie et d'institutions belges comme aujourd'hui. En rhétorique, outre ces deux derniers objets, développés, il resterait à voir à l'aise une partie du programme que, vu le manque de temps, il est impossible d'aborder aujourd'hui et qui pourtant est d'une grande importance : je veux parler de la géographie physique générale : géologie, courants, volcans, géographie botanique et zoologique, vents, etc.

J'ose croire que la plupart de mes collègues partageront ma manière de voir et voudront bien reconnaître l'utilité de certaines réformes. J'espère aussi que le Gouvernement voudra bien se laisser convaincre qu'une réorganisation de l'enseignement de l'histoire et de la géographie dans nos athénées s'impose, et qu'il la réalisera à bref délai.

J. FREDERICHs.

SÉNÈQUE, *Epist. ad Lucil.*, 36, § 9.

Nous lisons dans Sénèque, *Epist. ad Lucil.*, 36, § 9 : *Nemo discit, ut si necesse fuerit, aequo animo in rosa iaceat, sed in hoc duratur... ut si necesse fuerit, stans etiam aliquando saucius pro vallo pervigilet et ne pilo quidem incumbat, quia solet obrepere interim somnus in aliquot adminiculum reclinatis*. Ce dernier membre de phrase (*quia solet — reclinatus*) me fait l'effet d'une explication, peu réfléchie, mise en marge par un lecteur et qui aura passé de là dans le texte. En effet, l'idée qu'il exprime est en contradiction avec le mot *saucius*. Un blessé peut s'appuyer sur son arme sans crainte de s'endormir, la douleur le tenant éveillé. Dans la pensée de Sénèque, le courage consiste à se tenir debout même étant blessé, c'est-à-dire *affaibli*, sans s'appuyer sur son arme, donc à lutter contre la souffrance et l'épuisement. La réflexion *quia solet — reclinatis* est intempestive, et j'estime qu'il faut la supprimer.

ALFRED MORLEGHEM.

COMPTES RENDUS

A. ELTER et L. RADERMACHER. **Analecta Graeca**. Bonn, Georges, 1899.

Nicolas Kabasilas, écrivain byzantin du XIV^e siècle, homme de confiance de Jean VI Cantacuzène, puis archevêque de Thessalonique, est connu surtout par un traité mystique *Περὶ τῆς ἐν Χριστῷ ζωῆς*. Une grande partie de ses œuvres est encore inédite. M. L. Radermacher a copié d'après le *Parisinus* 1213, du XV^e siècle, un de ses opuscules, et il nous en donne une édition soignée. C'est une sorte d'exercice de de logique, intitulé *Κατὰ τῶν λεγομένων περὶ τοῦ κριτηρίου τῆς ἀληθείας εἰ ἔστι παρὰ Πύρρωνος τοῦ καταράτου*. L'écrivain byzantin prétend réfuter les sceptiques en rétorquant contre eux les arguments dont ils se sont servis. Montrer que celui qui doute de tout devrait refuser de croire à son propre scepticisme, est un jeu assez innocent qui a souvent été repris, et Kabasilas n'y montre pas une dextérité singulière. Mais comment, dans l'oubli où Pyrrhon était tombé depuis le IV^e siècle, un écrivain du XIV^e siècle a-t-il eu l'idée de ressusciter son nom et de lui faire les honneurs d'une polémique ? La question est intéressante. M. R. la pose fort bien. Il donne même, en reproduisant des passages parallèles de Sextus Empiricus et de Diogène Laërce, ce que nous avons de plus important pour la résoudre. Mais il ne parvient pas à sortir d'une expectative toute Pyrrhonienne : « *praestat... τὸ ἐπέχειν.* »

M. Elter est plus dogmatique, mais aussi plus perspicace et plus heureux. Un examen minutieux de toutes les données du problème lui permet de conclure que c'est par Sextus Empiricus seul que Kabasilas a connu Pyrrhon, et que c'est dans divers passages des *Pyrrhoniae Institutiones* et de l'*Adversus Logicos* qu'il a pris les éléments de sa réfutation. Le manuscrit de Sextus qu'il a eu dans les mains semble avoir disparu, mais il survit dans les nombreux apoglyphes du XV^e siècle ou des siècles suivants qui nous ont conservé les œuvres du dernier des sceptiques grecs.

Avant de donner gain de cause à M. Elter, on souhaiterait peut-être de pouvoir faire un supplément d'enquête, et de consulter la correspondance de Kabasilas, qui est conservée, mais inédite. Toutefois on lui saura gré, dès à présent, d'avoir réuni dans cette courte étude une foule d'observations intéressantes sur l'influence de Pyrrhon à travers les âges et sur les destinées des écrits Pyrrhoniens. Il fait remarquer entre autres une coïncidence singulière : peu avant l'époque où Kabasilas étudiait les livres de Sextus Empiricus, un des premiers hellénistes de l'Occident traduisait du grec en latin les *Pyrrhoniae Institutiones* de ce sceptique. Mais sa traduction est restée lettre morte depuis le XIV^e siècle jusqu'à ces dernières années.

Dans le numéro 2 de ses *Analecta (de Aristotelis arte poetica)*, M. Elter s'étend un peu longuement sur une déception que lui a donnée le catalogue des *codices Guelferbytani*. D'après la description du *codex* 641, il s'attendait à y rencontrer une traduction latine de la *Poétique* d'Aristote faite avec un manuscrit indépendant du fameux *Parisinus* 1741. En réalité, il se trouva devant une version latine — déjà publiée — d'un traité d'Averroës. M. Elter a le talent de semer le récit de ses recherches et de ses déconvenues de remarques très intéressantes pour l'histoire littéraire. A la fin, *ut disputationi tam exili aliquid bonae frugis addat*, il donne un tableau des destinées de la *Poétique* d'Aristote, qui fut traduite du grec en syriaque (version perdue), du syriaque en arabe (version conservée), puis remaniée par Averroës et transportée sous cette forme nouvelle en hébreu et en latin, jusqu'à ce qu'Alde Manuce revint au texte grec lui-même, et l'éditât en 1508 d'après un manuscrit du X^e ou du XI^e siècle.

La dernière partie de cette brochure composite nous fait passer de la poétique à l'astronomie et à la géométrie. L'*Ambrosianus* D 27 *sup.* renferme un opuscule intitulé *Ἀρχύτου τοῦ Μαξίμου κυκλικῆς θεωρίας μετεώρων τῶν εἰς τέσσαρα τὸ πρῶτον*. Archytas Maximus (?) n'est pas connu; Archytas de Tarente l'était beaucoup, même chez les Byzantins. C'est lui sans doute qui est désigné par ce nom d'« Archytas Maximus ». M. E. ne peut encore donner de son hypothèse qu'un exposé provisoire, quoique déjà séduisant.

Après avoir identifié ces deux Archytas, et après avoir reproduit comme spécimen le début de l'opuscule, M. E. aurait pu s'arrêter. Mais il nous fait faire encore toute une excursion à travers les manuscrits byzantins relatifs à l'astronomie et à la géométrie. La promenade est amusante et instructive. Elle nous met sous les yeux une série de titres de traités analogues à celui que M. E. vient d'examiner : *Archytae dialectica*, *Empedoclis sphaera*, *Eratosthenis geometrica*, *Gorgiae de rhetorica*, etc. Ces attributions sont probablement toutes fautives, mais elles donnent la mesure exacte de l'estime dont jouirent chez les

Byzantins diverses illustrations de l'antiquité. On retrouve ainsi dans toutes les digressions de M. E. une même idée directrice, la préoccupation de voir ce que sont devenus au moyen âge les noms et les réputations des auteurs anciens. Au cours de ses recherches, il fait mainte découverte imprévue, par exemple la dernière : une traduction de quelques opuscules de l'astronome Ptolémée faite du grec en latin au temps des Carolingiens.

Les renseignements recueillis par M. E. sont toujours étendus et sûrs. Qu'il me permette cependant de lui signaler un traité d'astronomie attribué à Empédocle qui existait encore, il y a une vingtaine d'années, dans un volume de la bibliothèque de Patmos (voir le catalogue de Sakkelion, p. 181). De plus, avant de prendre parti définitivement sur l'origine du traité attribué à Archytas, et aussi avant de l'éditer, il ne faudra pas négliger de consulter les textes publiés sous la direction de M. Fr. Cumont dans le *Catalogus codicum astrologorum Graecorum*, recueil important auquel, semble-t-il, M. Elter n'a pas encore recouru.

J. BIDEZ

CONSTANTINE SATHAS, *The history of Psellus edited with critical notes and indices*. Londres, Methuen, 1899. 384 pp. 15 sh.

« Michel Psellus, dit M. Krumbacher dans son *Histoire de la Littérature Byzantine*, est la plus importante figure littéraire du XI^e siècle, ce qu'avaient été tour à tour Photius et Constantin Porphyrogennète dans les deux siècles précédents. » Il y a vingt-cinq ans à peine, les œuvres principales de ce grand écrivain, qui fut en même temps un grand homme d'État, restaient encore cachées dans les manuscrits des bibliothèques. L'honneur d'avoir tiré de l'oubli les œuvres historiques de Psellus revient à un savant grec résidant à Venise, M. Constantin Sathas, qui les a publiées pour la première fois dans sa *Μεσαιωνική βιβλιοθήκη* (t. 4 et 5, 1874-75).

La carrière extraordinaire de Psellus fait penser à celle de certains grands humanistes de la Renaissance italienne. Il s'était assimilé, d'une façon étonnante, la littérature antique et toute l'encyclopédie des connaissances accessibles aux hommes de son temps ; il avait en outre appris à se mouvoir à l'aise parmi les difficultés et les intrigues de la vie pratique en passant par le barreau, la magistrature et l'administration, lorsque l'empereur Constantin IX le chargea d'enseigner la philosophie à Constantinople. Dans cette situation, le mérite et la grande hardiesse de Psellus furent de réveiller de son long sommeil la doctrine platon-

cienne, et d'élever Platon, malgré les persécutions et les anathèmes, au dessus d'Aristote, le philosophe de l'Eglise. Devenu un des personnages les plus considérables de l'empire, il fut appelé une première fois par Constantin IX à des charges importantes à la cour. Après une fausse retraite, pendant laquelle il alla revêtir la robe de moine dans un couvent de l'Olympe de Bithynie, il vint reprendre des fonctions à la cour; il s'y éleva peu à peu jusqu'au premier rang et joua, pendant plusieurs règnes, le rôle principal dans des intrigues et des luttes qui ne font honneur ni à son époque, ni à sa propre mémoire.

L'activité littéraire de Psellus s'est exercée dans tous les domaines, théologie, philosophie, sciences naturelles, jurisprudence, antiquités, grammaire et histoire; en outre nous possédons de lui des discours, des lettres, des exercices rhétoriques et poétiques.

Le grand ouvrage historique (*Χρονολογία*) de Psellus embrasse les années 976 à 1077. La nouvelle édition que M. Sathas vient d'en donner à Londres est le second volume qui paraît dans la collection des textes Byzantins entreprise par M. J. B. Bury, l'éminent professeur de grec à l'Université de Dublin. La publication de l'œuvre de Psellus a fait disparaître une lacune très appréciable qui existait dans la série presque ininterrompue des historiens Byzantins. On a remarqué que l'écrivain devient évidemment partial et suspect lorsqu'il traite les événements contemporains auxquels lui-même et ses protecteurs impériaux ont été mêlés. Ce qui sauve l'œuvre et la rend particulièrement intéressante, ce sont les qualités supérieures de la pensée et du style. On n'est pas médiocrement étonné de découvrir ces qualités à un degré aussi éminent chez un auteur du XI^e siècle, lorsque, comme la plupart d'entre nous, on a été habitué par l'éducation à juger cette époque toute entière comme si Byzance n'existait pas, et uniquement d'après la barbarie de l'Occident. Comme le dit M. Sathas, « c'est un fait curieux et unique de voir un haut dignitaire, président du Sénat, premier ministre de quatre empereurs successifs, qui ose publier une œuvre où il trace de main de maître la décadence de l'empire et prédit sa ruine prochaine, où il réprouve la vie monastique des Byzantins comme une institution de fainéants et d'ennemis de l'humanité, où il affirme que l'argent du trésor n'est pas destiné à fonder des couvents ou à satisfaire les caprices des empereurs, mais est un dépôt sacré, réservé aux soldats qui versent leur sang pour l'empire, où il dit à la face des sénateurs : Nous sommes gouvernés par des gens que nous avons achetés aux barbares, et les plus grands pouvoirs sont confiés, non à des Périclès ni à des Thémistocle, mais aux plus vils Spartacus. »

Circonstance regrettable et qui ne facilite pas la tâche de l'éditeur, l'histoire de Psellus nous est conservée dans un seul manuscrit, aujourd'hui à Paris, qui est l'œuvre d'un copiste négligent du XII^e siècle. Dans

ces conditions, c'était une nécessité pour l'éditeur de recourir assez fréquemment à des corrections et à des conjectures; il me paraît avoir procédé avec prudence et mesure dans cette tâche d'autant plus épineuse que la langue de Psellus est loin d'être toujours simple et facile. Les *indices* sont copieux et rendront de grands services. J'ai relevé cependant de trop fréquentes erreurs dans l'indication des chiffres de renvoi, particulièrement au début de l'*index nominum*.

L. PARMENTIER.

P. Cornelius Tacitus, *Dialogus de oratoribus*, erklärt von
Dr CONSTANTIN JOHN, *Rektor des Gymnasiums zu Schwäb.*
Hall. Berlin, Weidmann, 1899. VIII-164 pp. in-8°. Prix :
2 mk. 10.

Cette édition est le fruit d'études poursuivies pendant plusieurs années. Elle répond à ce qu'on était en droit d'attendre d'un savant comme M. Constantin John, dont tous les travaux sont marqués au coin d'une érudition exacte et d'un jugement solide.

L'*Introduction*, qui ne compte pas moins de 61 pages, est consacrée à la discussion approfondie des trois points suivants : 1° l'attribution du *Dialogue* à Tacite; 2° la composition, les personnages et le but du *Dialogue*; 3° les modèles et les sources de cet écrit.

Pour M. J., le *Dialogue* est incontestablement de Tacite. Le débat, comme on sait, roule principalement sur la question de chronologie et sur la question de style. Comme M. Gudeman ¹, M. J. estime que l'entretien reproduit dans l'ouvrage est censé avoir eu lieu en 74 ap. J.-C., que le *Dialogue* a été écrit et publié avant le règne de Domitien, soit vers l'an 80, et que par conséquent, au point de vue chronologique, rien ne s'oppose à ce qu'on l'attribue à Tacite (p. 2-3). Quant aux particularités de la langue et du style, une comparaison minutieuse entre le *Dialogue* et les œuvres historiques de Tacite confirme cette attribution (p. 11-36).

Après avoir analysé le contenu de l'opuscule (p. 37-38), M. J. aborde un problème épineux. On admettait généralement qu'à partir de la grande lacune que présentent les manuscrits entre les chapitres 35 et 36, c'est Maternus qui parle. M. J., revenant sur son opinion antérieure ², suppose, avec Heumann, Becker, Andresen, Habbe, Gudeman,

¹ Sur la remarquable édition de M. Gudeman (Boston, 1894), voy. l'article de M. Keelhoff, *Revue*, 1897, p. 280-281.

² *Berliner Philolog. Wochenschr.*, 1889, col. 535-536.

l'existence d'une seconde lacune au c. 40 après les mots *faces admovebant*¹, et il regarde, à l'exemple de Becker, de Habbe et de Gudeman, la partie qui se trouve entre les deux lacunes comme appartenant au discours de Secundus (p. 39-42).

Les personnages du *Dialogue* sont caractérisés par M. J. avec beaucoup de netteté et de finesse (p. 42-46).

Quel est le véritable sujet de l'ouvrage? Le titre *de causis corruptae eloquentiae* est trop étroit. Si l'on s'y tenait, il faudrait bien reconnaître que le *Dialogue* est mal composé et renferme des hors-d'œuvre. Mais Tacite ne s'est pas proposé uniquement d'étudier les *causes* de la décadence de l'art oratoire : il a voulu tirer de ce fait des *conséquences pratiques*. Si la décadence bien constatée de l'éloquence romaine est essentiellement liée à la transformation politique et sociale qui s'est opérée sous l'Empire, il en résulte qu'une orientation nouvelle de la vie intellectuelle s'impose et que les études spéculatives, la poésie, etc., doivent prendre la place d'un art dont les applications sont maintenant forcément restreintes. Tel est le thème développé par Maternus, et c'est ce thème qui fait l'unité du livre (p. 46-50).

Touchant les modèles et les sources du *Dialogue*, M. J. a réuni toutes les indications et tous les rapprochements que peuvent fournir les auteurs anciens. Pour la forme, Tacite s'est inspiré des dialogues de Cicéron, notamment du *de Oratore*, du *de Republica* et de l'*Hortensius*. Pour le fond, il a puisé mainte de ses idées sur l'éducation dans le traité de Chrysippe *περί παιδων ἀγωγῆς*, et ses réflexions sur l'éloquence trahissent l'influence de l'enseignement de Quintilien (p. 50-61).

Le texte est établi avec soin², et le commentaire est excellent³.

M. J. (et nous nous garderons de lui en faire un grief) a fait de nom-

¹ Cette hypothèse a été vivement combattue par Aug. Wagener, *Revue*, t. XX (1877), p. 280-281.

² C. 2, l. 15, la conjecture de M. Vahlen : *tamquam majorem <quam> industriae et laboris gloriam habiturus* ne nous paraît pas justifiée. *Industria* et *labor* ne se rapportent pas aux études littéraires (*institutio et litterae*, l. 11-12), mais à l'activité déployée par Aper au forum : un avocat peut travailler beaucoup sans cultiver les lettres et en se fiant à ses dons naturels pour ce qui concerne la forme oratoire. — C. 5, l. 3 et l. 11, nous aurions conservé les corrections de Pithou : *<se> excusent* et *[et] ego enim*. — C. 10, l. 4, au lieu de supprimer *rarissimarum*, ne conviendrait-il pas de le corriger en *gratissimarum*? — C. 13, l. 14, nous comblions la lacune à peu près comme ceci : *ii, quibus praestant, <ingrati sunt, quibus non praestant,> indignantur*.

³ L'explication que M. J. donne de *ipsi quoque* au c. 39, l. 24, est moins plausible que celle de Wagener (*Revue*, 1877, p. 282-283).

breux emprunts à ses devanciers, particulièrement à M. Gudeman, mais il a ajouté beaucoup de son propre fonds. Son édition mérite d'être chaudement recommandée.

P. THOMAS.

Griechische Götterlehre, von O. GILBERT. Leipzig, Avenarius, 1898. 516 pages. Prix : 10 mk.

Cet ouvrage est le fruit de méditations prolongées, et il a été préparé par des lectures considérables et extrêmement variées. C'est à cette préparation surtout qu'il doit sa valeur. Les notes où sont citées, avec les sources, les opinions anciennes et modernes que M. G. admet ou désapprouve, sont un trésor d'érudition et de bibliographie raisonnée. Elles rendront de grands services à ceux qui s'occupent de mythologie.

Une telle abondance de lectures était un danger : elle eût pu faire perdre de vue à l'auteur le système de son choix. En réalité, le défaut de ce livre est d'être trop systématique. Il est d'une pureté de doctrine qui n'admet aucune concession : Pour M. G., la religion des Grecs est sortie tout entière de l'impression produite sur l'homme par le spectacle des phénomènes célestes. Tout le reste, par exemple le fétichisme qui divinise ce qu'il y a sur la terre, n'est que superfétation. Et comme ce qui se passe dans le ciel se ramène à la lutte de l'obscurité et de la lumière, tous les mythes proviennent de l'observation, sans cesse renouvelée, de ce duel interminable. Toutes les divinités sont des formes de l'une ou l'autre des deux puissances rivales : Ciel, Soleil, Lumière — Obscurité, Nuit, Nuages.

Ouranos est encore plus dévorant ici que dans la fable. Il absorbe Zeus, Apollon, Héphaistos, Dionysos, etc., etc. Et tout ce qui ne peut pas être traité comme une des formes ou un des agents de la lumière, tombe dans le lot des ténèbres : Hadès, Kronos, Pan, Hermès, etc.

Outrée comme elle l'est, cette thèse a peu de chances d'être admise. M. G. fait des tours de force sans réussir à la rendre vraisemblable. Il a beaucoup d'imagination, beaucoup d'adresse dans l'art de rapprocher et de combiner, une rare facilité d'argumentation, et aussi, il faut lui rendre cette justice, une pénétration d'esprit dont les efforts ne seront pas tous perdus. Son œuvre est pleine de réflexions intéressantes et de remarques dont il faudra tenir compte. En somme, c'est un livre brillant. On ne pourrait le recommander à des débutants en quête d'un guide. Mais on peut le signaler à ceux dont le jugement est déjà sûr, et qui peuvent laisser aller leur curiosité partout, sans avoir à redouter l'influence d'une lecture captivante mais dangereuse.

J. BIDEZ.

BRUNO SAUER. Das sogenannte Theseion und sein plastischer Schmuck. Berlin et Leipzig, Giesecke et Devrient, 1899. 274 pp. et six planches.

Un archéologue qui s'était déjà fait connaître par des articles très remarquables, M. Bruno Sauer, a eu l'ambition de donner un pendant à l'ouvrage connu de M. Michaelis sur le Parthénon en consacrant une monographie au Théseion d'Athènes — qui, pour le dire tout de suite, n'est pas un temple de Thésée, mais d'Héphaistos, ou, pour mieux dire, d'Héphaistos et d'Athéna. Après une histoire des travaux dont ce monument a été l'objet, l'auteur s'attache à l'entreprise audacieuse de reconstituer les figures des frontons, dont rien ne nous est parvenu, à l'aide des traces (trous d'attache, vestiges des piédestaux, etc.) qu'elles ont laissées sur le marbre de l'édifice. Il arrive à la conclusion que l'une de ces compositions figurait la naissance d'Érichthonios, le roi fabuleux d'Athènes, l'autre, l'épisode de l'accueil fait par Thétis à Héphaistos précipité du ciel. La frise orientale, dont on a proposé tant d'interprétations, représenterait en réalité la lutte d'Érichthonios contre Amphiktion et les Pélasges. La frise opposée, qui était consacrée au combat des Centaures et des Lapithes, et les métopes, qui mettent en scène les exploits de Thésée et les travaux d'Hercule, avaient été mieux comprises, mais leur appréciation et leur restauration a fourni à M. Sauer l'occasion de beaucoup de remarques originales.

Toutes ces sculptures, dont la technique et la valeur sont appréciées en détail par un fin connaisseur, se placeraient immédiatement après l'achèvement du Parthénon, peu avant le début de la guerre du Péloponèse (431). Leur auteur, suivant une supposition plausible, serait Amphion de Knossos.

Un chapitre ultérieur est consacré au groupe d'Héphaistos et d'Athéna, qui se dressait dans le sanctuaire, et qui était dû au ciseau d'Alcamène. Au moins la statue de la déesse nous est bien connue par une réplique fidèle trouvée récemment à Cherchel en Afrique. Un appendice s'occupe des questions topographiques que permet d'éclaircir la transformation, aujourd'hui accomplie, du Théseion en un *Héphaisteion*.

Notre court résumé fera entrevoir l'importance des résultats nouveaux auxquels aboutit cette étude nourrie de faits et d'idées. Il ne peut faire apprécier l'intérêt puissant d'un livre, écrit dans une langue sobre et précise, où la hardiesse, peut-être excessive, des hypothèses est tempérée par la rigueur de la méthode, et où l'exactitude de l'observation s'allie à la logique du raisonnement. Cette monographie restera l'ouvrage fondamental sur le temple grec le mieux conservé qui soit.

L'impression du volume est digne de tous éloges. Nous signalerons l'emploi dans les planches du procédé ingénieux qui consiste à dessiner les restaurations sur des feuilles transparentes, se superposant aux restes conservés des sculptures.

F. C.

J. COMBARIEU. **Études de philologie musicale. Fragments de l'Énéide en musique d'après un manuscrit inédit. Fac-similés phototypiques précédés d'une introduction.** Paris, A. Picard et fils, 1898. VIII-88 pp., in-4°, 8 fac-similés¹.

M. Combarieu, déjà connu par plusieurs travaux de « philologie musicale, » nous donne ici une étude très intéressante. Le titre nous avertit tout de suite qu'il s'agit avant tout pour lui de nous communiquer des fac-similés de son manuscrit et leur traduction en musique notée. Malgré cela il consacre la plus grande partie de son livre (57 pp.) à une introduction en trois chapitres, dont le 3^{me}, d'après son propre aveu (p. 45), est le seul nécessaire. Cela ne veut pas dire que nous n'aurions pas regretté l'absence du 1^{er} chapitre (16 pp.), où il nous fait en philologue consommé la description du manuscrit, aujourd'hui la propriété de la bibliothèque Laurentienne, pour en arriver à conclure qu'il a été « exécuté aux Xe-XI^e siècles, probablement à Saint-Gall. »

Le second chapitre sur les neumes ne se justifie pas, à moins de prétendre que toute étude de théorie ou d'application d'un point spécial doit être précédée d'un exposé de la théorie générale. Il ne reproduit d'ailleurs que la théorie adoptée depuis longtemps par M. Combarieu — celle des Bénédictins de Solesmes — et déjà exposée par lui dans ses articles sur le problème de l'origine des neumes (*Rivista musicale Italiana*, 1895) et dans sa *Théorie du Rythme* (Paris 1897). Une objection cependant : le § sur les neumes liquescents (p. 33 et suiv.) ne nous a pas convaincu que ces signes ne marqueraient pas plutôt des nuances d'ornementation que des épenthèses et autres particularités de prononciation.

Le 3^{me} chapitre devrait nous apporter les raisons qui auraient guidé M. Combarieu dans la traduction des neumes. Car les neumes ne sont que « des signes mnémoniques très rudimentaires... ayant pour objet de

¹ Cet ouvrage a été annoncé dans les *Monatshefte für Musik-Geschichte*, 1898, p. 149, et dans la *Rivista musicale italiana*, 1899, p. 189. Ce dernier article fait surtout des réserves sur le caractère peu archaïque des harmonisations.

rappeler la phrase musicale à ceux qui la connaissent déjà (p. 46). » Ils ne nous renseignent ni sur les intervalles, ni sur le mode de la mélodie, n'étant pas une notation diastématique. Toute traduction de notation neumatique est une œuvre subjective, où le traducteur fait office de compositeur, ne nous donnant qu'un essai de reconstruction.

Or M. Combarieu ne nous fait guère connaître ses raisons; tout au plus esquisse-t-il d'une façon très superficielle un point très important : le rythme et le rôle de l'accent tonique (p. 50). Il croit que ces vers sont traités comme de la prose, que la mélodie n'est nullement métrique : 1° à cause de la « présence d'une note sur certaines syllabes soumises à l'élision (p. 51); » 2° à cause du fait que « le chant paraît attaché au principe de l'accent tonique, négligé dans l'organisation de l'hexamètre (p. 50). » Le 1° a peu d'importance puisqu'on peut chanter plusieurs notes sur une même syllabe et plusieurs syllabes sur une même note; que donc une note de plus ou de moins ne peut modifier le mètre d'une mélodie ni son adaptation à un mètre prosodique.

L'exposé du 2° repose sur une confusion. L'accent tonique produit d'après M. C. une élévation de la voix; l'accent tonique de *mutátus* et de *exúvias* est donc d'après lui un accent *chromatique*. Or l'hexamètre, comme toute série de pieds prosodiques, comme toute série de mesures musicales, est une succession en ordre déterminé de sons portant et ne portant pas l'accent *expiratoire*. Ainsi tandis que II, vs. 275 les accents prosodiques (nécessairement *expiratoires*) sont placés comme suit :

Héctore qui redit exuviás indútus Achíllis,

les accents toniques (*chromatiques* d'après M. C.) sont placés ainsi :

Héctore qui rédit exúvias indútus Achíllis.

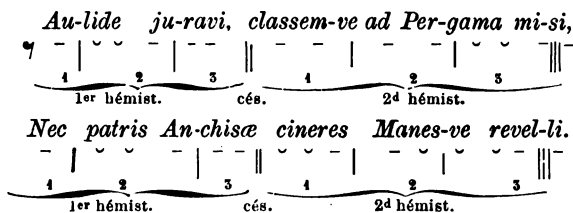
Il n'y aurait antagonisme que si les accents toniques étaient de même nature que les accents prosodiques, et M. C. pour prouver que ces vers sont chantés comme de la prose, devrait montrer que les temps *forts* de la mélodie (et non les *élévations* de ton) tombent sur les syllabes à accent tonique.

En d'autres termes, si l'accent tonique est expiratoire, ni la mesure musicale, ni la mesure prosodique ne peuvent le négliger; s'il est chromatique, ils n'ont pas à en tenir compte; la mélodie toutefois le fera pour les élévations de la voix. Toute étude sur la constitution de l'hexamètre latin et son adaptation à une mélodie doit toucher à ce dilemme. Le fait, d'une part, que les accents toniques et les accents prosodiques ne doivent pas correspondre dans les vers latins (cette liberté ne va pas au-delà des quatre premiers pieds de l'hexamètre), semble dire que l'accent tonique était chromatique. Le fait, d'autre part, que l'hexamètre doit être construit de telle façon qu'aux 5° et 6° pieds — grâce à l'interdiction de la césure à ces pieds — les accents toniques et prosodiques doivent coïncider, nous dit que l'accent tonique

était expiratoire, — ce qui résulte d'ailleurs aussi de nos renseignements historiques. Nous étions avides de savoir quel parti M. C. prendrait devant ce dilemme ; mais ni l'exposé des raisons de sa traduction musicale, ni cette traduction elle-même ne nous renseignent là-dessus ; bien plus, son § 11 sur le rôle de l'accent tonique nous laisse croire qu'il ne distingue pas entre l'accent chromatique et l'accent expiratoire. Cependant son § 13 sur les rimes musicales aurait dû l'avertir, car il y donne de nombreux exemples de deux vers consécutifs où, dans la finale, accents prosodiques, accents toniques et cadences mélodiques coïncident.

Nous croyons pour notre part que l'accent tonique était *chromatique* et *expiratoire* à la fois, mais que dans certaines circonstances, par ex. quand il s'agissait d'une adaptation à un moule métrique, sa force expiratoire pouvait s'affaiblir devant celle d'une des syllabes *longues* du mot, c'est-à-dire devant l'accent *quantitatif*. Ainsi *exuvias* se lisait en prose , en vers  : en d'autres termes l'accent chromatique était nécessairement sur *u*, les accents quantitatifs sur *ex* et *as* ; l'accent expiratoire accompagnait tantôt l'accent chromatique, tantôt un accent quantitatif.

Le fait que les rimes musicales signalées au § 13 ne portent jamais exactement sur les deux derniers pieds, mais sur une finale plus courte ou plus longue (*-sīmā* | *Tēūcrām* ou *ād* | *Pērgāmā* | *mīsī*), soulève la question de savoir si l'hexamètre n'est pas plutôt composé de mesures anacrousiques et ne devrait pas se scander comme suit :



Cette question est d'une grande importance pour la cadence mélodique. M. C. n'en dit mot.

Les traductions musicales de M. C., qui sont donc, comme il l'admet lui-même, avant tout œuvre subjective, ne sont pas heureuses. Elles ne chantent pas ; puis elles ne suivent guère l'analogie (elles négligent les barres de mesure comme le plain chant, mais à l'encontre du plain chant elles sont écrites en notes de valeur inégale) ; enfin elles rappellent plutôt la musique du XVII^e siècle que la musique antérieure au XI^e.

J. VERCOULLIE.

H. LOGEMAN. **Faustus-Notes.** *A supplement to the commentaries on Marlowe's "Tragicall History of D. Faustus."* (Recueil de Travaux publiés par la Faculté de Philosophie et Lettres de Gand, fascicule 21). Gand, Engelcke, 1898. VIII-154 pages in-8°.

Le Faust de Marlowe nous est parvenu sous deux formes principales : l'édition de 1604 (A), la plus ancienne connue, et celle de 1616 (B), présentant, entre autres différences sensibles, de longs passages, des scènes entières qui ne se trouvent pas dans A; les autres éditions, telles que celle de 1609, ne sont que des reproductions plus ou moins fidèles de A ou de B. De là perplexité des éditeurs modernes et tentatives multiples de reconstruction du texte authentique; puis chacun se mit à baser sur son texte des théories souvent ingénieuses, mais souvent aussi fort hasardées, concernant la personnalité de l'auteur et la genèse de l'œuvre. Pour remettre les choses au point, il fallait d'abord une édition reproduisant avec une stricte fidélité les deux textes A et B; elle fut fournie par M. Breymann en 1889. Ensuite il fallait examiner et comparer les deux textes en s'aidant des commentaires existants, tout en se défiant des corrections infligées arbitrairement à Marlowe au nom de l'esthétique ou d'autres principes aussi respectables en leur essence qu'élastiques en leur application.

C'est ce que M. Logeman, professeur à l'Université de Gand, a fait avec succès dans ses *Faustus-Notes*. L'auteur a divisé son ouvrage en deux chapitres. Dans le premier, le plus long, il commente simultanément les textes A et B en des notes détachées. Une partie de celles-ci est consacrée à l'explication de passages mal compris ou passés indûment sous silence jusqu'ici; les autres discutent tout ce qui a fourni ou peut fournir des indications sur la date de la pièce, ses sources et son texte authentique. Ces dernières notes sont synthétisées dans le chapitre II.

Dans les observations critiques du Ch. I, l'auteur fait preuve de pénétration et d'ingéniosité. Parmi les notes qui m'ont surtout frappé, je citerai : celle qui met très judicieusement en doute l'athéisme de Marlowe, cette monnaie courante des manuels de littérature anglaise (p. 41, v. 316, etc.); celle où l'auteur, par un véritable modèle de raisonnement scientifique, établit l'authenticité de l'*épisode des sept péchés mortels* (p. 65, v. 732, etc.); enfin la note d'où il ressort que Marlowe a bien écrit lui-même certains passages en prose que l'on attribuait à une main étrangère (p. 98, v. 1050, etc.).

Quelques observations de détail :

P. 7, (v. 16). *So soone he profites in Diuinitie*

The fruitful plot of Scholerisme grac't
That shortly he was grac't with Doctors name.

Je ne vois aucune nécessité de prendre, dans le 2^e vers, *grac't* = *grazed*; il suffit de considérer le vers comme une apposition de *Diuinitie*, apposition qu'un auteur moderne mettrait entre tirets, et de prendre *grac't* = pourvu de la Grâce divine. Marlowe fait simplement remarquer en passant que la théologie, c'est la science humaine plus la grâce.

P. 52 (l. 881). CLOWN... *why then belike, if I were your man, I should be ful of vermine.*

WAGNER. *So thou shalt, whether thou beest with me or no.*

L'auteur prend *to be with* dans le sens de *to understand*. Voici comment j'interpréteraïs plutôt le passage : le clown insinue qu'il pourrait bien *devenir* « ful of vermine » par contagion, en la société de Wagner; celui-ci lui répond : que tu sois avec moi ou non, tu seras « ful of vermine » (sous-entendu : car tu l'es déjà maintenant).

P. 63 (v. 696). FAUSTUS. *Thinke, Faustus, upon God that made the world.*

MEPHISTOPHELES. *Remember this.* [*Exit.*]

M. Logeman rejette l'hypothèse de Wagner, qui attribue le premier vers au « bon ange », lequel, suivant le texte, ne paraît que plus tard. Il se demande quelle raison il y aurait alors pour que Méphistophélès quitte la scène, et à quoi ses paroles, *Remember this*, pourraient se rapporter. D'après l'auteur, Méph., se parlant à lui-même, fait allusion aux paroles que Faust vient de prononcer, et s'il quitte la scène, c'est pour avertir Lucifer, son maître, de ce que Faust, en dépit de son pacte, vient de nommer Dieu. En effet, un peu plus tard, Lucifer paraît pour reprocher à Faust son manque de parole. Cette explication a le grand avantage d'expliquer la sortie de Méph. Seulement, M. Logeman se trompe, me semble-t-il, quand il dit que, à part Faust, personne n'interrompt jamais les anges *parce que Faust seul entend leurs voix*. Le fait de ne jamais interrompre est plutôt en contradiction avec celui de ne pas entendre la voix des anges, car il semble indiquer que Méphistophélès s'aperçoit des silences. Si, au contraire, il n'a pas conscience des voix angéliques, il est exposé à les interrompre sans le vouloir. C'est ainsi que, dans l'hypothèse de Wagner, les mots *remember this* peuvent être prononcées par Méph. comme suite à ses paroles précédentes (*thou art damned*), *parce qu'il n'entend pas l'ange disant : Thinke, Faustus, etc.* Toutefois les autres arguments de M. Logeman me paraissent concluants.

P. 80 (v. 870, etc.). Dans *The New Inn*, dit M. Logeman, Ben-Jonson indique la semence de fougère comme ayant la vertu de rendre invisible. Voir aussi Shakespeare, *King Henry IV*¹, II, I, 95 : « *We*

steal as in a castle, cock-sure; we have the receipt of fern-seed, we walk invisible. »

P. 110 (l. 1196, etc.) *O, yonder is his snipper-snapper, do you heare ? you hey-passe, where's your maister ?*

L'auteur s'étonne de ce que Méph., « qui a reçu de Faust l'ordre de toujours paraître vêtu d'une robe de moine », soit ici traité de *snipper-snapper* (gamin, petit garçon) par le maquignon. Tout d'abord rien n'indique que Méph. ait reçu l'ordre en question *pour toujours* (voir v. 663, etc); en tous cas, il est convenu entre Méph. et Faust, que Méph. « *shall appeare to the said John Faustus at all times in what forme or shape soeuer he please* » (l. 541). Ensuite, il est à remarquer que dans la scène de la vente du cheval, Faust dit au maquignon : « *My boy wil deliver him to you* » (l. 1158); voir aussi l. 1570, où le maquignon dit : « *wel... your boy wil deliver him me.* » Ne peut-on admettre que ce *boy* n'est autre que Méph. ayant pris la forme d'un page ou d'un petit groom, forme sous laquelle le marchand de chevaux le reconnaît plus tard ? De là son ton cavalier envers le jeune « snipper-snapper. » Peut-être une indication scénique ayant trait à la métamorphose de Méph. a-t-elle été omise dans la 1^{re} des deux scènes en question.

P. 111 (l. 1234 etc.). DUKE. *Believe me maister D^r, this merriment hath much pleased me.*

Le divertissement dont il est question ici est-il simplement *censé* avoir eu lieu, ou a-t-il réellement été joué ? L'auteur préfère la seconde hypothèse. Il me semble pourtant que le public, ayant déjà assisté au divertissement donné par Faust à Charles-Quint, pouvait parfaitement se contenter de la fiction supposée par la première hypothèse. Quant au procédé suivant lequel des personnages *continuent* en scène une conversation qu'ils sont censés avoir commencée avant de paraître, il n'est peut-être pas aussi essentiellement moderne que l'auteur le suppose. Shakespeare en use dans son *Marchand de Venise*, acte I, sc. 3, où les premières paroles de Shylock ne sont que la suite d'un entretien déjà commencé depuis assez longtemps.

P. 135 « *Ward does not say which magnificent lines he means, etc.* » Ward indique le passage en question p. LXXI, note 1 (sc. XIV, l. 83-87).

Passons au chapitre II. M. Logeman s'attache d'abord (§ 1) à réfuter les arguments de ceux qui prétendent que le texte A contient des interpolations. Ces arguments se basent : 1^o sur une allusion faite à la notoriété d'un certain *Docteur Lopez*, qui aurait été inconnu jusqu'en 1594, tandis que Marlowe est mort en 1593. M. Logeman prouve que cette notoriété date de 1569; donc Marlowe a pu connaître Lopez. 2^o Sur un soi-disant texte contemporain reconnu faux depuis. 3^o Sur

la présence dans le texte A de scènes bouffonnes qui ne seraient pas de Marlowe parce que, selon une idée assez généralement reçue, ce poète n'avait point d'humour; — affirmation purement gratuite, née probablement de l'impression produite par les nombreuses éditions expurgées de la pièce; d'ailleurs, le manque d'humour pouvait fort bien conduire l'auteur à des essais *malheureux*, tels que les scènes en question.⁴ Sur un poste du *Journal* de Henslowe (directeur de théâtre) d'après lequel le 22 Nov. 1602 — donc deux ans avant l'apparition de A — « Messieurs Birde et Rowley reçurent 4 livres pour « *their adicyones in Doctor Fostes*. » — M. Logeman considère comme improbable que ces additions de 1602 aient été incorporées dans A; malheureusement, il appuie cette assertion de quelques lignes beaucoup trop succinctes pour être claires et cela est d'autant plus regrettable que le passage incriminé est destiné à combattre le principal argument de l'adversaire: c'était le moment ou jamais d'être complet et clair. D'explications que l'auteur a bien voulu me fournir, il résulte qu'il a raisonné comme suit: L'éditeur du texte A (1604), Bushell, obtient le droit exclusif d'imprimer la pièce en 1601. Vers 1609¹, il passe son monopole à un certain John Wright. Si les additions de de Birde et Rowley, faites en 1602, se trouvent dans A, il a dû exister une édition antérieure à 1604 qui ne les contient pas. Cette édition n'a pu être imprimée par Bushell, car dans ce cas, son édition de 1604 (la 2^e en l'occurrence) porterait, suivant l'usage, les mots *newly imprinted*, ou une mention semblable équivalente à « revue et corrigée; » elle n'a pu l'être par Wright, qui n'obtint le droit d'imprimer que beaucoup plus tard; enfin, une édition de contrebande parue entre 1601 et 1604 est peu probable, la pièce n'ayant eu que peu de vogue à cette époque. Il faudrait donc supposer un 3^e éditeur *légitime*: mais Bushell avait déjà la propriété du livre en 1601; donc toute édition antérieure à 1604 a dû être antérieure à 1601, et, à fortiori, antérieure à 1602, date des interpolations que, par conséquent, elle n'a pu contenir. Donc le texte A de 1604 ne les contient pas non plus, car il n'est pas indiqué comme « revu et corrigé ». Ce raisonnement est concluant pour celui qui admet la nécessité d'une édition antérieure au texte A au cas où celui-ci contiendrait les interpolations de Birde et Rowley. Mais ces écrivains ne peuvent-ils avoir simplement modifié le *manuscrit* employé par les acteurs, lequel manuscrit imprimé *avec les additions*, aurait fourni la 1^e édition, notre texte A de 1604? Je dois du reste

¹ La date 1610, donnée par Fleay, semble erronée, car, comme M. Logeman me le fait remarquer, l'édition de 1609 porte déjà l'indication « imprimée par G. E. pour J. Wright. »

à l'auteur de faire observer qu'il se montre fort circonspect dans ses conclusions quant à l'authenticité de A; il emploie le mot *probable* où beaucoup d'autres croiraient pouvoir écrire *certain*, et il a soin de déclarer p. 129 qu'il prétend établir non pas que Marlowe est l'auteur du texte A en entier, mais seulement que, quoiqu'on en dise, il n'y a pas de preuve positive du contraire.

Mais peut-être le texte original contenait-il *plus* que A ? Ceci amène l'auteur à examiner (§. 2) le texte B, qui présente certainement des vers détachés écrits par Marlowe quoique omis dans A. Pour ce qui regarde les *scènes entières* de B. qu'on ne trouve pas en A. M. Logeman se contente de conclure à une authenticité possible mais non établie suffisamment. D'un autre côté il est certain que B est en grande partie apocryphe; sinon Birde et Rowley n'auraient pas reçu 4 L. pour leurs additions; argument dont la valeur dépend évidemment de la question traitée au § 1: A contient-il les interpolations payées 4 L. ou non?

Dans son § 3 l'auteur traite des sources de la pièce. Se basant sur la comparaison — faite dans les notes du chapitre I — du texte de Marlowe avec le *Faustbuch* allemand d'une part et la traduction anglaise de ce récit populaire d'autre part, il établit définitivement la vérité de la thèse déjà défendue avec succès par Schmidt (Lemcke's Jahrbuch, vol. 14), notamment : que Marlowe a puisé la matière de son Faust uniquement dans la traduction anglaise du *Faustbuch*. Ici l'auteur se montre beaucoup plus catégorique que dans les deux paragraphes précédents, et il a raison : les arguments qu'il a rassemblés — et que je regrette de ne pouvoir résumer ici, faute de place — sont assez convaincants pour lui donner le droit de parler avec certitude. M. Logeman termine son livre par ces conclusions générales : Marlowe a écrit le texte A et une partie du texte B de son Faust, pendant l'hiver 1588-1589, en se basant exclusivement sur la version anglaise du *Faustbuch*. Que ces conclusions soient admises en leur totalité ou non — et l'auteur a la probité scientifique d'indiquer lui-même les parties attaquables — son livre est désormais nécessaire à toute étude sérieuse du chef-d'œuvre de Marlowe.

Tongres.

M. BASSE.

ERNEST LEGOUVÉ. Dernier travail, derniers souvenirs.

1 vol. de 350 pages. Paris, Hetzel. Prix : 3 francs.

Le vénérable doyen d'âge de l'Académie française — il est aujourd'hui plus que nonagénaire — nous a donné une preuve éloquentes de verdure intellectuelle en publiant l'ouvrage dont je viens de trans-

crire le titre. Je voudrais voir ce livre entre les mains de tous les professeurs chargés de l'enseignement du français, car, malgré son titre modeste, il recèle plus de vraies notions de critique littéraire que bien d'autres ouvrages de critiques professionnels.

Le présent volume, dédié par l'auteur à ses anciennes élèves de l'École normale de Sèvres, s'occupe surtout de questions littéraires, mais il traite aussi différents points d'histoire. Pour donner une idée de sa haute valeur, je rendrai compte de quelques chapitres des plus intéressants et me bornerai à signaler un certain nombre d'autres à l'attention des lecteurs de la Revue.

Lamartine et Victor Hugo peuvent-ils être considérés comme classiques ? La réponse de Legouvé à cette question est affirmative. En effet, tous les classiques ont été novateurs autant que conservateurs : témoin Corneille, Racine, Molière et Boileau lui-même. Or, Lamartine, dans les *Méditations*, a créé une nouvelle forme poétique de l'amour : l'amour dans la foi, et en écrivant *Jocelyn*, il a doté la France de l'épopée familière. C'est donc un classique. Victor Hugo a étendu considérablement le domaine de la poésie lyrique en y introduisant la philosophie, l'histoire, la satire. D'autre part, comme dans la *Légende des siècles*, il a su dramatiser le lyrisme : il a inventé le lyrisme dramatique. C'est un classique également. Et nous ne disons rien du style qui, chez ces deux écrivains de génie, est innové comme le reste.

Ici, je me permets une remarque. L'auteur, à propos du mot poète, dit à titre de commentaire : Poète, ποιητής, créateur. Or, on sait que ποιητής (sous-entendu ἐπῶν ou μελῶν) désignait dans l'antiquité l'auteur des vers, par opposition à ῥαψωδός ou ὑποκριτής, le chanteur ou l'acteur. *Amicus Plato, sed magis amica veritas.*

Tout *La Fontaine en une seule fable*, tel est le titre d'une très curieuse leçon faite à l'École normale où Legouvé était professeur et inspecteur. On y voit que, seul parmi les poètes, le *Bonhomme* était en même temps un comique et un lyrique, que, seul aussi parmi les poètes moralistes, il a préconisé la morale utilitaire et la morale évangélique. L'auteur choisit à l'appui de sa thèse la fable : *Le Chêne et le Roseau*. Que d'excellent comique dans le portrait du Chêne, vaniteux et compatissant à la fois, et dans celui du Roseau, gouaillieur autant que sensé ! Que de charmants vers lyriques dans le discours du Chêne et dans le récit qui termine la fable ! Ajoutez à cela que cette pièce, privée d'affabulation, dégage cependant une double moralité : elle conseille au puissant de ne pas accabler le faible, et elle élève le faible, en lui faisant comprendre qu'il est peut-être plus fort que le puissant.

Je voudrais dire aussi quelques mots d'un chapitre vraiment suggestif sur la façon de comprendre et d'interpréter le rôle d'*Alceste*, du *Misanthrope*. C'est un rôle étincelant, disait à Legouvé l'acteur Dupont,

qui l'avait vu jouer par l'admirable Molé. Ainsi, en effet, l'a voulu Molière : il aimait tant Alceste ! S'il lui a attribué quelques travers c'est afin que ses paroles fassent rire. En revanche, il lui a prêté son cœur : Alceste, c'est Molière lui-même.

Mais il faut lire dans le volume les chapitres où l'auteur a développé, dans son langage si naturel et si vivant, les idées que je viens de résumer. Quand on aura lu ceux-là, on voudra connaître les autres. C'est qu'ils ont des titres si séduisants ! *Que reste-t-il des idées de J. J. Rousseau dans la Société moderne ? — Le théâtre d'Athènes à Paris. — Première leçon d'un cours d'histoire de France. — Les deux Vauvenargues. — Histoire de Napoléon I^{er} depuis sa mort. — Les trois Dumas. — Qu'ajouteront les travaux du 19^e siècle à notre gloire littéraire et scientifique ?* Etc. Je me hâte d'ajouter que le lecteur n'a pas de désillusion à craindre : les chapitres tiennent abondamment toutes les promesses du titre.

L. MARÉCHAL.

ALEXANDER CARTELLIERI. **Ein Donaueschinger Briefsteller.**

Lateinische Stilübungen des XII Jahrhunderts aus der Orléans'schen Schule. Innsbrück, Wagner, 1898. xxiii-75 pp. in-8°, avec un facsimilé.

ALEXANDER CARTELLIERI. **Philipp II August König von**

Frankreich. I. *Bis zum Tode Ludwigs VII (1165-1180).*

II. *Philipp August und Graf Philipp von Flandern (1180-1186).* Leipzig, Meyer, et Paris, Lesoudier, 1899.

vii-92-76 pp. et 192-112 pp. in-8°.

OTTO CARTELLIERI. **Abt Suger von Saint-Denis, 1081-1151.**

Berlin, Ebering, 1898. xv-191 pp. in-8°. (*Historische Studien veröffentlicht von E. Ebering, Heft XI*).

I. Le formulaire publié par M. A. Cartellieri est contenu dans un manuscrit du XIII^e siècle, provenant probablement de la chancellerie des archevêques de Salzbourg et appartenant aujourd'hui à la bibliothèque de Donaueschingen. Les exercices épistolaires qu'il renferme ont été composés à la fin du XII^e siècle, comme le démontrent les allusions qui y sont faites à divers événements des années 1178 à 1187. L'éditeur prouve à l'évidence qu'ils sont d'origine française et proviennent des écoles d'Orléans, où l'art du *dictatus* a été, comme on sait, particulièrement florissant au moyen âge. Mais notre formulaire orléanais, parvenu en Allemagne, y a été remanié, d'ailleurs assez maladroitement. On y a substitué ça et là des noms propres

allemands aux noms propres français cités dans les lettres. Ce qui lui donne une valeur particulière, ce ne sont pas seulement les nombreux renseignements qu'il nous fournit sur les mœurs du XII^e siècle, ce sont aussi certains détails intéressants pour l'histoire de Philippe Auguste et surtout une foule de lettres relatives à l'administration du royaume sous ce prince (N^{os} 126, 134, 146, 149, 151-153, 155-159, 163, 167, 169, 172, 174, 176, 179, 181, 229, 249-251, 268-273). M. Cartellieri a publié in-extenso le texte de la plupart de ces lettres ainsi que celui d'un certain nombre d'autres pièces qui lui ont paru présenter une importance particulière. Il s'est borné pour les autres à en reproduire les rubriques qu'il a fait accompagner des incipit et des explicit.

II. L'édition du formulaire de Donaueschingen n'est qu'un des nombreux travaux consacrés depuis de longues années par M. A. Cartellieri au règne de Philippe Auguste¹. Elle a été suivie de très près par le premier volume de son histoire complète de ce souverain. On retrouvera dans ce livre toutes les qualités des remarquables articles insérés par l'auteur en 1893-94 dans la *Revue Historique* sur l'*Avènement de Philippe Auguste*.

Le premier livre s'étend jusqu'à la mort de Louis VII, en 1180. M. Cartellieri y a joint neuf appendices et des régestes comprenant 101 numéros. Un second livre, consacré au récit des luttes entre Philippe Auguste et Philippe d'Alsace mène le récit jusqu'en 1186, et comprend de son côté quatre *Beilagen*. Si l'on songe à la courte période du règne qui fait l'objet de l'ouvrage, ces détails suffiront à montrer avec quel soin M. Cartellieri s'est acquitté de sa tâche. Il n'a passé à côté d'aucune question, si minime qu'elle fût, sans la résoudre, et pourtant son livre si plein de détails se lit avec agrément. J'ajoute qu'on le lit en éprouvant ce sentiment de sécurité qu'inspire chez un auteur la maîtrise complète de son sujet. M. Cartellieri, on le sent, a été formé à bonne école. Il appartient à ce groupe de médiévistes dont M. Scheffer-Boichorst est aujourd'hui en Allemagne le plus brillant représentant, et qui apportent dans l'étude de l'histoire politique du moyen âge des procédés aussi patients, aussi délicats et aussi ingénieux que ceux de la philologie classique².

¹ *La naissance de Philippe Auguste. Rev. Hist.*, t. XLVII, 309. — *L'avènement de Philippe Auguste. Ibid.*, t. LII, 241-258; t. LIII, 261-279; t. LIV, 1-33. — *Graf Philipp von Flandern als angeblicher Pathe König Philipps II August von Frankreich. Zeitschrift des Aachener Geschichtsvereins*, t. XV, 18-25.

² P. 44, n. 3, M. Cartellieri dit qu'il ne sait où Despars a trouvé que Baudouin Bras de fer reçut de Charles le Chauve la dignité de porte-glaive. Ce renseignement est emprunté à Meyer (*Annales*, fol. 13 r^o), qui ne le donne d'ailleurs que sous réserves.

III. C'est encore la France qui fournit le sujet du travail de M. Otto Cartellieri, qui est, si je ne me trompe, le frère de l'historien de Philippe Auguste. Sa biographie de Suger est le premier travail approfondi qui ait été consacré au célèbre ministre de Louis VII. Elle est faite avec beaucoup de soin et de compétence. Dans une première partie, l'auteur raconte le rôle politique de son héros, puis il retrace son administration comme abbé de S. Denys, et termine enfin par une étude de son style et de ses idées. En appendice, on trouve des régestes très complets et un tableau de toutes les localités où l'abbaye de S. Denys possédait à l'époque de Suger des droits ou des terres. Le livre de M. O. Cartellieri constitue incontestablement une contribution très utile à l'histoire de France pendant la première moitié du XII^e siècle. Si j'avais un reproche à lui faire, ce serait de se tenir dans des limites un peu trop étroites. Je comprends très bien que, dans le récit des événements politiques, le rôle personnel de Suger occupe continuellement le lecteur. Mais il eût fallu, me semble-t-il, changer de méthode dans le chapitre relatif à l'administration des domaines de S. Denys. Ici, Suger n'a rien inventé de toutes pièces. Il s'est borné à appliquer les procédés courants à son époque, et pour apprécier jusqu'à quel point il a pu ça et là les améliorer, il eût été utile de décrire, avec beaucoup plus de détails que ne l'a fait l'auteur, l'organisation économique de la grande propriété dans l'Ile de France au XII^e siècle.

H. PIRENNE.

GERHARD SKALWEIT. **Der Kreuzzug des Bischofs Heinrich von Norwich im Jahre 1383.** Königsberg, Emil Rantenberg, 1898. 84 pages in-8°.

C'est un fait curieux de voir traiter cet épisode de l'histoire de Flandre, à six ans d'intervalle, à Toronto au Canada et dans le fond de l'Allemagne. A tout prendre, le travail de M. Skalweit marque un progrès sur celui de M. Wrong¹. Tout d'abord, l'auteur s'est servi de J. Meyerus qui, dans la partie en question de ses *Annales Flandriae*, a utilisé une source aujourd'hui perdue, un *libellus* de Thomas *diaconus Bergis oriundus et monachus divi Winnoci* (f° 198 r°). De plus les *Iinéraires de Philippe le Hardi* lui ont été d'un grand secours. Malheureusement, il n'a pu se procurer (p. 81) ni les *Merkwaardige gebeurtenissen* d'Olivier de Dixmude, dont les pages 17-19 sont consacrées au siège d'Ypres, ni l'opuscule de J.-J. Lambin, *Het Beleg van*

¹ *The crusade of MCCCLXXXIII known as that of the Bishop of Norwich*, by George M. Wrong. London, Parker, 1892. 96 p.

Ypre in 1383 (p. 6). Il faut regretter aussi qu'il n'ait pas connu un extrait du tome II des *Annales de la Société Historique de la ville d'Ypres*, intitulé *Une page de l'histoire d'Ypres* (1379-1384), par A. Diegerick et Oswald de Kerckhove (Ypres, 1862), qui renferme d'importants extraits des comptes communaux d'Ypres.

Nous nous étonnons que M. S., qui critique dans ses deux excursions Walsingham et Froissart avec une bonne méthode, n'agisse pas toujours de même à l'égard des chroniqueurs flamands auxquels il a recours. Ainsi il écrit que la description de la croisade dans le *Chronicon comitum Flandrensium* (De Smet, *Corp. Cronic. Fland.*, I) rappelle de très près celle de Jean de Dixmude, que l'une est presque textuellement la traduction de l'autre (pp. 76 et 79), sans qu'il se donne la peine de montrer qui est le traducteur.

La chronique d'A. de Budt dont il se sert, emprunte son récit au contemporain Jean Brandon, auquel puise Meyerus lui-même (n° 195^{re}), et à son tour elle est utilisée par Pauwel Heinderijcx (*Jaerboeken van Veurne*). Notre auteur se contente de dire (p. 76) que Heinderijcx (mort deux siècles après de Budt) concorde avec celui-ci pour la description de la destruction de Nieuport! De même il aurait dû rechercher les sources de Wielant (*Antiquités de Flandre*), qui écrivit cent ans après les événements dont il est question ici.

Pour la fête du Tuindag, au lieu d'Oudegherst (p. 24, note 1), il fallait citer les *Ypriana* d'A. van den Peereboom (t. V, p. 136 sqq.), ce qui eût évité d'écrire « Thoine » et « Thumedach ».

Il n'aurait pas été non plus inutile de rappeler, pour la *Rijmkronijk van Vlaenderen*, que M. Pirenne a montré (*Bulletin de la Commission Royale d'Histoire*, 4^e série, t. XV) que du vers 8840 à la fin, donc de l'année 1347 à 1405, cette chronique « est l'œuvre indépendante d'un contemporain »; et que pour l'*Istore et Croniques de Flandre* le même savant a prouvé dans les *Mélanges Monod* (p. 363), que « l'addition finale de 1372 à 1382 se retrouve toute entière dans la continuation des chroniques de Baudouin d'Avesnes ».

Au reste, M. Skalweit s'est servi consciencieusement des sources qu'il a connues¹, et son travail pourra rendre de bons services à une étude d'ensemble sur les troubles qui ont précédé en Flandre l'avènement de la maison de Bourgogne.

V. FRIS.

¹ Pour ce qui regarde la situation de Gand à cette époque, l'auteur aurait pu tirer parti de l'article de M. de Pauw dans *La Grande Encyclopédie* sur François Ackerman, rédigé d'après le *Cartulaire généalogique des Artevelde*, que nous attendons avec impatience.

Histoire moderne. *Manuel à l'usage de l'enseignement moyen (classe de poésie) et de l'enseignement supérieur*, par JULES FREDERICHs, professeur à l'Athénée royal d'Ostende. *Couronné au Concours De Keyn, pour la période 1896-1897.* Gand, 1898.

On ne doit pas s'attendre à trouver dans ce manuel un récit développé et suivi. S'inspirant de la méthode adoptée par M. Vanderkindere dans ses précis de l'histoire ancienne et de l'histoire contemporaine, M. F. nous présente un sommaire clair, méthodique et impartial, un peu touffu peut-être, de l'histoire des temps modernes. Il ne s'est pas borné aux événements politiques; le mouvement des idées, l'état des lettres et des sciences sont indiqués d'une façon succincte, mais assez complète. Enfin M. F. a dressé en outre des tableaux généalogiques fort utiles et un index alphabétique général qui facilite beaucoup les recherches.

Comme le prouve la distinction flatteuse dont son travail a été l'objet, M. F. s'est acquitté avec honneur et succès de la tâche qu'il s'était imposée, tâche particulièrement difficile vu l'abondance, la complexité et l'enchevêtrement des événements de cette période de l'histoire.

Seulement, il est très regrettable que, forcé de publier son livre dans un délai déterminé et trop court, l'auteur n'ait pas eu le temps de procéder à une revision sérieuse bien nécessaire encore malgré les cinq pages d'errata qu'il signale. Les fautes d'impressions restent très nombreuses¹.

Le désir d'être concis a parfois amené M. F. à employer des formules étranges, ainsi on lit p. 139 : But (du triumvirat catholique) : contrarier Catherine; p. 158 et suivantes : maintien de la catholique, prêteront serment à la catholique, observation de la catholique, la catholique, pour : maintien de la religion catholique, etc.; p. 318 : l'absolutisme réforme les passions; etc.

Cette même recherche de la concision a également donné lieu à l'emploi d'expressions d'une propriété douteuse : p. 146, majorité fraudée; p. 164, floraison de l'industrie; p. 332, prolixité des ornements; p. 427, réfection de l'armée et de la marine.

¹ Médecis pour Médicis, p. 19, chappelleries pour chapellenies, chantries pour chanteries, p. 103; désastree pour dévastée, p. 18; Thiouville pour Thionville, Louis XVI pour Louis XIV, p. 242, etc., etc. Certains noms propres sont mal orthographiés : Beatoun pour Beaton, p. 164 et dans l'Index. Samblamçay pour Samblançay, p. 117 et dans l'Index. Pourquoi l'auteur s'obstine-t-il à écrire Cathérine pour Catherine partout où il est question d'un personnage de ce nom?

On rencontre parfois des expressions trop familières ; par exemple : p. 140, le roi est porté pour Coligny ; p. 165, Elisabeth flirta toujours ; p. 239, *La Gazette...* à la dévotion de Richelieu ; p. 242, la république vole de ses propres ailes.

Il faut signaler quelques distractions évidentes appartenant à un autre ordre d'idées : p. 56, M. F. confond l'hermandad des bourgeois avec celle que créa Ferdinand. La première était de beaucoup antérieure à ce roi ; c'était une association, une confrérie temporaire des villes dirigée généralement contre la royauté. Celle qu'organisa Ferdinand n'était pas composée de bourgeois. C'était une troupe de 2000 cavaliers sous les ordres du roi et qui constituait une espèce de gendarmerie chargée de la répression des crimes commis à la campagne ou dans les villes si le coupable se réfugiait à la campagne. Elle avait des juntes et des tribunaux spéciaux. Lorsque l'ordre fut rétabli, elle fut supprimée et devint une police ordinaire. — P. 103, il dit que Norfolk et son fils furent sauvés par la mort du roi. Cela n'est vrai que pour Norfolk. Son fils, le comte de Surrey, fut exécuté en 1547. — P. 106, il attribue à tort à Elisabeth l'établissement du test et, p. 203, il rend à cette institution sa véritable date c. à. d. l'an 1673, sous Charles II. — P. 169, on lit : défaite d'une armée française à Langside. Or, la France avait refusé d'intervenir, et l'armée royale qui fut vaincue dans cette bataille était composée de partisans écossais de Marie Stuart. — Enfin, p. 260, parlant de l'Acte de navigation de 1651, il dit : « Nul vaisseau étranger ne peut apporter en Angleterre des produits d'une autre nation ». Cet exposé n'est pas très clair. Il semblerait résulter de ce texte que les vaisseaux étrangers ne pouvaient importer en Angleterre que des marchandises anglaises. Or, la portée de l'Acte était tout autre : il défendait aux vaisseaux étrangers d'introduire en Angleterre des marchandises autres que les produits du sol ou de l'industrie de leur pays d'origine. Ainsi un vaisseau hollandais, par exemple, ne pouvait plus importer que des produits hollandais. De là la ruine du commerce de transit de la Hollande.

C'est en vue d'une édition subséquente que nous avons cru devoir signaler ces défauts. Au reste, ils n'enlèvent rien au mérite réel de l'ouvrage de M. F. Son manuel nous paraît fort recommandable et de nature à rendre de grands services, comme aide-mémoire, aux professeurs et aux élèves auxquels il est spécialement destiné.

ADH. MOTTE.

JEF CUVELIER EN CAMIEL HUYSMANS. Toponymische Studie over de oude en nieuwere plaatsnamen der gemeente Bilsen. Gent, Siffer, 1897. 316 pp.

Le travail de M. Kurth sur la Frontière linguistique semble avoir donné l'impulsion aux études toponymiques en Belgique. Voici un livre qui n'est certainement pas écrit en dehors de l'action exercée par l'éminent professeur de Liège. Basé sur les données fournies par les archives de Bilsen, cet ouvrage repose sur des fondements fort solides. Cette solidité s'affirme davantage encore si l'on songe que les auteurs réunissent toutes les qualités requises pour faire bonne besogne : l'un est philologue, l'autre historien.

L'on connaît le plan adopté pour les *Nomina Geographica*. C'est le même que C. et H. ont suivi et qu'ils exposent du reste dans la préface de leur livre. Ils ajoutent — et avec raison, nous semble-t-il — que le chercheur doit connaître personnellement l'endroit dont il s'occupe. Familiarisé avec les usages du lieu, au courant de la langue et de la prononciation, l'érudit ainsi armé se verra moins exposé à l'erreur et aux solutions arbitraires et fantaisistes.

Grâce à la manière dont les auteurs ont conçu et exécuté leur plan, la présente étude ne connaît ni l'aridité ni la sécheresse. Ils promènent aimablement le lecteur à travers le noble village de Bilsen, l'arrêtant à chaque pas pour lui expliquer une particularité toponymique intéressante. Ils lui font connaître hameaux et quartiers, attirent son attention sur les moulins, les tombes, les chapelles, les champs et les prairies, lui parlent des cours d'eau, des collines et des vallées. Cet entretien, tout philologique qu'il est, ne fatigue pas, et le lecteur prend congé de ses guides enchanté et satisfait.

Les auteurs entrent dans les détails les plus minutieux au sujet de l'étymologie du mot *Bilsen*. Ce nom est mentionné pour la première fois dans la *Vita S. Landradae* (vers 950) : « In saltu *Beilae*, in villa nuncupata *Belisia*. » La forme *Belisia* est la plus fréquente. A côté d'elle, nous trouvons *Bilisia*, *Belysia*, *Bellisia*, *Belsena*, *Blisia*. Une seule fois, nous rencontrons *Gesbellia* dans la *Vita S. Amalbergae*. Cette lecture semble à première vue fort étrange. Les auteurs l'expliquent comme suit : *bellia* est à identifier avec *beila*, trouvé dans la *Vita S. Landradae*. *Bil* veut dire endroit de chasse, tandis que *ges* dérive de *gisan*, qui veut dire *bullire*, *spirare*. Or il est intéressant de constater que les noms de lieux qui ont *ges* comme radical, désignent des endroits situés sur les bords de la rivière *Geis* ou possédant des eaux minérales. Bilsen se trouve précisément dans ce cas. De plus, *ges* ou *geis* signifie la même chose que *blies*. Les auteurs

annoncent ainsi leur opinion sur l'étymologie de Bilsen. *Blē* ou *blis* ou *blies* donne par métathèse *bels*, *bils*. Deux rivières portent ce nom : le Blies en Allemagne et la Blaise en France. *Bl* marque le mouvement de l'eau. Les immigrants, partis des bords du Blies, ont appelé le Démer Blies, et de même que *ouw* signifie d'abord *eau* et ensuite *contrée arrosée par cette eau*, de même *blies* s'est appliqué d'abord à la rivière, pour passer ensuite à l'endroit arrosé par ce cours d'eau.

Nous ne pouvons évidemment entrer ici dans l'analyse détaillée de toutes les étymologies données par les auteurs. Signalons pour finir l'étymologie de *meer*, qui a fait récemment l'objet d'une savante discussion de la part de M. Vander Kindere à la Société des études historiques et philologiques (séance du 14 mai 1899). Le mot *meer* se rencontre à Bilsen dans *Meershoven*. D'après C. et H., *meersch*, *moeras*, *mare* et *meer* sont apparentés et se confondent au point de vue de la signification et de l'origine. Cette signification est celle de *marais*, et *mare* signifie plus spécialement enfoncement. Cette explication peut être vraie dans l'espèce, mais celle proposée par M. Vander Kindere dans l'interprétation du mot *Meerbeek*, n'est pas non plus sans emporter les suffrages. Le savant professeur de Bruxelles propose d'expliquer *meer* par limite, frontière. Il allègue différents textes, tirés des coutumes du Brabant, notamment de la coutume de Louvain, où *meer* veut dire *paël*, borne, limite, et où *meeringe* est l'équivalent de *palinge*. Il ajoute à cela de puissantes considérations historiques.

Les auteurs terminent leur excellente étude toponymique par une conclusion qui résume, en une forme fort poétique, toutes les étymologies données. Espérons que d'autres philologues belges ne tarderont pas à produire des travaux dans le genre de celui dont nous venons de parler.

G. DES MAREZ.

CHRONIQUE

104. — Dans la dernière livraison de la *Revue des Études grecques* (XII, p. 321 ss.), M. D'Eichthal a ramené l'attention sur les idées de John Stuart Mill au sujet du grec et du latin dans l'éducation. Il est particulièrement intéressant d'écouter la défense du grec et du latin entreprise par un homme qui fut un maître en économie politique, la plus utilitaire des sciences sociales. J. Stuart Mill a développé ses idées sur les études classiques dans un discours prononcé en 1867, devant l'université de St-Andrews, qui venait de lui conférer le doctorat (traduction par Madame Egger, *Revue des cours littéraires*, juillet et août 1867). Mill a dit plus tard de ce discours : " J'y exprimai beaucoup d'idées et d'opinions qui s'étaient accumulées dans mon esprit relativement aux diverses études qui constituent une éducation libérale.... J'y affirmais la suprême importance, au point de vue de l'éducation, des études classiques et des études scientifiques, et j'invoquais des raisons plus fortes que celles dont se servent la plupart de leurs défenseurs. Je faisais sentir que c'est uniquement l'inefficacité et les mauvaises méthodes de l'enseignement qui font regarder ces études comme rivales au lieu de n'y voir que des alliées. „ — On sait que Mill avait, très jeune, étudié passionnément les langues classiques, et qu'il conserva toujours avec les écrivains anciens un commerce familier. Voici ce que dit de Platon l'auteur du *Système de Logique* : " La méthode socratique, dont les dialogues de Platon sont les principaux monuments, reste encore la meilleure discipline de l'esprit pour corriger les erreurs et éclairer les confusions inhérentes à l'intelligence. Les opérations dont cette méthode se compose.... sont d'une valeur inestimable pour dresser l'homme à penser avec une précision rigoureuse.... J'ai toujours pensé que le titre de disciples de Platon appartenait bien mieux aux penseurs qui se sont nourris de son procédé de recherche, qu'à ces autres qui se distinguent par l'adoption de certaines conclusions dogmatiques, empruntées surtout aux moins intelligibles de ses écrits, alors qu'il est permis de se demander s'il ne les considérât pas lui-même comme des fantaisies poétiques ou des conjectures philosophiques. „ On voit, par ces quelques extraits, l'intérêt et l'originalité que présentent les idées de l'éminent philosophe sur cette question des études classiques qui n'est pas moins discutée aujourd'hui qu'il y a trente ans.

105. — *Elementum, eine Vorarbeit zum griechischen und lateinischen Thesaurus*, tel est le titre d'une substantielle et originale étude que M. Her-

mann Diels vient de faire paraître chez Teubner (1899, 92 p.). L'opuscule est un modèle parfait, et de plus unique en son genre, de ce que doit être l'histoire d'un mot; à la rigueur de la méthode et à l'étendue de l'information, M. Diels allie la clarté et l'agrément du style, ce qui fait que nous nous intéressons, comme à une histoire vivante, aux aventures et aux péripéties sémantiques, qui, dans le cours des siècles, ont successivement transformé l'usage de ce mot *elementum*, si simple en apparence, et de son prototype grec στοιχεῖον. Pour montrer la portée hautement philosophique et historique que prend une étude lexicographique quand elle est envisagée par M. Diels, il suffit de transcrire ici les titres des différents chapitres de la brochure : 1. Atomistique. 2. Académie. 3. Peripatos. 4. Stoa. 5. Grécité postérieure. 6. Christianisme. 7. Étymologie de στοιχεῖον. 8. *Elementum* chez les Romains. 9. Étymologie d'*elementum*. Voulez-vous comprendre, par exemple, quel intérêt il y a de remonter jusqu'aux atomistes dans une étude sur le mot latin *elementum*? Rappelez-vous le passage célèbre (*De not. deorum* II, 37,93) où Cicéron réfute le système d'Épicure par une comparaison qui paraît déjà supposer l'invention de Gutenberg : " Si on se représente le monde magnifique comme le résultat de la rencontre fortuite d'atomes, autant vaut admettre également qu'en répandant à terre un tas de caractères métalliques, on pourrait obtenir par un coup de hasard toutes les *Annales* d'Ennius. " Vous apprendrez, en lisant M. Diels, qu'en dernière analyse c'est Leucippe ou bien Democrite qui ont, les premiers, employé cette comparaison des caractères d'écriture (στοιχεῖον, *elementa*). N'est-il pas éminemment instructif de voir par quelles vicissitudes ce mot στοιχεῖον, qui désigne à l'origine tout simplement l'alphabet, après avoir passé successivement dans la terminologie de la physique et de la philosophie grecques, du judaïsme et du christianisme, vient échouer finalement, à Byzance, dans le vocabulaire de la superstition pour se perpétuer ainsi, comme fétiche, jusque dans le grec d'aujourd'hui avec le sens de *démon* ou d'*esprit* ?

Comme dernier exemple de l'ingéniosité de l'étude de M. Diels, signalons la curieuse étymologie qu'il présente pour le mot latin *elementum*. Ayant au préalable établi 1° qu'*elementum*, inconnu avant Cicéron, n'est pas une formation latine, 2° qu'à l'époque classique, il est senti comme un mot technique d'emprunt et assez peu employé, 3° qu'à l'inverse de l'opinion courante, le sens premier est celui d'alphabet et non d'élément, M. Diels rejette toutes les étymologies proposées comme ne tenant pas compte de ces trois faits. Il est parlé chez Quintilien (I, 1,26) de lettres d'ivoire que l'on donnait aux enfants pour leur faire apprendre l'alphabet en jouant. M. Diels imagine que cette invention a dû être apportée de très bonne heure aux Romains par leurs premiers pédagogues grecs. Le mot grec ἐλέφας (ivoire) aurait donné *elepantum* (cf. *Tarentum*), d'où *elementum*. Je n'ai pas à insister sur les difficultés phonétiques et autres, de cette étymologie, M. Diels les ayant en général indiquées lui-même. Voici une seule objection qu'il ne me paraît pas avoir rencontrée. Dans son hypothèse, *elementum*, bien que mot d'emprunt, ne me paraît pas pouvoir être appelé un mot savant ou technique; il est parfaitement assimilé et latinisé

d'aspect; la preuve en est que tous les étymologistes s'y sont trompés. De plus c'est originairement un terme d'école primaire, un mot du vocabulaire enfantin, par conséquent un mot populaire. Il me semble donc qu'à ce point de vue l'étymologie de M. Diels est quelque peu en contradiction avec les faits 1 et 2 qu'il avait préalablement établis. — L. P.

106. — La savante et intéressante *Introduction à l'étude du Nouveau Testament grec*, que M. Eb. Nestle avait publiée il y a deux ans, a été si promptement épuisée que l'auteur vient d'en faire paraître une seconde édition dont l'étendue est plus que doublée (*Einführung in das griechische Neue Testament*, 2^e vermehrte und verbesserte Auflage. Mit 10 Handschriften-tafeln. Göttingue, Vandenhoeck et Ruprecht, 1899, pp. 288, in-8°, 4 m.). A la suite d'une histoire du texte imprimé du N.T. grec (pp. 1-27), l'auteur passe en revue les matériaux dont dispose la critique: d'abord les manuscrits (pp. 28-74), puis les traductions anciennes (pp. 75-115), enfin les citations qu'on trouve chez les auteurs (pp. 115-123). Vient ensuite la partie la plus importante que l'auteur intitule: Théorie et pratique de la critique du texte du Nouveau Testament, et qui forme tout un petit traité de critique verbale (pp. 124-265), dans lequel de nombreux exemples très bien choisis éclairent et précisent la théorie. Enfin un supplément (Anhang) de seize pages permet à l'auteur de mettre son livre au courant des publications les plus récentes. Un index et une liste des passages discutés achèvent de rendre très pratique ce volume que l'on ne peut trop recommander à ceux qui voudraient s'initier à l'étude si intéressante du Nouveau Testament grec. Dix excellentes planches phototypiques représentent les manuscrits les plus importants.

107. — M. Beloch, qui s'est fait une spécialité des recherches sur le chiffre des populations dans l'antiquité, s'est occupé récemment de « la population de la Gaule au temps de César » (*Rhein. Mus.*, 1899, p. 414-445). Pour toute l'étendue de la Gaule, Celtique, Belgique, Aquitaine et Narbonnaise, il évalue la population à 5,700,000 habitants, c'est-à-dire en moyenne à 9,1 par kilom. carré. Pour l'époque de Constantin, il attribuerait à la Gaule une population de 10 à 12 millions d'habitants.

108. — Nous appelons l'attention sur une étude que contient le dernier volume de l'*Année sociologique* (Alcan, 1897-98), et qui risque fort d'y échapper aux lecteurs auxquels elle s'adresse surtout. L'*Essai sur la nature et la fonction du sacrifice* de MM. Hubert et Nauss est une tentative remarquable pour dégager de l'infinie complexité des rites qui accompagnent les immolations et les oblations, l'idée fondamentale qui les a tous inspirés. Les auteurs ne visent pas, comme d'autres érudits, à reconstituer un type préhistorique et hypothétique de sacrifice, dont toutes les formes connues seraient issues, mais ils cherchent à faire ressortir quel est le procédé constant employé partout, avec des modalités variables, pour « établir une communication entre le monde sacré et le monde profane par l'intermédiaire d'une victime ». Ils déterminent « le schème du sacrifice », et montrent comment le sacrificateur et la victime s'élèvent dans la sphère du divin pour en ressortir ensuite, l'acte accompli, et comment dans les cas divers certaines parties du cérémonial se transforment. Nous ne

pouvons essayer d'exposer ici cette philosophie de l'histoire religieuse, théorie ingénieuse qui groupe une masse énorme de faits à un point de vue original. Les philologues classiques seront surtout intéressés par les rapprochements des rites grecs et italiques avec la liturgie hindoue et juive, et en particulier par l'explication fournie (p. 107 s.) de la *Bouphonia* athénienne.

109. — M. Salomon Reinach vient de rendre un nouveau service à l'archéologie en donnant comme suite à son *Répertoire de la statuaire* un *Répertoire des vases peints, grec et étrusques* (Paris, Leroux). Le tome premier comprend plus d'un millier de figures, et permettra à tous (car son prix le met à portée des bourses les plus modestes) de se servir de reproductions parues en grande partie dans des recueils peu accessibles, comme le *Bolletino Napoletano*. Les dessins, bien que fortement réduits, ne sont jamais confus, et ils sont accompagnés d'indications, concises mais où rien d'essentiel ne fait défaut. Cet élégant volume est dédié *procul ab urbe studentibus*, mais soyons persuadés que les "céramographes", des Athènes modernes le consulteront souvent aussi avec profit.

110. — Le musée de Berlin vient d'être mis en possession d'un nouveau trésor de papyrus très anciens, dont l'importance est capitale pour l'histoire de l'Égypte. Ces papyrus proviennent des ruines d'une vieille ville de la province de Fayoum, et ils datent de la fin de la XII^e dynastie (moyen-empire). Un premier triage des papyrus a fait connaître qu'ils constituent les documents d'un temple : lettres, quittances, inventaires, actes administratifs, etc. La valeur essentielle de la trouvaille réside dans certains renseignements astronomiques qui permettent, paraît-il, de fixer enfin avec certitude la chronologie du moyen-empire. D'après les données nouvelles, la XII^e dynastie égyptienne se placerait entre les années 1693 et 1783 av. J.-C., c'est-à-dire 150 années plus tard encore que ne l'estimait Édouard Meyer, dont l'évaluation était cependant la moins ancienne. Cette nouvelle chronologie permet de mieux s'expliquer la grande analogie de style qui existe entre l'art du moyen et du nouvel empire.

111. — M. Gabriel Millet, qui a étudié et relevé les ruines de Mistra, la grande forteresse byzantine de la Laconie, commence dans le *Bulletin de Correspondance hellénique* (v. XXIII, p. 97 ss.) la publication des inscriptions recueillies dans cette ville. Ces textes épigraphiques sont d'une valeur peu commune, les moines du XIV^e siècle ayant fait peindre dans le narthex d'une église de la Panaghia le texte de quatre chrysobulles, qu'ils avaient obtenus des empereurs. La transcription de ces documents remplit dix-huit pages du *Bulletin*. Une longue poésie en vers politiques occupait la paroi d'une autre église.

112. — Le précieux Guide Baedeker pour l'Espagne et le Portugal, dont nous avons annoncé la publication en 1897, vient de paraître en seconde édition. Celle-ci est considérablement augmentée et améliorée, surtout au point de vue archéologique, qui nous intéresse spécialement. M. Émile Hübnér, l'auteur du Catalogue des Antiques de Madrid, s'est chargé de remanier entièrement la partie relative aux antiquités hispaniques. M. Justi de Bonn, le biographe de Winckelmann, de Vélasquez et de Murillo, a révisé l'introduction artistique.

113. — On sait le succès qu'ont obtenu les études si vivantes et si pittoresques que M. P. Frédéricq a consacrées à diverses reprises depuis une vingtaine d'années à l'enseignement supérieur de l'histoire dans plusieurs pays de l'Europe. Éparpillées dans différentes revues, elles étaient devenues difficilement accessibles; l'auteur vient de les réunir en volume sous le titre : *L'Enseignement supérieur de l'histoire. Notes et impressions de voyage* (Gand, Vuylsteke, et Paris, Alcan, 1 vol. in-8° de 303 pages). On trouvera dans ce recueil, suivant l'ordre de leur apparition, les articles publiés par M. F. sur le haut enseignement historique en Allemagne (*Revue de l'Instruction publique*, 1882), à Paris (*Revue internationale de l'Enseignement*, 1883), en Écosse et en Angleterre (*ibid.*, 1885), en Hollande (*Rev. de l'Instr. publ.*, 1889). Les chapitres V et VI, consacrés à la Belgique, reproduisent, le premier, l'étude sur l'organisation des cours pratiques dans nos universités parue en 1883 comme introduction au 1^{er} fascicule des *Travaux du cours pratique d'Histoire* de M. F. à l'Université de Liège, le second, le rapport présenté par lui, lors de la manifestation en l'honneur de Godefroid Kurth, sur le développement de ces cours de 1874 à 1898. Le volume se clôt par le discours prononcé par M. F. pendant la même cérémonie sur les cours pratiques d'histoire et leurs conséquences en Belgique depuis vingt-cinq ans.

114. — Les violentes polémiques soulevées en Allemagne par les idées historiques de M. K. Lamprecht ont eu, dans les mois qui viennent de s'écouler, leur écho en Belgique. M. Léon Leclère a consacré, dans la *Revue de l'Université de Bruxelles* (n° de mai), une intéressante étude à *La théorie de M. Karl Lamprecht*. Tout en reconnaissant hautement l'influence des facteurs économiques sur le développement des peuples, il signale le danger de vouloir tout y ramener et de prétendre tout expliquer par eux. Il montre, d'autre part, que considérer la société comme un être vivant, c'est vivifier tout simplement une abstraction. M. Leclère nous semble toutefois avoir un peu trop simplifié les idées du savant allemand — qui, il est vrai, n'ont jamais été formulées d'une manière fort précise dans les nombreuses brochures où leur auteur les a exposées. Il n'est pas exact de considérer Lamprecht comme un adepte du matérialisme historique. Il a lui-même protesté plus d'une fois contre cette accusation. Le développement matériel et le développement intellectuel de la société sont, pour lui, inséparables l'un de l'autre, mais le premier n'est pas la cause du second. Lamprecht conçoit l'histoire comme une série d'états socio-psychiques évoluant suivant des lois que nous pouvons arriver à dégager par la méthode comparative. Cette manière de voir, qui fait en somme rentrer l'histoire dans la sociologie, soulève sans doute plus d'une objection. Il est permis toutefois de la préférer à celle de M. Seignobos, par exemple, pour qui l'évolution politique de l'Europe contemporaine est due à une série d'accidents. — La lecture du R. P. De Smet à la séance publique de la classe des lettres de l'Académie : *l'Histoire est-elle une science?* est digne, par la clarté de l'exposition et la netteté de la forme, de l'auteur des *Principes de la critique historique*. Le savant bollandiste n'a pas de peine à démontrer que, par les méthodes d'investigation qu'elle emploie et par le caractère de certitude des

faits qu'elle établit, l'histoire mérite complètement d'être considérée comme une discipline scientifique. Il a passé rapidement sur la grande objection qu'on lui présente : celle qui consiste à n'accorder aux synthèses qu'elle institue qu'un caractère subjectif et par conséquent sans valeur au point de vue de la science.

115. — Une nouvelle revue historique dirigée par M. A. Tille, va paraître à Gotha, chez F. A. Perthes, sous le titre de *Deutsche Geschichtsblätter, Monatschrift zur Förderung landesgeschichtlicher Forschung* (6 Mk. par an). Comme son titre l'indique, elle se propose un but bien déterminé : celui de centraliser la bibliographie et les résultats des recherches d'histoire locale, que l'importance de plus en plus grande, pour les études historiques, des données statistiques et des innombrables manifestations de la vie sociale et économique ne permettent plus aujourd'hui de négliger.

116. — M. Maurice Prou a fait paraître dans le compte-rendu des travaux du Congrès bibliographique international tenu à Paris en avril 1898, un volumineux rapport sur la *Paléographie et la Diplomatique de 1888 à 1897* (Paris, Société bibliographique, 1899; tiré à part). C'est l'exposé aussi complet que bien disposé des progrès accomplis par ces deux sciences dans les différents pays de l'Europe, pendant la dernière période décennale.

117. — Sous le titre de *Monumenta Erphesfurtensia saec. XII, XIII, XIV*, M. O. Holder-Egger a réuni plusieurs annales et chroniques rédigées à Erfurt, les unes inédites, les autres dont on n'avait jusqu'ici que des éditions insuffisantes. Le tout forme un volumineux in-8° de la collection *in usum scholarum* des *Monumenta Germaniae Historica*. Le nom de l'éditeur est un sûr garant de l'excellence de cette œuvre, que pouvait seul entreprendre un érudit aussi profondément versé dans la tradition manuscrite des chroniques latines du moyen âge allemand que l'est M. Holder-Egger.

118. — L'étude de M. G. Espinas, *Les guerres familiales dans la commune de Douai aux XIII^e et XIV^e siècles. Les trêves et les paix* (Nouvelle Revue historique de droit français et étranger, juillet-août 1899), met en œuvre avec une connaissance très exacte du droit pénal du moyen âge, de précieux documents du XIII^e siècle empruntés aux archives municipales de Douai. C'est le premier travail en français qui soit consacré aux efforts si intéressants faits par la législation urbaine pour substituer l'action du pouvoir public à la vengeance privée. Il présente une importance particulière pour les historiens belges, comme contribution à l'histoire du droit flamand, encore si négligée jusqu'ici malgré l'abondance des sources.

119. — Les lecteurs de la Revue connaissent de longue date le nom de M. Abel Lefranc. Parmi les savants qui se sont consacrés à l'étude de la Renaissance française, il occupe une place particulière par la tendance qui caractérise tous ses travaux et qui consiste moins à étudier la valeur littéraire des auteurs que les doctrines philosophiques dont ils se sont inspirés. Dans *Marguerite de Navarre et le Platonisme de la Renaissance (Bibliothèque de l'École des Chartes, 1897-1898 tirage à part, 1899)*, il précise et complète ses précédentes recherches sur la propagation du platonisme au XVI^e siècle et après avoir établi " que l'honneur d'avoir provoqué et dirigé

ce mouvement de rénovation philosophique revient, pour la grande part, à la femme supérieure dont l'influence s'est fait sentir, sous des formes si diverses, sur la civilisation tout entière de l'époque, il recherche par quels intermédiaires Marguerite fut initiée au platonisme, et comment elle le comprit et sut l'allier à sa foi religieuse.

120. — Le livre de M. F. Funck-Brentano intitulé : *Le drame des poisons. Études sur la société du XVII^e siècle et plus particulièrement la cour de Louis XIV, d'après les archives de la Bastille* (Paris, Hachette, 1899, pp. 308, in-12; prix : 3,50 f.) est consacré à l'étude des sorcières et empoisonneuses qui ont tristement illustré une partie du XVII^e siècle et donné lieu à plusieurs procès retentissants. Le savant bibliothécaire de l'Arsenal a recherché les rapports de ce drame poignant avec les hautes classes de la société et notamment avec la cour de Louis XIV. Très documenté, spécialement à l'aide des archives de la Bastille, l'ouvrage est présenté sous une forme très littéraire qui en rend la lecture intéressante et attrayante, tout à la fois pour les hommes de science et pour le public. Un de nos collaborateurs en fera prochainement un compte-rendu plus développé.

121. — *La Presse sous le Consulat et sous l'Empire*, tel est le titre du discours prononcé par M. Van Schoor, avocat-général à la Cour de Cassation, à l'audience solennelle de rentrée du 2 octobre (Bruxelles, Bruylant, 1899, 101 pp. in-8°). On lira avec un vif intérêt cette étude historique solidement documentée et remarquablement écrite. Tantôt avec une fine ironie, tantôt avec une éloquence émue, l'auteur nous montre Napoléon baïllonnant la presse, l'asservissant, la réduisant à n'être que l'écho de ses propres idées et l'instrument de son despotisme. Le joug devient de plus en plus pesant, les mesures policières de plus en plus brutales et arbitraires. Mais le châtimement ne se fait pas attendre : à force d'avoir menti par ordre, la presse a perdu toute action sur les âmes, et c'est en vain qu'à l'heure suprême des désastres Napoléon veut l'employer à réchauffer l'enthousiasme patriotique. Cette histoire est un véritable drame, où ne manquent pas les épisodes tristement comiques et dont tous les incidents s'enchaînent d'une façon en quelque sorte fatale, comme sous l'influence d'une invisible Némésis.

122. — M. H.-H. Langton, bibliothécaire de l'Université de Toronto, continue à faire paraître, avec M. le professeur G. M. Wrong, une bibliographie historique annuelle du Canada. Le troisième volume de la *Review of historical publications relating to Canada*, contient les publications de l'année 1898 et forme un volume in-8° de IX-225 pages. — P. B.

123. — La *Commission royale d'histoire* poursuit activement, en vue des grands travaux d'ensemble qu'elle a décidé d'entreprendre (voy. Chronique n° 81), l'enquête sur les documents manuscrits conservés dans les dépôts d'archives et dans les bibliothèques du pays et de l'étranger. Elle vient de faire distribuer l'*Inventaire des cartulaires belges conservés à l'étranger* (Bruxelles, Kiessling, 1899, 72 p.) et l'*Inventaire des obituaires belges. Collégiales et maisons religieuses*, dressé par dom Ursmer Berlière (Ibid., 87 p.). Signalons aussi le rapport de M. Devillers sur les chroniques inédites du Hainaut (*Bulletin de la Commission*, 1899, n° 1), et celui de M. Vanderkindere sur un projet de publication de textes *ad usum scholarum* (Ibid.).

124. — La notice consacrée par M. Vanderkindere, dans le *Bulletin de l'Académie* (1899, juillet), à *Richilde et Herman de Hainaut*, fait définitivement justice d'une erreur séculaire. Depuis d'Oudegherst, tous nos historiens ont considéré, en effet, Richilde comme l'héritière légitime du comté de Hainaut qu'elle tenait de son père Régnier V. M. Vanderkindere prouve à l'évidence, avec la clarté de démonstration propre à tous ses travaux, que Richilde était au contraire d'origine alsacienne ou lorraine et que ce fut son mari Herman de Mons, qui, fils de Régnier V, possédait le comté à titre héréditaire. Lorsque, après la mort de Herman, Baudouin de Flandre épousa Richilde, il n'acquiesça donc pas par ce mariage la possession du Hainaut : son droit ne se fonda que sur la conquête.

125. — L'étude de M. K. Höhlbaum sur la hanse flamande de Londres (*Über die Flandrische Hanse von London*, dans les *Hansische Geschichtsblätter*. 1899) a pour but d'exposer les résultats obtenus par M. H. Pirenne dans son travail sur le même sujet (*Bullet. de l'Académie de Belgique*, 1899) et de les compléter. M. Höhlbaum montre qu'à côté de la hanse bourgeoise qui prit spécialement le nom de hanse de Londres, il a existé aussi une hanse de Gand, une hanse de Douai et une hanse de St-Omer. Il insiste sur l'importance que présentent ces hanses particulières pour la connaissance des origines de la hanse teutonique. Des études de ce genre et de cette valeur mériteraient d'attirer les historiens belges vers l'histoire hanséatique, presque complètement négligée chez nous en dépit de l'intérêt qu'elle présente et des nombreux rapports qui ont existé jadis entre les *Oosteringen* et les Pays-Bas.

126. — M. J. Finot, archiviste du département du Nord, a fait tirer à part son *Étude historique sur les relations commerciales entre la Flandre et l'Espagne au moyen âge* (Paris, Picard, 1 vol. in-8°), publiée par le *Comité flamand de France*. On y trouvera d'importants renseignements tirés des archives de Lille sur le mouvement d'affaires qui fut si actif du XIII^e au XVI^e siècle entre Bruges et la péninsule. Rappelons que M. Finot a fait paraître en 1894 une étude analogue et également richement documentée sur les relations commerciales entre la Flandre et la France au moyen âge.

127. — Dans sa notice sur *Claux Sluter l'ainé et Hannequin de Bois-le-Duc à la cour de Jean de Berry* (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1899), M. Henri Stein signale l'existence à Bruges en 1385 d'un "Claux de Slesseurre dit de Mayence", architecte, assassiné dans cette ville par un verrier nommé Hannequin de Bois-le-Duc. Sous la forme romanisée que lui donne le texte, M. Stein croit reconnaître le nom de Claus Sluter. Or, la date de l'acte ne permet pas de songer à l'admirable auteur des sculptures du puits de Moïse à Dijon et du tombeau de Philippe le Hardi, qui vivait encore en 1405. Il faudrait donc supposer que le Claux de Slesseurre de 1385 fut le père de Claus Sluter le sculpteur, qui serait dès lors d'origine allemande.

128. — Un élève d'H. Suchier, M. Gustave Mann a choisi, pour sujet de sa thèse inaugurale à l'Université de Halle-Wittenberg, l'étude de la langue de Froissart dans ses poésies (édition de Scheler, 1870-1872). Son travail

était terminé quand ont paru les deux premiers volumes de *Méliador*, mais M. Mann déclare qu'un examen attentif ne lui a pas permis de noter de différences notables entre la langue de cette dernière œuvre et celle des poésies. — P. B.

129. — Nous trouvons dans l'*Annuaire statistique de la Belgique* pour 1898 quelques chiffres intéressants concernant les bibliothèques publiques et populaires. Sur les 24 communes de plus de 25,000 habitants, il y en a 22 qui possèdent une ou plusieurs bibliothèques; il serait utile de connaître les noms de ces deux communes de plus de 25,000 habitants qui ne possèdent aucune espèce de bibliothèque. Sur les 189 communes de 5,000 à 25,000 habitants, 73 possèdent des bibliothèques et sur les 2,396 de moins de 5,000 habitants, 369. Il y a donc en tout 464 communes belges possédant ensemble 560 bibliothèques avec un total de 1,485,797 volumes, 134,976 lecteurs et 131,177 emprunteurs, dont 33,354 femmes. Le nombre de volumes communiqués s'élève à 1,152,858; le nombre des accroissements de l'année à 40,005. Il est regrettable que l'*Annuaire* ne fasse pas de distinction entre les bibliothèques publiques proprement dites et les bibliothèques populaires. La classification aussi des livres prêtés serait à modifier; elle comprend six classes, dont nous reproduisons, à titre de curiosité, les rubriques : 1. *Commerce et industrie*; 2. *Histoire et géographie*; 3. *Romans et littérature*; 4. *Sciences morales, politiques et administratives*; 5. *Sciences naturelles, mathématiques et physiques*; 6. *Divers*. — P. B.

130. — Un savant historien allemand, M. E. Bernheim, vient de publier une intéressante brochure : *Die gefährdete Stellung unserer deutschen Universitäten* (Greifswald, 1899). Nous y remarquons le passage suivant (p. 19) : " Wir aber haben gar kein Organ zum Studium der auswärtigen Zustände, nichts der Art wie die französische *Revue internationale de l'enseignement*, oder die *Revue universitaire*, die belgische *Revue de l'instruction publique* u. s. w. und diese Zeitschriften sowie die Jahresberichte der fremdländischen Universitäten werden bei uns kaum gehalten und gelesen. "

ACTES OFFICIELS

CONCOURS GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN DU 1^{er} DEGRÉ

(1899).

Rhétorique des humanités anciennes (Sections réunies).

VERSION LATINE (sans dictionnaire).

Supériorité du vrai sage.

Quid gloriosum putet, qui viderit quam parva sit terra, primum universa, deinde ea pars ejus quam homines incolant, quamque nos, in exigua parte ejus affixi, plurimis ignotissimi gentibus, speremus tamen nostrum nomen volitare et vagari latissime? Quam est hic fortunatus putandus, cui soli vere liceat omnia, non Quiritium, sed sapientium jure pro suis vindicare; qui imperia consulatusque nostros in necessariis, non in expetendis rebus, muneris fungendi gratia subeundos, non præmiorum aut gloriæ causa appetendos putet; qui denique, ut Africanum scribit Cato solitum esse dicere, possit idem de se prædicare, nunquam se plus agere quam nihil quum ageret, nunquam minus solum esse quam quum solus esset! Quis enim putare vere potest plus egisse *Dyonisium* [*sic*], tum quum omnia moliendo eripuerit civibus suis libertatem, quam ejus civem Archimedium [*sic*], quum istam sphaeram, nihil quum agere videretur, effecerit? Quis autem non magis solos esse qui in foro turbaque quicum colloqui libeat non habeant, quam qui nullo arbitro vel secum ipsi loquantur, vel quasi doctissimorum hominum in concilio adsint, quum eorum inventis scriptisque se oblectent? Quod vero imperium, qui magistratus, quod regnum potest esse præstantius quam despicientem omnia humana et inferiora sapientia ducentem nihil unquam nisi sempiternum et divinum animo volutare, cui persuasum sit appellari ceteros homines, esse solos eos qui essent politi propriis humanitatis artibus? Ut mihi Platonis illud, seu quis dixit alius, perelegans esse videatur: quem quum ex alto ignotas ad terras tempestas et in desertum littus detulisset, timentibus ceteris propter ignoracionem locorum, animadvertisse dicunt in arena geometricas formas quasdam esse descriptas; quas ut vidisset, exclamavisse ut bono essent animo, videre enim se hominum vestigia. Quæ videlicet ille non ex agri *consitura* quam cernebat, sed ex doctrinæ indiciiis interpretabatur.

Dyonisius : Denys le tyran. — *Consitura* : action d'ensemencer.

Rhétorique des humanités anciennes (Section grecque-latine).

VERSION GRECQUE (sans dictionnaire).

Les Lacédémoniens ont déclaré la guerre aux Thébains, et se préparent à envahir leur pays. Les Thébains envoient à Athènes des députés, qui s'expriment en ces termes :

Καὶ μὴν ὅτι μὲν, ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, βούλοισθ' ἂν τὴν ἀρχὴν ἣν πρότερον ἐκέκτησθε ἀναλαβεῖν πάντες ἐπιστάμεθα· τοῦτο δὲ πῶς μᾶλλον εἰκὸς γενέσθαι ἢ εἰ αὐτοὶ τοῖς ὑπ' ἐκείνων ἀδικουμένοις βοηθοῖτε; Ὅτι δὲ πολλῶν ἀρχουσι, μὴ φοβηθῆτε, ἀλλὰ πολὺ μᾶλλον διὰ τοῦτο θαρρεῖτε, ἐνθυμούμενοι ὅτι καὶ ὑμεῖς ὅτε πλείστων ἤρχεσθε, τότε πλείστους ἐχθροὺς ἐκέκτησθε. Ἀλλ' ἕως μὲν οὐκ εἶχον ὅποι ἀποσταῖεν, ἔκρυπτον τὴν πρὸς ὑμᾶς ἐχθρὰν· ἐπεὶ δὲ γε Λακεδαιμόνιοι προὔστησαν, τότε ἔφηναν ὅλα περὶ ὑμῶν ἐγίγνωνσιν. Καὶ νῦν γ', εἰάν φανεροὶ γενώμεθα ἡμεῖς τε καὶ ὑμεῖς συνασπιδούντες ἐναντία τοῖς Λακεδαιμονίοις, εὖ ἴστε, ἀναφανήσονται πολλοὶ οἱ μισοῦντες αὐτούς. Πῶς οὖν οὐκ εἰκὸς, εἰάν ὑμεῖς αὐτοὶ προστιήτε τῶν οὕτω φανερώς ἀδικουμένων, νῦν ὑμᾶς πολὺ ἥδη μεγίστους τῶν πώποτε γενέσθαι; Ὅτε μὲν γὰρ ἤρχεσθε, τῶν κατὰ θάλατταν μόνον δήπου ἡγεῖσθε· νῦν δὲ πάντων καὶ ἡμῶν καὶ Πελοποννησίων καὶ ὧν πρόσθεν ἤρχεσθε καὶ αὐτοῦ βασιλέως τοῦ μεγίστην δύναμιν ἔχοντος ἡγεμόνες ἂν γένοισθε. Καίτοι ἡμεῖς πολλοὺ ἄξιοι καὶ ἐκείνοις σύμμαχοι, ὥς ὑμεῖς ἐπίστασθε· νῦν δὲ γε εἰκὸς τῷ παντὶ ὑμῖν ἐρωμενεστέρας ἡμᾶς συμμαχεῖν ἢ τότε Λακεδαιμονίοις· οὐδὲ γὰρ ὑπὲρ νησιωτῶν ἢ Στρακοσίων οὐδ' ὑπὲρ ἀλλοτρίων, ὥσπερ τότε, ἀλλ' ὑπὲρ ἡμῶν αὐτῶν ἀδικουμένων βοηθήσομεν. Καὶ τοῦτο μέντοι χρὴ εὖ εἰδέναι ὅτι ἡ Λακεδαιμονίων πλεονεξία πολὺ εὐκαταλυντότερα ἐστὶ τῆς ὑμετέρας γενομένης ἀρχῆς. Ὑμεῖς μὲν γὰρ ἔχοντες ναυτικὸν οὐκ ἔχοντων ἤρχεσθε, οὗτοι δὲ ὀλίγοι ὄντες πολλαπλασίῳ ὄντων καὶ οὐδὲν χεῖρον ὀπλισμένων πλεονεκτοῦσι. Ταῦτ' οὖν λέγομεν ἡμεῖς· εὖ γε μέντοι ἐπίστασθε ὅτι νομίζομεν ἐπὶ πολὺ μείζω ἀγαθὰ παρακαλεῖν ὑμᾶς τῇ ὑμετέρᾳ πόλει ἢ τῇ ὑμετέρᾳ.

θαρρῶ : j'ai confiance, je me rassure. — ἐρωμένως : avec force, vigoureusement. — νησιώτης : insulaire.

Seconde des humanités anciennes (Section latine).

VERSION LATINE (sans dictionnaire).

Bienfaits que la paix va répandre sur le monde. Le poète fait de la Paix une divinité.

Aurea secura cum Pace renascitur ætas :
Omnia Tartareo subigentur carcere bella
Immergentque caput tenebris lucemque timebunt.
Candida Pax aderit, nec solum candida vultu,
Qualis sæpe fuit, quæ libera Marte professo,
Quæ; domito procul hoste, tamen grassantibus armis
Publica diffudit tacito discordia ferro.
Omne procul vitium simulatæ cedere pacis
Jussit et insanos Clementia condidit enses.

Nulla catenati *feralis* pompa senatus
 Carnificum lassabit opus, nec carcere pleno
 Infelix raros numerabit *Curia* Patres.
 Plena quies aderit, quæ stricti nescia ferri
 Altera Saturni revocet *Latialia* regna,
 Altera regna Numæ, qui primus ovantia cæde
 Agmina Romuleis et adhuc ardentia castris
 Pacis opus docuit, jussitque silentibus armis
 Inter sacra tubas, non inter bella, sonare.
 Jam nec adumbrati *faciem* mercatus honoris,
 Nec vacuos tacitus fasces et inane tribunal
 Accipiet consul; sed legibus omne reductis
 Jus aderit, moremque fori vultumque priorem
 Reddet, et afflictum melior deus auferet ævum.

Feralis : funèbre, lugubre. — *Curia* : palais du Sénat. — *Latialia* : le règne de Saturne, en Italie, dans le Latium, était appelé par les anciens l'âge d'or. — *Facies adumbrati* (honoris) équivaut à *falsa imago*.

Seconde des humanités anciennes (Section grecque-latine).

VERSION GRECQUE (sans dictionnaire).

A Salamine, la division règne parmi les Grecs alliés. Les Péloponnésiens veulent se retirer vers l'isthme de Corinthe; les Athéniens ne voient de salut pour la Grèce que dans l'union des alliés à Salamine. Usant de ruse, Thémistocle fait avertir secrètement Xerxès de la mésintelligence qui sévit entre les Grecs, et son stratagème réussit. Les généraux Grecs tiennent conseil.

Συνεστηκότων δὲ τῶν στρατηγῶν ἐξ Αἰγίνης διέβη Ἀριστείδης ὁ Λυσιμάχου, ἀνὴρ Ἀθηναῖος μὲν, ἐξωστραχισμένος δὲ ὑπὸ τοῦ δήμου. Οὗτος στὰς ἐπὶ τὸ συνέδριον ἐξεκαλέετο Θεμιστοκλέα, ἔοντα μὲν ἐωτῷ οὐ φίλον, ἐχθρὸν δὲ τὰ μάλιστα ὑπὸ δὲ μεγάλους τῶν παρόντων κακῶν λήθην ἐκείνων ποιεύμενος ἐξεκαλέετο, θέλων αὐτῷ συμμίζειν. Προακηχόες δὲ ὅτι σπεύδοιεν οἱ ἀπὸ Πελοποννήσου ἀνάγειν τὰς νέας πρὸς τὸν Ἰσθμόν. Ὡς δὲ ἐξῆλθε Θεμιστοκλής, ἔλεγε Ἀριστείδης τάδε· « ἡμέας στασιάζειν χρεῶν ἐστὶ ἔν τε τῷ ἄλλῳ καιρῷ καὶ δῆ καὶ ἐν τῷδε περὶ τοῦ ὁκότερος ἡμῶν πλέω ἀγαθὰ τὴν πατρίδα ἐργάσεται. Λέγω δὲ τοι ὅτι ἴσον ἐστὶ πολλά τε καὶ ὀλίγα λέγειν περὶ ἀποπλοῦ τοῦ ἐνθεῦτεν Πελοποννησίοις. Ἐγὼ γάρ αὐτόπτης τοι λέγω γινόμενος ὅτι νῦν οὐδ' ἦν ἐθέλωσι Κορίνθιοι τε καὶ αὐτὸς Εὐρυβιάδης οἷοι τε ἔσονται ἐκπλῶσαι περιεχόμεθα γὰρ ὑπὸ τῶν πολεμίων κύλῳ. Ἀλλ' ἐσελθὼν σφι ταῦτα σήμερον. » Ὁ δ' ἀμείβετο τοισίδε· « κάρτα τε χρηστὰ διακελεύεαι καὶ εὖ ἡγγεῖλας· τὰ γὰρ ἐγὼ ἐδεόμην γενέσθαι, αὐτὸς αὐτόπτης γινόμενος ἦκεις. Ἴσθι γὰρ ἐξ ἐμεῖο τὰ ποιούμενα ὑπὸ Μήδων· ἔδεε γάρ, ὅτε οὐκ ἐκόντες ἤθελον εἰς μάχην κατιστάσθαι οἱ Ἕλληνες, ἀέκοντας παραστήσασθαι. Σὺ δὲ ἐπεὶ περ ἦκεις χρηστὰ ἀπαγγέλλων, αὐτὸς σφι ἄγγειλον. Ἦν γὰρ ἐγὼ αὐτὰ λέγω, δόξω πλάσας λέγειν καὶ οὐ πείσω ὥς οὐ ποιούντων τῶν βαρβάρων ταῦτα. Ἀλλὰ σφι σήμερον αὐτὸς παρελθὼν ὥς ἔχει. Ἐπεὰν δὲ σημήνῃς, ἦν μὲν

πείθονται, ταῦτα δὴ τὰ κάλλιστα, ἣν δὲ αὐτοῖσι μὴ πιστὰ γένηται, ὁμοῖον ἡμῖν ἔσται· οὐ γὰρ ἔτι διαδρήσονται, εἰ περ περιχόμεθα πανταχόθεν, ὡς σὺ λέγεις. » Ταῦτα ἔλεγε παρελθὼν ὁ Ἀριστείδης.

αὐτόπτης : composé de αὐτός-ὄψομαι — Εὐρυβιάδης, général Spartiate, commandant de la flotte — διδράσκω : je puis.

Troisième des humanités anciennes (Section grecque-latine).

VERSION LATINE (sans dictionnaire).

Un moyen de persuasion.

Sertorius, corporis robore atque animi consilio parem naturæ indulgentiam expertus, proscriptione Syllana dux *Lusitanorum* fieri coactus, quum eos oratione flectere non posset ne cum Romanis universa acie configere vellent, *vafro* consilio ad suam sententiam perduxit. Duos enim in conspectu eorum constituit equos, alterum validissimum, alterum infirmisimum, ac deinde validi caudam ab imbecillo sene paulatim carpi, infirmi a juvene eximiarum virium universam convelli jussit. Obtemperatum imperio est. Sed, dum adolescentis dextra irrita se labore fatigat, senio confecta manus ministerium exsecuta est. Tunc barbaræ concioni quorsum ea res tenderet cognoscere cupienti subjecit equi caudæ consimilem esse Romanorum exercitum, cujus partes aliquis aggrediens opprimere possit, universum conatus prosternere celerius tradiderit victoriam quam occupaverit. Ita gens barbara, aspera et regi difficilis, in exitium ruens, quam utilitatem auribus respuerat oculis pervidit. Est igitur factorum dictorumque genus a sapientia proximo deflexu ad vafritiæ nomen progressum. Quod nisi fallacia vires assumpserit, fidem propositi non invenit laudemque occulto magis *tramite* quam aperta via petit.

Sertorius : chevalier romain, traître à sa patrie. — *Lusitani*, les Lusitaniens, peuple espagnol. — *Vafro*, fin, rusé, adroit. — *Trames*, sentier caché.

Quatrième des humanités anciennes (Sections réunies).

THÈME LATIN (avec dictionnaire).

Deux combats, livrés le même jour, avaient été défavorables aux troupes de César. Ce succès inspira tant de confiance et d'orgueil aux soldats de Pompée qu'ils croyaient avoir remporté une victoire décisive. Ils ne songeaient point qu'il n'y avait pas eu de violente mêlée, et que les soldats de César, en se précipitant en foule dans des passages trop étroits, s'étaient fait plus de mal eux-mêmes qu'ils n'en avaient reçu de l'ennemi. Loin de là : ils publiaient partout leur victoire, comme s'ils avaient vaincu par leur courage, comme s'ils étaient assurés de la constance de la fortune. Cependant César changea tout à fait son système de guerre. Il retira à la fois toutes ses garnisons, renonça à l'attaque; puis, rassemblant en un seul lieu toute l'armée, il s'adressa aux soldats. Bien loin de se laisser abattre, disait-il, par un léger accident, bien loin de s'en alarmer, ils devaient rendre grâces aux dieux d'avoir sans peine soumis l'Italie, pacifié les deux Espagnes,

réduit en leur pouvoir des provinces si fertiles en blé. Pouvaient-ils oublier avec quel bonheur ils avaient passé sans perte à travers les flottes ennemies, maîtresses de tous les ports et de toutes les côtes ? Si tout ne réussissait pas, il fallait aider la fortune par le zèle et le courage ; car c'était à son inconstance, non à la négligence de leur général, que devait être imputé le revers subi. Du reste, quelle que fût la cause qui leur eût enlevé une victoire certaine, c'était au courage à tout réparer. Alors le mal tournerait à bien, et ceux qui d'abord avaient craint d'en venir aux mains, se présenteraient d'eux-mêmes au combat.

Quatrième des humanités anciennes (Section grecque-latine).

VERSION GRECQUE (avec dictionnaire).

Trait de fierté de Pélopidas.

Les Thessaliens gémissaient sous les cruautés d'Alexandre, tyran de Phères. Pélopidas, général Thébain, vint à leur secours ; mais, dans une entrevue, le tyran, le voyant seul et sans armes, l'arrêta prisonnier.

Τὸν δὲ Πελοπίδαν εἰς τὰς Φερὰς ἀπαγαγὼν, ὁ τύραννος τὸ μὲν πρῶτον εἶα τοὺς βουλευμένους αὐτῷ διαλέγεσθαι, νομίζων ἐλεεινὸν γεγονέναι καὶ ταπεινὸν ὑπὸ τῆς συμφορᾶς. Ἐπεὶ δὲ τοὺς μὲν Φεραίους ὁ Πελοπίδας ὀδυρομένους παρεκάλει θαρρεῖν, ὡς νῦν μάλιστα δῶσοντος τοῦ τυράννου δίκην, πρὸς δὲ αὐτὸν ἐκείνον ἀποστείλας ἔλεγεν ὡς ἄτοπός ἐστι τοὺς μὲν ἀθλίου πολίτας καὶ μηδὲν ἀδικούντας ὁσημέραι στρεβλῶν καὶ φρονέων, αὐτοῦ δὲ φειδόμενος ὃν μάλιστα γινώσκει τιμωρησόμενον αὐτὸν ἄνπερ διαφύγῃ, θανμάσας τὸ φρόνημα καὶ τὴν ἄθειαν αὐτοῦ, “ Τί δέ, φησί, σπεύδει Πελοπίδας ἀποθανεῖν ; ”, Κάκεινος ἀκούσας, “ Ὅπως, εἶπε, σὺ τάχιον ἀπολῇ, μᾶλλον ἢ νῦν θεομισῆς γενόμενος. ” Ἐκ τούτου διεκώλυσεν ἐντυγχάνειν αὐτῷ τοὺς ἐκτός.

Classe de Rhétorique. Humanités anciennes et humanités modernes (Sections réunies).

COMPOSITION FRANÇAISE.

Étudier l'histoire de notre pays, c'est apprendre à l'aimer.

Classe de Poésie. Humanités anciennes et humanités modernes (Sections réunies).

COMPOSITION FRANÇAISE.

Comme dans les étangs assoupis sous les bois,
 Dans plus d'une âme on voit deux choses à la fois :
 Le ciel, qui teint les eaux à peine remuées,
 Avec tous ses rayons et toutes ses nuées ;
 Et la vase, fond morne, affreux, sombre et dormant,
 Où des reptiles noirs fourmillent vaguement.

HUGO.

Classe de Troisième. Humanités anciennes et humanités modernes
(Sections réunies).

COMPOSITION FRANÇAISE.

Dites ce que vous avez observé d'intéressant pendant une promenade que vous avez faite en ville l'après-midi d'un dimanche.

Classe de Quatrième. Humanités anciennes et humanités modernes
(Sections réunies).

COMPOSITION FRANÇAISE.

Sentiments qu'éveille en vous la vue d'un orphelinat pour jeunes gens.

Rhétorique des humanités anciennes et modernes
(Sections réunies).

COMPOSITION FLAMANDE OU ALLEMANDE (sans dictionnaire).

1re Langue germanique.

Het geringe bevat de kiem van het groote.

Geringes ist die Wiege des Groszen.

Seconde des humanités anciennes et modernes (Sections réunies).

COMPOSITION FLAMANDE OU ALLEMANDE (sans dictionnaire).

1re Langue germanique.

Ploegschaar en zwaard.

Pflugschar und Schwert.

Troisième des humanités anciennes et modernes (Sections réunies).

COMPOSITION FLAMANDE OU ALLEMANDE (sans dictionnaire).

1re Langue germanique.

De vooravond der kermis.

Am Vorabend des Kirchweihfestes.

Quatrième des humanités anciennes et modernes (Sections réunies).

COMPOSITION FLAMANDE OU ALLEMANDE (sans dictionnaire).

1re Langue germanique.

De begrafenis van eenen schoolmakker. (Brief).

Das Leichenbegängniß eines Mitschülers. (Brief).

Troisième des humanités anciennes (Section latine).

COMPOSITION ALLEMANDE, FLAMANDE OU ANGLAISE (sans dictionnaire).

2me Langue germanique.

Hunger ist der beste Koch. (Erzählung).

Honger is de beste saus. (Verhaal).

Hunger is the best sauce. (Narration).

Quatrième des humanités anciennes (Section grecque-latine),
COMPOSITION ALLEMANDE, FLAMANDE OU ANGLAISE (sans dictionnaire).
2^{me} Langue germanique.

Mein Garten. — Mijn tuin. — My garden.

Rhétorique des humanités modernes (Sections réunies).
COMPOSITION ALLEMANDE OU FLAMANDE (sans dictionnaire).
2^{me} Langue germanique.

Wichtigkeit der Dampfkraft für Handel und Gewerbe.
 Gewichtigheid der stoomkracht voor handel en nijverheid.

Seconde des humanités modernes (Sections réunies).
COMPOSITION ALLEMANDE OU FLAMANDE (sans dictionnaire).
2^{me} Langue germanique.

Gefahren der Spielsucht. — Gevaren der speelzucht.

Quatrième des humanités modernes.

COMPOSITION ALLEMANDE OU FLAMANDE (sans dictionnaire).
2^{me} Langue germanique.

Der Maikäfer. — De meikever.

Rhétorique des humanités modernes (Section commerciale et industrielle).

COMPOSITION EN LANGUE ANGLAISE (sans dictionnaire).
3^{me} Langue germanique.

Fortune favours the brave.

Classe de Rhétorique. — Humanités anciennes (Sections réunies)
et humanités modernes (Section scientifique).

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

Indiquez sommairement et avec leurs dates les principaux événements qui se rattachent à l'histoire de l'Espagne de 1808 à 1870.

Faites connaître l'origine de l'institution des *Maires du Palais*, et montrez les progrès de leur puissance, en Austrasie, pendant la période mérovingienne.

Rappelez les circonstances dans lesquelles fut signée la *Pacification de Gand*. — Donnez les principales dispositions de cet Acte.

Faites connaître : 1° l'aspect et la nature du sol; 2° les productions naturelles; 3° les industries de la province de Limbourg.

Quel est le régime des saisons, des vents et des pluies dans la zone équatoriale?

Classe de Poésie. — Humanités anciennes (Section grecque-latine).**HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.**

Fixez les traits principaux de la constitution intérieure de l'empire d'Allemagne à la fin du XIII^e siècle. — Indiquez les changements qui y furent apportés par Charles IV, par Maximilien I et par le traité de Westphalie.

Dans quelles circonstances fut décrété, en Angleterre, l'*Acte de navigation*? Quels en furent le but, les dispositions, les effets et la durée?

Exposez les faits principaux du règne de Jean sans Terre.

Tracez la carte du Chili, du Paraguay, de l'Uruguay et de la République Argentine, avec l'indication des bornes, des montagnes, des cours d'eau, des régions naturelles et des capitales.

Classe de troisième. — Humanités anciennes (Section latine) et **humanités modernes** (Sections réunies).**HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.**

Faites connaître : 1° les causes de la guerre du Péloponèse; 2° les occasions de cette guerre; 3° l'état d'Athènes et de Sparte au début des hostilités; 4° les suites de cette guerre pour Athènes, pour Sparte et pour la Grèce en général.

Exposez sommairement l'histoire du premier triumvirat.

Comparez les règnes de Clovis et de Théodoric.

Tracez la carte physique et politique du Portugal.

Indiquez l'itinéraire que suivrait un bateau qui irait par cours d'eau et canaux de Lyon à Belgrade.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN. — PERSONNEL.

Sont nommés définitivement à leurs fonctions respectives :

MM. Lepage (L.), docteur en philosophie et lettres, régent, à titre provisoire, de cinquième latine à la section latine annexée à l'école moyenne de l'État, pour garçons, à Thuin; Mottequin (L.-L.-F.), porteur du diplôme de capacité pour l'enseignement de la gymnastique dans les établissements d'instruction moyenne, professeur, à titre provisoire, de gymnastique à l'athénée royal d'Arlon¹; Moreau (F.-F.), porteur du diplôme des capacités pour l'enseignement de la gymnastique dans les établissements d'instruction moyenne, professeur, à titre provisoire, de gymnastique à l'athénée royal de Bruxelles; Wittmann (V.-A.), docteur en philosophie et lettres, professeur, à titre provisoire, de cinquième latine à l'athénée royal d'Ixelles; Langohr (J.-M.-C.-H.), docteur en philosophie et lettres, professeur, à titre provisoire, d'anglais à l'athénée royal d'Ath; Pée (J.), docteur en philosophie et lettres, professeur, à titre provisoire, d'allemand à l'athénée royal de Bruges; Grégoire (A.-M.), docteur en philosophie et lettres, surveillant, à

¹ M. Mottequin a été depuis appelé à d'autres fonctions.

titre provisoire, à l'athénée royal d'Anvers; de Gronckel (J.-V.-J.), docteur en philosophie et lettres, professeur, à titre provisoire, de cinquième latine à l'athénée royal de Malines; Lacrosse (J.-V.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, professeur, à titre provisoire, de quatrième latine à l'athénée royal d'Ath; Hamels (E.), docteur en philosophie et lettres, professeur, à titre provisoire, de cinquième latine à l'athénée royal d'Ath; Kayser (S.), docteur en philosophie et lettres, professeur, à titre provisoire, de sixième et de septième latines à l'athénée royal d'Ath.

Sont déchargés, sur leur demande, de leurs fonctions respectives, avec autorisation d'en conserver le titre honorifique, et admis à faire valoir leurs droits à la pension :

MM. Van Aertselaer (F.-X.), second professeur de français à l'athénée royal d'Anvers; Quoidbach (P.-L.-J.-T.), professeur de seconde latine à l'athénée royal de Malines; Verhelst (E.-J.), professeur de mathématiques supérieures à l'athénée royal de Bruxelles; Rossignol (A.-E.-G.-J.), professeur de sciences naturelles à l'athénée royal de Chimay; Lanser (P.), professeur dans les athénées royaux, détaché au collège communal de Virton.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

UNIVERSITÉS DE GAND ET DE LIÈGE. — NOMINATION DES SECRÉTAIRES DU
CONSEIL ACADÉMIQUE POUR L'ANNÉE 1899-1900.

Par arrêtés royaux du 31 juillet 1899, MM. Fredericq, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand, et de Koninck, professeur ordinaire à la faculté des sciences de l'université de Liège, sont nommés secrétaires du conseil académique de ces universités respectives pour l'année 1899-1900.

Concours universitaire pour 1897-1899. — Résultats définitifs.

A. — Question de philologie classique.

M. Demoulin, Léopold-Hubert, né à Verviers, ancien élève de l'université de Liège, reçu docteur en philosophie et lettres (groupe: philologie classique) le 17 juillet 1897, ayant obtenu dans les deux épreuves réunies du concours 80 points sur 100 et au moins les trois cinquièmes du maximum des points attribués par le jury à chacune de ces épreuves, a été proclamé premier en *philologie classique*.

Le jury a proposé l'impression, aux frais de l'État, du mémoire rédigé à domicile.

B. — Question d'histoire.

MM. Hanquet, Karl-Ferdinand-Jean-Baptiste, né à Liège, ancien élève de l'université de cette ville, reçu docteur en philosophie et lettres (groupe: histoire) le 8 juin 1898, et Laenen, Charles-Joseph, né à Anvers, élève de l'université de Louvain, candidat en philosophie et lettres (groupe:

histoire), ayant obtenu dans les trois épreuves réunies du concours chacun 100 points sur 125 et au moins les trois cinquièmes du maximum des points attribués par le jury à chacune de ces épreuves, ont été proclamés premiers *ex æquo* en *histoire*.

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE.

Par arrêté royal du 20 juillet 1899, M. Pirenne (H.), professeur à l'université de Gand, membre suppléant de la commission royale d'histoire, est nommé membre effectif de la dite commission, en remplacement de M. Genard, décédé.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

CLASSE DES LETTRES ET DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Concours pour les années 1900, 1901 et 1902 et Prix perpétuels.

PROGRAMME DE CONCOURS POUR L'ANNÉE 1900.

SECTION D'HISTOIRE ET DES LETTRES.

Première question.

On demande une étude critique sur les sources de l'histoire du pays de Liège pendant le moyen âge.

Deuxième question.

Faire l'histoire de la littérature française en Belgique au XVI^e siècle.

Troisième question.

Faire la classification des parlers wallons de Belgique au triple point de vue de la phonétique, de la morphologie et du vocabulaire.

Quatrième question.

Faire l'histoire de la littérature française en Belgique, de 1815 à 1830.

La valeur des médailles d'or présentées comme prix sera de *huit cents francs* pour la solution de chacune de ces questions.

Les mémoires seront adressés, franc de port, avant le 1^{er} novembre 1899, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies, à Bruxelles.

PROGRAMME DE CONCOURS POUR L'ANNÉE 1901.

SECTION D'HISTOIRE ET DES LETTRES.

Première question.

On demande une étude critique sur les *Vies* des saints de l'époque carlovingienne (depuis Pepin le Bref jusqu'à la fin du X^e siècle).

L'auteur ne s'attachera qu'aux *Vies* présentant un intérêt historique.

Deuxième question.

On demande une étude, d'après les découvertes des dernières années, sur les croyances et les cultes de l'île de Crète dans l'antiquité.

La valeur des médailles présentées comme prix sera de *huit cents francs* pour les deux questions d'histoire et des lettres.

Les mémoires seront adressés, franc de port, avant le 1^{er} novembre 1900, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies, à Bruxelles.

PROGRAMME DE CONCOURS POUR L'ANNÉE 1902.

SECTION D'HISTOIRE ET DES LETTRES.

Première question.

Faire l'histoire du style périodique français aux XV^e et XVI^e siècles.

Deuxième question.

Apprécier le mérite littéraire des principaux rhétoriciens néerlandais du XV^e et du XVI^e siècle, notamment Jau Van Hulst, Anthonis de Roovere, Cornelis Everaert. Matthijs de Castelyn, Édouard de Dene et Jean-Baptiste Houwaert.

Troisième question.

Établir, d'après les récentes découvertes, le synchronisme des faits relatifs à l'histoire de l'Égypte et à celle de la Chaldée, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des Hyksos.

Discuter les hypothèses relative aux origines des civilisations égyptienne et chaldéenne.

Quatrième question.

Tournai et le Tournaisis au XVI^e siècle, au point de vue social et politique.

La valeur des médailles d'or présentées comme prix pour la solution de chacune de ces questions sera de *six cents francs* pour les troisième et quatrième de la *Section d'histoire et des lettres*, de *huit cents francs* pour les deux premières de cette section.

Les mémoires seront adressés, franc de port, avant le 1^{er} novembre 1901, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies, à Bruxelles.

**Conditions réglementaires communes aux concours annuels
de la Classe.**

Les mémoires devront être écrits lisiblement et peuvent être rédigés en français, en flamand ou en latin.

L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations; elle demande, à cette effet, que les auteurs indiquent les éditions et les pages des livres qu'ils citent.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrages; ils y inscriront seulement une devise, qu'ils reproduiront sur un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Il est défendu de faire usage d'un pseudonyme. Faute par eux de satisfaire à ces formalités, le prix ne pourra leur être accordé.

Les ouvrages remis après le terme prescrit, ou ceux dont les auteurs se feront connaître, de quelque manière que ce soit, seront exclus du concours.

L'Académie croit devoir rappeler aux concurrents que les mémoires soumis à son jugement sont et restent déposés dans ses archives. Toute-

fois, les auteurs peuvent en faire prendre des copies, à leurs frais, en s'adressant, à cet effet, au Secrétaire perpétuel.

PRIX PERPÉTUELS.

PRIX DE STASSART.

NOTICE SUR UN BELGE CÉLÈBRE.

(Neuvième période : 1899-1904.)

D'après l'acte de fondation, la Classe des lettres offre un prix de *six cents francs* à l'auteur de la meilleure notice, en français, en flamand ou en latin, consacrée à la vie et à l'œuvre d'Antoine Van Dyck.

Les manuscrits devront être adressés, franc de port, avant le 1^{er} novembre 1904, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies, à Bruxelles.

Les concurrents devront se conformer aux conditions réglementaires ci-dessus des concours de la classe.

PRIX DE STASSART.

HISTOIRE NATIONALE.

(Septième période : 1895-1900).

La Classe des lettres offre, pour la septième période de ce concours, un prix de trois mille francs à l'auteur du meilleur travail, rédigé en français, en flamand ou en latin, en réponse à la question suivante :

Faire l'histoire des origines et des développements des béguinages dans les anciens Pays-Bas jusqu'à nos jours.

Les manuscrits seront adressés, franc de port, avant le 1^{er} novemb. 1899, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies, à Bruxelles.

Les concurrents se conformeront aux conditions réglementaires ci-dessus des concours de la Classe.

PRIX DE SAINT-GENOIS POUR UNE QUESTION D'HISTOIRE OU DE LITTÉRATURE EN LANGUE FLAMANDE.

(Quatrième période : 1898-1907).

Conformément aux volontés du fondateur, la Classe des lettres offre, pour la quatrième période de ce concours, un prix de *mille francs* à l'auteur du meilleur travail rédigé en flamand, en réponse à la question suivante :

Faire l'histoire de la période calviniste à Gand (1576-1584).

Le délai pour la remise des manuscrits expirera le 1^{er} novembre 1907.

Les concurrents devront se conformer aux conditions réglementaires ci-dessus des concours de l'Académie.

PRIX TEIRLINCK.

LITTÉRATURE FLAMANDE.

(Quatrième période ; 1892-1896).

Un prix de *mille francs* sera accordé au meilleur ouvrage en réponse à la question suivante :

Faire l'histoire de la prose flamande avant l'influence bourguignonne, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de la réunion de nos provinces sous Philippe de Bourgogne, vers 1430.

Le délai pour la remise des manuscrits, qui peuvent être rédigés en français, en flamand ou en latin, est prorogé jusqu'au 1^{er} novembre 1900. Ils seront adressés, franc du port, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies, à Bruxelles.

Les concurrents se conformeront aux conditions réglementaires ci-dessus des concours de la classe.

PRIX ANTON BERGMANN.

(Seconde période : 1887-1897.)

Le prix pour cette période est réservé à la meilleure histoire, écrite en néerlandais, d'une ville ou d'une commune appartenant à la province de Brabant (l'arrondissement de Nivelles excepté), et comptant au moins 5,000 habitants.

Le prix à décerner est de *trois mille francs*.

Par arrêté royal, cette période, qui expirait le 1^{er} février 1897, a été prorogée jusqu'au 1^{er} février 1900.

Les livres imprimés sont admis au même titre que les manuscrits; ceux-ci pourront être ou signés ou anonymes. Dans ce dernier cas, l'auteur devra joindre à son travail un billet cacheté renfermant son nom et son adresse. L'emploi d'un pseudonyme exclut l'auteur du concours.

Les œuvres historiques sont comprises dans les avantages de la fondation, qu'elles aient pour auteurs des étrangers ou des Belges, pourvu qu'elles soient écrites en néerlandais et éditées en Belgique ou dans les Pays-Bas.

PRIX JOSEPH DE KEYN.

Dixième concours.

(Seconde période; 1898-1899.)

Enseignement moyen et art industriel.

La seconde période du dixième concours pour les prix Joseph De Keyn sera close le 31 décembre 1899.

Tout ce qui a rapport à ce concours doit être adressé, avant le 1^{er} janvier 1900, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies, à Bruxelles.

Cette période, consacrée à l'enseignement moyen et à l'art industriel, comprend les ouvrages d'instruction ou d'éducation moyennes.

Une somme de *trois mille francs* pourra être répartie entre les auteurs des ouvrages couronnés.

Peuvent prendre part au concours les œuvres inédites et les ouvrages de classe ou de lecture qui auront été publiés du 1^{er} janvier 1898 au 31 décembre 1899. Ils devront être adressés, franc de port, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies.

Ne seront admis au concours que des écrivains belges et des ouvrages conçus dans un esprit exclusivement laïque et étranger aux matières religieuses. Les ouvrages pourront être écrits en français ou en flamand,

imprimés ou manuscrits. Les imprimés seront admis, quel que soit le pays où ils auront paru. Les manuscrits pourront être envoyés signés ou anonymes; dans ce dernier cas, ils devront être accompagnés d'un pli cacheté contenant le nom de l'auteur et son domicile. Les manuscrits demeurent la propriété de l'Académie, mais les auteurs sont autorisés à en faire prendre copie, à leurs frais. Tout manuscrit qui sera couronné devra être imprimé pendant l'année courante, et le prix ne sera délivré à l'auteur qu'après la publication de son ouvrage.

PRIX ADELSON CASTIAU.

(Septième période: 1899-1901.)

La septième période de ce concours sera close le 31 décembre 1901.

Le prix, d'une valeur de *mille francs*, sera décerné à l'auteur du meilleur travail:

Sur les moyens d'améliorer la condition morale, intellectuelle et physique des classes laborieuses et des classes pauvres.

Tout ce qui concerne ce concours devra être adressé, franc de port, avant le 1^{er} janvier 1902, à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie, au Palais des Académies, à Bruxelles.

Ne seront admis à concourir que les écrivains belges. Seront seuls examinés les ouvrages soumis directement par les auteurs. Ces ouvrages pourront être rédigés en français ou en flamand. Les manuscrits seront reçus comme les imprimés. S'ils sont anonymes, ils porteront une devise qui sera répétée sur un billet cacheté, contenant le nom et l'adresse de l'auteur.

Si l'ouvrage couronné est inédit, il devra être publié dans l'année; dans ce cas, le prix ne sera délivré au lauréat qu'après la publication de son travail.

Les manuscrits deviennent la propriété de l'Académie; toutefois, les auteurs peuvent en faire prendre copie à leurs frais.

PRIX JOSEPH GANTRELLE FONDÉ POUR LA PHILOGIE CLASSIQUE.

(Cinquième période: 1899-1900.)

Exposer les origines et l'histoire de la chancellerie impériale de l'Empire romain.

(Sixième période: 1901-1902.)

Exposer, dans un ordre systématique, avec indication perpétuelle des sources, les résultats acquis dans le domaine de l'étymologie grecque depuis la dernière édition des GRUNDZÜGE de G. Curtius (1879).

Un prix de *trois mille francs* est attribué à la solution de chacune de ces questions.

Ne seront admis à concourir que des auteurs belges; les membres et les correspondants de l'Académie sont exclus du concours.

Le délai pour la remise des manuscrits de la cinquième période expirera le 31 décembre 1900; de la sixième, le 31 décembre 1902.

Les mémoires peuvent être rédigés en français, en flamand ou en latin.

Ils devront être adressés, franc de port, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies, à Bruxelles.

Les concurrents se conformeront aux conditions réglementaires ci-dessus des concours annuels de la Classe.

PRIX ÉMILE DE LAVELEYE.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SCIENCE SOCIALE.

Ce prix, fondé en vue d'honorer la mémoire d'Émile de Laveleye, consiste en une somme de 2,400 francs au moins. Il sera décerné tous les six ans par la Classe des lettres de l'Académie royale de Belgique au savant, belge ou étranger, vivant au moment de l'expiration de la période de concours, et dont l'ensemble des travaux sera considéré par le jury comme ayant fait faire des progrès importants à l'économie politique et à la science sociale, y compris la science financière, le droit international et le droit public, la politique générale ou nationale.

La première période expirera le 1^{er} janvier 1901.

NOUVELLES ET INFORMATIONS

Sont nommés dans les athénées royaux :

à Anvers, second professeur de français, en remplacement de M. Van Aertselaer, admis à la pension, M. Rutten, second professeur de français à Tournai ;

à Arlon, professeur de 3^e latine, M. Mallinger, surveillant à Tongres ; professeur de 2^e latine, M. Felsenhart, professeur de 3^e dans le même établissement ; professeur de rhétorique latine, M. Brosius, professeur de 2^e latine dans le même établissement, en remplacement de M. Castin, nommé sur sa demande à Malines ;

à Bruxelles, professeur de mathématiques supérieures, en remplacement de M. Verhelst, admis à la pension, M. Deprez, professeur à la même chaire à Charleroi ;

à Charleroi, professeur de rhétorique française, en remplacement de M. Hins, admis à la pension, M. Fleuriaux, professeur intérimaire à Gand ; professeur de mathématiques supérieures, M. Andrien, professeur de mathématiques inférieures, au même athénée ; professeur de mathématiques inférieures, M. Vandeputte, professeur de mathématiques dans la section des humanités modernes à Hasselt ;

à Chimai, professeur de seconde latine, M. Magnette, surveillant à Mons ; professeur de sciences naturelles, en remplacement de M. Rossignol, admis à la pension, M. Vandendriessche, docteur en sciences naturelles ;

à Gand, professeur de 7^e latine, M. Cavens, second professeur de français à Hasselt; professeur de religion, M. le chanoine De Lepeleer;

à Hasselt, second professeur de français, M. Ballet, surveillant à Louvain; professeur de mathématiques dans la section des humanités modernes, M. Dubrulle, surveillant à Malines;

à Huy, professeur de 7^e latine, M. Stassart, surveillant à Anvers; professeur de langues modernes, M. Stals, professeur à la même chaire au collège communal de Dinant; surveillant, M. Marneffe, professeur intérimaire à Charleroi;

à Malines, professeur de 2^e latine, en remplacement de M. Quoidbach, admis à la pension, M. Tilmant, professeur de 3^e latine au même athénée; professeur de 3^e latine, M. Castin, professeur de rhétorique à Arlon; professeur d'allemand, en remplacement de M. Berlage, admis à la pension, M. Tack, professeur de langues modernes à Huy;

à Mons, professeur de 7^e latine, en remplacement de M. Mahaut, admis à la pension, M. L'Hoir, professeur de français à Tournai; surveillant, M. Vion, docteur en philosophie et lettres;

à Namur, professeur de 2^e latine, en remplacement de M. Meurice, admis à la pension, M. Boluine, professeur à la même chaire à Chimai; second professeur de français, M. Antoine, surveillant à Huy;

à Tongres, surveillant, M. Vossen, professeur intérimaire à Gand;

à Tournai, professeur de 7^e latine, M. Noirfalise, professeur à la même chaire à Huy; professeur de français, M. Harlaux, second professeur de français à Namur.

PÉRIODIQUES

Académie royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques et de la Classe des Beaux-Arts, 1899, n° 6. — P. Thomas, Remarques critiques sur les œuvres philosophiques d'Apulée (seconde série). — Jules Leclercq, Une ville morte à Ceylan. — H. Pirenne, Les comtes de la hanse de Saint-Omer.

N° 7. — Léon Vanderkindere, Richilde et Hermann de Hainaut. — P. Thomas, Notes sur un passage récemment découvert de Juvénal.

N° 8. — T.-J. Lamy, Discours prononcé aux funérailles de M. Charles-Joseph de Harlez. — G. Monchamp, Une lettre "perdue", de Descartes, à propos de la nouvelle édition de ses œuvres.

Académie royale de Belgique. Compte-rendu des séances de la Commission royale d'histoire, 1899, nos 1 et 2. — Rapport annuel. — L. Vanderkindere, Histoire de la formation territoriale des principautés belges au moyen âge. Suite : la Flandre. — S. Bormans et U. Berlière, Rapport sur la publication des cartulaires. — L. Vanderkindere, Rapport sur la publication d'une collection de textes *ad usum scholarum*. — L. Devil-lers, Rapport sur les chroniques inédites du comté de Hainaut. — H. Pirenne, Note sur un passage de Van Velthem relatif à la bataille de Courtrai. — B^{on} de Chestret de Hanefte, Testament de Philippe de Clèves et de La Marck, seigneur de Ravestein.

Analecta Bollandiana, t. XVIII, fasc. 3. — Acta græca SS. Davidis, Symeonis et Georgii Mitylenae in insula Lesbo (Vie détaillée de trois saints du VIII^e et IX^e siècles conservée dans un ms. de Florence). — La patrie de S^t Jérôme. — S. Walfray et S. Wulphy historia lux veritatis. — S. Mo-chulleus et S. Ronanus. — De libello miraculorum B. Simonis de Lipuica. — Bulletin des publications hagiographiques. — Vita venerabilis Lukardis monialis ordinis Cisterciensis in superiore Wimaria. — Folia sequentia catalogi codd. græc. bibl. Vaticanae.

Neue Jahrbücher für das klassische Alterthum, Geschichte und deutsche Litteratur und für Pädagogik. 1899, 6/7^{tes} Heft. — I. Valentin, Wolken in Vision und Wissenschaft bei Goethe. — O. Seeck, Die Bildung der griechischen Religion. — B. Niese, Ueber einige neuere Erscheinungen der griechischen Geschichtschreibung. — O. Immisch, Zum gegenwärtigen Stande der platonischen Frage. — O. Schmidt, Ciceros Villen. — Th. Plüss, Phidyle. — Anzeigen und Mittheilungen. — II. Aus

der neunten Jahresversammlung des sächsischen Gymnasiallehrervereins. — J. Reinhard, F. Schleiermacher als deutscher Patriot. — A. Biese, Die Phantasie. — R. Hanneke, Materialien zu einer Repetition über Africa. — Anzeigen und Mittheilungen.

8^{te} Heft. — I. U. von Wilamowitz-Moellendorf, Der Landmann des Menandros. — F. Marx, Der Dichter Lucretius. — A. Hedinger, Die Urheimat der Germanen. — K. Strecker, Probleme in der Walthariusforschung. — Anzeigen und Mittheilungen. — H. G. Mertz, Die Pädagogik der Jesuiten und der Pietisten. — J. Teufer, Über klassische Studienreisen. — Koppelman, Zur Physiologie und Psychologie in der Pädagogik. — Bericht über die 36. Versammlung des Vereins rheinischer Schulmänner (1899).

Revue des études anciennes, I, n° 3. — P. Foucart, Athènes et Samos de 405 à 403. — P. Perdrizet Miscellanea (Dédicace archaïque d'un Potidéate; Ἐπεθούσιος = Ἀπεθούσιος; Aristote, *Econom.* II. 36). — F. Antoine, De la parataxe et de l'hypotaxe dans la langue latine. — C. Jullian, Notes gallo-romaines. III, De la précision géographique dans la légende carolingienne. — Bulletin hispanique : P. Paris, L'âne de Silène, ornement d'un bisellium en bronze. A. Engel, Godet de Noria. E. Hübner, Epistula scripta in latere nondum cocto.

Revue de l'Université de Bruxelles, 4^e année, n° 10. — Fritz Defays, Essais de colonisation belge au XIX^e siècle (suite).

Rivista bimestrale di antichità greche e romane, 1899. — L. Holzappel, Contributi alla conoscenza delle fonti romane. — F. P. Garofalo, Studi sulla storia Spartana dei primi decenni del secolo IV, a. C. — S. Puglini, Sul nome Italia (I). — A. Pernice, Sui Celti e la loro immigrazione in Italia. — A. F. Sorrentino, L'ammissione della plebe al Senato romano. — F. P. Garofalo, Note di storia antica. — Id., Appendici agli studi sulla storia Spartana.

Rivista di filologia e d'istruzione classica, XXVII, 3, juillet 1899. — Carlo Pascal, Lezione ed interpretazione di alcuni passi di Cicerone. — Sabbadini, Codici latini inesplorati. — Olivieri, Le epistole del Pseudo-Cratete (Hercher, 208-217). — Balsamo, Le rappresentanze figurate relative all' Hippolytos d'Euripide. — Curcio, Il cynegeticon di M. Olimpio Nemesiano. — Bersanetti, Euripide, Medea, vv. 1017-1115.

Zeitschrift für das Gymnasialwesen. 1899. Juli. — Steinweg, Der Gymnasiallehrer und die Kunst. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philolog. Vereins (Homer, Vergil).

August-September. — Hanneke, Zu Goethes Gedächtnis. — Huckert, Die Mitarbeit der höheren Schule an dem Kampfe gegen den Alkoholismus. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philolog. Vereins (Vergil, Caesar).

COMPTES RENDUS.

Aetna, erkl. v. SIEGFRIED SUDHAUS. Leipzig, Teubner, 1898. 6 mk. "Facile beaucoup la lecture de ce poème obscur." H. T. Karsten, Museum, VII, n° 8.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique*. Paris, Thorin, 1899. "Livre extrêmement instructif, et d'une lecture très attrayante." Holder, Wochenschr. f. Klass. Philol., 1899, n° 41.

ARISTOPHANIS *Nubes*, ed. J. VAN LEEUWEN. Leyde, Sijthoff, 1898. 3 fl. 60. "Excellent. Explications nouvelles et lumineuses. Celui qui veut comprendre la pièce d'Aristophane ne saurait prendre de meilleur guide que v. L." K. Kuiper, Museum, VII, nos 6-7.

ARISTOTELIS *Πολιτεία Ἀθηναίων*, tertium ed. F. BLASS. Leipzig, Teubner, 1898. 1 mk. 80. "Améliorations nombreuses." J. van Leuwen, Museum, VII, nos 6-7.

H. VON ARNIM. *Leben und Werke des Dio von Prusa*. Berlin, 1899. "Étude d'une valeur exceptionnelle sur un des représentants les plus remarquables de l'hellénisme romain." D. Bassi, Rivista di filologia, 1899.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ *L'Astrologie grecque*. Paris, Leroux, 1899. xx-655 pp. "On ne sait ce qu'on doit admirer le plus, la patience ou la science de l'auteur, qui a réussi à débrouiller cette matière obscure. La lucidité d'exposition est l'une des qualités saillantes du livre; celui-ci sera lu avec intérêt par tous les gens instruits." My, Rev. crit., 1899, n° 35.

DE BROGLIE. *Voltaire avant et pendant la guerre de sept ans*. Paris, Calman Lévy, 1898. 3 fr. 50. "Attrayant; mais on n'accordera pas à l'auteur que Voltaire aurait pu rendre à la France des services diplomatiques." Th. Bussemaker, Museum, VII, n° 8.

JACOB BURCKHARDT. *Die Cultur der Renaissance in Italien*. 7^e durchgearb. Aufl. v. LUDWIG GEIGER. Leipzig, Seemann, 1899. 2 vol. in-8°. "Le travail fait par Geiger pour compléter cet ouvrage désormais classique est considérable." Henri Hauvette, Rev. crit., 1899, n° 32.

ETTORE CICCOTTI, *Il tramonto della schiavitù nel mondo antico*. Turin, Bocca, 1899. "Contient toute une histoire de l'esclavage, presque une histoire économique de l'antiquité, conçue d'après les théories matérialistes; des longueurs; beaucoup d'affirmations arbitraires." R. Lange, Wochenschr. f. klass. Philol., 1899, n° 28.

COMICORUM GRAECORUM *fragmenta*, ed. GEORGIUS KAIBEL, fasc. 1. Berlin, Weidmann, 1899. VIII-256 pp. in-8°. 10 mk. "Rend un service signalé aux études sur l'antiquité classique." Albert Martin, Rev. crit., 1899, n° 32. — "Recueil complet et bien ordonné de tout ce qui reste de la comédie dorienne." Fraccaroli, Rivista di filologia, 1899.

Commentariorum in ARATUM reliquias collegit... ERN. MAASS. Berlin, Weidmann, 1898. 30 mk. "Trop de choses inutiles. L'éditeur a laissé subsister beaucoup de fautes faciles à corriger." H. van Herwerden, Museum, VII, nos 6-7.

L. CROUSLÉ. *La vie et les œuvres de Voltaire*. Paris, Champion, 1899. 2 vol. in-8°. "L'auteur est venu à bout des difficultés de sa tâche par un habile choix entre les documents et surtout par la grâce et la souplesse de son style. Il sème les remarques piquantes. Sa sévérité peut paraître excessive; mais en réalité il fait le procès moins à Voltaire qu'à l'esprit voltairien." Charles Dejob, Rev. crit., 1899, n° 30.

KARL DIETERICH. *Untersuchungen zur Geschichte der griechischen*

Sprache. Leipzig, Teubner, 1898. xxiv-326 pp. " Étude utile sur la formation du néo-grec. Il résulte des observations de D. que les traits essentiels du néo-grec sont déjà dessinés bien avant le X^e siècle. Quant aux lieux d'origine des phénomènes, les hypothèses de l'auteur sont contestables. „ My. Rev. crit., 1899, n° 39.

ARMIN DITTMAR. *Studien zur lateinischen Moduslehre*. Leipzig, Teubner, 1897. xi-346 pp. in-8°. " Essai de réfuter la théorie de M. Hale sur la syntaxe de la conjonction *cum*. La valeur du livre est dans la collection d'exemples. Quant à la thèse de l'auteur, c'est un paradoxe fondé sur des confusions, des erreurs et des fautes de méthode. „ P. Lejay, Rev. crit., 1899, n° 40.

EURIPIDIS *fabulae* ed. R. PRINZ et N. WECKLEIN, vol. 1, 4-7, et II, 1-5. Leipzig, Teubner. 20 mk. " La continuation de l'édition de Pr. ne pouvait être mieux confiée qu'à Wecklein. Il faut approuver celui-ci de se montrer conservateur en critique; toutefois il aurait dû admettre dans le texte certaines conjectures. „ E. O. Houtsma, Museum, VII, n° 8.

M. EVERS. *Die Tragik in Schillers' Jungfrau von Orléans*. Leipzig, Teubner, 1898. iv-63 pp. in-8°. " Substantiel et original. L'auteur trouve le ressort dramatique de la pièce dans la contradiction qui existe entre la mission de Jeanne et son emportement passionné. „ L. Roustau, Rev. crit., 1899, n° 31.

L. FROBENIUS. *Ursprung der Kultur, I. Ursprung der Afrikanischen Kulturen*. Berlin, Borntraeger, 1898, in-8°. " Ample moisson de faits et de documents présentés malheureusement dans un style obscur et précieux. „ B. Auerbach, Rev. crit., 1899, n° 38.

O. FROEDE. *Die Technik der alten attischen Komoedie*. Leipzig, Reisland, 1898. 215 pp. in-8°. " N'est guère qu'un recueil, d'ailleurs soigné, d'exemples des diverses sortes de plaisanteries que les poètes comiques d'Athènes ont faites sur les noms propres. „ Albert Martin, Rev. crit., 1899, n° 32.

Gallia christiana novissima. Histoire des archevêchés, évêchés et abbayes de France, par J. H. ALBANÈS et U. CHEVALIER. I. Valence, 1899, in-4°. " Complément précieux à l'ancien *Gallia christiana*, mais trop de documents sans grande importance seront à élaguer à l'avenir dans l'intérêt de l'ouvrage. „ L. H. Labande, Rev. crit., 1899, n° 33.

CHRISTIAN GARNIER. *Méthode de transcription rationnelle générale des noms géographiques*. Paris, Leroux, 1899. xii-149 pp. pet. in-fol. " Œuvre de grand mérite; mais le système n'est point définitif. „ V. Henry, Rev. crit., 1899, n° 38.

L. GARBEAU. *L'État social de la France au temps des croisades*. Paris, Plon, 1899, in-8°. " Mal composé et parfois contestable quant aux résultats, mais contient des vues originales. „ R. Rosières, Rev. crit., 1899, n° 33.

Griechische Tragödien übersetzt von U. von WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, Berlin, Weidmann, 1899. " Œuvre d'excellente vulgarisation. „ Haeblerin, Wochenschr. f. klass. Philol., 1899, n° 33/34.

HENRI GUY. *Essai sur la vie et les œuvres du trouvère Adan de le Hale*. Paris, Hachette, 1898. lviii-605 pp. in-8°. " Consciencieux, bien informé, très complet. „ E. Bourciez, Rev. crit., 1899, n° 33.

H. HAUSER. *Ouvriers du temps passé (XVe, XVIe siècles)*. Paris, Alcan, 1899, in-8°. " Sobre et précis; montre l'existence d'une question sociale dès le XVI^e siècle et, à l'idylle convenue de l'artisan des temps passés, substitue un peu d'histoire. „ R[eu]ss]. Rev. crit., 1899, n° 33.

GEORG KAIHEL. *Die Prolegomena Περὶ χωμωδίας*. Berlin, Weidmann, 1898. 70 pp. in-4°. 4 mk. 50. " Critique très serrée et très ingénieuse des sources de ces commentaires. „ Albert Martin, Rev. crit., 1899, n° 32.

FRED. C. KENYON. *The palaeography of Greek Papyri*. Oxford. " Auxiliaire précieux pour l'étude d'une science toute nouvelle. „ Fraccaroli, Rivista di filologia, 1899.

W. P. KER. *Epic and Romance. Studies on medieval literature*. Londres, Macmillan, 1897. xx-451 pp. in-8°. " Vues neuves et intéressantes, mais la forme manque de simplicité et souvent de clarté. „ Salverda de Grave, Rev. crit., 1899, n° 30.

REINHOLD KÖHLER. *Kleinere Schriften zur Maerchenforschung, herausgg. v. J. BOLTE*. Weimar, Felber, 1898. xii-608 pp. in-8°. " Il faut s'applaudir de voir réunis ces opuscules d'une érudition folkloriste si étendue. „ V. Henry, Rev. crit., 1899, n° 38.

J. KRALL. *Grundriss der Altorientalischen Geschichte, 1er Theil: bis auf Kyros*. Vienne, Holder, 1899. vi-200 pp. in-8°. " Réussi. „ G. Maspero, Rev. crit., 1899, n° 38.

R. KÜHNER, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*. II^{ter} Teil: Satzlehre. III^e Aufl., in neuer Bearbeitung besorgt von B. GERTH: I^{er} Band. Leipzig, Hahn, 1898. " M. Gerth aurait pu tirer plus de profit encore des recherches récentes sur la syntaxe des différents auteurs. „ Haeblerin, Wochenschr. f. Klass. Philol., 1899, n° 32.

P. LEHUGEUR. *Histoire de Philippe le Long, roi de France (1316-1322)*. 1. Paris, Hachette, 1897. 7 fr. 50. " Travail très utile, mais qui eût gagné à être écrit suivant un autre plan. „ H. Pirenne, Museum, 1899, n° 5.

G. LENÉ. *Les substantifs postverbaux dans la langue française*. Upsala, Almqvist et Wiksell, 1899, ii-146 pp. " Étude consciencieuse et solide. „ E. Bourciez, Rev. crit., 1899, n° 37.

A. LEROUX. *Le Massif central: histoire d'une région de la France*. Paris, Bouillon, 1898. 3 volumes. 25 fr. " La partie géographique trahit l'inexpérience de l'auteur. Pour la partie historique, l'ouvrage a les qualités d'une compilation soignée et intelligente et fournit parfois des observations personnelles; mais on y rencontre bien des assertions hasardeuses. „ B. Auerbach, Rev. crit., 1899, n° 38.

TRISTAN L'HERMITE. *Le page disgracié, nouv. éd. par AUGUSTE DIETRICH*. Paris, Plon, 1898. 454 pp. in-12. " Ce roman picaresque est d'une lecture agréable et méritait d'être réédité. L'introduction et les notes ne sont pas d'une érudition bien sûre. „ Raoul Rosières, Rev. crit., 1899, n° 33.

A. LUDWICH, *Die Homervulgata als vorallexandrinisch erwiesen*, Leipzig, Teubner, 1898. " Montre le peu de valeur des fragments d'Homère retrouvés sur les papyrus; fait la part trop petite à l'influence exercée par la critique alexandrine sur notre vulgate d'Homère; ne détermine pas exactement quel est le texte que les éditeurs d'Homère doivent s'attacher à reproduire; a

tort de nier que le texte d'Homère, à un moment donné, ait été altéré par l'introduction de formes attiques. », P. Cauer, *Wochenschr. f. klass. Philol.*, 1899, n° 33/34.

FR. LUETZOW. *A history of Bohemian literatur.* Londres, Heinemann, 1899. vii-412 pp. 6 sh. " Inégal. Beaucoup de bons morceaux, mais la période moderne est sacrifiée. », E. Denis, *Rev. crit.*, 1899, n° 31.

EMIL MAURMANN. *Grammatik der Mundart von Mülheim a. d. Ruhr.* Leipzig, Breitkopf et Härtel, 1898. 4 mk. " Sera utile aux germanistes. », W. van Helten, *Museum*, VII, n° 6-7.

ED. MEYER. *Die Sklaverei im Altertum.* Dresde, von Zahn, 1898. 1 mk. " Travail savant et approfondi, fait autour d'une thèse un peu outrée : on ne peut prétendre que, au début du moyen âge, l'humanité a eu tout à refaire, et que l'histoire se recommence toujours, sans marquer jamais un progrès. », R. Lange, *Wochenschr. f. klass. Philol.*, 1899, n° 29.

M. MEYERFELD. *Robert Burns.* Berlin, Mayer et Müller, 1899. 3 mk. " Estimable étude sur la formation du talent de Burns et sur les influences qu'il a subies. », K. D. Bülhring, *Museum*, VII, n° 6-7.

G. MONOD. *Études critiques sur les sources de l'histoire carolingienne.* I. Paris, Bouillon, 1898. 175 pp. in-8°. " Met la question au point et sait éviter avec un tact très sûr les excès de l'hypercritique qui s'est donné si libre carrière sur ce terrain. », E. Berger, *Rev. crit.*, 1899, n° 27-28.

MAX NIEDERMANN. *Studien zur Geschichte der lateinischen Wortbildung* (Extrait des *Indogermanische Forschungen*, t. X). " Aperçus ingénieux ; résultats en général très concluants. », J. Vandryès, *Rev. crit.*, 1899, n° 36.

R. PARISOT. *Le royaume de Lorraine sous les Carolingiens.* Paris, Picard, 1899, in-8°. " Ouvrage de premier ordre. », Ch. Pfister, *Rev. crit.*, 1899, n° 34.

CARLO PASCAL. *Dizionario dell' uso Ciceroniano.* Turin, Loescher, 1899. xv-777 pp. pet. in-8°. " Ne peut compter que comme un premier essai. Lacunes nombreuses. Le livre ne pourra avoir toute son utilité qu'à la condition d'être rectifié et complété. », Émile Thomas, *Rev. crit.*, 1899, n° 31.

PAUSANIAS. *Beschreibung von Griechenland*, herausg. von H. HITZIG, mit Anmerk. von H. HITZIG und H. BLÜMNER; 1^{er} Bd : Attika. Berlin, Calvary, 1896. " Donne les plus belles espérances pour la suite du travail. », *Spiro-Wochenschr. f. klass. Philol.*, 1899, n° 40.

RENÉ PICHON. *Histoire de la littérature latine.* Paris, Hachette. xviii-986 pp. in-12. " Très vivant et très clair, ce livre fait entrer dans la connaissance directe des œuvres étudiées. Il est l'œuvre d'un homme de goût et d'un écrivain consciencieux. On regrette le manque de références. Quelques erreurs de détail. », P. Lejay, *Rev. crit.*, 1899, n° 40.

R. REUSS. *L'Alsace au dix-septième siècle.* II. Paris, Bouillon, 1898. xii-638 pp. in-8°. " Œuvre de premier ordre, encore que l'auteur ait trop exclusivement consulté les documents narratifs et n'ait pas attaché assez d'importance aux textes juridiques. », G. Pariset, *Rev. crit.*, 1899, n° 27-28.

RIEMANN et GOELZER. *Grammaire comparée du grec et du latin. Syntaxe.* Paris, Colin, 1897. 893 pp. " A recommander vivement au corps enseignant. », Balsamo, *Rivista di filologia*, 1899. — " Nous n'avons rien de pareil chez nous, mais bientôt, espérons-le, la science allemande nous donnera mieux

encore : Riemann et Goelzer lui faciliteront la tâche. „ Ziemer, Wochenschr. f. klass. Philol., 1899, n° 41.

LUDOVIC ROUSTAN. *Lenau et son temps*. Paris, Cerf, 1898. viii-308 pp. in-8°. 5 fr. " Bien fait et fort intéressant. „ A. C[huquet], Rev. crit., 1899, n° 30.

BRUNO SAUER. *Das sogenannte Theseion und sein plastischer Schmuck*. Leipzig, Giesecke et Devrient, 1899. x-274 pp. in-4°. 32 mk. " La reconstitution hypothétique des deux frontons du temple est ingénieuse et méthodique. „ Salomon Reinach, Rev. crit., 1899, n° 40.

ANTON E. SCHOENBACH. *Die Anfaenge des deutschen Minnesangs*. Graz, Leuschner et Lubensky, 1898. ix-129 pp. in-8°. 3 mk. " Pour l'auteur, la question de l'épanouissement du *Minnesang* est intimement liée à celle de l'imitation française. „ F. Piquet, Rev. crit., 1899, n° 35.

L. SCIOUT. *Le Directoire*. III et IV. Paris, Didot, 1897. 741 et 688 pp. in-8°. " Réquisitoire passionné, aussi remarquable par son volume que par le désordre et la confusion qui y règnent. „ A. G., Rev. crit., 1899, n° 27-28.

OTTO SEECK. *Die Entwicklung der antiken Geschichtsschreibung und andere populäre Schriften*. Berlin, Siemenroth et Troschel, 1898. 5 mk. " Intéressant et instructif. „ R. Leyds, Museum, VII, n° 6-7.

K. SELL. *Goethes Stellung zu Religion und Christentum*. Fribourg en Brisgau, Mohr, 1899. iv-104 pp. in-8°. 1 mk. 80. " Cette question de la religion de Goethe dépend en général toujours trop du point de vue religieux du critique lui-même. „ L. Roustan, Rev. crit., 1899, n° 33.

L. ANNAEI SENECAE *ad Lucilium ep. moral. quae supersunt*, ed. O. HENSE. Leipzig, Teubner, 1899. " Cette édition laisse celle de Haase loin derrière elle. „ Gemoll, Wochenschr. f. klass. Philol., 1899, n° 29.

W. SOLTAU. *Livius' Geschichtswerk, seine Komposition und seine Quellen*. Leipzig, Weicher, 1897. 6 mk. " Très important et très utile pour l'étude approfondie de Tite-Live; mais, sur plus d'un point, on peut différer d'avis avec l'auteur. „ I. M. J. Valetton, Museum, VII, n° 8.

EDWARD STILGEBAUER. *Geschichte des Minnesangs*. Weimar, Felber, 1898. 298 pp. in-8°. " Attrayant. „ F. Piquet, Rev. crit., 1899, n° 35.

A. TOBLER. *Vermischte Beitræge zur franzoesischen Grammatik* (3^e série). Leipzig, Hirzel, 1899. xii-203 pp. in-8°. " Cette nouvelle série ne le cède point en intérêt à ses deux aînées. En lisant toutes ces études de détail, si déliées, si subtiles, sur les points les plus délicats de notre syntaxe, on se prend à souhaiter que l'auteur entreprenne quelque jour de coordonner systématiquement toutes ces données. „ E. Bourciez, Rev. crit., 1899, n° 37.

MAURICE TOURNEUX. *Diderot et Catherine II*. Paris, Calmann Lévy, 1899. 601 pp. in-8°. " Ce livre tient beaucoup plus que le titre ne promet : on y trouve tout un volume inédit des œuvres de Diderot. „ Raoul Rosières, Rev. crit., 1899, n° 39.

C. C. UHLENBECK. *A manual of Sanskrit Phonetics*. Londres, Luzac, 1898. 6 sh. " Guide commode pour l'enseignement universitaire. „ J. S. Speyer, Museum, VII, n° 6-7.

H. ULLRICH. *Robinson und Robinsonaden*. 1^{er} Theil : *Bibliographie*. Weimar, Felber, 1898. xxiv-248 pp. 9 mk. " Très méritoire. „ L. Roustan, Rev. crit., 1899, n° 33.

A. W. WARD. *A history of English dramatic Literature to the death of Queen Anne*. Londres, Macmillan, 1899. 3 vol. in-8°. " Cette nouvelle édition est considérablement augmentée. L'ouvrage manque d'idées, mais c'est une mine de précieux renseignements. ", Casimir Stryiński, *Rev. crit.*, 1899, n° 30.

H. B. WALTERS. *Catalogue of the bronzes greek, roman and etruscan in the British Museum*. " Description précise d'une des plus riches collections qui soient. La préface résume toutes les questions intéressant les bronzes antiques. ", De Ridder, *Revue des études anciennes*, 1899.

A. WENZEL, *Der Todeskampf des altsprachlichen Gymnasial-Unterrichts*. Berlin, Duncker, 1899. " Brochure bien conçue et bien écrite, montrant la situation périlleuse des études classiques en Allemagne, et proposant un remède excellent: réserver l'étude des langues anciennes à une élite d'élèves, qui se les assimileront parfaitement, et qui, grâce à la supériorité de leur culture, sauront maintenir l'influence salutaire de la Grèce et de Rome sur la civilisation moderne. ", P. Cauer, *Wochenschr. f. klass. Philol.*, 1899, n° 38.

J. BIDEZ et FR. CUMONT. *Recherches sur la tradition manuscrite des Lettres de l'empereur Julien*. Bruxelles, Hayez, 1898. " Travail important, qui fait espérer l'apparition, à bref délai, d'une édition définitive des lettres de Julien. ", *The Athenaeum*, 9 sept. 1899. — " Fait bien augurer de l'édition future. ", D. Bassi, *Rivista di filologia*, 1899.

J. BIDEZ et L. PARMENTIER. *Un séjour à Patmos*. Gand, Engelcke, 1899. 50 pp. 2 fr. " Ce petit livre, dû à deux savants belges bons observateurs et bien informés, est hautement recommandable. ", L. Büchner, *Berliner Philolog. Wochenschr.*, 1899, n° 41.

H. BISCHOFF. *Ludwig Tieck als Dramaturg*. Bruxelles, Office de Publicité, 1897, in-8° (Bibliothèque de la Faculté de philosophie de Liège). " Apporte des éléments nouveaux à la question, mais constitue plutôt un recueil de matériaux qu'un travail personnel. ", R. Schlösser, *Deutsche Literaturzeitung*, 1899, n° 39.

H. DELEHAYE. *Note sur la légende de la lettre du Christ tombée du ciel*. Bruxelles, Hayez, 1899. In-8°. (Bulletins de l'Académie royale.) " Travail très neuf et constituant un curieux chapitre d'histoire de la civilisation. " Le rp. croit, à la différence de l'auteur, que la prétendue lettre tombée du ciel est d'origine orientale. W. Köhler, *Deutsche Literaturzeitung*, 1899, n° 39.

G. DES MAREZ. *Étude sur la propriété foncière dans les villes du moyen âge et spécialement en Flandre*. Gand, Engelcke, 1898. " De la plus haute importance, non seulement pour l'histoire de la propriété foncière médiévale, mais aussi pour la question si controversée de l'origine des villes. ", C. M. Andrews. *Political science Quarterly*, juin 1899. — Cf. dans le même sens K. Uhlirz, *Mittheilungen des Instituts für Oesterreichische Geschichtsforschung*, 1899, p. 121.

W. DE VREESE. *Galicismen in het Zuid-Nederlandsch*. Gent, 1899. In-8°. B[uitenrust]-H[ettema], *Taal en Letteren*, IX, 2.

JULS GARSOU. *Les créateurs de la légende napoléonienne: Barthélemy et Méry*. Paris, Fischbacher, 1899, 221 pp. in-8°. " Recueil de documents qui

évitera à ceux qui voudront écrire l'histoire de la légende napoléonienne de fort ennuyeuses recherches dans des opuscules aussi difficiles aujourd'hui à se procurer qu'à lire. , Raoul Rosières, Rev. crit., 1899, n° 38.

G. KURTH. *Les origines de la civilisation moderne*. 4^e édit. Paris, Reteaux, 1899. 2 vol. in-8°. " Écrit dans un style vivant et animé, reposant sur l'étude personnelle des sources, mais injuste pour toutes les manifestations de civilisation étrangères à l'église catholique. , R. Poupardin. Moyen âge, 1899, n° 3.

G. KURTH. *La frontière linguistique en Belgique*. Brämer, Petermanns Mittheilungen, 1898, n° 10.

H. LONCHAY. *Commentario del coronel Francisco Verdugo de la guerra de Frisa*. Bruxelles, Kiessling, 1899, in-8°. " Nouvelle édition très soignée d'un texte fort important et instructif pour l'histoire du régime espagnol dans les Pays-Bas, , R[euss]. Rev. crit. 1899, n° 30. Cf. P. J. B[lok], Museum, 1899, n° 8.

F. MAGNETTE. *Joseph II et la liberté de l'Escaut. La France et l'Europe*. Bruxelles, Lebègue, 1897, in-8°. Le rp. résume en les approuvant les résultats de l'ouvrage. F. Funck-Brentano, Revue des Études historiques, juin-juillet 1899. — " Mérite d'attirer l'attention tant par le point de vue auquel l'auteur s'est placé, que par la richesse et la conscience des recherches. , Michel Huisman, Rev. de l'Université de Bruxelles, 5^e année, n° 1.

J. MELON. *Étude comparée des langues vivantes d'origine germanique. I*. Namur, 1898. xl-183 pp. in-8°. " Sera pour les professeurs de langues modernes belges et néerlandais un guide aussi sûr qu'utile. , W. B., Literarisches Centralblatt, 1899, n° 24.

H. PIRENNE. *Geschichte Belgiens. I*. Gotha, Perthes, 1899, in-8°. " Également neuf par le plan et la méthode. , G. Des Marex. Deutsche Literaturzeitung, 1899, n° 35. — Cf. dans le même sens : P. K., Literarisches Centralblatt, 1899, n° 29.

H. PIRENNE. *La hanse flamande de Londres*. Bruxelles, Hayez, 1899. (Bullet. de l'Acad. de Belgique.) " Prouve que cette hanse fut une institution autonome, non une institution comtale. , M. P[rou], Le Moyen âge, juillet-août 1899.

L. VANDERKINDERE. *Histoire de la formation territoriale des principautés belges au moyen âge*. Bruxelles, Hayez, 1899. 344 pp. in-8°. " Œuvre tout à fait remarquable sur un sujet aussi difficile qu'intéressant. , H. Pirenne, Archives belges, 1899, n° 6.

UNE QUESTION D'ANTIQUITÉS GRECQUES

L'ΕΚΦΥΛΛΟΦΟΡΙΑ.

Dans son Manuel d'antiquités politiques de la Grèce, M. Gilbert consacre quelques lignes à l'ἐκφυλλοφορία¹. C'était, dit-il, un genre de vote au moyen duquel la boulè expulsait temporairement l'un de ses membres; ce vote était suivi d'un second, dans lequel la boulè confirmait ou annulait sa première décision.

M. Lipsius, dans la dernière édition de l'œuvre de Schoemann, ne réserve pas plus de place à l'ἐκφυλλοφορία²; il y voit une suspension qui frappait les bouleutes paraissant avoir failli; une enquête suivait, et leur sort était fixé d'après les résultats de celle-ci.

Cependant ces brèves notices sont loin d'épuiser les textes et la question; en étudiant de près tous les documents qui s'y rapportent, on ne tarde pas à remarquer que l'ἐκφυλλοφορία était d'un emploi bien plus fréquent qu'on ne le croit d'ordinaire. En quoi consistait ce mode particulier de vote et quel était son emploi, ce sont là deux points qu'il serait peut-être intéressant de déterminer de la façon la plus complète possible.

* * *

Les textes principaux sur lesquels se fonde notre connaissance de l'ἐκφυλλοφορία, sont dus à Harpocraton, à Suidas, au Lexique Séguier et au Grand Étymologique.

¹ Gilbert, I, p. 253.

² Schoeman-Lipsius, I, p. 397 s.

1. *Harpocraton*, Leipzig, 1824.
 s. v. ἐκφυλλοφορῆσαι.
 εἰ ἐδόκει τις τῶν βολευτῶν ἀδικεῖν, διεψηφίζετο ἡ βουλὴ περὶ αὐτοῦ, εἰ χρὴ αὐτὸν μηκέτι βολεύειν· ἀντὶ δὲ ψήφων φύλλοις ἐ-
 χρῶντο, δι' ὧν ἕκαστος ἐπεσεμνήματο τὴν αὐτοῦ γνώμην. Λείνωνχος ἐν τῷ κατὰ Πολυνεύκτον ἐκφυλλοφορῆντος.
2. *Suidas* ed. Gaisford-Bernhardy.
 s. v. ἐκφυλλοφορῆσαι καὶ ἐκφυλλοφορία.
 ἀδικεῖν ἐδόκει καὶ ἀνέξιος εἶναι τοῦ συνεδρίου τῶν φ', ἐσκόπει ἡ βουλὴ περὶ αὐτοῦ εἰ χρὴ αὐτὸν μηκέτι βολεύειν, ἀλλ' ἐλαθῆναι καὶ τοῦ συνεδρίου. ἀντὶ δὲ τῆς ψήφου φύλλοις ἐπεσήμεναι τὴν αὐτοῦ γνώμην ἕκαστος, ὡς περὶ ὁστράκῳ ἐπὶ τοῦ ὁστρακισμοῦ. καὶ ἐλέγτο τοῦτο ἐκφυλλοφορῆσαι καὶ ἐκφυλλοφορία. οὕτω Δημοσθένης ἐν τῷ κατὰ Νεαίρας.
3. *Bekker, Anecdota Graeca*, I, 248.
 s. v. ἐκφυλλοφορῆσαι.
 φυχῆς ὄνομα ἡ ἐκφυλλοφορία· εἰ ἐδόκει τις τῶν πολιτῶν ἀδικεῖν καὶ ἀνέξιος εἶναι τοῦ συνεδρίου τῶν πεντακσίων, ἐσκόπει ἡ βουλὴ περὶ αὐτοῦ, εἰ χρὴ αὐτὸν μηκέτι βολεύειν, ἀλλ' ἀπελασθῆναι ἀπὸ τοῦ συνεδρίου. ἀντὶ δὲ τῆς ψήφου κρίνουσα περὶ τοῦ τοιοῦτου φύλλοις ἐλαί-
 ας ἐχρῆτο, ὃ ἕκαστος ἐπεσημνήματο τὴν ἑαυτοῦ γνώμην, ὡς περὶ ἐπὶ ὁστρακισμοῦ ὁστράκους. τοῦτο οὖν ἐλέγτο ἐκφυλλοφορία. ἐνέγραφον δὲ τοῖς φύλλοις διὰ τὸ τοῖς καί-
 μοις κακουροῦντα ἀλῶναι. Ξενοφών τὸν ἐπηρέτην τριχὶ γὰρ υἱὸς τρήσας τὸν κύριον ἀνέφερε ταύτην τὴν ψήφον. διὰ τοῦτο οὖν τοῖς φύλλοις ἐχρῶντο.
4. *Etymol. Magnum* ed. Syllburg, Leipzig, 1816 p. 325, 10.
 s. v. κφεύλλοφορῆσαι καὶ ἐκφυλλοφορία.
 εἰ ποτε τις τῶν πολιτῶν ἀδικεῖν ἐδόκει, καὶ ἀνέξιος εἶναι τοῦ συνεδρίου τῶν πεντακσίων, ἐσκόπει περὶ αὐτοῦ ἡ βουλὴ, εἰ χρὴ αὐτὸν μηκέτι βολεύειν, ἀλλ' ἐλασθῆναι καὶ τοῦ συνεδρίου. ἀντὶ δὲ τῆς ψήφου φύλλοις ἐχρῶντο, ἐν οἷς ἐπεσήμεναι τὴν αὐτοῦ γνώμην ἕκαστος, ὡς περὶ ὁστράκῳ ἐπὶ τοῦ ὁστρακισμοῦ. καὶ ἐλέγτο ἐπὶ τοῦτο ἐκφυλλοφορῆσαι. μετὰ δὲ τὸ ἀλῶναι κακουροῦντα Ξενοφών τὸν ἐπηρέτην ἐν τοῖς καίμοις, οὕτως ἡ τῶν φύλλων ἐπενοήθη. ἐξῆν μέντοι ἐν τῷ δικαστηρίῳ καταδέχεσθαι τοὺς ἐκφυλλοφορηθέντας, ὡς καὶ Δημοσθένης φησὶν ἐν τῷ κατὰ Νεαίρας.

La comparaison des expressions employées dans ces quatre versions, montre qu'elles doivent remonter toutes à une même source reproduite par chacune d'elles d'une façon plus ou moins complète.

En complétant l'un par l'autre les quatre textes comparés, voici ce qui semble ressortir : Lorsqu'un membre de la boulè des Cinq-Cents paraissait avoir failli, celle-ci examinait s'il y avait lieu de l'exclure ; en guise de bulletins, elle se servait de feuilles ¹ d'olivier sur lesquelles chacun inscrivait son vote. Ce système avait été inventé après que l'on eut surpris l'ὕπηρέτης Xénotimos en train de falsifier le scrutin obtenu jusque-là au moyen de fèves ; ce dernier avait fait passer une soie de porc à travers une fève et avait, grâce à cet artifice, distrait un vote.

Peu importe la valeur de cette anecdote, sur laquelle il est d'ailleurs bien difficile de se former une opinion ; mais les renseignements qui précèdent sont peu explicites, et il aurait été intéressant de lire l'un des discours qui ont dû être prononcés à ces occasions. A défaut de semblables documents, il est un passage du discours d'Eschine contre Timarque qui peut être d'une grande utilité pour préciser les faits.

Eschine rapporte que Timarque n'a pas été expulsé de la boulè alors qu'il aurait dû l'être. Hégésandre s'était aperçu qu'il détournait les fonds du trésor public ; il prit la parole à l'assemblée du peuple et dit ² : « Eh bien ! Athéniens, qu'est-ce que je vous conseille ? Si la boulè, après avoir reconnu qu'il est coupable et l'avoir soumis à l'ἐκφυλλοφορία, le livre au tribunal, donnez-leur (aux sénateurs) une récompense ; si les bouleutes ne le punissent pas, ne la donnez pas, mais conservez

¹ Pollux (VIII, 19) confirme ce fait, mais sans donner de détails : καὶ ἡ βουλὴ δὲ ἡ τῶν πεντακοσίων φύλλοις ἀντὶ ψήφων ἐχρῶντο (Dindorf).

² Eschine contre Timarque 111 s : « τί οὖν ἐστίν, ἔφη, ὦ Ἀθηναῖοι, ὃ συμ-
βουλεύω ὑμῖν ; ἐάν μὲν ἡ βουλὴ καταγνοῦσα τουτονὶ ἀδικεῖν καὶ ἐκφυλλο-
φορήσασα δικαστηρίῳ παραδῶ, δότε τὴν δωρεὰν αὐτοῖς, ἐάν δὲ μὴ κολάσωσι,
μὴ δῶτε ἀλλ' εἰς ἐκείνην αὐτοῖς τὴν ἡμέραν ἀπομνημονεύσατε. » μετὰ
ταῦτα ὡς ἐπανήλθεν ἡ βουλὴ εἰς τὸ βουλευτήριον, ἐξεφυλλοφόρησε μὲν
αὐτόν, ἐν δὲ τῇ ψήφῳ κατεδέξατο. ὅτι δ' οὐ παρέδωκε δικαστηρίῳ, οὐδ'
ἐξήλασεν ἐκ τοῦ βουλευτηρίου, ἄχθομαι μὲν λέγων, ἀνάγκη δ' ἐστὶν εἰπεῖν
ὅτι τῆς δωρεᾶς ἀπετύγχανε.

le souvenir de leur conduite jusqu'au jour (de leur sortie de charge). „ „ Ensuite, ajoute Eschine, la boulè se réunit en son local; elle le soumit à l'*ἐκφυλλοφορία*, mais dans le vote elle le réadmit. Parce qu'elle ne l'avait ni livré aux juges, ni chassé de son sein, la boulè, j'ai honte de le dire, fut privée de récompense. „

Ce passage soulève une première difficulté : qu'est-ce que ce second vote qui suit l'*ἐκφυλλοφορία* et qui est favorable à Timarque au point de le réintégrer dans sa place de bouleute? Un scholiaste d'Eschine¹ paraît résoudre la question : “ C'est que, dit-il, les bouleutes votaient au moyen de feuilles dans un premier scrutin et dans un second au moyen de cailloux, car on statuait deux fois sur le sort du même individu. „

On a cru pouvoir se servir de cette scholie pour l'interprétation du passage d'Eschine. M. Gilbert croit que le vote au moyen de feuilles était suivi d'un second dont le résultat pouvait confirmer ou infirmer d'une façon définitive le premier vote.

Or, il faut remarquer que nous avons trois scholies plus vagues l'une que l'autre, et dont le texte est en mauvais état; ensuite il paraît certain que le scholiaste sur lequel on s'appuie a tiré son interprétation du passage lui-même; la seule chose qu'il ajoute à ce que contient le texte d'Eschine, c'est la glose : “ car on statuait deux fois sur le sort du même individu. „ S'il avait eu des renseignements précis, il n'aurait pas manqué de les fournir. La deuxième scholie a trait à un autre cas d'*ἐκφυλλοφορία* qui sera mentionné plus loin, et elle est seule à nous parler d'un emploi de ce vote dans certaines élections; la troisième ne fait, semble-t-il, que paraphraser le terme même *ἐκφυλλοφορία*. Il n'y a donc aucun détail à tirer de ces notes pour l'interprétation du texte.

¹ Schol. Esch. c. Tim. 111, ed. F. Schulz. — *ἐκφυλλοφορήσασα, ἀντὶ τοῦ διὰ φύλλων αὐτοῦ καταψηφίσηται. διὰ φύλλων γὰρ οἱ βουλευταὶ ἐψηφίζοντο ἐν τῇ πρώτῃ δοκιμασίᾳ, ἐν δὲ τῇ δευτέρᾳ ψήφους. δεύτερον γὰρ ἐβουλευόντο περὶ τοῦ αὐτοῦ. Ἄλλως. οἱ βουλευταὶ φύλλοις ἐχρῶντο ἐν ταῖς δοκιμασίαις, καὶ τὰς ἀρχὰς δὲ ἐνίας (Scheibius pro ἐνιοι) φύλλοις ἐκληροῦντο, πρότερον πᾶσι κληρουμέναις. Ἄλλως. μὴ ἄρα τὴν τῶν ψήφων ἀδρόαν ἐπιφορὰν πρὸς τὸ ἐμβλεῖν ἐκφυλλοφορίαν εἶρηκε παρὰ τὴν τῶν φύλλων φορὰν.*

Pour comprendre le passage d'Eschine, il faut le raisonner. Les deux votes dont il s'agit et qui sont formellement attestés portent-ils tous deux sur le même objet? Cela paraît douteux : n'aurait-il pas été réellement extraordinaire et tout à fait indigne d'une grave assemblée comme la boulè, d'exclure de son sein l'un de ses membres pour l'y réintégrer quelques instants plus tard? D'ailleurs, il n'y avait pas eu exclusion quand l'*ἐκφυλλοφορία* avait été prononcée contre Timarque, puisqu'il resta bouleute quand même ¹; enfin, le vote au moyen de feuilles aurait été inventé pour remédier aux inconvénients de celui-là même qui, d'après la théorie du Lexique Séguier, du Grand Étymologique et surtout du scholiaste d'Eschine, était destiné à le contrôler. Il ressort de ces considérations que l'*ἐκφυλλοφορία* n'exclut pas de la boulè, et qu'on ne peut expliquer le second vote comme ayant servi simplement de contrôle au premier.

Pour se rendre compte de l'objet des deux votes, il faut bien préciser la portée de l'intervention de la boulè : au fond ce que veut Hégésandre, c'est que Timarque soit livré aux tribunaux. Mais avant de prendre une décision à ce sujet, la boulè, après une enquête sommaire, — sur laquelle, par méchanceté d'avocat, Eschine se plaint ici à insister — décide de mettre la chose en délibération en soumettant Timarque à l'*ἐκφυλλοφορία*, ce qui implique pour lui une suspension simplement provisoire. Alors, après plus ample information, elle devait par un second vote accorder ou non l'autorisation de poursuivre (*δικαστηρίῳ παραδοῦναι*), chose qu'elle refuse dans le cas présent, en réadmettant par là même Timarque dans son sein.

C'est donc le second vote seul qui en réalité doit être considéré comme impliquant chez la boulè une présomption de culpabilité et c'est par un simple artifice oratoire, pour accabler Timarque et pour exagérer contre lui la portée du premier vote, qu'Eschine a mis en évidence *καταγνοῦσα τουτονὶ ἀδικεῖν*, ayant jugé qu'il était coupable. Un narrateur impartial

¹ Timarque a été soumis à l'*ἐκφυλλοφορία*; cependant, Eschine peut dire en reprenant les faits à rebours : *ὅτι δ'οὐ παρέδωκε δικαστηρίῳ, οὐδ' ἐξήλασεν ἐκ τοῦ βουλευτηρίου*, etc.

aurait dit : *τοῦτον ἐκφυλλοφορήσασα, καὶ καταγνοῦσα τουτονὶ ἀδικεῖν*, etc.

Si le second vote décidait les poursuites, c'était devant le tribunal compétent que s'engageait alors le débat pour savoir si l'*ἐκπεφυλλοφορημένος* était coupable ou non. Un jugement était prononcé sur le cas du bouleute soumis à l'*ἐκφυλλοφορία* et livré à la justice. Une phrase obscure du Grand Étymologique paraît y avoir trait. " Il était permis au tribunal de réadmettre ceux qui avaient été soumis à l'*ἐκφυλλοφορία* ¹. „ Cela signifierait donc que si le tribunal compétent acquittait l'inculpé, celui-ci était réintégré dans ses fonctions.

En résumé la procédure était la suivante : quand un bouleute était soupçonné d'avoir failli, la boulè décidait s'il y avait lieu de s'occuper de son cas, prenait en quelque sorte la plainte en considération, et le suspendait provisoirement en le soumettant à l'*ἐκφυλλοφορία*; puis après enquête, elle statuait sur l'opportunité de le traduire en justice; cette opportunité était-elle reconnue, la procédure suivait son cours, et tandis que le bouleute condamné restait exclu, celui qui était acquitté rentrait en fonctions. L'*ἐκφυλλοφορία* était donc le vote au moyen de feuilles par lequel la boulè décidait d'examiner la conduite d'un de ses membres sur lequel planaient des soupçons.

En parlant de la clause permettant au tribunal compétent de rétablir dans ses fonctions le bouleute incriminé à tort, le Grand Étymologique invoque le discours de Démosthène contre Néère comme offrant un exemple d'un semblable fait. Suidas ² le cite également, mais sa note écourtée ne permet pas de se rendre compte du motif de la citation.

Comme l'a constaté Tylor dans la notice dont il a fait précéder le discours contre Néère, et après lui Schäfer ³, le mot *ἐκφυλλοφορία* ou l'un de ses apparentés ne se trouve point

¹ Etym. Magn. 325, 18. — *ἐξῆν μέντοι ἐν τῷ δικαστηρίῳ καταδέχεσθαι τοὺς ἐκφυλλοφορηθέντας, ὡς καὶ Δημοσθένης φησὶν ἐν τῷ κατὰ Νεαίρας.*

² Suidas. l. c.

³ Schäfer. *Index graecitatis Demosthenis*, s. v. *ἐκφυλλοφορία*.

prononcé dans ce discours, mais il ne suit pas de là, comme l'ont cru ces savants, que la chose elle-même ne s'y rencontre point.

Tout au commencement du discours, Théomneste explique que le bouleute Apollodore a été condamné injustement pour illégalité¹, mais il ne fait pas mention de l'attitude de la boulè à son égard; ce n'est donc pas à ce passage que le Grand Étymologique peut faire allusion.

Plus loin, Apollodore raconte l'histoire de Théogène. Nommé archonte basileus par le sort, celui-ci, trompé par son prétendu ami Stéphanos, épousa une courtisane étrangère, Phanon, la fille de Néèrè. Or, d'après les lois d'Athènes, le basileus ne pouvait épouser qu'une vierge athénienne. Voici ce qui arriva : " Comme les neuf archontes étaient montés à l'Aréopage aux jours fixés, aussitôt la boulè de l'Aréopage, comme en toutes les autres affaires importantes pour la ville en ce qui regarde la piété, se mit à faire enquête sur la femme de Théogène, et à se former une opinion; elle prit ses précautions au sujet des sacrifices, et punit Théogène dans la limite de ses moyens, en secret et modérément, car ses membres n'ont pas tout pouvoir pour punir les Athéniens comme ils le voudraient. Au moment de la discussion, la boulè de l'Aréopage se montra mécontente, et condamna Théogène à une amende parce qu'il avait pris semblable femme et lui avait permis d'accomplir les sacrifices sacrés pour la ville; alors Théogène se mit à prier et à supplier, disant qu'il ignorait que c'était la fille de Néèrè, et qu'il avait été trompé par Stéphanos. „ Il promit ensuite de réparer sa faute en chassant Phanon et en cassant Stéphanos qui était son parèdre. " Sur les promesses et les prières de Théogène, la boulè de l'Aréopage considérant la pureté de son caractère, et pensant qu'en réalité il avait été trompé par Stéphanos, lui accorda un délai „. Théogène, au sortir de la séance s'exécuta, " et ainsi les Aréopagites mirent fin aux poursuites contre Théogène et ne furent plus irrités contre lui¹ „.

¹ Demosthène, LIX, 3 (p. 1346).

¹ Demosthène, LIX, 80 s. (1372) éd. Dindorf. *ὥς γὰρ ἀνέβησαν εἰς Ἀρειον πάγον οἱ ἐννέα ἄρχοντες ταῖς καθηκούσαις, ἡμέραις, εὐθύς ἢ βουλῇ*

Sans doute, dans ce récit de Démosthène ce n'est pas d'un membre de la boulè des Cinq-Cents qu'il s'agit : la discussion a lieu dans la boulè de l'Aréopage; mais l'action qui se rencontre ici est tout à fait semblable à celle qui a été décrite à propos du discours contre Timarque.

Dans le cas précédent, la boulè des Cinq-Cents ouvrait d'abord une enquête sommaire relative à Timarque; ici, c'est la boulè de l'Aréopage qui examine la conduite de Théogène; puis la boulè, pour plus ample information, soumettait Timarque à l'*ἐκφυλλοφορία*; ici, l'Aréopage punit Théogène d'une façon secrète et modérée, et ceci correspond bien à l'instruction que provoquait l'*ἐκφυλλοφορία* dans le premier cas: c'est une peine d'ordre purement intérieur, puisque ses effets s'exercent au sein de l'Aréopage, et elle est en réalité modérée dans ses conséquences; enfin, la boulè des Cinq-Cents votait pour voir s'il fallait livrer le prévenu aux tribunaux; ici la boulè de l'Aréopage décide de suspendre les poursuites, et Théogène n'est point livré aux héliastes, danger dont il était vivement menacé.

Il y a parallélisme complet entre les deux passages. L'*ἐκφυλλοφορία* aurait-elle donc été pratiquée par la boulè de l'Aréopage? Le texte d'Harpocraton qui a été cité ne s'y oppose pas, car il ne spécifie pas de quelle boulè il s'agit. Harpocraton cite le discours de Dinarque *κατὰ Πολυνέκτου ἐκφυλλοφορηθέντος*. Ce document qui aurait été de tout premier ordre pour élucider la question qui nous occupe, est perdu, mais il semble bien que nous en ayons un

ἡ ἐν Ἀρείῳ πάγῳ, ὡς περ καὶ τὰλλα πολλοὶ ἀξία ἐστὶ τῇ πόλει περὶ εὐσέβειαν, ἐξήτει τὴν γυναῖκα ταύτην τοῦ Θεογένους ἥτις ἦν, καὶ ἐξηλεγχε, καὶ περὶ τῶν ἱερῶν πρόνοιαν ἐποιεῖτο, καὶ ἐξημίον τὸν Θεογένην ὅσα κυρία ἐστὶν, ἐν ἀπορρήτῳ δὲ καὶ διὰ κοσμιότητος· οὐ γὰρ αὐτοκράτορές εἰσιν, ὡς ἂν βούλωνται, Ἀθηναίων τινὰ κολίσσαι. γενομένων δὲ λόγων, καὶ χαλεπῶς φερούσης τῆς ἐν Ἀρείῳ πάγῳ βουλῆς, καὶ ζημιούσης τὸν Θεογένην, ὅτι τοιαύτην ἔλαβε γυναῖκα, καὶ ταύτην εἴασε ποιῆσαι τὰ ἱερὰ τὰ ἄρρητα ὑπὲρ τῆς πόλεως, ἐθεῖτο ὁ Θεογένης ἱκετεύων καὶ ἀντιβολῶν, λέγων ὅτι οὐκ ἦδει Νεαίρας αὐτὴν οὖσαν θυγατέρα, ἀλλ' ἐξαπατηθεῖν ὑπὸ Στεφάνου ... ὑποσχομένου δὲ ταῦτα τοῦ Θεογένους καὶ δεομένου ... ἡ ἐν Ἀρείῳ πάγῳ βουλὴ διὰ τὴν ἀκακίαν τοῦ τρόπου, ἅμα δὲ καὶ ἐξηπατῆσθαι τῇ ἀληθείᾳ ἡγουμένη ὑπὸ τοῦ Στεφάνου, ἐπέσχεν καὶ οὕτως ἐπαύσαντο οἱ Ἀρεοπαγῖται κρίνοντες τὸν Θεογένην καὶ ὀργιζόμενοι αὐτῷ.

résumé de Dinarque lui-même, dans son discours contre Démosthène. On y voit que sur l'initiative du peuple, la boulè de l'Aréopage avait ouvert une enquête sur Polyeuktos, accusé d'avoir accompagné les bannis à Mégare; elle conclut au renvoi devant les héliastes qui acquittèrent le prévenu, parce que les imputations étaient calomnieuses¹. Voilà donc un Polyeuktos qui a été renvoyé par une boulè, devant les héliastes, et contre qui il a été prononcé devant ces juges un réquisitoire, puisque des accusateurs avaient été désignés : il est donc vraisemblable, sinon certain, que c'est celui-là même contre qui Dinarque prononça le discours cité. Il serait en effet bien extraordinaire que deux individus portant le même nom se fussent trouvés à la même époque sous le coup de la même accusation.

Il y a cependant encore une légère difficulté : Harpocraton parle d'un membre de la boulè ou d'une boulè, et il n'est pas dit expressément que Polyeuktos avait cette qualité au moment de son procès. Mais nous pouvons conclure, en raison même de la procédure suivie contre lui, que Polyeuktos appartenait à une boulè, à moins qu'il ne s'agisse d'un cas nouveau d'*ἐκφυλλοφορία*, relevant de l'Aréopage, et sur lequel les extraits d'Harpocraton ne nous renseignent aucunement.

Reste à montrer où se trouve l'*ἐκφυλλοφορία* dans le passage de Dinarque. Dans le discours contre Néère, l'*ἐκφυλλοφορία* serait le vote auquel procédait l'Aréopage sur la question de savoir si la conduite de Théogène devait faire l'objet d'une enquête. Ici, c'est le peuple qui ordonne à la boulè d'ouvrir une instruction contre Polyeuktos. Une fois la chose en délibération devant la boulè, nous voyons que la procédure indiquée par Dinarque a dû être identiquement la même que celle dont nous avons plus haut décrit le fonctionnement à propos du discours d'Eschine contre Timarque. Dans le second cas, la boulè finit par accorder l'autorisation de poursuivre judiciairement.

¹ Dinarque, c. *Démosthène*, 58. Πολύευκτον δὲ τὸν Κυδαντίδην τοῦ δήμου προστάξαντος ζητῆσαι τὴν βουλὴν, εἰ συνέρχεται τοῖς φονιάσιν εἰς Μέγαρα, καὶ ζητήσασαν ἀποφῆναι πρὸς ὑμᾶς, ἀπέφηνεν ἡ βουλὴ συνιέναι. κατηγοροὺς εἴλεσθε κατὰ τοὺς νόμους, εἰσῆλθεν εἰς τὸ δικαστήριον 59. ἔδοξε τοῖς δικασταῖς ἀφίεναι τὸν Πολύευκτον.

Il ressort de l'étude de ces textes que, lorsqu'un sénateur ou bien l'une des personnes sur lesquelles s'exerçait la surveillance de l'Aréopage paraissait en défaut, la boulè compétente décidait par un vote au moyen de feuilles de suspendre temporairement l'accusé et d'ouvrir une enquête à son sujet; si elle découvrait contre lui de graves présomptions, elle le renvoyait à la suite d'un nouveau vote devant le tribunal du peuple.

* *

Le vote au moyen de feuilles était donc le moyen employé pour statuer sur la mise en suspicion d'un bouleute ou d'un magistrat devant la boulè des Cinq-Cents ou celle de l'Aréopage; mais ce n'était pas là le seul cas où il était usité.

Le scholiaste d'Eschine ¹ dit que les bouleutes se servaient encore de feuilles dans les docimasies. D'après Suidas ², quand ceux qui avaient exercé quelque magistrature rendaient leurs comptes à la boulè, celle-ci se servait de feuilles d'olivier pour statuer sur leur sort. Le vote s'écrivait sur les feuilles. Ces points sont confirmés par Pollux dont le témoignage a été cité plus haut.

On sait que la boulè devait faire subir une docimasia aux membres nouvellement élus ³. Elle se serait donc servie à cet effet d'un vote au moyen de feuilles.

Ce que Suidas ajoute est plus difficile à expliquer. En effet, à la fin du IV^e siècle, ce n'était pas la boulè qui examinait les magistrats à leur sortie de charge, mais les logistes, les euthynes, et les synégores ⁴. Quand ces magistrats soumettaient la gestion d'un fonctionnaire sortant à l'appréciation de la justice, c'était devant le tribunal des Héliastes que la cause était portée ⁵. Mais tout magistrat sortant de charge était

¹ Schol. Esch. c. Tim. 111. οἱ βουλευταὶ φύλλοις ἔχρωντο ἐν ταῖς δοκιμασίαις.

² Suidas, s. v. ἐκφυλλοφορεῖν. οἱ ἀρχὴν τινα ἄρξαντες ἂν εὐθιγγόμενοι ἐπὶ τῆς βουλῆς ἀλῶσιν ἐν φύλλοις ἐλαίας τὰ ὀνόματα αὐτῶν ἐνέγραψον οἱ βουλευταὶ καὶ καθιᾶσιν εἰς τοὺς ἐχίνους. ἅμα τε ἡ περὶ αὐτῶν πίστις προσεγράφετο τοῖς φύλλοις.

³ Lysias XXXI, 1. Ce discours ainsi que le discours XVI sont tout entiers destinés à des docimasies de cette espèce, cf. Dém. LIX, 3.

⁴ Aristote *Ἀθηναίων πολιτεία* 48 et 54.

⁵ Gilbert I p. 216.

exposé à subir devant la boulè une *εἰσαγγελία* qui était pratiquée en des occasions très diverses¹. C'est probablement à ce cas particulier que fait allusion Suidas quand il donne l'interprétation de l'*ἐκφυλλοφορία* signalée en dernier lieu.

Dans ce nouveau cas, l'*ἐκφυλλοφορία* est le vote au moyen de feuilles en usage dans les docimasies d'entrée et de sortie de charge (ces dernières provoquées par une eisangelie) qui avaient lieu devant la boulè.

* * *

Il est un dernier cas dans lequel l'*ἐκφυλλοφορία* apparaît comme un vote au moyen de feuilles. Pollux cite plusieurs fois le mot², d'abord en même temps que le verbe *ἀποψηφίζω*, ensuite en l'expliquant³. On votait au moyen de feuilles quand dans les dèmes on jugeait ceux qui étaient accusés de s'être fait inscrire frauduleusement sur les listes; condamner se disait *ἐκφυλλοφορῆσαι*; condamné, *ἐκπεφυλλοφορημένος*.

M. Haussoulie, dans sa *Vie municipale en Attique*⁴, cite ce passage, et constate qu'il est en contradiction avec ce que dit Démosthène dans son discours contre Eubulidès⁵; le procès de celui-ci est un appel contre une *ἀποψηφισις* frauduleuse; on y voit toute la procédure, l'accusation, la défense de l'accusé, la distribution des *ψηφοί* aux démotes, la condamnation et l'appel qui constitue le procès lui-même. La difficulté git en ce fait que Démosthène parle de *ψηφοί* et non de feuilles dans le vote qu'il mentionne. En réalité, ce n'est pas un

¹ Gilbert, I, p. 264.

² Pollux, III. 57 ὁ δὲ καταδικασθεὶς ἀπεψηφισμένος, ἐκπεφυλλοφορημένος. καὶ τὰ ῥήματα, παρεγγραφῆναι, ξενίας ἀλῶναι, ξενίας ἀποφυγεῖν, ἐκφυλλοφορῆσαι, ἀποψηφίσασθαι.

³ Pollux VIII, 18. φύλλοις δὲ ἐψηφίζοντο οἱ κατὰ δήμους δικάζοντες, οἷς ἐπέγραψον εἴ τις παρέγγραπτος ἐκρίνετο. καὶ τὸ καταγνώων ἐκαλεῖτο ἐκφυλλοφορῆσαι. Καὶ ὁ κατεγνωσμένος, ἐκπεφυλλοφορημένος. ὠνομάζετο δὲ τοῦτο ἀποψηφίσασθαι καὶ ἀπεψηφισμένον, ὑπεναντίως τὸ παρὰ τοῖς δικασταῖς. ἐκεῖ γὰρ τὸ ἀποψηφίσασθαι τὸ ἀφείναι ἐστὶ. ἐν δὲ τοῖς κατὰ δημοὺς δικαστηρίοις, ἀντὶ τοῦ καταψηφίσασθαι τάττεται. αἱ δὲ ἐν τοῖς δήμοις αὐταὶ κρίσεις ἐκαλοῦντο διαψηφίσεις.

⁴ B. Haussoulie. *La vie municipale en Attique*, Paris, Thorin 1884, p. 44 n.1.

⁵ Démosthène, *Contre Eubulidès* p. 1302.

obstacle qui rende le passage inconciliable avec le texte de Pollux.

En effet, le sens du terme *ψηφος* a passé du particulier au général, et le mot a servi à désigner tout ce qui sert à voter. Or, précisément dans le passage en question, Pollux énumère les divers genres de *ψηφοι* parmi lesquels se trouvent les feuilles dont il décrit l'usage; en outre il explique qu'*ἐκφυλλοφορησαι* est l'équivalent d'*ἀποψηφισασθαι*, le terme employé pour dire rayer des registres civiques¹ : « cela se disait aussi *ἀποψηφισασθαι* et *ἀπειψηφισμένον*, contrairement au sens qu'ont ces mots dans les tribunaux; car là, *ἀποψηφισασθαι* signifie acquitter; dans les jugements rendus dans les *dèmes*, il a le sens de condamner. Les jugements eux-mêmes dans les *dèmes* étaient appelés *διαψηφίσεις*. »

Comme dans les cas déjà étudiés, on voit qu'ici encore l'*ἐκφυλλοφορία* n'impliquait pas une condamnation définitive; l'individu, exclu par ses pairs, pouvait être relevé de cette suspension par le vote favorable d'un tribunal populaire. L'*ἐκφυλλοφορία* apparaît donc, ici également, comme un premier vote préalable à l'examen du fond de l'affaire.

**

Le dernier qui ait parlé de l'*ἐκφυλλοφορία* est Tzetzés; d'après lui, ce n'était pas autre chose que l'ostracisme pratiqué au moyen de feuilles là où l'on manquait de tessons². Cette bizarre opinion que je rapporte simplement afin d'être complet, amène à parler d'un autre vote au moyen de feuilles d'olivier avec lequel il est probable que Tzetzés a confondu l'*ἐκφυλλοφορία*. Les *φύλλα* portaient aussi le nom de *πέταλα*³, dit Pollux: c'est pourquoi le *πεταλισμός* a pu prendre cette dénomination. Diodore de Sicile⁴ rapporte qu'il fut inventé

¹ Suidas, s. v. *ἀπειψηφισθέντα* et *ἀπειψηφισατο*; Harpocraton, s. v. *ἀποψηφίζονται*.

² Tzetzes, *Chiliades*, X, 30 s.; XIII, 477 s.

³ Pollux, I, 237. *τὰ δὲ φύλλα καὶ πέταλα καλεῖται*.

⁴ Diodore de Sicile, XI, 87: *παρὰ γὰρ Ἀθηναίους ἕκαστον τῶν πολιτῶν ἔδει γράφειν εἰς ὄστρακον τοῦνομα τοῦ δοκούντος μάλιστα δῖνασθαι τυραννεῖν τῶν πολιτῶν, παρὰ δὲ τοῖς Συρακοσίοις εἰς πέταλον ἐλαίας γράφειν τὸν δυνατώτατον τῶν πολιτῶν, διαριθμηθέντων δὲ τῶν πετάλων τὸν πλεῖστα πέταλα λαβόντα φεύγειν πενταετὴ χρόνον*.

par les Syracusains pour les motifs qui avaient fait naître l'ostracisme à Athènes, mais qu'il ne fut pas longtemps employé¹. On votait en écrivant sur des feuilles d'olivier le nom du personnage que l'on voulait bannir².

Les feuilles d'olivier semblent donc avoir été particulièrement utilisées par l'antiquité pour recevoir l'écriture, quoi que nous ne nous expliquions pas très bien aujourd'hui par quel moyen on parvenait à tracer des caractères sur une matière aussi fragile.

VICTOR TOURNEUR.

¹ Ibid. : οἱ μὲν οὖν Ἀθηναῖοι τοῦτο τὸ γένος τῆς νομοθεσίας ἠνόμασαν ἀπὸ τοῦ συμβεβηκότος ὀστρακισμὸν, οἱ δὲ Συρακοῖοι πεταλισμὸν. οὗτος δὲ ὁ νόμος διέμεινε παρὰ μὲν τοῖς Ἀθηναίοις ἐπὶ πολὺν χρόνον, παρὰ δὲ τοῖς Συρακοῖοις κατελύθη ταχύ.

² Hésychius connaît aussi ce vote qu'il définit (s. v. πεταλισμός) : ὁ διὰ φύλλων ὀστρακισμὸς γενόμενος.

UN PASSAGE DE LA MIDIEUNE

Au § 97 du discours de Démosthène contre Midias, on lit le texte suivant :

Εἰθ' ὑμεῖς τὸν οὕτως ἁμὸν, τὸν οὕτως ἀγνώμονα, τὸν τηλικαύτας δίκας λαμβάνονθ' ὥν αὐτὸς ἡδίκησθαι φησὶ μόνον (οὐ γὰρ ἡδίκητό γε), τοῦτον ὑβρίζοντα λαβόντες εἰς τινα τῶν πολιτῶν ἀφήσετε, καὶ μήθ' ἐορτῆς μήθ' ἱερῶν μήτε νόμου μήτ' ἄλλον μηδενὸς πρόνοιαν ποιούμενον οὐ καταψηφιεῖσθε; οὐ παράδειγμα ποιήσετε;

Le membre de phrase *καὶ μήθ' ἐορτῆς.....παράδειγμα ποιήσετε* est marqué d'obèles dans quelques manuscrits (S B F) et le mot *ποιούμενον* est ajouté en marge de S par une main récente ¹. Les éditeurs ne sont pas d'accord sur la ponctuation ² et plusieurs d'entre eux veulent introduire un changement dans le texte. G. H. Schaefer croit que les mots *καὶ μήθ' ἐορτῆς.... ποιούμενον* dérivent d'une glose et il propose de les supprimer. G. Dindorf est du même avis, à moins qu'on ne veuille changer *ποιούμενον* en *ποιουμένον*, le verbe *καταψηφίεσθαι* se construisant avec le génitif de la personne. Mais *ποιουμένον οὐ....* serait insupportable, sans compter que Démosthène construit deux fois *καταψηφίεσθαι* avec l'accusatif de la personne (xxiii, 143, et xxiv, 65). D'autre part, le mouvement oratoire ne permet pas de construire l'accusatif *ποιούμενον* avec *καταψηφιεῖσθε*. M. Weil estime qu'il y a une lacune; peut-être faut-il lire, suivant lui, *ποιουμένον*

¹ *Demosthenis orationes* éd. G. DINDORF, 4^e éd. revue par BLASS (Teubner), II^e vol., pp. viii s. et xxxvi.

² REISKE et BLASS rattachent *ποιούμενον* à *ἀφήσετε*, BEKKER et DINDORF, à *καταψηφιεῖσθε*.

προνοήσεσθε; et traduire : " Aurez-vous quelque considération pour cet homme qui n'en a aucune pour la fête, etc.... „

Comme on le voit, la difficulté du passage réside dans l'emploi et la place du participe *ποιούμενον*, qu'on admette l'une ou l'autre des ponctuations proposées.

Nous croyons, avec M. Weil, que le texte présente une lacune; mais nous hésiterions à insérer le mot *προνοήσεσθε* dont l'omission n'est pas très explicable. L'accusatif *ποιούμενον*, correct après le verbe *ἀφήσετε*, et qui n'est pas fautif, si on le construit avec *καταψηφισθε*, nuit au mouvement oratoire de la phrase dans l'un comme dans l'autre cas. Nous proposons d'en légitimer l'emploi, en le faisant dépendre d'un verbe perceptif tel que *ὄρα* et de lire *κἂν ἴδητε* au lieu de *καί*. Le participe *λαβόντες*, qui précède, a de la sorte un terme correspondant dans le second membre de phrase et nous obtenons le sens suivant : " Allez-vous acquitter cet homme que vous avez pris en flagrant délit d'outrage envers un de vos concitoyens, même quand vous l'avez vu ne respecter ni la fête, ...? „ Par les mots *κἂν ἴδητε*, l'orateur rappelle aux Athéniens qu'ils ont été témoins du sacrilège de Midias.

Quant au changement de *καί* en *κἂν ἴδητε*, il se justifie aisément au point de vue paléographique; la ressemblance des mots *ΙΑΗΤΕ* et *ΜΗΤΕ* explique comment le copiste, par une faute d'haplographie, a pu écrire *ΚΑΙΜΗΤΕ* au lieu de *ΚΑΝΙΑΗΤΕ ΜΗΤΕ*.

H. DEMOULIN.

COMPTES RENDUS

Principes de phonétique grecque à l'usage des athénées et des collèges, par A.-J. BOCQUET. Tournai, Decallonne-Liagre, 1899. 63 pages in-8°.

Sous ce titre un peu vaste, M. Bocquet a voulu grouper autour de quelques règles les particularités phonétiques principales du grec classique. Il est guidé par l'idée, très juste quand on ne l'exagère point, qu'il faut s'adresser plutôt à l'intelligence de l'élève qu'à sa mémoire. C'est dans ce but qu'il coordonne les divers cas d'application des formules de contraction, de combinaison consonantique, de métathèse, etc. Il réunit en même temps les exceptions et, le cas échéant, en donne l'explication.

Cet opuscule forme ainsi le complément du chapitre que MM. Roersch et Thomas ont consacré à la phonétique grecque dans leur grammaire. Il a le mérite de rassembler les phénomènes de même ordre que les classifications morphologiques dispersent forcément aux quatre coins de la lexicologie. Il insiste utilement sur certaines notions encore peu répandues, comme celle de l'apophonie. Il serait bon d'attirer l'attention des élèves, plus qu'on ne le fait peut-être, sur les principales séries vocaliques (*λειπ-λοιπ-λιπ*, etc.). Comme on les retrouve dans de nombreuses familles de mots, la connaissance du vocabulaire en serait facilitée.

M. Bocquet destine son essai non seulement aux professeurs, mais aux élèves. Ce serait un manuel où ils retrouveraient les explications du maître. Nous ne voyons pas cependant la nécessité d'en faire un livre classique. On peut se contenter de renvoyer perpétuellement à la Grammaire grecque, au chapitre mentionné. A certains endroits, l'auteur s'est d'ailleurs un peu trop complu aux développements linguistiques. Plusieurs pages ont besoin d'être condensées. S'il arrive à une seconde édition, le travail pourrait gagner en brièveté et parfois aussi en exactitude.

A. GRÉGOIRE.

Traité de métrique grecque, par P. MASQUERAY. Paris, Klincksieck, 1899. XII-394 pages.

Ce manuel est clair et méthodique. Il mérite d'être signalé aux professeurs qui veulent expliquer l'un ou l'autre morceau des lyriques grecs. Il les initiera, sans leur demander jamais de grands efforts, aux signes conventionnels et à la terminologie compliquée des métriciens modernes.

L'auteur prend Héphestion comme guide. Son principal souci a été de composer un traité plus commode à consulter que ceux des anciens, qui « sont de lecture difficile et de doctrine souvent confuse » (préface p. VII). Pourquoi M. M., gardant jusqu'au bout cette préoccupation, louable, n'a-t-il pas fait deux tables : une liste des passages analysés et un *index-glossaire* pareil à celui qui termine l'excellent précis de MM. Havet et Duvau ? Cette seconde table surtout eût été utile aux débutants qui se serviraient du traité. Il arrive souvent à M. M. d'employer une expression avant qu'elle ait été expliquée¹. Que fera-t-on, si l'on veut comprendre à première lecture, et trouver immédiatement dans la suite du livre le passage où le terme est défini ?

M. M. fait ressortir avec imagination et avec un sentiment du rythme qui est presque de l'hyperesthésie, le caractère des différentes combinaisons de mètres. Tantôt « leur grâce un peu frêle convient bien à l'expression de l'amour capricieux et spirituel » (p. 269); tantôt « c'est une phrase dont le corps un peu lâche s'allonge et serpente capricieusement » (p. 276). Ces descriptions sont très littéraires. Ne le sont-elles pas trop ? Avec la netteté et l'abondance de leurs images, elles prennent une précision qui serait compromettante même dans un livre sur la musique moderne. Qui les approuverait dans un manuel de métrique grecque, alors surtout que, des chansons et des chœurs des lyriques anciens, il reste seulement les paroles et le rythme, on pourrait dire le squelette, et que les mélodies sont presque toutes perdues² ?

J. BIDEZ.

¹ Par exemple, p. 20, l. 3, on rencontre le nom du parémiaque, expliqué seulement p. 79; même remarque pour le phérécratéen, p. 22, l. 11; pour les *κῶλα* logaédiques, p. 25, n. 5, etc.

² Je n'ai pas deviné pour quelle raison les lyriques sont cités avec les n^{os} de l'anthologie de Hiller, au lieu des n^{os} de Bergk; — p. 174, n. 4, pourquoi ne pas dire à quelle date Porson a vécu? — p. 182, n. 2, il fallait mettre : Christ, 2^{me} édition, p. 628; — p. 183, n. 1, n'eût-il pas été préférable de citer Babrius d'après l'édition récente de Crusius ?

Herodotus. Buch V-IX. *Textausgabe für den Schulgebrauch*, von A. FRITSCH (Schultexte). Teubner, Leipzig, 1899. 404 pages.

On sait que, sous le titre général de *Schultexte*, la bibliothèque Teubner publie, à des prix très modiques et dans un format élégant et commode, des éditions destinées particulièrement à l'usage des classes. Le texte est établi avec grand soin sur les meilleures bases critiques, mais il n'est accompagné d'aucune note exégétique qui empiéterait sur la tâche spéciale du maître. A chaque édition est jointe une introduction présentant sous une forme concise les renseignements essentiels sur la vie de l'écrivain, sur son œuvre, et, le cas échéant, sur les faits dont la connaissance est indispensable pour l'intelligence générale du texte. C'est ainsi que l'édition d'Hérodote est précédée naturellement d'une description du dialecte ionien. Une table des matières, accompagnée d'indications chronologiques, donne un résumé analytique du contenu de l'ouvrage; enfin l'édition se termine par un registre alphabétique des noms propres et de certains termes spéciaux qui sont brièvement expliqués. On voit qu'à part l'absence de notes, c'est à peu près le plan suivi par la maison Hachette pour ses éditions scolaires.

La principale originalité de l'édition présente d'Hérodote réside dans la constitution du dialecte. M. Fritsch a introduit dans le texte un bon nombre de changements qui se justifient à ses yeux par la comparaison des inscriptions et des fragments des poètes ioniens. Mais l'innovation la plus importante a consisté à remplacer partout l'esprit rude par l'esprit doux. Elle a pour elle d'excellents arguments, mais peut-être, malgré sa logique, ne se recommande-t-elle pas particulièrement pour un ouvrage scolaire. Je ne sais s'il ne vaudrait pas mieux dire simplement une fois pour toutes aux élèves que c'est par convention, par une extension illégitime de l'usage attique, que l'on marque l'esprit rude chez Hérodote. Ils comprendraient ainsi immédiatement pourquoi ils trouvent écrit en ionien *ἀν'οῦ* et non pas *ἀφ'οῦ*, et l'on ne serait plus amené à leur présenter ce phénomène à l'aide d'une formule inexacte, comme celle que je lis encore dans une grammaire grecque estimée, en usage dans notre pays: «Devant l'esprit rude, la forte ne se change pas en aspirée.» Mais aller jusqu'à supprimer graphiquement dans le texte d'Hérodote toute différence d'esprit, c'est, je pense, s'exposer à de nouveaux inconvénients pédagogiques. Passe encore pour les homonymies qui résulteront de là, et qui plus d'une fois embarrasseront les jeunes gens. Il y a une difficulté plus grave. Les professeurs savent par expérience combien il est malaisé d'habituer les commençants à accorder une attention suffisante à la distinction entre les esprits. La lecture

d'un texte privé de cette distinction troublera chez les élèves la mémoire visuelle qu'ils gardent des mots, et leur rendra plus difficile de retenir exactement les esprits dans le grec ordinaire. Dans ces questions pour lesquelles la solution générale adoptée est au fond purement orthographique et conventionnelle, puisqu'elle fait abstraction des différences d'époque, questions d'esprits, d'accents, d'iota souscrit, il y a des habitudes consacrées et traditionnelles qu'il ne faut pas modifier sans raisons graves. Par exemple, c'est à mon sens une innovation pleine d'inconvénients pédagogiques que celle d'ascrire l'iota au lieu de le souscrire, comme le font aujourd'hui certains savants. Semblablement pour l'accent, il convient de s'en tenir à la tradition, et ce serait une vaine pédanterie que de rechercher une exactitude impossible. Savons-nous quel était au juste l'accent à l'époque homérique? M. Crusius, l'éditeur le plus récent des lyriques Lesbiens, a renoncé avec raison à la tâche décevante d'habiller son texte de la véritable accentuation éolienne. La même réserve se recommande pour l'esprit rude. Sinon, nous devrions aller jusqu'à cesser de le noter chez des auteurs d'époque tardive, sous prétexte que de leur temps il n'était plus prononcé.

L. P

E. ROLLAND. Une copie de la vie de Saint Théodose par Théodore conservée dans le Baroccianus 183. (Recueil de travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand, 23^e fascicule). Gand, Engelcke, 1899. 40 pp. 1 fr. 50.

La vie de Saint Théodose par Théodore, évêque de Petrae, panégyrique prononcé en 530, un an après la mort du saint, est un document intéressant surtout pour l'histoire de la rhétorique. Il a eu la chance d'être l'objet d'un travail critique qu'attendent encore d'autres œuvres de la même époque, et pour le moins aussi caractéristiques, par exemple la vie de St Sabas, par Cyrille de Scythopolis. Publiée par M. Usener, avec un commentaire précieux mais d'après un manuscrit médiocre, l'œuvre de Théodore a donné lieu à des remarques critiques et à des corrections tirées de nouveaux manuscrits examinés successivement par M. K. Krumbacher, et par MM. Bidez et Parmentier. Un jeune docteur de l'Université de Gand, M. E. Rolland, vient de continuer ces recherches, en classant et en caractérisant les leçons d'une copie importante et négligée jusqu'à ce jour, celle du *Baroccianus* 183.

L'étude me paraît conduite avec la méthode et l'exactitude scrupuleuse qui donnent tout leur prix à des monographies de ce genre. M. Rolland décrit le contenu du ménologe dont il a pu identifier les nombreux morceaux; il démontre que pour le texte de la vie de St Théodose, le

Baroccianus nous donne, mais au complet, la même tradition que le manuscrit de Patmos. Surtout, il rend le service de révéler la valeur d'un certain nombre de leçons nouvelles. Par exemple, il est clair que, p. 75, l. 4, les additions de M. Usener sont condamnées : il faut lire avec le *Baroccianus* μεστήν σίτον au lieu de μετά τήν σίτον. Il y avait là l'occasion de faire une conjecture palmaire; on s'étonne que M. Usener, d'habitude si heureux, n'y ait pas songé. — P. 92, 9, le texte portait τὸν τῆς δειλίας ἔξω βάλλουσα φόβον; nous voyons maintenant que δειλίας cachait le mot δουλείας, et que l'effet voulu par le rhéteur dans la phrase était l'antithèse : δουλείας — νόθεσις.

Le *Baroccianus* est un manuscrit fortement remanié; M. Rolland ne s'est pas borné à le constater; il a fait ce dont on ne devrait jamais se dispenser en pareil cas : il a défini minutieusement les caractères et la portée des remaniements. La tâche qu'il s'était imposée était modeste, mais délicate par endroits, et assurément utile; il a le mérite de l'avoir remplie tout à fait.

Après tous ces travaux sur le texte de Théodore, une édition nouvelle est devenue nécessaire. Il apparaît de mieux en mieux que le futur éditeur devra mettre au premier rang le témoignage du *Parisinus* P¹. M. Bidez s'était déjà occupé autrefois de la tradition manuscrite de la vie de St Théodose; c'est un de ses élèves qui fait faire un nouveau progrès à la question dans le travail dont nous rendons compte. Souhaitons que bientôt, soit lui-même, soit un des docteurs qu'il forme, nous donne l'édition définitive de ce curieux document littéraire.

L. PARMENTIER.

CICEROS Rede de imperio Cn. Pompei, nach pädagogischen Gesichtspunkten erklärt von Prof. Dr. F. THÜMEN, Direktor des Realgymnasiums zu Stralsund. Zweite durchgesehene und vermehrte Auflage. Berlin, Gärtner, 1898.

En 1890, M. F. Thümen, professeur au Gymnase de Stralsund, publiait une édition « pédagogique » du *de imperio Cn. Pompei*. La Revue de l'Instruction publique n'en a pas rendu compte. Voici en quelques mots ce qu'était cette édition : un texte fort soigné était suivi d'un long commentaire, ou plutôt d'un quintuple commentaire, présenté d'après cinq points de vue différents : « empirique, spéculatif, esthétique, sympathétique, social. » Traduit en langue vulgaire, cela signifie que l'on y trouvait : 1. des explications verbales et grammaticales; 2. un exposé historique des faits rapportés par l'orateur; 3. des considérations sur le style et l'art oratoire de chaque partie du discours; 4. une étude sur la vie et le caractère des personnages cités; 5. de

courtes remarques sur les faits dans leur rapport avec la situation de la république et du peuple romains.

M. Th. avait eu soin de dire dans sa préface qu'il s'adressait avant tout aux professeurs et aux membres des séminaires pédagogiques (c.-à-d. aux étudiants en philologie classique), et de reconnaître que « la chose principale (dans l'explication d'un auteur à des élèves) est et demeure la parole vivante du professeur. »

Dans ces conditions, et comme, d'autre part, les explications étaient exactes, claires, fort complètes, intéressantes et très utiles, l'édition eut un succès bien mérité; malgré le nombre relativement restreint des lecteurs auxquels il s'était adressé, M. Th. eut, l'année dernière, le bonheur de se voir obligé de publier une seconde édition.

Le texte a peu changé; je signale, au § 15, l'adoption de la conjecture de Speijer : *pascua relinquuntur*; presque tous les éditeurs modernes l'ont acceptée. Le commentaire est « augmenté », mais fort peu; il y avait peu à ajouter.

Je recommande vivement cette édition aux professeurs, surtout aux débutants; ils y trouveront non seulement une explication abondante et sûre du *de imperio Cn. Pompei*, mais encore un excellent modèle pour se faire à eux-mêmes un commentaire d'une œuvre quelconque qu'ils auront à expliquer à leurs élèves.

L. PREUD'HOMME.

FR. P. GAROFALO. **Studi sulla storia spartana dei primi decenni del secolo IV A. C.** (*Extrait de la Rivista Bimestrale di antichità Greche e Romane, I fasc. 4, 5, 6*) Catane, 1899, XXI-62 pp. in-8°.

M. Garofalo a étudié, avec beaucoup de soin, l'époque si intéressante et si décisive, pour l'histoire de Sparte, qui comprend les premières années du IV^e siècle. Il n'a pas cherché à retracer la suite des événements, mais à démêler les changements qu'ils introduisirent dans la constitution sociale et politique. On lira avec intérêt les pages qu'il consacre à l'éphorat.

Je souhaiterais plus de profondeur et plus d'originalité dans l'analyse de la situation économique. Il ne suffit pas de constater la concentration de la richesse et l'accroissement du prolétariat, la diminution de la population, l'abondance des métaux précieux; il eut été utile d'étudier de plus près chacun de ces faits et de remonter jusqu'à leurs causes.

Je me demande aussi s'il est bien vrai que la concentration de la richesse et le développement du prolétariat sont communs à toute la

Grèce. C'est là, je le sais, une affirmation en quelque sorte classique; elle n'en est pas moins fort contestable. La situation économique de Sparte et celle d'Athènes au IV^e siècle sont fort dissemblables et par leurs éléments et par leurs caractères. Sparte était restée purement agricole ou à peu près; à Athènes, le commerce et l'industrie avaient pris un développement relativement important. Cela suffit pour empêcher qu'on ne les réunisse et ne les confonde dans une même appréciation.

HENRI FRANCOTTE.

ROBERT PARISOT. **Le royaume de Lorraine sous les Carolingiens (843-923)**. Paris, A. Picard, 1899. xxxi-820 pages in-8°, avec deux cartes.

Depuis quelques années, nous devons aux médiévistes français une série d'« histoires de règnes » qui, si elles ne forment pas encore un ensemble aussi imposant que les *Jahrbücher des Deutschen Reichs*, ne le cèdent en rien à la célèbre collection de l'Académie de Bavière par la sûreté de la critique et l'abondance des résultats nouveaux. Ce que Waitz, Hirsch, Steindorff, Meyer von Knonau, Dümmler, etc. ont fait pour les souverains allemands antérieurs au grand interrègne, MM. Lot, Favre, Pfister, Petit-Dutaillis, Langlois, Lehugeur, l'ont fait respectivement, de leur côté, pour les derniers Carolingiens, Eudes de Paris, Robert le Pieux, Louis VIII, Philippe le Hardi et Philippe le Long.

M. R. Parisot vient d'enrichir à son tour, d'un travail de premier ordre, ce groupe déjà considérable d'excellentes monographies. Son histoire du royaume de Lorraine de 843 à 923 constitue, pour ce qui concerne l'exposé des faits, une œuvre définitive. L'auteur n'a négligé aucune source d'information; il n'a passé devant aucune question, si minime qu'elle fût, sans la soumettre à l'examen le plus minutieux. Je crois pouvoir dire que, sauf la découverte fort improbable de sources nouvelles, le récit des événements politiques si compliqués, qui ont eu pour théâtre le *regnum Lotharii* depuis le traité de Verdun jusqu'au règne de Henri l'Oiseleur, est désormais établi avec autant de certitude qu'il est possible à l'histoire d'en espérer. Il serait injuste de ne pas reconnaître qu'un tel résultat n'a été possible que grâce aux travaux antérieurs de plusieurs savants. Sans les *Regesten der Karolinger* de Böhmer-Mühlbacher, sans les beaux *Jahrbücher des Fränkischen Reichs* de M. Dümmler, M. Parisot n'eût pu pénétrer aussi loin qu'il l'a fait dans les moindres replis de son sujet. Le *plurimi pertransibunt et multiplex erit scientia* trouve en ce cas la plus heureuse justification.

Il m'est naturellement impossible de résumer ici un ouvrage dont la

valeur réside surtout dans les détails et qui, bien qu'il soit écrit avec cet agrément et cette clarté qui sont le propre de l'école historique française, sera toujours moins lu que consulté. Le tableau que donne M. Parisot de l'ensemble des faits ne diffère pas, bien entendu, de celui que l'on trouve dans le livre de M. Dümmler, les mêmes sources ayant servi aux deux érudits. Mais le savant français, n'étudiant que la seule Lotharingie tandis que son prédécesseur allemand avait en vue l'ensemble de l'histoire des deux *Francia* de 817 à 918, a pu scruter beaucoup plus profondément les détails. On lui doit, sur les péripéties du fameux divorce de Lothaire II, sur Gislebert, Régnier au Long-Col et Charles le Simple, sur les frontières tracées par les divers traités de partage, sur la chronologie des innombrables personnages laïques et ecclésiastiques qui ont joué un rôle dans les querelles de l'époque, une quantité de rectifications, d'additions ou de remarques ingénieuses.

Si M. Parisot s'est acquitté aussi consciencieusement qu'il est possible de son rôle d'érudit, il n'a pas voulu pourtant s'y renfermer tout entier. Il ne s'interdit pas de juger les faits qu'il raconte, et le point de vue auquel il se place pour les apprécier diffère nettement de celui de tous ses devanciers. Tant français qu'allemands, les historiens ont jusqu'ici considéré le royaume de Lotharingie comme une création artificielle des partages carolingiens, comme une œuvre de circonstance vouée, par son manque d'unité de race comme d'unité géographique, à une désagrégation fatale. Pour M. Parisot, au contraire, le *regnum Lotharii*, cœur de l'empire de Charlemagne et patrie par excellence du peuple franc, méritait de subsister. S'il a disparu, la faute en est non à sa constitution interne, mais à l'incapacité de ses souverains. Les événements qui ont provoqué sa fin ne devaient pas nécessairement s'accomplir. Sous des princes énergiques et habiles, la Lotharingie eût pu conserver son indépendance, et elle eût ainsi épargné à l'Europe les guerres si nombreuses que la France et l'Allemagne se sont livrées à cause d'elle jusqu'à nos jours.

Formulée par un historien français, de semblables conclusions étonnent à première vue, et si elles font honneur à l'indépendance d'esprit de leur auteur et donnent un intéressant témoignage de l'individualité de l'université de Nancy dont il est sorti, on peut douter pourtant qu'elles soient acceptées par beaucoup de ses compatriotes. Mais elles ne manqueront pas sans doute d'intéresser les historiens belges. C'est avec le royaume de Lotharingie, en effet, que commence notre histoire et c'est lui que la Belgique et la Hollande représentent encore aujourd'hui sur la carte. En revendiquant les droits à l'existence du *regnum Lotharii*, M. Parisot, du même coup, combat en faveur des Pays-Bas, et son témoignage est d'autant moins suspect qu'en le formulant il n'a pas songé le moins du monde à ces derniers.

Pour lui, en effet, l'annexion de la Lotharingie par Henri l'Oiseleur, en 925, a mis fin à l'existence d'un État distinct entre la France et l'Allemagne. Il n'a pas vu que cet État devait renaître plus tard, sous une forme, il est vrai, assez différente, et que, dès le XV^e siècle, les domaines de la maison de Bourgogne, constitués du duché de Lothier¹ et de la Flandre, ne sont autre chose qu'une résurrection de cette Lotharingie qui semblait finie au début du X^e siècle. Mais, pour M. Parisot, la Lotharingie est surtout la Lorraine², et comme cette dernière n'a pas recouvré l'autonomie après 925, l'auteur, négligeant les territoires du Nord, s'est trop empressé de prononcer un mélancolique « finis Lotharingiae ».

D'accord avec M. Parisot pour considérer la Lotharingie comme un État viable — puisqu'il vit encore dans les Pays-Bas belges et hollandais — je dois avouer pourtant que sa disparition en 925 me paraît avoir eu des causes très profondes, et qu'il ne me semble pas exact de dire qu'elle eût pu être évitée. M. Parisot attribue certainement à l'action personnelle des souverains une importance qu'elle n'a pas eue. Si grands ou si habiles qu'on les suppose, les princes qui ont succédé à Charlemagne n'eussent pu maintenir l'unité de l'empire franc. La décadence du pouvoir royal était inévitable au IX^e siècle. Les conditions sociales et économiques de l'Europe assuraient le triomphe de la féodalité. Ce ne sont pas, comme l'auteur le montre avec beaucoup de force, des rivalités de races, des causes ethnographiques, qui ont ruiné l'œuvre de Charles. L'Empire s'est écroulé parce que le gouvernement central était impossible à une époque où les petites propriétés libres étaient absorbées par les grands domaines, où l'armée devenait féodale, où le serment de fidélité remplaçait l'obéissance du sujet, où, les impôts se payant en nature, les fonctionnaires devaient fatalement devenir héréditaires³. Or, s'il en est ainsi, il faut voir dans le partage de Verdun

¹ M. Parisot se trompe (p. 733) en disant que le duché de Basse Lotharingie ou de Lothier perdit son nom pour prendre celui de Brabant. Le duché de Brabant ne fut, en effet, comme le duché de Limbourg, qu'une partie du Lothier et ne fut jamais confondu avec lui. Jusqu'à l'empereur Léopold II, à la fin du XVIII^e siècle, le titre de duc de Lothier n'a cessé d'être en usage.

² M. P. a préféré au nom de Lotharingie celui de Lorraine, qui est bien d'ailleurs la forme française de *Lotharingia*. Peut-être eût-il mieux valu cependant éviter ce mot qui a une couleur bien peu carolingienne et qui a de plus l'inconvénient de faire songer surtout aux parties méridionales et proprement lorraines, au sens moderne du mot, de la Lotharingie.

³ M. Parisot a certainement négligé de se rendre compte des conditions d'existence de la société au IX^e siècle. Il n'est pas besoin d'être un fervent adepte du déterminisme historique pour s'étonner de l'entendre dire, p. 14 : « En résumé, la plupart des causes d'affaiblissement ou de dissolution de

entre les trois fils de Louis le Pieux, le résultat des circonstances beaucoup plus que l'œuvre des princes. Et d'autre part, ce partage étant accompli, il devenait impossible que la Lotharingie se maintînt indépendante entre ses deux voisines de l'Est et de l'Ouest. Fatalement exposée à leurs convoitises, elle fut pendant quelque temps disputée entre elles, puis quand la faiblesse des derniers Carolingiens français le permit, l'Allemagne s'en empara. Ce n'est que beaucoup plus tard et dans des conditions politiques et sociales toutes différentes qu'une partie de son ancien territoire (les Pays-Bas), recouvra l'indépendance¹. Au reste, le souvenir de l'autonomie dont le *regnum Lotharii* avait joui au IX^e siècle ne fut pour rien dans cet événement. Charles le Téméraire se livrait à des rêves d'archéologue en cherchant à obtenir le titre de roi de Lotharingie.

H. PIRENNE.

CH. DUVIVIER. **Actes et documents anciens intéressant la Belgique.** (*Publications in-8° de la Commission royale d'histoire*). Bruxelles, 1899. II-462 pp.

Le recueil que publie M. Duvivier est remarquable à deux points de vue : d'abord par les documents qu'il renferme, ensuite par l'édition vraiment modèle qui en est faite.

Dans le choix de ses textes, l'auteur n'a pas voulu franchir le XII^e siècle. Il s'est dit que tout ce qui est antérieur à cette époque est fort rare et mérite d'être connu, quelle que soit la valeur intrinsèque du document, que mieux valait s'attacher aux actes des X^e et XI^e siècles et à une sélection de pièces du XII^e que de compiler les documents abondants de la période suivante. Ce recueil ne contient donc que des pièces qui sont fort anciennes et qui, en outre, ont le mérite d'être toutes inédites. Comme tel, il constitue un instrument de travail des plus précieux pour l'historien du haut Moyen Age.

Une seconde idée a dirigé M. D. dans le choix de ses sources. Il ne se borne pas au territoire de la Belgique actuelle, mais il comprend, dans le champ de ses investigations, ces contrées qui ont longtemps partagé nos destinées et dont les populations ont vécu avec nous dans une même communauté de mœurs et d'institutions. C'est l'historien qui lui a dicté cette conception, et elle est des plus heureuses. Les archives de vingt-

l'État franc, il dépendait de Louis le Pieux ou de les supprimer, ou de les neutraliser, ou de ne pas les faire naître „

¹ Ce sont ces conditions, de nature très diverse, que j'ai cherché à mettre en lumière dans ma *Geschichte Belgiens*.

deux abbayes, de trois chapitres (Noyon, Douai et Cambrai) et de la terre de Guise ont été explorées et nous ont livré tour à tour de précieux documents. Parmi les abbayes, qui ont attiré particulièrement l'attention de M. D., citons celles de Saint-Amand, de Saint-Vanne de Verdun, de Corbie, de Crespin, de Bourbourg, de Saint-Pierre de Gand, de Saint-Vaast d'Arras. Pour la terre de Guise, nous trouvons la publication de deux chartes ou lois, l'une donnée en 1156 au village d'Hirson, l'autre concédée au village de Buironfosse (1170-1189). De ces deux chartes nous ne connaissons jusqu'à présent que la traduction française.

Voilà le cadre du travail. Voyons l'exécution.

Dans la publication de son recueil, l'auteur a visiblement poursuivi un double but : nous livrer un texte en tous points irréprochable, l'entourer de tous les commentaires voulus.

L'édition du texte subit un traitement méthodique partout le même : une analyse claire et précise inscrite en tête de l'acte, accompagnée immédiatement du sommaire trouvé dans le cartulaire même, d'où l'acte est tiré ; l'indication de l'original et des copies, chaque source portant un numéro d'ordre afin de faciliter le relevé des variantes ; la mention des *Vorurkunden* ; le texte, édité d'après les règles de la Commission royale d'histoire ; enfin, la consignation en marge de la date de l'acte ou des dates trouvées dans le contexte. Si le lecteur désire prendre un modèle typique, qu'il s'en rapporte au diplôme de Conrad II du 24 avril 1031, publié à la page 89.

Ce texte ainsi établi est entouré d'un commentaire d'une richesse vraiment extraordinaire. Tout d'abord chaque pièce est précédée d'une introduction destinée à la replacer dans le milieu d'où elle est tirée : description générale du dépôt ; description particulière du cartulaire utilisé ; faits historiques qui ont amené la rédaction de l'acte publié ; actes antérieurs auxquels le document se rattache ; notice biographique sur les personnages dont il est question ; discussion éventuelle sur la date, sur l'identification des noms de lieux ; en un mot, tout un appareil critique clair, méthodique et raisonné. Ensuite, les difficultés renfermées dans le corps du texte reçoivent leur solution dans des notes placées en bas des pages. Ce n'est pas tout. Une transition est ménagée, pour autant que cela est possible, entre les différents actes, de sorte que le recueil n'est pas une série de travaux de diplomatique juxtaposés ; non, il y a une liaison marquée entre les diverses études critiques auxquelles M. D. a soumis les textes.

Sans vouloir entrer dans les détails, nous ne pouvons cependant nous empêcher de communiquer à nos lecteurs un exemple concret à l'appui de ce que nous venons d'exposer : c'est celui de l'abbaye de Saint-Amand. L'auteur a si bien choisi ses documents, il les a si bien

agencés, que nous faisons avec lui une véritable excursion dans le domaine de cette abbaye. Il nous conduit dans le Laonnais et l'Ostre-
vant, ensuite dans le Tournaisis, de là il passe dans l'Ancien Brabant,
remonte jusqu'en Frise, où le monastère possédait les domaines de
Dokkum et de Stavoren, pour descendre enfin le Rhin, où il nous signale
les possessions de Camp, de Boppard et de Sohl. A l'abbé Malbode
(1018-1063) est consacrée une excellente notice biographique. Il nous
dépeint ce prélat comme un excellent administrateur, désireux de
réparer les pertes subies par les dilapidations de ses prédécesseurs, et
en effet, les actes qu'il publie confirment la vérité de ce portrait : ce
sont des relevés de biens que possède le monastère dans le Brabant,
des énumérations de donations et d'aumônes faites à l'abbaye.

Ce que nous venons de dire suffit amplement pour caractériser l'œuvre
de M. Duvi vier. Nous devons remercier l'auteur d'avoir puissamment
contribué, par la publication de ces textes anciens et inédits, à dissiper
l'obscurité qui enveloppe l'histoire des premiers siècles du Moyen Age.
Tel événement, resté dans l'ombre jusqu'à présent, trouve ici des
éclaircissements, tandis que tel autre reçoit un supplément d'informa-
tions. L'historien économiste surtout, qui s'occupe de la formation et
de l'organisation des grands domaines, pourra récolter dans ce recueil
une ample moisson de renseignements.

Nous plaçons avec honneur les « *Actes anciens* » à côté du « *Hainaut
ancien* », ce bel ouvrage du même auteur, et à côté de l'« *Histoire de la
querelle des d'Avesnes et des Dampierre* », dont M. Duvi vier a enrichi
récemment notre historiographie nationale.

G. DES MAREZ.

**Cahiers d'histoire, III : Temps modernes et Époque contempo-
raine.** (Par un professeur d'histoire). Bruxelles, Castaigne,
1898. 46 pp. in-12°.

Nous avons déjà rendu compte dans cette Revue des deux premiers
Cahiers publiés par le professeur anonyme. Nos lecteurs se rappelleront
qu'ils contiennent des résumés de l'histoire de l'Antiquité et du Moyen
âge. Dans un troisième *Cahier* se trouve résumé le reste de l'histoire.
Celui-ci est meilleur que les deux premiers. Il est vrai que l'auteur a
pu mettre à profit les syllabus consacrés à l'histoire contemporaine et
à l'histoire moderne par MM. Vanderkindere et Frederichs. Nous
lisons toutefois avec étonnement que les *Indépendants* de Cromwell
étaient identiques aux *Niveleurs*, que Paul III et Philippe II établirent
l'Inquisition, que Dupleix et la Bourdonnais se distinguèrent au Canada,
que les Pays-Bas furent rendus en 1748 à l'empire d'Allemagne (lisez :
à l'*Autriche*), que Charles XII en 1718 envahit la Suède (lisez : la

Norwège), que Pierre le Grand conquiert la Silésie orientale (?), que Jean de Leyde établit le communisme à Leyde (lisez : *Munster*), que le traité de Noyon est de 1515 (lisez : 1516); que l'Espagne a cédé les Philippines et les Mariannes aux États-Unis (les Mariannes, les Carolines et les Palaos ont été acquises par l'Allemagne), que le fameux imprimeur brugeois s'appelait Mention (lisez : *Mansion*), etc. Les causes de la guerre de la Ligue d'Augsbourg et des révolutions de Juillet et de Février pouvaient être mieux exposées. Il faut aussi signaler l'exclusion des Calvinistes de la paix d'Augsbourg comme une des causes de la guerre de Trente Ans. Enfin, il y a d'étranges lacunes : pas un mot des guerres d'Italie sous Charles VIII et Louis XII, pas un mot de toute l'histoire des Pays-Bas. Les traités de Carlowitz et de Passarowitz sont mentionnés, mais on cherche vainement le traité de Belgrade, qui en annihile presque toutes les stipulations.

F.

Was dachte Shakespeare über Poesie? von Dr PAUL HAMELIUS. Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1899.

« Qu'est-ce que Shakespeare pensait de la Poésie ? » — M. Hamelius nous donne sa réponse à cette question dans une brochure de 31 pages, qui vient de paraître. Travailleur consciencieux, l'auteur distingue entre ce qu'il appelle l'extérieur de la Poésie au 16^e siècle et sa place intime dans la vie de l'homme. M. Hamelius n'étudie donc pas seulement ce qu'était le rôle de la Poésie pour les contemporains du poète, mais aussi quelle était sa connexion avec « le monde des Idées et des Sentiments ». Son travail est en quelque sorte un complément à son ouvrage très remarquable « Die Kritik in der Englischen Litteratur des 17. und 18. Jahrhunderts », en ce sens, bien entendu, que notre brochure, s'y rattachant par le sujet ainsi que par la période traitée, aurait *pu* en faire partie, — je ne veux pas faire un reproche à l'auteur de n'avoir étudié ce point qu'après coup.

Il y a lieu de féliciter l'auteur non seulement d'avoir entrepris cette étude si intéressante et peu facile, mais aussi et surtout, d'avoir eu le courage de *ne pas vouloir aboutir* à des résultats. Parce que c'est en réalité faire acte de courage scientifique de ne pas se leurrer au point de prendre des possibilités pour des probabilités et de prendre celles-ci, deux pages plus loin, pour des faits prouvés. Il n'y a que trop de livres où ces trois idées sont traitées comme presque identiques. Et que mes lecteurs ne s'imaginent pas, après ce que je viens de dire, que la brochure de M. Hamelius ne vaille pas la peine d'être lue. Bien au contraire! On y trouvera un exposé succinct, il est vrai, mais complet, me semble-t-il, de la question, et c'est surtout un ouvrage très suggestif.

Je voudrais disposer de plus de temps et de place pour pouvoir développer quelques objections que j'aurais à présenter sur certains points, — presque tous des points de détail. Malheureusement je dois me contenter de faire ici de mystérieuses réserves. Mais je puis ajouter en toute sincérité que — toutes mes objections fussent-elles fondées, ce que j'aimerais à croire, mais ce qu'il ne m'appartient pas de dire — tout *Shakespearien* profiterait de cette brochure, et beaucoup.

H. LOGEMAN

LOUIS MAIGRON. **Le roman historique à l'époque romantique.** *Essai sur l'influence de Walter Scott.* Paris, Hachette et C^{ie}, 1898. 1 vol. de 443 pages in-8°.

L'ouvrage de M. Maigron est certes un des meilleurs livres d'histoire littéraire qu'on ait publiés depuis longtemps, l'un des mieux pensés, des mieux écrits, des plus complets et des plus intéressants. S'occupant d'une période restreinte, le développement du roman historique en France de 1820 à 1830 sous l'influence de Walter Scott, l'auteur a su nous donner dans les limites étroites qu'il s'était tracées, un admirable tableau de la littérature du roman français; il ne s'est pas contenté de nous présenter de vastes synthèses, il est entré dans le cœur du sujet; il a procédé par voie d'analyses, il a suivi pas à pas la marche du roman historique, en s'arrêtant surtout aux grandes œuvres, en illustrant son argumentation de nombreux extraits de Walter Scott et de ses émules, de sorte que cette savante étude sur le roman historique est elle-même amusante à lire comme un roman.

Rien de superficiel dans cette œuvre magistrale; on sent en la parcourant, que l'auteur s'est inspiré de la méthode la plus sûre, celle qui s'appuie sur les textes, qu'il a tout lu, tout approfondi, si bien qu'on peut considérer son ouvrage comme un véritable modèle de littérature comparée.

M. Maigron commence par bien déterminer son sujet : « Étudier l'organisation et la genèse du roman historique « à la Walter Scott », nous dit-il dans sa préface; déterminer ses progrès successifs et le montrer prenant de plus en plus conscience de lui-même jusqu'au jour où il n'est pas éloigné de créer des chefs-d'œuvre; et en même temps et surtout, montrer que les étapes de ce développement ou, si l'on veut, les moments de cette évolution, correspondent à autant de périodes précises dans le développement même du Romantisme, de telle sorte que l'histoire du roman historique et celle du Romantisme se suivent pas à pas, se mêlent, se confondent et, pour tout dire en un mot, ne forment qu'une seule et même histoire. »

L'auteur étudie d'abord la genèse du roman historique en France, et nous décrit les trois courants qu'il a successivement suivis, le courant idéaliste au XVII^e siècle, le courant réaliste au XVIII^e, enfin le courant pittoresque qui commence avec Chateaubriand au seuil du XIX^e. Avec Chateaubriand la couleur locale apparaît, cette couleur locale qui est, comme le dit M. Maigrón « la toile de fond du roman historique ».

C'est à ce moment que Walter Scott entre en scène. Avant lui, même après Chateaubriand, le roman historique n'est encore, suivant l'expression de M. Renard, que « l'art de faire mouvoir des personnages faux dans un décor à peu près exact ». Tout change avec les *Waverley Novels*. Jusqu'alors le but de tous les prétendus romans historiques, c'était l'intrigue plus ou moins romantisée par l'histoire; Walter Scott au contraire traite le roman historique pour lui-même, il donne à l'histoire la première place et relègue l'élément romanesque au second plan. « L'intrigue n'est plus que l'accessoire. » « Ce sont les Jacobites et non Waverley, les *Borderers* et non M^r van Beest Brown, les Covenantaires et non Morton et lord Evendale, qui sont le véritable sujet des meilleurs romans de Walter Scott », nous dit Leslie Stephen. Et nous dirons aussi avec M. Maigrón, ce n'est pas le drame d'Amy Robsart ni les amours d'Élisabeth et de Leicester, c'est l'Angleterre des Tudors qui est le sujet de *Kenilworth*; ce ne sont pas les aventures d'un page écossais, c'est la politique de Louis XI, c'est la lutte poignante de la royauté contre les grands vassaux, qui est le sujet de *Quentin Durward*.

L'histoire, toujours l'histoire. Elle devient l'âme du roman, elle le domine, elle l'explique. « L'antique servante, autrefois si dédaignée, si rebutée, est reine maintenant; et comme une jeune reine, toute fière de sa nouvelle puissance, c'est sur toutes choses qu'elle va étendre un empire absolu. »

Inspiré par cette idée maîtresse, le roman historique prend un aspect tout nouveau; les grands personnages historiques passent au second rang, sauf quelques rares exceptions¹, et sont remplacés par des personnages-types représentant des classes sociales; le roman devient démocratique par l'intervention de la foule, le réalisme s'affirme dans la psychologie des héros, la description et le dialogue, le dialogue surtout qui constitue « la plus grande originalité et le triomphe de Walter Scott », ce dialogue tour à tour familier et énergique, adapté à chaque caractère, toujours naturel, plein de mouvement et de vie.

¹ M. Maigrón fait à ce propos remarquer très finement que les rois et les reines que Walter Scott met parfois en scène ne sont presque jamais amoureux. Ils pensent aux intérêts de leur couronne; ils sont étrangers « aux douces faiblesses » si chères aux romanciers historiques du XVII^e et du XVIII^e siècle.

Après avoir ainsi établi les conditions du roman historique chez Walter Scott, M. Maigron nous montre son immense popularité en France, à partir de 1820, et son influence extraordinaire sur le romantisme. Dans une série de chapitres extrêmement intéressants, l'auteur recherche les motifs de cette influence. C'est par l'imagination, d'après lui, par le sens du pittoresque que Walter Scott agit surtout sur les écrivains français, pittoresque dans les personnages, dans les descriptions, dans les narrations et le dialogue. Grâce au pittoresque, l'abstraction sèche et vague des derniers classiques fait place à l'individualisme, les hommes et les choses reprennent leur caractère propre, leur essence particulière, et deviennent vivants parce qu'ils sont devenus réels.

A propos du pittoresque, M. Maigron distingue avec beaucoup de justesse la description du paysage telle qu'elle apparaît dans Rousseau et Chateaubriand et qui correspond toujours plus ou moins à des « états d'âme », et la description du paysage pour lui-même, dont l'unique objet est de nous donner une impression nette des objets, et qui est celle de Walter Scott.

Dans la seconde partie de son étude M. Maigron fait l'histoire du roman historique français jusqu'en 1830 ; il s'arrête surtout aux grands romans qui marquent les étapes du genre : *Cinq-Mars*, la *Chronique du temps de Charles IX*, et *Notre-Dame de Paris*, et s'attache à mettre en pleine lumière l'influence des *Waverley Novels* sur ces trois chefs-d'œuvre. Rien de plus intéressant que de suivre l'auteur dans l'analyse de ces romans et de tous ceux qui les entourent ; on ne sait trop ce qu'on doit louer le plus, l'érudition de l'auteur, la finesse de ses observations ou l'art consommé avec lequel il met en œuvre des matériaux aussi touffus et aussi disparates.

M. Maigron considère avec raison la *Chronique de Charles IX* comme le chef-d'œuvre du roman historique français ; il signale avec sagacité les tares et les faiblesses de *Notre-Dame de Paris*. Avec Victor Hugo le roman historique tend à redevenir le roman d'aventures, le roman de Roger de Beauvoir, d'Eugène Sue, de Frédéric Soulié et d'Alexandre Dumas.

Dans la dernière partie de son livre, l'auteur montre l'influence de Walter Scott sur l'histoire proprement dite et le roman réaliste. Il s'efforce de prouver que l'influence du romancier écossais a été bien plus profonde sur Augustin Thierry que celle de Chateaubriand, contrairement à l'opinion courante et à certaine déclaration célèbre de Thierry lui-même.

Il croit aussi, et peut-être avec moins de raison, que « les vraies origines de Balzac sont dans Walter Scott ». Sans doute Balzac, comme tous ses contemporains, admirait beaucoup l'auteur des *Waverley Novels*, mais on peut difficilement soutenir que « les romans de Balzac

sont directement imités de ceux de l'Écossais, au point même de n'en être qu'une transposition ». « Si ce n'est pas dans *Ivanhoé*, *Quentin Durward* ou l'*Abbé*, nous dit M. Maigrón, que le père du roman réaliste a pris le meilleur de son réalisme, qu'on nous dise alors à quelles autres sources il pourrait bien l'avoir puisé ? » Mais à aucunes, répondrons-nous, sinon à la sienne. Pourquoi pas ? Vous admettez bien que Walter Scott n'a pas eu de modèle : pourquoi n'en serait-il pas de même de Balzac ? C'est le propre des hommes de génie de trouver en eux-mêmes des formes nouvelles, et Balzac vaut bien Walter Scott sous ce rapport ; on peut même affirmer sans aucune témérité que si Walter Scott a peut-être plus de talent, l'auteur de la Comédie Humaine a certes plus de génie.

Mais n'insistons pas trop sur ce point délicat. Plein de son sujet, épris du grand romancier écossais, M. Maigrón exagère parfois son mérite et son influence. Il ne serait pas mauvais de mettre en regard les appréciations de Taine. L'historien de la littérature anglaise signale avec une vigueur parfois cruelle les nombreux défauts de Walter Scott, qu'il appelle un Homère bourgeois et auquel il conteste, assez injustement du reste, le sens de l'histoire, tout en lui reconnaissant le mérite d'avoir admirablement peint l'Écosse et les Écossais. Trop d'indulgence d'un côté, trop de sévérité de l'autre ; la vérité est sans doute entre ces deux excès.

Qu'il me soit permis de finir par une petite chicane. L'admiration de M. Maigrón pour Walter Scott le fait parfois tomber dans la péché mignon de son héros : la diffusion. Son ouvrage, si remarquable à tant de titres, n'est pas exempt de certaines longueurs, de certaines répétitions ; il insiste trop souvent, par exemple, sur ce qu'il appelle la méthode écossaise, le sens du pittoresque dans la description et le dialogue, et cette insistance même nuit à la clarté de sa thèse. A trop répéter les mêmes arguments on risque de les affaiblir.

Mais ce sont là des vétilles qui n'enlèvent rien à la haute portée de l'ouvrage de M. Maigrón.

H. PERGAMENT.

EDMOND DEMOLINS. L'éducation nouvelle. L'école des Roches. Paris, Firmin Didot et C^{ie}, 1898.

« Ceci n'est pas seulement un livre ; c'est surtout un acte. »

« Nous entreprenons de créer en France un nouveau type d'Ecole mieux approprié aux exigences de la vie actuelle. »

Telles sont les paroles par lesquelles M. Demolins commence la préface de son ouvrage ; et en effet celui-ci est destiné à faire connaître

le but et l'organisation de l'établissement que la « Société de l'École nouvelle » se propose d'ouvrir dès le mois d'octobre 1899 au château des Roches près de Verneuil (Eure).

Le type de l'école nouvelle est emprunté aux Anglais, qui, suivant l'auteur, tirent une puissance incomparable de leur éducation supérieure; il est plus exactement une imitation des institutions d'Abbotsholme et de Bedales, dont le système particulier occupe assez bien depuis quelque temps la presse pédagogique.

Une fois de plus, on nous affirme qu'il s'agit de développer harmonieusement les facultés humaines, « de former des hommes complets, » de combiner « l'enseignement et l'éducation » et de bien armer les enfants pour la vie.

Ce n'est pas dans ces affirmations, à peu près aussi vieilles que la pédagogie elle-même, qu'il faut voir le trait distinctif du nouveau système préconisé par M. Demolins, mais dans la façon dont il entend les réaliser, en suivant les traces des Anglo-Saxons. On peut résumer comme suit les caractères principaux de ce système :

« L'École nouvelle » est un internat établi à la campagne et ne comportant qu'un nombre limité d'élèves, dix à quinze en moyenne dans chaque classe. Elle devra rappeler autant que possible la vie de famille; les professeurs seront les représentants des parents. Ils seront également logés et nourris à l'école, ils devront vivre du matin au soir avec les élèves et par conséquent être aussi capables d'enseigner le football ou la natation que de donner des leçons de lettres ou de sciences. Bref, les relations qu'ils ont avec les élèves « ressembleront beaucoup à celles d'un père vis-à-vis de ses enfants, d'un père qui prendrait part également à leurs études, à leurs jeux, à leur vie de tous les jours ». De plus, en dehors d'eux, il n'y a pas de surveillants spéciaux.

Ils ne seront donc pas spécialistes, par la raison que le spécialiste éprouve plus de peine à mettre sa science à la portée des enfants et que, n'agissant que sur un point limité de leur intelligence, il a très peu de prise et par conséquent d'influence sur eux.

La période scolaire, qui dure en tout six ans, est divisée en deux sections de trois années chacune : une section générale correspondant aux classes de VI^e, V^e et IV^e, et une section spéciale correspondant aux classes supérieures (III^e, II^e, I^{re}). Dans celle-là on enseigne les connaissances que tout homme doit posséder, quelle que soit sa profession: les langues vivantes (le français, l'anglais et l'allemand), la géographie et l'histoire, le calcul et les mathématiques, les sciences naturelles, physiques et chimiques, le dessin. La section spéciale compte quatre subdivisions : les Lettres (le grec et le latin), les Sciences, l'Agriculture et la Colonisation, l'Industrie et le Commerce; elle prépare à des profes-

sions déterminées, qui sont assez indiquées par les noms mêmes des subdivisions.

Ces diverses études remplissent surtout la matinée ; l'après-midi est consacré aux jeux, aux exercices physiques et à des travaux pratiques, qui comprennent trois grandes catégories : le jardinage et la culture ; le travail du bois et du fer ; les visites de fermes et d'usines, les collections, l'arpentage, les levés de plans, etc. La soirée, enfin, est réservée aux occupations artistiques et aux récréations de société destinées à former l'homme sociable.

Quant aux méthodes, elles seront avant tout pratiques et prendront leur point de départ dans l'intuition et l'observation directe, aussi bien dans l'enseignement des langues que dans celui des sciences, qui, ainsi, deviendront plus intelligibles et plus attrayantes. On apprendra les langues vivantes comme on apprend sa langue maternelle, en les parlant. La grammaire n'est étudiée qu'ensuite et seulement dans la mesure où cela est nécessaire. Afin d'accélérer les progrès des enfants, l'École se charge même de les envoyer, conformément à une entente établie avec un certain nombre de maisons d'éducation anglaises et allemandes, à l'étranger pendant une période de trois mois, six mois ou un an, si les parents le désirent. Pour les langues mortes, le latin et le grec, comme on ne dispose pas de professeurs qui les parlent, on remplacera la parole par des lectures étendues, en mettant entre les mains des élèves le texte latin ou grec avec la traduction en regard. De cette façon, dit M. Demolins, on parviendra à enseigner en trois et en deux ans ce qui coûte maintenant, avec la méthode grammaticale, six et quatre ans.

Mais ce qui facilitera surtout et favorisera les progrès en toute matière, c'est que les leçons seront données d'une tout autre manière qu'en France. La division de la classe et de l'étude est supprimée ; « presque tout le travail est fait pendant la classe, et le professeur s'y associe », en le dirigeant et en le surveillant ; il reste donc, même pendant la classe, en communication directe et personnelle avec l'élève et parvient à substituer à la distraction et à l'habitude de traîner sur l'ouvrage, l'attention assidue et l'habitude de l'enlever prestement ainsi qu'à éviter le surmenage.

Ce sont là autant d'avantages moraux, résultant immédiatement des méthodes plus appropriées. Mais, de plus, les conseils moraux trouveront le meilleur auxiliaire dans les exercices physiques et les travaux manuels de toute espèce dont j'ai déjà parlé. « Les travaux manuels, » remarque l'auteur non sans raison, « les jeux qui mettent tous les membres en mouvement, le tub tous les jours, été et hiver, les bains froids tous les jours pendant l'été et chauds fréquemment pendant

l'hiver, ont des effets moralisateurs beaucoup plus décisifs que les meilleurs conseils qui entrent par une oreille et sortent par l'autre. »

L'éducation morale ainsi préparée et soutenue par une éducation intellectuelle et physique mieux adaptée aux besoins de la jeunesse, sera affirmée et achevée par un régime de coopération, de liberté et de confiance, substitué au régime d'autorité, de contrainte et de défiance des lycées. L'école, dans ses divers services, sera confiée aux élèves eux-mêmes; les jeunes devront obéissance aux élèves plus âgés, et ceux-ci occuperont différentes charges; l'un sera bibliothécaire, l'autre sera préposé à la garde des objets qui servent au foot-ball ou au cricket, etc. Ce sont même des élèves qui feront « la corvée de quartier. » Tout cela conformément aux deux principes essentiels que voici : « aucune besogne, si basse qu'elle paraisse, n'est indigne d'un homme »; « la confiance et le respect qu'on témoigne aux élèves, développent en eux la confiance en eux-mêmes et le respect d'eux-mêmes. » « Traitez les enfants en hommes, et ils deviendront réellement et rapidement des hommes. »

Voilà, dans ses traits principaux, le nouveau type d'éducation que M. Demolins tâche d'introduire en France. Nous croyons que ce type est réellement nouveau et qu'il contient des éléments de grande valeur. D'abord il présente sans doute à peu près l'organisation idéale de l'internat, qui est encore aujourd'hui une nécessité inévitable pour beaucoup de familles. Tous ceux qui jugent sincèrement et sans parti pris, accorderont aussi que l'étude des langues étrangères doit commencer par celle d'une langue vivante plutôt que par celle d'une langue morte, et que les sciences naturelles, *enseignées par l'observation*, conviennent particulièrement au jeune âge. Nous ne pouvons pas, il est vrai, partager l'opinion de l'auteur sur le latin et le grec. Il ne nous semble pas possible d'arriver, pour ces matières, en trois ans au même résultat que les lycées, qui y consacrent le double du temps. Mais l'entreprise dût-elle échouer sur ce point, elle conservera toujours sa grande utilité, et elle réalisera néanmoins son but essentiel, qui est de détourner la jeunesse du fonctionnarisme, de développer en elle les qualités viriles, le courage, l'énergie, l'indépendance, l'initiative, et de la diriger vers les carrières pratiques. Malheureusement de semblables institutions ne seront accessibles qu'à un petit nombre, à cause du prix élevé de la pension (2250 ou 2500 fr.), et il est à désirer que la Société, qui se réserve le droit, dès que la situation de la première école sera assurée, d'aider à la création d'autres écoles comprises dans le même esprit, parvienne à organiser des externats urbains accessibles à toutes les classes de citoyens.

P. HOFFMANN.

CHRONIQUE

131. — L'article que M. De Ceuleneer consacre à la question du recrutement professoral dans le dernier numéro de la *Revue des Humanités* a le grand mérite de sortir des généralités, et de présenter un programme positif et très étudié pour un examen professionnel des professeurs de l'enseignement moyen du degré supérieur. Évidemment, M. De Ceuleneer n'a pas la prétention d'apporter un projet définitif, et je suis sûr d'aller au devant de ses désirs en exprimant ici quelques-unes des objections qui me sont venues à l'esprit. 1. C'est une idée juste d'accorder dans le jury une part prépondérante à l'enseignement moyen, mais c'est faire de l'idée une application très critiquable, de choisir nécessairement, pour représenter cet enseignement, quatre préfets d'athénée. Bon nombre de ceux-ci ont à la longue perdu la pratique de l'enseignement et sont devenus des fonctionnaires de l'ordre administratif; il ne faudrait pas limiter le choix du gouvernement et fermer l'entrée du jury à des professeurs dont l'expérience et l'autorité s'affirment encore journellement dans les classes. 2. M. De Ceuleneer voudrait faire donner toutes les leçons d'examen à l'athénée de Bruxelles. Chaque candidat devant faire deux leçons, on peut prévoir, pour les premières années surtout, plus de cinquante leçons qui seraient ainsi données dans le même établissement. Il est à craindre que l'athénée de Bruxelles ne se prête pas volontiers à servir à cette expérience, qui pourrait introduire dans des classes une certaine désorganisation. 3. Ce ne serait pas remédier à la préparation insuffisante des professeurs pour l'enseignement du français que d'introduire cette branche dans les matières de l'examen professionnel. C'est dans le programme même de l'université que se trouve la lacune: il devrait exister, pour *tous* les futurs docteurs, un enseignement théorique et pratique du français qui se prolongerait pendant les quatre années de leurs études. Ce cours existait autrefois à l'École Normale, où M. Stecher l'avait organisé d'une façon magistrale; sa suppression a été une des erreurs les plus regrettables de la loi de 1890. 4. Je ne sais sur quelle expérience se fonde M. De Ceuleneer pour affirmer " qu'il est dangereux de recruter les surveillants parmi les futurs professeurs; car pour la plupart de ceux-ci il n'y a pas de stage plus funeste que la position de surveillant ". Mes informations m'ont conduit à une opinion toute différente; j'ai toujours vu les professeurs intéressés se féliciter d'avoir dû passer par l'école un peu dure de la surveillance. M. De Ceuleneer voudrait-il

créer une carrière de surveillant toute différente de celle de professeur? C'est une organisation dont on ne paraît guère avoir à se louer en France. Pendant les quelques premières années, lorsque l'esprit et le cœur sont jeunes et bienveillants, la surveillance est une situation d'attente acceptable et instructive pour des débutants; mais elle n'est tolérable que pour celui qui a la perspective d'en sortir bientôt. Le progrès et l'avenir me paraissent être, non pas dans la séparation du professorat et de la surveillance, mais bien dans la fusion et la pénétration de ces deux fonctions également importantes de l'éducation. C'est la tendance qui prévaut actuellement en Autriche et en Allemagne, comme M. Hofmann l'indiquait très à propos dans un récent article de cette revue (p. 250).

Ce point m'amène à signaler une intéressante circulaire ministérielle adressée aux préfets le 19 octobre dernier. Nous en détachons les instructions suivantes :

1° Vous permettrez à chaque surveillant (porteur du diplôme légal) d'assister de temps en temps à certains cours. Cette autorisation ne pourra être accordée qu'avec l'assentiment préalable du professeur titulaire, lequel, de concert avec vous, désignera la leçon qui semble devoir être la plus avantageuse au jeune stagiaire. Je vous laisse le soin de fixer le nombre et l'époque de ces assistances aux leçons. 2° Le surveillant ainsi autorisé tiendra dans un cahier *ad hoc* note exacte de la leçon donnée. Il y mentionnera toutes les observations qu'elle lui suggère et dont il croit pouvoir tirer profit. Ce cahier sera soumis à votre examen et vous le parapherez. 3° Quand vous le jugerez opportun, vous chargerez le surveillant de donner lui-même une leçon dans une classe à son choix en votre présence et en la présence du professeur titulaire du cours. La leçon terminée, vous et le professeur titulaire, vous voudrez bien faire part au surveillant de toutes les remarques qu'elle comporte. 4° Lors de la visite de l'inspecteur compétent, vous inviterez le surveillant à donner dans une classe à son choix une leçon à laquelle vous assisterez ainsi que l'inspecteur et le professeur titulaire du cours. Cette leçon sera immédiatement suivie d'un débat critique en présence du surveillant. 5° Dans les premiers jours de juin, vous m'enverrez sur chacun de ces surveillants un rapport spécial; vous y ajouterez vos appréciations personnelles, celles du professeur titulaire et une cote de valeur.

Des termes et de l'esprit de cette circulaire, nous nous hâtons de tirer les conclusions suivantes : 1° Le gouvernement n'appellera plus aux fonctions de surveillant et de professeur que des personnes munies du diplôme légal : ce n'est pas trop tôt. 2° Tout aspirant-professeur devra désormais passer par la surveillance. 3° La surveillance sera organisée de façon à constituer une sorte de stage professionnel qu'apprécieront le professeur et l'inspecteur compétent, avec le préfet de l'établissement. — C'est là une amélioration manifeste dont nous félicitons les promoteurs. Un point reste encore à régler : D'après quels principes choisira-t-on, entre les nombreux docteurs, ceux qui seront appelés à cette charge de la surveillance, premier échelon du professorat? Le gouvernement n'a que l'embarras du choix parmi les divers systèmes qui ont été proposés pour obtenir une sélection impartiale

et équitable entre les candidats trop nombreux. Peut-être même n'est-il pas bien nécessaire qu'il adopte et proclame un système uniforme. L'essentiel est que l'on condamne une fois pour toutes la sélection à rebours qui a sévi trop souvent dans notre enseignement moyen. — L. P.

132. — Assez à l'improviste, le gouvernement vient d'imposer aux athénées le nouveau système de compositions des écoles moyennes. Dorénavant aura lieu tous les quinze jours une composition théorique d'une demi-heure; les compositions pratiques se font l'avant-dernière semaine de chaque trimestre, pendant laquelle tous les cours sont suspendus. Ce système, dans la pensée de ses inspireurs, vise un double but : tenir les élèves en haleine et remédier au surmenage. Sans doute, il serait prématuré et même injuste de vouloir condamner, sur l'expérience forcément incomplète de ce premier trimestre, un système qui bouleverse de vieilles habitudes. Notons cependant, parmi les observations qui se sont fait jour, les suivantes qui paraissent sérieusement fondées : 1° Les élèves ont en moyenne une dizaine de cours différents; ils perdront donc, chaque quinzaine, au moins cinq heures de leçon; ajoutez-en autant pour la correction, que le professeur doit évidemment faire devant la classe, et comptez ce qui restera pour voir certains programmes déjà passablement chargés. — 2° Si la besogne des élèves est effectivement diminuée à la fin du trimestre, elle est en réalité augmentée d'autant pendant les deux mois qui précèdent : certains composent presque chaque jour! — 3° De ce système, résulte à toute évidence un surcroît de besogne pour le professeur. Or, si le règlement des écoles moyennes y prévoit une compensation en limitant les devoirs écrits des deux années supérieures et en les supprimant dans les quatre années inférieures, on oublie de diminuer de ce côté la besogne, déjà si fastidieuse, du professeur d'athénée.

Nous reviendrons sur ce système quand un essai plus complet permettra d'en apprécier, sans parti pris, les avantages et les inconvénients. Nous prions nos collègues de nous faire part de leurs observations à ce sujet. A notre sens, l'on ne devrait pas appliquer uniformément le même système à tous les cours; bien plus, chaque professeur devrait avoir la liberté d'employer tel système de compositions qu'il jugerait le plus pratique et le plus profitable à ses élèves. — J. H.

133. — Nous avons sous les yeux un numéro spécial de *The New-York Teachers' Magazine*, revue pédagogique qui paraît tous les mois (New-York, Fifth avenue, 124, au prix d'un dollar par an). Le numéro donne une idée assez favorable de l'activité pédagogique régnant aux États-Unis. Parmi les nombreux articles qu'il contient (156 pp.), nous en signalons trois. M. Ed. Franklin Buchner, professeur à l'école de pédagogie de l'université de New-York, développe (p. 26-35) quelques conditions du progrès en pédagogie et arrive à la conclusion qu'il faut, pour enseigner cette branche dans les universités, des chaires spéciales occupées par des hommes ayant reçu une préparation particulière. Un membre du bureau d'éducation des États-Unis, M. L. R. Klemm, Ph. D., défend la création d'écoles commerciales et industrielles telles qu'elles existent en Allemagne, et met ses compatriotes en garde contre le danger d'introduire des matières professionnelles dans

le programme des écoles primaires. Enfin, M. Richard E. Mayne communique le plan complet d'une haute école du soir (*a model evening high school*), existant à New-York et dans laquelle des jeunes gens, âgés de plus de seize ans, reçoivent de 7,15 à 9,15 h. du soir l'instruction dans toutes les branches supérieures qui peuvent leur servir à gagner leur pain. Ces branches sont : l'anglais, l'espagnol, l'allemand, le français, le commerce, le droit commercial, le droit public et l'histoire, la chimie, l'anatomie et la physiologie, les mathématiques, la physique et le dessin. Les sciences purement théoriques sont naturellement enseignées en vue de la pratique, la physiologie, p. ex., en vue de l'hygiène, et nous lisons (p. 23) que tel qui a terminé avec succès le cours de chimie, a été placé tout de suite dans l'administration de la ville de New-York avec un traitement annuel de trois mille dollars (plus de 15,000 francs).

On voit par ces articles et par les noms des hommes qui les ont composés, qu'en Amérique l'enseignement primaire n'est pas aussi nettement séparé de l'enseignement moyen et supérieur que chez nous. Car bien que le périodique paraisse être destiné de préférence aux instituteurs, il contient bien des choses qui sont d'un ressort plus élevé. Il faut d'ailleurs se rappeler que dans ce pays la pédagogie, même pour les instituteurs, est enseignée à l'université. Cette pénétration réciproque de tous les enseignements est peut-être une idée qu'il serait bon de méditer.

La revue a enfin un caractère qui la distingue de toutes les revues semblables. A côté des articles pédagogiques proprement dits, elle accorde une place aux œuvres littéraires, poésies et nouvelles, qui se rapportent à l'art d'enseigner, ainsi qu'aux mémoires des professeurs. Dans ce vaste pays d'initiative personnelle et de contrastes frappants qu'est l'Amérique, cela peut offrir assez de variété et l'on peut le risquer sans nuire à l'aspect scientifique de la revue, mais il y a dans cet assemblage quelque chose qui déplaît à un Européen. — P. HOFFMANN.

134. — La *Revue de l'Université de Bruxelles* (5^e année, n^o 2, novembre 1899) signale les excellents résultats que donne la *Correspondance internationale* pour l'étude des langues modernes. M. Stead, l'éditeur de la *Review of Reviews*, s'est fait l'organisateur de cette entreprise. Il tient une liste de toutes les personnes étrangères qui désirent se mettre en rapport avec leurs voisins d'outre-mer; et il inscrit à côté de chaque nom celui d'un correspondant anglais du même sexe et du même âge, en ayant soin de faire correspondre autant que possible leurs occupations. En quelques mois, un millier de Français et de Françaises sont entrés en relation avec le même nombre d'Anglais, et le succès de l'entreprise ne fait que s'accroître. Il serait hautement désirable que le système de la *Correspondance internationale* s'implantât en Belgique. Rappelons à ce sujet qu'un de nos collaborateurs, M. Vandenrydt, a proposé (*Revue*, 1897, 3^e livr.) de faire un essai analogue pour la langue flamande et la langue française: il s'agirait de créer une *Correspondance scolaire* entre les athénées et collèges de la partie flamande et ceux de la partie wallonne du pays. L'idée est des plus séduisantes et mériterait qu'on tentât de la réaliser.

135. — La *Revue bleue* a ouvert dans ses colonnes, pendant les mois

d'avril, de mai et de juin, sous le titre : *Autour de la loi Falloux*, une sorte de vaste enquête sur l'organisation de l'enseignement secondaire en France. Des hommes éminents tels que MM. Aulard, Ribot, Seignobos, Challey-Bert, de Lanessan, Lavis, Buisson, Jaurès, ont successivement donné leur avis sur les réformes désirables. On y examine bien des questions de nature à intéresser les Belges aussi bien que les Français.

Dans le même ordre d'idées, il convient de signaler aussi les belles études de M. Alfred Fouillée sur *l'Éducation morale en France* (*Revue bleue* du 10 juin et sq.), et l'article magistral de M. Georges Perrot dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet sur *l'histoire de l'art dans l'enseignement secondaire*. — H. P.

136. — Un *Congrès international d'Enseignement supérieur* aura lieu à Paris, à l'occasion de l'Exposition universelle, du 30 juillet au 4 août 1900.

La commission d'organisation a décidé que les questions suivantes seraient discutées dans les séances générales : 1° l'extension universitaire ; 2° création d'œuvres en faveur des étudiants, moyens d'éviter leur isolement, institutions déjà existantes en France et à l'étranger ; 3° de la formation par les Universités des maîtres de l'enseignement supérieur, secondaire et primaire ; 4° du rôle des Universités dans l'éducation agricole, industrielle, commerciale, coloniale ; 5° des rapports entre les Universités des différents pays et leurs professeurs, des institutions propres à les favoriser, d'une union internationale des membres de l'enseignement supérieur ; 6° des rapports entre les Facultés de droit et les Facultés des lettres.

Des sections sont constituées, pour discuter l'organisation des études ou la méthode à suivre, en ce qui concerne : 1° le droit ; 2° les sciences politiques ou sociales ; 3° la géographie ; 4° l'histoire et la philologie ; 5° la philosophie et les sciences connexes.

La cotisation est fixée à 10 francs. Les adhésions, les cotisations, les communications ou les demandes de renseignements peuvent être adressées à M. Larnaud, secrétaire général de la commission d'organisation du Congrès, à la Sorbonne.

Des visites auront lieu, pendant la durée du Congrès, dans les établissements d'enseignement supérieur, dans les laboratoires, bibliothèques, instituts, etc.

L'entrée gratuite à l'exposition, pendant la durée du Congrès, sera demandée par la Commission à l'Administration supérieure.

Le Congrès est ouvert à tous les membres des Universités, Facultés et Écoles d'enseignement supérieur, des Lycées et des Collèges, comme à tous les amis du haut enseignement.

137. — Le deuxième *Congrès des Philologues néerlandais* se tiendra à Leyde en 1900, mardi, mercredi et jeudi après Pâques. Le succès du premier congrès, qui eut lieu à Amsterdam en 1898, fait bien augurer du second. Il y aura cinq sections : philologie classique, linguistique, philologie germanique et romane, histoire ancienne et archéologie, pédagogie. Le bureau est composé de MM. Kern, président ; Naber, vice-président ; van Geer, Hesseling, Vürtheim, secrétaires ; Breuning, trésorier.

138. — Du 3 au 15 octobre dernier s'est tenu à Rome, sous la présidence

d'honneur de l'illustre linguiste Ascoli et la présidence effective de M. Angelo de Gubernatis, le XII^e Congrès des Orientalistes. Le nombre des membres présents s'élevait à six cents. Le gouvernement belge s'était fait représenter par M. Émile Boisacq, professeur à l'université de Bruxelles.

Douze sections se partagèrent les travaux du congrès. Nous mentionnerons rapidement, comme intéressant plus particulièrement nos lecteurs, certaines des communications faites à la première section (*Linguistique indo-européenne*), à la sixième section (*Inde et Iran*) et à la onzième (*Grèce et Orient*).

Dans la première section, qui fut successivement présidée par MM. Ascoli, Thomsen (Copenhague), Ludwig (Prague), Victor Henry (Sorbonne) et Bartholomae (Giessen), un jeune privat-docent de l'université de Naples, avantageusement connu déjà par des dissertations sur *Le sorti dei gruppi indo-europei* -nj-, -mj-, -rj-, -lj- nell' *ellenismo* et sur *I continuatori ellenici di ti indo-europeo* (Salerno 1893), M. Pietro Goidanich, nommé depuis professeur de grammaire comparée à l'Université de Pise, étudia les modes de la syntaxe et la formation de l'optatif dans les langues indo-européennes. — M. Thomsen présenta des exemplaires de ses mémoires intitulés *Études lyciennes, I*, et *Recherches sur la parenté de l'étrusque*. Le premier de ces travaux tend à prouver que le lycien est une langue mixte, à morphologie indo-européenne, mais dont le vocabulaire n'est point indo-européen ni actuellement déterminable. Quand à la parenté de l'étrusque, elle devrait être recherchée, en dehors des voies suivies jusqu'à présent, dans les langues du Caucase, et plus spécialement dans celles du Nord ou langues lesghiennes. — M. Alfred Torp (Christiania) étudia certains points de la morphologie lycienne. — M. Bartholomae fit savoir qu'il préparait un *altiranisches Wörterbuch*.

Le Ministre de l'instruction publique confia aux soins de la section un moulage du *Niger lapis* découvert au commencement de cette année dans les fouilles exécutées au forum (cf. *R. I. P.*, Chronique, n° 99, p. 296), et lui remit des exemplaires de la notice consacrée à ce monument et due à la collaboration de MM. Boni, Gamurrini, Cortese et Ceci ¹.

La sixième section fut présidée par Sir W. Hunter, MM. Kuhn (Munich), Pischel (Halle), Hoernle (Oxford), Sir Raymond West et M. Sénart. Elle approuva le projet présenté par M. Kuhn d'une bibliographie indienne, qui serait publiée sous les auspices du gouvernement des Indes, — M. Leumann (Strasbourg) étudia la légende de Brahmadatta de Kāmpīlya. — M. Victor Henry proposa de traduire le vers RV. I 152,2 : *triraçrim hanti caturaçrir ugro*, par "celui qui a quatre pointes (i. e. le soleil) frappe celui qui n'a que trois pointes (i. e. le dernier quartier de la lune)."

La onzième section, présidée par MM. Krumbacher (Munich), Lambros (Athènes), Strzygowski (Graz), Tocilescu (Bucharest) et Tsagarelli (Petersbourg) entendit la lecture d'un mémoire où M. Théod. Reinach anéantit le

¹ Cf. *Notizie degli Scavi*, mai 1899.

faux dieu Kyropalatès, qu'il faut rayer du dictionnaire de Roscher et qui doit son existence à une bëve de Cramer. — M. Helbig tenta de reconstruire la narration la plus ancienne de la mort des prétendants d'après *Od.* XVI, 281-298 et XIX, 4-13; il semblerait que les prétendants furent tués alors qu'ils n'avaient point d'armes; l'auteur du XXII^e chant, repoussant cette version comme par trop cruelle, a donné des armes aux prétendants, ce qui lui permettait en outre de décrire une série de combats mouvementés. — M. Furtwängler traita des rapports entre l'art grec archaïque et l'art oriental. Pour lui, 1^o la glyptique de la période dite mycénienne n'est pas orientale, mais européenne; pourtant elle ne se comprend que si l'on tient compte de la glyptique orientale; la première est parallèle à la glyptique qui se développa en Orient environ vingt siècles avant notre ère et qui se distingue de la glyptique antérieure par une exécution toute différente. 2^o Quelques pierres gravées trouvées au Pendjab (auj. au British Museum) et datant du VII^e siècle avant J.-C., prouvent l'existence de relations entre l'Inde et la Grèce; l'opinion qui fait dériver de l'Inde la théorie pythagoricienne de la migration des âmes puise dans ces trouvailles un argument nouveau. 3^o La découverte dans le Béloutchistan de restes d'habitations d'un peuple remontant à la première époque du bronze, découverte consistant notamment en poteries qui rappellent la céramique mycénienne de la première période, autorise à croire qu'il y eut des relations entre ces deux civilisations à peu près contemporaines. 4^o Les pierres mycénienes sont bien l'œuvre de " Grecs ", même si l'on admet que ceux-ci étaient une population mêlée, où l'élément ethnique primitif, artistiquement doué, dominait. Cette théorie, M. F. la défendra dans son prochain livre sur l'histoire de la glyptique.

Parmi les communications faites en séance générale, nous relevons celles de M. Pullè (Pise) sur la cartographie de l'Inde et de M. Tocilescu sur les fouilles entreprises pour établir l'ancienne topographie de la Dacie et de la Mésie inférieure, sur les découvertes d'Adamklissi, sur les deux monuments de la Dobroudja, destinés à rappeler les campagnes de Trajan.

Le prochain Congrès des Orientalistes se tiendra à Hambourg en 1902. — B.

139. — M. V. Chauvin vient de faire paraître dans la *Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège* (Fascicule VI, Bruxelles, 1899; 3,50 f.) une étude fort intéressante sur : *La récession égyptienne des Mille et une Nuits*. On a reconnu depuis longtemps qu'il faut chercher en Égypte l'origine d'un grand nombre des récits qui forment la collection des *Mille et une Nuits*. Le savant professeur de Liège va plus loin et, par une ingénieuse étude du texte original, en arrive à distinguer dans la partie égyptienne du recueil deux auteurs différents, dont il reconstitue la physionomie littéraire : " l'un, original et spirituel, a écrit de petits romans qu'il a peut-être publiés séparément et sans songer à les insérer dans la collection; l'autre, dépourvu de tout talent, a beaucoup composé ou remanié, probablement à l'occasion d'une réédition de ce recueil „

140. — Une nouvelle édition du *Bacchylide* de F. Blass était devenue nécessaire. Elle vient de paraître chez Teubner à Leipzig (*Bacchylidis Carmina cum fragmentis iterum edidit* FR. BLASS, Leipzig, 1900) et elle a été,

comme on pouvait s'y attendre, soigneusement mise à jour. La bibliographie a été complétée et l'auteur a tenu compte du travail considérable fourni depuis un an. L'intérêt que porte à Bacchylide la philologie contemporaine n'est pas près de diminuer; aussi peut-on s'attendre à voir une nouvelle édition du livre de Blass rendue nécessaire dès le début du prochain siècle, et l'on peut prédire que, comme pour celle-ci, une partie notable du progrès accompli sera due au savant éditeur lui-même.

141. — La savante édition de Diels (*Parmenides Lehrgedicht*, 1897) avait marqué un grand progrès dans l'interprétation du philosophe Éléate. Sous le titre *Parmenides im Kampfe gegen Heraklit* (Teubner, 1899), M. Patin vient de publier, en une brochure compacte de plus de 200 pages (tirage à part du 25^e suppl. des *Jahrb. f. Class. Phil.*), le résultat de ses recherches sur le système de Parménide. Le titre même indique la thèse principale de l'auteur, qui contredit souvent les conclusions de M. Diels, et expose son système avec beaucoup de méthode et d'érudition.

142. — Nous signalons avec bonheur l'apparition du 1^{er} fascicule des *Problèmes musicaux d'Aristote* édités, traduits et commentés par MM. F. A. Gevaert et J. C. Vollgraff (Gand, Hoste, 1899; 164 pp. gr. in-8°).

Ce fascicule comprend le texte grec avec notes critiques, la traduction française et le commencement du commentaire musical. Le deuxième contiendra le reste du commentaire musical. Le dernier apportera, avec la préface-introduction, un appendice consacré à l'ancienne notation grecque ainsi qu'à la doctrine préaristoxénienne des genres et des échelles tonales. — L'établissement du texte grec et les notes philologiques sont l'œuvre de M. Vollgraff; le commentaire musical et l'appendice, celle de M. Gevaert. Quant à la traduction française, commencée en 1875 par le regretté Auguste Wagnier, elle a été retravaillée et achevée par l'effort combiné de MM. Gevaert et Vollgraff.

Il est impossible d'indiquer ici, même sommairement, quels immenses progrès le travail de MM. Gevaert et Vollgraff a fait faire à la critique et à l'interprétation du texte des *Problèmes* ainsi que à la connaissance de la musique grecque en général, combien de passages ont été heureusement corrigés ou définitivement éclaircis, combien de renseignements précieux nous apporte le commentaire si érudit, si substantiel et si clair de M. Gevaert.

Nous appelons de tous nos vœux le prompt achèvement de cet ouvrage capital pour l'histoire de la musique de l'antiquité.

143. — Le tome IV et dernier du grand ouvrage de M. Omont, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale et des autres bibliothèques de Paris et des départements*, a maintenant paru; il comprend l'introduction générale, la table alphabétique et des additions. Nous apprenons par l'introduction que la Bibliothèque Nationale possède actuellement 4800 manuscrits grecs; 193 manuscrits se trouvent en province, ce qui fait pour toute la France un total d'environ 5000 manuscrits grecs. Ces chiffres indiquent suffisamment l'importance extraordinaire de la Bibliothèque Nationale pour les études grecques. C'est un trésor où l'ouvrage de M. Omont permettra désormais d'aller puiser avec beaucoup plus de facilité et de discernement.

144. — Le gouvernement français vient de créer à l'Université de Paris un cours d'histoire byzantine et de charger de cet enseignement M. Ch. Diehl, professeur à l'Université de Nancy. M. Krumbacher, le juge le plus compétent en la matière, se félicite avec raison de ce que le choix du gouvernement se soit porté sur la personne en France la mieux désignée par l'étendue de sa science, la sûreté de sa critique et de sa méthode, et l'excellence de ses travaux. Le nouveau cours créera en France un centre, une organisation et une direction pour les études byzantines qui, fondées à Paris au 17^e siècle, y sont aujourd'hui encore un des domaines les plus cultivés de l'érudition. C'est un plaisir de constater que les études grecques, que certains se plaisent à enterrer une fois par jour, s'annexent au contraire des régions inexplorées qui, en France comme en Allemagne, — et espérons-le, bientôt aussi en Belgique — ne manqueront pas d'attirer vers elles de nouveaux esprits, curieux de recherche et de science.

145. — Nous avons reçu la première livraison (*A-Accipio*) du *Lexique de Plaute*, publié sous la direction de M. J. P. Waltzing, professeur à l'université de Liège (Louvain, Peeters, 1900; prix : 3 fr.). A en juger par le spécimen que nous avons sous les yeux, le travail entrepris par M. Waltzing est fait avec beaucoup de soin et de conscience, et conformément à la méthode adoptée aujourd'hui pour les lexiques spéciaux de la langue des auteurs. Nous espérons qu'il sera mené à bonne fin. Un lexique complet de Plaute sera de la plus grande utilité pour tous les latinistes.

146. — Parmi les publications récentes de la librairie Weidmann, à Berlin, nous signalons à nos lecteurs :

1^o CICERO'S *ausgewählte Reden, erklärt von K. HALM*. Ver Band: *Die Reden für T. Annius Milo, für Q. Ligarius und für den König Deiotarus*. 10^{te} verbesserte Aufl. von G. LAUBMANN. 1899. 152 pp. in-8°. Prix : 1 mk. 35. — M. Laubmann a procédé, dans sa revision, avec beaucoup de tact et de soin. Pour le texte du *Pro Milone*, il s'est gardé d'exagérer la valeur des leçons de l'*Harleianus*, qui ont trop souvent séduit les derniers éditeurs. .

2^o T. LIVI *ab urbe condita libri*, W. WEISSENBORN'S *erklärende Ausgabe*, neu bearb. von H. J. MÜLLER. Ver Band, 2^{tes} Heft: *Buch XXIIX-XXX*. 4^e Aufl. 1899. viii-200 pp. in-8°. Prix : 2 mk. 10. — Le texte de cette 4^e édition diffère en plusieurs endroits de celui de la 3^e, grâce notamment à la connaissance plus complète qu'on a acquise des leçons provenant du *codex Spirensis* aujourd'hui perdu (voir l'édition de Luchs). M. H. J. Müller a tiré bon parti des nombreux travaux de critique et d'exégèse dont Tite-Live a été l'objet depuis l'apparition de la 3^e édition de Weissenborn.

147. — On s'imagine volontiers que, pour caractériser la *patria potestas*, il suffit de dire que le père de famille, à Rome, avait sur ses enfants un pouvoir absolu, comprenant le *ius vitae necisque*. La question est beaucoup plus délicate et plus compliquée. Ceux qui voudront s'en faire une idée exacte liront avec fruit l'article que M. Joseph Willems, chargé de cours à la Faculté de droit de l'Université de Liège, a publié dans le *Musée belge* de cette année sous le titre: *Coup d'œil sur l'étendue de la puissance paternelle à Rome*.

148. — M. H. Demoulin vient de faire paraître dans le *Musée belge* un

supplément à son remarquable travail sur les *Collegia iuvenum* (Louvain, 1897). Il y examine les données nouvelles qu'apporte M. Rostovtsew dans son *Étude sur les Plombs antiques* (*Revue numismatique de Paris*, 1897-1899). Il se rallie, avec quelques restrictions, aux conclusions de M. Rostovtsew, qui établit principalement que les collèges de *iuvenes* avaient un caractère militaire et se proposaient pour but de former la jeunesse par des exercices physiques. C'est ce qui engagea Auguste et ses successeurs à protéger ces associations.

149. — Non seulement les visiteurs de Rome, mais encore la plupart des chrétiens connaissent la fameuse statue de bronze de l'apôtre St Pierre de la basilique Vaticane, dont un si grand nombre d'églises possèdent une reproduction. L'origine de cette œuvre d'art a donné lieu à d'innombrables discussions, et l'on était dans ces derniers temps porté à admettre l'opinion de Wickhoff, qui la datait du 13^e siècle. M. H. Grisar (*Civiltà cattolica*, 1898) vient d'élever contre cette date des objections à la fois techniques et artistiques. Le costume surtout lui paraît appartenir à la vieille époque chrétienne, et ne s'expliquer que si on reporte l'œuvre au 5^e ou au 6^e siècle. Le manque de la tonsure ainsi que le type parlent aussi contre le moyen âge. L'hypothèse de M. Grisar est que la statue serait une œuvre de l'époque du pape Symmaque (498-514). C'est à cette époque que les clefs apparaissent comme attribut de l'apôtre et que se répand à Rome le culte de Martin de Tours; or c'est dans le cloître de ce saint, au Vatican, que se trouvait la statue de St Pierre.

150. — A l'occasion du 150^{me} anniversaire de la naissance de Goethe, la maison Weidmann vient de publier la traduction latine d'un certain nombre de pièces du grand poète allemand (*Gedichte Goethes ins lateinische übertragen* von E. F. HAUPT, 150 p. 2 m.) La traduction est une publication posthume et est l'œuvre d'un homme séparé de nous par plus de deux générations. E. F. Haupt (1773-1843) est le père du grand philologue Maurice Haupt, qui avait déjà publié en 1841 dix des pièces réimprimées aujourd'hui. Les traductions de Haupt sont pleines d'art, de finesse et d'élégance; c'est un charme de lire ces vers latins qui essaient de traduire jusqu'au rythme et à la musique de l'original. Citons le début de *Mignon*:

Nosti tellurem citris floridam
Hesperidumque malis auream,
Quam Zephyri afflatu pervolant,
Quam myrtus atque laurus decorant ?
Hanc nostine? Tu illuc me,
O adamate, perduc propere!

E. F. Haupt était bourgmestre de Zittau: ses récréations poétiques, *οἱ τοὶ νῦν βορροὶ εἶδον*, n'en sont que plus étonnantes et enviables.

151. — La librairie A. Colin met en vente une quatrième édition des *Fables de La Fontaine* par L. Clément (Paris, 1900; 3,25 f.). Le texte soigneusement annoté est précédé d'une excellente introduction sur l'histoire de la fable, la poésie et le versification de La Fontaine dans les *Fables*. Le

volume se termine par une courte *grammaire* de la langue de La Fontaine (formes et syntaxe), très claire et très nette, et par un *lexique* où l'étudiant trouvera groupées des notes précieuses pour l'intelligence du texte et l'histoire de la langue française. L'ensemble constitue une petite encyclopédie du vieux fabuliste que l'on doit recommander chaudement aux professeurs et aux étudiants.

152. — Parmi les papiers d'André Chénier qui furent déposés à la Bibliothèque Nationale de Paris, le 10 mai 1892, par la veuve de Gabriel de Chénier, neveu du poète, sous la condition de n'être pas communiqués pendant sept ans, se trouvaient plusieurs œuvres inédites. Le terme étant expiré en 1899, M. Abel Lefranc a eu l'heureuse fortune de consulter le premier le précieux dépôt. En attendant la publication prochaine de toutes les pages nouvelles qu'il y a trouvées, il imprime dans la *Revue de Paris* (n° du 15 octobre et du 1^{er} novembre 1899), de longs fragments en prose "sur la perfection des arts", destinés à une histoire générale des littératures. "On donnerait, je crois, dit M. Lefranc, une idée assez exacte de cette œuvre, en disant que Chénier, fortement épris des formules de Montesquieu, a tenté de faire une application originale des théories de l'*Esprit des lois*, en les transportant du domaine de la politique et de la philosophie sociale, dans celui de l'histoire de l'art et de la littérature. C'était là une entreprise qui devait ouvrir à ces études si considérables des horizons magnifiques et inattendus. En cela, comme en bien d'autres choses du reste, le poète avançait audacieusement, et par une intuition extraordinaire, quelques-uns des penseurs les plus caractéristiques de notre temps, c'est-à-dire l'auteur de l'*Histoire du Christianisme* et celui de l'*Histoire de la littérature anglaise*, tous deux intimement pénétrés, comme le fut Chénier, du goût et de la connaissance de la littérature hellénique." En voilà assez pour faire apprécier et l'importance des fragments inédits et l'heureuse fortune de M. Lefranc qui, après avoir enrichi la littérature française, il y a quelque temps, de nouvelles poésies de Marguerite de Navarre, lui restitue cette fois une œuvre si intéressante d'un de ses plus grands écrivains.

153. — Nous apprenons avec plaisir que notre collaborateur M. Fernand Mallieux, de Liège, docteur en philosophie et lettres et docteur en droit, vient d'être nommé professeur de langue russe à l'Université de Bruxelles.

154. — Sous le titre de *Mélanges d'histoire et de littérature religieuse*, par Jacques Thomas (Paris, Lecoffre, 1899, in-12; 3 f.), l'Institut catholique de Toulouse vient de réunir une série de travaux épars jusqu'ici dans des revues peu accessibles, et qui étaient dus à un de ses professeurs les plus distingués, enlevé prématurément par la mort. Les travaux du jeune savant portaient spécialement sur l'Écriture Sainte et sur l'histoire des premiers siècles du christianisme et dénotaient une rare érudition et un sens critique très aiguisé. M. l'abbé Batiffol, dans une excellente introduction, a tracé du jeune professeur un portrait que reconnaîtront avec émotion tous ceux qui ont suivi les cours de langues orientales à l'École des Hautes-Études de Paris vers 1880, et qui ont gardé un précieux souvenir de cette attachante figure.

155. — Nous avons reçu une plaquette intitulée *Kritischer Wegweiser durch die neuere Deutsche historische Litteratur für Studierende und*

Freunde der Geschichte, par F. Förster (Berlin, J. Råde, 1900; 58 pp. in-12). Sous l'apparence d'une bibliographie méthodique on n'y trouvera qu'un catalogue à prix marqués de quelques ouvrages historiques modernes, classés dans un ordre systématique, et qui ne mérite aucunement l'épithète de " critique ", qui lui est généreusement attribuée au titre.

156. — Le dernier fascicule du *Grundriss der Romanischen Philologie* de G. Gröber doit être signalé spécialement aux historiens pour l'excellent aperçu critique des sources et des travaux relatifs à l'histoire des peuples romans au moyen âge qu'y a publié M. Bresslau, et dont on chercherait vainement ailleurs l'équivalent.

157. — La Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome vient de s'enrichir d'une nouvelle série de publications. Elle entreprend d'éditer les "*Lettres des papes d'Avignon se rapportant à la France* ", comme suite à la publication intégrale des registres des papes du XIII^e siècle, commencée par elle depuis longtemps déjà. Le 1^{er} volume des lettres de Benoît XII (années 1335-37) vient de paraître par les soins de M. G. Daumet (Paris, Fontemoing). Suivront les lettres de Jean XXII (M. Coulon), de Clément VI et Innocent VI (M. Deprez), d'Urbain V (M. Lecacheux) et de Grégoire XI (M. Mirot).

158. — L'Académie Royale de Belgique vient de faire distribuer le 2^e fascicule du t. XV de la *Biographie Nationale* (Nanninck-Noyer)

159. — Le séminaire d'histoire de l'Université de Bruxelles entreprend, sous la direction de M. Eugène Lameere, le dépouillement jusqu'en 1901 des articles des revues belges et étrangères intéressant l'histoire de Belgique. L'ouvrage sera publié sur fiches, à raison de 2000 fiches par an. Le prix est fixé à un franc les 100 fiches. Les abonnements, que nous espérons nombreux, sont pris chez M. Eug. Lameere, 119, chaussée de Charleroi, à Bruxelles.

160. — On remarquera dans le fascicule des *Bulletins de la Commission royale d'histoire* que nous analysons plus haut, une édition critique soigneusement faite par M. A. Fayen, d'après les divers manuscrits, de l'*Antigraphum Petri* de Lambert le Bègue, ainsi que les documents relatifs aux finances des Pays-Bas à l'avènement de Joseph II publiés par M. E. Hubert.

161. — Sous le titre *Ypre jeghen Poperinghe angaende den verbonden*, M. N. de Pauw fait paraître dans les publications de l'Académie flamande (Gand, Siffer, 1899 ; XLVI-332 pp. in-8^o) le texte d'un long procès du XIV^e siècle, relatif aux contestations d'Ypres et de Poperinghe touchant l'exercice de la draperie. La valeur de ce document pour l'histoire de l'industrie flamande au moyen âge est très grande. L'éditeur y a joint une préface exposant les démêlés entre les deux villes rivales jusqu'à l'époque du procès. On y trouvera aussi de curieux détails sur une prophétie du temps qui se rapporte probablement, du moins en partie, à cet intéressant épisode.

162. — Le *Catalogue des actes de Jean de Bavière* (1390-1417) par M. E. Bacha (*Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. XII) continue la série déjà importante de régestes d'évêques de Liège

publiée depuis quelques années par des élèves de M. G. Kurth. Le catalogue se compose de 202 numéros; l'éditeur n'y a compris que les actes émanés de Jean de Bavière pendant son épiscopat à Liège, c'est-à-dire pendant l'époque antérieure à son départ pour le comté de Hollande.

163. — VANNÉRUS (JULES). *Cinq lettres inédites de Juste Lipse* (1595-1606). Bruxelles, A. Vromant et C^{ie}, 1899, in-8° (Extr. des *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles*, t. XIII, 1^{re} livraison).

Des cinq lettres publiées par M. Vannérus d'après les originaux qui se trouvent en sa possession, la première et la dernière sont adressées à l'historien luxembourgeois Jean Bertels, en 1595 et 1606, les trois autres à Jean Richardot, président du conseil privé à Bruxelles, en 1601, 1602 et 1603. La plus ancienne ne contient que des protestations d'amitié; la deuxième est un billet par lequel Lipse annonce à Richardot le retour de son fils, qui avait été en pension chez le célèbre humaniste; puis viennent deux lettres d'envoi d'ouvrages de Lipse: la deuxième "centurie", d'épîtres, aux Belges, dédiée à Richardot, et un "opusculum", non déterminé par M. Vannérus, qui pourrait être le *De Vesta et vestalibus syntagma*, dont la dédicace est datée de juin 1603, ou le *De bibliothecis syntagma*, imprimé en 1602; dans la cinquième, Lipse remercie Bertels de son *Historia Luxemburgensis*; il lui dit qu'il avait songé à rédiger une histoire du Brabant, — détail connu, d'ailleurs, — mais que son état de santé l'empêche de donner suite à ce projet; il mourut en effet, cinq semaines après avoir écrit cette lettre, qui est une des dernières que l'on connaisse de lui.

Ces lettres n'offrent, on le voit, qu'un intérêt très mince pour la biographie de Juste Lipse, mais il convient de constater que M. Vannérus les a publiées avec le plus grand soin. — PAUL BERGMANS.

164. — La *Correspondance de M. G. de Louvrex avec Dom E. Martène*, publiée par L. Halkin (Extrait du *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. XII; 23 pp.) complète en quelque sorte celle de ce même bénédictin avec un autre "correspondant", liégeois, l'archéologue G. de Crassier. Nous avons rendu compte de cette dernière dans un précédent numéro de la *Revue*. La présente édition de M. Halkin ne contient que le texte de huit lettres: quatre (d'après une copie) adressées par Martène à Louvrex, déjà connues depuis 1857; et quatre autres de Louvrex à l'auteur du *Thesaurus novus anecdotorum*. Celles-ci sont publiées pour la première fois d'après les originaux reposant à la Bibliothèque Nationale de Paris. On trouvera respectivement dans les unes et les autres des détails curieux sur certain épisode de l'histoire de l'abbaye de Stavelot et sur un différend qui surgit entre les chapitres d'Aix-la-Chapelle et de Liège, et d'autre part des renseignements instructifs sur les grandes publications des bénédictins, telles que la *Gallia Christiana* et l'*Amplissima Collectio*. Les 8 lettres vont du 9 juillet 1719 au 29 juin 1727. — F. MAGNETTE.

165. — *Retour de la Belgica*. — Le 5 novembre dernier le commandant de Gerlache rentrait triomphalement à Anvers sur son baleinier à vapeur "la Belgica", avec tout son personnel, moins le lieutenant Danco et le matelot Wiencke, qui étaient morts pendant l'expédition; il était entouré d'une nombreuse flottille qui était allé le prendre à la hauteur de Doel. Il

avait quitté Anvers le 18 août 1897; il resta à Punta Arenas jusqu'au 14 décembre, partit de l'île des États le 14 janvier et ne rentra à Punta Arenas, par le chenal de Cockburn, que le 28 mars 1899. Il explora donc pendant 16 longs mois la région antarctique. Le 10 mars 1898, par 71° 31, Lat. S et 85° 16' long. W.-Gr., son navire fut bloqué dans la banquise et mené à la dérive dans le pack dont il ne put se délivrer que le 14 mars de cette année.

Le retour à Anvers fut un véritable triomphe. Disons-le, à l'honneur de notre pays, la Belgique, et Anvers en particulier, a su reconnaître cette fois les services éminents rendus à la science par des concitoyens dont le courage fut égal à leur science et à leur dévouement. La réception faite aux hardis explorateurs à Bruxelles le 16 novembre, fut aussi des plus enthousiastes, et les conférences faites par un des principaux membres de l'expédition, le commandant en second G. Lecointe, à Bruxelles et à Gand ont eu un immense succès. Ce triomphe était mérité. Les résultats définitifs de l'expédition ne seront connus probablement que dans une couple d'années, lorsque la commission spéciale, instituée par le gouvernement à cet effet, aura terminé ses travaux. Mais dès maintenant, par le peu qu'on en sait déjà, on peut dire que l'objectif que M. de Gerlache avait en vue et qui consistait moins à découvrir des terres nouvelles qu'à explorer scientifiquement certaines régions inexactement connues jusqu'ici de la zone antarctique, a été atteint et même dépassé. Les explorateurs ont fait plus qu'on ne pouvait attendre d'eux, étant donné le peu de ressources dont ils disposaient (on sait qu'avec les 100,000 fr. votés par la Législature, la souscription totale ne dépassa pas la somme de 250,000 fr.). Les premiers de tous les explorateurs, ils ont hiverné dans la zone antarctique; ils ont fait de nombreux sondages dans une partie encore inexplorée entre l'île des États et l'île de Livingstone et y ont constaté une profondeur de 4800 m.; les résultats météorologiques sont aussi des plus nouveaux. Ils ont de plus reconnu l'existence d'une cuvette profonde entre les Andes et le système montagneux des terres australes et des deux côtés l'existence d'une forte pente démarquant le plateau continental. Ils ont constaté aussi l'existence d'un plateau continental à l'ouest des terres d'Alexandre. Enfin dans l'archipel Palmer ils ont découvert et exploré un long détroit qu'ils ont dénommé "*Détroit de la Belgica*," formé par la terre baptisée Terre de Danco et qui semble être le prolongement de la Terre de Graham; un croquis provisoire de ce détroit a déjà été publié à Bruxelles par M. le commandant Lecointe (Société royale belge de Géographie). Leurs découvertes confirmeront mais modifieront aussi en plusieurs points les découvertes antérieures; et comme l'a déjà écrit M. de Gerlache, on sera contraint "à reculer de plusieurs degrés au S. les contours hypothétiques du continent austral dans cette partie de la zone antarctique." L'expédition a aussi rapporté d'importantes collections de la flore et de la faune antarctiques, collections qui ont déjà été réparties entre divers musées de notre pays. — A. D. C.

DISTRIBUTION DES PRIX

AUX LAURÉATS DU CONCOURS UNIVERSITAIRE ET DU CONCOURS GÉNÉRAL DE
L'ENSEIGNEMENT MOYEN EN 1899

DISCOURS DE M. H. PIRENNE

Cette cérémonie a eu lieu le 1^{er} octobre dernier, à une heure, au palais des Académies, à Bruxelles.

M. DE TROOZ, Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, présidait la séance. Il avait à sa droite : MM. VAN DER DUSSEN DE KESTERGAT, Directeur général de l'Enseignement moyen ; MASIUS, Recteur de l'Université de Liège ; WOLTERS, Administrateur-Inspecteur de l'Université de Gand ; VAN AUTREYVE, Directeur à l'Administration de l'Enseignement moyen ; TILMAN, Inspecteur général de l'Enseignement moyen ; KLEYKTJENS, Inspecteur de l'Enseignement moyen ; à sa gauche : MM. VAN WETTER, Recteur de l'Université de Gand ; BORMANS, Administrateur-Inspecteur de l'Université de Liège ; DE BRUYN, Directeur à l'Administration de l'Enseignement supérieur ; ALEXANDRE, Inspecteur de l'Enseignement moyen, et DEROUSSEAU, Inspecteur de l'Enseignement moyen.

M. PIRENNE, Professeur à la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand, chargé de prononcer le discours d'usage, avait également pris place au Bureau. Il s'est exprimé en ces termes :

MESSIEURS,

Désigné par M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique pour prononcer le discours d'usage en la cérémonie d'aujourd'hui, j'ai cherché, dans le domaine de mes études, un sujet qui, tout en me permettant de parler avec quelque compétence, présentât encore un intérêt assez général, peut-être même assez actuel, pour pouvoir par lui-même, à défaut du talent de son interprète, retenir l'attention et solliciter la pensée. Je crois l'avoir trouvé dans certains caractères généraux que présente notre histoire nationale.

S'il était encore besoin de prouver que l'opinion du grand nombre n'est pas toujours l'opinion exacte, on ne saurait choisir de meilleur exemple que le jugement qu'on a coutume de porter sur l'histoire de Belgique. En l'absence d'autres mérites, ce jugement a sans doute, celui de la clarté. On peut le résumer en ces termes : " Il n'y a pas d'histoire de Belgique. Notre

pays est une œuvre, sinon artificielle, du moins toute récente de la diplomatie européenne. Il date de la conférence de Londres. Son passé ne remonte qu'à 1830. „ Vous avez tous surpris ces paroles dans la bouche d'hommes même fort instruits ; vous les avez lues dans la presse, vous les avez entendues retentir au Parlement. Elle répondent si bien à l'esprit public que les Chambres ont pu, un beau jour, sans soulever la moindre protestation, supprimer dans nos Universités l'enseignement de l'histoire nationale pour les temps antérieurs à la période moderne.

Eh bien, il faut le proclamer sans hésitation, cette manière de voir est aussi fausse qu'elle est répandue. Et si elle est fausse, le devoir commande impérieusement de la combattre. car on n'en pourrait trouver de plus nuisible pour la patrie, parce qu'il n'y en a pas de plus décourageante pour les citoyens. A quoi bon, en effet, se dévouer au bien d'une nation factice, se sacrifier à l'avantage d'une collectivité née d'hier par la volonté de l'Europe et que cette même volonté peut supprimer demain ? De bons esprits ont constaté souvent avec tristesse qu'en Belgique l'intérêt privé l'emporte presque toujours sur l'intérêt public, le particularisme sur le sentiment national. Comment n'en pourrait-il pas être ainsi ? L'opinion courante ne présente-t-elle pas le patriotisme comme une duperie et ne réduit-elle pas, dès lors, même les meilleurs d'entre nous, à se réfugier dans un scepticisme résigné, bien qu'à tout prendre des plus confortables ?

Mais je le redis encore et je vais essayer de le montrer, l'opinion courante se trompe. Il est faux que nous n'ayons pas de droit à une existence nationale propre, faux que nous soyons sans passé et par conséquent sans avenir, faux enfin que nous n'ayons de raison d'être que des combinaisons de politique européenne, de titres que des traités internationaux. Si on a pu le croire, et le croire de très bonne foi, je me hâte de l'ajouter, c'est parce que l'on ne s'est pas donné la peine d'étudier suffisamment les conditions très spéciales au milieu desquelles notre histoire s'est déroulée. Ne lui voyant pas, dès l'abord, ces caractères d'unité et de logique si frappants dans celles, par exemple, de France ou d'Angleterre, on s'est hâté d'affirmer qu'elle n'était pas, et cette solution simpliste s'est trouvée contraire à la vérité.

Si l'on jette les yeux sur la carte de l'Europe occidentale on y reconnaît, à première vue, l'existence, entre deux grands États, la France et l'Allemagne, de trois petits États intermédiaires et comme resserrés entre leurs puissants voisins : la Hollande, la Belgique et la Suisse. Cette situation est le résultat d'un long processus historique. Elle est plus ancienne que notre siècle, plus ancienne que la période moderne : elle se rattache au haut moyen âge, et, pour l'expliquer, il faut remonter jusqu'à l'époque carolingienne.

Tout le monde sait qu'après les désordres qui suivirent la mort de Louis le Pieux, les fils de l'empereur, las de combattre, se partagèrent en 843, à Verdun, l'héritage de leur père. Charles le Chauve reçut les régions qui devaient plus tard former la France, Louis le Germanique celles qui reçurent dans la suite le nom d'Allemagne. Quant à Lothaire, il obtint, entre les deux royaumes compacts assignés à ses frères, une immense bande de territoire, sans unité de race ni unité géographique, et qui

s'étendait, coupant à rebours les chaînes de montagnes et les lignes de faite des bassins fluviaux, englobant des hommes de toute langue et de toute origine, de la mer du Nord au centre de l'Italie. C'est cet empire disparate que représentent encore aujourd'hui sur la carte, fragments d'un tout en partie disparu, les petits États mitoyens parmi lesquels figure la Belgique. Notre histoire commence donc en plein ix^e siècle, et si l'on veut absolument la faire s'ouvrir par un traité, ce n'est pas la conférence de Londres qu'il faut lui donner pour point de départ, mais le partage de Verdun.

Ce partage de Verdun, œuvre exclusive des rois d'ailleurs et à laquelle les peuples ne prirent aucune part, a établi, à tout prendre, l'équilibre entre les États de l'Occident et assigné à notre pays les conditions spéciales dans lesquelles il devait se développer au sein de la communauté européenne. C'est là ce qui lui donne pour nous une importance capitale. En nous plaçant aux frontières des deux grands peuples qui ont le plus contribué à faire la civilisation moderne, il nous a, il est vrai, destinés à leur servir de tampon, à recevoir leurs coups pendant la guerre, à devenir leur champ de bataille, mais en même temps il nous a donné pour tâche d'être leur intermédiaire et pour ainsi dire leur trait d'union dans les œuvres de la paix. Dès le début de nos annales nous apparaissions comme un peuple de milieu, en contact perpétuel avec tous les mouvements de la politique de nos voisins. pénétré d'influences françaises et d'influences allemandes, et réagissant sur les unes comme sur les autres, par notre population double mi-germanique, mi-romane. Nous avons été ainsi réservés au rôle périlleux et honorable d'être, comme on l'a dit, un microcosme de l'Europe. Nous sommes restés, nous sommes encore, à côté des États nationaux qui nous entourent, une nation sans base ethnographique, et que l'on pourrait, assez justement, appeler une nation "lotharingienne".

J'anticipe ici sur les événements, car le traité de Verdun, est-il besoin de le dire, s'il a eu pour nous de si vastes conséquences, ne créait pas notre patrie. Il se bornait à marquer la place qu'elle occuperait un jour. Il "situait", d'avance notre histoire, en faisant de nos ancêtres à tous, Flamands et Wallons, un peuple de frontière. Mais les frontières sont changeantes. Le terrain sur lequel se sont accomplies nos destinées a subi, à travers les siècles, des fluctuations continuelles. Suivant les forces et les ambitions de ses voisins de l'Est et de l'Ouest, il a été pendant longtemps modifié sans relâche en tous sens. Il n'a pu arriver que très lentement à se faire aussi sa place d'État.

Le partage de 843, il importe de le remarquer, ne cédait pas à Lothaire la totalité de la Belgique. Les terres de la rive gauche de l'Escaut, c'est-à-dire la Flandre, étaient attribuées à Charles le Chauve et ainsi rattachées à la France. Quant à celles de la rive droite, — après avoir formé passagèrement, après la mort de Lothaire I, un royaume indépendant que l'on appela, faute de mieux, vu la nature hétérogène de ses habitants, la Lotharingie (*Regnum Lotharii*), du nom même de son roi Lothaire II, — elles finirent, à la fin du ix^e siècle, par s'incorporer à l'Allemagne. Ainsi, l'œuvre de Verdun semblait détruite. Entre les royaumes de France et



d'Allemagne, il n'y avait plus d'entre-deux. L'Escaut devenait, sur notre sol, la frontière des deux grandes monarchies de l'Occident. Mais cette frontière devait aller s'effaçant graduellement au cours des siècles. Ce morceau de la France qu'était la Flandre et ce morceau de l'Allemagne qu'était la Lotharingie allaient, par un mouvement continu, s'arracher l'un et l'autre aux États dont ils relevaient, pour se réunir enfin, sous le sceptre de la maison de Bourgogne, en un nouvel État dont la Hollande et la Belgique de nos jours sont les descendantes directes.

Cette création des Pays-Bas bourguignons a été favorisée, disons-le tout de suite, par les conditions générales de la politique européenne à la fin du moyen âge. Sans l'affaiblissement de la France par la guerre de Cent Ans, sans l'impuissance de l'Allemagne sous le sceptre de la maison de Luxembourg, l'œuvre accomplie par Philippe le Bon eût sans doute été impossible. Et pourtant il n'en reste pas moins vrai que, depuis des siècles, les différentes provinces féodales de la rive droite et de la rive gauche de l'Escaut tendaient inconsciemment à l'unité. La maison de Bourgogne n'a fait que recueillir les résultats d'un travail commencé bien avant elle. Ce qu'elle a accompli n'est pas l'œuvre du hasard. Si elle a réuni nos divers territoires en un État commun, c'est parce que ceux-ci possédaient d'ancienne date une civilisation commune. Ils formaient, en dépit du bilinguisme et du morcellement politique, une seule région de culture intellectuelle, comme de solidarité économique.

Comme État, les Pays-Bas remontent aux ducs de Bourgogne, mais avant les ducs il y avait déjà un *peuple* des Pays-Bas. Au rebours de ce qui est arrivé dans tant d'autres pays, où la monarchie a fait la société, où l'unité de gouvernement a produit l'unité nationale, on peut dire que, chez nous, l'unité nationale a précédé l'unité de gouvernement. Par exception à la règle générale, notre civilisation, au lieu de s'élaborer dans un cadre politique préexistant, s'est dégagée tout d'abord, avant de recevoir ensuite la consécration politique. Ailleurs, l'État a été souvent la cause d'une vie nationale propre ; chez nous, il semble en avoir été le résultat.

C'est donc en l'étude de la civilisation commune née dans ce fragment de la France et dans ce fragment de l'Allemagne qui devaient plus tard constituer la Belgique que réside le meilleur de notre histoire, et c'est elle que je dois essayer, maintenant, de caractériser brièvement.

J'y aperçois tout d'abord un fait bien rare et par là même du plus haut intérêt. Dans ces bassins de la Meuse et de l'Escaut que nous habitons, je ne relève, en effet, depuis les plus hauts temps du moyen âge, aucune lutte de race entre les hommes d'origine différente qui les peuplent. Les rapports qui se sont établis dans ce pays entre les Wallons, descendants des Gallo et des Germano-Romains latinisés après la conquête de César, et les Flamands, fils des Francs Saliens et Ripuaires qui ont pris possession de nos plaines au *v^e* siècle, ne rappellent en rien ceux qui ont existé dans les autres régions de l'Europe où des groupes ethniques de mœurs et de langues opposées se sont trouvés en contact. Il n'y a eu, chez nous, ni fusion des races comme en Angleterre après l'invasion normande, ni lutte d'extermination ou seulement de prépondérance comme en Bohême ou en Prusse. Au contraire,

les deux nationalités dont la réunion forme notre patrie, tout en conservant chacune son idiome, ont vécu paisiblement côte à côte. Elles n'ont cherché ni à s'agrandir au détriment l'une de l'autre, ni à dominer l'une sur l'autre. Elles se sont contentées, comme il arrive le long de toutes les frontières linguistiques, de se lancer des quolibets plus ou moins aimables, de se larder de railleries plus ou moins justifiées. Mais jamais, sur notre terre, le sang n'a coulé pour des causes ethnographiques.

Une situation si particulière a ses raisons que l'histoire doit donner. Car il va de soi que l'on n'en peut faire honneur aux qualités natives des habitants de notre sol. La nature humaine est partout la même, et, n'avaient été les circonstances, il est bien certain que Flamands et Wallons eussent adopté, à l'égard les uns des autres, l'attitude qui est malheureusement de règle entre peuples étrangers et voisins. Si cette calamité nous a été épargnée, c'est tout d'abord, à mon avis, parce que jamais la frontière linguistique n'a coïncidé, en Belgique, avec une frontière politique ou même avec une frontière administrative. La limite des langues court chez nous de l'Est à l'Ouest. Or, depuis l'époque mérovingienne, les divisions politiques dont notre pays a été l'objet se sont effectuées du Nord au Sud, c'est-à-dire sans tenir compte le moins du monde de sa constitution ethnographique. Il en a été ainsi lors de la séparation, au ^{vii}^e siècle, de la Neustrie d'avec l'Austrasie; il en a été ainsi plus tard au traité de Verdun, plus tard encore à celui de Meerssen. L'Escaut, qui pendant tant de siècles a divisé les parties de la Belgique mouvant de la France de celles qui relevaient de l'Allemagne, classe aussi, dans chacun de ces deux pays, une population mi-flamande, mi-wallonne. Nos principautés féodales nous présentent un phénomène analogue. La Flandre possède dans Arras, Lille et Douai une vaste annexe romane. Le Brabant est bilingue. La principauté de Liège compte autant de villes thioises que de villes de langue française. Nos subdivisions administratives n'ont pas tenu compte davantage des dialectes nationaux. En Brabant, les jugements rendus à Nivelles allaient en appel devant le magistrat de Louvain; dans la principauté de Liège, ceux du comté de Looz étaient révisés par les échevins de la capitale.

Chose remarquable! Cette étrange situation n'est pas l'œuvre de la violence. Nos principautés bilingues n'ont pas été créées par la force; elles ne doivent rien à la conquête. Les hommes de langue différente qui se sont réunis dans leurs frontières n'ont pas cherché à se séparer les uns des autres. Entre les comtés flamands et les comtés wallons, on ne constate aucune hostilité. La Flandre, surtout germanique, et le Hainaut, presque exclusivement roman, n'ont-ils pas eu, au contraire, pendant des temps très longs, une même dynastie également populaire dans chacun d'eux? S'ils se sont divisés plus tard, c'est pour des raisons de pure politique féodale, auxquelles les populations sont restées parfaitement étrangères. En réalité, Thiois ou Wallons d'origine, les habitants de nos anciennes principautés se considéraient au même titre comme compatriotes et professaient pour leurs princes une même vénération. Cela est vrai au point qu'il est souvent impossible de savoir à quelle race appartenaient nos premières maisons féodales. Régnier au Long Col, le premier dynaste belge

dont l'histoire fasse mention, était-il wallon ou flamand ? Question oiseuse ! En fait il était à la fois l'un et l'autre, et les sources attestent suffisamment qu'au nord comme au sud de ses terres, le long de la basse Meuse comme dans les forêts du Hainaut et de l'Ardenne, ses hommes nourrissaient à son égard une loyauté identique.

Si les conditions politiques ont donc puissamment contribué à faciliter entre Wallons et Flamands les bons rapports et l'harmonie, l'organisation religieuse n'a pas agi d'une manière moins efficace dans le même sens. Lorsque, après la conquête germanique du *ve* siècle, les évêchés détruits par les barbares se reconstituèrent, ils reprirent naturellement les limites qui, avant l'invasion, avaient été les leurs.

Le diocèse de Liège s'étendit de nouveau, comme jadis celui de Tongres auquel il succédait, entre la Meuse et la Dyle; celui de Cambrai-Arras entre cette rivière et l'Escaut; celui de Noyon-Tournai s'avança de l'Escaut et des côtes de la mer jusqu'au Zwin, tandis que la vallée de l'Yser fut rattachée à celui de Téroüanne. Or, en établissant ainsi les cadres de son gouvernement sans tenir compte de la frontière des races et des langues, en y faisant entrer à la fois les Francs et les Gallo-Romains, l'Église poussa nécessairement les deux populations à se rapprocher l'une de l'autre. A mesure que la foi nouvelle s'empara plus complètement de leurs âmes, les Francs subirent davantage l'influence de ces régions romanisées où vivaient les évêques, où s'élevaient les cathédrales où étaient conservées les reliques des martyrs qu'ils vénéraient, où se formait leur clergé. Ils eurent en commun avec les Wallons les mêmes centres religieux. Les cités romaines, devenues leurs capitales ecclésiastiques, cessèrent d'être pour eux des villes étrangères. Sous l'action de l'Église, les antipathies nationales s'atténuerent donc et la frontière linguistique ne devint pas une barrière entre les hommes qu'elle séparait.

En même temps d'ailleurs que les Francs recevaient le christianisme, les Wallons adoptaient le droit des envahisseurs. Les coutumes du Hainaut, du Namurois, du Pays de Liège sont aussi germaniques et apparentées d'aussi près à la loi salique que celles de la Flandre et du Brabant, et dans les tribunaux de nos provinces au moyen âge, les juges, en langue différente, ont rendu pendant des siècles les mêmes sentences.

Ainsi la religion, le droit, la politique, ont tendu inconsciemment au même but. Ils ont, sans détruire leur individualité, soudé l'une à l'autre deux races différentes. Ils ont fait d'elles, si l'on peut ainsi dire, des collaboratrices à une même œuvre. La différence des langues a subsisté, maintes particularités nationales se sont maintenues. Mais, par-dessus cette diversité, un esprit commun s'est créé, une civilisation commune s'est élaborée.

On pourrait, d'un mot, caractériser cette civilisation, en disant qu'elle est une fusion de romanisme et de germanisme. Elle n'est ni française, ni allemande, mais elle tient de la civilisation de la France et de celle de l'Allemagne. Elle est indépendante d'elles, mais incomplète sans elles. Et l'on peut appliquer au peuple qui l'a produite ces paroles d'un illustre savant : " Sur les frontières des différentes nations de l'Europe, il a

toujours existé des régions mixtes, où les mœurs, les habitudes, le langage, tiennent à la fois des deux pays. Il y a là comme des lieux d'élection pour la fusion des races et l'échanges des idées. Les populations qui bénéficient de cette position intermédiaire comptent parmi les plus intelligentes et les plus éclairées ¹ „

Rien, en effet, de plus varié, de plus fécond, que la civilisation de nos provinces pendant le moyen âge et jusqu'au xvi^e siècle. C'est vraiment chez elles que se touchent et se combinent, pour ainsi dire, le monde latin et le monde germanique. Semblable à notre sol, formé des alluvions de fleuves venant de France et d'Allemagne, notre culture nationale est alors une sorte de syncrétisme où l'on retrouve, mêlés l'un à l'autre et modifiés l'un par l'autre, les génies de deux grandes races. C'est là ce qui fait d'elle quelque chose d'essentiellement européen. Elle s'ouvre à toutes les idées nouvelles, elle vibre à tous les vents de l'esprit. De l'Elbe aux Pyrénées il ne se produit en art, en littérature, dans la vie religieuse, aucun mouvement qui n'ait sur elle immédiatement son contre-coup. Par là, les Pays-Bas se sont trouvés les intermédiaires naturels entre l'Europe romane et l'Europe germanique. Pendant la belle période de l'Empire allemand, au x^e et au xi^e siècle, Liège contribue puissamment à faire rayonner au dehors la civilisation si brillante à laquelle restent attachés les noms des Otton et des Henri de Saxe et de Franconie. Ses écoles, dirigées par des évêques formés dans l'entourage des empereurs et où des savants allemands professent à côté de maîtres indigènes, sont le plus ardent foyer intellectuel qui ait existé dans le nord de l'Europe avant la création de l'Université de Paris. On y vient d'Angleterre et de France chercher cette haute culture qui forme alors le monopole du clergé impérial. En même temps, par la vallée de la Meuse, l'art rhénan se répand vers l'Ouest. Les artisans lotharingiens rivalisent bientôt avec leurs maîtres allemands, et c'est à eux qu'on s'adresse Suger pour l'ornementation de la basilique de Saint-Denys. Liège, romane par sa langue et sa population, présente alors une physionomie à demi teutonique. Sa constitution rappelle de très près celles de Cologne, de Worms ou de Mayence. Dans le chapitre de Saint-Lambert vivent côte à côte des clercs wallons, flamands et allemands. L'aspect de la ville rappelle au voyageur les grandes cités des bords du Rhin. Au xvi^e siècle, Marguerite de Valois y admirera encore " les horloges faites avec l'industrie d'Allemagne, chantant et représentant toute sorte de musique et de personnages " ² „

Le rôle de la Flandre a été plus actif encore. C'est par elle que se sont transmis à l'Allemagne tant de produits de la civilisation française : la réforme clunisienne, l'institution de la paix de Dieu, la chevalerie, l'art gothique. Et en même temps, dès le xiii^e siècle, le français y était devenu, pour les classes supérieures de la société, une seconde langue nationale. On

¹ M. BRÉAL, *Le langage et les nationalités*, *Revue des Deux Mondes* 1^{er} décembre 1891, p. 634.

² MARGUERITE DE VALOIS, *Mémoires*, ch. VII.

y attribue généralement son introduction aux ducs de Bourgogne. Rien ne répond moins à la réalité et aucune erreur n'a peut-être autant contribué à produire les malentendus qui se mêlent à nos querelles linguistiques d'aujourd'hui. S'il est une chose évidente, c'est que le français s'est répandu en Flandre pacifiquement, sans mesures compressives, sans violence, par le libre jeu de la civilisation et des conditions du milieu. Il n'y a pas été importé par la conquête comme en Angleterre, ni par l'immigration d'étrangers comme l'allemand, par exemple, l'a été en Bohême. Il ne doit même pas la vogue dont il jouit à l'avènement d'une dynastie de langue romane, car il était en usage bien avant l'apparition de la maison de Dampierre. Il a passé en Flandre sans effort, en même temps que la civilisation française. La réforme de Cluny l'a fait pénétrer dans les monastères et l'influence de Tournai dans le clergé séculier; les chevaliers l'ont appris par les contacts nombreux qu'ils avaient avec leurs frères d'armes de France, dont les mœurs et le genre de vie donnaient alors le ton à l'Europe; les bourgeois se le sont assimilé par la nécessité commerciale, le français étant la langue employée aux foires de Champagne par lesquelles les produits de l'industrie flamande s'exportaient vers l'Italie et les régions du Midi. N'oublions pas d'ailleurs que, jusqu'au xiv^e siècle, la Flandre fut une contrée bilingue. Le mot "Flamand", n'avait pas alors, comme il l'a de nos jours, une signification ethnographique. Il répondait à un simple concept politique; il désignait, sans tenir compte de la race, un sujet du comte de Flandre, et, à ce titre, le Wallon de Lille et de Douai comme le Thiois de Bruges, de Gand ou d'Ypres, étaient également réputés Flamands. Dans un tel pays, la connaissance des deux langues était une nécessité inéluctable pour une bonne partie de la société. Dès le ix^e siècle, nous apprenons que les évêques de Térouanne devaient être aptes à parler les deux idiomes en usage dans leur diocèse. A la même époque, on transcrivait ensemble, dans l'abbaye de Saint-Amand, le plus ancien monument de la littérature française, la chanson de sainte Eulalie, et l'un des plus anciens textes de la littérature allemande, le Ludwigslied. Au xiii^e siècle, on peut affirmer que la situation linguistique de la Flandre ne différait pas de ce qu'elle est aujourd'hui. Peut-être même le français y avait-il pénétré dans le peuple plus profondément que de nos jours, car les sources nous montrent de simples artisans, des vendeurs de harengs, des paysans, le parlant, et le faisant apprendre à leurs enfants, qu'ils envoient dans ce but résider en France.

Avec le français s'introduisit en Flandre la littérature française. Dès le xii^e siècle, Philippe d'Alsace réunit autour de lui un cercle de poètes et est le Mécène de Chrétien de Troyes. La noblesse, la haute bourgeoisie liaient naturellement les chansons de geste dans la langue originale. Mais il fallut les traduire pour le peuple. On sait que toutes les premières œuvres de la littérature flamande ne sont que des traductions. Mais les traducteurs thiois ont eu une importance très grande, car c'est l'un d'eux, Hendrik van Veldeke, qui a fait connaître à l'Allemagne, où elle a fécondé le génie de Wolfram von Eschenbach, la "matière de France".

En voilà assez sans doute pour montrer combien il est vrai que, sollicitée

par les influences ambiantes, la civilisation des Pays-Bas présente, depuis ses origines, un caractère européen. En littérature et en art comme dans le domaine des institutions et des mœurs, elle est bien, comme le pays même qui l'a produite, une civilisation de frontière, d'entre-deux. Mais il faudrait se garder de croire qu'elle ait été purement réceptive, qu'elle se soit bornée à emprunter et à traduire. Elle s'est assimilé ce qu'elle a absorbé, elle a transformé les uns par les autres les germes qui lui venaient de l'étranger. Elles a été aussi riche que cette terre d'alluvion sur laquelle elle est née et dont les terres, charriées de loin par les eaux, portent de si belles moissons. Faut-il montrer qu'elle a rendu à l'Europe ce qu'elle en avait reçu ? Il suffirait pour cela de rappeler la part prise par les Belges à la première croisade, dont le caractère essentiellement international et chrétien répondait si bien à leur génie. Godefroid de Bouillon est, en un certain sens, le plus complet représentant de notre civilisation mixte, et sa statue, qui s'élève ici près, peut passer pour le monument le plus heureusement symbolique que nous possédions. Car, nous dit un chroniqueur, " Godefroid fut choisi pour chef des croisés, parce que, né aux confins des peuples romans et des peuples teutoniques, il en connaissait également les mœurs et la langue ¹. „ Et combien d'autres hommes, combien d'œuvres pourrions-nous citer encore, où s'allient, comme dans le héros de la croisade, la substance romane et la substance germanique dont nous vivons ! Le plus pur chef-d'œuvre de notre littérature flamande, le *Reynaert*, n'a-t-il pas transformé ses sources françaises au même point que Lafontaine, par exemple, a transformé les fables d'Ésope, et avec non moins de grâce ? Maerlant, dont les premiers ouvrages sont empruntés à la France, n'a-t-il pas mérité à son tour pour son *Wapene Martijn*, les honneurs d'une traduction française ? N'est-ce pas encore un des nôtres que ce Froissart, qui a donné à la littérature du moyen âge finissant sa plus belle œuvre de prose ?

Mais l'éclat de nos littératures a été, on le sait, éclipsé par celui de notre art. Ici, pendant trois siècles, nous avons brillé au premier rang, et l'on retrouve encore dans notre peinture cette collaboration des deux races dont nous sommes formés. Quel contraste entre la peinture du Hollandais Rembrandt et celle de nos maîtres flamands ! " De Moerdick à Dordrecht, dit Fromentin, il n'y a que la Meuse à passer ; il y a tout un monde entre les deux frontières. Anvers est aux antipodes d'Amsterdam ; et, par son éclectisme bon enfant et les côtés gaiement sociables de son génie, Rubens est plus près de s'entendre avec Véronèse, Tintoret, Titien, Corrège, même avec Raphaël, qu'avec Rembrandt, son contemporain, mais son intraitable contradicteur ². „ Ce que le grand critique dit ici de Rubens, on pourrait également l'appliquer à ses élèves, et ceux d'entre vous qui, après avoir admiré l'année dernière l'exposition Rembrandt, auront visité ces jours-ci

¹ OTTON DE FREISINGEN, *Chronicon, Monumenta Germaniæ historica*, t. XX, p. 250.

² FROMENTIN, *Les maîtres d'autrefois*, p. 10.

l'exhibition des portraits de Van Dyck, auront eu sous les yeux la plus splendide démonstration qui se puisse être de notre génie propre.

J'ai cherché à montrer jusqu'ici comment, dès le haut moyen âge, s'est élaborée sur notre sol une civilisation spéciale, qui, se développant sans interruption depuis lors, a fini par trouver dans notre grande école de peinture sa plus belle et sa plus noble affirmation. Il me reste à insister maintenant sur un autre côté de notre histoire et à vous montrer pourquoi j'ai dit plus haut que, chez nous, la civilisation avait créé l'État, que notre indépendance nationale n'était que le résultat de notre culture nationale. Ici encore il faut, pour comprendre le présent, remonter très loin dans le passé.

Baignés par la mer, arrosés par trois fleuves profonds qui les relient à la fois aux plaines du nord de la France, à la Lorraine et aux Alpes, les Pays-Bas jouissent d'une admirable situation géographique et sont destinés, par là même, à devenir l'un des foyers les plus actifs du grand commerce. Ils forment, en effet, le rendez-vous tout indiqué des vaisseaux partis des deux mers intérieures de l'Europe, la Méditerranée et la Baltique, et l'entrepôt naturel des marchandises allant et venant du continent à l'Angleterre. Ajoutons à cela que, sur leurs côtes abondantes en troupeaux, l'art du tissage de la laine se pratiquait depuis les temps les plus reculés. Dès l'époque romaine les draps des Morins et des Ménapiens étaient célèbres, et les Frisons qui, au ^{ve} siècle, vinrent habiter la Flandre maritime, continuèrent l'industrie de leurs prédécesseurs.

Rien d'étonnant, dès lors, si, lorsque vers le ^{xi}^e siècle le commerce et l'industrie se réveillèrent en Europe, notre pays a manifesté tout de suite une admirable vitalité économique. Ses fleuves se couvrirent de barques, des ports furent installés sur ses côtes, des entrepôts apparurent au confluent de ses rivières et dans les endroits les plus favorables à la circulation des hommes et des marchandises. Ces établissements, que le latin de l'époque désignait indistinctement par le nom de *portus*, furent nos premières villes, et leur appellation primitive, marque irrécusable de leur origine commerciale, s'est conservée jusqu'à nos jours dans les mots flamands *poort* et *poorter*.

A mesure qu'on avance dans le moyen âge, le nombre des *portus*, agglomérations de marchands et d'artisans transfuges de la vie agricole, augmente continuellement en importance. Dès le ^{xii}^e siècle, notre pays devient par excellence — comme il l'est resté jusqu'aujourd'hui — un pays de villes. Déjà les bourgeoisies y jouent un rôle politique. Pendant la guerre des investitures, les Liégeois repoussent au pont de Visé les troupes de l'empereur Henri V. En Flandre, presque à la même époque, après le meurtre de Charles le Bon, les grandes communes résistent hardiment au roi de France, qui veut leur donner pour comte Guillaume de Normandie, et elles font monter sur le trône Thierry d'Alsace.

La puissance des villes belges au moyen âge s'explique facilement si l'on se rend compte de leurs conditions d'existence. Non seulement elles se sont formées dans un pays que l'on peut considérer alors comme le principal centre d'attraction du commerce européen, mais leur industrie spéciale,

c'est-à-dire l'industrie drapière, leur donne encore sur leurs sœurs des régions voisines une supériorité incontestable.

Tandis qu'en France, en Allemagne et en Angleterre, la plupart des villes n'ont eu pour débouché qu'un marché local peu étendu et ne dépassant guère les limites de leur banlieue, les produits de la draperie des Pays-Bas s'exportaient dans l'Europe entière. Rompus aux procédés d'une technique héréditaire, recevant de première main les laines excellentes que leur fournissait la Grande-Bretagne, les tisserands de Belgique se sont assurés de bonne heure le monopole de la fabrication des draps de luxe. Leurs étoffes ont joui, pendant des centaines d'années, d'une vogue semblable à celle qu'ont eue plus tard les soieries de Lyon. Les textes nous apprennent que, dès avant le XIII^e siècle, leurs draps s'exportaient jusqu'en Orient. Ainsi nos villes ont connu en plein moyen âge une situation comparable à celle des cités manufacturières modernes. Dans l'histoire industrielle de cette époque elles constituent une exception. Loin d'être restreinte par les besoins limités d'un groupe peu nombreux de consommateurs, leur production peut s'accroître indéfiniment. Elles fabriquent en masse pour le commerce d'exportation. Elles ont tout le monde chrétien pour débouché.

Cet état de choses a eu pour conséquence une augmentation très rapide de la population ouvrière. Les artisans de la laine, tisserands, foulons, teinturiers, tondeurs, ne sont jamais trop nombreux. Le filage donne du travail à des milliers de femmes et d'enfants. De là une énorme immigration des campagnes vers les villes, la formation autour des centres industriels de longs faubourgs d'ouvriers, et enfin l'apparition, dès le XIII^e siècle, dans toutes nos grandes cités, d'un prolétariat presque moderne.

Ces conditions étant données, les luttes sociales que nous désignons aujourd'hui sous le nom de "question ouvrière", ne pouvaient manquer de surgir dans nos villes du moyen âge. Mais l'âpreté de nos conflits contemporains paraît bien affaiblie si on la compare à la violence inouïe qui caractérise ceux des XIII^e et XIV^e siècles.

Il faut se rappeler ici que nos cités industrielles furent administrées, au début, par une oligarchie de grands marchands et de propriétaires fonciers. Ce "patriciat", eut toutes les qualités, mais aussi tous les défauts d'un gouvernement de classe. Par son activité, son entente des affaires, son sens pratique et son énergie, il rappelle cette aristocratie qui fonda au XVII^e et au XVIII^e siècle la grandeur de l'Angleterre. On ne peut nier, en présence des splendides monuments qu'il fit construire (tels, par exemple, les Halles d'Ypres et celles de Bruges), qu'il porta nos communes à un haut degré de puissance et de richesse. Mais il n'en est pas moins certain qu'il fut égoïste, féroce, jaloux de son autorité, impitoyable aux petits. Seuls, les patriciens avaient le droit de fournir les membres de l'échevinage et tous les fonctionnaires urbains. Leur administration n'était soumise à aucun contrôle. Ils levaient les impôts à leur guise, ne rendaient nul compte de leur gestion. Enfin, comme magistrats, ils fixaient le taux du salaire des ouvriers qu'ils employaient en ville comme donneurs d'ouvrage.

Il faudrait bien peu connaître la nature humaine pour croire qu'ils n'abusèrent pas de pouvoirs si exorbitants. Les émeutes de plus en plus

fréquentes qui éclatent parmi les artisans de la laine dès les premières années du XIII^e siècle, sont d'ailleurs significatives. Des grèves, auxquelles les textes de l'époque donnent le nom bizarre de "takehans", sont signalées à Douai d'abord, puis bientôt dans toutes les villes flamandes. On surprend, parmi les foulons et les tisserands, des complots dirigés contre les échevins. Pour résister à la poussée des revendications populaires, le patriciat eut recours à des mesures impitoyables. A la violence, il opposa une plus grande violence. Le bannissement et la peine de mort furent édictés contre les grévistes. On défendit aux ouvriers de posséder des armes. Les rassemblements de plus de trois personnes furent interdits dans les rues. Le "lockout", répondit aux "takehans". De Huy à Bruges, les villes manufacturières s'engagèrent par traité à ne pas recevoir dans leurs murs l'artisan qui aurait été banni de l'une d'elles.

Comme il arrive toujours, la question sociale se compliqua tout de suite d'une question politique. Les princes ne tardèrent pas à intervenir dans la lutte que se livraient les patriciens et les métiers. Dans le Pays de Liège, en Hainaut, en Flandre surtout, ils prirent plus ou moins décidément, suivant les circonstances, le parti de ces derniers. Rien d'étonnant à cette conduite qui peut paraître étrange à première vue. Princes et ouvriers, en effet, avaient le même ennemi. Pour des raisons différentes, le patriciat était également odieux aux uns et aux autres.

Comme toute aristocratie puissante, les patriciens du moyen âge tendirent, aussi longtemps qu'ils détinrent le pouvoir, à l'indépendance vis-à-vis de l'autorité centrale. Ils furent nettement républicains, si l'on peut employer ici cette expression toute moderne, en ce sens, du moins, qu'ils prétendirent faire des villes administrées par eux, des villes libres, des États urbains autonomes dans l'État féodal, échappant complètement à l'ingérence du suzerain et à l'intervention de ses officiers.

Cet idéal fut atteint en Allemagne. On sait qu'à partir du XIII^e siècle l'Empire se couvrit de "freie Reichstädte", dont Hambourg, Brême et Lubeck sont de nos jours les dernières survivantes. En Belgique, il resta irréalisable. Les princes comprirent fort bien que c'en était fait d'eux si les villes qui alimentaient leur trésor leur échappaient. Pour les maintenir sous leur autorité, ils profitèrent des conflits sociaux dont elles étaient le théâtre. Ils utilisèrent, dans un but politique, ce prolétariat qu'avait fait naître l'organisation spéciale de notre industrie.

C'est en Flandre que cette situation apparaît le plus nettement, parce que c'est en Flandre que l'industrie drapière ayant atteint la plus grande prospérité, les villes étaient le plus peuplées et par là même le prolétariat urbain le plus puissant et le plus actif. Mais à la coalition menaçante qui se formait contre eux, les patriciens opposèrent à leur tour un allié. Cet allié était tout désigné: c'était le suzerain de leur propre suzerain, je veux dire le roi de France.

Ennemi né de toute indépendance féodale, représentant par excellence de l'unité du gouvernement et de la centralisation commençante, le roi cherchait depuis longtemps déjà, à la fin du XIII^e siècle, à soumettre le comte de Flandre à la juridiction de son parlement, à l'autorité de ses

baillis, à l'observation de ses ordonnances. Ce serait manquer autant à la justice que faire preuve de peu d'intelligence historique que de reprocher à Philippe le Bel d'avoir adopté, à l'égard de Gui de Dampierre son vassal, la même conduite qu'il adoptait à l'égard du comte de Champagne ou du duc de Normandie. En réalité, le roi prit vis-à-vis du comte l'attitude que le comte lui-même prenait vis-à-vis de ses villes. La guerre devait fatalement éclater entre eux, parce qu'ils représentaient l'un et l'autre des principes politiques incompatibles. Entre le particularisme et l'État, les armes seules pouvaient terminer le conflit.

À la veille d'une rupture inévitable avec Gui de Dampierre, l'alliance que les puissants patriciens de Flandre offrirent à Philippe le Bel était pour celui-ci un précieux gage de succès. Il se hâta de l'accepter, et le lien le plus étroit s'établit entre la couronne et les échevinages des grandes communes qui, sûrs désormais de l'impunité, ne craignirent plus de braver l'autorité du comte et redoublèrent de rigueur à l'égard des artisans. La France devint ainsi, aux yeux des gens de métier, la protectrice d'un régime abhorré. Les patriciens, clients de Philippe le Bel, reçurent le sobriquet de "*Leliaerts* ", c'est-à-dire gens du lys.

On a généralement, sous l'influence d'idées toutes modernes, interprété fort inexactement cette célèbre épithète. On a voulu y voir la preuve que le parti aristocratique des villes se composait d'un ramassis de sans-patrie, de traitres vendus à l'étranger, de fauteurs d'annexion. Rien de plus faux. Les *Leliaerts* ne furent en rien un parti français au sens où l'on emploierait ce mot aujourd'hui. Leur alliance avec le roi était une simple mesure d'opportunisme. Ils se mirent sous la protection des fleurs de lys, non pour livrer leur patrie à la France, mais pour pouvoir facilement, avec l'aide d'un puissant monarque, réaliser leur idéal d'autonomie républicaine. Patriotes flamands au sens actuel du mot, certes ils ne l'étaient pas. Le patriotisme est de date relativement récente: on n'en pourrait trouver trace au XIII^e siècle. La société était alors trop fragmentée, trop inorganique, pour être accessible au sentiment de la solidarité nationale. Les hommes n'appartenaient encore qu'au groupe local dans lequel ils vivaient. Van Maerlant lui-même saluait comme sa patrie, non la Flandre, mais le Franc de Bruges ¹. Et, à son exemple, les patriciens des villes se considéraient très naturellement comme Lillois, Douaisiens, Gantois ou Brugeois, se préoccupant fort peu de revendiquer le titre de Flamands.

La coalition du roi et des *Leliaerts* triompha tout d'abord. On sait qu'après des péripéties qu'il serait trop long de rappeler ici, Gui de Dampierre se rendit à Philippe le Bel, qui le fit incarcérer au château de Compiègne, réunit la Flandre à la couronne et y envoya comme lieutenant Jacques de Châtillon. L'occupation française fut le signal d'une recrudescence de rigueur dans le gouvernement oligarchique des villes. Châtillon laissa faire. Venu de France, où la noblesse dominait facilement un peuple surtout agricole, il ne comprenait rien aux grandes cités manufacturières

¹ *Alexander*. I, vers 1081 et suivants.

qu'il était chargé de régir et n'avait que mépris pour la canaille des foulons et des tisserands. Dès le premier jour, il se montra le plus ferme appui des patriciens, confondant par là même, aux yeux des artisans, le régime français avec le régime oligarchique, et les désignant tous deux à une haine égale. Bientôt, de formidables révoltes éclatent de toutes parts. Châtillon accourt à Bruges au secours des *Leliaerts*. Ses troupes sont massacrées pendant la nuit. Aussitôt, dans toute la Flandre, le peuple se soulève contre les grands bourgeois. Partout, sauf à Gand resté au pouvoir des patriciens, les villes se donnent une administration plébéienne. La fuite du gouverneur français laisse le pays aux mains des artisans, et les fils de Gui de Dampierre, du comté de Namur où ils s'étaient réfugiés, viennent se mettre à la tête de la démocratie ouvrière. Spectacle étrange et unique dans l'histoire du moyen âge que celui de cette alliance entre les bandes victorieuses des tisserands et des foulons et de jeunes princes appartenant à la plus haute aristocratie féodale ! Pour retrouver semblable contraste il faudrait remonter peut-être aux derniers temps de la république romaine. Sur le socle qui s'élève devant les halles de Bruges manque, à côté du robuste tisserand De Coninck, l'élégante silhouette d'un des jeunes Dampierre qui conduisirent en 1302 la démocratie urbaine à la victoire.

Car si Philippe le Bel avait pu conquérir rapidement la Flandre avec l'aide des patriciens, il ne sut pas la conserver. Tout le monde sait comment, le 3 juillet 1302, les brillants escadrons de Robert d'Artois vinrent se briser sous les murs de Courtrai contre les lourdes piques de l'infanterie des communes, habilement disposée par Gui de Namur et Guillaume de Juliers. Les artisans flamands tinrent bon devant les charges de la chevalerie comme les sans-culottes de la révolution française tinrent bon au XVIII^e siècle devant les batteries autrichiennes, parce que les uns et les autres avaient conscience de combattre non seulement pour leur sol, mais aussi pour un idéal politique. Ici le triomphe de la démocratie urbaine et les revendications ouvrières, là celui des droits de l'homme et de la République, se décida sur le champ de bataille.

La victoire de Courtrai doit être considérée comme le point d'aboutissement de la longue lutte que se livrèrent dans nos villes, depuis le XIII^e siècle, le patriciat et les métiers. Elle s'explique avant tout par notre histoire sociale. Mais elle a eu les plus graves conséquences politiques, car c'est d'elle que vient l'indépendance de notre patrie, et c'est pourquoi j'ai pu dire plus haut que l'État était chez nous un 'produit ou, si l'on veut, un corollaire de notre civilisation nationale.

Nul doute que la défaite de la Flandre n'eût fait passer bientôt les Pays-Bas tout entiers sous la domination française. L'empire affaibli n'eût pas su défendre plus efficacement la Lotharingie contre les Capétiens qu'il ne put le faire pour la Lorraine et pour le royaume d'Arles. Dès le XIII^e siècle, l'influence française régnait sans partage sur la rive droite de l'Escaut. Les évêques de Liège, les comtes de Hainaut, les ducs de Brabant, étaient les clients du roi, et Philippe le Bel se faisait dire par ses conseillers que le Rhin marquait la frontière naturelle de la monarchie. En repoussant les troupes de Robert d'Artois, le prolétariat flamand, sans l'avoir voulu,

sauva donc du même coup de l'annexion française non seulement la Flandre, mais aussi la Lotharingie. Les malheurs de la guerre de Cent Ans empêchèrent la France de reprendre à temps l'offensive. Pendant qu'elle luttait péniblement contre l'Anglais, notre pays fondait son unité et prenait place parmi les nations de l'Europe.

A la fin du moyen âge le temps était venu, en effet, où les divers territoires des Pays-Bas devaient nécessairement s'unir en un même corps d'État. Nous avons déjà vu qu'ils possédaient depuis longtemps une civilisation commune. Ajoutons qu'au point de vue économique, ils s'étaient à la longue solidarisés étroitement. Dès le ^{xiii}^e siècle, la Flandre forme le centre d'attraction de tout notre commerce. De Liège à Valenciennes, c'est vers ses ports que converge l'activité matérielle de nos provinces. Bientôt on voit se conclure entre elles des traités d'intercourse, des alliances commerciales, des conventions monétaires. L'identité des intérêts attache les uns aux autres ces comtés et ces duchés relevant de princes différents, parlant des langues diverses, mais qui, également adonnés à la grande industrie, sont également incapables de vivre isolés et pour ainsi dire renfermés en eux-mêmes.

Les signes précurseurs de leur réunion sont d'ailleurs bien antérieurs à l'époque bourguignonne. En 1288, le Brabant et le Limbourg s'étaient joints l'un à l'autre. En 1299, la dynastie hennuyère des d'Avesnes avait hérité de la Hollande et de la Zélande. La Flandre, le Hainaut, le Namurois, avaient obéi plus d'une fois aux mêmes princes. Au ^{xiv}^e siècle, les circonstances politiques aidant, la formation de grands Pays-Bas n'était plus qu'une question d'années. A ce moment, en effet, nos vieilles dynasties indigènes s'étant successivement éteintes, trois maisons étrangères leur avaient succédé par le jeu régulier du droit héréditaire. Celle de Luxembourg possédait le Luxembourg et le Brabant, celle de Bavière la Hollande, la Zélande, le Hainaut et le Pays de Liège; celle de Bourgogne, la Flandre et l'Artois. Entre ces puissantes dynasties les rapports ne pouvaient être les mêmes qu'entre nos petits princes de jadis. Elles devaient chercher successivement à se supplanter. Les Luxembourg disparurent tout d'abord par les efforts combinés de leurs rivaux. Puis, entre la maison de Bavière et celle de Bourgogne, la fortune aidant le génie politique de Philippe le Bon, la victoire se décida en faveur de la seconde. Au milieu du ^{xv}^e siècle, un nouvel État s'est formé sur la carte de l'Europe entre la France et l'Allemagne, dont il ne relève plus que nominalement. Notre civilisation se développera désormais sur un sol indépendant.

L'œuvre des ducs de Bourgogne, je l'ai déjà dit, n'est ni une œuvre de circonstance, ni une création artificielle. Elle est la conséquence naturelle de toute notre histoire au moyen âge. Dans un certain sens, les ducs sont les continuateurs des combattants de Courtrai. Ils ont unifié ce pays que la victoire de 1302 avait arraché à la France. Sans doute ils n'ont pas eu d'idéal national, ils n'ont agi que pour la grandeur de leur maison. Leur politique s'explique exclusivement par leurs intérêts dynastiques. Néanmoins on ne peut exagérer ce que nous leur devons. C'est eux qui nous ont donné une patrie commune, qui l'ont dotée des institutions centrales qu'elle

a conservées jusqu'au XVIII^e siècle, et qui, par la protection intelligente qu'ils ont accordée aux arts, l'ont embellie de ces chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture qui en font encore aujourd'hui l'ornement et le charme. Ils ont été à la fois pour nous, bien qu'étrangers, ce que les Hohenzollern ont été pour la Prusse, et les Médicis pour Florence.

Peu à peu d'ailleurs, la dynastie fit oublier son origine étrangère. Si Philippe le Bon est encore tout français, Philippe le Beau et Charles-Quint sont bien authentiquement belges par les mœurs et le caractère. Et en même temps que cette transformation s'accomplit à la cour, dans les âmes du peuple s'éveille le sentiment de la solidarité nationale et du patriotisme. "Es pays lointains, écrit Jean Sarrazin en 1582, ceux du Pays-Bas, de quelque province qu'ils soient, se tiennent tous pour frères ¹."

Les troubles de la fin du XVI^e siècle ont empêché la patrie de continuer à marcher dans la voie où elle venait d'entrer. Les guerres de religion coupèrent les Pays-Bas en deux tronçons hostiles : au nord les Provinces Unies protestantes, au sud les Pays-Bas catholiques. Ces derniers entrèrent dès lors dans une longue période de déclin. Leurs souverains, espagnols d'abord, autrichiens ensuite, les négligèrent forcément, en subordonnèrent les intérêts aux intérêts majeurs de l'ensemble de leurs monarchies et les entraînèrent dans toutes les grandes guerres de l'Europe moderne. Ruinées par la Hollande, ravagées par les armées, démembrées par la France, qui leur enleva l'Artois et une partie de la Flandre, nos provinces conservèrent cependant l'indépendance. Car il est absolument inexact de parler de domination étrangère en Belgique avant l'annexion du pays à la République française. Les Habsbourg d'Espagne, puis ceux d'Autriche, furent, du XVI^e au XVIII^e siècle, nos princes légitimes. Successeurs directs de la maison de Bourgogne, ils régnèrent à juste titre sur notre territoire et personne ne songea jamais à contester leur autorité. Mais leur absentéisme persistant, leur indifférence complète à l'égard de leurs "pays de par delà", finirent par détacher d'eux les habitants de nos provinces. Loin de chercher à maintenir le sentiment national, les gouvernements, celui de l'Espagne surtout, s'efforcèrent plutôt de le détruire. Le particularisme devint tout-puissant. On fut Flamand, Brabançon, Liégeois ou Hennuyer; il n'y eut plus de Belges. La patrie continua d'exister matériellement, mais ce fut, pour ainsi dire, un corps sans âme.

Elle s'est réveillée au XIX^e siècle, et c'est à nous qu'il appartient aujourd'hui de lui rendre la pleine conscience d'elle-même. Car elle se trouve encore, cette patrie, dans les conditions où elle s'est formée dès le commencement de son histoire. Elle occupe encore les confins de deux grandes civilisations, elle est encore mi-romane, mi-germanique, elle peut encore, en cultivant avec soin ses aptitudes variées, en n'en laissant périr aucune, en les vivifiant les unes par les autres, en prenant conscience de son rôle européen, redevenir ce qu'elle a été à ses époques de splendeur. En dépit

¹ PH. DE CAVEREL, *Ambassade en Espagne et en Portugal de Jean Sarrazin*. Arras, 1860, p. 234.

de la différence des temps et des milieux, la Belgique moderne est bien la continuation des anciens Pays-Bas. Elle ne nous a pas été donnée par la diplomatie. Nous la tenons de nos ancêtres comme un très vieil héritage. Et si ce discours avait pour effet de convaincre quelques-uns de mes auditeurs que notre présent se rattache bien à notre passé et qu'il est le garant de notre avenir, je ne regretterais ni le temps ni les peines qu'il m'a coûtés, dans des circonstances très pénibles.

M. le Directeur VAN AUTRYVE a proclamé les noms des lauréats du concours universitaire et du concours général de l'enseignement moyen du 1^{er} degré.

M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, après la proclamation des résultats du concours universitaire, a vivement félicité M. Smets, Georges, élève de l'Athénée royal de Bruxelles, qui a remporté quatre prix d'honneur et un accessit, et M. Vanderheeren, Achille, élève du Collège patronné de Thielt, qui a remporté deux prix d'honneur, et qui tous les deux s'étaient distingués dans les précédents concours généraux.

A des mérites exceptionnels, dit M. le Ministre, il convient de décerner des récompenses spéciales. Voulant témoigner toute la satisfaction du gouvernement aux deux jeunes gens qui ont terminé si brillamment leurs études d'enseignement moyen, j'ai le plaisir de remettre une médaille en or à M. Smets et une médaille en argent à M. Vanderheeren, en plus des diplômes et des livres qui leur seront délivrés en exécution de l'arrêté royal organique du concours.

Les annales du concours général de l'enseignement moyen ne relatent que deux succès comparables à ceux que nous avons la joie de couronner aujourd'hui. En 1841, feu M. Crocq, ancien sénateur, le brillant professeur de la faculté de médecine de l'Université de Bruxelles, obtint deux prix et trois accessits dans les huit matières du concours, et en 1865, M. Kurth, le savant professeur que l'Université de Liège fêtait il y a peu de mois, obtint deux prix d'honneur et le premier prix en partage dans les trois matières du concours général de cette année.

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Par arrêté royal du 26 septembre 1899, la démission offerte par M. Meurice (O.-J.-V.), de ses fonctions de professeur de seconde latine à l'athénée royal de Namur, est acceptée. Il est admis à faire valoir ses droits à la pension et autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

Par arrêté royal du 4 décembre 1899, M. Berlage (F.-A.), professeur d'allemand à l'athénée royal de Malines, est mis à la pension et autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

ORDRE DE LÉOPOLD. NOMINATIONS ET PROMOTIONS.

Sont promus au grade de commandeur de l'Ordre de Léopold: MM. Boddaert (R.), professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'université de Gand; Bormans (S.), administrateur-inspecteur, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège; Gillon (A.), professeur émérite de l'université de Liège.

Sont promus au grade d'officier du même ordre: MM. Demarteau (J.-E.), professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège; Galopin (G.), professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université de Liège; Hebbelinck (Mgr A.), recteur magnifique, professeur ordinaire à la faculté de théologie de l'université de Louvain; Hubert (E.), professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'université de Louvain; Moeller (C.), professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Louvain; Montigny (L.), professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université de Gand; Nossent (J.), professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université de Gand; Stiénon (L.), médecin légiste, professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'université de Bruxelles; Swaen (A.), professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'université de Liège; Van Biervliet (J.), professeur ordinaire à la faculté de droit, secrétaire de l'université de Louvain; Vauthier (A.), professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université de Bruxelles.

Sont nommés chevaliers du même ordre: MM. Baguet (C.), receveur honoraire des facultés de l'université de Louvain; Behaeghel (A.), administrateur adjoint de l'université de Bruxelles; Dandois (L.), professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'université de Louvain; Dechamps (H.), professeur ordinaire à la faculté technique de l'université de Liège; Firket (C.), professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'université de Liège.

Fraipont (J.), professeur ordinaire à la faculté des sciences de l'université de Liège; Gravis (A.), professeur ordinaire à la faculté des sciences de l'université de Liège; Lahousse (E.), professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'université de Gand; Lecart (A.), professeur ordinaire à la faculté des sciences de l'université de Louvain; Nys (E.), professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université et vice-président au tribunal de première instance de Bruxelles; Hoffmann (P.), professeur à l'université de Gand; Pirenne (H.), professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand; Sérésia (A.), professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université de Gand; Vander Moeren (chan. A.-B.), professeur émérite de l'université de Louvain; Van Overbergh (C.), directeur général de l'enseignement supérieur au ministère de l'intérieur et de l'instruction publique.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE. — COURS LIBRES DE LANGUE RUSSE ET DE
LANGUE CHINOISE.

Par arrêté ministériel du 19 octobre 1899, il est institué, dans la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège des cours libres de russe et de chinois.

Par arrêté royal du 28 octobre 1899, sont agréés pour faire dans la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège : le cours libre de langue russe, M. Taitsch (Joseph); le cours libre de langue chinoise, M. Steenackers (J.-B.), l'un et l'autre déjà chargés d'un enseignement similaire à l'université de Gand.

ACADÉMIE ROYALE FLAMANDE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE.

Par arrêté royal du 30 octobre 1899, est approuvée l'élection faite par l'Académie flamande, dans sa séance du 18 octobre dernier, de M. Simons (L.), professeur à l'athénée royal de Bruxelles et membre correspondant, en qualité de membre effectif, en remplacement de M. Hiel (E.), décédé.

Par arrêté royal du 29 novembre 1899, est approuvée l'élection faite par l'Académie royale flamande, dans sa séance du 15 novembre 1899 : 1° de M. S. Daems, en qualité de directeur, pour l'année 1900; 2° de M. Th. Coopman, en qualité de sous-directeur, pour la même année.

NOUVELLES ET INFORMATIONS

M. Verhelst, professeur de mathématiques supérieures à l'A. R. de Bruxelles, admis à la retraite, est remplacé par M. Deprez, professeur à l'A. R. de Charleroi.

M. Barbier, surveillant chargé de cours à l'A. R. de Bruxelles, est nommé professeur de sciences naturelles à l'A. R. de Mons.

M. Staes, surveillant à l'A. R. de Bruxelles, passe en la même qualité à l'A. R. de Malines.

Ces deux surveillants sont remplacés par MM. Frison et Lenssens.

MM. Duchenoy, Demeyer et Styns, professeurs intérimaires à l'A. R. de Bruxelles, ont été nommés professeurs effectifs.

MM. Schmidt, docteur en philologie germanique, et Gorissen, docteur en philologie classique, sont nommés surveillants à l'A. R. d'Anvers.

M. Sabbe, docteur en philologie germanique, régent à l'école moyenne de Rœulx, est nommé professeur de langues modernes à l'A. R. de Huy, en remplacement de M. Angerhausen, décédé.

NÉCROLOGIE

L'érudition française vient de perdre en M. Arthur Giry, enlevé par une courte maladie à l'âge de 52 ans, un de ses représentants les plus éminents. Dès le début de sa carrière, Giry fit partie de ce groupe de jeunes savants qui donnèrent à l'École des Hautes Études de Paris, la réputation européenne qu'elle a conservée depuis lors. Les travaux sur les institutions municipales de la France qu'il poursuivit pendant de longues années (*Histoire de la ville de Saint-Omer* 1877, *Les Établissements de Rouen*, 2 vol. 1883-85, *Documents sur les relations de la royauté avec les villes en France de 1180 à 1314*, 1885), ont renouvelé un sujet presque abandonné depuis les recherches d'Augustin Thierry, et provoqué l'apparition d'une foule de monographies qui comptent parmi les meilleures productions de la science historique française dans les derniers temps. Depuis une quinzaine d'années, Giry avait abandonné les études d'histoire urbaine pour se consacrer spécialement à la diplomatique et à la critique des sources de l'époque carolingienne. Son *Manuel de diplomatique* (1894) est un instrument de travail indispensable à tout médiéviste et le seul traité complet de la science qui existe aujourd'hui. Les nombreux élèves que Giry a formés continueront certainement les travaux qu'il laisse inachevés, et parmi lesquels il faut signaler surtout le catalogue des actes des Carolingiens français. Giry n'était pas seulement connu en Belgique par sa réputation d'érudit. Il a eu de nombreux disciples parmi ceux de nos jeunes médiévistes qui ont été compléter leur formation scientifique à ses cours de l'École des Hautes Études et de l'École des Chartes. Tous conservent de lui le souvenir d'un maître aussi remarquable par les qualités de l'esprit que par celles du cœur et du caractère, et la *Revue de l'Instruction publique* se fait certainement leur organe en lui apportant le témoignage de ses regrets et de sa reconnaissance.

H. P.

PÉRIODIQUES

Académie royale de Belgique. Compte rendu des séances de la Commission royale d'histoire, 1899, n° 3. — Gilliodts Van Severen, Rapport sur les Chroniques de Flandre. — A. Fayen, Les Cartulaires concernant la Belgique, conservés à la bibliothèque du Musée britannique à Londres. — A. Fayen, L'Antigraphum Petri et les lettres concernant Lambert le Bègue, conservées dans le manuscrit de Glasgow. — M. Huisman, Inventaire des nouveaux manuscrits concernant l'histoire de la Belgique, acquis par la Bibliothèque royale de Berlin. — E. Hubert, Les finances des Pays-Bas à l'avènement de Joseph II.

Byzantinische Zeitschrift, VIII, fasc. 4. — P. Orsi, Nuove Chiese Bizantine nel territorio di Siracusa. — Gelzer, Zu den Graeca Eusebii. — E. Kurtz, Zum Euchologion des Bischofs Serapion. — Papadopoulos-Kerameus, Ὁ πατριάρχης Φώτιος ὡς πατὴρ ἅγιος τῆς ὀρθοδόξου καθολικῆς ἐκκλησίας. — Papageorgiu, Zwei iambische Gedichte saec. XIV und XIII. — J. Strzygowski, Zwei weitere Stücke der Marientafel zum Diptychon von Murano.

Muséon (Le). Septembre 1899. — Charles de Harlez (notice nécrologique). — R. de la Grasserie, De la conjugaison négative ainsi que de l'interrogative et de la dubitative.

Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Litteratur und für Pädagogik. 1899, 9^{tes} Heft. — I. Studniczka, Das österreichische archäologische Institut und seine Zeitschrift. — Immisch, Zum gegenwärtigen Stande der Platonischen Frage (Schluss). — Strecker, Probleme in der Walthariusforschung (Schluss). — Devrient, Ziele und Aufgaben der modernen Genealogie. — Anzeigen und Mitteilungen. — II. Die älteste deutsche Zeitschrift für höheres Schulwesen. — Mertz, Die Pädagogik der Pietisten und der Jesuiten (Schluss). — Messer, Individualgeist und Gesamtgeist. — Siebourg, Moderne Schulausgaben. — Anzeigen und Mitteilungen.

10^{tes} Heft. — I. Kalinka, Die neueren Forschungen in Kleinasien. — F. Cauer, Die Stellung der arbeitenden Klassen in Hellas und Rom. — Steiweg, Zum Macbeth. — Anzeigen. — II. W. Münch, Aesthetische und ethische Bildung. Spitzner, Ludwig von Strümpel. — Schultz, Bemerkungen zum Anschauungs- und Kunstunterricht auf dem Gymnasium. — Anzeigen und Mitteilungen.

Revue des Études anciennes, tome I, n° 4. (Oct. Déc. 1899). P. Perdrizet, Sostrate de Cnide, architecte du Phare. — A. Fontrier, Notice sur la géographie de l'Ionie; IV, Sossandra-Menoekos. — P. Perdrizet, *Miscellanea*; IV. Dédicace archaïque. — F. Antoine, De la parataxe et de l'hypotaxe dans la langue latine. — C. Jullian, Notes Gallo romaines: IV. Lucain historien, Les préliminaires du siège de Marseille. — Bulletin Hispanique: Aiguère de bronze du musée de Madrid 318. — E. Hübner, Nouvelle inscription métrique du VIII^e siècle, trouvée à Oviedo.

Revue des Humanités en Belgique, 3^{me} année, n° 2. — J. Melon, La méthode intuitive dans l'Enseignement des langues vivantes. — J. Hanus, Le cours d'histoire en septième dans les athénées royaux. — E. Rutten, Évolution et École. — A. De Ceuleneer, Examen professionnel pour les professeurs de l'Enseignement moyen du degré supérieur. — A. Habets, Les lycées français.

Revue des Lettres françaises et étrangères, t. I, n° 4 (octobre-décembre 1899). — J. Vianey, Les poésies antiques de Chénier et l'épopée contemporaine. — Ch. Joret, M^{me} de Staël et la cour littéraire de Weimar (1^{re} article). — Bulletin hispanique: E. Mérimée, Quelques documents récents à propos de l'enseignement des langues méridionales. — Bulletin russe: A. Tschébychew, Bélinsky et Pouchkine. — Bibliographie.

Revue de l'Université de Bruxelles, 5^e année, n° 2. — Henri Jefferys, Aperçu de la littérature contemporaine russe, d'après le prof. S. A. Venguérof. — L'étude des langues modernes par la correspondance internationale.

N° 3. — Paul De Reul, Les lois phonétiques.

Rivista di filologia e d'istruzione classica, XXVII, 4 (octobre 1899.) — Fraccaroli, Come si fa un'edizione di Bacchilide, Questioni filologiche e non filologiche. — C. Moratti, L'iscrizione osca di Agnone e gli indigitamenta.

Zeitschrift für das Gymnasialwesen. 1899. Oktober. — Methner. *Posteaquam, postquam, ubi, ut, simulatque*. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philolog. Vereins (Caesar).

November. — Borbein, Die höheren Schulen Deutschlands in amerikanischer Beleuchtung. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philolog. Vereins (Caesar. Tacitus mit Ausschluss der Germania).

COMPTES RENDUS.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. *La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique*. Paris, Fontemoing, 1899. xv-418 pp. in-8°. "Rapprochements curieux.", G. Dottin, Rev. crit., 1899, n° 50.

ARISTOTELIS *Ars rhetorica iterum ed.* ROEMER. Leipzig, Teubner, 1898, 3 mk. 60, "La théorie de Roemer, d'après laquelle notre texte de la *Rhétorique* d'Aristote serait une réduction d'un traité plus étendu, est loin d'être démontrée; pour le reste, cette 2^e édition renferme peu de changements.", Wallies, Wochenschr. f. klass. Philol., 1899, n° 49.

E. AUST. *Die Religion der Römer*. Münster, Aschendorff, 1899. 4 mk 50. " Description complète et sûre, faite par un élève de Wissowa. „ Steuding. Wochenschr. f. klass. Philol., 1899, n° 48.

AD. BAUER. *Die Forschungen zur griechischen Geschichte 1888-1898*. Munich, Beck, 1899. 574 pp. in-8°. " Recueil des plus utiles. L'auteur analyse 770 ouvrages et les critique avec autorité. Dans l'introduction, il indique à grands traits la tendance des études sur l'histoire grecque à la fin de notre siècle, et marque les nuances qui distinguent les principaux historiens contemporains. „ Am. Hauvette, Rev. crit., 1899, n° 48.

LUDWIG BELLERMANN. *Schiller's Dramen*. 2^e éd. Berlin, Weidmann, 1898. XII-355 et v-512 pp. in-8°. 15 mk. " Cette 2^e éd. diffère très peu de la 1^e. Études judicieuses, sages, menées avec méthode. Défenseur très décidé de Schiller, B. va peut-être trop loin par instants, mais il a le grand mérite de réfuter clairement nombre d'attaques insensées. „ A. C(huquet), Rev. crit., 1899, n° 46.

MICHAËL BERNAYS, *Schriften zur Kritik und Literaturgeschichte*. III-IV. Leipzig. Göschen, 1899. 18 mk. " Ces études sur la littérature anglaise (Shakespeare), la littérature allemande et la littérature contemporaine sont pour le lecteur une source de vives jouissances. „ J. J. A. A. Frantzen, Museum, VII. n° 9.

FÉLIX BOUVIER. *Bonaparte en Italie* (1796). Paris, Cerf, 1899. XI-745 pp. gr. in-8°. 7 fr. 50. " Il est impossible d'être plus complet. Jugement sain ; style animé et pittoresque. „ A. C(huquet), Rev. crit., 1899, n° 50.

DUK DE BROGLIE. Saint Ambroise. Paris, Lecoffre, 1899, 202 pp. in-12. 2 fr. " Dépeint surtout l'action extérieure et politique de l'évêque de Milan. La critique des sources laisse à désirer, et l'on peut formuler quelques réserves sur certaines appréciations. Mais le livre n'en sera pas moins le bienvenu. „ P. L(ejay), Rev. crit., 1899, n° 49.

M. TULLII CICERONIS *Oratio in Verrem de Suppliciis*. Texte accompagné d'un commentaire par PASCAL MONET, Paris, Colin, 1897. — M. TULLII CICERONIS *Actionis in Verrem Secundae liber quintus de Suppliciis*, commentato da VITTORIO BRUGNOLA. Turin, Loescher, 1899. — Ces deux éditions sont recommandées avec quelques réserves par G. B. Marchesa-Rossi, Rivista di filologia, 1899.

ALBERT COUTAUD. *La Pédagogie de Rabelais*. Paris, Librairie de la France scolaire, 1899. XI-279 pp. in-8°. " Étude complète et consciencieuse, qui suppose d'immenses lectures et montre que Rabelais fut sur bien des points un merveilleux précurseur. On la lira avec plaisir et avec profit. „ C. E. R., Rev. crit., 1899, n° 49.

CROISSET (ALFRED et MAURICE). *Histoire de la littérature grecque*, V. Paris. Fontemoing, 1899. 1096 pp. in-8°. " Ce dernier volume ne le cède en rien aux précédents pour la solidité du fond, la clarté et la souplesse de l'exposition, la justesse des vues, l'impartialité dans l'appréciation des hommes et des œuvres. Il n'a pas seulement le mérite de présenter des idées personnelles et de provoquer les réflexions du lecteur : c'est aussi un répertoire complet et commode, un manuel abondamment pourvu de renseignements bibliographiques, un livre, en un mot, destiné à être consulté sans cesse, en

même temps qu'il sera lu par les lettrés. „ Am. Hauvette, Rev. crit., 1899, n° 45.

G. DE SANCTIS. *Atôis, Storia della Repubblica Ateniense dalle origini alle riforme di Clistene*. Rome, Typogr. de la Propagande, 1898. 364 pp. in-8°. “ Rappelle les bons travaux de l'érudition allemande, et fait connaître, sous une forme agréable, les derniers résultats de la science. „ Am. Hauvette, Rev. crit., 1899, n° 49

G. DESDEVISES DU DÉZERT. *L'Espagne de l'ancien Régime : les Institutions*. Paris, Soc. d'imprimerie et de librairie, 1899. 454 pp. in-8°. “ Œuvre considérable et neuve d'un historien digne de ce nom. „ P. Boissonnade, Rev. crit., 1899, n° 48.

DIONYSII HALICARNASEI *opuscula*, ed. H. USENER et L. RADEBMACHER, I. Leipzig, Teubner, 1899. “ Progrès inappréciable, édition définitive. „ G. Ammon, Wochenschr. f. klass. Philol., 1899, n° 48.

RUBENS DUVAL. *La littérature syriaque*. Paris, Lecoffre, 1899. xv-426 pp. in-12, avec carte. 3 fr. 50. “ Excellent ouvrage, de tous points recommandable. La connaissance de la littérature syriaque est toujours utile, et parfois nécessaire, non seulement aux orientalistes et aux théologiens, mais encore aux historiens. „ J. B. Chabot, Rev. crit., 1899, n° 42.

EURIPIDES. *Der Mütter Bittgang (Hiketides)*, übersetzt von U. von WILAMOWITZ-MOELLENDORFF. Berlin, Weidmann, 1899. 92 pp. in-12. “ Le traducteur excelle à rendre, dans une langue forte et savoureuse, les œuvres qu'il connaît si bien, et son style, d'allure si moderne, rajeunit, sans les défigurer, les plus beaux monuments de la tragédie grecque. Il explique admirablement, dans une importante introduction, l'intérêt historique, dramatique et religieux de la pièce. „ Am. Hauvette, Rev. crit., 1899, n° 44.

ÉMILE FAGUET. *Flaubert*. Paris, Hachette, 1899. 191 pp. in-12 (*Collection des Grands écrivains français*). “ L'habile critique s'est dignement acquitté de sa tâche. Le seul reproche qu'on pourrait faire à la partie biographique est celui d'être un peu succincte. L'étude littéraire, en revanche, est minutieuse et complète. „ Raoul Rosières, Rev. crit., 1899, n° 47.

EUGÈNE DE FAYE. *Clément d'Alexandrie. Étude sur les rapports du christianisme et de la philosophie grecque au II^e siècle*. Paris, Leroux, 1898. iv-320 pp. in-8°. “ Monographie réussie. „ Paul Lejay, Rev. crit., 1899, n° 49.

F. FERRÈRE. *La situation religieuse de l'Afrique romaine depuis la fin du IV^e siècle jusqu'à l'invasion des Vandales (429)*. Paris, Alcan, 1897. xxiv-382 pp. in-8°. 7 fr. 50. “ L'auteur manque de méthode et n'a qu'une information incomplète. Toutefois son livre, dans l'ensemble, est utile et peut passer pour un résumé exact des sources. „ Paul Lejay, Rev. crit. 1899, n° 48.

KUNO FRANCKE. *Social Forces in German Literature*. New-York, Holt et C^o. 1^{re} éd. 1896. 3^e éd. 1899. xiii-577 pp. in-8°. “ L'auteur s'est proposé de rendre compte des grands mouvements intellectuels de la vie allemande, tels qu'on les trouve exprimés dans sa littérature, et de mettre en lumière la lutte qui s'est livrée entre les tendances individualistes et les tendances collectivistes aux diverses époques de la civilisation germanique. La thèse est développée avec beaucoup d'ingéniosité, mais parfois on sent un effort pour plier les faits à la théorie. En somme, le livre est séduisant et son succès est justifié. „ F. Baldensperger, Rev. crit., 1899, n° 50.

C. FREDRICH, *Hippokratische Untersuchungen. (Philolog. Untersuch., VII)* Berlin, Weidmann, 1899. R. Fuchs approuve beaucoup les résultats les plus importants de ces recherches sur les sources, sur la composition et sur l'histoire des écrits hippocratiques. *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1899, n° 47.

L. FROBENIUS, *Die Weltanschauung der Naturvölker*. Weimar, Felber, 1899. 427 pp. pet. in-8° avec pl. " Bonne méthode, comparaisons intéressantes, beaucoup de patience et de sagacité; mais la forme volontairement sèche et discursive de l'ouvrage ne donne pas une idée suffisamment nette de la psychologie des peuples étudiés. „ J. L., *Rev. crit.*, 1899, n° 49.

Die althochdeutschen Glossen gesammelt und bearbeitet von ELIAS STEINMEYER und EDUARD STEYERS. IV. Berlin, Weidmann, 1898. xv-790 pp. in-8°. 32 mk. " Cette publication, enfin terminée, rendra de grands services. Il faut remercier les éditeurs d'avoir mené à bonne fin, avec tant de conscience, tant de soin et de minutieuse exactitude, ces quatre gros volumes. „ A. C(huquet), *Rev. crit.*, 1899, n° 46.

F. GODEFROY, *La lettre M du Complément du Dictionnaire de l'ancienne langue française*. 92° et 93° fasc. Paris, Bouillon. Nombreuses additions par A. Delboulle, *Rev. crit.*, 1899, n° 43.

OTTO HARNACK, *Schiller*. Berlin, Hoffmann, 1898. 418 pp. in-8°. 4 mk. 80. " Clairement écrit, exact et précis, cet ouvrage est le meilleur en un volume, qu'on ait sur Schiller. L'auteur n'a rien négligé d'essentiel, quoiqu'il n'insiste pas suffisamment sur la genèse des œuvres du poète. „ A. C(huquet), *Rev. crit.*, 1899, n° 46.

P. HERMANN, *Deutsche Mythologie in gemeinverständlicher Darstellung*. Leipzig, Engelmann, 1898, in-8°. 9 mk. 20. " D'une lecture agréable et bien au courant „ P. D. Chantepie de la Saussaye, *Museum*, 1899, n° 10.

HERONIS *Alexandrini opera quae supersunt omnia*, griechisch und deutsch herausgg. von WILHELM SCHMIDT. I. Leipzig, Teubner, 1899. lxx-512 pp. in-16 avec fig. " Il faut louer le soin et la compétence apportés par W. S. dans la préparation du 1^{er} volume de cette édition qui fera certainement époque. „ Paul Tannery, *Rev. crit.*, 1899, n° 47.

D. G. HOGARTH, *Authority and Archaeologie sacred and profane*. Londres, Murray, 1899. xiv-440 pp. in-8°. " Série d'essais, confiés à des spécialistes, qui a pour but de donner une idée des résultats obtenus par les investigations archéologiques modernes dans le domaine de l'histoire biblique, de l'histoire de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Grèce et de Rome, et de celle de l'Ancienne Église. Bon ouvrage de vulgarisation. „ Manuel Dohl, *Rev. crit.*, 1899, n° 48.

F. HOLTHAUSEN, *Altsächsisches Elementarbuch*. Heidelberg, Winter, 1899. xx-284 pp. in-8°. 5 mk. " Aplanit merveilleusement les voies à ceux qui veulent étudier le vieux-saxon. „ V. Henry, *Rev. crit.*, 1899, n° 43.

P. C. HOOFT, *Gedichten*, uitg. door F. A. STOETT, 2^{de} druk van de uitgave van P. LEENDERTZ, I. Amsterdam, Van Kampen, 1899. 5 fl. " Édition faite avec goût. „ J. A. Worp, *Museum*, VII, n° 9.

Q. HORATII FLACCI *opera*, rec. O. KELLER et A. HOLDER. Vol. I (*Carmina, Epodon liber, Carmen Saeculare*), iterum rec. O. Keller. Leipzig, Teubner,

1899, 12 mk. " Cette seconde édition annule la précédente à cause des nombreuses additions et améliorations qu'elle renferme. C'est un instrument indispensable pour la critique d'Horace. „ J. S. Speyer, *Museum*, VII, n° 10.

Itinera Hierosolymitana saeculi IV-VIII, rec. P. GEYER. Vienne et Prague, Tempsky; Leipzig, Freytag. XLVII-480 pp. in-8°. 15 mk. 60. (*Corpus scriptorum ecclesiasticorum Latinorum*). " Ce volume est un modèle d'exactitude et de soin. „ Paul Lejay, *Rev. crit.*, 1899, n° 41.

RUDOLF KOEGEL. *Geschichte der deutschen Litteratur bis zum Ausgange der Mittelalters*, I-II. Strasbourg, Trübner, 1897. XIX-652 pp. in-8°. " Ce n'est pas une histoire de la littérature, mais une suite d'études sur la littérature considérée surtout au point de vue philologique. Certaines assertions sont contestables. L'ouvrage est d'ailleurs fort utile et contient les résultats de recherches personnelles, des aperçus féconds, des remarques suggestives, des rapprochements instructifs. „ A. Chiquet, *Rev. crit.*, 1899, n° 46.

A. S. KOK. *Van Dichters en Schrijvers. Studiën en Schetsen van Nederlandsche Letterkunde*. Culemborg, Blom et Olivierse, s. d., in-8°. « Notices intéressantes contenant de curieuses découvertes de détails sur plusieurs écrivains néerlandais. „ K. Poll, *Museum*, 1899, n° 10.

J. KONR. *Lessing et l'Antiquité*, II. Paris, Leroux, 1899, 298 pp. in-12. 3 fr. 50. " L'érudition consciencieuse et sûre de l'auteur épuise à peu près le sujet, mais on se perd dans un détail trop minutieux; les idées directrices font défaut. L'imperfection de la forme rend pénible la lecture de ce volume si nourri. „ E. Henri Bloch, *Rev. crit.*, 1899, n° 47.

G. LANDGRAF et C. WEYMAN. *Novatians Epistula de cibis Judaicis* Leipzig, Teubner, 1899, 29 pp. in-8°. 1 mk. 20. " Texte fort amélioré. „ M. D., *Rev. crit.*, 1899, n° 49.

GEORGE LANE. *A Latin Grammar*. Londres et New-York, Harper, 1899. xv-572 pp. in-8°. " Dans la phonétique et la morphologie, l'auteur, qui a voulu faire œuvre de linguiste sans y être préparé, a complètement échoué. La syntaxe est la partie la plus importante et la meilleure de l'ouvrage. Elle renferme un nombre considérable d'exemples, bien choisis et bien classés, et indique, dans la plupart des cas, l'usage des différentes périodes et des principaux écrivains. Le traité de versification et de métrique est clair, solide et complet. „ L. Job, *Rev. crit.*, 1899, n° 41.

JULIUS LANGE. *Darstellung des Menschen in der älteren Griechischen Kunst*. Strasbourg, Heitz, 1899. XXXI-225 pp. in-4° avec gravures. 20 mk. " Traduction du célèbre mémoire où Lange expose sa découverte de la loi de frontalité, qui caractériserait l'art grec jusque vers l'an 500 et l'art de tous les peuples primitifs (le cou et la partie inférieure du tronc ne peuvent s'écarter d'une ligne médiane qui va du sommet du crâne au bas du ventre). Aucun archéologue ne pourra désormais négliger cet ouvrage. „ S. R(einach), *Rev. crit.*, 1899, n° 44.

CESARE DE LOLLIS. *Gerardo Hauptmann e l'opera sua letteraria*. Florence, Le Monnier, 1899. " Intéressant, mais un peu superficiel: ce n'est pas un vrai livre, mais une suite d'études sur des œuvres détachées; la grande originalité de Hauptmann échappe à l'auteur. „ Georges Belouin, *Rev. crit.*, 1899, n° 48.

J. B. MISPOULET. *La vie parlementaire à Rome sous la république*. Paris, Fontemoing, 1899. „ Plus d'un détail est contestable; l'ensemble est très intéressant. „ Hirschfelder, *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1899, n° 43.

E. NORDEN. *Die antike Kunstprosa*. Leipzig, Teubner, 1898. 2 vol. in-8°. 28 mk. „ Ouvrage des plus instructifs et des plus intéressants. „ E. O. Houtsma, *Museum*, VII, n° 9.

ORIGENES *Werke*, I-II, herausgg. von PAUL KOETSCHAU. Leipzig, Hinrichs, 1899. xcii-374 et 545 pp. in-8°. 28 mk. — PAUL KOETSCHAU, *Kritische Bemerkungen zu meiner Ausgabe von Origenes*. Leipzig, Hinrichs, 1899. 82 pp. in-8°. „ L'édition de K. réalise un progrès sérieux. — Dans sa brochure, K. montre que la tradition directe des mss l'emporte sur la tradition indirecte représentée par la *Philokalia*. „ Paul Lejay, *Rev. crit.* 1899, n° 46.

ETTORE PAIS, *Storia di Roma*, I, p. II. Turin, 1899. „ Œuvre magistrale. „ Costanzi, *Riv. di filologia*, 1899.

PAQUIER. *L'Université de Paris au début du XVI^e siècle : Jérôme Aléandre*. Paris, 1899. 68 pp. in-8°. (Extrait de la *Revue des Questions historiques*). „ Beaucoup de neuf. „ J., *Rev. crit.*, 1899, n° 44.

E. PAVIE. *La guerre entre Louis XIII et Marie de Médicis, 1614-1620*. Angers, Germain et Grassin, 1899, in-8°. „ Mal composé, sans critique et mal écrit. „ H. Hauser, *Rev. crit.*, 1899, n° 48.

F. T. PERRENS. *La littérature française au XIX^e siècle*. Paris, May, s. d. 337 pp. in-12. „ Beaucoup de clarté et de méthode. Les chapitres relatifs à l'histoire, à la morale, à la philosophie, à l'éloquence, ne méritent que des éloges. Mais lorsque l'auteur aborde les genres purement littéraires (poésie, roman, théâtre), sa compétence n'est pas aussi sûre, et sa haine intransigeante du romantisme et du réalisme l'entraîne à des appréciations singulières. „ Raoul Rosières, *Rev. crit.*, 1899, n° 49.

PIERSON-KUIPER. *Het Hellenismus*. 2^{de} Aflev. : *Alexandrië*. Harlem, Tjeenk Willink, 1898. 1 fl. 20. „ Tableau attrayant de la civilisation alexandrine : philologie, sciences, poésie, religion, philosophie. Quelques jugements sont discutables. „ J. Berlage, *Museum*, VII, n° 9.

O. PIETSCH. *Schiller als Kritiker*. Königsberg, Gräfe et Unzer, 1898. 147 pp. in-8°. 2 mk. „ Suite d'analyses, sans idées d'ensemble. „ A. C(huquet), *Rev. crit.*, 1899, n° 46.

SALOMON REINACH. *Répertoire des vases peints grecs et étrusques*. I. Paris, Leroux, 1899. vi-535 pp. in-12°. 5 fr. „ Dépasse de beaucoup les plus amples recueils qu'on ait encore faits de ce genre de monuments, et rendra d'éminents services à tous les archéologues. „ Henri Lechat, *Rev. crit.*, 1899, n° 50.

O. RIBBECK. *Reden und Vorträge*. Leipzig, Teubner, 1899. 6 mk. „ Ce recueil, dont la publication est une bonne fortune pour les lettrés comme pour les savants, contient entre autres morceaux de choix une conférence sur ce que doit être l'histoire de la littérature ancienne, une dissertation sur Euripide, et une autre sur Théocrite. „ Weissenfels, *Wochenschr. f. klass. Philol.*, 1899, n° 44.

PIERRE ROBERT. *Les poètes du XIX^e siècle*. Paris, Dupont, 1899. „ Tableau exact, opinions sages, mais peu d'originalité. „ Raoul Rosières, *Rev. crit.* 1899, n° 49.

V. SCHROEDER. *L'abbé Prévost; sa vie, ses romans*. Paris, Hachette, 1898. 362 pp. in-12°. "Sera supplanté par le travail plus complet de M. Harrisson, mais renferme de bonnes pages." Raoul Rosières. *Rev. crit.*, 1899, n° 44.

A. SEIDEL. *Anthologie aus der asiatischen Volksliteratur*. Weimar, Felber, 1898. 396 pp. pet. in-8°. "Livre curieux, qui intéressera surtout les folkloristes." J. L., *Rev. crit.*, 1899, n° 49.

ROSCOE ADDISON SMALL. *The Stage-quarrel between Ben Jonson and the so-called poetasters*. Breslau, Marcus, 1899. viii-204 pp. in-8°. "Méthode rigoureuse et véritablement scientifique." J. Lecoq, *Rev. crit.*, 1899, n° 50.

FERDINAND SOMMER. *Die Komparations-suffixe im Lateinischen*. Strasbourg, Trübner, 1899. iv-98 pp. in-8°. "Intéressant." V. Henry, *Rev. crit.*, 1899, n° 43.

MAURICE SOURIAU. *Pascal*. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1897. 240 pp. in-8°. "L'auteur glisse trop rapidement sur les *Provinciales*, et il juge le système théologique de Pascal sur les dires de ses adversaires." A. Molinier, *Rev. crit.*, 1899, n° 41.

J. E. SPINGARN. *A history of literary criticism in the Renaissance*. New-York, Macmillan, 1899. viii-323 pp. in-18°. "L'auteur restreint la critique littéraire à la conception qu'on se faisait de la poésie au XVI^e siècle et plus spécialement aux règles de la poésie dramatique et de l'épopée. Il veut démontrer que c'est à l'Italie de la Renaissance que la France du XVII^e siècle doit son esprit classique." Ch. Bastide, *Rev. crit.*, 1899, n° 42.

RICHARD STEFFEN. *La poésie lyrique monostrophique dans les littératures nordiques* (en suédois). Stockholm, 1898. "Admirablement documenté et rempli des vues les plus originales." Léon Pirseu, *Rev. crit.*, 1899, n° 43.

TROELS-LUND. *Himmelsbild und Weltanschauung im Wandel der Zeiten*. Leipzig, Teubner, 1899, 5 mk. "Les idées de M. Troels-Lund gardent, dans cette traduction allemande, toutes les séductions de style qui font leur principal attrait." Weissenfels, *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1899, n° 46.

C. C. UHLENBECK. *Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch der altindischen Sprache*. II, Amsterdam, 1899. "Même sûreté d'information, même exactitude, même art d'être à la fois bref et complet, que dans la 1^e partie." J. Vendryès, *Rev. crit.*, 1899, n° 43. cf. 1898. n° 43. — "Bon manuel." A. Lepitre, *Muséon*, septembre 1899.

VEELDERHANDE. *Geneuchlijke Dichten, Tafelspelen ende Refereynen*. Leyde, Brill, 1899. 1 fl. 50. "Recueil de pièces rares et curieuses, réimprimées par les soins de la "Maatschappij der Nederlandsche Letterkunde" de Leyde. A recommander aux bibliophiles et aux amateurs de littérature populaire." P. H. van Moerkerken, *Museum*, VII, n° 10.

S. J. WARREN. *De grieksch-christelijke Roman Barlaam en Joasaf en zijne parabels*. Rotterdam, Wenk et Birkhoff, 1899. Fl. 0.50. "Traduction exacte; l'introduction intéressera les folkloristes." W. Caland, *Museum*, VII, n° 10.

EUG. WOLFF. *Die Gesetze der Poesie in ihrer geschichtlichen Entwicklung*. Oldenbourg et Leipzig, Schultze, 1899. In-8°. 4 mk. "Ce volume, qui touche à tant de questions, est forcément très général et d'un caractère assez élémentaire. On ne comprend pas très bien l'intérêt scientifique ou autre

de ces courses au grand galop à travers l'histoire des littératures. „ H. L. Rev. crit., 1899, n° 41.

C. WUNDERER. *Polybios-Forschungen. I. Sprichwörter und sprichwörtliche Redensarten bei Polybios*. Leipzig, Dieterich, 1898. 2 mk. 80. " Témoigne de beaucoup de lecture, mais prête à de graves critiques. „ I. M. J. Valeton, Museum, VII, n° 10.

XENOPHONTIS *Expositio Cyri*, rec. W. GEMOLL. Editio major, Leipzig, Teubner, 1899. 1 mk. 20. " Beaucoup de bon ; quelques innovations inconsiderées ; les différentes mains du manuscrit le plus important n'ont pas été examinées d'assez près. „ Reuss, Wochenschr. f. klass. Philol., 1899, n° 45.

Bibliotheca Hagiographica latina, edd. Socii Bollandiani. Fasc. I, II. Bruxelles, 1899. In-8°. " Répertoire de la plus haute importance. „ V. D., Litterarisches Centralblatt, 1899, n° 46.

H. BISCHOFF. *Ludwig Tieck als Dramaturg*. Bruxelles, Société belge de librairie, 1897. 124 pp. in-8° (*Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège*). " Exposé exact, intéressant, fin parfois, parfois aussi désordonné et confus. Quoi qu'en dise l'auteur, Tieck n'était pas un critique de premier rang : il n'avait pas le goût très pur.. „ A. C(huquet), Rev. crit., 1899, n° 44. — " Nous avons lu avec plaisir et profit cette juste et habile apologie de Tieck. „ Zeidler, Allgemeines Litteraturblatt, Vienne, 1899, n° 4. — " D'une lecture intéressante. „ Bormann, Das literarische Echo, 1899, n° 20.

E. B. *Daniel de Borchgrave (1550-1590). Notes historiques et généalogiques*. Gand, Siffer, 1899. In-4°. " Biographie intéressante et se distinguant avantageusement par l'absence d'exagérations de la plupart des ouvrages historiques consacrés par un descendant à un ancêtre. „ J. Cuvelier, Archives belges, 1899, n° 9.

E. CARTON DE WIART. *Les grandes compagnies coloniales anglaises du XIX^e siècle*. Paris, A. Perrin, 1899. In-8°. " Un peu sec, mais très bien informé. „ B. Auerbach, Rev. crit., 1899, n° 45.

Dr DENEFFE, *Chirurgie antique. La prothèse dentaire dans l'antiquité*. Anvers, Caals, 1899. 5 fr. " Intéressant. „ J. P. Waltzing, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1899, n° 8.

W. DE VREESE. *Galicismen in het Zuidnederlandsch*. Gand, Siffer, 1899. Lxviii-662 pp. in-8°. 6 fr. " Instrument de travail indispensable à quiconque apprend ou enseigne le néerlandais. La critique de l'auteur n'est pas seulement négative : à côté de la faute, il met le mot propre ou la tournure correcte. Ses conseils sont sages et fondés sur la connaissance des lois du langage et sur celle de l'histoire et de l'usage actuel du néerlandais. Quelques lacunes et quelques assertions contestables n'enlèvent rien à la valeur de l'ouvrage. „ C. Lecoutere, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1899, n° 9.

The ecclesiastical history of EVAGRIUS with the scholia, ed. by J. BDEZ and L. PARMENTIER. Londres, Methuen, 1898. xiv-285 pp. in-8°. " Cette édition est la première où le texte d'Evagrius soit établi d'après les principes de la critique scientifique. Elle rendra de grands services aux travailleurs. „ L. Jeep, Berliner Philolog. Wochenschr. 1899, n° 47.

J. GARSOU. *Les Créateurs de la légende napoléonienne. Barthélemy et Méry*. Bruxelles, 1899. vi-221 pp. in-8°. 3 fr. " Étude littéraire intéressante ; mais il semble que l'auteur ait exagéré l'influence exercée par Barthélemy et Méry. ", A. De Ceuleneer, Bull. bibliogr. du Musée belge, n° 8.

L. LECLÈRE. *Histoire contemporaine*. Bruxelles, Rosez, 1898. 430 pp. in-12. 3 fr. 75. " Impartial, bien conçu, clairement exposé. ", Fr. Van Caeneghem, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1899, n° 8.

T. DE LIMBURG-STIRUM. *Cartulaire de Louis de Male 1348-1356*. I. Bruges, 1898. In-4°. " On regrette le manque de tables et d'analyses. L'auteur s'est borné à reproduire tel quel un manuscrit. ", G. Des Marez, Archives Belges, 1899, n° 9.

H. LOGEMAN. *Faustus-Notes*. Gand, Engelcke, 1898. (Recueil de Travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand, 21° fascicule). " Fait avancer d'un grand pas notre connaissance du drame de Marlowe. Critique sobre, sûre, véritablement scientifique. ", Paul De Reul, Rev. de l'Université de Bruxelles, 5^e année, n° 2.

Manifestation du 20 novembre 1898 à Godefroid Kurth. Liège, Poncelet, 224 pp. in-8°. " On lira avec intérêt dans ce volume le mémoire de M. P. Fredericq sur l'origine et les développements des cours pratiques d'histoire en Belgique, auquel on ne peut reprocher que de parler trop modestement de la part prise par son auteur au mouvement de renaissance historique qu'il décrit. ", R[eu]ss, Rev. crit., 1899, n° 49.

H. PIRENNE. *Geschichte Belgiens*. I. Gotha, Perthes, 1899. In-8°. " Avec des réserves sur la " déterminisme " de l'auteur, le rp. juge que jamais les rapports entre les innombrables manifestations de notre vie sociale dans le passé n'ont été aussi heureusement marquées, aussi vigoureusement présentées. ", A. Cauchie, Bulletin bibliographique du Musée belge, 1899, n° 8. — " Par l'originalité et la largeur des vues porte plus loin que son titre ne l'indique et dépasse de beaucoup l'histoire de la Belgique. ", M. Prou, Moyen âge, sept.-oct., 1899. — " Ouvre une ère nouvelle dans l'historiographie belge par la conception d'ensemble qui explique la formation des Pays-Bas méridionaux, en tenant compte à la fois de leur situation politique spéciale entre la France et l'Allemagne, et des facteurs sociaux et économiques qui y ont provoqué une civilisation originale. ", P. Fredericq, Rev. Hist., nov.-déc., 1899. — " La première histoire de Belgique qui réponde à l'état actuel de la science. Le rp. compare le livre avec sa *Geschiedenis van het Nederl. Volk* en faisant ressortir les différences de méthode. Il trouve que l'auteur a accordé trop peu d'importance à l'influence allemande. ", P. J. Blok, Museum, 1899, n° 10. — " Aussi intéressant pour le grand public que pour les spécialistes. Le rp. s'attache surtout à l'analyse faite par l'auteur de l'état social et économique des grandes communes belges. ", W. Ashley, American Historical Review, oct. 1899.

H. PIRENNE. *Note sur un passage de Van Velthem relatif à la bataille de Courtrai*. Bruxelles, 1899. In-8° (Extrait du t. IX, 5^e série des *Bulletins de la Commission royale d'Histoire*). " Conclut sagement, contre M. Funck-Brentano, que les sources françaises et flamandes relatives à la bataille de Courtrai ont exagéré, chacune dans leur sens, la tradition qu'elles représentent. ", A. V[idi]er, Moyen âge, sept.-oct., 1899.

H. PIRENNE. *La Hanse flamande de Londres*. Bruxelles, Hayez, 1899 (Bull. de l'Acad. de Belgique). " Il est rare de trouver dans un petit nombre de pages tant de conclusions neuves et sûres „ E. Besta, *La Cultura*, 15 sept. 1899.

L. PLETTINCK. *Biographie du baron Jules-Joseph d'Anethan, 1803-1888*. Bruges et Bruxelles, 1899. In-8°. " Amas confus de documents, inutilement long, rempli de détails oiseux „ A. De Ridder, *Archives Belges*, 1899, n° 9.

REUSENS. *Éléments de paléographie*. Louvain, 1899. In-8°. Tangl. Mittheilungen des Instituts für Oesterreichische Geschichtsforschung, t. XX.

SOUFFRET et ANDRÉ. *Cours théorique de littérature*. Namur, Wesmael-Charlier. 2 fr. " Bon travail qui s'adresse particulièrement aux candidats à l'École militaire de Bruxelles. " J. Fleuriaux, Bull. bibl. de la Revue des Hum. en Belg. III, p. 132.

P. THOMAS. *Mœurs romaines*. Extraits d'auteurs latins à l'usage des classes supérieures d'humanités avec des notices et des notes. Bruxelles, Société belge d'éditions, 1899. VIII-164 pp. in-12° " Le plan de ce petit livre est heureux, et l'exécution réussie „ J. P. Waltzing, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1899, n° 8. — „ A plus de valeur que ne le ferait croire son apparence modeste. „ É. T(homas), Rev. crit., 1899, n° 50.

P. THOMAS. *Remarques critiques sur les œuvres philosophiques d'Apulée*. Bruxelles, 1898 (Bull. de l'Acad. de Belgique). " Signale l'importance du ms. de Bruxelles 10054-10056 „ [T.], *La Cultura*, 15 sept. 1899.

J. VAN DEN HEUVEL. *Le siège de la Chine*. Bruxelles, 1899. 75 pp. in-8°. (Tiré à part de la *Revue Générale*). 1 fr. " Exposé clair et méthodique de la question chinoise, au point de vue religieux, commercial et politique. „ A. De Ceuleneer, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1899, n° 8.

L. VANDERKINDERE. *Histoire de la formation des principautés belges au moyen âge*, I. Bruxelles, 1899. In-8°. " Se distingue autant par l'abondance des résultats nouveaux que par la précision de la méthode. „ G. Des Marez, *Deutsche Litteraturzeitung*, 1899, n° 44.

J. VERCOULLIE. *Beknopt etymologisch woordenboek der nederlandsche taal*. 2^e verbet. uitg. Gand, Vuylsteke, 1898. xx-464 pp. " Cette 2^e édition renferme beaucoup d'améliorations et d'additions. „ Jahresbericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der germanischen Philologie, n° 20 (1899).

FÉLIX WAGNER. *Le livre des Islandais du prêtre Ari le Sivant* (Bibl. de la Fac. de philosophie et lettres de l'Université de Liège). Bruxelles, Schepens, 1898. 2 fr. — In. *La Saga de Gunnlaug Langue de Serpent*, trad. de l'ancien islandais, avec une introd. Gand, Siffer, 1899. 1 fr. 50. Le Bull. bibliogr. du Musée belge, 1899, n° 9, reproduit des notices élogieuses de MM. Jules Leclercq et R. Dareste sur ces deux ouvrages. — Il contient également la suite de la polémique entre MM. Wagner et Waltzing, d'une part, et M. Bley, de l'autre, au sujet de l'article que ce dernier a fait paraître, dans la *Revue de l'Instruction publique*, sur la traduction du *Livre des Islandais* par M. Wagner.

M543048

L 24
R 4 2
S 4 2
V 4 2

